

Xavi

Un jardin dans l'Eden

Regards sur l'histoire de nos ancêtres dans le pays de Sumer

4 mai 2024

Introduction	p. 2
1. Quelle création dans l'histoire ?	p. 7
2. L'importance des bases historiques selon Benoît XVI	p. 24
3. Le Pape François éclaire la création de l'homme	p. 35
4. À la recherche des textes primitifs	p. 45
5. L'ancienneté du récit de la Genèse	p. 74
6. L'adam, une image écrite dans l'argile rouge	p. 92
7. Le corps, l'esprit et l'âme	p. 115
8. Quelle différence entre homme et animal ?	p. 129
9. L'adam terrestre mis dans l'Eden spirituel	p. 156
10. Le but ultime des cieux et de la terre	p. 180
11. L'éclosion par l'amour	p. 202
12. La réalité vivifiante de l'amour conjugal	p. 226
13. Le choix originel	p. 257
14. Le pardon si peu connu du jardin d'Eden	p. 272
15. La vie nouvelle par la conversion	p. 288
16. Le nouvel Adam éclaire et ouvre l'horizon	p. 308
17. Le précaire dans la création	p. 321
18. Quand et où ?	p. 335
19. La mesure sumérienne du temps	p. 355
20. Essai de chronologie	p. 384
21. Un déluge dans le pays de Sumer	p. 401
22. Le Dieu de Sem, le père des fils d'Héber	p. 418
23. La tour de Babel	p. 428
24. Abraham, le père des croyants	p. 435
25. Joseph et Moïse dans l'histoire de l'Égypte	p. 444

Introduction

Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?

Que penser aujourd'hui d'un Abraham qui sort d'Ur, la capitale des Sumériens, ces inventeurs mésopotamiens de l'écriture ?

Que penser aujourd'hui de ce récit de la Genèse qui nous raconte une histoire d'un couple dans cette région du Tigre et de l'Euphrate dont l'Église n'a cessé de proclamer que nous sommes tous les descendants ?

Ces questions ne sont pas réservées à « *ceux qui savent* ». À chacun de réfléchir et de vérifier tout ce qui peut en être connu car c'est de nous-même dont il s'agit et de l'espérance qui nourrit notre présent et notre avenir.

Il ne s'agit pas ici de tenter une synthèse générale des travaux des spécialistes, ni de faire de l'exégèse théologique approfondie de chaque détail, mais seulement de réfléchir à ce qui peut être observé aujourd'hui dans l'histoire concrète des débuts de l'humanité, après les découvertes de la biologie et de l'astrophysique depuis Darwin et les découvertes récentes de l'archéologie.

L'augmentation croissante des connaissances scientifiques et historiques du passé et, notamment, des contextes culturels des auteurs des récits primitifs de la Genèse nous oblige à revoir nos interprétations anciennes basées sur des connaissances aujourd'hui contredites. Mais, pour celui qui croit que le Christ reste pleinement présent dans son corps qu'est l'Église conduite depuis deux mille ans par les successeurs de l'apôtre Pierre, cette réactualisation, dont le besoin est permanent à toute époque, ne cesse jamais de chercher son authenticité dans une fidélité à l'enseignement de cette Église, dans une continuité avec la foi de ceux qui nous ont précédés, convaincus que les découvertes de la science ne peuvent jamais atteindre l'essentiel de cette foi.

À cet égard, l'Église nous met en garde contre le fondamentalisme qui s'accroche à des interprétations contredites par la science et la raison. Le risque est de faire tomber ceux qui s'y accrochent soit dans une crédulité déraisonnable, soit (on en est moins conscient) dans une incrédulité historico-critique qui ne perçoit plus dans les récits fondateurs que des symboles désincarnés, détachés de l'action concrète de Dieu dans l'histoire dont la révélation est cependant essentielle pour la foi.

Ce second risque se réalise lorsque l'exégèse, dans sa recherche du sens d'un texte sacré, se limite à en retenir une lecture au pied de la lettre pour en déduire un contenu exclusivement symbolique en oubliant qu'une expression symbolique, poétique ou imagée, peut être un mode de présentation de l'histoire concrète surtout lorsqu'elle est très peu connue ou qu'elle n'est qu'intuitivement perçue et pensée.

L'exégète soucieux d'une compréhension objective des textes selon ce que leur auteur a réellement voulu exprimer selon ses caractéristiques personnelles et culturelles dans son contexte historique, ne peut qu'écarter avec la même détermination toute forme de fondamentalisme ou de concordisme car le premier, le fondamentalisme, attribue faussement à un texte un sens historique apparent au pied de la lettre (et souvent dans une version en langue moderne) qui ne tient compte ni des nuances du texte original, ni de toutes les caractéristiques des modes d'expression, des singularités et du contexte de son auteur, alors que le second, le concordisme, attribue tout aussi faussement à un texte des constatations scientifiques contemporaines que son auteur ne pouvait connaître à son époque.

Mais, l'exégète qui pratique une science dont le savoir a pour objet le sens des textes sacrés n'est pas à l'abri d'un autre risque résultant précisément de l'objet même de sa science en ce qu'elle se concentre sur le sens des textes. Le symbolisme par lequel un texte sacré s'exprime peut, en effet, susciter un défaut contraire au fondamentalisme et au concordisme justement dénoncés lorsque le sens symbolique de ce texte lui est attribué en excluant toute intégration dans une réalité historique que l'auteur aurait voulu présenter, soit comme témoignage direct ou indirect de faits retenus pour leur valeur significative ou, simplement, comme expression de ce que des faits historiques concrets ont été ou ont

pu être selon cet auteur.

À cet égard, l'exégète est parfois moins à l'aise que le philosophe. Tous deux débordent des seuls faits physiques ou observables des sciences profanes, mais le philosophe, qui fait de la métaphysique, y intègre nécessairement et constamment tous les savoirs des sciences dans ses analyses du réel avec l'obligation constante d'éviter tout risque de confusion entre la métaphysique et le physique. Dans sa recherche philosophique, il est incité à respecter prudemment les règles propres et autonomes de toute science et à ne pas y empiéter par ses pensées métaphysiques parce que le discours métaphysique du philosophe doit sans cesse s'harmoniser avec la réalité physique s'il veut considérer dans son intégralité la réalité qu'il médite, y compris dans ses dimensions physiques et historiques.

L'exégète, qui sonde le sens des textes, est, à cet égard, plus libre par rapport à la réalité physique ou historique. Il peut parfois se concentrer pleinement sur des significations théologiques ou spirituelles sans aucune nécessité d'un lien concret avec une réalité physique ou historique particulière. Les risques du fondamentalisme et du concordisme cumulés avec les incertitudes historiques peuvent alors inciter l'exégète à s'écarter des dangers de toute confrontation à l'histoire réelle, mais il court alors le danger inverse d'être déconnecté de la réalité concrète, matérielle, corporelle, physique, historique, voire, plus grave encore, de se laisser prendre dans un certain mépris de la réalité matérielle et corporelle que tant de gnosés ont repris, de diverses manières, au cours de l'histoire de l'Église.

Le mystère de la création, comme celui de l'Incarnation, ne peut être abordé sans toute l'attention due au corps et à la réalité historique.

Dans ces conditions, le livre biblique de la Genèse, qui rassemble de multiples récits qui fondent la foi de l'Église depuis ses origines, doit être considéré avec une même attention à tous les dangers d'une compréhension trop fermée mais avec aussi une ouverture qui ne peut exclure a priori la réalité historique telle que ses auteurs très anciens ont pu la penser.

Il n'est pas question ici de contester ce que la science peut dire des évolutions survenues depuis des milliards d'années, ni de défendre une quelconque opposition entre la science et la foi. La lecture du récit biblique d'Adam et Ève doit aussi respecter, pour être sérieuse et crédible, la vérité des règles d'interprétation qu'indique l'enseignement officiel de l'Église. Dans toute recherche exégétique catholique, l'Écriture Sainte ne se lit qu'en Église, selon la Tradition de la foi catholique et en communion avec le magistère du Pape, en tenant compte du contexte et des caractéristiques personnelles des auteurs des textes primitifs qui peuvent cependant être beaucoup plus anciens que les textes hébreux actuels.

Mais, il n'est pas question non plus de penser ou de croire a priori que le récit biblique serait étranger à la réalité historique, ce qui ne peut se déduire de ses finalités spirituelles.

L'Incarnation du Christ nous invite, au contraire, à être attentif à toute la réalité de l'humain et l'Église ne cesse d'encourager la recherche comme l'indiquait déjà le Pape Pie XII dans son encyclique *Divino afflante Spiritu* du 30 septembre 1943 sur les études bibliques : « *l'exégète catholique, poussé par un amour de sa science, actif et courageux, sincèrement dévoué à notre Mère la sainte Église, ne doit, en aucune façon, se défendre d'aborder, et à plusieurs reprises, les questions difficiles qui n'ont pas été résolues jusqu'ici, non seulement pour repousser les objections des adversaires, mais encore pour tenter de leur trouver une solide explication, en accord parfait avec la doctrine de l'Église, spécialement avec celle de l'inerrance biblique, et capable en même temps de satisfaire pleinement aux conclusions certaines des sciences profanes.*

Les efforts de ces vaillants ouvriers dans la vigne du Seigneur méritent d'être jugés non seulement avec équité et justice, mais encore avec une parfaite charité ; que tous les autres fils de l'Église s'en souviennent. Ceux-ci doivent se garder de ce zèle tout autre que prudent, qui estime devoir attaquer ou tenir en suspicion tout ce qui est nouveau. Qu'ils aient avant tout présent, que, dans les règles et les lois portées par l'Église, il s'agit de la foi et des mœurs, tandis que dans l'immense matière contenue dans les Livres Saints, livres de la Loi ou livres historiques, sapientiaux et prophétiques, il y a bien peu de textes dont le sens ait été défini par l'autorité de l'Église, et il n'y en a pas davantage sur lesquels

règne le consentement unanime des Pères. Il reste donc beaucoup de points, et d'aucuns très importants, dans la discussion et l'explication desquels la pénétration et le talent des exégètes catholiques peuvent et doivent avoir libre cours, afin que chacun contribue pour sa part et d'après ses moyens à l'utilité commune, au progrès croissant de la doctrine sacrée, à la défense et à l'honneur de l'Église » (n° 42).

C'est un encouragement qui s'adresse à chaque fidèle et qui trace les principes que chacun doit s'efforcer de suivre.

Mes recherches ont pu se développer grâce à de nombreux échanges sur Internet dans le forum *La Cité Catholique* où, pendant près de quatorze ans, j'ai diffusé de nombreuses réflexions sous le pseudo de *Xavi* (<http://www.cite-catholique.org/>). De larges extraits de ces réflexions sont ici repris pour former ensemble un livre qui propose quelques pistes de réflexions au cœur de recherches qui restent en cours.

1. Quelle création dans l'histoire ?

D'Adam à Abraham, les patriarches bibliques sont situés dans un contexte sumérien dont le niveau littéraire, mathématique et artisanal s'avère aujourd'hui bien plus élevé que ce qui pouvait être connu jadis.

Ce contexte récemment découvert donne un regard nouveau sur les informations écrites et, notamment, sur les informations religieuses que les générations successives se sont transmises.

Les traces sumériennes dans le récit hébreu de la Genèse et le fait que l'écrit a eu très tôt sa place, dans le développement religieux des Sumériens autant que dans la transmission de leur histoire, permettent de penser que les plus anciens textes hébreux ont pu être une traduction de textes primitifs sumériens, après d'autres traductions, notamment en akkadien et en égyptien.

La domination intellectuelle et culturelle des Sumériens a pu leur paraître tellement extraordinaire que leur origine divine, à l'époque de l'invention de l'écriture, a pu être, parmi eux, une conviction aisément partagée. Les tablettes sumériennes font état de légendes qui mentionnent des « *anunnakis* » (littéralement : des « *filis de Dieu* » en sumérien) d'origine extra-terrestre. Les textes primitifs sumériens de la Genèse n'ont-ils pu être une théologie parmi d'autres attestant de la réalité de « *filis de Dieu* », créés par Dieu ?

À cet égard, on peut observer que l'indépendance des cités sumériennes y a permis des développements variés de diverses divinités et d'une pensée religieuse polythéiste.

Mais, parmi ces pensées, les récits primitifs des premiers chapitres de la Genèse n'ont-ils pu, avant d'être portés et réadaptés par des traditions ultérieures, y être une approche originale relatant une création divine, dans le pays de Sumer, d'êtres nouveaux capables d'inventer l'écriture autant que d'entrer en communion avec leur Créateur ?

La question peut paraître incongrue à ceux qui sont convaincus que la Genèse a été élaborée durant le premier millénaire avant Jésus-Christ, lors de l'exil à Babylone ou peu auparavant, ce qui écarte nécessairement toute référence historique dans l'antique pays de Sumer, au sud-est de la Mésopotamie, et n'ouvre guère qu'une compréhension exclusivement symbolique, quasi légendaire et universaliste du livre de la Genèse.

Mais, outre que cette datation récente ne rejoint pas l'enseignement de l'Église qui n'a cessé d'attribuer ce livre biblique à Moïse, chacun doit admettre qu'objectivement rien ne prouve historiquement l'ancienneté en cause et que, sauf à prendre le risque de limiter l'exégèse du texte à ce que des auteurs du premier millénaire ont pu écrire, il est utile de rester ouvert aux interprétations qu'une ancienneté plus lointaine peut permettre et donc de ne pas craindre d'aborder l'hypothèse d'une origine sumérienne des récits rassemblés dans le livre de la Genèse.

Dans le contexte sumérien, de tels récits ont pu être transmis tant par écrit qu'oralement, sans que l'essentiel en ait été perdu par les probables altérations diverses d'une telle transmission au fil des siècles.

Une histoire où des hommes ont marché avec Dieu. Ils s'appelaient, notamment, Hénok, Noé, Abraham.

Bien sûr que les enseignements de ces récits sur l'origine de ce que nous sommes ont surtout une portée symbolique et spirituelle pour éclairer les humains d'hier et d'aujourd'hui.

Mais, même symboliques, poétiques et imagés, les récits de la Genèse nous parlent cependant de notre commencement dans l'histoire concrète et nous présentent des anciens qui nous ont précédés dans la réalité de l'histoire dès le début de l'humanité.

Les découvertes dans le pays de Sumer suscitent un désir de mieux connaître quelle peut être la réalité de tels récits anciens de l'Écriture Sainte dans l'histoire réelle qui se révèle sans cesse davantage dans l'océan des informations disponibles et vérifiables sur le web. Ces connaissances nouvelles ouvrent beaucoup de pistes de recherches qui

restent à approfondir.

Non, ce ne sont pas nécessairement des légendes.

Mais, il faut souvent secouer les légendes que nous en avons faites.

« Le message néotestamentaire n'est pas seulement une idée ; ce qui est arrivé dans l'histoire réelle du monde est justement déterminant pour lui : la foi biblique ne raconte pas des légendes comme symboles de vérités qui vont au-delà de l'histoire, mais elle se fonde sur une histoire qui s'est déroulée sur le sol de cette terre... »

Il faut dire que, si l'historicité des paroles et des événements essentiels pouvait être démontrée comme impossible de façon vraiment scientifique, la foi aurait perdu son fondement... Il est donc important pour nous de vérifier si les convictions de fond de la foi sont historiquement possibles et crédibles, même confrontées au sérieux des connaissances exégétiques actuelles. (Benoît XVI, Jésus de Nazareth, t. II, p. 127-129).

Lorsqu'Abraham quitte Ur, il emmène avec lui ses souvenirs, sa connaissance des mythes sumériens, des poésies. Selon la Genèse, sa courte généalogie familiale remonte à la dernière grande inondation survenue quelques siècles plus tôt. Il ne reste quasi rien des souvenirs de ce que fut la vie de ses ancêtres, mais la mémoire d'un déluge qui a détruit tout le pays reste vivace.

Les géographes savent aujourd'hui qu'un changement climatique majeur s'est produit, vers le milieu de la deuxième moitié du troisième millénaire avant Jésus-Christ, qui a réduit sensiblement la pluviosité dans la région et a mis fin aux crues énormes que les pluies provoquaient jadis dans la vaste plaine de Sumer où les eaux du Golfe Persique se sont parfois avancées jusqu'à Ur alors qu'aujourd'hui elles en sont éloignées de 250 km.

L'histoire plus ancienne du récit biblique se limite quasiment à présenter une dizaine de noms qui pourraient correspondre à des cités mésopotamiennes disparues qui auraient été bâties les unes après les autres, portant et faisant vivre chacune pendant quelques centaines

d'années le nom d'un patriarche provenant lui-même d'un autre patriarche.

Mais, cette liste remonte à un couple originel nommé Adam et Ève et à un récit du genre mythologique avec un arbre de vie, un arbre de la connaissance du bon et du mauvais, un serpent qui parle.

C'est avec une solide dose de symbolisme que ce récit nous introduit ainsi dans les origines concrètes de l'humanité. Il n'évoque pas les détails de la longue lignée biologique des hominidés durant la préhistoire, mais il raconte une intervention de Dieu ayant façonné deux êtres singuliers dans la nature et une rupture survenue ensuite dans leur relation qui est devenue source de souffrances et de soumission à la mort.

À cet égard, beaucoup sont rebutés d'emblée par la seule allégation d'une historicité de la création racontée par la Genèse.

Mais, même si la Genèse n'existait pas, il resterait cependant à réfléchir aux origines concrètes du monde et de l'humanité par rapport à Dieu, à la lumière de l'Évangile.

Le monde matériel a-t-il été créé ou non, serait la première question.

Si le monde n'est pas créé, c'est que, comme Dieu, il existerait depuis toujours, que Dieu lui-même ne lui serait pas antérieur, et qu'il ne serait pas maître de ce monde. Il ne serait qu'un être dans ou hors de ce monde.

Ce n'est pas a priori déraisonnable : nul ne peut, en effet, imaginer un monde fini, ni dans le temps, ni dans l'espace. Au contraire, pour notre intelligence, le monde paraît nécessairement infini dans le temps comme dans l'espace. Si le temps a commencé à tel moment, même éloigné de milliards d'années, nous ne pouvons faire disparaître de notre pensée qu'il y a un avant ce moment. C'est pareil pour le futur. C'est pareil pour l'espace. Au bout du bout de l'univers, nous sommes incapables de percevoir une limite, car nous ne pouvons faire disparaître de notre pensée que derrière cette limite qui existerait, il y aurait nécessairement encore de l'espace.

Cette absence de limite imaginable, nous la constatons aussi, avec les développements de la physique quantique, dans l'infiniment petit (nous sommes déjà capables d'utiliser de la matière au niveau des nanomètres, un milliardième de mètre) et rien ne permet d'imaginer une limite dans l'infiniment petit.

Nous constatons aussi l'absence de limite dans les nombres mathématiques et en géométrie. Même lorsqu'une droite est limitée à un point, on sait qu'il y a un espace permettant de la prolonger au-delà de ce point où qu'il soit.

Mais, ce qui n'est pas déraisonnable non plus, c'est de constater que notre intelligence fonctionne dans la réalité du temps et de l'espace et qu'elle ne constitue pas nécessairement la seule approche possible du réel, ni nécessairement une approche exacte ou complète de ce réel.

Notre perception de Dieu rejoint notre perception de l'illimité, et la foi peut amener à la conviction que toute la réalité terrestre a son origine en Dieu, et en un Dieu personnel qui a une volonté et une action qui se révèlent.

Aujourd'hui, avons-nous de cette action de Dieu à l'origine du monde une perception différente de celle de la Genèse ?

Nos connaissances scientifiques attestent d'une évolution que nous pouvons aujourd'hui encore présenter en grandes étapes similaires aux « *jours* » de la Genèse, pour autant qu'ils ne soient pas excessivement interprétés au pied de la lettre.

Ces connaissances modernes restent limitées à des réalités mortelles que notre foi dépasse cependant. En effet, nous croyons à la vie éternelle. Pas à celle des réalités temporaires. Mais, à celle des personnes humaines.

On discute de leur définition, de leurs capacités de conscience, mais pouvons-nous éviter cette question : à partir de quand y a-t-il eu, dans l'histoire concrète, une « *personne* » qui peut survivre au-delà de la mort de son corps matériel ?

On sait que l'homme provient des éléments chimiques de l'univers et d'une combinaison qui s'est développée progressivement de manière extrêmement complexe. Est-ce qu'une amibe bien loin dans la lignée de nos ancêtres était déjà une personne que nous retrouverons au Ciel ?

N'y a-t-il pas un moment dans l'histoire où un premier être a été capable de vivre éternellement par-delà la mort terrestre naturelle de son corps ?

À cet égard, ne faut-il pas constater qu'en ce qui concerne les réalités terrestres observables objectivement, la Genèse ne dit rien d'autre que ce que nous dit la science lorsqu'elle constate que l'homme n'est apparu que très récemment.

Les six jours du premier chapitre de la Genèse puis les années attribuées aux patriarches qui permettent une comptabilité précise d'environ six mille ans jusqu'à nos jours ont traumatisé beaucoup de croyants confrontés aux découvertes scientifiques.

Si les six jours ne posent plus guère de difficultés en ce qu'ils peuvent couvrir les grandes étapes de l'évolution durant des milliards d'années, les âges et les nombres précis d'années donnés par la Genèse paraissent, par contre, insurmontables à beaucoup.

Mais, quelles que soient les discussions à ce sujet, cela ne change quasi rien à l'appréhension de l'essentiel du début de l'humanité, qu'il soit situé il y a 6.000 ans, 200.000 ans ou plus loin encore dans le passé.

Les questions fondamentales des origines de l'humanité restent les mêmes, avec ou sans la Genèse.

Comment un être terrestre animé peut-il individuellement recevoir une vie éternelle ? A priori, certains peuvent même penser : pourquoi pas les animaux ?

Chacun admet que la science ne peut guère nous renseigner sur la vie éternelle.

La Genèse et l'Église à sa suite nous ouvrent cependant une perspective

qui déborde des observations uniquement scientifiques.

Et cette autre perspective, c'est celle d'une création singulière de personnes humaines faites à l'image et à la ressemblance de Dieu, un Dieu unique mais qui est communion de trois personnes, une humanité faite mâle et femelle avec une présence autre pour chacun.

Mais, cela tient-il avec l'opération chirurgicale d'un prélèvement bien étrange pour faire une femme qui semble nous être racontée ?

Qui peut cependant proposer un autre récit, plus exact, pour raconter mieux le fondement de ce qu'est la vie humaine, masculine et féminine ?

Rares sont ceux qui osent aborder une franche discussion sur le début de la Genèse. Fait-elle tellement peur ? Que pouvons-nous raconter aux enfants ? Chacun a pourtant bien sa petite idée plus ou moins précise.

Bien plus encore qu'à l'époque de Galilée, depuis que la science a démolie la croyance répandue en une création en six jours de 24 heures et découvert des durées immenses dans notre passé, n'y a-t-il pas, parmi les croyants, un énorme complexe d'infériorité, une crainte du ridicule, qui a fait adopter par beaucoup une attitude d'évitement par rapport à une réflexion concrète sur nos origines autant que par rapport à ce que l'Écriture Sainte et la Tradition de l'Église nous en enseignent ?

Pourquoi beaucoup paraissent-ils quasiment dans l'incapacité d'oser imaginer un premier humain ? Parce qu'il faut de suite trancher entre sa survenance sur terre par une fabrication miraculeuse aussi instantanée que le surgissement d'un météorite ou sa survenance dans une tribu pré-humaine ? Parce qu'il faut affirmer son humanité et nier celle de ses père et mère pré-humains ? Parce qu'il faut réfléchir entre une création miraculeuse d'une femme survenant sur terre par une action surnaturelle et sa survenance dans une tribu pré-humaine ? Parce qu'il faut imaginer les relations de premiers humains avec des non humains, dont leur père et mère, quasi semblables à leur origine ? Parce qu'il faut de suite avoir un avis sur ce qu'est la mort en cas de survenance de l'humanité dans une nature mortelle avant l'apparition de l'humain ?

Que peut-on savoir de la réalité concrète du commencement de l'histoire de l'humanité ?

Si nombreux sont ceux qui paraissent l'abandonner aux seuls scientifiques.

Et beaucoup s'arrêtent là : on ne sait pas, c'est trop compliqué, cela n'a pas d'intérêt. Ni pour l'évangélisation, ni pour notre vie spirituelle aujourd'hui. Vraiment ?

Croyants peu formés ou théologiens avertis, ne devons-nous pas réfléchir aux origines de l'homme sur la terre, sur le péché et sur la mort, de manière concrète, si nous voulons comprendre notre propre histoire concrète autant que l'Incarnation de notre Sauveur, l'Évangile et notre espérance de la résurrection ?

Fondée sur l'Incarnation bien concrète du Christ, la foi catholique a toujours été experte pour s'exprimer sur les réalités les plus concrètes et s'y adapter, en évitant de réduire la théologie aux abstractions.

La question de la création suscite cependant beaucoup d'évitement même parmi les théologiens. Il est moins difficile de discuter de l'évolutionnisme et du créationnisme que de plonger sa réflexion dans la réalité concrète des débuts de l'humanité, de l'action concrète de Dieu et de l'homme au début de l'humanité, dans le temps.

Chacun peut se réjouir des progrès extraordinaires de la science dans ses constatations et dans son intelligence rationnelle de la réalité complexe de ce monde. Les progrès techniques dans la connaissance et la manipulation d'éléments de plus en plus petits et de plus en plus complexes ainsi que l'extraordinaire développement de l'intelligence des réalités par les nouveaux moyens informatiques ouvrent des perspectives nouvelles encore inimaginables mais qui donnent à toutes les sciences des possibilités énormes.

Non seulement ces progrès font gagner chaque jour des combats contre les maladies et les souffrances les plus diverses, mais ils augmentent nos possibilités de rendre ce monde meilleur à tous points de vue.

On ne peut que s'en réjouir.

La théologie partage ces mêmes progrès. Les nouvelles possibilités d'étude et de connaissances se sont démultipliées.

Les connaissances nouvelles peuvent épurer nos compréhensions et interprétations des Écritures et de l'enseignement de l'Église qui étaient parfois davantage inspirées par des connaissances qui nous paraissent aujourd'hui naïves ou dépendantes de cultures anciennes dépassées que par la réalité de la Révélation transmise de génération en génération.

Mais, la richesse des connaissances nouvelles qui est une réelle joie ne doit pas devenir une ivresse aveuglante, ni ouvrir la porte à un orgueil qui menace toujours les riches de ce monde.

Nul doute que la science va découvrir de plus en plus de détails sur la manière dont les Écritures et la Tradition se sont formées humainement, sur leurs fortes racines dans la culture et les connaissances humaines de chaque époque.

Nous n'en voyons encore que les prémisses.

Cela pourrait susciter un mépris pour toute autre connaissance, toute autre réalité.

Tout ce qui sort du champ magnifique de la science peut paraître de plus en plus fondamentaliste, naïf, simpliste, au fur et à mesure des progrès fulgurants des approches scientifiques.

Les rapprochements de la foi et de la science peuvent parfois paraître de plus en plus comme de vaines tentatives de concordisme vouées à être sans cesse contredites par des savoirs mieux développés.

Et pourtant, que les cerveaux humains sont petits dans l'univers !

Certes, chacun admet, même les athées, que la réalité que la science peut connaître n'est pas toute la réalité. Tous les croyants admettent qu'il y a

une réalité autre, un royaume des cieux, qui n'est pas ailleurs, mais parmi nous, qui ne nous est pas étranger.

Certains continueront à dire que seul un péché originel nous empêche de le voir clairement, que cette réalité autre est pleinement présente dans notre histoire concrète depuis la création des premiers humains, que la force d'action qui peut provenir de cette réalité autre et surgir dans la réalité terrestre est infiniment plus grande que ce que la science peut observer dans ses limites.

À défaut de croire en cette réalité autre que nous ne pouvons guère percevoir avec les seules capacités terrestres de notre intelligence, nous risquons d'être ceux qui ont des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre.

Jusqu'à la fin des temps de l'Église, il y aura des croyants qui affirmeront, avec toute leur conviction, que cette réalité autre que Dieu habite s'est pleinement manifestée dans l'histoire, d'abord par la création des cieux et d'un monde matériel, puis par la remise de ce monde matériel à des humains créés avec une âme immortelle, et enfin par la venue parmi eux du Créateur lui-même, avec une puissance qui transcende les seules réalités scientifiquement observables et analysables.

Ils continueront à annoncer que Dieu a créé les premiers humains dans le temps et dans l'histoire, que, malgré la blessure du péché des hommes, il n'a cessé d'y agir pour leur plus grand bien par des miracles et des signes dans la réalité concrète dont il ne cesse d'avoir la maîtrise tout en respectant la liberté des humains, qu'il s'y est incarné en Jésus-Christ qui, dans le temps et dans l'histoire, a vaincu le péché et la mort par une résurrection qui lui a permis de passer entièrement la barrière de la mort, avec son âme autant qu'avec son corps.

L'Écriture Sainte et la Tradition de l'Église n'ont cessé d'en rendre témoignage de manière fiable pour notre raison autant que pour notre esprit.

Il faut espérer que les théologiens ne cesseront de nous en présenter toute la réalité en évitant le piège de repousser dans l'abstrait tout ce qui

échappe à l'emprise tellement impressionnante des approches scientifiques actuelles.

Une interprétation réductrice de la Genèse selon les seules finalités spirituelles de l'Écriture risque d'oublier que la foi chrétienne est fondée sur l'Incarnation et ne se limite pas à l'abstrait.

Du point de vue chrétien, le monde est créé pour l'homme et le fondement de la création, c'est le Christ, vrai Dieu et vrai homme. C'est lui qui se fait chair dès le commencement, qui crée la première poussière. Celle-ci évoluera pour former des galaxies mais, avec beaucoup de branches collatérales où, dans la matière, se formera du vivant avec aussi beaucoup de branches collatérales qui donnent toutes les plantes. Du vivant va devenir du vivant animé, avec encore beaucoup de branches collatérales qui donnent tous les animaux, mais, dans le vivant animé, le tronc aboutit à la création de l'homme et, un peu plus tard à l'Incarnation du Christ, vrai Dieu et vrai homme.

La création et l'évolution ne s'excluent pas. À cet égard, la Genèse n'est évidemment pas la « seule » vérité sur nos origines, mais elle nous en dit l'essentiel, ce n'est pas la même chose. Bien sûr que la nature est autonome et que nous avons la liberté, mais Dieu « fait » beaucoup, tout en respectant cette autonomie autant que notre liberté, et il fait « aussi » que les choses se fassent.

La Genèse ne donne guère de détails. Certaines interprétations ne sont plus crédibles. Cela ne justifie cependant pas de rejeter la valeur de la Genèse elle-même en ce qui concerne la réalité concrète de la création qu'elle peut nous révéler.

Les critères scientifiques ne permettent pas un tel rejet. La science s'en tient à ce qu'elle peut observer, ce qui n'exclut pas ce qu'elle ne peut observer.

Les derniers papes ont beaucoup avancé dans les nouvelles approches du mystère de la création qui tiennent compte de la science moderne. Il ne s'agit pas d'abandonner une tradition mais seulement de mieux la comprendre, d'en redécouvrir toute la vérité.

Beaucoup ressentent cependant un désir d'éviter tout mélange entre les réflexions temporelles, scientifiques, et la foi, mais il reste important de ne pas exclure de la foi nos réalités terrestres, de ne pas cesser de réfléchir à ce que la Genèse nous enseigne sur la réalité concrète de la création de l'homme dans l'histoire.

La Genèse n'en donne certes qu'une approche de l'essentiel qui est, à bien des égards, exprimé d'une manière imagée qui empêche d'y chercher des détails concrets qui n'y sont pas.

Mais, si nous ne cherchons pas à comprendre de manière détaillée et concrète le récit de la Genèse dans son contexte, ne risquons-nous pas de nous limiter à une lecture littérale superficielle du texte en langue française ?

Dans les discussions sur la Genèse, il faut souvent constater que beaucoup s'attachent à une interprétation du récit de la création de l'humanité dont ils reconnaissent eux-mêmes l'impossibilité concrète sans considérer d'autres interprétations et pour en déduire une signification exclusivement symbolique.

Ceux qui pensent que le récit de la Genèse s'exprime littéralement de manière non imagée évitent certes toute difficulté puisqu'il leur suffit de croire à du miraculeux instantané à chaque difficulté rencontrée. Prenez la création d'Ève : une interprétation littérale non imagée ne pose pas de problème : Dieu endort Adam, lui prend une côte, la transforme en femme et lui présente Ève. Walt Disney en ferait un dessin animé sans aucune difficulté. Sauf leur croyance en l'historicité concrète du récit, ceux qui retiennent une telle interprétation littérale sont cependant étrangement rejoints par ceux qui n'y voient qu'une légende. Les plus fondamentalistes et les plus modernistes se retrouvent autour de la même version, de la même interprétation. Pour les uns, c'est la réalité historique, pour les autres un enseignement symbolique. Mais, les uns et les autres s'accrochent à une même interprétation pour la rejoindre ou la rejeter, mais sans s'ouvrir à d'autres compréhensions.

Comment comprendre concrètement la Genèse en tenant compte des

connaissances scientifiques actuelles autant que de l'action de Dieu dans ce monde dont l'Incarnation du Christ est le sommet ?

À toutes les époques de l'histoire, et donc aussi aujourd'hui, il faut essayer de faire grandir notre intelligence de la foi en acceptant de dépasser les interprétations littérales incompatibles avec nos connaissances actuelles.

Méfions-nous de préférer nous accrocher de manière littérale à nos propres interprétations humaines injustifiées en les rejetant, au besoin, dans un vague symbolisme, plutôt que de reprendre le récit de la Genèse tel qu'il est, avec notre foi éclairée par le Christ mais aussi avec notre raison humaine éclairée par la science et ses nombreuses découvertes récentes,

À cet égard, l'Incarnation bien historique du Christ et ce que le Christ nous révèle de l'homme doivent nous inciter à nous plonger attentivement dans ce que les Écritures nous disent de l'origine de l'homme sans négliger les détails concrets qu'elles nous en donnent.

Ce qui fait problème aux croyants d'aujourd'hui, c'est le spectre du discrédit attaché à des thèses créationnistes qui nient l'évolution, mais c'est aussi, contradictoirement, la difficulté de renoncer à la croyance d'un homme soudainement créé sur la terre en un instant comme un météorite venu d'ailleurs. Le croyant semble contraint de choisir entre un abandon complet de toute création historique (l'homme ne serait plus, dans l'histoire concrète, « *que* » le résultat progressif d'une évolution de milliards d'années) ou une plongée dans les difficultés très concrètes d'une création durant l'histoire par une émergence de l'humain au sein d'une espèce non humaine issue de l'évolution.

Alors, nous sommes confrontés à quelques questions de difficulté croissante que vos enfants et beaucoup d'incroyants pourraient bien vous poser.

1. Pensez-vous que, dans la nature, seul un humain a une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu ?

2. Pensez-vous que, dans l'espace et le temps de l'histoire de l'univers, il y a toujours eu, après l'apparition de la matière, des êtres matériels ayant une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu ?

3. Pensez-vous que l'apparition de tels êtres est intervenue à un moment précis sans nouvelle intervention créatrice de Dieu au cours de l'histoire de l'univers, après une longue période durant laquelle notre terre était peuplée de nombreux êtres animés mais n'ayant pas une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu ?

4. Pensez-vous, au contraire, qu'après une telle période de l'histoire de l'univers, l'apparition d'êtres ayant une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu est intervenue à un moment précis par un acte Créateur de Dieu ?

5. Pensez-vous que la création d'un tel être est intervenue dans l'histoire ex nihilo sans père ni mère terrestres ?

6. Pensez-vous que la création d'un tel être s'est produite dans l'histoire par une mutation physique et/ou une intervention spirituelle créant un être nouveau avec un corps issu d'êtres pré-humains (n'ayant pas une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu) ?

7. Pensez-vous que, dans l'histoire, une telle création par une intervention spirituelle, avec ou sans mutation physique, a pu intervenir ou s'achever à l'âge adulte pour le premier homme et/ou pour la première femme ?

8. Pensez-vous qu'il y a eu, dans l'histoire après le Big Bang, une création d'un premier couple et que seuls les descendants de ce premier couple sont humains avec une âme immortelle qui peut vivre éternellement avec Dieu ?

Qui voudra bien répondre ?

À cet égard, pour ceux qui croient au Christ et à l'Église qui prolonge sa présence depuis deux mille ans, l'antique récit de la Genèse reste une parole que Dieu lui-même a inspirée et c'est toujours dans la continuité

de la foi telle qu'elle est proclamée par le Magistère que toute question difficile peut sans cesse être approfondie au fur et à mesure des connaissances nouvelles.

Mais, sans les limites du cadre de la foi de l'Église, de l'enseignement authentique du Magistère, on peut envisager n'importe quoi.

En effet, en dehors de l'enseignement du Magistère, la pensée humaine peut s'égarer dans des dédales et des spéculations sans fin.

Par contre, avec la foi de l'Église, nous pouvons aborder sans peur les sujets les plus difficiles et approfondir tous les détails de la réalité concrète, historique, comme l'ont fait St Thomas d'Aquin ainsi que d'autres Pères de l'Église, mais en continuant leur œuvre avec la même détermination par rapport à toutes les connaissances modernes dont ils ne disposaient pas encore.

Le sens des mots, qui évolue aussi dans le temps, doit sans cesse être reprécisé.

La raison ne peut, bien sûr, donner toute la connaissance. Elle n'a accès qu'à une partie du réel puisqu'elle est un outil de notre cerveau et fonctionne dans les limites des lois de ce cerveau.

Mais, la raison peut découvrir Dieu, son existence et son action, de manière raisonnable. Notre raison, comme toute la création, est un chemin qui peut nous conduire à Dieu, car, comme l'Église ne cesse de le rappeler, il n'y a pas de contradiction possible entre la vérité de la raison et la vérité de la foi. Il n'y a que des approches différentes d'une seule réalité à partir de divers points de vue et beaucoup d'humains qui souvent se trompent dans leurs raisonnements.

Au bout d'une raison qui raisonne sans erreur (c'est bien sûr une perspective idéale dont nos raisonnements faillibles s'éloignent souvent), Dieu peut apparaître comme la seule réalité raisonnable. Cela ne signifie évidemment pas que c'est la raison qui nous fait connaître la réalité de Dieu qui la dépasse et la transcende infiniment. Il est bien plus grand que ce que notre raison humaine peut en penser.

Dans l'histoire d'un monde qui se mesure aujourd'hui en milliards d'années et sur une terre où des espèces se sont succédé et transformées depuis plus d'un milliard d'années, parmi lesquelles les humains ont émergé dans un buissonnement biologique, l'Église ne cesse d'affirmer que nous provenons d'un premier couple d'un homme et d'une femme.

Mais, attention, jamais l'Église n'affirme qu'il s'agirait des premiers hominidés de l'histoire, ni même des premiers homos sapiens. Elle nous parle des premiers êtres ayant une nature unique avec une double vie corporelle et spirituelle, capables de partager éternellement la vie de leur Créateur.

Selon le Catéchisme de l'Église Catholique, « *De toutes les créatures visibles, seul l'homme est " capable de connaître et d'aimer son Créateur " (GS 12, § 3) ; il est " la seule créature sur terre que Dieu a voulue pour elle-même " (GS 24, § 3) ; lui seul est appelé à partager, par la connaissance et l'amour, la vie de Dieu » (C.E.C., n° 356).*

C'est l'émergence de cet humain dans l'histoire concrète qui est aujourd'hui en question. Quelle réalité concrète est-il possible de reconnaître, à cet égard, au récit biblique des origines de l'humanité ?

Dans une lettre du 16 janvier 1948, le Pape Pie XII a estimé, en approuvant un avis de la Commission Biblique Pontificale, qu'on ne pouvait enseigner que les trois premiers chapitres de la Genèse « *ne contiennent pas des narrations de choses véritablement arrivées, c'est-à-dire qui correspondent à la réalité objective et à la vérité historique, mais sont soit des fables empruntées aux mythes et aux cosmogonies des peuples anciens et adaptées par l'auteur sacré à la doctrine monothéiste après expurgation de toute erreur polythéiste, soit des allégories ou des symboles dépourvus du fondement de la réalité objective et qui ont été proposés sous l'apparence de l'histoire pour inculquer des vérités religieuses et philosophiques, soit enfin des légendes pour une part historiques et pour une part inventées qui ont été composées librement en vue de l'instruction et de l'édification des âmes* ».

Dans son encyclique *Humani Generis* du 12 mai 1950, le Pape Pie XII a précisé que les fidèles « *ne peuvent pas adopter une théorie dont les tenants*

affirment ou bien qu'après Adam il y a eu sur la terre de véritables hommes qui ne descendaient pas de lui comme du premier père commun par génération naturelle, ou bien qu'Adam désigne tout l'ensemble des innombrables premiers pères. En effet on ne voit absolument pas comment pareille affirmation peut s'accorder avec ce que les sources de la vérité révélée et les Actes du magistère de l'Église enseignent sur le péché originel ».

Mais, le doute s'est insinué et la question est aujourd'hui ouverte. Cette question est scientifique et historique autant que théologique. Adam et Ève ont-ils réellement existé ? Quand et où ?

2. L'importance des bases historiques selon Benoît XVI

Dans son troisième livre sur Jésus de Nazareth (*L'enfance de Jésus*), le Pape Benoît XVI laisse poindre, comme dans les tomes précédents, une profonde souffrance devant l'incrédulité historique qui se développe, y compris chez beaucoup de théologiens.

Il constate « *qu'au cours des cinquante dernières années, dans l'évaluation de l'historicité, un changement d'opinion s'est vérifié, qui ne se fonde pas sur de nouvelles connaissances historiques, mais sur une attitude différente face à l'Écriture sacrée et au message chrétien dans son ensemble* » (p. 167-168).

« *On concède à Dieu d'opérer sur les idées et les pensées, dans la sphère spirituelle – mais non dans la sphère matérielle. Cela dérange. Là n'est pas sa place. Mais, il s'agit justement de cela : c'est à dire que Dieu est Dieu, et qu'il n'évolue pas seulement dans le monde des idées... La question en jeu est : la matière lui appartient-elle ?* » (p. 83-84).

Et, sa réponse est forte. Elle fonde la solidité des fondements historiques de notre foi parce que « *Si Dieu n'a pas aussi pouvoir sur la matière, alors il n'est pas Dieu. Mais, il possède ce pouvoir* » (p. 84).

Confirmant une observation du théologien Karl Barth, il rappelle que « *dans l'histoire de Jésus il y a deux moments dans lesquels l'action de Dieu intervient directement dans le monde matériel : la naissance par la Vierge et la résurrection du tombeau* ». Même si « *ces deux faits représentent un scandale pour l'esprit moderne* », ce sont « *des pierres de touche pour la foi* » (p. 83-84).

Il nous encourage à poursuivre nos efforts d'interprétation de l'Écriture Sainte en nous rappelant quelques orientations fondamentales à suivre.

« *D'abord, il faut se demander ce qu'ont voulu dire, à leur époque les auteurs de ces textes – c'est la composante historique de l'exégèse. Mais il ne faut pas laisser le texte dans le passé... La seconde question doit être « Ce qui est dit est-il vrai ? Cela me regarde-t-il ? Et si cela me regarde, de quelle façon ?* ». Devant

un texte biblique, dont l'ultime et le plus profond auteur, selon notre foi, est Dieu lui-même... le sérieux de la recherche historique n'est en rien diminué, mais augmenté » (p. 7-8).

Il ne faut pas oublier que « *toute interprétation reste en deçà de la grandeur du texte biblique* » (p. 8) et que, lorsque l'Écriture nous relate une histoire réelle qui a eu lieu, il s'agit d'une histoire « *interprétée et comprise selon la Parole de Dieu. Cela signifie qu'il n'y avait pas une intention de raconter de façon complète, mais de noter ce qui, à la lumière de la Parole et pour la communauté naissante de la foi, apparaissait important* » (p. 32). Bref, « *une histoire interprétée... écrite et condensée* » (id).

La foi chrétienne ne méprise pas l'histoire et la science.

Beaucoup affirment souvent que la Parole de Dieu nous dit le « *pourquoi* » en laissant à la science la question du « *comment* », mais le Pape observe que, lors de la visite de l'ange de l'Annonciation, Marie « *ne pose pas de question sur le « quoi », mais sur le « comment »... : « Comment cela sera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme ? »* » (p. 55).

« *Jésus n'est pas né ni apparu en public dans l'imprécis « jadis » du mythe. Il appartient à une époque exactement datable et à un milieu géographique exactement indiqué : l'universel et le concret se touchent mutuellement... Le Logos éternel s'est fait homme, et le contexte de lieu et de temps en fait partie. La foi est liée à cette réalité concrète, même si ensuite, en vertu de la résurrection, l'espace temporel et géographique est dépassé* » (p. 94).

Dans le second tome de son ouvrage sur Jésus de Nazareth, le Pape Benoît XVI n'a pas peur de s'écarter d'une opinion de « *la plupart des exégètes* » (p. 303) pour défendre jusque dans les détails l'historicité concrète de la résurrection du Christ, sans éviter de répondre aux objections avec toutes les nuances nécessaires, d'une manière raisonnée accessible même aux non croyants.

À cet égard, les propos du Pape Benoît XVI sur les apparitions du ressuscité peuvent être rapprochés du récit de la création dans la Genèse.

Ainsi, de même que les témoignages sur la résurrection, le récit de la

création de l'homme par la Genèse « se présente à nous sous une forme particulièrement complexe, au point de susciter bien des questions » (p. 276).

« Bien sûr, il ne peut y avoir aucune opposition avec ce qui constitue un donné scientifique clair » (p. 281).

Ne faut-il pas aussi, pour la création de l'homme, relire sans cesse l'Écriture d'une manière nouvelle, dans la lumière de l'Évangile, dans celle de l'Incarnation et de la résurrection du Christ, sans opposition avec le « donné scientifique clair » ?

Mais, « il existe une autre dimension par rapport à celles que nous connaissons jusqu'à présent. Cela peut-il être en opposition avec la science ? Est-ce que vraiment il ne peut exister que ce qui a existé depuis toujours ? Est-ce que quelque chose d'inattendu, d'inimaginable, quelque chose de nouveau ne peut pas exister ? Si Dieu existe, ne peut-il pas, lui, créer aussi une dimension nouvelle de la réalité humaine ? De la réalité en général ? La création n'est-elle pas, au fond, en attente de cette ultime et plus haute « mutation », de ce saut décisif de qualité ? N'attend-t-elle pas l'unification du fini avec l'infini, l'unification entre l'homme et Dieu, le dépassement de la mort ? » (id.).

Comment ne pas penser que cette unification était voulue par Dieu, dès la création ?

Comment ne pas penser à ce surgissement inattendu, unimaginable, qu'a été la création d'un être à l'image de Dieu, d'une âme immortelle dans ce monde matériel : l'homme ?

« Dans l'histoire tout entière de ce qui vit, les débuts des nouveautés sont petits, presque invisibles – ils peuvent être ignorés » (id.).

De même que la résurrection du Christ, la création d'une âme immortelle dans une nature évoluant depuis des milliards d'années a pu ne se manifester que par des débuts concrets petits, presque invisibles, dans un corps façonné au fil des siècles antérieurs.

« Dans la Résurrection de Jésus, une nouvelle possibilité d'être homme a été atteinte, une possibilité qui intéresse tous les hommes et ouvre un avenir, un

avenir d'un genre nouveau pour les hommes » (p. 278), « une résurrection vers une condition définitive et différente, en plein milieu du vieux monde qui continue d'exister – cela n'était pas prévu et donc, de prime abord, ce n'était même pas compréhensible » (p. 279).

Nouveau et incompréhensible pour nous. Mais, la résurrection du Christ n'est-elle pas une possibilité en réalité « retrouvée » ? Une possibilité donnée lors de la création de l'homme, mais perdue lors du péché originel. L'être humain n'a-t-il pas été créé « en plein milieu du vieux monde qui continue d'exister » ?

La résurrection est un fait qu'il nous faut essayer de comprendre. « Maintenant le « fait » était là, et à partir de ce fait, il fallait lire l'Écriture d'une manière nouvelle » (id.) et « il nous faut aussi affronter la question concernant la résurrection en tant qu'événement historique » (p. 309).

Elle « ouvre l'histoire au-delà d'elle-même et crée le définitif. En ce sens, il est vrai que la Résurrection n'est pas un événement historique du même genre que la naissance ou la crucifixion de Jésus. C'est quelque chose de nouveau. Un genre nouveau d'événement.

Il faut pourtant en même temps, prendre acte du fait que celle-ci n'est pas simplement hors de l'histoire et au-dessus d'elle. En tant qu'éruption hors de l'histoire en la dépassant, la Résurrection commence toutefois dans l'histoire elle-même et elle lui appartient jusqu'à un certain point » (p. 309-310).

N'en est-il pas de même pour la création de l'homme, pour le péché originel ? N'y a-t-il pas un événement dans le temps et dans l'espace de notre monde concret, mais en même temps une communion originelle avec Dieu qui transcende l'histoire ?

À cet égard, la résurrection du Christ apporte un éclairage lumineux du fait que, comme la création de l'homme, la réalité de l'événement n'est pas que terrestre, ni que spirituelle, mais qu'elle est à la fois dans la réalité spirituelle de Dieu qui transcende l'histoire et dans l'histoire.

En effet, « les rencontres avec le Ressuscité sont quelque chose de différent d'événements intérieurs ou d'expériences mystiques – ce sont des rencontres

réelles avec le Vivant qui, d'une manière nouvelle, possède un corps et demeure corporel. Luc le souligne avec beaucoup de force : Jésus n'est pas, comme les disciples le craignaient au premier abord, un « fantôme », un « esprit », mais il a chair et os » (p. 303).

« Il est totalement corporel. Et cependant il n'est pas lié aux lois de la corporéité, aux lois de l'espace et du temps. En cette étonnante dialectique entre identité et altérité, entre corporéité réelle et liberté vis-à-vis des liens du corps, se manifeste l'essence singulière, mystérieuse de la nouvelle existence du Ressuscité. Les deux choses sont vraies : il est le même – un homme en chair et en os – et il est aussi le Nouveau, celui qui est entré dans un type d'existence différent » (p. 301).

N'y a-t-il pas ici encore une description qui pourrait s'appliquer aussi à l'homme créé avant le péché originel ?

« Pour comprendre les mystérieuses apparitions du Ressuscité, les théophanies de l'Ancien Testament peuvent, à mon avis, nous offrir une aide » (id.). « Dans le langage mythologique, se manifestent en même temps, d'une part la proximité du Seigneur qui apparaît comme un homme et, d'autre part, son altérité grâce à laquelle il est en dehors des lois de la vie matérielle » (p. 302).

Ce langage mythologique, qui est utilisé par le début de la Genèse pour nous relater par des images l'essentiel de la réalité historique de la création des premiers humains, ne nous présente-t-il pas l'homme créé lui-même dans une telle réalité dialectique ? Présent en ce monde corporel et matériel et, en même temps, en proximité avec Dieu, dominant les lois de la vie matérielle et non soumis à ces lois, à commencer par celle de la mort qui ne cesse de renouveler sans cesse la nature matérielle.

Par sa résurrection, *« Jésus n'est pas revenu dans l'existence empirique, soumise à la loi de la mort, mais il vit d'une manière nouvelle dans la communion avec Dieu, soustrait pour toujours à la mort » (id.). « Ne pas subir la corruption » - cela est précisément la définition de la résurrection » (p. 291).*

N'était-ce pas aussi, avant le péché originel, la situation de l'homme créé ? Ne voyons-nous pas ici une description de l'état d'Adam et Ève avant le

péché ?

Nous pouvons « *considérer la Résurrection comme quasiment une sorte de saut qualitatif radical par lequel s'ouvre une nouvelle dimension de la vie, de l'être homme.*

Bien plus, la matière elle-même est transformée en un nouveau genre de réalité. Désormais, avec son propre corps lui-même, l'homme Jésus appartient aussi et totalement à la sphère du divin et de l'éternel » (p. 308) et « *dans la résurrection, un saut ontologique a été réalisé. Ce saut concerne l'être en tant que tel et ainsi a été inaugurée une dimension qui nous intéresse tous et qui a créé pour nous tous un nouveau milieu de vie, de l'être avec Dieu »* (p. 309).

« *Étant donné que nous-mêmes n'avons aucune expérience de ce genre renouvelé et transformé de matérialité et de vie, nous ne devons pas être étonnés du fait que cela dépasse complètement ce que nous pouvons imaginer »* (p. 309).

Ce milieu de vie, cet être avec Dieu, cela ne nous rappelle-t-il pas l'Eden, la communion d'Adam et Ève avec leur Créateur ?

Cette dimension nouvelle de « *l'être homme* » que manifeste le ressuscité, n'est-ce pas celle-là même que Dieu a donnée à l'humanité lorsqu'il a créé, en ce monde matériel, un être radicalement nouveau à son image doté d'une âme immortelle, ayant vocation à vivre éternellement avec lui ?

À cet égard, l'insaisissabilité de la résurrection du Christ qui survient dans l'histoire mais qui la transcende d'une manière unique et incomparable à aucun autre événement connu peut nous aider à comprendre l'insaisissabilité de la création de l'humanité, du surgissement dans le monde matériel d'une créature immortelle.

Le Christ, en ressuscitant, n'a-t-il pas refait en sens inverse le chemin suivi par Adam et Ève ? Ils ont quitté la vie éternelle qui leur était donnée pour se mettre sous l'emprise de la mort. Le Christ est ressorti de la mort par sa résurrection.

« *Le Fils de Dieu vient dans l'humilité. Les deux choses vont ensemble : la*

profonde continuité dans l'histoire de l'action de Dieu et la nouveauté de la graine de moutarde cachée » (Benoît XVI, L'enfance de Jésus, p. 39). C'est un « nouveau commencement qui, paradoxalement, avec la continuité de l'action historique de Dieu, caractérise l'origine de Jésus » (p. 20).

« Il est le nouvel Adam qui encore une fois vient « de Dieu » – d'une façon plus radicale que le premier, il n'existe pas seulement grâce à un souffle de Dieu, mais il est vraiment son « Fils » ... en Jésus l'humanité commence de nouveau » (p. 21).

« C'est l'obéissance de Marie qui ouvre la porte à Dieu. La parole de Dieu, son Esprit, crée en elle l'Enfant. Il le crée à travers la porte de son obéissance. Jésus est le nouvel Adam, un nouveau commencement ab integro... De cette façon a lieu une nouvelle création » (p. 83) et « un commencement tout nouveau, par lequel Dieu lui-même intervient, donnant une naissance qui ne provient plus d'un « engendrement » humain » (p. 166).

Ainsi, comme pour Adam et Ève, le Pape nous indique qu'il s'agit d'une création. C'est une parole forte, cachée dans la discrétion de ce petit livre. L'Incarnation est une création.

Certes, le Christ est « engendré, non pas créé », comme le dit le Credo. En ce sens, l'Incarnation de Dieu qui vit de toute éternité n'est pas une création.

Mais, le Pape porte un regard neuf : avant l'Incarnation, Dieu n'était pas « dans » le monde. Le monde et ses êtres étaient créés sans confusion avec leur Créateur. Il n'était pas dans le monde. Il était au milieu de nous, avec nous, mais Il nous a créés libres et autonomes.

Avec l'Incarnation, Dieu a fait exister en ce monde du neuf : il y est entré Lui-même. Il a assumé notre nature humaine, créée auparavant, par une action tout à fait nouvelle à partir de rien. Rien dans la nature ne pouvait engendrer le Christ. En ce sens, le mot création devient adapté pour exprimer la nouveauté radicale, absolue, par rapport à toute réalité antérieure.

Est-ce une approche théologique nouvelle offerte par notre Pape pour

ouvrir davantage notre intelligence de la foi ?

Dans le livre du Pape, le mot « *création* » n'est pas réservé à une action de Dieu qui fait exister quelque chose à partir de « *rien* » mais est appliqué à une action qui fait exister quelque chose de nouveau à partir de deux êtres qui existent déjà : Celui qui se fait homme ne vient pas de « *rien* » mais est Dieu de toute éternité, et toute l'humanité du Christ lui vient par Marie, qui n'est pas « *rien* » mais qui vit déjà depuis plusieurs années au moment de l'Incarnation.

Dans le langage courant, il y a longtemps que le mot « *création* » a déjà reçu un sens plus large. Par exemple, on parle de « *création* » artistique ou littéraire.

Mais, en ce qui concerne la foi, en ouvrant le sens du mot « *création* », le Pape ouvre aussi notre compréhension de la création de l'humanité.

Cette ouverture est d'autant plus importante que la création lors de l'Incarnation n'est pas évoquée de manière ponctuelle mais dans une « *continuité historique* » qui oriente la pensée sur la cohérence globale de l'action du Créateur, ce qui rejoint la sensibilité de l'homme moderne qui perçoit l'apparition de l'humanité dans le cours de l'histoire par l'effet d'une évolution.

Dans cette perspective, si l'Incarnation du nouvel Adam, le Christ « *engendré non pas créé* », dans le sein d'une jeune fille de Palestine, est une création, alors que le Christ est déjà vivant de toute éternité, que cette création lui fait assumer une forme terrestre déjà existante, et que son corps créé est issu de Marie déjà vivante, alors ne faut-il pas penser que la création d'Adam et Ève, dans le temps et dans l'espace, a pu, a fortiori, créer des êtres nouveaux dans une forme terrestre déjà existante ?

La lumière de l'Évangile peut alors éclairer notre compréhension de la création de l'humanité : de même que, parmi les humains, l'Esprit Saint « *créé [en Marie] l'Enfant [vrai Dieu et vrai homme]* », comme nous le dit le Pape, en lui donnant un corps d'homme dans la continuité historique, de même le souffle de l'Esprit a pu, parmi des hominidés issus de la préhistoire, « *créer* » des êtres nouveaux à l'image de Dieu avec un corps

d'hominidé issu de l'évolution, dans la même continuité historique.

Ainsi, la création nouvelle qui fait surgir Dieu lui-même dans sa création, sans modification biologique mais en assumant une nature terrestre en tout semblable à la nôtre, peut apporter un éclairage sur la première création.

En utilisant le mot création pour l'Incarnation du Christ, le Pape nous montre qu'une création dans le monde matériel n'implique pas nécessairement une nouveauté biologique, terrestre. Elle intervient « *avec la continuité de l'action historique de Dieu* » (p. 20).

Jésus, nouvel Adam, est vrai homme et vrai Dieu dans un « *profond entrelacement entre l'une et l'autre dimension* » (p. 181). Adam, avant Lui, n'a-t-il pas été vrai hominidé et vraie créature nouvelle à l'image de Dieu, dans un autre entrelacement profond entre une nature biologique et un souffle spirituel nouveau ?

Le Christ, le nouvel Adam, a été créé dans le monde matériel sans aucune différence nouvelle de son être terrestre en tout semblable au nôtre. La création nouvelle lors de l'Incarnation du Christ dans l'histoire bien réelle, a fait exister le vrai Dieu en vrai homme, en tout semblable aux hommes qui vivaient déjà sur terre à cette époque. La première création n'a-t-elle pas fait exister un vrai homme, un être nouveau capable de partager éternellement la vie de Dieu, en tout semblable aux hominidés qui vivaient déjà sur terre à cette autre époque ?

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous pouvons considérer de ce point de vue que, par le souffle Créateur de l'Esprit, le premier Adam a été créé, dans la nature préexistante, capable de vivre éternellement en communion avec Dieu, vrai hominidé, parmi d'autres hominidés, mais aussi vrai être nouveau, créé à l'image de Dieu, et que le nouvel Adam, le Christ, Fils éternel de Dieu, a été créé, dans la nature préexistante, vrai homme, parmi d'autres semblables, et y a été intégré pleinement par le souffle de l'Esprit qui, lors de cette nouvelle création, n'a plus seulement insufflé une vie éternelle créant un être nouveau à son image, mais est venu y faire vivre Lui-même.

Le Fils de Dieu n'est pas créé puisqu'il est Dieu éternel et dans la Trinité de toute éternité. Il est « *engendré, non pas créé* », mais, de même qu'il y avait déjà des humains avant que Dieu lui-même ne vienne être un vrai homme, il me semble qu'il faut considérer aujourd'hui qu'il y avait déjà des hominidés (ou des pré-humains, car il reste difficile de qualifier avec exactitude ces ancêtres biologiques qu'il n'est pas exact de confondre avec l'ensemble des « *bêtes* ») avant que Dieu ne vienne créer un couple d'êtres radicalement nouveaux à son image, avec une âme immortelle capable de partager sa vie et son amour.

Pour l'Incarnation du Christ comme pour Adam et Ève, le mot création s'applique à une réalisation absolument nouvelle à partir du néant.

C'est en cela que se manifeste l'audace de la parole de Benoît XVI. Bien sûr, le corps de Jésus vient de Marie. Au sens biologique, terrestre, la réalité matérielle du corps de Jésus n'est pas nouvelle. Toute son humanité lui vient par Marie. Mais, l'Incarnation de Dieu, du Fils de Dieu éternel qui vient se faire homme, est une création absolument nouvelle.

Rien, absolument rien dans la nature ne pouvait faire advenir une telle Incarnation. Dieu a fait du radicalement nouveau. Une création. Le mot est fort, audacieux, exact, et tellement éclairant, à notre époque, pour mieux comprendre ce qu'a été la création de l'homme et de la femme à l'image de Dieu à un autre moment de l'histoire.

Jésus est vraiment, très concrètement, un homme « *nouveau* », une « *recréation* » ou un « *renouvellement* » de la création de l'homme à l'image de Dieu.

Comme Jésus, Adam et Ève ont bien eu une ascendance biologique naturelle. Mais leur création qui les a fait exister dans l'éternité de Dieu fut absolument nouvelle.

Le but de tout cela n'est pas de se plonger dans de vaines curiosités historiques ou théologiques, mais de faire redécouvrir à l'homme d'aujourd'hui sa vocation à vivre dans la communion de Dieu.

Puisque Dieu s'est fait homme, n'est-il pas trompeur de faire glisser la foi de la réalité bien concrète que nous révèle l'Évangile vers l'abstraction, ou de renoncer à savoir comment notre histoire a commencé ?

Se contenter de dire que c'est un mystère ne nous délivrera pas des questions légitimes de nos enfants et de tous les hommes en recherche.

Ne pas annoncer la création de l'humanité dans la réalité bien concrète de l'histoire, celle que la science peut étudier, n'est-ce pas affaiblir notre foi et l'annonce de l'Évangile ?

Les athées ont raison sur un point : ce n'est pas parce qu'à travers une longue histoire de milliards d'années, notre cerveau humain a été développé pour atteindre des capacités nettement supérieures à celles de tous les autres vivants de la terre, ni parce que nous avons des capacités d'abstraction et d'intelligence très grandes, ni même parce que nous sommes sensibles à l'art ou parce que nous avons un sens religieux, que nous avons une âme immortelle, que notre vie a une vocation au-delà de notre réalité terrestre qui prendra fin lors de notre mort physique, que nous sommes capables de partager la vie éternelle de Dieu.

Comment annoncer aujourd'hui que l'âme immortelle est une création de Dieu, un don gratuit fait à un moment de l'histoire et qui s'est réalisé dans un couple d'hominidés, nommés Adam et Ève dans la Genèse, puis qui a été transmis à leurs descendants ?

Nous ne savons pas comment Dieu a façonné un homo sapiens à travers une histoire extrêmement longue et ancienne, mais rien dans la nature ne Lui imposait nécessairement de créer sur terre un être à son image, capable de partager sa vie et son amour avec une âme immortelle.

À cet égard, le Pape François a fait avancer l'enseignement de l'Église.

3. Le Pape François éclaire la création de l'homme

Beaucoup n'ont guère été attentifs à l'enseignement doctrinal que contient l'encyclique *Laudato si'* du Pape François.

Il serait erroné de la réduire à un texte écolo qui n'aurait pour objet que des considérations politiques ou environnementales relativement éloignées de la doctrine de l'Église et des spécificités de la foi chrétienne.

C'est une encyclique lumineuse du Pape François sur la création en général, mais aussi sur la création de l'homme.

Il n'est pas excessif de penser qu'il s'agit de l'enseignement du Magistère le plus large depuis les théories de l'évolution développées par Darwin.

En ce qui concerne le commencement dans l'histoire de l'humanité à l'image de Dieu, les avancées concrètes ou scientifiques des papes précédents n'ont guère dépassé quelques allusions brèves et prudentes comme la déclaration de Saint Jean-Paul II considérant que l'évolution est « *plus qu'une hypothèse* ».

Avec l'encyclique *Laudato si'*, le Pape François nous enseigne de manière plus précise les grands axes de la création que la foi de l'Église peut retenir aujourd'hui en l'état actuel des connaissances scientifiques autant que théologiques.

Depuis 2.000 ans, cette foi catholique reste inchangée et nous est transmise fidèlement par la Tradition et le Magistère de l'Église, mais elle s'enrichit et s'approfondit au fil des générations et des découvertes nouvelles.

Le résumé de « *l'Évangile de la création* », dans l'enseignement du Pape, peut tenir en quatre affirmations.

1. Les humains font partie de la nature.

2. Cette nature est indivisible.
3. Le corps naturel des humains provient de processus évolutifs.
4. La création de l'âme spirituelle immortelle des humains est une intervention surnaturelle de Dieu.

Désormais, cet enseignement du Magistère permet d'écarter les croyances fondamentalistes qui pensent que le corps humain n'est pas un produit d'une évolution physique selon les lois naturelles.

Non, il n'y a pas, à l'origine de l'humanité, un « *fait physique* » non naturel par lequel, un jour, en dehors de tout processus naturel dans le temps, Dieu aurait fabriqué un humain avec un peu de poussière qu'il aurait miraculeusement transformée en un instant en corps d'Adam.

Non, Ève n'a pas été tirée d'un os transformé en un instant, en dehors de tout processus naturel dans le temps, en corps humain de sexe féminin.

Dieu, qui a créé la nature, y a mis tout ce qui lui était nécessaire pour que les processus physiques puissent produire le corps des humains.

Il a créé le corps des humains avec les éléments chimiques qui forment aussi la poussière du sol, mais, pour créer les humains que nous sommes, Dieu n'a pas ajouté de nouveaux éléments physiques ou de nouvelles règles naturelles qui auraient ajouté miraculeusement à la nature un corps matériel nouveau créé séparément ou qui auraient miraculeusement façonné ce corps par d'autres règles naturelles que celles de la nature indivisible qu'il a lui-même créée.

Dans l'encyclique *Laudato si'*, le Pape François a écrit :

« *Notre maison commune est aussi ... comme une mère, belle, qui nous accueille à bras ouverts* » (n° 1)

« *Nous-mêmes, nous sommes poussière (cf. Gn 2, 7). Notre propre corps est constitué d'éléments de la planète* » (n° 2)

« *Il n'est pas superflu d'insister sur le fait que tout est lié. Le temps et l'espace ne sont pas indépendants l'un de l'autre, et même les atomes ou les particules sous-atomiques ne peuvent être considérés séparément. Tout comme les*

différentes composantes de la planète – physiques, chimiques et biologiques – sont reliées entre elles, de même les espèces vivantes constituent un réseau que nous n'avons pas encore fini d'identifier et de comprendre. Une bonne partie de notre information génétique est partagée par beaucoup d'êtres vivants. » (n° 138)

« Cela nous empêche de concevoir la nature comme séparée de nous ou comme un simple cadre de notre vie. Nous sommes inclus en elle, nous en sommes une partie, et nous sommes enchevêtrés avec elle. » (n° 139)

« Le livre de la nature est unique et indivisible » (n° 6)

« C'est notre humble conviction que le divin et l'humain se rencontrent même dans les plus petits détails du vêtement sans coutures de la création de Dieu, jusque dans l'infime grain de poussière de notre planète » (n° 9)

« L'Esprit de Dieu a rempli l'univers de potentialités qui permettent que, du sein même des choses, quelque chose de nouveau peut surgir » (n° 80)

« Dès le commencement du monde, mais de manière particulière depuis l'Incarnation, le mystère du Christ opère secrètement dans l'ensemble de la réalité naturelle, sans pour autant en affecter l'autonomie » (n° 99)

Après la création du monde, dans le cours de l'histoire concrète de cette unique nature indivisible et dans tout l'univers, les êtres différents ne sont pas apparus à partir de rien mais à partir de divisions, de différentiations, de mutations, de rassemblements distincts de groupes d'éléments de la création dans des formes de plus en plus complexes et diverses.

Cette nature indivisible ne produit que des êtres naturels.

Et jamais cette nature n'a pu produire par elle-même une vie autre que celle que les règles naturelles lui permettent.

La nature ne produit que des êtres éphémères qui se reproduisent infiniment avec des mutations diverses infiniment variées et qui se dissolvent de sorte que les éléments qui les constituent peuvent être réintégrés dans d'autres êtres éphémères ou des choses inertes.

Selon le Pape François, « *Bien que l'être humain suppose aussi des processus évolutifs, il implique une nouveauté qui n'est pas complètement explicable par l'évolution d'autres systèmes ouverts. Chacun de nous a, en soi, une identité personnelle, capable d'entrer en dialogue avec les autres et avec Dieu lui-même. La capacité de réflexion, l'argumentation, la créativité, l'interprétation, l'élaboration artistique, et d'autres capacités inédites, montrent une singularité qui transcende le domaine physique et biologique. La nouveauté qualitative qui implique le surgissement d'un être personnel dans l'univers matériel suppose une action directe de Dieu, un appel particulier à la vie et à la relation d'un Tu avec un autre tu... » (*Laudato si'*, n° 81),*

Comment, en effet, un être éphémère de la nature pourrait-il produire du non éphémère, un être immortel ?

C'est par un acte Créateur que Dieu a créé des âmes immortelles dans la nature, des êtres humains capables de partager éternellement sa vie d'amour.

Avant son encyclique *Laudato si'*, le Pape François avait déjà exprimé les bases de son enseignement dans un discours du 27 octobre 2014 à l'Académie pontificale des sciences.

Le Pape nous y invite à la prudence lorsque nous essayons d' « affronter » la « complexité scientifique » du « thème extrêmement complexe de l'évolution du concept de nature ».

Sans entrer dans les détails scientifiques et sans s'immiscer dans les questions très complexes du temps qui précède le Big Bang (actuellement évalué dans l'infiniment petit), de la réalité physique qui l'a précédé ou de ses causes antérieures dans les limites du temps et de l'espace que la science peut appréhender, le Pape François nous montre cependant la concordance de la foi avec les découvertes récentes de la science : « *Quand nous lisons dans la Genèse, le récit de la création nous risquons d'imaginer que Dieu a été un magicien, avec une baguette magique en mesure de faire toutes les choses. Mais il n'en est pas ainsi. Il a créé les êtres et les a laissés se développer selon les lois internes qu'Il a données à chacun, pour qu'ils se développent et pour qu'ils parviennent à leur plénitude. Il a donné l'autonomie*

aux êtres de l'univers en même temps qu'il les a assurés de sa présence permanente, donnant existence à chaque réalité. Et ainsi la création est allée de l'avant pendant des siècles et des siècles, des millénaires et des millénaires jusqu'à devenir celle que nous connaissons aujourd'hui, précisément parce que Dieu n'est pas un démiurge ou un magicien, mais le Créateur qui donne l'existence à toutes les créatures. Le début du monde n'est pas l'œuvre du chaos qui doit son origine à un autre, mais dérive directement d'un Principe suprême qui crée par amour. Le Big-Bang, que l'on place aujourd'hui à l'origine du monde, ne contredit pas l'intervention créatrice divine mais l'exige. L'évolution de la nature ne s'oppose pas à la notion de Création, car l'évolution présuppose la création d'êtres qui évoluent.

En ce qui concerne l'homme, en revanche, il y a un changement et une nouveauté. Quand, au sixième jour du récit de la Genèse, a lieu la création de l'homme, Dieu donne à l'être humain une autre autonomie, une autonomie différente de celle de la nature, qui est la liberté. Et il dit à l'homme de donner un nom à toutes les choses et d'aller de l'avant dans le cours de l'histoire. Il le rend responsable de la création, également pour qu'il domine la création, pour qu'il la développe et ainsi jusqu'à la fin des temps...

Alors, bien que limitée, l'action de l'homme participe de la puissance de Dieu et est en mesure de construire un monde adapté à sa double vie corporelle et spirituelle ».

Le Pape écarte ainsi les croyances qui considèrent Dieu comme un « magicien » ou comme un grand architecte (un « démiurge ») qui aurait fixé toute la création dans un cadre ou selon un dessein intelligent que nous n'aurions plus qu'à dérouler. Nous ne sommes pas des jouets ou des robots prédéterminés pour tenir un rôle préétabli.

Mais, l'homme n'est pas que le produit d'une évolution naturelle.

Au contraire, comme il l'a confirmé dans son encyclique, le Pape François observait déjà en 2014 que « *En ce qui concerne l'homme, en revanche, il y a un changement et une nouveauté* ».

Sa survenance dans l'histoire concrète est un événement qui manifeste une action créatrice de Dieu.

L'humain reçoit une « *double vie corporelle et spirituelle* » et « *Dieu donne à l'être humain une autre autonomie, une autonomie différente de celle de la nature, qui est la liberté* ».

Admettre « *le surgissement d'un être personnel dans l'univers matériel* », par des « *processus évolutifs* » dans une nature « *unique et indivisible* », présente la création de Dieu d'une manière concrète qui peut remettre en cause ce qui a longtemps paru une évidence.

Cela s'est produit dans l'histoire concrète aussi sûrement que notre propre conception, aussi sûrement que l'Incarnation du Christ à Nazareth en Palestine.

Un jour, par une action de l'Esprit Saint, le corps humain d'une jeune femme a conçu un être à qui elle a transmis sa nature humaine dans laquelle l'Esprit Saint a incarné Dieu lui-même. C'est un fait historique. Ce n'était qu'une femme, mais elle a conçu une créature nouvelle, un être qui était plus que sa nature provenant de sa mère biologique : un vrai homme, dont le corps était issu de la nature comme le nôtre, qui était aussi vrai Dieu.

Ne faut-il pas admettre, dès lors que notre corps vient de « *processus évolutifs* », qu'un autre jour, longtemps avant, par une autre action de l'Esprit Saint, le corps d'une hominidée de sexe féminin a conçu un être à qui elle a transmis sa nature d'hominidé dans laquelle l'Esprit Saint a créé une âme immortelle ? N'est-ce pas un fait historique ? Ce n'était qu'une hominidée issue de longs processus évolutifs, mais elle a conçu une créature nouvelle : un être qui était plus que sa nature provenant de sa génitrice biologique : un humain à l'image de Dieu avec une âme immortelle capable de partager éternellement la vie d'amour de Dieu.

Dans la nature, tout est « *enchevêtré* », et cela implique que, dans la réalité historique, nous descendons d'Adam et Ève, premiers humains créés à l'image de Dieu... mais pas « *uniquement* » d'Adam et Ève.

Toute l'encyclique *Laudato si'* du Pape François met en lumière notre profonde incorporation dans la nature tout entière. Non seulement notre

corps est composé d'éléments physiques de la planète, mais nous en provenons par des « *processus évolutifs* » ». C'est la nature qui a produit notre corps « *comme une mère* ».

Dans notre ascendance généalogique comprenant d'innombrables ancêtres biologiques successifs depuis le Big Bang situé il y a des milliards d'années, notre humanité à l'image de Dieu avec notre âme spirituelle immortelle capable de partager la vie de Dieu vient uniquement d'Adam et Ève et de leurs descendants, mais notre corps matériel ne vient pas « *uniquement* » d'Adam et Ève, mais aussi de l'ensemble de la nature créée, par une succession d'autres couples d'hominidés de leur époque et des temps plus anciens, et même d'ancêtres biologiques communs à tous les autres êtres de la nature, plus ou moins éloignés dans le temps.

Cela implique aussi, dans la réalité historique concrète, que les premiers humains à l'image de Dieu avaient dans leur environnement social des hominidés « *pré-humains* » : non seulement leurs géniteurs biologiques, leurs « *père* » et « *mère* » naturels, mais aussi des proches parents, des voisins, et diverses populations qui pouvaient être dispersées sur la terre.

C'est un fait historique concret que beaucoup de croyants refusent ou hésitent à admettre tout en étant incapables de proposer une alternative concrète. De nombreux croyants considèrent que les récits de la Genèse sont symboliques et que les humains proviennent d'une longue évolution, mais leur pensée s'arrête lorsqu'il s'agit de considérer une création de Dieu dans le cours de l'histoire concrète, de considérer la survenance d'humains avec une âme immortelle à un moment de cette histoire.

Les « *père et mère* » biologiques d'Adam et Ève n'étaient cependant pas des animaux, mais des êtres pré-humains façonnés par Dieu au fil des générations et d'une longue évolution jusqu'à produire un corps apte à la création des premiers humains à l'image de Dieu. Ces « *père et mère* » biologiques d'Adam et Ève étaient dotés d'une vie éphémère comme toutes les autres créatures vivantes de la création, les plantes, les arbres ou les animaux.

Et le Pape François nous invite à considérer avec respect toute cette vie naturelle éphémère que Dieu a créée : « *Même la vie éphémère de l'être le plus insignifiant est l'objet de son amour, et, en ces peu de secondes de son existence, il l'entoure de son affection* » (*Laudato si'*, n° 77).

Parmi les hominidés pré-humains, la création à l'image de Dieu a créé une vie spirituelle et un état de conscience extrêmement nouveaux car cette nouveauté est à la mesure du projet particulier de Dieu : créer des humains à l'image de Dieu. Elle est à la mesure de l'énormité spirituelle que constitue l'aptitude nouvelle à partager la vie et l'amour de Dieu, à accéder à une vie immortelle, que Dieu a fait advenir dans sa création.

Toute la beauté de la nature est déjà magnifique à contempler. Que dire alors de la création dans cette nature d'êtres d'une nature corporelle et spirituelle, à ce point semblables à Dieu qu'il va s'y incarner lui-même un peu plus tard dans l'histoire concrète ?

Le Pape François relève que la création de l'humain à l'image de Dieu a introduit une « *singularité qui transcende le domaine physique et biologique* » mais qui se manifeste aussi concrètement dans diverses capacités cérébrales telles « *La capacité de réflexion, l'argumentation, la créativité, l'interprétation, l'élaboration artistique, et d'autres capacités inédites* » (*Laudato si'*, n° 81).

Toutes ces capacités pouvaient déjà exister dans diverses mesures parmi les hominidés de l'époque de la création des premiers humains à l'image de Dieu, mais le Pape François observe que chez ces premiers humains, elle « *montrent* » une « *singularité* » qui « *transcende le domaine physique et biologique* ». Elle nous amène au-delà des limites des capacités que la nature peut transmettre dans le seul domaine physique et biologique.

C'est de la transcendance qui est entrée dans l'histoire concrète.

Cette transcendance a donné un surplus dépassant le physique et le biologique à des capacités cérébrales qui donnaient déjà à des hominidés des capacités techniques, rationnelles, esthétiques et autres.

Il y a, par l'effet de la création des premiers humains à l'image de Dieu,

du nouveau, du spécial, de l'original, qui a donné un surplus ou une étendue nouvelle à diverses capacités de notre cerveau terrestre dont la paléontologie et toutes les sciences nous détaillent aujourd'hui l'évolution depuis des millions d'années parmi les hominidés qui se sont succédé sur la terre.

Ainsi, ce qui fut nouveau, ce ne fut donc pas seulement des réalités spirituelles, une immortalité et une aptitude à partager la vie de Dieu. Ce fut aussi une modification concrète et perceptible des capacités terrestres de l'hominidé qui a été façonné à l'image de Dieu. Les sciences pourront peut-être un jour repérer et détailler cette modification dans l'histoire concrète de l'humanité.

Repenser ainsi la création concrète des premiers humains par Dieu est possible dans l'Église parce que, quoi que certains puissent en penser, la vision historique des temps passés n'a pas été fixée dans des dogmes, mais que des nuances et des ouvertures ont toujours laissé des distances par rapport aux connaissances scientifiques de chaque époque. L'Église s'en est toujours tenue, dans son enseignement infaillible, à l'essentiel sans se perdre dans des détails de type scientifique.

L'Église n'a jamais douté que la création de l'humanité ne vient pas d'une évolution naturelle mais d'une action divine. Rien d'essentiel ne menaçait la foi de ceux qui ont pensé une création physique en six jours et une création immédiate des premiers humains avec de la poussière. Mais, en l'état actuel des connaissances, il y a de vraies menaces pour la foi si nos connaissances empêchent de découvrir la vérité de la création de l'humanité dans l'histoire.

L'Église avance avec prudence.

Attention de ne pas penser que « *tout* » aurait été dit dans les enseignements du passé. Des dogmes importants peuvent émerger de manière plus précise parfois longtemps après avoir été médités dans le cœur des croyants depuis les temps apostoliques.

Ainsi, il lui a fallu près de vingt siècles pour mettre en lumière et définir, seulement en 1951, le dogme de l'Immaculée Conception de la Sainte

Vierge.

C'est un fait historique par rapport au péché originel qui n'avait cessé de se transmettre auparavant à tous les autres descendants d'Adam et Ève. Dans le cours de l'histoire, par une action divine en vue de l'Incarnation du Fils Unique, une jeune fille a été préservée, dès sa conception, du péché d'Adam et Ève qui a blessé toute leur descendance.

Avant elle, Adam et Ève ont aussi été créés par une « *immaculée conception* » (une conception d'un être sans péché) et nous pouvons espérer que l'Église pourra bientôt définir, dans des termes adaptés à notre époque, ce que fut historiquement cette première immaculée conception dans l'histoire.

Voyons-en déjà les prémisses dans la dernière encyclique *Laudato si'* : pas question d'une nature déchue, mais de la beauté d'une création à aimer et à défendre. Le corps des humains provient bien de processus évolutifs, mais nous sommes créés directement par Dieu.

Et, notons bien les termes du Saint Père : il nous présente « *L'Évangile de la création* ». Il serait dommage d'oublier qu'une encyclique c'est un « *enseignement* » officiel du Magistère, et de n'y voir qu'un discours sur l'environnement.

4. À la recherche des textes primitifs

Dans son encyclique *Divino afflante Spiritu* du 30 septembre 1943 sur les études bibliques, le Pape Pie XII a rappelé que « Désormais Nous avons de bonnes et justes raisons d'espérer que notre temps lui aussi apportera sa contribution à une interprétation plus pénétrante et plus exacte des Saintes Lettres. Car bien des points, en particulier parmi ceux qui touchent à l'histoire, ont été expliqués à peine ou insuffisamment par les exégètes des siècles écoulés, parce qu'il leur manquait presque toutes les connaissances nécessaires pour les élucider. Combien il était difficile et quasi impossible aux Pères mêmes de traiter certaines questions, Nous le voyons, pour ne rien dire d'autre, aux efforts réitérés de beaucoup d'entre eux pour interpréter les premiers chapitres de la Genèse » (n° 33).

« L'exégète doit donc s'efforcer, avec le plus grand soin, sans rien négliger des lumières fournies par les recherches récentes, de discerner quel fut le caractère particulier de l'écrivain sacré et ses conditions de vie, l'époque à laquelle il a vécu, les sources écrites ou orales qu'il a employées, enfin sa manière d'écrire. Ainsi pourra-t-il bien mieux connaître qui a été l'hagiographe et ce qu'il a voulu exprimer en écrivant. Il n'échappe, en effet, à personne que la loi suprême de l'interprétation est de reconnaître et de définir ce que l'écrivain a voulu dire » (n° 34).

« Or, dans les paroles et les écrits des anciens auteurs orientaux, souvent le sens littéral n'apparaît pas avec autant d'évidence que chez les écrivains de notre temps ; ce qu'ils ont voulu signifier par leurs paroles ne peut pas se déterminer par les seules lois de la grammaire ou de la philologie, non plus que par le seul contexte. Il faut absolument que l'exégète remonte en quelque sorte par la pensée jusqu'à ces siècles reculés de l'Orient, afin que, s'aidant des ressources de l'histoire, de l'archéologie, de l'ethnologie et des autres sciences, il discerne et reconnaisse quels genres littéraires les auteurs de cet âge antique ont voulu employer et ont réellement employés. Les Orientaux, en effet, pour exprimer ce qu'ils avaient dans l'esprit, n'ont pas toujours usé des formes et des manières de dire dont nous usons aujourd'hui, mais bien plutôt de celles dont l'usage était reçu par les hommes de leur temps et de leur pays » (n° 35).

Dans ces conditions, « *il importe d'expliquer le texte primitif qui, écrit par l'auteur sacré lui-même, a plus d'autorité et plus de poids qu'aucune version, même la meilleure, ancienne ou moderne* » (n° 20).

Mais, quelle est l'origine des récits de la Genèse incluse dans le Pentateuque traditionnellement attribué à Moïse ?

En fait, rien ne prouve à quel moment le texte hébreu de la Genèse, traduit dans la version grecque des Septante vers 270 avant Jésus-Christ, a été composé dans son état définitif qui nous est parvenu, sous réserve de modifications secondaires, compte tenu des multiples copies et traductions qui ont pu et dû se succéder d'autant plus nombreuses que le texte serait ancien.

Même si les textes les plus anciens dont nous disposons en hébreu et en grec sont relativement récents, datés de quelques siècles avant le Christ, ils ne sont évidemment pas sortis de rien ou d'une dictée du Ciel.

C'est une longue tradition orale et écrite qui a abouti aux textes que nous écoutons aujourd'hui.

Faut-il considérer, pour autant, que l'essentiel du texte a été rédigé ou, du moins, composé, comme l'indique la Tradition, par Moïse lui-même plus de mille ans avant notre ère ou peut-on retenir une date postérieure, notamment lors de l'exil à Babylone entre 586 et 538 avant Jésus-Christ ?

La rédaction de la Torah est attribuée à Moïse par la Tradition, y compris dans le Nouveau Testament et dans des paroles de Jésus lui-même, mais deux questions demeurent car la « *Torah* » c'est d'abord, littéralement, « *l'enseignement* » qui fait autorité, « *la loi* », et c'est en ce sens que ce mot s'applique à l'ensemble de cinq livres qui forme le Pentateuque attribué à Moïse. Il ne s'agit pas seulement de règles comme notre mot « *loi* » le suggère a priori.

La Genèse, qui est un récit et non un texte légal, est-elle comprise dans « *la loi* » rédigée par Moïse et qui lui est attribuée, y compris par Jésus, ou n'est-elle qu'un texte rattaché, à une époque ignorée, dans ce qui

constitue actuellement le Pentateuque ?

Il ne subsiste aucun manuscrit certain de la Genèse, antérieur à la traduction des Septante vers 270 avant Jésus-Christ, qui nous permettrait de situer dans le temps le regroupement de la Genèse et des textes légaux rédigés par Moïse, dans l'ensemble intitulé Torah ou Pentateuque.

Dans une lettre du 16 janvier 1948 de la Commission Biblique Pontificale, le Pape Pie XII a confirmé formellement un avis de la Commission biblique pontificale du 27 juin 1906 sur l'authenticité mosaïque du Pentateuque (approuvé en son temps par le Pape Pie X) qui contredit l'opinion fréquente d'une invention du récit de la Genèse durant l'exil ou peu avant.

Selon cet avis, on peut considérer que « *Moïse, pour composer son ouvrage, s'est servi de sources, documents écrits ou traditions orales* », mais on ne peut affirmer que les livres du Pentateuque « *n'ont pas Moïse pour auteur, mais ont été composés d'éléments pour la plus grande partie postérieurs au temps de Moïse* ».

Quoi qu'il en soit, s'agissait-il d'une révélation nouvelle à Moïse, comme celle de l'Apocalypse de Saint Jean, d'une première élaboration écrite de traditions exclusivement orales, d'une composition de textes écrits antérieurs, ou d'un mélange de traditions orales et d'écrits réalisés par Moïse ?

Plusieurs récits sumériens de la création et du déluge indiquent que de tels récits existaient déjà à l'époque d'Abraham sans que rien ne permette d'affirmer quelles ont été les influences réciproques de ces divers récits.

Ils ont pu se nourrir des mêmes réalités historiques avec diverses déformations légendaires.

Beaucoup de rapprochements ont été faits avec des mythes mésopotamiens sans qu'il puisse cependant en être tiré de conclusions en l'absence de datation suffisamment certaine car rien n'exclut que des faits évoqués dans la Genèse aient été développés de manière légendaire et aient eux-mêmes influencé certains mythes mésopotamiens.

Ce qui doit être constaté, c'est le fait que la Genèse relate les origines de Jacob, le père d'Israël et qu'elle le présente comme un Sumérien, petit-fils d'Abram (devenu Abraham) issu de Ur, en Chaldée, dans le pays de Sumer en Basse-Mésopotamie, à environ 240 km au sud-est de Babylone.

À cette époque, durant la première moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, le peuple juif n'existe pas encore puisqu'il s'agit des descendants d'Abraham, Isaac et Jacob, et que ce peuple ne s'est constitué comme tel qu'ultérieurement, à la suite de l'installation de la famille de Jacob en Égypte.

Abraham, « *l'hébreu* » (Gn 14, 13), n'est en réalité qu'un Sumérien que rien ne distingue des autres Sumériens, sauf ce qualificatif (en hébreu : « *ebri* »), mot qui semble signifier « *qui vient d'au-delà, de l'autre côté* » et que le peuple juif en Égypte va reprendre pour sa propre identité, comme étant un peuple différent de celui des égyptiens, un peuple qui vient d'ailleurs.

En fait, le mot hébraïque « *ebri* », traduit en français par « *hébreu* », semble correspondre au mot akkadien « *habirou* » (ou « *apirou* ») qui signifie « *nomade* ». En effet, l'écriture akkadienne (où l'on trouve le mot « *apirou* ») ne distingue pas les sons "p" et "b", ni les gutturales, absentes du français mais bien connues en arabe, qui se trouvent ici au début du mot « *habirou* ».

L'hébreu va progressivement se confondre avec l'israélite puis le judéen, mais il est important de ne pas donner au mot « *hébreu* » utilisé à une époque ancienne le sens qu'il ne prendra qu'ultérieurement. On peut y percevoir un exemple de réinterprétation.

Au temps d'Abraham « *l'hébreu* » (Gn 14, 13), on ne parle pas encore d'Israël. Le mot indique seulement qu'il était nomade.

Lorsqu'Abraham est qualifié d' « *hébreu* », qui vient d'ailleurs, il est dans le pays de Canaan, loin de sa ville d'origine d'Ur, et loin aussi de la ville d'Harane où sa famille s'était d'abord installée.

Ur, c'est une des plus importantes cités antiques de l'époque, située dans le sud-est de la Mésopotamie (la Basse Mésopotamie) qui est le pays de Sumer où l'écriture est apparue vers 3300 avant Jésus-Christ.

Les faits de l'histoire antérieure à Abraham, que nous relate la Genèse, ont-ils fait l'objet d'écrits antérieurs à Abraham qui auraient pu être retrouvés lors de l'exil des Juifs à Babylone entre 586 et 538 avant Jésus-Christ, voire emportés par Abraham puis par ses descendants exilés en Égypte jusqu'à parvenir à Moïse ?

Que sait-on de la pratique de l'écriture au temps d'Abraham ?

L'écriture des Sumériens se faisait sur des tablettes d'argile et cette pratique s'est rapidement étendue, comme le montre, notamment, l'extraordinaire découverte, en 1975, de plus de 14.000 tablettes et fragments de tablettes d'argile dans une salle d'archives de l'ancienne cité d'**Ebla** (à environ 55 km au sud-ouest d'Alep en Syrie), datées d'environ 2400 à 2250 avant Jésus-Christ, soit plusieurs siècles avant qu'Abraham ne vienne s'installer à Harane (Harran), à environ 250 km d'Ebla, à mille km au nord-ouest de sa ville natale d'Ur.

Ce que révèlent ces archives, c'est que, plusieurs siècles avant Abraham, on écrivait déjà beaucoup et on conservait ces écrits.

Dans la salle d'archives précitée, il a pu être constaté que les tablettes étaient disposées par groupe de quinze sur trois rangées d'étagères de bois (80 cm de profondeur et 50 cm de hauteur environ) alignées le long des murs nord et est. Les plus grandes étant posées sur le sol. Elles étaient classées de façon thématique, et sont restées disposées ainsi malgré l'incendie qui a ravagé les lieux lors de sa destruction et la disparition des étagères. Sur le mur du côté Est se trouvaient les tablettes enregistrant les livraisons de tissus. Dans l'angle, les tablettes relatives à des livraisons de métaux précieux et de cuivre. Le long du mur Nord, l'étagère supérieure portait les listes lexicales sumériennes et des textes de chancellerie (décrets royaux, donations, traités). Les autres étagères portaient des documents relatifs à l'agriculture et à l'élevage, ainsi que des listes bilingues en langue éblaïte et en langue sumérienne.

La plupart des tablettes sont rédigées en sumérien, qui était alors la langue la plus prestigieuse culturellement à l'époque, mais plusieurs tablettes sont rédigées dans une langue locale inconnue auparavant, qui a finalement été qualifiée d'« *éblaïte* ».

L'hébreu biblique ultérieur, comme l'arabe, paraît provenir de la même racine que cette langue.

Par exemple, il a été constaté, dans les tablettes d'Ebla, qu'en langue éblaïte, un humain se dit « *adamu* » ce qui montre l'ancienneté du terme de la Genèse.

Une de ces tablettes mentionne, exactement dans le même ordre, les cinq mêmes villes qui, selon la Genèse, auraient été impliquées dans une guerre du temps d'Abram : Sodome, Gomorrhe, Adma, Tseboïm et Tsoar (Gn 14, 2).

Plusieurs tablettes évoquent la création que l'une d'elles mentionne comme suit dans une prière où l'on retrouve des expressions proches de celles du début de la Genèse :

« *Seigneur du ciel et de la terre :*

La terre n'était pas, vous l'avez créée.

La lumière du jour n'était pas, vous l'avez créée.

La lumière du matin vous n'aviez pas encore fait exister. »

(cf. : <https://pleinsfeux.org/le-mystere-des-tablettes-debla/>)

On est près de mille ans avant Moïse !

Il s'agit d'une preuve solide de l'existence de textes écrits de la création dès avant l'exil d'Abraham, bien avant la composition de la Genèse. L'usage d'écrits pour relater les faits importants, qu'ils soient administratifs, légaux, commerciaux, religieux ou familiaux, peut être considérée comme bien établi du temps d'Abraham.

Compte tenu des développements de l'écriture en Égypte, il est probable que des écrits ont aussi consigné, dans le peuple hébreu exilé en Égypte durant le deuxième millénaire avant notre ère, les faits dont ils voulaient garder mémoire et qui pouvaient consolider leur identité spécifique en

terre étrangère.

Mais, Abraham, Isaac et Jacob ont-ils disposé d'écrits transportés lors de leur exil en Canaan puis en Égypte ?

En quittant Ur, sa patrie sumérienne, Abraham a-t-il emmené des tablettes, voire des papyrus, relatant par écrit et en sumérien (ou en akkadien, également pratiqué à Ur à cette époque) l'histoire de ses origines, soit une version ancienne (qui a pu être corrigée et modifiée par la suite, au fil des copies et des traductions) des onze premiers chapitres du livre actuel de la Genèse ?

Dans ce cas, il s'agirait de textes écrits en sumérien ou en akkadien qui auraient été traduits ultérieurement en hébreu.

Il n'est pas exclu qu'une telle version ancienne ait pu être retrouvée dans les archives de Babylone (au nord-ouest de Ur) lors de l'exil des Juifs entre 586 et 538 avant Jésus-Christ, ce qui a pu, le cas échéant, permettre aux scribes juifs de revoir et de recomposer les onze premiers chapitres de la Genèse. On n'en sait rien.

L'histoire des origines des textes bibliques reste, aujourd'hui encore, très obscure.

La Bible ne nous parle pas directement des progrès de l'écriture au cours de l'histoire, mais nous savons que cette évolution historique de l'écriture humaine a commencé par de la gravure d'images dans de l'argile, puis que ces images gravées ont été remplacées par des signes représentant des sons (ce fut l'époque de l'écriture cunéiforme sumérienne). Plus tard, sont apparues les premières écritures alphabétiques faites de lettres consonnes suivies ensuite d'alphabets complets grec puis latin.

De même que la Bible a été précédée d'une maturation historique nécessaire de l'écriture humaine, il a aussi fallu du temps pour que la Parole de Dieu puisse se faire chair et habiter corporellement parmi nous, dans l'humanité créée.

Le Christ, Parole de Dieu faite chair, ne s'est pas incarné au temps de Noé, ni au temps d'Abraham, ni au temps de Moïse, ni au temps de Salomon ou de Josias. C'est seulement il y a environ deux mille ans qu'il s'est incarné dans le sein de la Vierge Marie.

Il peut être constaté que, même si les cinq premiers livres de la Bible sont attribués à Moïse, le texte actuel de la Parole de Dieu qu'est l'écriture de la Bible n'a pas été achevé avant l'époque de l'Incarnation du Christ. Il ne faut pas s'étonner du fait que ni l'Ancien testament, ni même la loi de Moïse n'ont acquis leur forme finale avant le temps de l'Incarnation du Christ.

La *Torah* (littéralement : « *l'enseignement* ») de Moïse (les cinq premiers livres de la Bible) ce n'est pas le texte matériel de ses écrits aujourd'hui disparus, c'est l'enseignement dont ses écrits matériels étaient un aide-mémoire encore imparfait. L'Esprit-Saint n'a pas veillé à leur conservation matérielle. L'enseignement de Moïse ne contient d'ailleurs pas de prescrit ayant permis de veiller à cette conservation.

L'histoire de l'écriture en était encore à ses balbutiements.

Avant Moïse, on ne trouve aucune trace d'une activité humaine d'écriture dans le récit biblique. On peut y percevoir un point de vue défavorable à l'égard de la vie sédentaire dans les villes (fondées par Caïn, le meurtrier) basée sur l'agriculture (le sacrifice d'un animal d'élevage d'Abel est préféré à l'offrande d'un produit de l'agriculture) et où l'écriture, y compris religieuse, a permis de développer des discours idolâtres et polythéistes.

Il est possible que l'interdit des images (« *Tu ne feras aucune idole, aucune image de ce qui est là-haut dans les cieux, ou en bas sur la terre, ou dans les eaux par-dessous la terre* » selon Ex. 20, 4) ait été, pour les Hébreux, un obstacle à la pratique de l'écriture qui, pendant longtemps, ne fut faite que d'images, d'abord réalistes puis symboliques par des signes cunéiformes qui représentaient toutes choses par les sons du langage oral qui les nommaient et que ces signes écrits signifiaient.

En Égypte, les premiers alphabets composés uniquement de consonnes

(qui n'étaient plus des êtres ou des choses représentées par des images ou des signes phonétiques) sont apparus dans les populations cananéennes vers 1800 avant Jésus-Christ. Ces premiers alphabets ont utilisé des images des hiéroglyphes égyptiens, mais on a vu apparaître aussi des signes abstraits qui ont pu permettre de dépasser l'interdit des images. Certains pensent que Moïse a pu être lui-même l'inventeur d'un alphabet de consonnes, composé de signes complètement abstraits, qui serait à l'origine de l'alphabet hébreu.

Après Moïse, son enseignement a été copié, traduit, interprété et expliqué à de multiples reprises, par de multiples personnes et de multiples manières, pendant plusieurs siècles sans qu'aucune autorité ne fixe un texte. Durant la seconde moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, à l'époque biblique des Juges (environ de 1400 à 1000 avant Jésus-Christ), les lévites gardiens de la loi étaient dispersés dans de multiples villes du pays de Canaan où, du fait des nombreux échanges commerciaux sur les routes internationales tant maritimes que terrestres très fréquentées dans cette région en bordure de la Mer Méditerranée, la pratique de l'écriture alphabétique s'est beaucoup développée de sorte que les écrits de l'enseignement de Moïse ont pu y être copiés et traduits dans de multiples langues et écritures.

S'il ne reste quasi aucune trace de cette pratique qui utilisait du papyrus d'origine végétale, il y a eu cependant, au moins, une exception notoire dans la ville d'Ougarit (à environ 200 km au nord des territoires des tribus d'Israël après l'exode) où l'écriture a continué à se faire sur des tablettes d'argile après être devenue alphabétique, ce qui a permis de retrouver des milliers de documents attestant de la réalité de la pratique de l'écriture dans toute la région et certainement, notamment, dans des villes comme Megiddo (dans le territoire attribué à la tribu de Manassé), ou à Tyr et Sidon (dans le territoire attribué à la tribu d'Aser).

Dans les documents retrouvés à Ougarit et écrits avant sa destruction en 1185 avant Jésus-Christ, on a constaté la pratique de huit langues et de cinq systèmes d'écritures. Mais, la Bible ne nous dit rien du travail d'écriture des scribes d'Israël à cette époque.

Après le début de la royauté en Israël, les écrits de l'enseignement de

Moïse n'ont plus guère été connus que de quelques spécialistes pendant des siècles jusqu'à leur redécouverte par le roi Josias en 620 avant Jésus-Christ. Il faudra encore des siècles pour fixer le texte hébreu avec une langue et une écriture permettant une lecture universelle fidèle des enseignements de Moïse et des prophètes.

L'alphabet fait de consonnes, utilisé par les Cananéens (nommés phéniciens par les Grecs), a connu en Grèce une évolution majeure par l'introduction des voyelles. Cette qualité nouvelle de l'alphabet grec autant que la grammaire grecque ont permis de nouveaux développements de la pensée et de l'écriture.

Vers 270 avant Jésus-Christ, des Grecs ont réalisé une traduction en grec des écritures juives sacrées dont le canon précis restait encore incertain. Ce fut la version dite des Septante.

Lors de la conception du Christ, la Parole faite chair, l'écriture humaine a atteint un niveau de maturité suffisant pour que tant l'Ancien Testament (tel que finalisé progressivement au cours des derniers siècles avant Jésus-Christ) que le Nouveau Testament (écrit durant le premier siècle après Jésus-Christ) soient reconnus comme Parole de Dieu.

La Bible ne nous raconte pas l'histoire humaine de l'écriture, mais elle nous en révèle toute sa valeur (comme image de la création de l'homme et comme moyen d'expression de la Parole de Dieu Lui-même) autant que sa fragilité (du fait des risques d'idolâtrie des mots dont la compréhension ne peut être enfermée dans celle du lecteur qui peut en faire une caricature fautive et trompeuse du réel).

Moïse n'hésite pas à briser les tables écrites par Dieu Lui-même lorsqu'il constate le cœur idolâtre de ceux à qui elles étaient destinées. Le récit biblique n'accorde aucun intérêt au sort qui fut réservé aux débris de ces tables divines.

Moïse n'a pris quasiment aucune mesure pour la conservation et la copie de ses propres écrits. On ignore la langue et le mode d'écriture qui ont été utilisés. Son enseignement (la *Torah*) n'a pu nous parvenir qu'au travers d'innombrables copies, traductions et explications apportant de

multiples points de vue et variantes dont le concours a abouti au texte actuel.

Les tables de la loi, placées dans l'arche de l'alliance, ont elles-mêmes disparu. Aucun miracle n'a veillé à leur conservation. Il n'y a pas de lecture fondamentaliste possible des mots mêmes écrits par Moïse.

Jésus n'a rien écrit et le Nouveau Testament a été écrit dans une langue différente de celle que parlait le Christ, imposant ainsi au lecteur une distance par rapport aux mots que Jésus a exprimés en araméen.

La Bible semble ainsi nous enseigner une réalité essentielle : l'écriture est toujours une communication entre un écrivain et son lecteur dont la compréhension authentique ne peut jamais être assurée pleinement par un individu seul. Aussi, l'Église prêche inlassablement que la Parole de Dieu que nous lisons dans la Bible est inséparable de la Tradition de l'Église qui en éclaire la compréhension d'une manière qui peut inclure des points de vue différents et qui n'est authentique que dans la communion de l'Église qui est le corps du Christ, la Parole faite chair.

Si des centaines de milliers de tablettes d'argile ont pu être retrouvées et témoignent largement de divers faits survenus en Mésopotamie, on ne trouve dans les régions dominées par l'Égypte (dont Canaan) que quelques très rares traces écrites, car, sauf sur des monuments, dans des sépultures ou sur quelques objets, l'écriture sur papyrus végétal dégradable n'a, hélas, guère laissé de traces.

L'absence de traces ne signifie évidemment pas que rien ne s'y est passé, ni que le récit biblique n'aurait pas fait l'objet de textes écrits primitifs à l'époque des patriarches, ni qu'il ne témoigne pas de faits réels.

L'absence de traces n'apporte aucune preuve contraire.

Mais, en ce qui concerne en particulier l'historicité du récit biblique, ce qui est important c'est toujours de veiller à éviter des interprétations contredites par les constats objectifs des historiens et d'être attentifs à ce que ces constats peuvent nous dire de la réalité historique des faits bibliques.

Que sait-on de l'écriture dans le Royaume de Juda avant le VIII^{ème} siècle avant Jésus-Christ ?

Lakish (ou Lakis) était une des plus grandes villes de ce royaume, souvent détruite et reconstruite, située à environ 40 km au sud-ouest de Jérusalem.

C'est là qu'on retrouve en 2018 une inscription alphabétique datant du XV^{ème} siècle avant Jésus-Christ : <https://www.geo.fr/histoire/un-artefact-decouvert-en-israel-serait-un-chainon-manquant-de-lhistoire-de-lalphabet-204495>

Plusieurs autres découvertes de traces d'écriture ont été faites récemment dans l'ancien royaume de Juda : <https://fr.timesofisrael.com/une-inscription-vieille-de-3-100-ans-pourrait-etre-le-nom-dun-juge-biblique/>

Mais, même s'il n'y a que peu de preuves directes, les preuves indirectes sont importantes et suffisantes pour prouver une pratique bien plus ancienne de l'écriture dans les villes de Juda.

Personne ne prétend certes que la population générale était alphabétisée entre 1400 et 800 avant Jésus-Christ. Mais, il semble bien établi que, dans la région de Canaan, l'écriture était largement pratiquée dans les échanges politiques et commerciaux ainsi que pour les besoins administratifs.

À Ebla (avant Abraham) et à Ougarit (durant la deuxième moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, l'époque entre Moïse et Salomon), la pratique de l'écriture sur argile a permis de retrouver de très nombreuses preuves de l'importante pratique de l'écriture à cette époque.

La proximité de ces lieux situés sur les routes entre l'Égypte et l'Assyrie (dont celle passant par Beersheba et Hébron dans le Royaume de Juda) permettent d'en déduire raisonnablement que toutes les autres grandes villes sur ces routes pratiquaient aussi l'écriture, même si elles le faisaient sur des papyrus restés sans traces.

À cet égard, il faut se rappeler que les territoires des douze tribus d'Israël s'étendaient en Canaan à de grandes villes, dont, notamment, plusieurs villes portuaires au bord de la Mer Méditerranée où l'écriture a connu des développements majeurs durant la seconde moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ.

Comment pourrions-nous imaginer que, dans des dizaines de villes proches de seulement quelques dizaines de km les unes des autres, des populations sédentaires n'aient pas partagé le même intérêt pour l'usage de l'écriture alphabétique très pratique et assez simple à apprendre puisque réduite à moins de 30 signes ?

Certes, il est vraisemblable que, dans chaque ville, seule une élite ou certaines professions pratiquaient l'écriture et qu'un grand nombre d'habitants restaient analphabètes.

Cela pouvait suffire pour l'écriture et la transmission des textes du Pentateuque. Non, bien sûr, dans leur version postérieure actuelle en hébreu carré, mais dans les langues et selon les traditions évolutives de chaque époque.

Selon André Lemaire, « *l'alphabet était connu à Lakish à la fin du Bronze Moyen, vers 1600 av. n.è.* » (La diffusion des écritures alphabétiques, n° 10) et que « *Au XIVe s., les lettres d'El-Amarna montrent que les maires ou roitelets du Levant disposaient chacun d'au moins un scribe capable de lire et d'écrire en akkadien (Moran 1987). Selon K. van den Toorn (2000, p. 99), « entre Ougarit et Gaza, 50 centres environ formaient un réseau assez dense, chaque cité avec sa propre administration locale ».* » (id., n° 13)

Cf. : <https://www.cairn.info/revue-diogene-2007-2-page-52.html>

Il reste à découvrir comment la *Torah* (l'enseignement) de Moïse a été transmise durant près d'un millénaire après l'exode et ce qu'était l'usage de l'écriture et sa place dans cette transmission de la *Torah* de Moïse et des autres livres bibliques.

Aujourd'hui, nous accordons une place prépondérante à l'écrit, surtout depuis que des écritures anciennes ont été reconnues comme Parole de

Dieu, mais, dans l'antiquité, cette place n'était pas la même.

L'écriture est passée d'une fonction d'aide-mémoire (utile pour les besoins de la comptabilité commerciale, de l'administration des cités, et de la transmission des savoirs tant techniques que religieux) à une fonction de communication de la pensée (utile pour la transmission des valeurs et de la foi, pour l'expression de la Parole de Dieu).

Sur ce point, l'invention progressive de notre écriture alphabétique a accompagné l'écriture de la Parole de Dieu elle-même.

Rien ne permet aujourd'hui de penser que le texte de la Torah aurait été figé dans son état actuel pendant plus d'un millénaire avant d'aboutir au texte hébreu du Pentateuque que nous connaissons actuellement et qui date clairement, selon les analyses philologiques, de la seconde moitié de premier millénaire avant Jésus-Christ.

Il faut, sur ce point, être attentif à l'histoire de la composition de ce texte en hébreu carré qui n'a pas été inventé à partir de rien au cours de ce premier millénaire, mais procède d'une ancienne et complexe tradition tant orale que écrite.

L'auteur ou les auteurs de ce texte actuel ont eux-mêmes dû traduire et interpréter leurs sources plus anciennes et probablement leurs variantes multiples. Ils l'ont fait, nécessairement, avec leurs caractéristiques philologiques, ce qui ne permet guère d'en déduire des preuves de l'ancienneté de leurs sources.

Même si elles ont disparu, il est vraisemblable que les Hébreux aient soigneusement conservé des traces écrites de leur histoire et de leur généalogie depuis les origines, conformément aux usages mésopotamiens attestés par la Liste royale sumérienne. La Genèse en donne des précisions particulièrement détaillées.

Moïse ou un autre rédacteur inconnu a-t-il inventé, imaginé, les noms et âges des patriarches d'Adam à Noé sans aucune base historique réelle ? A-t-il recueilli une tradition dont l'auteur ancien inconnu (ou les auteurs) a lui-même (ont eux-mêmes) inventé ou imaginé les noms et âges des

patriarches d'Adam à Noé sans aucune base historique réelle ? A-t-il recueilli une tradition écrite ou orale qui a conservé, en tout ou en partie, la mémoire du nom et des âges de patriarches ayant réellement vécu historiquement ?

Cette dernière hypothèse n'est pas à exclure d'emblée, compte tenu de l'invention de l'écriture attribuée aux Sumériens de la Mésopotamie environ 3.500 ans avant notre ère et de la Liste royale sumérienne avec des durées, trouvée en plusieurs exemplaires dans la région dont provient Abraham et datée de plusieurs siècles avant Abraham.

Les Sumériens utilisaient, notamment, dans leurs écoles dites « *maisons des tablettes* », des poèmes et des listes généalogiques.

Selon les pratiques scolaires en vigueur à l'époque dans le pays de Sumer, Abraham a dû apprendre l'essentiel du patrimoine culturel de sa communauté à Ur dans une maison des tablettes où l'apprentissage des écoliers consistait principalement à copier et recopier encore des écritures sur des tablettes d'argile et, notamment, des listes thématiques qui pouvaient être des listes généalogiques comme celles que nous lisons aujourd'hui dans la Genèse. Grâce à ce type d'apprentissage, on a pu reconstituer des textes à partir des fragments retrouvés de nombreuses copies, malgré les dégradations et le caractère incomplet de ces fragments, du fait que ce qui était illisible sur les fragments de certaines copies pouvait être lisibles sur des fragments d'autres copies.

Or, le livre de la Genèse se compose, dans sa première partie avant Abraham, de plusieurs textes de ces genres littéraires qui correspondent à des tablettes sumériennes reliées entre elles, à la manière sumérienne, par des colophons qui étaient de petits textes faisant leur jonction.

À Nippur, à 150 km au nord-ouest d'Ur, le sumérologue Miguel Civil a retrouvé des fragments relatant ainsi la formation d'un jeune sumérien à l'époque d'Abram (l'époque paléo-babylonienne) :

« Si tu es un écolier, connais-tu le sumérien ?

Oui, je peux parler le sumérien.

Tu es si jeune, comment peux-tu t'exprimer si bien ?

J'ai écouté maintes fois les explications du maître. [...] J'ai récité et écrit les mots

sumériens et akkadiens, depuis a-a me-me jusqu'à [...] J'ai écrit les lignes (de la liste de noms propres) [...], même les formes désuètes. Je peux montrer les signes [...] Je peux donner 600 lignes avec [...]

Le bilan des jours que je passe à l'école est le suivant : mes jours de vacance sont 3 par mois ; les différentes fêtes sont 3 jours par mois ; avec ça, ce sont 24 jours par mois que je passe à l'école. Le temps n'est pas long. [...]

Désormais, je peux m'appliquer aux tablettes, aux multiplications et aux bilans, à l'art de l'écriture, au placement des lignes, à éviter les coupures. [...]

Après avoir été à l'école aussi longtemps que prévu, je suis à la hauteur du sumérien, de l'art de l'écriture, de la lecture des tablettes, du calcul des bilans. »

<http://cm2.ens.fr/print.php?nid=2590&print=yes>

Dans son livre « *L'histoire commence à Sumer* », Samuel Kramer relève que d'autres fragments de la même époque retrouvés à Nippur ont fourni le récit d'un écolier qui montre que l'éducation scolaire était déjà assez rigoureuse : « *Écolier, où es-tu allé depuis ta plus tendre enfance ? [...]*

Je suis allé à la maison des tablettes [...]

Qu'as-tu fait à la maison des tablettes ? [...]

J'ai récité ma tablette, j'ai pris mon déjeuner, j'ai préparé ma nouvelle tablette, je l'ai remplie d'écriture, je l'ai terminée ; puis on m'a indiqué ma récitation et dans l'après-midi on m'a indiqué mon exercice d'écriture. Après le renvoi de l'école, je suis rentré chez moi. Je suis entré dans la maison où j'ai trouvé mon père assis. J'ai parlé à mon père de mon exercice d'écriture, puis je lui ai lu ma tablette, et mon père a été ravi [...]

Quand je me suis réveillé tôt le matin, je me suis tourné vers ma mère et je lui ai dit : "donne-moi mon déjeuner, je dois aller à la maison des tablettes ". Ma mère m'a donné deux "petits pains" et je suis allé à l'école. [...]

Mon maître m'a dit : " Ton écriture n'est pas satisfaisante ", il m'a battu.

J'ai négligé l'art du scribe, j'ai abandonné l'art du scribe. [...]

Le père a prêté une grande attention à ce qu'a dit l'écolier.

On fit venir le maître de la maison des tablettes, et quand il fut entré dans la maison, on le fit asseoir à la place d'honneur. L'élève le servit et l'entoura de soins, et tout ce qu'il avait appris de l'art d'écrire sur les tablettes, il en fit étalage auprès de son père [...]

Son père, avec un cœur joyeux dit joyeusement à son "père-école": "Tu 'ouvres la main' de mon jeune, tu fais de lui un expert, tu lui montres tous les beaux points de l'art scribal. Tu lui as montré tous les détails les plus évidents de la maîtrise de la tablette, du calcul et de la comptabilité, Tu as clarifié pour lui les

détails les plus secrets... " Cf. <http://chnm.gmu.edu/cyh/primary-sources/408>

Autant d'indices qui permettent de penser que les origines de l'humanité relatées par les onze premiers chapitres de la Genèse pouvaient déjà avoir été mis par écrit du temps d'Abraham.

Dans ces conditions, comme ailleurs, de tels textes faits de listes généalogiques et de poèmes étaient utilisés dans les maisons des tablettes pour y apprendre simultanément l'écriture et la lecture, mais aussi les mathématiques, l'histoire, les fondements du monde, du pays, voire de la famille.

Le recueil des textes qui forment la première partie de la Genèse correspondent à ces objectifs pédagogiques.

En fait, rien n'indique que les textes primitifs du début de la Genèse aient été nécessairement écrits, à l'origine, dans un but théologique ou pour des motifs religieux. Au contraire, ils paraissent avoir pu être écrits, dans la communauté sumérienne, avec une finalité principalement scolaire et éducative. La première partie de la Genèse paraît, à l'origine, avoir pu être d'abord écrite à des fins éducatives, comme un manuel scolaire enseignant les fondements de l'écriture et de la lecture, mais aussi des mathématiques, de l'histoire et de la religion.

La généalogie biblique des premiers patriarches, ce n'est pas seulement une liste de noms, mais des chiffres (tous les chiffres de 1 à 9 à plusieurs reprises), des nombres (une trentaine quasi tous différents composés d'unités, de dizaines et de centaines) et des additions à recopier et à apprendre à utiliser. La liste généalogique du cinquième chapitre de la Genèse, ne serait-ce pas d'abord surtout une tablette d'apprentissage des mathématiques ?

C'est comprendre, compter et écrire de nombreux nombres. C'est même, ce qui n'ajoute rien au contenu objectif de la généalogie, une dizaine d'additions à partir desquelles l'élève pouvait aussi apprendre les soustractions et les comprendre.

Selon le texte biblique, Adam a 130 ans lorsqu'il a engendré Seth. Cela permettait de comprendre comment on arrive de l'unité à un nombre multiple. 130, c'est une centaine avec trois dizaines sans unité distincte, c'est aussi une multiplication par 10 de $10 + 3$. Après avoir engendré Seth, Adam vit encore 800 ans. C'est $8 \times$ une double multiplication (10×10) ou une centaine. Au total, il vit 930 ans ce qui apprend l'addition mais aussi la soustraction car $930 - 800 = 130$ et $930 - 130 = 800$.

Dix patriarches sont présentés de manière similaire avec des nombres quasi toujours différents. La plupart des nombres permettaient d'apprendre la multiplication car, par exemple, 800 c'est 8×100 ou $8 \times 10 \times 10$. C'est, inversement, un apprentissage simultané de la division.

Pour apprendre à écrire, Abram a fréquenté la maison des tablettes de sa communauté ou une maison des tablettes de la ville d'Ur.

Quelles tablettes ou quel recueil de tablettes a-t-il utilisé ?

N'était-ce pas déjà des textes primitifs de la future première partie de la Genèse qui constituaient, objectivement, un manuel scolaire d'apprentissage particulièrement adapté tant pour apprendre l'écriture et la lecture que pour l'apprentissage des mathématiques, des principales connaissances et des traditions, y compris religieuses ?

En lisant et en recopiant de tels textes, Abram pouvait acquérir des connaissances essentielles.

C'est non seulement possible, mais même vraisemblable, voire probable dans l'ensemble du contexte biblique et historique du pays de Sumer durant la première moitié du deuxième millénaire avant Jésus-Christ.

Car, en effet, où et quand un tel récit sumérien aurait-il été composé s'il n'existait pas déjà, au moins oralement, à l'époque où Abram a été engendré à Ur ? Et, dès lors qu'il existait oralement, pourquoi n'aurait-il pas été utilisé normalement par écrit pour les apprentissages scolaires, selon les usages de l'époque ?

Rien n'indique cependant que les textes écrits primitifs du début de la

Genèse aient été d'emblée considérés comme sacrés ce que rien n'indique dans la Bible elle-même.

Bien au contraire, la redécouverte de la Torah à l'époque de Josias en 620 avant Jésus-Christ semble indiquer que les textes écrits n'avaient guère été considérés et conservés durant les temps antérieurs.

À ce jour, les arguments bibliques ou scientifiques ne permettent cependant pas d'affirmer que les noms et les âges des patriarches du début de la Genèse correspondent à une réalité historique même approximative.

Mais, les précisions des âges et des noms peuvent s'expliquer raisonnablement par une volonté de manifester la réalité concrète de la généalogie historique des humains et plus particulièrement du peuple juif ainsi que leur origine concrète dans une création de Dieu.

Pour expliquer le fait historique de la création de l'humanité, l'idéal c'est de disposer de constatations historiques. Mais, à défaut, dès l'antiquité, il a pu paraître adéquat de recourir à de la généalogie construite pour les besoins pédagogiques sur la base des fragments de connaissance disponibles.

À cet égard, il est essentiel de comprendre ce qu'a pu être la mesure du temps considérée au temps des patriarches.

Là où nous ne pensons spontanément, qu'à une succession d'individus et d'années de 365 ans, d'autres approches ont pu être suivies et peuvent donner un indice probant de l'ancienneté des récits primitifs du début de la Bible.

À cet égard, le calendrier du temps dans le récit biblique de la Genèse concernant Abraham, Isaac et Jacob semble indiquer une rédaction selon un usage antérieur à l'exil en Égypte.

En effet, comment expliquer qu'un récit inventé durant le premier millénaire avant Jésus-Christ aurait attribué à Abraham, Sarah, Isaac et Jacob les durées de vie non réalistes de 175 ans (Gn 25, 7), de 180 ans (Gn

35, 28) et de 147 ans (Gn 47, 28) que nous trouvons dans le texte actuel, si nous le comprenons selon le calendrier annuel d'environ 365 jours déjà généralisé à cette époque ? Comment comprendre que Sarah aurait enfanté à l'âge de 90 ans (Gn 17, 17) et serait décédée à 127 ans (Gn 23, 1) ? Comment comprendre qu'Abraham, âgé de 137 ans à la mort de Sarah (Gn 17, 17) se serait remarié ensuite avec Ketoura dont il a encore eu 6 enfants (Gn 25, 1-2) ?

En effet, tant à Babylone qu'en Canaan ou en Égypte, durant tout le premier millénaire avant Jésus-Christ, le temps se mesurait déjà, comme aujourd'hui, selon le retour des saisons semblables déterminé par le soleil, en années d'environ 365 jours parfois calculées sur la base de 12 mois lunaires d'un total de 354 jours avec l'ajout de mois intercalaires.

Par contre, dans la cité antique d'Ur d'où provenait Abraham, environ deux millénaires avant Jésus-Christ, la nouvelle année se célébrait à chaque équinoxe lorsque le jour est d'une durée égale à la nuit (soit, actuellement, vers les 20 mars et 22 septembre). Une année entre les deux équinoxes, c'était ainsi seulement environ la moitié de nos années actuelles, ce qui paraît pouvoir expliquer les âges d'Abraham, Sarah, Isaac et Jacob relatés par la Genèse.

Il faut seulement accepter que les faits historiques ne sont pas relatés dans la Bible à la manière d'une chronologie historique moderne mais selon les usages culturels en vigueur lorsque les textes primitifs ont été rédigés.

À cet égard, dès lors que déjà du temps de Moïse, le temps était calculé sur une base de 12 mois, comme on le faisait en Égypte, si le récit ancien d'Abraham, Isaac et Jacob a été repris sans adaptation des années mentionnées, on peut y percevoir un indice d'une tradition déjà bien fixée qui concorde avec l'existence d'un texte primitif écrit dans un contexte sumérien à une époque encore proche du moment où la famille sumérienne d'Abraham a quitté Ur, la capitale du pays de Sumer.

Les textes de la Genèse qui relatent des faits antérieurs à Abraham portent encore d'autres traces d'une possible origine sumérienne si l'on considère le fait que les écrits sumériens du troisième millénaire avant

Jésus-Christ étaient consignés dans des tablettes d'argile ne permettant que des textes relativement courts « *d'une page* » alors que les Égyptiens utilisaient, pour leurs écrits, des rouleaux de papyrus.

Le professeur Donald Wiseman (1918-2010), archéologue qui a enseigné l'assyriologie à l'université de Londres, a repris une hypothèse de son père Percy Wiseman qui suggère que de nombreux passages utilisés par Moïse ou d'autres auteurs pour composer le livre de la Genèse sont issus de récits et de généalogies enregistrées dans un script cunéiforme mésopotamien sur des tablettes d'argile cuite, transmises par Abraham.

Percy Wiseman a constaté que les tablettes narratives anciennes se terminaient habituellement par une note finale, un « *colophon* », qui, placé à la fin du texte sur une tablette, un rouleau ou un manuscrit, pouvait contenir une indication sur son auteur, sur le copiste ou sur sa date, et que ces colophons avaient souvent un format très spécifique composé de trois parties :

- 1) « *ceci a été l'histoire / le livre / la généalogie / le compte-rendu / de ...* »
- 2) le nom de la personne qui a écrit ou possédé la tablette, et
- 3) une date (par exemple « *dans l'année du grand tremblement de terre* » ou « *la 3ème année du roi* », etc.).

Ces colophons permettaient aussi de relier des tablettes, dont le support limitait le contenu, à d'autres tablettes par une répétition du colophon d'une tablette au début de la tablette suivante.

Wiseman a découvert que des milliers de tablettes babyloniennes d'argile que l'on a découvertes finissaient, chacune, avec l'expression « *tolédoth* » ou « *towledah* » (un mot subsistant en hébreu) et un sceau de signature.

Or, dans la Genèse, Wiseman a observé que l'on peut retrouver de tels colophons présentant les caractéristiques des colophons des tablettes sumériennes.

Une composition du début de la Genèse par la réunion de textes qui ont le format et les caractéristiques de tablettes sumériennes et non de papyrus égyptiens peut fournir un indice sérieux d'une rédaction antérieure au séjour en Égypte.

Sur la base de ses observations, Wiseman a envisagé l'hypothèse que le début du texte écrit de la Genèse a pu faire l'objet, avant ce séjour, d'un ensemble de tablettes sumériennes distinctes mais reliées entre elles par des colophons que le mot hébreu « *towledah* » continue à indiquer.

Ce mot est souvent traduit en français par « *postérité* » et oriente le lecteur vers la généalogie descendante qui le suit, mais Wiseman a observé que le mot hébreu peut aussi indiquer les « *origines* », l'histoire passée, la généalogie ascendante.

C'est même le sens certain de son premier usage dans la Genèse lorsqu'il est relaté que « *Telle fut l'histoire (« towledah ») du ciel et de la terre lorsqu'ils furent créés* » (Gn 2, 4).

Le double sens du mot « *towledah* » permet ainsi de l'utiliser tant pour clôturer une histoire passée (les origines, ce qui précède) que pour ouvrir une histoire qui va suivre (la postérité, ce qui suit) et servir aussi de lien entre deux tablettes.

Lors de la réunion ultérieure de diverses tablettes en un seul livre, la répétition, devenue sans objet, des colophons a pu être effacée.

Selon l'hypothèse Wiseman, la Genèse pourrait ainsi être une réunion de plusieurs documents matériellement distincts, antérieurs à sa subdivision en chapitres et versets, avec d'abord, pour l'histoire antérieure à Abraham, des tablettes en argile d'origine sumérienne avec chacune un contenu limité aux capacités variables d'une tablette, puis, ensuite, pour les récits à partir d'Abraham, des papyrus, avec un contenu pouvant être plus long, qui ont pu être utilisés après le premier séjour d'Abraham en Égypte et a fortiori lorsque ses descendants y ont émigré.

Dans ces conditions, la Genèse a pu être composée par la réunion, par Moïse ou d'autres rédacteurs, de plusieurs documents plus anciens, de tailles variables, qui pourraient être :

Une première tablette en argile non attribuée, peut-être parce qu'il s'agit d'abord d'évoquer l'œuvre de Dieu lui-même (Gn 1, 1 à Gn 2, 4a), qui

s'achève par le colophon : « *Tel fut le « towledah » du ciel et de la terre, quand ils furent créés* » (Gn 2, 4a), qui raconte l'œuvre accomplie de la création de Dieu soit, actuellement, 35 versets.

Une deuxième tablette en argile attribuée à Adam (Gn 2, 4 à Gn 5, 1a) qui commence par une répétition du colophon de la première tablette : « *Tel fut le « towledah » du ciel et de la terre, quand ils furent créés* » (Gn 2, 4a) pour présenter un autre récit de la création qui est tourné vers sa suite humaine (la postérité de la création), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » » d'Adam* » (Gn 5, 1a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par Adam (ou en son nom) de son histoire, soit, actuellement 73 versets.

Une troisième tablette en argile attribuée à Noé (Gn 5, 1 à Gn 6, 9a) qui commence par une répétition du colophon de la deuxième tablette : « *Voici le « towledah » d'Adam* » (Gn 5, 1a), où le mot « *towledah* » est tourné vers le futur (la postérité d'Adam), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » de Noé* » (Gn 6, 9a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par Noé (ou en son nom) de son histoire, soit, actuellement, 41 versets.

Une quatrième tablette en argile attribuée aux fils de Noé (Gn 6, 9 à Gn 10, 1) qui commence par une répétition du colophon de la troisième tablette : « *Voici le « towledah » de Noé* » (Gn 6, 9a), où le mot « *towledah* » est tourné vers le futur (la postérité de Noé), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » des fils de Noé, Sem, Cham et Japhet auxquels des fils naquirent après le déluge* » (Gn 10, 1), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par les fils de Noé (ou en leur nom) de leur histoire, soit, actuellement, 89 versets.

Une cinquième tablette en argile attribuée aux familles des fils de Noé (Gn 10, 1 à Gn 10, 32a) qui commence par une répétition du colophon de la quatrième tablette : « *Voici le « towledah » des fils de Noé, Sem, Cham et Japhet auxquels des fils naquirent après le déluge* » (Gn 10,1), où le mot « *towledah* » est tourné vers le futur (la postérité des fils de Noé), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » des familles des fils de Noé, selon leurs nations* » (Gn 10, 32a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par la famille des fils de Noé de leur histoire, selon leurs

nations, soit, actuellement, 32 versets.

Une sixième tablette en argile attribuée à Sem (Gn 10, 32 à Gn 11, 10a) qui commence par une répétition du colophon de la cinquième tablette : « *Voici le « towledah » des familles des fils de Noé* » (Gn 10, 1), où le mot « *towledah* » est tourné vers l'explication de leur dispersion parmi les nations dans le futur (la postérité des fils de Noé), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » de Sem* » (Gn 11, 27a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par Sem (ou en son nom) de son histoire, soit, actuellement, 12 versets.

Une septième tablette en argile attribuée à Tèrah, père d'Abraham (Gn 11, 10 à Gn 11, 27a) qui commence par une répétition du colophon de la quatrième tablette : « *Voici le « towledah » de Sem* » (Gn 11, 10a), où le mot « *towledah* » est tourné vers le futur (la postérité de Sem), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » de Tèrah* » (Gn 11, 27a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par Tèrah (ou en son nom) de son histoire, soit, actuellement, 18 versets.

Vient ensuite un premier document, beaucoup plus long que le contenu de l'unique page d'une tablette normale, qui a pu être rédigé sur un papyrus attribué à Isaac, fils d'Abraham (Gn 11, 27 à Gn 25, 19a) qui commence par une répétition du colophon de la sixième tablette : « *Voici le « towledah » de Tèrah* » (Gn 11, 27a), où le mot « *towledah* » est tourné vers le futur (la postérité de Tèrah), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » d'Isaac, fils d'Abraham* » (Gn 25, 19a), par lequel ce document est présenté comme le récit par Isaac (ou en son nom) de son histoire, soit, actuellement, 384 versets.

Puis, un deuxième papyrus attribué à Jacob (Gn 25, 19 à Gn 37, 2a) qui commence par le colophon du document précédent : « *Voici le « towledah » d'Isaac, fils d'Abraham* » (Gn 25, 19a), où le mot « *towledah* » est tourné vers le futur (la postérité d'Isaac), et qui s'achève par le colophon : « *Voici le « towledah » de Jacob* » (Gn 37, 2a), par lequel cette tablette est présentée comme le récit par Jacob (ou en son nom) de son histoire, soit, actuellement, 408 versets.

Et, enfin, un troisième papyrus non attribué (Gn 37, 2 à Gn 50, 26) d'un

total actuel de 448 versets, qui commence par une répétition du colophon du document précédent : « *Voici le « towledah » de Jacob* » (Gn 37, 2a), où le mot « *towledah* » est tourné vers le futur (la postérité de Jacob), mais qui ne contient pas de colophon final.

Cette hypothèse envisage ainsi que, compte tenu de l'écriture inventée à Sumer dès environ 3300 avant Jésus-Christ et de son développement attesté par les découvertes archéologiques, Adam lui-même (ou quelqu'un en son nom) aurait laissé un témoignage de son histoire extraordinaire dans le jardin d'Eden qui aurait été rapidement reproduit dans un écrit.

Dès que les ancêtres d'Abraham se sont installés dans le pays de Sumer, après le déluge, diverses tablettes ont pu recueillir l'histoire de ses ancêtres.

Ce qui paraît assez manifeste aujourd'hui, c'est que la version hébraïque traduite par les Septante vers 270 avant Jésus-Christ est elle-même une traduction de versions écrites antérieures dont les plus anciennes ont pu être rédigées en sumérien.

À cet égard, la datation de la Genèse ne peut se limiter à une recherche dans le style et les caractéristiques du texte hébreu des derniers siècles qui manifeste la date d'une traduction mais laisse inconnue la date de l'original antérieur, voire des originaux antérieurs. Qui sait si l'original n'a pas été successivement traduit du sumérien en éblaïte, puis de l'éblaïte en égyptien, puis de l'égyptien en hébreu, puis que sa traduction en hébreu a été revue au fil de l'évolution de cette langue, voire lors de la redécouverte de versions anciennes, notamment lors de l'exil à Babylone ?

Les Sumériens sont évidemment plus anciens que les Hébreux qui ont formé un peuple issu d'Abraham, Isaac et Jacob bien après qu'Abraham ait quitté le pays des Sumériens.

Abraham, qui provient de la capitale du pays de Sumer (Ur, en Chaldée), était un Sumérien et, sauf à imaginer une pure invention ultérieure, il paraît raisonnable de considérer que, dans le milieu littéraire très développé du pays de Sumer à l'époque, Abraham a dû apprendre une

histoire des débuts de l'humanité telle qu'elle lui a été relatée, que ce récit a dû faire l'objet d'écrits et que c'est ce récit qui été repris dans le texte hébreu ultérieur.

Rien ne permet de dater ce récit primitif sumérien de l'époque d'Abraham par rapport aux autres récits qui pouvaient circuler à l'époque.

Durant la seconde moitié du quatrième millénaire avant le Christ, tout récit primitif a dû être d'abord écrit avec les premières écritures qui étaient principalement composées de dessins, d'images.

Tant le récit de la création que le récit du jardin d'Eden doivent être reçus en nous rappelant qu'à cette époque, les communications se faisaient avec beaucoup de gestes et beaucoup moins de sons qu'aujourd'hui. Les premiers écrits n'étaient pas faits principalement de signes exprimant des sons du langage qui nommaient des choses ou des événements, mais étaient composés d'images (des idéogrammes ou des pictogrammes).

Dans les communications directes, lorsque les sons d'une même langue manquaient pour désigner des choses ou des événements, ce sont des gestes qui tentaient de les désigner, un peu comme le langage actuel des signes des sourds-muets.

Les premières écritures ont essayé de traduire ces gestes dans des images.

Peut-être retrouverons-nous un jour une tablette d'argile cuite qui nous donnera un texte primitif des récits de la création de la Genèse.

Si nous observons une tablette de l'époque et que nous regardons les traits sommaires des images qu'elle présente dans des cases comme une bande dessinée, cela montre à quel point un récit était imagé de manière sommaire dans son écriture même.

Ce n'est que durant le troisième millénaire avant le Christ que, progressivement, l'écriture est devenue davantage, puis uniquement, une retranscription des sons du langage plutôt qu'une communication par images.

Mais, en écoutant les récits des débuts du monde et de l'humanité, n'oublions pas que les premiers écrits étaient d'abord composés d'images des choses elles-mêmes, de gestes significatifs, ou de choses représentant symboliquement d'autres choses, des idées ou des événements plus difficiles à dessiner eux-mêmes.

Si l'on prend le premier récit au commencement de l'histoire, celui-ci a pu être écrit d'abord d'une manière similaire au fameux cylindre de la Tentation exposé au British Museum et daté de la fin du troisième millénaire avant Jésus-Christ (vers 2150 ACN) :



Comme dans le récit biblique, il y a, de gauche à droite, un serpent qui est proche d'une femme, puis deux humains de part et d'autre d'un arbre qui tendent la main vers cet arbre qui présente un fruit près de chacun d'eux.

Beaucoup d'interprétations sont possibles et ce seul dessin ne permet pas de comprendre nécessairement l'interprétation appropriée, ni de constater une correspondance avec les détails du récit biblique par rapport auquel il y a diverses différences, mais il permet de penser que l'histoire de la tentation d'Ève par un serpent faisait déjà l'objet de représentation par les Babyloniens avec de possibles adaptations légendaires.

Les récits primitifs du quatrième ou du troisième millénaire avant Jésus-Christ ont dû ensuite, du fait de l'évolution de l'écriture et de la langue, être traduits dans une écriture qui, progressivement, a remplacé les

idéogrammes (les images des idées) et les pictogrammes (les images des choses) des premiers textes (vraisemblablement sumériens puisqu'ils paraissent les inventeurs de l'écriture) par des signes représentant les sons du langage.

Faisons attention aujourd'hui de ne pas transformer notre compréhension de ces traductions antiques en oubliant la gestuelle et les images des récits primitifs antérieurs qu'ils ont traduits avec d'inévitables interprétations qui ont dû être influencées par les traditions orales.

Ce serait aussi injustifié que si, aujourd'hui, on interprétait « *matériellement* » les signes du langage des sourds-muets.

Dans ce langage actuel des signes, le mot « *humain* » (équivalent de l'adam de la Genèse) est représenté par une évocation de la parole : un mouvement de pincement de l'index et du pouce venant de la bouche. Mais, ce même geste qui définit l'humain (par son sens symbolique) peut aussi définir l'action de parler (par sa représentation matérielle).

Le mot « *argile* » est représenté par un pouce qui semble retirer de la matière. Ce même geste qui définit l'argile (par son sens symbolique) peut aussi définir l'action du potier (par sa représentation matérielle).

Le mot « *souffler* » est représenté par un mouvement de la main s'ouvrant en venant de la bouche. Ce même geste qui définit l'action de souffler (par sa représentation matérielle) peut aussi définir l'action de l'Esprit (par son sens symbolique).

Un geste sinueux peut être utilisé pour son sens symbolique de raisonnement tortueux et trompeur ou pour sa représentation matérielle d'un serpent.

Lorsque la représentation primitive par images a été traduite, durant le troisième millénaire avant le Christ, dans une écriture sumérienne cunéiforme qui représentait des sons du langage, il a fallu respecter le récit original en conservant le symbolisme des images autant que possible, malgré le risque d'interprétations « *littérales* » erronées, mais les

mots décrivant les images ont pu parfois être compris littéralement et matériellement au lieu d'être compris dans le sens symbolique des images primitives.

À cet égard, la littérature sumérienne avait l'heureuse habitude d'être souvent bilingue avec des textes présentés en sumérien et en même temps en akkadien et cela permet, par exemple, d'observer que, dans le récit mésopotamien bilingue de l'*Angim dimma* (verset 143), le texte en sumérien parle d'un « *serpent* » alors qu'en akkadien, il est indiqué qu'il s'agit de quelqu'un « *comme un serpent* ».

Ainsi, la traduction en akkadien permet de bien comprendre que, dans le contexte historique des anciens écrits sumériens, l'image du serpent décrivait un être, mais que c'est une image à traduire correctement. Le nom de l'animal est directement attribué en sumérien à celui qui lui ressemble mais sa lecture littérale à une autre époque doit, en fait, comprendre qu'il s'agit simplement d'un mode d'expression. Le récit ne parle pas d'un serpent animal mais de quelqu'un qui présente les caractéristiques d'un serpent.

Voilà qui ouvre déjà des perspectives nouvelles pour la compréhension du récit biblique du jardin d'Eden.

La Genèse nous révèle la réalité historique dans un langage ancien qui utilise des images. Ne l'oublions pas !

Mais, le récit ne perd pas sa valeur historique du fait des images utilisées à son origine. Au contraire, ces images concordent avec la réalité historique de l'écriture, d'abord faite d'images, et constitue un indice de l'ancienneté possible des récits de la création.

5. L'ancienneté du récit de la Genèse

Considérant qu'il ne subsiste aucune trace quelconque des livres bibliques avant l'exil de Babylone de 586 à 538 avant Jésus-Christ, et qu'il s'agit d'écrits en hébreu carré du milieu du premier millénaire avant Jésus-Christ comportant des observations adaptées aux épreuves vécues par le peuple hébreu à cette époque ainsi que de nombreuses similitudes avec des mythes mésopotamiens de cette région, beaucoup en ont déduit que la rédaction de la Genèse et des autres livres du Pentateuque devrait être datée de cette même époque et ne pourrait donc être attribuée à un patriarche du second millénaire avant Jésus-Christ.

Beaucoup en ont déduit que la Genèse se trouvait ainsi sans base historique réelle.

Cette approche fut très en vogue lors des premières découvertes des innombrables tablettes en argile retrouvées en Mésopotamie. On aurait pu y voir une formidable confirmation de l'ancienneté du texte de la Genèse si semblable aux textes du début du second millénaire avant Jésus-Christ qui ont été retrouvés, mais ce fut souvent tout le contraire. Puisqu'il ressemble tant aux textes anciens, ... c'est qu'il aurait été inspiré par ces vieux textes et inventé de manière réadaptée à la foi juive. Il faudrait croire que les Hébreux se seraient approprié une origine dans le pays de leurs ennemis...

En réalité, les découvertes plus approfondies du XXème siècle ont complètement contredit cette approche à laquelle tant d'historiens et d'exégètes semblent encore s'accrocher. À tort.

Il est temps qu'un débat approfondi puisse juger des arguments des uns et des autres.

1. Quid de l'absence de traces écrites anciennes ?

Il y a très peu de traces des écrits du pays de Canaan avant l'exil à

Babylone pour un motif simple. À proximité immédiate de l'Égypte, l'écriture y a été pratiquée sur du papyrus qui, hélas, du fait de son origine végétale, se dégrade rapidement par l'effet de la chaleur autant que de l'humidité. Seuls des documents protégés de manière spécifique comme, par exemple, les fameux manuscrits de Qumran retrouvés dans des jarres étanches conservées dans des grottes, ont pu être conservés. Le feu des incendies ou les pluies en cas de dégradation des immeubles faisaient rapidement disparaître tout papyrus.

Au contraire, en Mésopotamie, le feu favorisait la conservation des écrits sur des tablettes d'argile (une cuisson fait durcir l'argile) qui étaient aussi davantage résistant à l'humidité dès qu'elles étaient durcies. Cela a permis de retrouver des centaines de milliers de tablettes.

Le fait qu'on n'ait retrouvé que de très rares documents en Égypte ou en Palestine, où l'écriture se faisait plutôt sur papyrus, ne permet donc pas d'en déduire que l'écriture n'y était pas pratiquée.

2. Quid de l'écriture du Pentateuque en hébreu carré ?

De même que nous lisons aujourd'hui nos bibles en français et en d'autres langues contemporaines, il est certain qu'à l'époque de l'exil à Babylone, la langue avait évolué par rapport à celle qui était pratiquée 500 ou mille ans auparavant.

Les écrits en hébreu ancien ou en tout autre langage parlé durant le second millénaire avant Jésus-Christ ont dû être traduits. Inévitablement, les traducteurs ont dû adapter les textes plus anciens dans des termes compréhensibles à leur époque ultérieure, en interprétant de manière variable les textes anciens.

En outre, il est inévitable qu'au cours de nombreux siècles, des variantes, des erreurs et des ajouts soient intervenus au fil des copies et des traductions.

Le fait que, dans sa version la plus ancienne, le texte de la Genèse qui nous est parvenu est en hébreu carré de l'époque de l'exil à Babylone ne permet donc pas d'en déduire qu'il ne provenait pas d'un texte plus

ancien modifié au fil des copies, des traductions et des interprétations.

3. Quid des observations adaptées aux épreuves vécues par le peuple hébreu ?

Dès lors qu'un texte est écrit dans un contexte religieux ou philosophique, il est normal d'y trouver l'écho de situations vécues au cours des époques ultérieures. Aujourd'hui encore, il est normal de percevoir toute la pertinence de tableaux bibliques par rapport à des situations vécues aujourd'hui.

Il est possible aussi que des traducteurs aient ajouté certains détails ou en aient interprété d'autres en considération de questions contemporaines ou pour d'autres motifs.

Ainsi, on peut considérer comme évident que le dernier chapitre du Pentateuque de Moïse qui relate sa mort n'a pu être écrit qu'après son décès et donc par quelqu'un d'autre. Cela ne modifie pas l'essentiel du texte et n'écarte en rien l'attribution principale du Pentateuque à Moïse, ni son écriture durant le second millénaire avant notre ère.

4. Quid des traditions antérieures à l'exil à Babylone ?

L'hypothèse d'une écriture primitive de la Genèse au milieu du premier millénaire avant Jésus-Christ implique de croire que les Hébreux n'aurait pas eu une fixation écrite d'un récit de la création et de leur propre histoire au cours des siècles antérieurs.

Il faudrait penser soit qu'il n'y avait pas de scribes chez les Hébreux dans le pays de Canaan, soit que ces scribes se désintéressaient des origines du monde et de l'histoire de leur peuple, soit que la conservation ou la transmission de leurs écrits aient été négligés.

Aucune de ces trois situations ne paraît vraisemblable. Tous les peuples de l'antiquité comme les peuples actuels étaient attentifs à ce qui constituait leur identité propre par rapport aux autres peuples.

Imaginer que le peuple hébreu qui vivait en Canaan n'aurait pas eu

constamment des scribes est invraisemblable dans la région en cause.

En effet, Canaan était à proximité immédiate de l'Égypte et de la Phénicie, sur la route commerciale entre l'Égypte et la Mésopotamie, et occupait une position centrale dans le Croissant fertile où l'écriture s'est répandue durant les troisième et deuxième millénaires avant notre ère.

Si les Sumériens du sud de la Mésopotamie sont les inventeurs de l'écriture (qui y était imagée puis principalement syllabique avec une utilisation de centaines de signes exprimant divers sons), c'est la région phénicienne et cananéenne qui a vu émerger, aux alentours du début du premier millénaire avant Jésus-Christ, ce progrès majeur de l'écriture que fut l'apparition et le développement de l'écriture alphabétique avec une utilisation réduite à une vingtaine de signes.

Au cours des siècles qui ont séparé le temps de Moïse de l'exil à Babylone, de grandes villes n'ont cessé d'être occupées dans le pays de Canaan : Megiddo (à 90 km au nord de Jérusalem, citée 12 x dans la Bible ; cf. Jos. 12, 21 ou 1 R 9, 15), Guézer (à 30 km à l'ouest de Jérusalem, citée 14 x dans la Bible ; cf. Jos. 16, 10), Yarmouth (à 25 km au sud-ouest de Jérusalem, citée 7 x dans la Bible ; cf. Jos 10, 5), Hébron (à 30 km au sud de Jérusalem), etc.

Toutes ces villes en relation commerciale avec les ports majeurs de Tyr ou Byblos situés à environ seulement 200 ou 300 km, avec l'Égypte et la Mésopotamie, avaient leur prêtres et leurs scribes qui assuraient la transmission du savoir religieux et historique.

Les développements de l'écriture dans la région et les relations avec les régions voisines excluent que la population ayant vécu dans les villes de Canaan dans la période entre 1500 et 500 ans avant Jésus-Christ aient ignoré l'écriture ou aient été privées d'une succession ininterrompue de scribes capables et attentifs à assurer la conservation écrite des récits essentiels pour la religion ou la mémoire historique.

L'importance identitaire et religieuse de tels écrits ne permet pas d'admettre qu'ils aient pu, à une époque, être perdus au point de pouvoir être réinventés.

Affirmer que des scribes exilés à Babylone aient pu inventer un récit de la création et des origines du peuple hébreu à partir de mythes babyloniens trouvés à Babylone durant le premier millénaire est, à cet égard, dénué de vraisemblance.

Bien au contraire, la pratique certaine et continue de l'écriture dans le pays de Canaan, durant la période de 1500 à 500 avant Jésus-Christ, permet de considérer que les traditions concernant les origines du peuple hébreu ont été transmises tant par oral que par écrit durant cette période.

Certes, cette transmission a certainement subi diverses atteintes au fil des copies, des traductions et des interprétations, mais sans pouvoir modifier l'essentiel du récit.

L'enseignement de l'Église, qui a toujours attribué le Pentateuque à Moïse, reste donc solidement fondé.

5. Quid de l'œuvre réalisée par Moïse lui-même ?

Moïse a pu écrire ou faire écrire lui-même les quatre livres de l'Exode, du Lévitique, des Nombres et du Deutéronome qui concernent des faits et des lois de son époque.

En ce qui concerne le livre de la Genèse, il faut, à nouveau, se demander si lui-même ou des ancêtres ayant vécu en Égypte ont pu inventer les récits de ce livre pour consolider une identité du peuple.

L'hypothèse est invraisemblable car le peuple hébreu avait une religion en Égypte comme tous les autres peuples et, compte tenu de la place prise par l'écriture pour conserver et transmettre les savoirs, y compris et surtout le savoir le plus important qu'est le savoir religieux, cette religion a dû avoir des bases écrites qui devaient comprendre un récit fondateur de l'origine du monde et de ce peuple particulier, même si, écrits, conservés et transmis sur du papyrus très dégradable, il n'en reste pas de traces matérielles.

Mais, les variantes devaient certes être diverses et sujet à controverses. Il est, dès lors, vraisemblable que Moïse a dû composer la Genèse avec de multiples traditions orales et écrites qu'il a rassemblées en un seul livre en sélectionnant ce qui lui a paru le plus authentique.

6. Quid de l'importance de l'ancienneté historique du récit ?

Il faut faire attention ici à l'interprétation des rabbins dans laquelle la foi chrétienne ne peut parfois que difficilement se retrouver.

Les Hébreux auraient-ils inventé les fondements de la Genèse ? Faut-il se limiter à interpréter les textes selon ce qui pouvait être pensé par des Juifs du premier millénaire dans un contexte de mythes babyloniens préexistants ? Ne serait-ce pas une erreur de négliger les interprétations pertinentes qui peuvent se dégager dans un contexte plus ancien ?

L'Incarnation, la Trinité, l'essence de l'humain, la création, n'ont-ils pas des racines plus profondes ? Faudrait-il penser que Dieu ne s'est pas manifesté comme un et pluriel dès la création des humains ? Faudrait-il croire qu'Abraham n'aurait été qu'un polythéiste idolâtre ?

Ne faut-il pas considérer plutôt que, dès la création de l'humanité, la vie spirituelle spécifique et immortelle des descendants d'Adam et Ève a donné à leur intelligence toutes les capacités nécessaires pour entrer en communion avec Dieu, par le cerveau autant que par le cœur ?

Ne faut-il pas faire l'effort de comprendre le sens concret que les textes de la Genèse peuvent avoir dans le contexte sumérien du troisième millénaire avant notre ère en harmonie avec la foi catholique ?

Pourquoi s'enfermer dans une approche exclusivement judaïque sans être attentif à tout ce que Abraham pouvait déjà percevoir, dans le milieu sumérien dont il était issu, de Dieu qui est un et pluriel parce qu'il est amour ?

Les humains ont toujours eu tendance à projeter leurs propres réalités sur le divin, mais il n'y a aucune raison de penser que Noé le juste ou Abraham, le père des croyants, n'aient pas perçu et compris, dès leur

époque, que Dieu est amour et que les légendes et les dérivés du polythéisme ne devaient pas enfermer Dieu dans de fausses images de dieux multiples en rivalité et en conflits, ni dans celle d'un individu isolé ?

Comment comprendre le récit imagé de la création sans se référer aux débuts de l'écriture sumérienne faite d'images ?

Comment comprendre le récit de Caïn et Abel sans tenir compte du contexte semi-nomade mélangeant agriculture et élevage ?

Comment comprendre, sans le contexte sumérien, la terre d'argile rouge d'où étaient extraites les tablettes de la première écriture qui singularisait les Sumériens, les fleuves du jardin d'Eden, le déluge, la tour de Babel à l'époque où tous, malgré leur diversité de langues, utilisaient la même langue écrite sumérienne ?

Comment comprendre les âges des patriarches sans se référer aux doubles années d'une durée d'environ six mois entre les équinoxes, qui étaient en vigueur à Ur, en Chaldée, pays d'Abraham, et qui permettent de comprendre qu'il ait enfanté à « 100 » ans (lire : 50) et soit mort à « 175 » ans (lire : 87,5) ?

Le cœur de l'interprétation doit rester dans la ligne de l'enseignement lumineux du Pape Pie XII qui, dans son encyclique *Divino afflante Spiritu* du 30 septembre 1943 sur les études bibliques, indique que : « il importe d'expliquer le texte primitif qui, écrit par l'auteur sacré lui-même, a plus d'autorité et plus de poids qu'aucune version, même la meilleure, ancienne ou moderne » (n° 20).

La question principale que pose aujourd'hui la datation de la Genèse, et particulièrement du début de la Genèse, est de déterminer si c'est un récit inventé par des Hébreux sous domination et influence de la mythologie babylonienne durant le premier millénaire avant Jésus-Christ, comme beaucoup le prétendent, ou si c'est un récit composé par Moïse dans le contexte d'un exode d'Égypte après une longue domination, sur la base de traditions et d'un (ou de plusieurs) récit(s) écrits à une époque antérieure que Moïse aurait rassemblés.

En d'autres termes, et, plus particulièrement, même si les réponses peuvent et doivent intégrer diverses nuances : le texte primitif des premiers chapitres de la Genèse est-il un texte sumérien antérieur à Abraham, un texte en égyptien, en hébreu ancien ou dans une autre langue, ou est-il un texte en hébreu rédigé au milieu du premier millénaire ?

Car, en se limitant à l'idée que le texte primitif de la Genèse daterait du milieu du premier millénaire avant Jésus-Christ comme beaucoup le pensent, l'interprète d'aujourd'hui essaie de le comprendre dans ce contexte historique relativement récent d'une manière qui peut être erronée si, en réalité, le texte primitif a été rédigé à une autre époque et dans un autre contexte.

Sur ce point particulier, la discussion n'est pas uniquement théologique mais elle est aussi philologique, archéologique et historique.

Déterminer l'époque de l'écriture primitive du récit de la Genèse ou les époques des divers récits qu'il contient est une question scientifique qui reste ouverte.

Il faut analyser les indices limités qui sont disponibles avec prudence en tenant compte des réinterprétations du texte qui s'immiscent dans toute tradition lorsqu'elle implique des traductions et a fortiori si elle s'étend sur des milliers d'années au cours desquelles les langues, les écritures utilisées et les sensibilités théologiques ont changé et au cours desquelles les traditions tant orales qu'écrites se sont dispersées géographiquement dans des milieux variés où la transmission a eu son histoire propre tout en restant sous des influences variables avec des traditions voisines et autres.

Il ne suffit pas, par exemple, d'observer que les deux récits de la création au début de la Genèse sont l'un « *éloïste* » (avec Dieu écrit « *Elohim* ») et l'autre « *yahviste* » (avec Dieu écrit « *Yahvé* ») pour en déduire nécessairement des datations distinctes ou un ordre chronologique.

Une telle différence peut résulter uniquement du fait que lors de la jonction de ces deux textes, dans une langue aujourd'hui indéterminée,

ceux-ci provenaient de traditions différentes et que, dans l'une de ces traditions, l'un des textes a pu être traduit plus récemment dans un contexte plus récent que celui d'une autre tradition, ce qui ne permet en rien d'en déduire l'ancienneté réelle de leurs textes primitifs qui peut être identique voire inverse à celles des traductions transmises.

En bref, la Genèse : un récit primitif hébreu ou sumérien ?

Le récit de la Genèse est-il principalement un récit hébreu inspiré par la mythologie mésopotamienne ou est-il principalement un récit mésopotamien qui est devenu un récit hébreu ?

La réponse devra être probablement aussi nuancée que la question, car la différence peut être tenue entre les deux approches qui peuvent se rejoindre. Les similitudes du récit de la Genèse avec des mythes babyloniens sont tellement manifestes qu'il y a un large accord pour constater que les racines mésopotamiennes du récit biblique de la Genèse sont démontrées.

Mais, ceux qui pensent que le texte aurait été principalement élaboré durant le premier millénaire avant notre ère par les Hébreux en exil vont, nécessairement, écarter tout fondement historique concret et l'interpréter dans une perspective quasi exclusivement symbolique et selon la culture et les préoccupations des Juifs du premier millénaire.

Ceux qui pensent, au contraire, que le texte a été principalement élaboré par Moïse, durant le second millénaire avant notre ère et dans un contexte éloigné de Babylone, doivent considérer, par contre, que les racines mésopotamiennes du récit peuvent résulter de l'histoire antérieure du peuple hébreu conduit par Moïse que le récit raconte lui-même lorsqu'il rapporte que le peuple hébreu s'est développé en Égypte à partir d'une famille provenant de la Mésopotamie, celle de Jacob, petit-fils d'un émigré mésopotamien issu d'Ur, en Chaldée, capitale du pays de Sumer.

Dans ce contexte, les racines mésopotamiennes de la Genèse trouvent leur explication normale dans le fait qu'Abraham, Isaac et Jacob étaient d'origine sumérienne.

Aussi est-il pertinent de s'intéresser au contexte sumérien d'Abraham, celui que les Hébreux ont toujours considéré comme le Père des croyants et le fondateur de leur peuple.

Ce contexte sumérien d'Abraham est plus ancien que la plupart des mythes babyloniens et si un écrit d'Abraham avait pu être conservé, il n'y aurait aucune raison de l'imaginer inspiré des mythes babyloniens polythéistes mais il faudrait seulement constater son écriture primitive dans un même contexte.

Certes, on ne peut affirmer que le sumérien était la langue usuelle d'Abraham, issu d'Ur en Chaldée qui est la capitale du pays de Sumer, mais, même après la chute de la dernière dynastie d'Ur en 2004 avant Jésus-Christ, le Sumérien est resté la langue religieuse dominante (un peu comme le latin, après la chute de l'Empire Romain) jusque durant le premier millénaire avant Jésus-Christ.

Dans ce contexte, le récit de la création à l'époque d'Abraham a dû, dans sa forme écrite, être transmis en sumérien et être retraduit au fil de l'évolution de cette langue.

Il y avait de nombreuses particularités religieuses variées dans les cités indépendantes du pays de Sumer. Les quelques récits de la création et des origines qui ont été retrouvés indiquent qu'il existait déjà divers récits écrits à l'époque d'Abraham.

Objectivement, le récit contenu actuellement dans la Genèse devait vraisemblablement exister du temps d'Abraham parmi plusieurs autres récits.

La langue sumérienne a été parlée jusqu'à la chute de la dernière dynastie d'Ur en 2004 avant Jésus-Christ.

Mais, même si Abraham n'a vécu que quelques siècles plus tard, la langue sumérienne restait, à son époque, la langue des textes religieux dans la région d'Ur. Abraham, qui était un riche notable, devait la connaître. Pourquoi en douter ?

Quand on connaît les extraordinaires développements de l'écriture dans le pays de Sumer où on a retrouvé des centaines de milliers de tablettes qui restent, pour la plupart, à déchiffrer, il est invraisemblable qu'Abraham n'ait pas eu connaissance d'un récit écrit de la création.

Abraham, qui provient de la capitale du pays de Sumer (Ur, en Chaldée), était un Sumérien et, sauf à imaginer une pure invention ultérieure, il paraît raisonnable de considérer que, dans le milieu littéraire très développé du pays de Sumer à l'époque, Abraham a dû apprendre une histoire des débuts de l'humanité telle qu'elle lui a été relatée et que ce récit est à l'origine du texte hébreu ultérieur.

Les quelques rares textes sumériens qui ont été retrouvés peuvent être des déformations légendaires, comparables aux évangiles apocryphes. À toute époque, les récits authentiques ont inspiré d'autres récits dans lesquels le récit original se retrouve modifié, déformé et romancé de diverses manières.

Mais, les textes sumériens retrouvés sont, par contre, des indices de l'authenticité et de l'ancienneté du récit de la Genèse ainsi que de son écriture dans un texte primitif sumérien. Depuis Adam et Ève, tous les ancêtres d'Abraham sont situés dans le pays de Sumer. Il est donc normal de considérer que le récit authentique de la création y était connu et écrit à cette époque dans la langue sumérienne en usage.

Certes, il est possible a priori que des récits bibliques se soient inspirés de mythes païens, de la même manière que St Paul s'est inspiré d'une statue à un dieu inconnu pour leur parler du Christ, mais rien ici ne paraît indiquer qu'il en serait ainsi. Ce n'est qu'une hypothèse.

Tous les textes de la Bible ont été écrits par des humains. Aucun n'a été dicté directement du Ciel.

Le récit de la création a-t-il, pour autant, été « *inventé* », par un scribe ou un théologien ancien qui, divinement inspiré, l'aurait imaginé pour donner une explication mythique aux origines du monde et de l'humanité ? L'intuition de cet auteur humain aurait ensuite été reconnue

comme vraie et juste par les autorités religieuses juives de l'antiquité, puis par l'Église. Certains limitent cette vérité à un niveau symbolique.

L'enseignement de l'Église a cependant toujours affirmé que, même si le récit s'exprime de manière imagée et symbolique, et qu'il ne s'exprime pas dans un langage de type scientifique ou journalistique, c'est bien de la réalité historique dont il nous parle et il le fait dans toute la mesure où Dieu veut nous la révéler pour notre bien, pour notre vie, pour notre communion avec Lui.

Mais, il reste à déterminer si le récit a été rédigé sous l'effet de l'intuition d'un auteur humain (qui peut être Moïse, auquel la Tradition attribue la rédaction du Pentateuque qui comprend le livre de la Genèse), ou s'il a été transmis, dès les origines, de générations en générations, par voie orale puis écrite, d'une manière qui a gardé la mémoire de l'histoire réelle et de la vie concrète de l'interaction entre Dieu et les hommes au fil des siècles.

Le livre de la Genèse était-il une révélation nouvelle à Moïse, comme celle de l'Apocalypse de Saint Jean, ou une première élaboration écrite de traditions exclusivement orales, ou une composition de textes écrits antérieurs, ou un mélange de traditions orales et d'écrits réalisés par Moïse ou un auteur ultérieur ?

Plusieurs récits sumériens de la création et du déluge indiquent que de tels récits existaient déjà à l'époque d'Abraham sans que rien ne permette d'affirmer quelles ont été les influences réciproques de ces divers récits.

Ils ont pu se nourrir des mêmes réalités historiques avec diverses déformations légendaires.

Beaucoup de rapprochements ont été faits avec des mythes mésopotamiens sans qu'il puisse cependant en être tiré de conclusions en l'absence de datation suffisamment certaine car rien n'exclut que des faits évoqués dans la Genèse aient été développés ailleurs de manière légendaire et aient eux-mêmes influencé certains mythes mésopotamiens.

Ce qui doit être constaté, c'est le fait que la Genèse relate les origines de

Jacob, le père d'Israël et qu'elle le présente comme un Sumérien, petit-fils d'Abram (devenu Abraham) issu d'Ur, en Chaldée, dans le pays de Sumer en Basse-Mésopotamie, à environ 240 km au sud-est de Babylone, durant la première moitié du deuxième millénaire avant notre ère.

À cette époque, le peuple juif n'existe pas encore puisqu'il s'agit des descendants d'Abraham, Isaac et Jacob, et que ce peuple ne s'est constitué comme tel qu'ultérieurement, à la suite de l'installation de la famille de Jacob en Égypte.

Abraham, « l'hébreu » (Gn 14,13), n'est en réalité qu'un nomade sumérien que rien ne distingue des autres Sumériens, sauf cette expression qui semble signifier « *qui vient d'au-delà, de l'autre côté* » et que le peuple juif en Égypte va reprendre pour sa propre identité, comme étant un peuple différent de celui des égyptiens, un peuple qui vient d'ailleurs.

L'allégation que le récit écrit des origines (la Genèse) n'existait pas du tout avant l'exil à Babylone au VIème siècle n'a aucun fondement sérieux et est contraire aux connaissances historiques de la pratique de l'écriture dans le pays des Hébreux avant l'exil à Babylone.

Rien ne permet de penser que les Juifs se seraient inventé un ancêtre Abraham mésopotamien provenant du pays de leurs ennemis.

Pour quelle raison, alors que le peuple hébreu vivait en Canaan depuis plusieurs siècles avant l'exil, dans une région et à une époque où l'écriture a connu de très importants développements, n'y aurait-il pas eu, déjà à cette époque, de récit écrit de leur histoire ?

La foi de l'Église reste solidement attachée à la conviction beaucoup plus crédible que Moïse est l'auteur principal de la Genèse et qu'il s'est inspiré des écrits et des traditions orales dont il disposait à son époque, à la fin du deuxième millénaire avant Jésus-Christ.

Ainsi, dans un texte intitulé « *Inspiration et Vérité de l'Écriture Sainte* » du 22 février 2014, la Commission Biblique Pontificale rappelle que « *dans des circonstances particulièrement riches de sens, Moïse reçoit de Dieu la charge de « mettre par écrit », par exemple le document fondateur de l'alliance*

(Ex 24,4), ou le texte lié à son renouvellement (Ex 34,27) ; ailleurs il semble exécuter cette prescription divine en mettant par écrit d'autres éléments importants (Ex 17,14 ; Nb 33,2 ; Dt 31,22), jusqu'à la rédaction de l'ensemble de la Torah (cf. Dt 27,3.8 ; 31,9)...

C'est à partir de ces éléments que s'est développée logiquement l'idée traditionnelle que Moïse soit l'auteur du Pentateuque, c'est à dire que non seulement les livres du Pentateuque parlent de lui, mais soient également considérés comme ses compositions.

Il revient à Moïse de fixer par écrit la révélation divine, pour qu'il puisse la transmettre et la préserver comme Parole de Dieu pour les hommes de tous les temps. »

Dans une lettre de la Commission Biblique Pontificale approuvée par le Pape Pie XII, le 16 janvier 1948, et publiée sur le site de cette Commission du Vatican, est rappelé que « En ce qui concerne la composition du Pentateuque, dans le décret susmentionné du 27 juin 1906 la Commission Biblique reconnaissait déjà que l'on pouvait affirmer que Moïse, « pour composer son ouvrage, s'est servi de documents écrits ou de traditions orales » et admettre aussi des modifications et additions postérieures à Moïse ».

Dans cet avis confirmé de 1906, la position de l'Église est claire : « Les arguments accumulés par les critiques pour attaquer l'authenticité mosaïque des livres saints désignés sous le nom de Pentateuque sont-ils d'un tel poids que - en dépit des très nombreux témoignages, pris dans leur ensemble, des deux Testaments, de la persuasion constante du peuple juif et de la tradition ininterrompue de l'Église, et malgré les preuves internes tirées du texte même - on ait le droit d'affirmer que ces livres n'ont pas Moïse pour auteur, mais ont été composés d'éléments pour la plus grande partie postérieurs au temps de Moïse ? Réponse : Non. » (Dubium 1)

Cette position de l'Église reste solide et fondée.

À cet égard, la disparition naturelle des écrits, rédigés à cette époque sur du papyrus biologiquement dégradable, ne permet pas, malgré les doutes de certains historiens, d'exclure la réalité d'écrits historiographiques au début du premier millénaire avant Jésus-Christ, dans les royaumes de Juda et d'Israël, du seul fait de l'absence de traces archéologiques, ni leur transmission.

Abraham comme Adam et Ève sont des figures qui peuvent être qualifiées de « *mythiques* » si vous entendez par là qu'ils personnalisent des faits fondamentaux pour notre foi, mais ce sont bien des personnes réelles de l'histoire qui ont vécu des événements fondamentaux pour notre foi.

Le déluge et l'exode d'Égypte ont eu lieu, mais pas nécessairement de la manière dont nous pouvons le représenter par une lecture trop fondamentaliste du texte biblique.

L'absence de résonance de l'archéologie concernant David et Salomon me semble normale par rapport au peu de traces de ce qui subsiste des autres rois de la région de Canaan à la même époque. Quasi rien à part quelques lettres diplomatiques qui ont été retrouvées.

La gloire de Dieu, c'est la réalité concrète de l'histoire sainte.

En quoi Dieu serait-il glorifié s'il n'y avait aucune action concrète dans l'histoire que nous puissions connaître ?

Pensez-vous qu'il n'aurait rien fait pendant des milliers d'années qui aurait mérité d'être gardé en mémoire par écrit au point qu'il aurait fallu inventer des événements non réels ?

Quelle gloire Dieu aurait-il dans des faits inventés par défaut ?

Attention de ne pas oublier que l'archéologie n'est qu'un outil avec lequel nous n'avons que des données très partielles. La compréhension par l'historien de la « *vraie vie* », qui a existé dans un passé révolu, est toujours une reconstruction inévitablement influencée en partie par l'historien et son contexte.

Les lettres diplomatiques d'Amarna échangées, vers 1350 avant Jésus-Christ, avec de multiples rois différents de la région (par exemple, Abdi-Hiba, roi de Jérusalem, ou Addudani, dirigeant de Gezer à 30 km de Jérusalem, ou Biridija, roi de la grande ville de Megiddo dans le territoire de la tribu de Manassé, ou Zurata, roi d'Acre/Acco ville portuaire dans le

territoire de la tribu d'Asher, ou encore Abdi Tirsi, roi de Hazor, ville du territoire de la tribu de Nephtali, etc.) prouvent la pratique de l'écriture dans de multiples endroits du pays de Canaan à cette époque déjà, même s'il est certain qu'une grande partie de la population restait analphabète.

Notre époque est sévèrement atteinte par un scientisme ambiant qui attaque systématiquement tous les fondements historiques de la foi au nom d'une prétendue science dont les limites sont cependant manifestes.

À cet égard, il me semble que l'Église et le monde ont besoin, de manière pressante, de gardiens de la mémoire, des successeurs de Moïse à qui Dieu a donné cette vocation : « *écris... pour en faire mémoire* » (Ex. 17, 14).

Il y a aujourd'hui un profond mouvement négationniste non seulement pour nier la réalité des patriarches bibliques et des actions de Dieu dans l'antiquité, mais aussi tous les événements du Nouveau Testament, de l'historicité de la conception virginale du Christ, à celle des miracles du Christ et de sa résurrection.

Il est urgent que tous les intellectuels qui le peuvent contribuent, autant qu'ils le peuvent et quel que soit leur âge, à consacrer beaucoup de temps à défendre la mémoire de l'Église, la réalité concrète des actions de Dieu dans l'histoire dont témoigne l'Écriture Sainte et qui ne sont pas des inventions imaginées pour combler une prétendue inaction historique de Dieu implicitement mais faussement suggérée.

À une époque où la foi d'un si grand nombre est perturbée par la critique historique de certains, il est plus que nécessaire de réfléchir et de renforcer notre connaissance et notre intelligence des fondements historiques de notre foi. Cela motive mes développements et mes recherches.

En réalité, la valeur spirituelle de l'Écriture est profondément enracinée dans l'histoire concrète.

De même que l'humain est indivisiblement corporel et spirituel, la révélation de Dieu dans l'Écriture sainte s'enracine dans l'histoire

concrète même si c'est souvent avec des images et des symboles.

La compréhension du contexte sumérien d'Abraham est, à cet égard, un outil précieux.

En remontant à cette époque pour situer les origines du livre de la Genèse (plus exactement de sa première partie jusqu'à Abraham), il s'agit surtout, aujourd'hui, de consolider notre foi en la création, dans l'histoire concrète, d'êtres nouveaux, des humains capables de partager éternellement la vie de Dieu avec une conscience libre leur permettant d'aimer.

Dès cette création, Dieu s'est manifesté tel qu'Il est : un et pluriel. Si la théologie de la Trinité n'était pas encore pensée avec la précision de nos langages actuels, il ne faut pas croire trop vite que, dès Adam et Ève et pendant des millénaires, les humains auraient été voués à l'idolâtrie polythéiste et n'auraient découvert le monothéisme que progressivement en passant d'abord par une monolâtrie (un dieu pour chaque peuple en rivalité avec ceux des autres).

Tout au long de l'histoire, Dieu s'est révélé tel qu'il est : créateur du ciel et de la terre, Unique mais aussi pluriel parce qu'il est amour. Non, Abraham n'était pas polythéiste. Il ne fallait pas les développements théologiques du Christianisme pour considérer que Dieu n'était pas divisible en divinités multiples, pour comprendre que le mal ne peut en rien provenir de Dieu mais seulement d'un choix de l'humain (le péché originel), que l'humain peut vivre en communion avec Dieu, et que l'essentiel de la foi est amour et compassion.

Tout cela se trouve déjà dans la première partie de la Genèse et nourrissait déjà la foi d'Abraham.

Imaginer, comme le font beaucoup de commentateurs récents, que ces récits fondateurs auraient été inventés durant le premier millénaire avant Jésus-Christ, à l'époque de l'exil à Babylone ou peu avant, est contraire, aujourd'hui, aux découvertes archéologiques les plus récentes qui confirment plutôt l'enseignement de l'Église qui attribue ce récit à Moïse en considérant qu'il a pu se référer, à son époque durant le deuxième

millénaire avant Jésus-Christ, à des sources écrites autant qu'orales.

Abraham pouvait déjà connaître, au moins oralement, le récit des débuts de la Genèse (la création, Adam et Ève, le jardin d'Eden, le péché originel et le déluge), mais l'usage qu'il pouvait faire de l'écriture et de la tradition écrite à son époque reste inconnu, même s'il provenait de la région où l'écriture a été inventée (sans devoir distinguer ici Elam et Sumer).

Le récit biblique ne contient, en effet, aucune allusion d'une pratique quelconque de l'écriture par Abraham. Il n'y a aucune trace d'une pratique de l'écriture pendant l'époque racontée par le livre de la Genèse. Cette pratique ne commence, dans le récit biblique, qu'avec Moïse.

A priori, on peut penser que, si le récit du début de la Genèse avait déjà fait l'objet d'un écrit complet à l'époque d'Abraham, un exemplaire en aurait été soigneusement emporté par Abraham lorsqu'il a quitté Ur et sa lecture autant que sa conservation auraient été mentionnées.

Le mystère reste grand et concerne toute la place de l'écriture dans la tradition religieuse avant Moïse et même durant la période jusqu'à l'exil à Babylone. Il reste beaucoup à découvrir sans céder à la tentation trompeuse d'imaginer qu'il ait été possible d'inventer un récit sans racines antérieures à un moment de l'histoire, comme certains le pensent trop vite pour le récit de la Genèse.

Il me semble qu'il ne faut pas oublier qu'Abraham était un Mésopotamien, il provenait d'Ur, en Chaldée, dans le pays des Sumériens qui formait la partie sud de la Mésopotamie. Il est donc normal que les onze premiers chapitres de la Genèse qui racontent l'histoire antérieure à Abraham proviennent d'une tradition mésopotamienne.

6. L'adam, une image écrite dans l'argile rouge

Le premier livre de la Bible, le livre de la Genèse, est d'abord l'histoire, depuis leurs origines, d'une famille de Sumériens exilés en Égypte, descendants d'Abraham, Isaac et Jacob.

L'origine géographique et ethnique du peuple hébreu, c'est la ville d'Ur, dans le pays de Sumer, des Sumériens, le foyer de l'invention de l'écriture. C'est de là que provient Abraham. Le pays de Sumer, cela n'a rien de mythique : c'est une région bien précise au sud-est de Bagdad où coulent le Tigre et l'Euphrate.

Les Sumériens étaient d'abord et surtout les inventeurs de l'écriture dans de l'argile rouge.

Au temps d'Abraham, les Sumériens pratiquaient depuis plus de mille ans une écriture dont ils ont développé les potentialités à un point tel que cette écriture sumérienne était connue dans tous les pays avoisinants jusqu'en Égypte. À Ur, comme dans la plupart des villes que l'abondance de la production de briques d'argile cuites a permis d'édifier, des bibliothèques pouvaient accumuler des tablettes d'argile rouge, gravées de textes divers puis cuites pour leur conservation. Des centaines de milliers de tablettes de cette époque ont été retrouvées.

Le rayonnement du sumérien et le développement de l'écriture cunéiforme des sumériens ont été attestés jusqu'à Ebla, cette cité antique située à près de mille km de Sumer (dans le nord-ouest actuel de la Syrie) où on a retrouvé plus de 17.000 tablettes d'argile datant d'environ 2300 avant Jésus-Christ, soit plusieurs siècles avant Abraham, rangées dans une salle d'archives, selon leur objet (administratif, commercial, ou autres), comme dans une bibliothèque moderne, dont la plupart étaient en sumérien mais d'autres dans la langue locale différente (l'éblaïte) avec, notamment, parmi ces tablettes, un dictionnaire de traduction de l'éblaïte et du sumérien.

À la fin du troisième millénaire avant Jésus-Christ, même s'il y avait de nombreuses langues différentes dans les pays voisins, tous utilisaient le sumérien comme référence pour l'écriture. Une même langue dont l'usage oral semble avoir soudainement disparu lors de la destruction d'Ur en 2004 ACN, comme semble l'évoquer le récit biblique de la tour de Babel (future Babylone), autre ville de Sumer près de l'Euphrate (Gn 11, 1-9).

Dans ce contexte historique, n'y a-t-il pas là un surplus de sens à méditer lorsque le Créateur dit : « *Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance* » (Gn 1, 27) ?

Il est difficile d'avancer dans notre compréhension de l'image et de la ressemblance sans amener notre réflexion dans le contexte culturel sumérien des premiers chapitres de la Genèse.

A priori, une image doit normalement ressembler à ce qu'elle représente et nous considérons spontanément que « *à l'image de Dieu* » ou « *à la ressemblance de Dieu* » sont des équivalents. Et, nous ne nous étonnons pas lorsque le récit nous dit d'abord que Dieu créa l'homme « *à son image* » (Gn 1, 27) puis, plus loin, que Dieu créa l'homme « *à la ressemblance de Dieu* » (Gn 5, 1).

Pour nous, une image c'est une représentation généralement apposée sur un papier et « *à l'image de* » signifie « *qui ressemble à* ».

Mais, en a-t-il toujours été ainsi ? Que signifiait une image à l'époque où le récit de la création a pu être écrit pour la première fois ?

Rien ne permet d'alléguer ni que le récit de la création de la Genèse ait été dicté, ni qu'il ait été inventé par Moïse ou un scribe quelconque sans provenir d'une tradition antérieure. Il n'y a aucune raison de penser que, dès que les descendants d'Adam et Ève ont commencé à écrire des textes religieux, ils n'auraient pas mis par écrit le récit de la création dont ils avaient connaissance, ni veillé à sa transmission avec tout le soin apporté à un texte sacré.

N'oublions pas qu'Abraham est issu d'Ur, la capitale du pays des

Sumériens, les inventeurs de l'écriture. Les Sumériens ont longtemps dominé intellectuellement tout le Moyen Orient par leur écriture. L'étendue de la pratique de l'écriture dans le Moyen Orient ne semble pas permettre de penser que les récits de la création n'aient fait l'objet que de traditions orales avant Moïse et même avant Abraham.

Des récits de la création rédigés en sumérien et datés de près de quatre mille ans ont été retrouvés avec de nombreuses similitudes avec les récits bibliques. Des récits sumériens évoquent un déluge similaire. Le récit de la tour de Babel concerne la même région des Sumériens. Le Tigre et l'Euphrate qui baignent le jardin d'Eden coulent dans le pays de Sumer.

Dans ces conditions, bien avant l'apparition de la langue hébraïque, le récit des premiers chapitres de la Genèse a pu faire l'objet d'une rédaction écrite en sumérien dès les premiers temps de l'écriture, inventée au quatrième millénaire avant Jésus-Christ.

Dans le contexte sumérien des débuts de l'écriture, l'image et la ressemblance apparaissent tout autrement. Il est étonnant que les exégètes semblent y avoir été si peu attentifs.

Et il ne faut pas s'arrêter ici à l'écriture cunéiforme la plus connue qui s'est répandue dans tout le Moyen Orient durant le troisième millénaire avant Jésus-Christ.

En effet, la première observation qu'il faut faire c'est que l'écriture sumérienne primitive fut d'abord iconographique ou pictographique. Lors de ses débuts, durant le quatrième millénaire, elle était faite principalement d'images que les Sumériens traçaient dans de petites mottes de terre d'argile, un matériau disponible en abondance dans le pays de Sumer par le fait des alluvions des crues fréquentes du Tigre et de l'Euphrate.

Avant l'écriture phonétique dite « *cunéiforme* » des Sumériens dans laquelle, comme maintenant encore, les signes écrits exprimaient des sons, l'importance de l'image comme élément de base de l'écriture peut aider à mieux comprendre la création de l'humanité à l'image et à la ressemblance de Dieu que relate la Genèse.

Pour les Sumériens de cette époque, une image c'est comme une lettre alphabétique pour nous, c'est la base de l'écriture, sauf qu'une image pour les Sumériens, c'est d'emblée plus qu'une simple lettre, c'est un mot ou une phrase. Une parole.

Une image, c'est une parole écrite, une parole faite chair, une pensée immatérielle inscrite dans un objet matériel.

N'est-ce pas ce qu'il faut entendre en premier lorsqu'il est question d'image dans la création d'Adam et Ève ?

Faisons attention de ne pas nous précipiter trop vite sur la question de savoir à quoi elle ressemble, cette image. Ne confondons pas de suite une « *image* » (l'objet sur lequel une écriture est tracée) et sa « *ressemblance* » (le sujet qu'elle représente qui peut être une chose, un personnage, une situation, ou un événement).

C'est ici que, d'emblée, l'image et la ressemblance évoquées dans le début de la Genèse peuvent être brouillées par notre lecture qui oublie trop aisément, d'une part, la réalité matérielle de la réalisation de l'image (indépendamment de son objet) et, d'autre part, le fait que l'image est aussi un symbole qui exprime et écrit, de manière générale, une action : celle de créer une réalité nouvelle (une parole écrite) dans un support matériel (un écrit) par une pensée immatérielle.

On veut s'intéresser directement et « *littéralement* » à ce que le dessin représente. Une image, cela nous paraît d'emblée une image de ce qu'elle représente avec plus ou moins de ressemblance.

Ainsi, on pense facilement que, puisque l'homme est à l'image de Dieu, cela veut dire qu'il lui ressemble. De ce seul point de vue, image et ressemblance paraissent des équivalents.

Mais, dans le contexte d'une écriture sumérienne faite d'images assez sommaires sur des morceaux d'argile, ce n'est guère équivalent.

Il y a même plusieurs niveaux de perception à considérer pour l'image

chez un Sumérien.

Au niveau particulier, l'image, pour un Sumérien comme pour nous, c'est ce que nous percevons d'emblée : c'est ce qui est représenté par un dessin qui ressemble (plus ou moins bien) à ce qu'il montre. C'est le niveau de la ressemblance concrète.

À un niveau plus général, l'image, pour un Sumérien, c'est l'outil de base de l'écriture.

Au niveau de son écriture elle-même, le mot écrit « *image* » peut être un dessin symbolique qui représente l'outil de base de l'écriture ou l'action d'écrire.

Et l'action d'écrire peut elle-même être une image d'une réalité plus générale, celle de créer une réalité nouvelle par une pensée immatérielle transcrite de manière visible dans une réalité matérielle. C'est, par exemple, l'action de Dieu qui « pense » l'humain puis le rend réel dans le monde matériel.

Comment ne pas être interpellé par cette variété de quatre points de vue et ne pas y chercher des pistes de réflexion pour essayer de mieux comprendre l'image et la ressemblance au cœur de notre création ? S'agit-il vraiment et simplement d'équivalents ? N'y a-t-il rien de plus à découvrir ?

Dans le texte hébreu, chacun des deux mots (image et ressemblance) est précédé par une préposition différente.

La traduction française officielle relève bien la différence en traduisant « *Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance* ».

En lisant « *Faisons l'homme à notre image* », il ne faut pas trop vite penser à la ressemblance qui concerne l'objet ou le sujet de cette image, à ce qu'elle représente, mais pensons d'abord à ce qu'est une image en général.

Une image, c'est d'abord un concept général et abstrait (comme : une maison), avant d'être appliquée à un cas particulier (une image de telle

maison de tel style à tel endroit).

Il n'y a pas de répétition dans les mots image et ressemblance si on accepte de considérer que l'image est un concept général et la ressemblance une indication sur l'objet ou le sujet d'une image.

Et ici, la différence des deux prépositions hébraïques (*beth* devant le mot image et *caph* devant le mot ressemblance) peut se comprendre. Pour savoir ce que représente une image ou à quoi ressemble ce qu'elle montre, il est normal d'utiliser le mot « *caph* » (selon) car la ressemblance renvoie au modèle qu'une image concrète représente. La ressemblance concerne le sujet ou l'objet d'une image concrète.

D'emblée, il faut observer, par contre, que la préposition « *beth* » traduite par « à », dans l'expression « à notre image », n'a pas le sens de « comme » ou « selon » de la préposition « *caph* » dans la suite du verset biblique en cause, ni ailleurs dans le même premier chapitre de la Genèse.

La préposition « *beth* » peut être traduite par « dans », ou « sur » ou « à », mais semble toujours accompagner un verbe actif et renvoyer à une action, et donc ici au fait même de faire une image.

Cette préposition « *beth* » se retrouve répétée à cinq reprises dans la suite du même verset où elle est appliquée à la vocation de l'humain créé qui est de « dominer sur » (le texte hébreu comprend un verbe actif suivi de cinq objets précédés chacun de la préposition *beth*).

À cet égard, la traduction officielle italienne traduit bien le texte hébreu de Gn 1, 26 : « E Dio disse : « Facciamo l'uomo... e domini sui pesci del mare et sugli uccelli del cielo, sul bestiame, su tutte le bestie selvatiche e su tutti i rettili che strisciano sulla terra" ».

Il me semble que si un texte répète cinq fois une préposition qui vient d'être utilisée dans le même verset pour la création de l'humain, cela peut vouloir attirer notre attention sur l'importance de cette préposition pour bien comprendre le sens de ce qui nous est dit.

Littéralement, le texte hébreu, généralement traduit par « Faisons l'homme

à notre image », peut être traduit par « *Faisons l'humain dans une image de Nous* ». C'est proche de la version officielle du Vatican en anglais : « « *Let us make man in our image* ». Le site internet *Lexilogos* propose une traduction mot à mot encore plus précise : « *and he is saying Elohim we shall make human in image of us as likeness of us* ». (Scripture4all [PDF] Bible interlinéaire : hébreu & traduction de chaque mot en anglais).

Une image « *de* » Dieu (« *Notre* » image) cela peut signifier une image qui « *provient de Dieu* » ou une image qui « *représente Dieu* » ou les deux (une image qui provient de Dieu et qui le représente). Faire « *dans* » une image cela peut signifier « *à l'intérieur d'une image* » ou « *par le moyen d'une image* ».

Mais, ici, comme la ressemblance fait l'objet de la seconde partie du projet divin lorsque, après avoir indiqué « *Faisons l'homme à notre image* », la parole de Dieu précise « *et selon notre ressemblance* », il semble qu'on peut comprendre, par cette double précision, que l'humain créé est à la fois une image « *de* » Dieu, en ce sens qu'il s'agit, d'une part, d'une « *image* » réalisée par Dieu, d'une œuvre de Dieu qui est une « *image* » (qui, comme symbole de base de l'écriture sumérienne, indique une création par l'inscription d'une pensée ou d'une parole immatérielle dans du matériel), et, d'autre part, d'une image qui ressemble à Dieu.

Et, nous retrouvons ici l'utilité de comprendre ce qu'est une image dans la culture sumérienne du quatrième millénaire avant Jésus-Christ : un nouveau mode de langage pour exprimer une pensée, une parole. Non plus par un langage oral qui ne peut être entendu que dans le temps et l'espace du présent, mais par un langage écrit qui permet à la parole de dépasser les limites du présent, pour être communicable à un absent, ailleurs, à un autre moment. Le langage écrit demeure, en effet, dans le temps, et peut être déplacé dans l'espace.

Pour un Sumérien, lorsque Dieu fait une image, il écrit. Il transforme une pensée, une réalité immatérielle, pour en faire une parole qui sort de Lui-même pour demeurer dans une réalité matérielle. Et, lorsqu'il fait une image (l'homme) à son image (qui lui ressemble), il indique que l'homme lui-même comme Dieu auquel il ressemble est créé capable de faire à son tour une image, d'écrire comme Dieu.

La création de l'humain, n'est-ce pas d'abord cela ? De l'immatériel dans du matériel. Une réalité nouvelle qui est créée par de l'immatériel dans du matériel mais qui, en outre, demeure au-delà des limites du présent tant dans le temps que dans l'espace.

Dans la réalité corporelle où tout se renouvelle sans cesse, les êtres de la nature sont précaires comme une parole orale qui n'est entendue qu'au moment où elle est dite, qu'à l'endroit où elle est dite.

L'humain est créé dans le matériel par une pensée immatérielle et pour y demeurer dans le temps, s'y mouvoir et y agir dans l'espace.

Pour créer l'humain, Dieu fait une image, une écriture, c'est-à-dire une action qui fixe dans un support matériel une pensée immatérielle pour en faire une réalité nouvelle, matérielle et immatérielle, corporelle et spirituelle. Aujourd'hui, c'est de l'encre et du papier qui forment matériellement un écrit. Pour les Sumériens, c'était un petit paquet (une tablette) d'argile creusé par un roseau qui formait matériellement un écrit.

Pour créer l'humain, un être corporel et spirituel, il fallait, et c'est ce que le Créateur a fait, réaliser une image, c'est-à-dire fixer de l'immatériel dans du matériel.

N'est-ce pas là l'élément essentiel qui caractérise notre création comme « être à la fois corporel et spirituel » (C.E.C., n° 362) en qui « *L'unité de l'âme et du corps est si profonde que l'on doit considérer l'âme comme la « forme » du corps* » de sorte que « *l'esprit et la matière, dans l'homme, ne sont pas deux natures unies, mais leur union forme une unique nature* » (C.E.C., n° 365) ?

Et, pour confirmer que c'est bien ainsi qu'on peut comprendre que Dieu, pour créer l'homme, a décidé de « *faire une image* », une image faite par Dieu, une image provenant de lui, ne suffit-il pas de lire, dans la suite du récit, ce que Dieu a réellement fait ?

Le récit de la Genèse va très exactement nous montrer Dieu qui fait une image pour créer l'humain, tel que pouvaient le comprendre les Sumériens, le lecteur d'une écriture primitive pictographique faite

principalement d'images.

Pour décrire et représenter, par une image écrite, l'action de Dieu qui crée une réalité immatérielle dans la réalité matérielle qui est elle-même une image, c'est précisément la réalisation d'une image qui en donne une représentation symbolique adéquate.

Dieu dit, d'abord, « *Faisons l'homme dans une image de nous* », une image faite par nous, une écriture (un acte qui crée de l'immatériel dans du matériel, qui inscrit de la pensée dans du corporel). Dieu crée l'homme en faisant une image.

L'image dont Dieu parle lorsqu'il dit « *Faisons l'humain dans une image de Nous* » ne nous montre pas Dieu lui-même, dans sa substance abstraite en dehors de toute action, mais Dieu à l'œuvre lorsqu'il crée l'humain. Une image de Dieu qui écrit une image.

Pour écrire cela, comme on le faisait chez les Sumériens lorsqu'ils ont inventé l'écriture, il fallait écrire (dessiner, graver) une ou des images montrant Dieu qui extrait de la poussière d'un morceau d'argile du sol pour y graver une écriture de sorte que la masse d'argile qui n'était que matière devienne une parole écrite, une parole faite chair.

La Genèse nous dit que « *Dieu forma l'homme de la poussière de la glaise et lui insuffla un souffle de vie, de sorte que l'homme devint une âme vivante* » (Gn 2, 7).

Quelle est cette action de Dieu dans la réalité terrestre qui se trouve liée, pour la création de l'humain, à un souffle de vie qui fait exister dans la chair une âme capable de partager éternellement la vie de Dieu, une âme immortelle ?

Adam et Ève ont été créés à un endroit et à un moment de l'histoire, par une action divine lors de laquelle « *Dieu a façonné l'humain [en hébreu : adam] de la poussière du sol [en hébreu : adamah]* ».

Comment comprendre cette étape ultime du développement terrestre de l'humain au moment de la création lorsque Dieu « *forma l'homme avec la*

poussière du sol ». (Gn 2, 7) ?

Le mot hébreu « *yatsar* », traduit par « *façonna* », est le même que le mot utilisé ailleurs pour décrire l'action d'un potier qui travaille l'argile (2 Sa 17, 28 ; Ps 2, 9 ; Is 29, 16 ; Is 41, 25 ...etc.) et auquel nous pensons spontanément, même si nous avons quelque peine à imaginer qu'il soit possible d'insuffler de la vie dans de l'argile.

Mais, attention, le mot français « *sol* » nous renvoie trop vite et à tort à la surface du sol sous nos pieds. En réalité, le mot du texte hébreu est « *adamah* », ce qui renvoie à un matériau particulier caractérisé par sa couleur, l'argile rouge, et non à la surface du sol de la terre indépendamment de son matériau.

L'humain, ce n'est pas n'importe quel homo sapiens, mais un « *adam* », ce qui signifie, en hébreu, un « *rouge* », et ce mot qui le caractérise vient d'une matière : le sol. Et ce sol, c'est en hébreu : l' « *adamah* », la « *terre rouge* ». Ce n'est pas n'importe quelle terre ou n'importe quel sol.

Le texte biblique ne dit pas que l'humain est tiré de la poussière de la « *terre* » (en hébreu : l' « *erets* ») sans autre précision.

La référence est faite expressément à de la poussière de l'argile rouge.

C'est avec de l'argile rouge que Dieu forme la réalité terrestre de l'humain dans lequel Dieu va insuffler un souffle spirituel de vie pour qu'il soit créé à son image.

Mais, qu'a-t-il modelé, façonné comme un potier, au moment où il insuffle à l'humain sa propre vie, son souffle spirituel ?

Contrairement au potier, Dieu ne façonne pas une masse d'argile pour lui donner une forme globale comme un potier qui transforme un morceau d'argile en vase ou en sculpture.

Ce que Dieu façonne, c'est de la « *poussière* » de la glaise, de l'argile rouge.

Le mot hébreu « *aphar* » traduit par « *poussière* » est un mot qui peut aussi

se traduire par poudre, mortier, rebuts, débris.

Le mot latin de la nouvelle Vulgate traduit ce mot « *aphar* » par « *pulverem* », ce qui évoque une matière « *pulvérisée* », réduite en poudre. Ainsi, cela n'exprime pas seulement une poussière présente passivement, mais une poussière produite par une action dans l'argile, un résidu ou un déchet provenant d'une action dans une masse d'argile.

Dieu ne forme pas l'humain en modelant une masse d'argile comme pour en faire un objet utilitaire ou esthétique, mais par un retrait d'un peu de matière.

Et, ici, il faut constater que la référence au potier perd de sa pertinence car, si le potier travaille et façonne de l'argile pour en former un objet, ce n'est pas avec la poussière de l'argile qu'il retire, mais avec sa masse agglomérée. Une masse d'argile est moulée par le potier pour en faire l'objet souhaité.

Par contre, le Sumérien, lorsqu'il réalise une image, doit graver dans l'argile et en gratter un peu de matière pour y tracer un signe.

La traduction latine de la Vulgate ouvre ici la compréhension du mot « *poussière* » en ce qu'elle le traduit par le mot « *pulverem* » ce qui renvoie davantage à une poussière produite volontairement, « *pulvérisée* », de la masse de l'argile rouge.

Il faut ici se détacher de notre compréhension de l'écriture qu'à notre époque, nous percevons matériellement davantage comme une peinture (de l'encre colorée ajoutée sur un support) que comme une gravure (des traits marqués par un retrait d'un peu de matière du support).

Comment, pour des Sumériens qui dominent le monde, à cette époque, par leur maîtrise de l'écriture sur des tablettes d'argile rouge, ne pas y percevoir, au-delà d'un premier sens qui renvoie à la formation générale du corps humain dans son ensemble, une possible référence à la poussière extraite d'une tablette d'argile rouge par un acte d'écriture ?

Car, pour un Sumérien, écrire c'est retirer une fine couche de poudre

d'argile en creusant un trou dans une tablette d'argile rouge afin de lui donner un sens.

Voilà qui peut renverser la compréhension du texte biblique de la création de l'humain et faire apparaître une signification « *autre* ».

L'humain, créé par un souffle spirituel de Dieu, n'est-il pas aussi créé, dans la chair terrestre, par le don d'un accès au langage symbolique que l'humain découvre par l'écriture qui lui donne accès à un « *autre* », par des signes écrits dans l'argile matérialisant la parole ? L'humain est créé par la parole. Celle qui se parle, s'écrit et se lit.

N'est-ce pas la poussière de l'argile qui est retirée par l'écriture qui montre ce que fut la création singulière de l'humain ? Par ce grattage d'une argile rouge, Dieu n'a-t-il pas exprimé la singularité qui caractérise l'adam, qui va lui donner son nom ? Il devient l'adam. Pas n'importe quelle créature : il est celle qui est façonnée par de la poussière retirée de l'argile rouge, par un acte d'écriture créant un être capable d'accéder à son tour à l'écriture et la lecture.

Le vide, le trou, creusé dans l'argile par le retrait d'un peu de poussière lors d'une écriture, ne contribue-t-il pas à former l'intelligence libre de l'homme dans laquelle Dieu a insufflé un souffle spirituel qui en a fait une âme immortelle d'une nature indissociablement terrestre et spirituelle ?

Dans l'argile, la parole pensée ou orale se fait matière. Elle se fait chair.

La poussière d'argile que le calame retire dans l'argile fait surgir un trou qui fait sens et qui devient symbole pour lui et pour tout autre qui peut en partager le sens.

Cette ouverture au symbole permet à l'homme de se construire, s'édifier, et se développer avec un autre que lui-même.

Pensons à ce qu'est, concrètement, l'écriture.

Avec des gestes et un langage oral sans écriture, l'adam peut dialoguer

avec ses semblables, mais uniquement en la présence de l'autre. La parole orale n'est entendue que par celui qui est présent au moment et à l'endroit de celui qui parle. Seule la parole fixée sur un support matériel extérieur à lui-même permet à l'humain de la transmettre et de l'accumuler au-delà du présent, dans le temps et dans l'espace. La parole écrite étend la parole à d'autres que les yeux ne peuvent voir au moment et à l'endroit de l'écriture.

En creusant des signes dans l'argile, l'humain dispose aussi d'un moyen de penser lui-même ses propres écrits, mais aussi de partager ses pensées avec un autre que lui-même.

Dès le moment où un humain a acquis un moyen de représenter matériellement sa pensée, en dehors de lui, son psychisme transcende la limitation dans le temps et l'espace de la parole orale et entre dans une perspective qui peut le tourner vers l'infini de Dieu qui est présent sans limite dans le temps ou l'espace. L'écrit, au contraire de l'oral, peut être transmis et partagé avec d'autres qui ne sont ni au même endroit, ni au même moment.

Dans son livre « *Où en sommes-nous ? Une esquisse de l'histoire humaine* », Emmanuel Todd observe que : « *Nous aurions tort de ne voir, dans l'apprentissage de la lecture que l'acquisition d'une technique. On commence aujourd'hui à mesurer l'élargissement du fonctionnement cérébral induit par un usage intensif et précoce de la lecture... On peut évoquer un cerveau modifié par l'alphabétisation...*

La lecture crée un homme nouveau. Elle change le rapport au monde. Elle permet une vie intérieure plus complexe et réalise une transformation de la personnalité, pour le meilleur et pour le pire... la transformation psychique qui accompagne la pratique régulière de la lecture ... la transformation d'une personnalité... en une personnalité nouvelle dirigée par un gyroscope intérieur » (p. 159).

A-t-on assez perçu ce que l'écriture peut nous dire de la création de l'humanité ?

Au cœur de la création de l'humain à son image, façonné en être libre

d'aimer, de choisir ou non la vie en communion avec Dieu, en être responsable, Dieu n'a-t-il pas forgé sa conscience en rendant l'humain capable de distance et de réflexion hors de lui-même, comme l'écriture en est la manifestation concrète ?

Le Christ, Parole faite chair, n'en donne-t-il pas un écho ou une image lorsqu'il est confronté à un adultère, ce péché qui symbolise l'infidélité d'Israël autant que l'infidélité de tout homme ?

En effet, nous pouvons observer qu'outre une parole, par laquelle Jésus invite chaque auditeur à comprendre l'universalité du péché depuis le péché originel, ce choix libre fait par les humains (« *Que celui qui parmi vous est sans péché lui jette la première pierre !* »), n'est-ce pas la formation de la conscience de chacun qui se trouve évoquée lorsque Jésus se baisse et écrit sur le sol, par des traits qui enlèvent un peu de poussière du sol ? (cf. Jn, 8, 1-10) N'est-ce pas comme au jour de la création lorsque Dieu forme l'humain avec de la poussière retirée du sol ?

En présence du péché (l'infidélité de tout homme à son Créateur), le Christ, par qui tout a été fait, n'a-t-il pas refaçonné la conscience de ceux qui se trouvaient en présence du mal en écrivant sur le sol ? N'était-ce pas une évocation de l'acte Créateur de la conscience humaine ? Y a-t-il une responsabilité d'un choix conscient devant le bien ou le mal sans une possibilité de mise à distance en dehors de soi ?

Que nous dit le texte de la Genèse, dans sa version française officielle ? :
« *Alors le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant* » (Gn 2, 7).

Ne pensons-nous pas trop vite que l'adam c'est la poussière elle-même (que Dieu rassemblerait puis façonnerait après l'avoir enlevée du sol argileux) ? Le texte ne le dit pas expressément, ni certainement.

Si Dieu fait une image, s'il écrit, la poussière qu'il pulvérise de l'argile rouge est-elle, elle-même, l'image ? Non, bien sûr ! Cette poussière est seulement ce qui est retiré de l'argile rouge pour que l'image y apparaisse.

Ne sommes-nous pas ici comme ce fou d'un proverbe chinois qui, lorsque le sage lui montre la lune avec le doigt, regarde le doigt et non la lune ?

Ce qui importe ici, ce qui est créé, il ne faut pas le regarder dans la poussière retirée mais dans ce que la masse d'argile est devenue après que la poussière en ait été retirée par une écriture qui y a inscrit une pensée ou une parole.

Le récit biblique nous montre que Dieu réalise bien ce qu'il a dit : Faisons l'homme dans une image que nous allons réaliser et Il l'a fait lorsqu'il a enlevé de la poussière de l'argile rouge pour en faire l'homme ce qui représente une action divine qui inscrit de la pensée, de l'immatériel, du spirituel, dans du physique, du matériel, du corporel.

C'est en faisant une image que Dieu a créé l'homme. Nous sommes une lettre vivante de Dieu.

Mais, ceci ne suffit pas pour nous préciser ce qu'est l'homme, quel est le sujet de l'image que Dieu fait. Quel est l'être nouveau que Dieu décide de créer ? Quel est l'objet ou le sujet de l'image réalisée par Dieu ? Qui est cet humain voulu par Dieu ?

N'est-ce pas ce que révèle la précision distincte « *selon notre ressemblance* » ?

Relevons d'abord le pluriel dans lequel nous pouvons percevoir aujourd'hui une évocation de la Trinité. « *Selon notre ressemblance* », cela ne parle pas d'abord de l'humain qui est encore à créer, mais de Dieu Lui-même, de la ressemblance du Père, du Fils et de l'Esprit Saint.

La référence à la Trinité dans la compréhension de la Genèse peut surprendre si nous pensons que ce concept n'a été précisé qu'au cours des premiers siècles de la Chrétienté, mais, en fait, ses racines sont beaucoup plus anciennes et il est cohérent de penser que la réalité de Dieu n'a jamais cessé de se manifester telle qu'elle est, même si la pluralité dans l'unicité de Dieu n'était que confusément perçue avant sa

pleine manifestation par l'Incarnation du Christ qui nous permet depuis lors de relire autrement l'histoire antérieure.

Dans notre culture chrétienne, Dieu le Père est souvent représenté comme un vieux Monsieur avec une grosse barbe planant là-haut sur des nuages, mais comment les ancêtres sumériens d'Abraham issu d'Ur, la capitale de Sumer, ont-ils représenté Dieu dans la toute première écriture de la création ?

À cet égard, la perception de la Trinité apparaît déjà dans le récit d'une rencontre faite par Abraham près du chêne de Mambré (Gn 18, 1-2).

En effet, Abraham, qui provenait d'Ur, la capitale du pays de Sumer, connaissait les religions de son pays dans lequel chaque cité indépendante développait son propre culte avec des divinités principales et secondaires mais avec surtout, pour l'ensemble du pays, une triade dominante de trois dieux issus d'une même matrice, ce qui donne un contexte particulier à la rencontre de trois personnes divines dans lesquelles Abraham a pu reconnaître la Trinité d'un Dieu unique, malgré le polythéisme des Sumériens qui ne doit pas être trop rapidement caricaturé.

L'indépendance des cités sumériennes et de leurs prêtres a suscité de multiples variantes religieuses, mais, dans le pays de Sumer, il y avait cependant trois cités dominantes sur le plan religieux : Uruk, Eridu, et Nippur. La divinité honorée principalement dans chacune de ces trois cités a pu susciter chez beaucoup une perception de trois dieux partageant les rivalités et les différences des trois cités, mais rien ne permet d'affirmer a priori que tous les Sumériens, dont Abraham et ses pères, partageaient cette perception polythéiste. Certains ont pu considérer que la divinité que chaque cité indépendante adorait, n'était pas nécessairement un dieu autre que celui de la cité voisine et qu'en réalité, c'est une même divinité qui était invoquée sous des noms différents attribués à un même Dieu adoré de manières différentes et sous des traits différents.

Les Sumériens évoquaient déjà une matrice divine unique (« *l'absu* ») pour chaque divinité adorée dans chaque cité. Ils ont perçu cette matrice

unique de manière impersonnelle comme étant des eaux primordiales, mais ils l'ont aussi perçue comme une mère primordiale au point de considérer la divinité des trois principales cités religieuses comme trois enfants de cette mère.

Au-delà des développements polythéistes, on peut y percevoir une certaine conscience de l'unicité de Dieu.

Le début de la Genèse évoque aussi des eaux primordiales qui précèdent toute création et, comme dans la Genèse, les Sumériens considéraient les eaux primordiales (« *absu* ») comme la matrice de toute vie et de toute création, une sorte de désignation de « *la* » réalité créée qui « *est* » fondamentalement.

Dans l'*absu*, les Sumériens avaient déjà une possibilité de reconnaître un Dieu unique. Ils ont d'ailleurs personnalisé l'*absu* sous le nom de Nammu ou Ninhursag, la déesse mère, la matrice des dieux. Avec diverses variantes explicatives, cette déesse mère, qui paraît se confondre avec l'*absu* impersonnel, est considérée comme l'origine des trois divinités principales considérées elles-mêmes comme les Créateurs du monde : **An** adoré à Uruk, **Enki** adoré à Eridu et **Enlil** adoré à Nippur.

Les eaux primordiales connues des Sumériens, l'*absu* qui englobe une triade de trois êtres divins, n'est-ce pas déjà une image encore floue de la « *réalité* » de Dieu, une représentation ou une préfiguration, non encore clairement conscientisée, du Dieu unique comprenant une pluralité de personnes ?

An était le plus important des dieux sumériens. Il personnifiait le ciel et les constellations. Il était le dieu par excellence, le dieu suprême, le dieu souverain qui dirigeait tout l'univers : dieux, esprits ou démons. Il présidait l'assemblée des dieux et des êtres devenus immortels. Toutes les divinités l'honoraient comme leur chef, comme leur père. Comment ne pas penser au Père dans la Trinité ?

Enki est enfanté par An (le Père) et Nammu (les eaux primordiales). C'est à Enki que Nammu, matrice de toute vie, confie la création de l'homme. Son nom est composé, en sumérien, de « *en* » (Seigneur) et

« *ki* » (la terre). Il est le maître de la sagesse, le lien entre la terre, le monde d'en bas, et les cieux. Comment ne pas penser au Logos, au Fils éternel incarné ?

Enlil est constitué, en sumérien, des termes « *en* » (Seigneur) et « *lil* » (air, vent, souffle) ce qui évoque déjà l'Esprit Saint. Il fait le lien entre le ciel et la surface de la terre. Il a été considéré comme la divinité du vent. Celui par qui vient l'onction qui fait les rois. Comment ne pas y percevoir déjà les prémises d'une révélation de l'Esprit Saint dans la Trinité ?

Abraham n'ignorait rien de cette triade divine lorsqu'il reçut trois messagers près du chêne de Mambré. Mais, rien n'impose d'imaginer que le père des croyants ait cru qu'An, Enki et Enlil étaient trois dieux distincts. Les considérait-il, pour autant et seulement, comme de faux dieux sans autre nuance ?

Il pouvait y avoir du vrai dans la pluralité divine sumérienne. De même que St Paul n'hésita pas à se référer à une statue d'un dieu inconnu pour attirer les Athéniens vers le vrai Dieu (Ac 17, 23) ou que le Concile Vatican II a reconnu que toute religion peut contenir une part de vérité, Abraham a pu reconnaître une part de vérité dans les trois principaux personnages divins de la religion sumérienne.

Avant l'Incarnation du Christ, et même déjà avant Abraham, Dieu qui est Trinité n'a jamais manqué de se révéler aux hommes autant que possible à travers leurs connaissances même erronées.

À travers la religion des Sumériens, Dieu n'a-t-il pas fait apparaître une préfiguration discrète de Sa Trinité, pleinement révélée plus tard dans le Christ, qui a pu aider Abraham à reconnaître le Dieu unique dans les trois personnes qui le visitaient près du chêne de Mambré ?

Abraham a pu percevoir qu'au-delà de l'apparence des trois noms et des particularités de la divinité adorée dans chacune des trois cités principales de la religion sumérienne, il n'y avait, en réalité, qu'un même Dieu unique adoré sous trois représentations d'un même Dieu. Il a pu y percevoir le Dieu unique adoré de trois points de vue différents comme on peut percevoir un individu sous divers aspects.

Mais, c'est ici que le récit du chêne de Mambré se révèle bouleversant, car ce n'est pas un individu mais trois personnes qui viennent à la rencontre d'Abraham. Il en voit trois, mais il n'en adore qu'une. En trois personnes distinctes, Abraham reconnaît que Dieu est un sans aucune division, mais aussi qu'Il est plus qu'une seule personne, qu'un seul individu.

La foi d'Abraham ne se laisse enfermer ni dans un polythéisme ne percevant la divinité que dans une multitude d'individus divins, ni dans la vision trop étroite d'un monothéisme trop humain réduisant Dieu à un seul individu, mais accède à une transcendance qui lui fait percevoir qu'au-delà du point de vue humain incapable de concilier le un et le multiple, Dieu est un et trine. Un et pluriel. Il voit trois personnes venir à sa rencontre et il y reconnaît un seul Dieu.

Près du chêne de Mambré, Abraham accueille ses trois visiteurs divins avec les mêmes honneurs, mais, c'est un seul, le Dieu unique, qu'il adore en eux.

L'Écriture et la foi de l'Église y reconnaissent un acte de foi fondamental du père de tous les croyants : malgré les multiples divinités sumériennes, Abraham accueille trois personnes divines, mais il n'adore qu'un seul Dieu.

Abraham écarte ainsi toutes les allégations légendaires des divers mythes sumériens opposant des dieux entre eux dans des rivalités complexes et des alliances précaires. Il comprend ce qui sera, plus tard, détaillé de manière abondante : Dieu est un. Il a compris qu'il est profondément insensé d'imaginer des conflits, des divisions ou des contradictions en Dieu, des divinités opposées entre elles d'une quelconque manière, ou des divinités séparées dans le temps par des générations successives.

Face aux dieux multiples imaginés par les hommes, Abraham sait que Dieu est un et qu'il faut l'adorer Lui seul. Ce sera le cœur de la foi du peuple de ses descendants. Tu n'adoreras qu'un seul Dieu.

Mais, Abraham comprend aussi que cette unicité de Dieu ne correspond pas à la perception humaine d'un individu isolé dans le temps et l'espace, que Dieu qui est unique est aussi davantage qu'une individualité.

Cette pluralité divine est présente dans le premier verset du récit de la création de la Genèse, mais aussi lorsque Dieu crée l'homme en s'exprimant au pluriel : Faisons l'homme à notre image.

Abraham n'a-t-il pas compris que Dieu est amour ? La vie de Dieu est une vie d'amour. Il n'y a pas de vie sans amour. Dieu ne peut donc pas être réduit à un seul individu, à une personne isolée. Il est davantage, car il n'y a pas d'amour possible sans pluralité. L'amour unit des personnes. Pluralité et unité sont inséparables en Dieu.

Abraham semble déjà comprendre que la vie divine est une communion d'amour dans une unité parfaite et que le Dieu unique ne peut être compris dans une perception humaine qui le réduit à un individu mais qu'il est davantage, qu'il est une unité d'amour qui implique en Lui une pluralité.

Si Dieu était solitude, si la vie divine pouvait être vécue par un être seul, alors la vie serait une réalité sans amour. On pourrait certes y ajouter de l'amour, mais l'amour ne serait pas essentiel ni à la vie de Dieu, ni à la vie des hommes créés à son image, puisque, sans la création, Dieu vivrait seul de toute éternité. En accueillant un seul Dieu en présence de ses trois visiteurs, Abraham comprend que la vie de Dieu est davantage qu'une solitude, qu'elle est une vie d'une pluralité de personnes en parfaite unité, en communion parfaitement harmonieuse, dans un lien d'amour éternel.

Et cette pluralité se trouvait déjà dans l'image elle-même lorsque Dieu dit « *Faisons l'homme à notre image* ».

« *À notre image* » évoque une création trinitaire qui se retrouve dans l'image de la création de l'homme.

À cet égard, l'inspiration du texte primitif a pu dépasser ce dont son auteur a pu avoir conscience.

En effet, cette image de Dieu qui crée en écrivant dans l'argile rouge nous montre le Père Créateur, mais aussi, ce qui sera révélé plus tard, Celui par qui tout a été fait, la parole qui se fait chair (le Christ est Lui-même image en tant que Parole qui se fait chair) et qui va s'incarner dans cette image, et, enfin, l'Esprit Saint. Ce n'est que lorsque le souffle de l'Esprit Saint vient dans l'image façonnée que l'homme devient un être vivant.

Mais, il reste à préciser la ressemblance de l'image. Comment l'humain va-t-il être réalisé selon la ressemblance du Père, du Fils et de l'Esprit Saint ?

Pour l'humain, il faudra aussi un vis-à-vis semblable dans une communion d'amour pour que l'humanité ressemble à la communion d'amour de semblables dans la Trinité. L'humain ne trouvera pas un tel semblable dans la nature. Il faudra un surplus de création pour réaliser cette ressemblance dans l'humanité. C'est la création d'une femme, une semblable, qui va faire advenir une communion d'amour entre un homme et une femme semblables, selon la communion divine de semblables. Une communion qui ressemble à la communion de la Trinité de Dieu. Cette ressemblance sera créée dans le jardin d'Eden, dans cette réalité spirituelle du monde de Dieu.

Mais, dans un premier stade, lorsque Dieu fait l'humain, il le crée d'abord dans sa singularité. Il crée une personne. La ressemblance n'est pas immédiatement trinitaire.

Reprenons ici les extraits en cause de la Genèse dans le texte officiel français :

« Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance » (Gn 1, 26).

« Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa mâle et femelle » (Gn 1, 27)

« Le jour où Dieu créa l'homme, il le fit à la ressemblance de Dieu ; il les créa homme et femme ; il les bénit et il leur donna le nom d'« homme » », le jour où ils furent créés. » (Gn 5, 1-2)

« Adam vécut cent trente ans, puis il engendra un fils à sa ressemblance et selon son image » (Gn 5, 3)

Dieu est un. Il n'y a pas de ressemblance de Dieu, ni de vie de Dieu, sans amour et communion, sans pluralité, sans altérité, mais, en tout, Dieu est toujours « *un* ».

L'humain à la ressemblance de Dieu doit être « *un* » autant que « *communion* ». Singulier et en communion avec d'autres.

Avant de réaliser la ressemblance à Dieu, en ce qu'il est une communion d'amour de trois personnes, « *selon notre ressemblance* », Dieu crée d'abord l'humain selon « *sa* » ressemblance. Au singulier. C'est d'abord l'unicité de Dieu qui est montrée. Il crée d'abord à « *son* » image (ou « *dans* » » une image de Lui). C'est dans une image de « *Lui* » qu'il crée. Et le texte précise que cette singularité et cette unicité ne disparaissent pas dans la différence sexuelle. Mâle et femelle, il les crée, l'un comme l'autre, dans Son image, dans une image de Lui. Mais, le seul fait de la différence sexuelle n'est pas suffisant pour accomplir une création selon « *notre* » ressemblance.

Sans l'amour librement choisi de l'homme lui-même, Dieu peut réaliser et créer une ressemblance avec l'unicité de Dieu, en créant un être singulier. Un être qui, comme son Créateur, peut « *écrire* », c'est-à-dire, dépasser mentalement le présent pour créer de l'immatériel dans du matériel.

Mais, pour ouvrir un accès à une ressemblance trinitaire, l'être singulier sexué doit encore découvrir un vis-à-vis semblable mais distinct dans une réelle altérité, pour pouvoir accéder lui-même à l'amour d'une communion.

La ressemblance de plusieurs personnes en communion d'amour sera réalisée dans le jardin d'Eden. L'amour conjugal d'Adam et Ève va montrer l'achèvement de la création divine selon « *Notre* » ressemblance.

Après le péché originel, le pluriel disparaît et il demeure seulement que Dieu a créé l'humain à « *sa* » ressemblance. L'amour trinitaire n'est plus pleinement présent, mais seulement la singularité, l'image de l'unicité de Dieu.

Adam ne va plus pouvoir engendrer une image à la ressemblance de Dieu, mais il va seulement engendrer « à sa ressemblance » et « selon son image » (Gn 5, 3). Il n'a plus que lui-même pour modèle. Il ne peut pas lui-même créer un être nouveau qui pourrait être autre sans péché originel, mais seulement reproduire un semblable selon ce qu'il est lui-même devenu.

Mais, le modèle de Dieu pour l'homme, c'est la Trinité, la ressemblance avec la communion d'amour des personnes de la Trinité. Le modèle d'Adam, après le péché originel, ce n'est plus qu'une image qui lui ressemble.

Il transmet et reproduit cette image créée par Dieu : un être nouveau, corporel et spirituel, fait d'immatériel dans du matériel. Nous sommes des images d'Adam qui est lui-même image de Dieu. Nous sommes bien ainsi à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Mais, hélas, la ressemblance n'est plus celle du Dieu trinitaire, mais celle d'Adam blessé par le péché originel, séparé de Dieu.

Il reproduit non plus dans une image qu'il crée librement, mais il engendre directement à l'identique, à sa ressemblance.

7. Le corps, l'esprit et l'âme

La création de l'humain est décrite par l'Écriture comme étant la création d'une âme par un souffle spirituel dans un corps :

Gn 2, 7 : « *Alors le Seigneur Dieu modela l'homme (litt. : l'humain) avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant (litt. : une âme vivante) »*

1Thess 5, 23 : « *Que votre être entier, l'esprit, l'âme et le corps soit gardé sans reproche. »*

Que dit le Catéchisme de l'Église ?

« L'homme tient une place unique dans la création : il est à l'image de Dieu; dans sa propre nature il unit le monde spirituel et le monde matériel. » (C.E.C., n° 355)

« La personne humaine, créée à l'image de Dieu, est un être à la fois corporel et spirituel. » (C.E.C., n° 362)

« Le corps de l'homme participe à la dignité de l'"image de Dieu" : il est corps humain précisément parce qu'il est animé par l'âme spirituelle » (C.E.C., n° 364)

« C'est grâce à l'âme spirituelle que le corps constitué de matière est un corps humain et vivant ; l'esprit et la matière dans l'homme, ne sont pas deux natures unies mais leur union forme une unique nature. » (C.E.C., n° 365)

Le corps, c'est une réalité matérielle. Mais, le corps n'est pas que matériel. Notre cerveau matériel détermine aussi notre caractère, notre sensibilité, notre intelligence, notre affectivité.

L'esprit que Dieu a insufflé en nous et l'Eden, la réalité spirituelle de Dieu, dans lequel il a plongé nos premiers parents créés à son image, ne peuvent pas être clairement compris par le seul cerveau de notre corps. Mais, la Genèse nous montre que ce souffle spirituel divin est la source de notre être.

L'âme humaine créée, c'est le produit de la rencontre de cet esprit qui

vient de Dieu et d'un corps matériel humain qui a été lentement façonné dans la création de Dieu depuis le Big Bang.

Une image pertinente pour comprendre ce qu'est l'âme de l'humain créé à l'image de Dieu, qui est une réalité spirituelle dans et par un corps, c'est celle d'une sculpture (l'âme) dans un moule (le corps) par un « *matériau* » (l'esprit). Désolé pour cette inévitable contradiction qui matérialise ce qui est spirituel pour présenter une image...

Imaginez le corps humain comme un moule. Chaque corps humain, qui est le produit absolument unique d'une lignée de millions de combinaisons successives depuis le Big Bang, est comme un moule original, différent pour chacun. On dira aujourd'hui son ADN.

Imaginez l'esprit comme un matériau liquide d'une sculpture qui prend exactement et parfaitement la forme du moule naturel jusque dans ses moindres détails et qui se solidifie de manière définitive dans ce moule naturel.

Si vous retirez le moule, vous gardez une sculpture qui correspond parfaitement au moule et à lui seul.

Cette sculpture dont le matériau est spirituel, c'est l'âme, c'est la personne humaine. Son corps (le moule) peut être détruit lors de notre mort physique, mais l'âme spirituelle de ce corps garde la forme de ce corps et d'aucun autre. À la résurrection, chaque âme retrouvera et ne peut retrouver que son propre corps, même s'il sera d'une nature autre.

L'âme spirituelle, la personne « *moulée* » dans un corps, ne peut être créée sans ce corps personnel dans lequel elle a été façonnée. Cette âme spirituelle ne peut davantage exister sans l'esprit insufflé dans ce corps.

Âme, corps et esprit définissent ainsi chaque humain de manière indivisible.

L'humain, c'est une âme qui est créée au moment de la conception de chacun de nous, lorsque l'esprit insufflé par Dieu dans l'humanité rencontre un nouveau corps humain façonné par Dieu, lors de la fusion

des gamètes provenant de chacun de ses père et mère.

Sans corps, il n'y a pas d'humain.

Sans esprit, il n'y a qu'un corps matériel et animal, même s'il peut être très intelligent et plein de sensibilité.

On peut parler des âmes pour désigner les personnes. L'âme, c'est la personne.

Le mot « *âme* » qui traduit le mot hébreu « *néfesh* » concerne, dans le texte biblique, tous les êtres corporels qui ont une autonomie de déplacement. C'est le principe de vie qui anime chacun d'eux.

Dans la Genèse, c'est le même mot hébreu « *néfesh* » qui est utilisé pour les animaux et pour les humains.

Pour chaque être vivant animé, c'est la vie de son ADN, mais, pour l'humain créé à l'image de Dieu, c'est un ADN naturel avec une trace du souffle spirituel qui en a fait un être tout autre.

Selon le texte de la Genèse qui utilise le même mot pour les animaux et pour les humains, les animaux ont donc aussi une « *âme* » immatérielle, mais elle n'a pas d'existence distincte du corps. L'âme animale, au contraire de l'âme humaine, n'a pas de subsistance personnelle sans corps vivant. Par contre, notre âme humaine, c'est nous. Elle est créée immortelle. Elle subsiste au-delà de notre mort physique. Elle correspond à un corps, son corps. Les âmes des humains défunts demeurent actuellement dans l'attente de la résurrection des corps. Chaque âme va retrouver son propre corps, même s'il aura dans la résurrection une nature différente de celle que nous connaissons. Quelle que soit la réalité corporelle, celle d'aujourd'hui ou celle de la résurrection, à chaque âme correspond un corps, un seul, qui n'est celui d'aucune autre âme.

L'esprit, c'est une trace du souffle spirituel Créateur dans un corps qui est, pour l'humain, une faculté de connaissance et d'amour. C'est ce qui nous permet d'être en communion avec Dieu. C'est l'équivalent, pour

connaître le monde immatériel de Dieu et être en rapport avec Dieu, de ce qu'est le corps pour connaître le monde matériel et être en rapport avec lui.

Par le corps naturel, nous pouvons connaître tout ce qui est de ce monde terrestre, y compris les réalités immatérielles de ce monde. Par l'esprit que Dieu a insufflé dans tout humain, son âme peut connaître tout ce qui est du monde de Dieu.

On touche à l'essentiel de ce que nous sommes et cela mérite toute notre attention.

Il me semble que l'esprit de l'homme (qui peut recevoir l'Esprit Saint) reste une réalité difficile à ne pas confondre avec son âme.

La question est au cœur de notre être et de ce qui nous différencie des animaux, mais elle est aussi une question centrale pour comprendre ce que fut la création de l'humanité, en quoi Adam et Ève furent une création nouvelle, des enfants de Dieu faits à son image, en quoi Dieu lui-même a pu s'incarner dans une telle créature.

Dans la création, le récit de la Genèse nous montre que les animaux sont produits par la terre. C'est de la terre seule que Dieu fait advenir la vie des animaux : « *Et Dieu dit : « Que la terre produise des êtres vivants selon leur espèce, bestiaux, bestioles et bêtes sauvages selon leur espèce. » Et ce fut ainsi. »* (Gn 1, 24).

Par contre, pour l'homme créé à l'image de Dieu, la Genèse nous révèle que Dieu fait advenir la vie humaine par son propre souffle divin. Ce souffle ne dépose aucune matière supplémentaire, mais il donne à l'âme humaine sa réalité particulière en ce qu'elle est formée et devient ainsi un nouvel être vivant en même temps par ce souffle spirituel de Dieu et par son corps naturel façonné spécialement par son Créateur. L'âme humaine qui advient à la vie s'en trouve ainsi façonnée d'une manière qui la crée tant spirituelle que terrestre.

Chaque humain est ainsi le produit unique d'un corps unique qui est le résultat naturel d'innombrables croisements généalogiques et d'un esprit

insufflé par Dieu lors de la création de l'humanité puis transmis sans interruption à tous les descendants biologiques d'Adam et Ève.

Dans chaque âme humaine, il n'y a pas que la sensibilité ou l'intelligence qui provient d'un cerveau naturel. Il y a aussi la marque du souffle spirituel qui a créé l'humanité : c'est l'esprit humain.

Certains semblent confondre cet esprit de l'homme avec son intelligence, sa raison, voire sa sensibilité alors que notre cerveau terrestre, qui détermine aussi ces capacités, est parfois faible ou malade, au contraire de l'esprit inaltérable qui vient de Dieu, nous permet d'entrer en relation avec Lui et nous ouvre à l'immortalité.

Ne confondons jamais l'esprit humain insufflé par Dieu avec les capacités intellectuelles, psychologiques et affectives de notre cerveau qui sont variables et affectées par la précarité de notre corps naturel. Ces capacités sont quasi imperceptibles chez l'embryon au début de la vie et parfois extrêmement dégradées par de la sénilité à la fin de l'existence naturelle, alors que l'esprit transmis dès la conception ne cesse jamais d'être présent et inaltérable.

De très belles observations sur l'esprit sont souvent attribuées à l'âme, ce qui n'est pas faux puisque l'esprit est indissociablement dans l'âme, mais cela maintient parfois de la confusion, car l'âme est la personne résultant de sa nature indissociablement terrestre (le corps) et spirituelle (l'esprit). Elle procède autant de son corps que de son esprit, puisque c'est précisément l'union de son corps (qui vient de la terre) et de son esprit (qui vient de Dieu) qui constitue son être.

C'est par l'esprit que la connaissance spirituelle peut parvenir. C'est par l'esprit qu'aujourd'hui encore, l'Esprit peut être reçu en chacun de nous.

L'esprit est un « *chemin* » qui permet à l'âme humaine d'être en relation avec Dieu.

Cet esprit que Dieu a créé en l'homme est le chemin d'accès à l'amour de Dieu, mais aussi le chemin par lequel Dieu se fait proche de chacun de nous.

Ce « *chemin* » de notre esprit façonné pour notre relation avec Dieu peut, hélas, être délaissé, nié, rejeté. Ce chemin qui nous permet de recevoir Dieu, de faire circuler la vie entre Lui et nous, de l'entendre, est, hélas, obstrué par un péché originel et peut être rendu inerte par l'homme.

Mais, n'oublions jamais que l'esprit insufflé par Dieu, puis transmis à tous les descendants d'Adam et Ève, fait de nous tous des enfants de Dieu et nous façonne immortels, capables d'une communion d'amour éternelle avec notre Créateur.

Le Pape Benoît XVI l'évoque dans un questionnement : « *qu'est-ce qui rend effectivement l'homme immortel ? Ce qui rejoint l'autre question : comment définir ce qui différencie l'homme, quel est le caractère « humain » de l'être humain, quelle est en définitive la spécificité de l'homme ?* » Cela lui permet d'observer que « *la différence réside dans le fait que l'homme est une personne, qu'il est capable de Dieu... Celui qui est en dialogue avec Dieu ne meurt pas* ».

« *Il y aurait donc l'âme, union du corps charnel et de l'esprit qui vient de Dieu, lequel esprit nous rend immortel puisqu'il est le lien entre nous et Dieu* » (Credo pour aujourd'hui, p. 196).

Le Pape en parle comme d'une « *dynamique* », une « *capacité de vérité* » qui est telle qu'elle est « *l'être même qui perdure* », sa « *substance* ».

Il considère l'esprit humain comme une « *dynamique de l'action de l'Esprit* » qui caractérise l'âme humaine.

Le Pape nous confirme que la personne, sa « *réalité fondamentale qui caractérise l'humain* » qui est appelée « *âme* », est bien davantage que ce qui vient du corps, « *ce qui suppose que nous ne pensions plus la substance [la personne, l'âme] à partir d'en bas, de la « masse » [du corps, de la réalité terrestre], mais comme venant de l'action de l'Esprit, et enfin que nous cessions de considérer « la masse solide » comme ce qui est vraiment réel, car c'est l'inverse qui est vrai* » (p. 197).

Souvent, le mot âme est utilisé pour exprimer uniquement la réalité spirituelle d'un être humain. Et, c'est pourquoi l'âme et l'esprit sont

souvent confondus sans distinction.

C'est d'autant plus facile que nous expérimentons tous le fait que le corps est mortel et que sa mort naturelle le désagrège. Alors, il reste l'âme et on ne sait que faire de la notion distincte d'esprit.

Mais, cette perception peut entraîner dans une approche dualiste trompeuse qui finit par réduire l'humain à son esprit et à mépriser le corps réduit à un accessoire temporaire à utiliser durant la vie terrestre.

Or, en réalité, nous avons été créés dans, avec et par un corps (on peut même dire avec une allusion eucharistique : par lui, avec lui et en lui), et nous ne sommes pas davantage spirituels que corporels. Nous sommes créés par le produit unique d'un corps façonné par Dieu tout au long de l'évolution du monde à travers une longue chaîne de croisements généalogiques et d'un esprit insufflé par Dieu. Aussi corporels que spirituels, aussi spirituels que corporels.

Notre corps nous est essentiel malgré la mort naturelle qui peut nous en séparer et notre esprit donné par Dieu nous est tout aussi essentiel mais cet esprit qui vient de Dieu reste un don distinct qui vient de Dieu mais ne nous absorbe pas en Dieu. Moi, je ne peux pas davantage être réduit à l'esprit qui me constitue qu'au corps qui me constitue.

Mon âme ne peut pas non plus être réduite à mon corps, mais elle ne peut pas davantage être réduite à mon esprit.

Mon corps, c'est moi. Mon esprit, c'est moi. Mon âme, c'est moi.

Toute tentative de dissocier mon âme de mon esprit serait vaine car le souffle de Dieu qui m'a façonné n'a pas formé une partie de moi mais il m'a formé tout entier.

Toute tentative de dissocier mon âme de mon corps serait tout aussi vaine, malgré le détachement de la mort naturelle, car le souffle de Dieu dans mon corps n'a pas fait de mon corps une partie de moi, mais mon corps m'a formé tout entier par le souffle de Dieu.

L'âme procède ainsi de cette double réalité spirituelle et corporelle de l'être humain, de la personne humaine.

Il est donc particulièrement juste de dire que l'âme c'est la personne.

Il en résulte, par contre, qu'il n'est pas adéquat d'affirmer que Dieu a insufflé une âme immortelle « *dans* » Adam et Ève, comme si Dieu leur avait « *ajouté* » « *quelque chose* » (qui serait un élément spirituel transmissible) dont les autres créatures auraient été privées, exclues.

En fait, il faut résolument sortir de cette perspective d'un « *ajout* » qui aurait corrigé un « *manque* » et constitué un « *privilège* » réservé à certaines créatures.

En effet, la création de l'humain à l'image de Dieu fait surgir de l'inexistence un être absolument nouveau, même si Dieu a créé la nature pour la faire contribuer à cette création nouvelle.

Nous ne sommes pas composés d'un corps « *et* » d'une âme. Non, l'homme est « *corps animé* » et, selon une belle parole attribuée à Péguy, « *le spirituel est lui-même charnel* ».

Il n'y a pas de dissociation possible entre un « *corps animé* » et une « *âme* ». L'âme ne peut pas être dissociée du corps animé qui est le sien. Ce corps n'est pas une partie de l'âme ou de la personne : elle constitue cette personne en entier autant que son esprit.

Ce qui est vrai, c'est que d'un point de vue scientifique et terrestre, il est possible de considérer le corps animé de manière distincte. Mais, le regard terrestre réducteur ne change rien à la double réalité spirituelle et terrestre de l'âme humaine.

Le corps de chacun est unique et seul son « *matériau* » peut varier. Seul le matériau physique de notre corps actuel peut disparaître par l'effet de la mort naturelle et le « *matériau* » de notre corps ressuscité sera autre que celui de notre corps naturel actuel, mais le corps d'une personne est indissociablement lié à son âme. Le corps peut être « *en bronze puis en or* », mais sa singularité unique pour chacun demeure.

Comment le dire mieux que la Genèse lorsqu'elle révèle que l'âme humaine est le produit d'un corps humain et d'un esprit insufflé dans ce corps (Gn 2, 7). Il n'y a pas d'âme sans corps. Il n'y a pas d'âme sans esprit. Le corps vivant c'est la personne. L'esprit dans un corps c'est la personne. L'âme, c'est la personne.

C'est la merveille de notre création : nous ne sommes pas de purs esprits, nous existons par notre corps. Tout dualisme qui tente de séparer le corps de l'essence même de notre personne ne peut qu'être trompeur. Il y a un corps différent et unique pour chaque âme différente et unique.

Comme le dit Job, lors de la résurrection, « *mes yeux le verront, non ceux d'un autre* » (Job 19, 27).

Mais, que pouvons-nous dire avec nos pauvres mots de notre esprit, de ce qui est au-delà de notre corps physique actuel, y compris son cerveau ?

Il y a une différence dans l'hébreu biblique entre le « *neshama* » et le « *ruwach* ». Le « *neshama* », c'est le souffle de vie que Dieu a insufflé pour créer spirituellement l'homme dans un corps dans le texte de base de Gn 2, 7.

Le mot « *ruwach* » est utilisé beaucoup plus souvent dans la Bible et est souvent traduit par souffle ou esprit.

Il est difficile de distinguer ces mots proches. Leur origine met cependant l'accent sur une perspective différente : « *neshama* » est un mot qui vient du mot « *nasham* » qui n'est utilisé qu'une fois dans la Bible pour exprimer le halètement d'une femme qui accouche (Is 42, 14 : « *Comme la femme qui enfante, je gémissais, je soupirais tout en haletant* ») alors que le mot « *ruwach* » a comme premier sens celui de sentir (le souffle qui entre plutôt que le souffle qui sort).

C'est peut-être une clé de compréhension : le « *neshama* » semble mettre l'accent sur celui qui souffle alors que le « *ruwach* » met l'accent sur celui qui reçoit le souffle. Le « *neshama* » insufflé par Dieu crée le « *ruwach* » de l'homme. Les deux mots peuvent être traduits par « *esprit* ».

Il semble, dès lors, que l'esprit se réfère à ce qui, en l'homme, lui permet d'être en lien, en connexion (en langage informatique) avec Dieu. Par l'esprit, l'homme a accès au monde spirituel. Par l'esprit, il peut accueillir l'Esprit Saint dans son propre cœur. Il peut entendre la voix de Dieu dans son cœur, recevoir sa lumière. Il nous ouvre à la transcendance. Et, inversement, cet esprit façonne son intelligence, sa sensibilité et son être tout entier.

Il semble important, à cet égard, de ne pas confondre psychologique et spirituel. Ces deux mots ne sont en rien synonymes et sont, au contraire, initialement étrangers l'un à l'autre dans la nature.

Le psychologique, comme le sentimental, dépend largement du neurologique et de nos cellules cérébrales et nerveuses. On est, bibliquement, dans le domaine de la chair, du terrestre. Il peut être influencé par l'état physique de la personne et par des médicaments.

Le spirituel concerne notre possibilité de communion avec Dieu, notre lien avec l'au-delà du terrestre.

Nous pouvons être très mal psychologiquement tout en étant dans un excellent état spirituel. Et inversement, nous pouvons être gravement blessé et affaibli spirituellement, alors que nous nous sentons psychologiquement en pleine forme, très heureux.

L'esprit qui nous relie à Dieu provient du souffle spirituel qui nous crée. La Genèse nous montre que nous existons (nous sommes créés) par un tel souffle spirituel dans une réalité terrestre. De ce point de vue, n'est-il pas aussi impossible de parler du corps humain sans l'âme dont il est le corps que de parler de l'esprit humain sans le corps dans lequel cet esprit est insufflé ?

En fait, l'esprit humain n'a pas de réalité distincte du corps humain ou de l'âme humaine. Il est la trace dans le corps humain du souffle spirituel divin qui permet à l'âme humaine de vivre, d'une part, par un corps qui lui permet d'être en relation avec la création terrestre (visible ou invisible), mais aussi, d'autre part, par son esprit dans ce corps qui lui

permet d'être en relation avec ce qui dépasse la réalité corporelle.

Lorsque Dieu façonne l'humain dans la nature, nous pouvons comprendre aujourd'hui qu'il a façonné, en réalité, l'ADN génétique progressivement augmenté et qui organise le corps. Le corps n'est pas dissociable de son ADN qui peut être perçu comme son âme végétative.

Mais, dans la nature, corps et âme c'est une seule réalité naturelle, une réalité terrestre.

Le corps et l'âme de l'être humain naturel (terrestre, psychique), issu de l'évolution et constitué par une longue complexification de son ADN, a été insufflé, à un moment, par un souffle spirituel qui y a tracé une trace transmissible. C'est son esprit.

Ne pouvons-nous comprendre aujourd'hui, dans le récit de la Genèse, que le souffle spirituel a créé une nouvelle « âme » par l'effet de ce souffle dans une âme terrestre (dans l'adam). On peut utiliser pour le comprendre l'image génétique de l'ADN. L'ADN naturel ne fait pas l'objet ici d'une augmentation supplémentaire dans sa complexification terrestre (encore que...), mais reçoit un souffle spirituel qui crée un être nouveau dans et par un ADN génétique préexistant, par une augmentation ou complexification spirituelle qui transcende le terrestre.

Par l'effet de la trace de ce souffle spirituel (l'esprit humain qui subsiste), la somme de l'ADN préexistant et de cette trace spirituelle dans le corps et l'âme terrestres préexistants crée un être nouveau. Ici, on est au cœur du mystère de la création. Ici, $1 + 1 = 3$.

De ce point de vue, l'esprit humain n'a pas une réalité distincte du corps puisqu'il s'agit d'une trace dans ce corps. Si le corps disparaît, son esprit disparaît nécessairement avec lui. Où est alors l'immortalité ?

Ce qui peut subsister, c'est l'âme nouvelle créée par le message d'informations ADN enrichi lui-même d'une trace spirituelle par le souffle Créateur de Dieu. C'est l'âme humaine, d'une nature indissociablement terrestre et spirituelle. C'est la personne créée.

Elle ne peut être dissociée ni de son corps terrestre, ni de l'esprit qui lui a été insufflé. L'humain est âme, corps et esprit.

Pas plus que le corps ne peut être « *ajouté* » à l'âme naturelle (ce qui n'a pas de sens puisqu'il n'est que de la matière organisée par l'âme végétative ADN et que cette âme ADN n'existe pas sans un corps qu'elle informe même si c'est initialement dans une mesure infime au moment de la conception physique et dans les heures qui suivent), l'esprit ne peut être « *ajouté* » à l'âme nouvelle. Cette âme « *est* » le corps et l'esprit ensemble qu'elle « *organise* » comme l'ADN organise le corps. Cette âme n'existe ni sans le corps, ni sans l'esprit.

Certes, le corps meurt, mais cela signifie seulement que la matière agglomérée et organisée par l'âme naturelle a cessé d'être vivante, d'être le corps de cette âme, d'être le corps vivifié par cette âme. L'esprit tracé dans ce corps n'a pas davantage de subsistance distincte.

L'âme humaine créée, la personne, peut, par contre, avec sa nature terrestre et spirituelle, avoir un avenir immortel. Pour chacun de nous, dans le passé, il n'y a que de la poussière du sol et une potentialité de rencontre de gamètes avec une trace spirituelle insaisissable qui peuvent se mélanger. Dans le futur, une fois réalisée la rencontre, n'est-ce pas cet être nouveau qui est « *destiné à ne pas mourir* » ?

De ce point de vue, l'esprit insufflé par Dieu n'est pas « *réservé* » à l'être humain, comme s'il y était « *ajouté* » par un privilège dont les autres créatures seraient privées. Mais, aucune âme humaine capable de partager l'amour de Dieu ne peut advenir si le souffle spirituel rencontrait un autre corps quelconque non façonné à cette fin.

L'Esprit souffle où il veut, répond Jésus à Nicodème. Il est le même toujours et partout. Aucune créature n'en est privée.

Mais, l'effet du souffle divin dépend de la créature qui le reçoit. Au moment de la création de l'humanité, n'est-ce pas parce qu'il souffle sur l'adam façonné par Dieu, tel qu'il a évolué jusqu'à atteindre un seuil adéquat de la conscience réfléchie, que la trace spirituelle singulière dans cette réalité terrestre façonnée devient une âme unique « *destinée à ne pas*

mourir » ?

Encore faut-il qu'elle revête l'immortalité.

A priori, le seul fait de porter une trace spirituelle dans un corps naturellement mortel n'implique pas, en effet, nécessairement un accès à l'immortalité.

C'est ici que nous pouvons peut-être retrouver Nicodème et ce que Jésus a voulu lui exprimer lorsqu'il lui a parlé d'une nouvelle naissance autre que la naissance biologique.

« Jésus lui répondit : « Amen, amen, je te le dis : à moins de naître d'en haut, on ne peut voir le royaume de Dieu. »

Nicodème lui répliqua : « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il entrer une deuxième fois dans le sein de sa mère et renaître ? »

Jésus répondit : « Amen, amen, je te le dis : personne, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'Esprit est esprit. Ne sois pas étonné si je t'ai dit : il vous faut naître d'en haut. Le vent souffle où il veut : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il va. Il en est ainsi pour qui est né du souffle de l'Esprit » » (Jn 3, 3-8).

Jésus nous montre ainsi lui-même l'étendue de la difficulté pour un humain de percevoir et de comprendre la réalité spirituelle à laquelle notre âme immortelle participe par son esprit.

Beaucoup de gens parlent de la spiritualité comme d'une aptitude de notre cerveau physique, comme d'un surplus d'intelligence et de sensibilité de notre cerveau naturel. Ils ne perçoivent pas qu'il s'agit surtout d'une participation à une autre réalité.

Nous sommes nés biologiquement à une date que nous connaissons parfaitement, mais cette naissance biologique ne montre que du terrestre et notre intelligence peut aisément y penser. Mais notre naissance est précédée d'une conception qui n'est pas que biologique mais qui est aussi spirituelle.

De même qu'il y a une naissance biologique en ce monde terrestre qui ne se produit qu'après un temps de gestation dans le sein maternel environ neuf mois après notre conception, il y a aussi une autre naissance après notre conception qui doit se produire dans la réalité spirituelle.

Cette naissance ne concerne pas le fait de croire, ni la pratique d'une religion, ni la compréhension ou l'adhésion intellectuelle à des vérités religieuses. De même que nous sommes nés dans la réalité terrestre, nous devons aussi naître dans la réalité spirituelle.

À Nicodème qui s'en étonnait, Jésus répondit « *Ne sois pas étonné si je t'ai dit qu'il vous faut renaître... Toi, tu es chargé d'instruire Israël, et tu ne connais pas ces choses-là ?* » (Jn 3, 7 et 10). Tant de religieux d'aujourd'hui ne sont-ils pas déroutés devant la même réalité ?

De même que le corps humain vivant animé par son ADN est pleinement présent dès la conception, l'esprit humain insufflé par Dieu est aussi pleinement présent dès la conception. Le corps et l'esprit humain sont indissociables. Mais, de même que le corps humain doit vivre une gestation avant sa naissance qui ne se produit que neuf mois plus tard, par le seul effet des règles naturelles terrestres, l'esprit humain ne doit-il pas aussi vivre une gestation avant sa naissance ?

Notre être spirituel, qui est présent dans la réalité terrestre dès la conception, tant avant qu'après la naissance physique, attend aussi sa naissance. Cette seconde naissance, de l'esprit humain, ne nous est-elle pas montrée par le baptême d'Adam et Ève lorsqu'ils sont plongés dans le jardin d'Eden et, plus tard, par le baptême de Jésus, le nouvel Adam, dans le Jourdain ? Ne s'agit-il pas d'entrer dans la communion de l'humanité avec Dieu ?

Selon St Augustin, « *Le souffle de Dieu vint ajouter le sens et la raison à l'âme vivante, lorsqu'en vertu de cette insufflation l'homme fut fait âme vivante... Jusque-là néanmoins nous ne devons pas encore voir l'homme spirituel dans celui qui a été fait âme vivante, mais toujours l'homme animal : il ne devint spirituel que quand placé dans le Paradis, c'est-à-dire mis en possession d'une vie heureuse* » (De la genèse, 208, Chap. 8, 10).

8. Quelle différence entre homme et animal ?

La création de l'humain à l'image de Dieu nous présente du radicalement nouveau par rapport aux animaux et à tous les êtres antérieurs de la création.

On peut, dès lors, rechercher la spécificité qui marque la différence entre un humain créé et l'animal.

Le corps d'Adam et Ève provient de processus évolutifs déjà largement connus par les sciences, mais leur création provient d'un souffle spirituel qui, dans la réalité corporelle que la science peut étudier, a créé des âmes immortelles capables de partager la vie éternelle d'amour de Dieu.

Quelle différence entre l'homme et l'animal peut-on en retenir ici, dans la réalité terrestre ?

Comme les derniers papes l'ont enseigné, le corps humain provient de processus évolutifs comme celui des animaux. Le corps humain est issu de la nature comme le corps de tous les animaux. Au niveau de la nature, il y a d'innombrables différences entre toutes les espèces et les humains ne sont qu'une espèce parmi d'autres.

La différence essentielle entre l'humain et l'animal est certes dans sa spécificité spirituelle et sa vocation à partager la vie de Dieu. Cette différence tient dans le fait que les humains sont des âmes immortelles, mais, d'un point de vue strictement philosophique et naturel, comment comparer avec l'animal qui est un être de la création matérielle, de la nature ?

L'ADN définit chaque espèce, mais elle n'est pas un critère directement observable de la différence concrète que nous recherchons ici.

Nous cherchons ici quelle différence peut être trouvée dans la nature dont nous faisons aussi partie.

Faut-il exclure toute modification concrètement observable dans l'histoire lorsque Dieu a créé l'humanité ?

Pas nécessairement, car le lien entre le spirituel et le naturel nous échappe et on ne peut exclure que la création de l'humanité ait eu un effet biologique observable. Mais, c'est une vraie question à laquelle il est difficile de répondre. On sait cependant que, sur le plan biologique, les neurosciences actuelles retiennent des effets importants du psychique sur le physique.

Le père *Thierry Magnin*, de Lyon, qui est à la fois théologien et ingénieur, développe d'intéressantes réflexions sur cette question qu'il a présentées dans des vidéos sur *Youtube* qui donnent à réfléchir et dont voici quelques extraits avec leur position dans le minutage de chaque vidéo :

Par exemple, dans la vidéo intitulée « *Qu'est-ce que l'homme ?* » :

15.00 « *Et voilà qu'en biologie aujourd'hui, autant on dit depuis longtemps qu'il y a une influence du biologique sur le psychique, autant aujourd'hui le biologiste est en train de voir des effets du psychique sur ses propres mécanismes biologiques. Si nous ne prenons pas en compte ces effets du psychisme nous n'entrons pas dans la complexité du vivant en tant que biologiste* »

16.45 « *Avant on disait que tout est génétique et puis aujourd'hui on parle d'épi-génétique qui est l'influence de l'environnement des gènes sur l'expression de ces gènes et cet environnement concerne aussi l'environnement psychique* »

22.18 « *Si ce vivant est complexe, s'il y a des liens entre biologie et psychisme, qu'est-ce que l'homme ? On retrouve les grandes visions de l'homme corps, âme, esprit qui débordent largement la question chrétienne* »

22.55 « *St Irénée de Lyon, quand on lui demandait qu'est-ce que l'homme, parlait d'esprit, d'âme et de chair. Il disait déjà que la chair participe à son corps, mais c'est pas tout l'homme. L'âme, c'est pas l'homme. L'esprit, c'est essentiel, mais on dit c'est un esprit et pas c'est l'homme. Ce qui fait l'homme, c'est le mélange et l'union de ces trois dimensions en interaction. Aujourd'hui on pourrait dire que c'est l'union dynamique, le mélange dynamique, l'interaction dynamique et complexe entre ces trois dimensions qui s'interferent en interaction avec ses écosystèmes, que ces écosystèmes soient biologiques, psychiques, spirituels, culturels, sociaux. Il y a toujours quelque chose qui échappe, quelque chose qui est reçu avant d'être construit* »

Ou encore, dans la vidéo intitulée « *L'homme est-il un animal comme les autres ?* » :

24.00 « *La question de l'émergence n'est pas scientifiquement complètement résolue. Il y a de la continuité et de la nouveauté à la fois et voilà que, dans la complexification, une nouveauté radicale surgit. La nouveauté est plus que la somme des constituants et le tout a une influence sur chaque partie. Dans cette émergence, il y a à la fois de la matière au sens classique du terme et un dynamisme et un principe d'organisation qui est beaucoup plus difficile à définir* »

31.05 « *Lorsque Dieu donne une âme à l'homme (cela) ne se confond pas avec la matérialité de son évolution* »

Adam est un être absolument nouveau, un « *fil de Dieu* ». Les auteurs biologiques de son corps ne peuvent être, avant la création, que des êtres naturels, des « *fil de l'adam* (litt. : « *le terrien* ») », des « *nephilims* » que nos bibles traduisent généralement par le mot « *géants* » (Gn 6, 1-4).

Qui étaient donc ces « *géants* » (en hébreu : « *nephilim* ») tout au début de l'humanité, lorsque les descendants d'Adam et Ève commençaient à se multiplier ?

Le mot « *géants* » de nos traductions françaises est tout à fait incertain car il n'est utilisé que deux fois dans la Bible.

La traduction du mot hébreu « *nephilim* » par le mot « *géants* » ne semble provenir que de l'usage du même mot dans un autre récit où il présente des adversaires lors d'un combat par rapport auxquels les enfants d'Israël étaient « *comme des sauterelles* » (Nb 13, 33). Cette seule expression littéraire n'impose évidemment pas d'imaginer une taille qui devrait laisser des traces exceptionnelles dans l'archéologie.

Dans ce récit du livre des Nombres, il est raconté que, lorsque le peuple d'Israël se trouvait dans le désert, après avoir quitté l'Égypte et franchi la mer rouge, Moïse envoya une avant-garde dans la terre promise et ils y virent « *des gens de grande taille, des géants [en hébreu : « nephilims »], enfants d'Anak, de la race des géants [en hébreu : « nephilims »]* » (Nb, 13, 32-33).

Mais, du temps de Moïse, des milliers d'années après Adam et Ève, s'agit-il encore de la race biologique évoquée par le même nom au début du livre de la Genèse ?

À cause de la grande taille de ces « *nephilims* » qui vivaient dans la terre promise du temps de Moïse, on traduit généralement le mot « *nephilim* » par « *géants* », mais, le mot hébreu « *nephilim* » n'a aucun rapport avec la taille ou la grandeur.

En fait, il vient du mot hébreu « *naphal* » qui évoque l'abattement. Après sa fuite, le visage de Caïn était « *naphal* » (abattu) (Gn 4, 5-6), les gens de Sodome et Gomorrhe furent « *naphal* » (tombèrent) dans leur fuite (Gn 14, 10), et Abraham « *naphal* » (tomba) en face de Dieu (Gn 17, 3 et 17).

Le mot « *nephilim* » paraît se rattacher au mot « *nephel* » qui signifie « *avorton* », l'être qui meurt sans être né.

Job nous dit que le « *nephel* » (l'avorton) est celui qui « *n'a pas connu l'existence* », « *comme les petits qui n'ont pas vu le jour* » (Job 3,16) et David nous dit que le « *nephel* » (l'avorton) « *ne voit pas le soleil* » (Ps 57, 9).

Les nephilims, n'est-ce pas un peuple de « *nephel* » ?

À notre époque, les découvertes de la science et la conviction que la création des premiers humains à l'image de Dieu, d'Adam et Ève, a pu se produire dans l'histoire avec un corps façonné par une évolution biologique, ouvre une lecture nouvelle qui prend en compte l'existence d'une espèce humaine (ou pré-humaine, si l'on définit l'humain comme étant uniquement un homo *capax Dei*) au sein de laquelle ils ont été créés.

Les nephilims, n'est-ce pas une expression particulièrement adaptée pour nous parler des pré-humains, non encore créés immortels à l'image de Dieu, qui meurent sans être nés à la vie de Dieu ?

N'y a-t-il pas déjà ici comme un parfum d'Évangile ?

Sans le Christ, ne resterions-nous pas des nephilims, des avortons, mourant dans les douleurs d'un enfantement sans naître à la vie nouvelle à laquelle Jésus seul nous permet d'accéder ?

C'est déroutant, mais que l'événement de la création de l'humanité se soit produit il y a un million d'années ou il y a six mille ans, la difficulté est exactement la même, peu importe que les auteurs biologiques soient des homos sapiens, des homos erectus ou des primates.

Quoi qu'il en soit, les ancêtres biologiques pré-humains ne sont pas des humains créés à l'image de Dieu. Rien ne permet de penser que les australopithèques ou leurs ancêtres primates avaient une âme immortelle. Et que penser de leurs ancêtres plus anciens jusqu'aux invertébrés ?

Cette impasse demeure complète si vous faites d'Adam une synthèse symbolique abstraite de l'humanité et non plus une personne concrète créée à un moment dans le cours de l'évolution.

Les pré-humains ne sont cependant pas des singes. Le corps des humains fait l'objet de processus évolutifs depuis les origines du monde. Il est seulement exact que les singes et les pré-humains peuvent avoir des ancêtres biologiques communs.

Ce qui est prouvé c'est une arborescence dans laquelle des primates et des hominidés pré-humains se développent en de multiples branches dont la plupart sont éteintes depuis des dizaines de milliers, des centaines de milliers ou des millions d'années.

Ce qui est raisonnablement prouvé aussi c'est que les primates viennent eux-mêmes d'une généalogie biologique qui remonte à des organismes invertébrés et, plus loin, encore à des organismes unicellulaires.

Mais, dans les mêmes conditions concrètes à certains moments du passé, la vie a pu, à chaque étape, susciter plusieurs formes semblables mais différentes.

Rien de scientifique n'impose d'imaginer que tous les vivants descendent nécessairement d'un premier vivant unique (une sorte d'adam végétal

ancêtre commun unique de tous les vivants), ni que tous les animaux descendent nécessairement d'un premier animal (une sorte d'adam animal, ancêtre commun unique de tous les animaux actuels), ni que tous les mammifères descendent d'un ancêtre unique (une sorte d'adam de tous les mammifères), ni donc que tous les singes et hominidés descendent d'un ancêtre simiesque unique (une sorte d'adam de tous les singes et hominidés).

Quelle que soit l'opinion de chacun sur Adam et Ève, sur l'évolution et sur la création divine de l'humanité, tous nous pouvons réfléchir à l'émergence dans l'histoire de la différence qui caractérise l'humanité, telle que cette différence s'exprime dans la réalité concrète. Rien ne permet d'exclure des traces historiquement observables de l'émergence à laquelle nous réfléchissons ici.

La question de la différence qui est posée ici, d'un point de vue philosophique, examine en quoi, par rapport à l'animal, et donc dans la nature, l'humain peut être différent.

De beaucoup de points de vue, les différences qui peuvent être constatées dans la réalité naturelle terrestre entre l'humain et l'animal sont de l'ordre de différences de mesures, de degrés. En plus et en moins.

Certains animaux ont un odorat, une ouïe ou une vue bien meilleure que nous.

Les animaux ont des affections parfois beaucoup plus étendues ou plus fidèles.

Ils ont une certaine capacité de langage en ce sens qu'ils sont capables d'émettre des sons pour s'exprimer et de comprendre, par un apprentissage, quel comportement leur est demandé par certains sons particuliers.

Il est clair qu'aucun animal ne peut pratiquer le langage oral des humains, mais les possibilités animales par rapport au langage oral sont imprécises et il est compliqué de préciser les spécificités du langage oral humain qui a longuement évolué durant la préhistoire.

Entre le langage oral animal et le langage oral humain, il y a une différence qualitative ou de complexité. Mais, y a-t-il une spécificité plus précise permettant l'expression de réflexions profondes ?

Il n'y a pas de doute que, par un apprentissage, certains animaux sont capables de reconnaître beaucoup de symboles et d'en comprendre le sens.

Le langage par signes n'est qu'un langage par gestes (sans inscription sur un support matériel) qui a toujours été pratiqué tant par les animaux que par tous les hominidés de l'histoire.

Les capacités techniques des animaux sont parfois plus affûtées.

Certains animaux sont capables d'imitations étonnantes comme ces éléphants capables de réaliser des dessins complexes après un apprentissage spécifique.

D'autres animaux sont capables de comprendre la mort physique comme ces éléphants manifestant leur affection à un éléphant mort par des gestes funéraires lors desquels ils recouvrent son cadavre de branchages et expriment leur affection.

Certains animaux sont capables de trouver des solutions techniques pour un résultat à travers une chaîne complexe de liens de causalité.

Il me semble que, dans la réalité terrestre, un trait caractéristique de l'humain, c'est sa capacité d'abstraction du présent dans sa relation à un autre que lui-même. On peut y discerner un mélange de liberté par rapport au présent concret et dans sa relation à un autre qui paraît s'exprimer, de manière extérieure accessible aux autres que soi, dans l'écriture (qui permet de manifester l'infinité de la liberté de pensée) et le calcul (qui permet de manifester l'infinité de la liberté de raisonner).

Certes, certains animaux peuvent laisser des marquages matériels ou olfactifs pour d'autres à un moment où ceux-ci sont absents, mais il ne s'agit cependant que de gérer du présent à l'endroit ou au moment en

cause même si leur action est déterminée à cet endroit et à ce moment par une connaissance d'un fait futur prévisible, ce qui se constate aussi lorsqu'un oiseau fait son nid pour sa future nichée.

Seul l'humain semble, par contre, pouvoir s'abstraire totalement du présent ou des besoins du présent pour penser librement un autre absent, voire même inventé.

L'humain est un être qui peut se percevoir en relation avec de l'absent dans la réalité naturelle présente à ses sens physiques.

Ainsi, il peut penser à un absent dans le lieu (dans l'espace) et au moment (dans le temps) où il se trouve et initier une communication avec cet absent.

Cela lui permet, notamment, de manière libre et indéterminée, de prier un être invisible, non perceptible dans la réalité naturelle, mais aussi de s'adresser à un être invisible et non perceptible dans la réalité naturelle du présent (dans le temps ou l'espace) par une communication dont cet absent pourra prendre connaissance en un autre lieu (de l'espace) et/ou à un autre moment (du temps futur). Par exemple, je peux penser à un ami qui se trouve dans un autre pays (ailleurs dans l'espace) et lui adresser une lettre qu'il pourra lire plus tard (à un autre moment dans le temps).

Si la prière ne peut guère faire l'objet de comparaisons objectives avec les animaux dès lors que nous n'avons pas accès à l'intérieur de leur être, la capacité d'abstraction du présent se manifeste, par contre, objectivement et de manière observable dans la réalité naturelle, par l'écriture qui permet d'inscrire dans un support mobile une communication dont un absent peut prendre connaissance à un autre endroit dans l'espace et à un autre moment dans le temps.

Certes, l'humain doit apprendre à écrire et l'écriture dépend de diverses capacités physiques pour pouvoir être pratiquée, dont il peut être privé par l'immatrité, des circonstances ou des dégradations de santé.

Mais, en deçà des critères spirituels qui transcendent la réalité concrète, la capacité mentale d'abstraction du présent nécessaire à l'écriture entre

absents n'est-elle pas « *la* » caractéristique de l'humain dans la réalité naturelle ?

Y a-t-il vraiment un humain tel que nous sans cette aptitude intérieure fondamentale, cette sensibilité libre et indéterminée à l'absent dans le présent de la nature ?

Cela rejoint d'ailleurs le critère distinctif habituel des historiens qui ne situent le début de l'histoire qu'au moment de l'apparition de l'écriture.

Peut-on qualifier d'humains « *tels que nous* », les homos sapiens de la préhistoire qui ont vécu pendant plus de cent mille ans sans pratiquer l'écriture alors même qu'ils savaient dessiner (comme le montrent, par exemple, les fresques magnifiques des grottes de Lascaux) et façonner des objets (comme, par exemple, des poteries) ?

Cette question en introduit une autre : comment se fait-il que pendant plus de cent mille ans, les homos sapiens ne semblent avoir jamais pratiqué l'écriture ?

Certes, on peut observer que les Sumériens, inventeurs de l'écriture, y ont été incités par les besoins de comptabilité de leur commerce autant que d'organisation de leurs cités et qu'ils ont disposé, avec l'argile abondante dans leur région, d'un matériel particulièrement adéquat pour en faire des tablettes adaptées à l'écriture mobile entre absents. Mais, l'explication est-elle suffisante ?

La communication entre absents n'a-t-elle pas toujours été utile et nécessaire, même dans les forêts, les villages ou parmi les chasseurs-cueilleurs de la préhistoire ? N'y a-t-il pas toujours eu partout des matériaux, fusse la pierre ou le bois, qui auraient pu être utilisés pour des communications entre absents ?

Que s'est-il passé, durant le quatrième millénaire, pour faire accéder l'humanité à l'écriture ?

Un langage articulé permettant l'expression de réflexions profondes complexes (ce n'est pas celui du perroquet) a-t-il pu apparaître dans

l'humanité (au-delà du langage basique des animaux) sans passer par l'écriture ?

Les connaissances sur les diverses formes d'intelligence animale obligent à mettre beaucoup de nuances et de prudence dans nos pensées, notamment dans les rapports d'un animal à l'absent.

Par contre, la distinction entre le langage oral (qui semble pratiqué par les homos sapiens depuis plus de 100.000 ans) et le langage écrit (pratiqué seulement depuis moins de 6.000 ans) semble plus nette.

Il s'agit de deux langages différents qui actionnent des parties différentes de notre cerveau et les liens entre ces deux langages ne doivent pas nous faire oublier la spécificité et la nouveauté du langage écrit (l'écriture) par rapport au langage oral beaucoup plus ancien dans l'histoire du monde.

L'écriture, apparue chez les Sumériens, pourrait-elle être un critère principal dans la réalité terrestre de l'apparition de l'homme créé à l'image de Dieu ?

Comment ne pas observer ici le rattachement de tout le récit du début de la Genèse au pays de Sumer (le sud-est de l'Irak et de l'ancienne Mésopotamie) ?

1. Abraham vient d'Ur (la capitale de Sumer),
2. Babel est situé dans le même pays de Sumer,
3. la confluence du Tigre et de l'Euphrate (où le récit biblique imagé situe le jardin d'Eden) coulent et se rejoignent dans ce même pays de Sumer où se rejoignaient aussi d'autres fleuves qui correspondent au récit biblique (Wadi al Batin, Karkheh et Karoun),
4. l'adamah (littéralement : la terre rouge) dont est tiré l'humanité nouvelle correspond à l'argile rouge présent en abondance dans le pays de Sumer et qui a permis d'y inventer l'écriture,
5. le déluge qui a inondé cet adamah paraît correspondre exactement à

l'une des grandes inondations qui ont recouvert à plusieurs reprises le pays de Sumer de très faible altitude au bas de montagnes et au bord du golfe Persique,

6. le récit de la Genèse situe la création dans le quatrième millénaire avant Jésus-Christ qui est l'époque de l'invention de l'écriture par les Sumériens,

7. l'écriture a été inventée par l'usage de tablettes d'argile rouge (l'adamah dont est tiré l'adam),

8. la première écriture sumérienne était faite d'images et le récit de la création parle de l'humain comme une « *image* » de Dieu,

9. la description de la création de l'humain peut être lue et comprise exactement comme un acte d'écriture : l'homme est créé par une action divine qui est montrée sous la forme de poussière extraite de l'argile rouge exactement comme un document écrit sumérien qui est créé par des images tracées en retirant de la poussière d'une tablette d'argile rouge,

10. la structure du début de la Genèse et son genre littéraire correspondent aux écrits des Sumériens,

11. le nouvel Adam, le Christ, est la Parole faite chair, soit une expression qui renvoie à l'écriture qui, en fait, est elle-même l'inscription d'une pensée immatérielle dans un support matériel, donc une parole faite chair,

12. et, enfin, comment ne pas relever que c'est par l'écriture d'hommes créés que Dieu donne Sa Parole, l'Écriture Sainte, la Parole de Dieu.

De tels indices incitent, au moins, à considérer l'hypothèse que l'écriture soit un marqueur pertinent de l'apparition (de la création) de l'humain à l'image de Dieu dans l'histoire concrète.

Comment expliquer la tardiveté de son invention par rapport à l'émergence des homos sapiens, par rapport à l'émergence du langage

oral ?

Est-ce que le souffle spirituel qui a créé l'humain a pu avoir un effet physique sur son cerveau ou sur sa vie psychique et intellectuelle rendant l'écriture possible ? C'est envisageable et les neurosciences actuelles sont très ouvertes aux effets des réalités psychiques sur le fonctionnement du cerveau. Mais, on peut tout aussi bien penser que Dieu a créé l'humain par son souffle spirituel à un stade des processus évolutifs de la nature par lesquels il a façonné le corps humain, lorsque le cerveau nécessaire à l'écriture a atteint un état permettant l'écriture.

Est-ce que le souffle spirituel Créateur de l'humain a été nécessaire ou déterminant pour rendre l'humain capable d'écrire ou est-ce que ce souffle spirituel est intervenu lorsque l'humain est devenu capable d'écrire ? La question reste ouverte.

Mais, par contre, l'humain créé à l'image de Dieu a pu, du fait de sa nature corporelle et spirituelle, acquérir, lors de sa création par un souffle divin, un sens de l'infini et de l'éternel sans lequel il semble qu'il ne pourrait percevoir Dieu dans la totalité de la nature corporelle et spirituelle de son être.

Ce qui est certain c'est que, dans sa pensée intérieure, un humain (lorsque son cerveau a la maturité nécessaire sans dégradation excessive) a la capacité de se représenter en images, en toute liberté et sans limites, n'importe quelle donnée disponible dans sa mémoire et de combiner toutes les images de sa pensée avec n'importe quelle variable et n'importe quelle autre donnée. Cette liberté illimitée d'imaginer nous permet de transformer dans notre pensée la couleur, la forme ou la position de n'importe quel objet, et même d'inventer des objets inexistant dans le réel, de penser un soleil vert, de transformer un rond en carré, de voir un sapin sur la mer, de marcher sur l'eau, de voler au-dessus de la tour Eiffel, etc.

Dans notre pensée, tout nous est possible sans aucune limite. Nous pouvons imaginer n'importe quoi, même si cela n'a aucune réalité concrète.

La pensée humaine peut ainsi disposer librement de tout ce qu'elle met en images à l'intérieur d'elle-même, et peut ainsi créer en elle-même n'importe quoi, par n'importe quelle combinaison de ce dont elle peut disposer ou qu'elle invente en elle-même. La puissance et l'étendue créatrices de la pensée humaine sont illimitées et permettent toutes les fantaisies imaginables, par un infini de combinaisons.

Dans le niveau de réalité de la pensée, l'humain n'est-il pas « *comme* » Dieu, à l'image de Dieu ? Il peut créer et transformer librement et sans limites. Il peut aussi penser l'infini et l'éternel.

N'est-ce pas parce qu'il a, en lui, cette capacité de créer de la pensée par une combinaison infinie des données de sa mémoire, que l'humain a pu recevoir, lors de la Création, la maîtrise du monde créé, que Dieu lui a confié la tâche de gouverner le monde et toutes les créatures ?

N'est-ce pas aussi parce qu'il a reçu cette liberté de pouvoir imaginer sans limite toutes les combinaisons qu'il peut vouloir penser que l'humain est devenu responsable des choix que cette liberté permet, mais, plus encore, de l'amour que cette liberté permet.

C'est ici que nous pouvons penser à l'écriture. N'est-ce pas parce que la pensée humaine peut effectuer volontairement d'infinies combinaisons à l'intérieur de l'humain qu'elle rend cet humain capable, à l'extérieur de lui-même, de pratiquer l'écriture ?

Le souffle divin, qui a créé l'humain et y a tracé un esprit, n'a-t-il pas aussi ouvert, en l'humain, une capacité infinie de créer une image de sa pensée immatérielle dans un support matériel comme Dieu lui-même l'a fait en le façonnant à son image par une action que la Genèse représente comme une écriture retirant de la poussière de l'argile rouge ?

Car, attention, l'écriture ce n'est pas un simple dessin ou quelques mots ou images dessinés. L'écriture est un système infini de combinaisons de mots écrits qui désignent les êtres et les idées, par lequel le monde intérieur de la pensée (qui peut librement combiner des images à l'infini en elle-même) peut s'exprimer à l'extérieur d'elle-même avec les mêmes possibilités infinies de combinaisons.

L'écriture est un système qui permet d'exprimer à l'extérieur de la pensée et avec des signes graphiques, la même infinité de combinaisons que celle qui existe à l'intérieur de la pensée humaine. Comme dans ma pensée, je peux écrire que le soleil est vert, qu'un rond est carré, que la tour Eiffel se trouve au milieu de la mer ou que je marche sur la planète Mars.

Tout ce qui est impossible dans le réel concret est possible et peut être créé dans le monde intérieur de la pensée, comme dans le monde extérieur de l'écriture.

N'est-ce pas ces combinaisons infiniment possibles de notre pensée qui nous donnent accès aux combinaisons infinies d'un système d'écriture ?

Et, inversement, l'utilisation d'un tel système d'écriture n'est-elle pas la preuve d'une pensée capable de l'infinité de combinaisons et de la libre créativité qui caractérise l'écriture ?

N'est-ce pas parce qu'il a en lui cette faculté de pouvoir librement, volontairement et de manière illimitée et infinie, penser les données qu'il a reçues en lui et créer librement des combinaisons, que l'humain a seul accès au système illimité qu'est l'écriture et, notamment, au système illimité des mathématiques.

Le système illimité et infini de l'écriture, qui applique à l'extérieur la pensée humaine intérieure, lui permet d'extérioriser sa pensée dans la même mesure et ainsi de partager cette pensée avec d'autres que lui-même, et, plus profondément, de partager cette pensée dans un lien d'amour et de communion.

La pensée et l'écriture ne sont-elles pas les deux faces, intérieure et extérieure, de la spécificité terrestre de l'humain créé à l'image de Dieu ?

Est-ce que les animaux ont ce sens de l'infini et de l'éternel que montre cette spécificité à double face ?

L'incapacité d'un animal de pouvoir utiliser un système d'écriture infini

n'indique-t-il pas son incapacité mentale à pouvoir s'abstraire du présent par une pensée capable de se représenter librement le réel par des images et des combinaisons d'images, de manière infinie et créatrice ?

Les animaux les plus proches des humains sont probablement capables, dans une certaine mesure, d'exprimer un équivalent des mots d'un langage oral désignant une chose ou une idée et de comprendre des signes oraux ou écrits. Certaines combinaisons de signes peuvent aussi être comprises comme un ensemble signifiant par un animal. Des animaux peuvent manifester une certaine maîtrise des nombres, voire de certaines opérations de nombres.

Mais, il semble qu'en aucun cas, on ne trouve le moindre indice d'une capacité animale de pouvoir gérer et combiner volontairement des données de manière infinie comme notre pensée humaine et l'écriture (y compris l'écriture mathématique) nous le permettent à l'intérieur et à l'extérieur de nous-mêmes.

L'animal pourrait peut-être apprendre un système limité de combinaisons de données, mais non un système illimité d'écriture que permet la pensée humaine parce qu'elle est elle-même illimitée et donc libre.

Mais, il ne faut évidemment pas en déduire que celui qui n'écrit pas ne serait pas humain.

Ce n'est pas l'écriture elle-même qui est essentielle à l'existence d'un humain. Un humain est pleinement humain même s'il n'a pas appris à écrire, s'il n'a pas encore la maturité cérébrale lui permettant d'écrire ou s'il a perdu la capacité d'écrire pour un motif quelconque.

De même, ce n'est pas davantage la pensée dans le cerveau qui est essentielle à l'existence d'un humain. Il est pleinement humain même si la maturation de son cerveau est encore insuffisante pour penser ou si son cerveau dégradé ne lui permet plus de penser.

Le souffle spirituel dans un corps qui fait exister un humain, une âme immortelle à l'image de Dieu, ne permet jamais de détruire l'humain créé

par une dégradation de son corps ou d'une partie de son corps comme son cerveau. Les faiblesses ou les dégradations de notre corps ne peuvent tuer l'âme, la personne humaine.

Mais, même si son corps, son cerveau et/ou son milieu culturel ne permettent pas à un humain particulier de savoir écrire dans certaines circonstances, tout humain n'a-t-il pas, dès sa conception et de manière inaltérable, « *quelque chose* » qui lui permet, lorsque son corps est mature et en bonne santé, d'apprendre et de pratiquer l'écriture ?

Le seul fait de savoir communiquer des informations par un langage est une capacité qu'on peut retrouver chez les animaux, mais elle ne suffit pas pour savoir lire et écrire comme un humain.

Il faut donc creuser davantage.

L'écriture, ce n'est pas seulement du dessin signifiant. Certains animaux semblent capables d'une telle communication.

L'écriture, c'est un système de matérialisation de la pensée qui permet d'exprimer librement n'importe quelle image ou combinaison d'images même totalement inventées. C'est de cela et de cela seulement qu'il est question ici dans notre réflexion sur la différence entre l'humain et l'animal.

Il s'en dégage deux questions.

Première question : un animal peut-il se représenter volontairement dans sa pensée n'importe quelle image d'une réalité vue ou inventée, et n'importe quelle combinaison de telles images ?

Attention à chaque détail de cette question complexe :

1. se représenter dans sa pensée = imaginer
2. volontairement = un choix intérieur libre de penser à quelque chose
3. n'importe quelle image (un pictogramme intérieur) d'une réalité vue ou inventée = une faculté de pouvoir imaginer de manière créative non seulement ce qui est connu mais n'importe quelle invention de l'imagination

4. n'importe quelle combinaison (une construction intérieure d'images) = une possibilité de relier librement les images volontaires de la pensée pour en faire des récits, des raisonnements, des poésies ou n'importe quoi d'autre.

Deuxième question : l'écriture est-elle un critère adéquat pour répondre à la première question ?

Si nous répondons « *non* » à la première question (même si cette réponse négative ne résulte que d'un seul détail), cette seconde question propose un critère pour expliquer cette réponse négative. N'est-ce pas parce qu'il n'a pas la capacité libre d'imaginer n'importe quoi que l'animal n'écrit pas car l'écriture qui permet d'écrire n'importe quoi n'est que l'expression de la capacité intérieure correspondante ?

Si, au contraire, nous répondons « *oui* » à la première question (dans tous ses détails), cela me semble contredit par l'absence totale et persistante de toute expression extérieure de la capacité qui serait ainsi attribuée à un animal.

L'écriture ne s'avère pas ainsi être elle-même le critère de distinction entre l'humain et l'animal, mais elle en est la manifestation, l'expression concrète, indépendamment de la capacité concrète des individus.

En effet, quelle que soit la différence concrète observée, il est évident que, dans la pratique, l'humain n'est pas moins humain parce qu'il ne peut pas, dans certaines circonstances concrètes, pratiquer le langage oral ou l'écriture dans la réalité, par immaturité, manque d'apprentissage, ou dégradation de santé.

Ce qui fait la différence tient à une réalité plus profonde. Celle qui permet de parler et d'écrire.

L'écriture, comme système organisé de signes écrits, permettant de communiquer n'importe quelle information, sans être limité dans l'espace et le temps du présent, est un préalable aux capacités d'accumuler des savoirs jusqu'à faire de la chimie ou de la physique, ou construire des machines sophistiquées. Ces réalisations humaines

supposent calculs écrits et plans écrits.

Si l'écriture est possible pour un humain, n'est-ce pas parce qu'en lui-même, il a une capacité d'imaginer librement n'importe quoi, de se représenter en lui-même n'importe quelle image de réalités existantes ou même de n'importe quelle réalité inventée ?

N'est-ce pas, dans la nature, le marqueur le plus pertinent de la différence entre l'humain et l'animal ?

On peut trouver quelques échos d'une telle approche dans le dernier livre de *Stephen Hawking* (« *Brèves réponses aux grandes questions* », octobre 2018).

D'un point de vue scientifique, il ne considère pas autrement la singularité humaine.

Hawking observe que, récemment dans l'histoire de l'univers, « *a commencé une phase de « transmission externe » » et que « Certains veulent réserver le terme « évolution » à la transmission interne du patrimoine génétique, et le refuser à sa transmission externe. Cela me semble être une vue trop étroite. Peu importe que nous soyons plus forts ou plus intelligents que nos ancêtres des cavernes, ce qui nous distingue d'eux est le savoir que nous avons accumulé pendant les dix derniers milliers d'années... Je pense qu'il faut avoir une vision plus vaste et inclure la transmission externe d'information à celle par l'ADN, comme moteur de l'évolution... » (p. 95-96).*

Hawking ne dit pas un mot de la succession des différents hominidés, mais il met en évidence cette capacité extraordinaire de l'humain à pouvoir penser en imaginant librement en lui-même tout ce qu'il veut et le caractère fondamentalement décisif du langage écrit qui exprime à l'extérieur de l'humain sa pensée libre intérieure.

« L'imagination reste notre outil le plus puissant. Grâce à elle, on peut se transporter n'importe où dans l'espace et le temps, et assister par la pensée aux phénomènes les plus incroyables, tout en conduisant, en somnolant ou en faisant semblant d'écouter un raseur pendant un dîner en ville...

L'esprit humain est fascinant. Il peut concevoir la magnificence des cieux et

l'arrangement des composants de la matière » (p. 206-207).

« Faites confiance à votre imagination. Faites advenir le futur » (p. 213).

N'est-ce pas pertinent pour décrire la différence par laquelle, dans la nature, l'humain a pu recevoir la capacité de gouverner toute la création ?

À l'origine de l'apparition de la vie, Hawking rappelle que « La Terre est surtout composée d'éléments lourds comme le carbone et l'oxygène. D'une façon ou d'une autre, ces atomes se sont assemblés pour former les molécules d'ADN...

Cette molécule ... se reproduit, et propage l'information génétique qui est codée par la séquence des acides nucléiques...» (p. 92).

« Quand l'ADN se reproduit lui-même, il y a parfois des erreurs. Beaucoup sont fatales et s'éliminent d'elles-mêmes. Certaines sont indifférentes, sans impact sur la fonction du gène. Et certaines autres, favorables à la survie de l'espèce, sont « choisies » et retenues par la sélection naturelle » (p. 94).

« L'ADN transmet le code de la vie d'une génération à l'autre » (p. 191-192).

« Le processus d'évolution biologique a d'abord été très lent. Il a fallu 2,5 milliards d'années pour passer des premières cellules aux premiers animaux multicellulaires, et un autre milliard d'années pour passer des poissons et des reptiles aux mammifères. Mais, à partir de là l'évolution semble s'être accélérée. Il n'a fallu que 100 millions d'années pour passer des premiers mammifères à nous. La raison en est que les premiers mammifères possédaient les prototypes de la plupart de nos organes actuels ; il ne manquait plus qu'un petit réglage pour passer aux humains.

*Avec l'espèce humaine, l'évolution a atteint un seuil critique, comparable en importance à l'apparition de l'ADN. Ce fut le développement du langage, et particulièrement du **langage écrit**. Dès lors, l'information pouvait passer de génération en génération, autrement que par l'ADN » (p. 94).*

*« **Quelque part, au long des 13,8 milliards d'années de notre histoire cosmique, quelque chose d'extraordinaire s'est produit. Ce traitement de l'information est devenu si intelligent qu'est apparue la conscience** » (p. 191).*

C'est ainsi que Hawking considère la transmission externe de l'information par l'écriture comme la nouveauté la plus importante depuis l'apparition de la vie par les premières molécules d'ADN, mais aussi comme le fondement « *extraordinaire* » (du point de vue scientifique) de l'apparition de la conscience humaine et de l'évolution désormais confiée à l'humain. La différence qui nous distingue de « *nos ancêtres des cavernes* ».

La possibilité d'une transmission externe par l'écriture n'est-elle pas le témoin extérieur de la liberté intérieure de l'imagination propre à une pensée humaine ?

Son apparition n'est-elle pas le signe visible extérieur de cet être nouveau qu'est l'humain créé à l'image de Dieu ? Le signe de sa différence dans la nature.

Le critère proposé est cependant intérieur, dans la pensée. L'écriture n'en est que le mode d'expression extérieur qui, lorsque le corps est immature ou dégradé, peut être absente.

Et, tout aussi certainement, la pensée elle-même, dans sa réalité cérébrale, peut aussi être affectée dans ses capacités selon les circonstances concrètes.

Une personne est pleinement humaine parce que si son corps (y compris son cerveau) était mature et guéri, elle pourrait écrire, alors que, même avec un corps en parfaite santé et parfaitement mature, un animal n'écrit pas.

À cet égard, il faut, bien sûr, d'abord savoir dessiner, sculpter ou graver, avant de pouvoir écrire.

Mais, l'expression artistique est un fait beaucoup moins précis que la pratique d'un système d'écriture. Quasi toute œuvre, autant animale qu'humaine, peut être considérée comme une œuvre « *artistique* ».

L'art peut exprimer l'âme humaine, mais la liberté de l'artiste exclut de

pouvoir enfermer dans une définition précise et limitée ce qui fait ou non partie de l'art. En quoi certaines œuvres animales ne pourraient-elles être aussi belles ou artistiques que des œuvres humaines ?

L'imprécision de ce qui est « *artistique* » ne permet guère d'y voir un critère assez précis pour distinguer l'humain de l'animal.

Par l'écriture, l'humain ne montre-t-il pas qu'il est le seul, dans la nature, à avoir la possibilité d'accéder à une pensée libre en lui-même qui lui permet de se saisir en pensée non seulement de n'importe quel élément du réel, mais aussi de n'importe quel élément qu'il souhaite inventer et de tout combiner à son gré ?

Tout acte animal volontaire, comme tout acte humain volontaire, est précédé d'une volonté intérieure et de la mémoire de ce qui est nécessaire pour réaliser l'acte volontaire et atteindre son objectif.

Il me semble, par contre, que rien ne permet d'affirmer que l'objet précis de l'acte volontaire doive nécessairement être représenté dans la pensée. Même chez un humain : lorsque je me lève pour aller manger, je ne me représente pas nécessairement le repas.

L'animal prend des initiatives en vue d'un but qui peut être précis. Il me semble qu'on ne peut rien en déduire quant à sa pensée ou son imagination, parce que c'est un but simple et concret dans le présent, et que sa mémoire, y compris ses apprentissages, suffit pour comprendre son initiative.

Rien ne permet d'affirmer que la compréhension de l'acte précis demandé à un animal doive nécessairement être représenté dans la pensée, être « *imaginé* » (pensé en images intérieures) pour pouvoir être exécuté par lui. La mémoire animale suffit à expliquer que votre chien comprenne et exécute les indications simples que vous lui donnez.

Certes, rien ne permet d'exclure que le cerveau d'un animal puisse générer des images dans une phase de sommeil, voire dans la réalité éveillée.

Mais, comme pour un rêve humain, on est ici dans l'involontaire.

L'animal peut, dans une certaine mesure, agir volontairement et le choisir librement. Mais, est-il capable de se représenter « *volontairement* » des images en lui-même ?

Actuellement aucun élément ne semble permettre de penser qu'un animal soit capable d'imaginer, c'est-à-dire de se représenter volontairement des images dans sa pensée, et, a fortiori, librement, sans prédétermination par l'effet d'un besoin ou de circonstances.

Si tel était le cas, il y en aurait une manifestation externe. Or, ce n'est pas le cas.

Et, à supposer que l'animal soit capable de représentations imagées intérieures volontaires, l'animal est-il capable de se représenter des images « *inventées* », autres que les réalités contenues dans sa mémoire ?

À cet égard, il peut être constaté avec précision que l'écriture est un système organisé de signes extérieurs matérialisés permettant de communiquer volontairement n'importe quelle pensée de n'importe quelle image intérieure réelle ou inventée.

Et, à supposer même que l'animal soit capable de représentations imagées intérieures volontaires de réalités librement inventées, l'animal est-il capable de se représenter en images « *n'importe quelle combinaison d'images* » et penser ainsi de multiples éléments ensemble, de manière illimitée ?

Rien ne prouve qu'une telle représentation intérieure soit nécessaire à l'intelligence animale observable.

Ainsi, un animal peut percevoir plusieurs éléments d'une situation et des liens de causalité qui vont déterminer ses choix. Mais, une appréhension directe des multiples éléments en cause de la situation concrète n'implique pas nécessairement qu'il ait dû se les représenter en images dans sa pensée pour agir comme il l'a fait.

Vous-même, lorsque vous préparez votre dîner, vous faites une combinaison d'actes multiples (comme le chimpanzé) à la fin desquels vous amenez sur la table différents plats qui, chacun, a fait l'objet de multiples prestations. Pour faire tout cela, généralement, vous ne vous êtes rien représenté en vous-même. Pas besoin de penser en images tous les préparatifs. Vous savez. Vous réalisez.

Ainsi, un chimpanzé montre certes de l'intelligence, une capacité de relier des éléments par des liens de causalité et d'en déduire une décision efficace. Mais, est-ce pour autant de la réflexion, c'est-à-dire une pensée qui fait un retour sur elle-même pour examiner une situation ? Rien ne le prouve, ni ne le manifeste de manière certaine sans écriture. Il peut s'agir d'une appréhension directe d'une intelligence qui, chez les animaux, peut, parfois, être plus étendue et plus efficace que chez les humains.

Sans la preuve que donne l'écriture, rien ne prouve qu'il s'agisse réellement de réflexion, ni qu'il y ait une représentation intérieure.

Même avec une motricité manuelle aussi fine que la nôtre, le chimpanzé n'écrit pas.

S'il y avait un seul cas d'un animal qui écrit, il y aurait un doute dans tous les autres cas. Mais, un animal n'écrit pas. **Jamais**.

Le seul fait qu'il n'y a jamais d'écriture chez aucun animal permet d'y percevoir une possible manifestation extérieure d'un critère distinctif de l'humain.

Et, au contraire, l'absence de toute manifestation extérieure d'une représentation intérieure libre d'images dans la pensée permet d'en constater l'absence car, sinon, certains animaux écriraient.

La situation est toute différente pour un humain. Lorsque l'humain n'écrit pas, c'est **toujours** parce qu'il lui manque quelque chose : de la maturité, de la santé ou de l'apprentissage.

Selon les circonstances, l'humain peut écrire ou ne peut pas écrire. Mais, ce n'est que dans l'espèce humaine qu'il existe de l'écriture.

Ce qui manque à certains humains pour pouvoir écrire est un empêchement qui ne met pas en cause ce qu'ils sont. Dès lors qu'il s'agit d'un empêchement, on peut a priori admettre que la condition intérieure nécessaire à l'écriture empêchée n'est pas nécessairement absente.

Ce qui manque à tous les animaux pour pouvoir écrire est une constante sans empêchement et les distingue dès lors des humains.

La manifestation extérieure qu'est une pratique de l'écriture prouve la réalité intérieure nécessaire à cette écriture, même si l'absence de la pratique de l'écriture (qui dépend d'autres conditions précitées) ne prouve pas l'absence de la réalité intérieure nécessaire mais non suffisante pour pouvoir écrire.

Est-ce deux poids, deux mesures ? Non.

Pour l'humain, comme pour l'animal, il faut regarder ce qui est possible dans l'espèce.

Chez l'humain, pour savoir s'ils sont capables d'imaginer, et de se représenter des images, nous en avons la preuve par l'écriture qui reproduit à l'extérieur un nombre infini d'images et de combinaisons d'images de faits réels ou inventés. Une telle expression extérieure serait impossible si ce qui est écrit ne pouvait être d'abord pensé avec la même liberté infinie.

Cette manifestation extérieure qu'est l'écriture est parfois (et même le plus souvent) présente, mais pas toujours. Un seul cas d'écriture suffit cependant pour dire que l'espèce en est capable.

Chez l'animal, aucun cas d'écriture ne peut être observé. Aucun. C'est pour cela qu'il peut en être déduit qu'il leur manque la réalité intérieure qui permet à l'humain, et uniquement à l'humain, d'écrire.

Et là, on peut certes penser à la spécificité de la conscience humaine et de la vie spirituelle qui s'y déploie, mais pour l'instant nous discutons de la différence entre l'humain et l'animal dans la réalité concrète observable.

Aucun trait strictement physique ne peut suffire à distinguer l'humain de l'animal car nous appartenons physiquement à une même nature.

Mais, dans la réalité concrète, ce qui semble exclusivement humain, c'est la capacité intérieure de pouvoir librement se représenter et penser volontairement des combinaisons d'images dont la pratique d'une écriture est la manifestation extérieure, même si cette capacité peut elle-même être empêchée par l'état du corps.

L'universalité de l'intelligence de l'humain lui permet de « *tout* » penser et sa pensée n'est pas limitée aux seules connaissances présentes dans le réel ou dans sa mémoire. La pensée humaine peut s'étendre « *à l'infini* ».

C'est bien ce type d'intelligence propre à l'humain qui permet l'écriture.

À cet égard, la question de la différence entre homme et animal peut rebondir aux limites de la préhistoire. Au-delà de la différence actuelle entre homme et animal, nous pouvons nous interroger sur la différence entre humains et pré-humains puisque notre corps vient de processus évolutifs qui n'ont pas commencé avec la création des premiers humains.

Il ne faut pas oublier que, dans les sciences préhistoriques, le mot « *homo* » est utilisé par pure convenance pour désigner tout hominidé ayant avec nous une ressemblance morphologique et que l'espèce humaine n'est qu'une espèce d'hominidés parmi d'autres. Ce n'est en rien un indice suffisant pour y reconnaître un humain à l'image de Dieu, une âme spirituelle créée par Dieu.

Tous les hominidés de la préhistoire ne sont pas des âmes immortelles.

À cet égard, la différence entre humain et animal, c'est aussi la différence entre humains et pré-humains à un moment de l'histoire.

Mais, jamais un animal ne pourrait devenir naturellement un homme avec une nature indissociablement corporelle et spirituelle, et c'est pourquoi l'Église ne cesse d'enseigner une nécessaire création par Dieu.

Bien que de nombreux chrétiens d'aujourd'hui ne parviennent plus, depuis Darwin et les découvertes de l'exégèse historico-critique, à croire à la création d'Adam et Ève dans l'histoire concrète, celle-ci demeure un fondement essentiel de la foi chrétienne, une constante dans l'enseignement du Magistère.

Nous ne sommes pas un produit aléatoire de la nature, mais des êtres pour l'émergence desquels le Créateur a fait concourir tous les processus évolutifs pour y insuffler sa vie d'amour et rendre possible un partage de sa vie éternelle.

On est homme capable d'éternité ou on ne l'est pas. On ne le devient pas progressivement et on ne peut davantage cesser de l'être. C'est pourquoi la création de l'humanité ne peut qu'être un fait historique qui a une date concrète dans l'histoire, ce qui n'implique nullement de rejeter tout processus évolutif du corps humain, dès lors que c'est par un souffle spirituel que cette création s'est réalisée dans un corps que Dieu a façonné par son évolution.

Mais, il est certain qu'aucun animal, même très supérieur, voire demain augmenté peut-être par de l'intelligence artificielle, ne pourrait franchir le passage vers cet infiniment autre qui nous caractérise et dont nous cherchons ici des traces observables.

Il n'y a qu'une seule nature terrestre et cette nature est une nature animale dans laquelle nous vivons avec notre double réalité corporelle et spirituelle, mais qui ne peut et n'a jamais pu, en aucune manière, évoluer pour accéder à notre humanité corporelle et spirituelle.

Est-ce que le comment nous échappe ? Oui, certainement, non seulement pour notre création spirituelle mais aussi par rapport à ce que cette création a pu susciter corporellement de tout à fait singulier. Ce qui est vrai tant pour notre création que pour l'Incarnation virginale du Christ.

Il faut sans cesse rejeter les caricatures qui faussent la réalité : non, on ne descend pas du singe ; non Dieu n'a pas transformé un animal en homme ; non, la Genèse ne peut se comprendre de manière fondamentaliste par une interprétation matérialiste mot à mot qui n'en

donne qu'une caricature ; non il n'y a pas de contradiction entre la foi et la science ; non aucun dogme de l'Église ne rejette ou ne contredit les processus évolutifs observés par la science, etc.

En créant Adam et Ève et par eux seuls toute l'humanité à Son image, Dieu n'a pas fait d'un animal un homme. Il a créé des êtres nouveaux pour lesquels il a façonné un corps depuis les origines. Non pas avec n'importe quelle pâte, mais en faisant concourir toutes choses créées par Lui.

Lors de la création d'Adam et Ève, ce qui est créé ex nihilo, ce n'est pas quelque chose, c'est quelqu'un. Ce n'est pas un corps, c'est une personne.

Le corps humain a été façonné par Dieu selon les lois naturelles. Il fait partie de la nature et a évolué comme la nature et avec elle.

Ce qui est créé ex nihilo, c'est un être nouveau, des personnes, des âmes immortelles capables de partager éternellement la vie de Dieu. Leur corps a été façonné par de nombreux processus évolutifs durant des milliards d'années. C'est aujourd'hui un enseignement sûr de la dernière encyclique du Pape François.

Il en va de même pour le Christ, le nouvel Adam. Son corps vient par Marie et toute son ascendance généalogique. Ce corps n'a pas été créé au moment de l'Incarnation. Pour le Christ vivant de toute éternité, ce qui a été créé ce n'est certes pas non plus sa personne divine éternelle, mais cet être nouveau, absolument nouveau dans ce monde, qu'est le Christ incarné, vrai Dieu et vrai homme. C'est ce que le Pape Benoît XVI a mis en lumière dans son dernier livre : l'Incarnation est une création.

9. L'adam terrestre mis dans l'Eden spirituel

L'exégèse traditionnelle considère souvent le début de la Genèse comme la réunion de deux traditions distinctes de la création et non comme une suite chronologique. Cette perspective risque de cacher une distinction essentielle entre la création matérielle et l'événement extraordinaire qu'a constitué, dans l'histoire, la création des humains, de personnes avec une âme immortelle capables de partager la vie éternelle de Dieu, d'êtres faits d'un corps mais aussi d'une vie spirituelle spécifique, participants à la vie des cieux autant qu'à la vie de la terre.

Le premier chapitre de la Genèse nous parle de la création des espèces et de la création spécifique de l'espèce adamique. Dieu crée le figuier, le chameau, mais aussi l'adam. Lorsqu'il crée l'adam, mâle et femelle, c'est avec le projet de faire un être à son image, mais, dans le temps, il crée d'abord une espèce. C'est ensuite, au sein de cette espèce, qu'il va créer Adam et Ève.

L'ancêtre biologique de l'adam a d'abord été un être cellulaire, guère différent des végétaux, ensuite, un être aquatique puis un être quadrupède. Son cerveau s'est développé. À un moment, le chapitre 2 de la Genèse nous dit que l'adam (mentionné avec un article indéfini qui confirme qu'il s'agit de l'espèce des adams) est devenu un être vivant après qu'il ait été façonné et insufflé par Dieu, puis qu'il a été amené par le Créateur dans son « *paradis* », l'Eden.

Les images de la Genèse nous invitent à « *imaginer* » ce que fut la création, à chercher à comprendre comment, sous l'inspiration de l'Esprit Saint, l'auteur de la Genèse, en composant le texte avec des récits de provenances multiples, a « *imaginé* », représenté en images, ce que fut le début de notre histoire avec une intelligence parfois beaucoup plus riche et profonde que ce que nous pouvons penser parfois trop vite d'auteurs très anciens.

L'auteur de la Genèse croyait aussi fermement à la création des premiers

humains dans l'histoire que nous croyons à l'Incarnation de Dieu lui-même dans un corps d'homme un peu plus tard dans le cours de cette même histoire.

Nous représenter ces réalités, et, notamment, le jardin d'Eden, demande un grand effort d'interprétation à renouveler sans cesse selon l'état de nos connaissances actuelles, en oubliant jamais de considérer que le réel dépasse infiniment nos images qui peuvent s'approcher un peu de la réalité terrestre et si peu de la réalité spirituelle.

Le mot hébreu « *eden* » semble partager la même racine étymologique que le mot « *adown* » qui signifie seigneur, maître. C'est le paradis, le monde surabondant de Dieu, la réalité spirituelle de Dieu. Mais, ce mot peut aussi trouver son étymologie dans le mot sumérien « *edin* » (champ/plaine/steppe fertile) qui en akkadien deviendra « *edinu* » (vallée/jardin en tant que lieu cultivé et florissant).

Pour un Sumérien du quatrième, du troisième ou du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, l'Edin ou l'Eden (car les deux prononciations semblent possibles en sumérien) c'est tout simplement la vaste plaine fertile du sud de la Mésopotamie qui rejoint le Golfe Persique, là où se rejoignent de grands fleuves venus des montagnes qui confluaient pour former un fleuve unique rejoignant le Golfe Persique (actuellement nommé le Chatt-el-Arab) : le Tigre et l'Euphrate, mais aussi le Karkheh et le Karoun (actuellement distincts mais qui s'écoulaient jadis très proches et parfois réunis) ainsi que le Wadi al Bati (actuellement asséché depuis plus de trois mille ans).

Le texte de la Genèse semble y faire clairement mention pour situer le jardin d'Eden, mais les événements du récit vont transcender la réalité terrestre et révéler, en fait, une histoire entre le Créateur et les humains créés à son image dans laquelle l'eden terrestre ne fait plus qu'un avec l'eden de Dieu. C'est là l'élément neuf. Il n'est pas dans la plaine de Sumer qui existe depuis des millénaires, mais dans le paradis spirituel incréé de Dieu, ce paradis que Jésus promettra au bon larron crucifié avec lui, ce paradis dans lequel le Créateur met l'humain créé à son image.

Nous pensons facilement que, de manière réelle pour les uns ou seulement symbolique pour d'autres, le jardin d'Eden est un paradis terrestre créé par Dieu quelque part sur la terre, là où Adam et Ève ont vécu.

En réalité, il semble que la Genèse nous donne un point de vue autre. Dieu n'a pas créé un paradis sur la terre ou un jardin terrestre extraordinaire, mais il a planté un jardin dans l'Eden (Gn 2, 8).

Voyez la différence essentielle ! Le paradis terrestre n'est pas « *sur* » la terre mais « *dans* » le ciel. C'est une réalité terrestre introduite « *dans* » le ciel.

Adam et Ève nous sont présentés comme ayant vécu dans le paradis sur la terre, là où ils vivaient, mais rien ne permet de penser que la réalité terrestre de cet endroit ait été extraordinaire. Ce qui est extraordinaire, c'est que cet endroit a été planté dans le paradis, dans l'Eden de Dieu.

Symbolique ? Bien sûr ! Comment exprimer autrement avec des mots humains la création spirituelle d'un être radicalement nouveau en communion avec Dieu ? Si le récit était réduit à une vision humaine terrestre, il ne pourrait nous parler de l'essentiel.

Pédagogique ? Bien sûr aussi ! Dieu vient se révéler et nous révéler qui nous sommes. Des êtres à son image : radicalement nouveaux, parce que nous ne sommes pas que des esprits, mais un mélange de corps et d'esprit.

Le récit n'est cependant pas une fable. Il nous parle de la réalité, mais de toute la réalité, pas seulement de la réalité spirituelle, ni seulement de la réalité matérielle, mais des deux ensemble.

Ce n'est pas de l'abstraction permettant de considérer que la vraisemblance matérielle est sans importance. Le matériel ou le corporel est d'autant plus important qu'il nous caractérise de manière essentielle. Ce qui nous est tout à fait particulier, c'est précisément d'être créé d'esprit et de matière.

L'Incarnation de Dieu elle-même viendra nous rappeler toute l'importance du corps. La révélation de notre création dans l'histoire concrète ne peut être renvoyée dans l'abstrait et le spirituel.

L'Eden, c'est le monde de Dieu, la réalité spirituelle de Dieu qui est esprit. C'est dans cette réalité spirituelle que Dieu a planté un jardin, un espace limité, une réalité terrestre.

Il a fait entrer, dans les cieux de Dieu, une réalité nouvelle, autre, qu'il a créée. La création matérielle ne vient pas occuper toute la réalité de l'Eden, du monde de Dieu. Le monde de Dieu est bien plus vaste. Dieu n'y plante qu'un jardin, un endroit clos, limité, à cultiver, à garder. Il le fait pour l'humain.

Ce jardin n'occupe pas l'entièreté de l'Eden. Il est une réalité finie dans une réalité infinie. Nous pouvons ainsi comprendre que Dieu a fait entrer dans sa réalité quelque chose qu'il a créé.

Dans ce monde spirituel qui est de toute éternité, Dieu plante un jardin (Gn 2, 8). Le mot hébreu « *gan* », traduit par jardin, évoque un endroit séparé, limité, restreint. Ce jardin ne remplit pas tout le spirituel. Son intégration est limitée. C'est comme un endroit autonome dans un endroit plus vaste.

Le jardin ne se confond donc pas avec l'Eden. Il est planté dans l'Eden spirituel. Mais, le récit nous précise expressément que les arbres de ce jardin poussent du sol terrestre, de l'adamah (Gn 2, 9).

Ce jardin ressemble ainsi à une intersection de deux ensembles mathématiques, cette partie commune qui fait partie intégrante de deux ensembles distincts. Le jardin d'Eden est pleinement terrestre, mais aussi pleinement spirituel.

À cause de cette double réalité et parce que les mots de notre langage ne peuvent nommer que des réalités terrestres, la Genèse ne peut nous parler de la réalité spirituelle de l'Eden, avec des mots de notre langage, que d'une manière imagée qui nous oblige à une grande prudence dans nos interprétations et compréhensions.

Aujourd'hui encore, cet Eden n'a pas disparu, ni son arbre de vie. « *Au vainqueur, je donnerai de goûter à l'arbre de la vie qui est dans le paradis de Dieu* » nous dit encore l'Apocalypse de Saint Jean (Ap 2, 7). C'est là que Jésus a promis au bon larron de le retrouver le jour même de leur crucifixion (Lc 23, 43).

Comment parler de l'Eden, du jardin d'Eden, de ce qu'ont vécu Adam et Ève dans ce jardin ?

Le texte le plus adéquat peut être le témoignage de St Paul. Il semble que nous pouvons le reprendre quasi mot à mot lorsque nous essayons de comprendre la Genèse. Il complète le récit de la transfiguration déjà évoqué. Les apparitions du Christ ressuscité peuvent aussi nous aider.

Mais, revenons à St Paul. Il affirme avoir été emmené jusqu'au paradis, jusqu'en Eden (2 Co 12, 4).

Il l'écrit aux Corinthiens avec beaucoup de précision (« *voici quatorze ans* »), mais avec une prudence extrême dans les mots qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans ses écrits. Il n'ose même pas se citer lui-même. Il dit que les paroles entendues sont inexprimables. Il se déclare incapable de parler de son corps pendant cette expérience et il le répète longuement deux fois.

Lorsqu'Adam et Ève ont raconté à leurs enfants et à leurs proches les événements vécus dans le jardin d'Eden, n'ont-ils pas probablement parlé comme St Paul aux Corinthiens ?

Que dit St Paul ? « *Je connais un homme dans le Christ qui, voici quatorze ans – était-ce dans son corps ? je ne sais ; était-ce hors de son corps ? je ne sais ; Dieu le sait - ... cet homme-là fut ravi jusqu'au troisième ciel. Et cet homme là – était-ce dans son corps ? était-ce sans son corps ? je ne sais, Dieu le sait – je sais qu'il fut ravi jusqu'au paradis et qu'il entendit des paroles ineffables, qu'il n'est pas permis à un homme de redire* » (2 Cor 12, 2-4).

Il semble qu'Adam et Ève auraient pu s'exprimer de manière semblable après avoir quitté le jardin d'Eden.

L'être humain de chair n'a pas la possibilité de parler de toute la réalité de Dieu. Il ne parle qu'avec des mots de son cerveau et ce cerveau est tellement limité...

Nous avons certes un récit, mais soyons très prudents de ne pas le réduire aux réalités terrestres des mots employés.

Un fait est certain. St Paul comme Adam et Ève ont été introduits dans l'Eden. Pour Adam et Ève, cela s'est produit dans un jardin, un endroit limité, que Dieu a planté dans l'Eden.

St Paul, comme Adam et Ève, y a entendu des paroles ineffables, c'est-à-dire qui ne peuvent être exprimées avec nos mots humains. Comment reproduire fidèlement une rencontre ou un dialogue dans les cieux ?

Adam et Ève étaient un peu comme les apôtres lors de la transfiguration de Jésus. Ils voient Moïse et Élie, ils veulent dresser des tentes. Tout est si réaliste, mais lorsqu'une nuée arrête leur vision, il n'y a plus que Jésus seul.

Comment nommer l'Eden, « *l'endroit* » où nous pourrions vivre éternellement ? Comment trouver un mot adéquat pour parler de la réalité, du « *lieu* » (le mot qui évoque un endroit dans l'espace physique est déjà lui-même fort inadéquat) de Dieu ? On bégaie.

Cela évoque l'expression donnée par Jésus lui-même : « *Notre Père qui est aux cieux* ». Les Évangiles nous parlent du Royaume des cieux ou du Royaume de Dieu.

Dieu est esprit. C'est pourquoi, on peut utiliser l'expression « *monde spirituel de Dieu* », mais la faiblesse de l'expression reste évidente. Elle semble inévitable.

Ce qui semble certain, c'est que, de manière limitée, Dieu a fait entrer sa création dans un jardin (un endroit limité) d'une réalité de délices nommée Eden.

Rien ne semble permettre de distinguer cet Eden des origines du Royaume des Cieux ou du paradis des Évangiles.

Lors de la création d'Adam et Ève, comme aujourd'hui, le Royaume des cieux est présent, il est parmi nous, il est en nous. Tout proche. L'Eden, c'est le « *royaume* » de Dieu, le « *royaume* » des « *cieux* ». Les cieux, c'est la réalité spirituelle de Dieu.

C'est toujours vrai pour nous. Il y a ici et maintenant une réalité visible ou invisible perceptible par notre cerveau, et une réalité « *spirituelle* » qui échappe à notre cerveau, mais non à notre cœur, à notre esprit.

Le jardin dans l'Eden c'est du « *terrestre* » dans le « *spirituel* ». Ce n'est pas une réalité terrestre exceptionnelle. C'est son intégration dans le spirituel qui fut exceptionnelle.

Au départ, dans le récit de la Genèse, il n'a rien de terrestre. Dieu plante un jardin « *dans* » l'Eden. Dieu va y faire pousser « *du sol* » (dans le texte : de « *l'adamah* », le sol terrestre dont l'adam est issu) des arbres de toute espèce. Il va aussi y amener tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel.

Mais, avant toute plantation et tout animal, Dieu y a mis l'adam, créé mâle et femelle. Dans le jardin planté dans l'Eden, l'humain va précéder toute autre créature et toutes créatures vont lui être soumises. N'imaginons pas immédiatement un beau jardin terrestre : il n'y a ni plantes, ni arbres, ni fleurs, lorsque l'humain est mis dans une partie de l'Eden limitée par Dieu. C'est dans l'Eden spirituel de Dieu, dans les délices de Dieu lui-même que l'humain est mis.

Le jardin d'Eden n'était donc pas lui-même un élément de la création physique de Dieu, mais Dieu y a mis des éléments de la création terrestre. Le contenu du jardin est terrestre mais pas l'Eden spirituel dans lequel il se trouve.

L'Eden, c'est le paradis. Le jardin d'Eden n'est qu'une partie limitée de cet Eden. C'est un « *endroit* » dans l'Eden. Dieu a mis du terrestre dans sa réalité spirituelle et cette mise ensemble est un acte Créateur qui dépasse

nos capacités de compréhension.

En quoi le paradis dans lequel St Paul affirme avoir été emporté, dans lequel l'Apocalypse nous dit que l'arbre de vie demeure, serait-il autre que celui d'Adam et Ève ?

Le paradis, c'est l'Eden. Deux mots, l'un grec (*paradeisos*), l'autre hébreu (*eden*) pour une seule même réalité : le monde céleste (spirituel) de Dieu.

Le paradis, l'Eden, les cieux, c'est la réalité céleste, spirituelle, de Dieu. Le jardin planté dans l'Eden comme le royaume des cieux étend la réalité céleste à la création.

Il ne s'agit donc pas ici de parler principalement de la terre, mais de l'Eden. Voyons l'extraordinaire de ce qui est planté dans le monde de Dieu ! C'est une réalité terrestre (l'adam) qui est mise dans l'Eden, dans le monde de Dieu, pour lui permettre de partager sa vie, sa communion spirituelle éternelle.

Ce qui est planté est quelque chose qui a pour but de prendre racine dans l'endroit où il est planté, de se développer, et l'endroit où il est ici planté n'est pas un sol matériel, c'est l'Eden, le monde de Dieu, à ne pas confondre avec le « *sol* » (l'adamah, en hébreu) dont Dieu va faire pousser des arbres dans le jardin planté dans la réalité spirituelle de l'Eden.

Dieu ne crée pas un paradis sur la terre, il plante un jardin dans son paradis, un espace dans lequel il va, d'une part, faire pousser dans la réalité spirituelle des arbres du sol terrestre (l'adamah) et, d'autre part, placer dans cette même réalité spirituelle l'adam, un être vivant terrestre dans lequel il a insufflé un esprit, créant ainsi un lieu de rencontre du monde matériel et du monde spirituel dans lequel un être terrestre va aussi accéder à la réalité spirituelle divine.

Cela doit attirer notre attention : les événements dans le jardin d'Eden sont des faits qui se produisent dans l'Eden, le monde de Dieu, et pas seulement dans la réalité terrestre. Même s'ils se sont aussi produits dans la réalité terrestre.

Pour être créés à l'image de Dieu et avoir une âme immortelle capable de partager éternellement la vie de Dieu, il était essentiel que l'humain naturel (animal) soit davantage que du terrestre. Il devait être plongé (baptisé) dans la vie de Dieu et y devenir un être nouveau fait de terrestre « *et* » de céleste.

Nous sommes des homos sapiens, mais nous ne sommes pas « *seulement* » des homos sapiens. Nous sommes des homos sapiens *religiosus* (selon l'expression du cardinal Ries), mais nous ne sommes pas « *seulement* » des homos sapiens *religiosus*. Nous sommes, comme le disait Saint Augustin, des homos *capax Dei*, des êtres immortels capables de partager éternellement la vie de Dieu.

C'est la question au cœur de notre histoire terrestre : Dieu a-t-il créé, à un endroit et à un moment de l'histoire concrète de notre monde présent, des homos *capax Dei* ? Pas seulement un homo sapiens religieux, mais des créatures immortelles capables de partager la vie éternelle de Dieu. Tellement capables que Dieu lui-même pourra se faire l'une d'elles par son Incarnation bien concrète il y a deux mille ans.

Cette création ne pouvait se faire dans la seule réalité terrestre mais devait aussi se faire dans la réalité spirituelle céleste de Dieu. Adam et Ève ont pu vivre corps, esprit et âme dans le jardin d'Eden parce que ce jardin était aussi pleinement terrestre que céleste et spirituel.

Si nous pensons que le jardin d'Eden est seulement ou principalement terrestre, nous risquons de penser que seul l'Eden, le paradis, serait spirituel et qu'en conséquence, le terrestre qui n'en fait pas partie serait méprisable. Le corps et le monde présent risquent de perdre de leur valeur. Or, c'est l'essentiel de ce qui nous caractérise. Dieu a voulu créer non seulement des anges mais des êtres spirituels avec un corps. Avec un corps : c'est cela que Dieu a spécialement voulu de tout à fait original.

Est-ce que ce corps, ce monde créé, ont une place, une valeur, dans l'Eden de Dieu ?

Si nous pensons que le jardin d'Eden est seulement ou principalement

spirituel ou si nous pensons qu'il n'est que symbolique, nous risquons la même déviation : le mépris du terrestre et du corps qui sont cependant aussi essentiels à notre être que notre âme et notre esprit.

Accepter la nature céleste et terrestre du jardin d'Eden nous permet de comprendre, dans la lumière de cette révélation, non seulement notre nature indissociablement terrestre et spirituelle, mais aussi la double nature du Christ, la splendide union de sa divinité et de notre humanité. De comprendre que Lui, vrai Dieu de toute éternité, est vraiment venu vivre une vie d'homme comme la nôtre, mais en nous révélant ce qu'est vraiment une vie humaine sans le péché, sans la rupture de la communion avec son Créateur.

Le Christ n'a pas fait tous ses miracles et n'est pas ressuscité parce qu'il était Dieu ce qui ne pourrait pas sauver les humains que nous sommes, mais parce qu'il était vraiment un homme comme nous, mais sans la blessure du péché. Il nous révèle ce qu'est vraiment un homme créé à l'image de Dieu, tel qu'il était avant le péché originel, toute la puissance terrestre autant que spirituelle qu'Adam et Ève avaient reçue.

Le jardin d'Eden fait partie de cette révélation pleinement manifestée par le Christ.

Si le jardin d'Eden n'avait pas été pour notre humanité terrestre une véritable plongée dans le monde céleste et spirituel de Dieu lors de laquelle a été achevée notre création à l'image de Dieu, comment un être naturel aurait-il pu un jour être immortel ?

Le corps d'Adam et Ève provenait d'ancêtres biologiques naturels, mais ceux-ci ne pouvaient produire que des êtres naturels terrestres à l'existence précaire si Dieu n'était pas intervenu pour les façonner dans sa propre réalité céleste, pour unir du terrestre et du céleste dans ce qui pouvait devenir ainsi un être nouveau.

Créer un être « *à la fois* » terrestre « *et* » spirituel, voilà du nouveau dans le monde, de l'extra-ordinairement nouveau. C'est ce que nous sommes.

Comme le dit la Genèse, l'humain a été mis dans un endroit limité de

l'Eden où il lui a été offert de vivre en communion avec Dieu et de gouverner et développer toute la création en communion avec son Créateur.

La Genèse nous indique que, dans l'Eden spirituel, Dieu fait pousser des arbres du sol terrestre pour nourrir l'adam, et l'arbre de vie, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal (Gn 2, 9).

Que peut signifier ou représenter l'image terrestre d'un arbre dans l'Eden de Dieu, un arbre qui pousse du sol terrestre dans le monde spirituel ? Il nous est infiniment difficile de comprendre un tel mélange.

L'humain créé avait, même avant tout péché, besoin d'une nourriture. Le propre d'une nourriture c'est d'alimenter un être qui en a un besoin continu d'une manière qui doit être répétée. Une nourriture ne se prend pas en une seule et unique fois pour créer un état éternel qui subsiste à jamais sans qu'aucune autre nourriture semblable ne soit plus encore nécessaire ensuite pour l'alimenter. La nourriture se prend et se reprend tant qu'il y a vie et pour alimenter la vie.

L'arbre de vie donne une nourriture à consommer continuellement car la vie est vivante et s'entretient sans cesse. On ne cesse jamais d'alimenter ni la vie, ni l'amour. La vie, ce n'est pas un avoir qu'on possède une fois pour toutes dans un état d'immobilisme mais c'est une communion d'amour en mouvement qui s'alimente sans cesse.

L'humain n'a pas été créé pour l'immobilisme, mais pour développer un monde nouveau, créé par Dieu (Gn 1, 28 et 2, 15), avec une nourriture reçue de Dieu.

Selon le sens commun du dictionnaire, un arbre, c'est un être vivant végétal, donc peu ou pas mobile au contraire des êtres vivants animaux. Il est stable et ne se dérobe pas. Il demeure là où il est. Il peut exprimer ainsi la réalité présente de Dieu lui-même. Ce qui caractérise un arbre parmi l'ensemble des végétaux, c'est d'avoir une tige ligneuse (en bois), ferme, solide, dont les branches ne se développent qu'à une certaine hauteur au-dessus du sol.

On peut ainsi observer que le fruit d'un arbre est un fruit porté à une certaine hauteur au-dessus du sol. Sur l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais, le fruit ne peut pas être détaché de sa position en hauteur dans le ciel de l'Eden pour être confondu avec ce qui est seulement terrestre, pour être ramené au sol terrestre.

Un tronc avec des bras levés : n'est-ce pas une image qui peut évoquer tant Dieu prié par l'homme qu'un arbre ? Notre représentation de la Trinité de Dieu est souvent très humaine sous la forme de trois personnes, mais, dans une écriture primitive imagée, la Trinité de Dieu n'a pas nécessairement été représentée uniquement sous la forme de trois individus humains comme les trois personnages du chêne de Mambré dans lesquels Abraham a pu adorer un seul Dieu devant trois personnes.

Dans le jardin d'Eden, la Parole, c'est le Fils qui parle, celui qui se fait homme, qui se fait chair. Mais, le récit ne parle-t-il pas déjà de Dieu au pluriel ? Dieu n'est pas que celui qui parle. Où est le Père ? Où est l'Esprit ? L'arbre de la vie ne représente-t-il pas Dieu le Père Créateur source de toute vie ? L'arbre de la connaissance du bon et du mauvais ne représente-t-il pas déjà avec vérité l'Esprit qui donne la vraie connaissance ? Les fruits de cet arbre ne représentent-ils pas les humains issus de Dieu lui-même ? N'est-ce pas sur l'arbre que le fruit reçoit son existence, sa vie et sa subsistance ? Séparé de l'arbre, le fruit n'est-il pas privé de ce qui le fait vivre et voué à la mort ?

Il faudrait approfondir les images de l'écriture sumérienne la plus ancienne. Elles pourraient grandement nous aider à mieux comprendre le merveilleux récit de notre création et de la révélation de Dieu un et multiple dès les origines, bien avant la manifestation plus complète de la Trinité par le Christ.

La vie spirituelle est faite pour l'humain terrestre créé à l'image de Dieu, mais sans confusion panthéiste. Le jardin planté par Dieu dans l'Eden, dans la réalité spirituelle, doit être développé avec une connaissance qui n'est pas ramenée entièrement au seul niveau terrestre mais qui reste en Dieu.

L'interdiction de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bon et

du mauvais est faite à l'adam, au terrien, avant la création d'Ève, quand l'adam est encore « *seul* » (Gn 2, 16-18), même s'il est déjà créé mâle et femelle (Gn 1, 27). L'interdiction est ainsi faite avant l'achèvement de la création des premiers humains créés à l'image de Dieu.

L'adam est déjà créé mâle et femelle. La femelle reçoit l'interdit autant que le mâle, mais il semble que nous sommes ici encore avant la création parfaite des personnes humaines pleinement à l'image de Dieu, « *capax Dei* », avant leur achèvement à l'image de Dieu.

Tant que ce n'est pas « *bon* » (lorsque l'adam est « *seul* »), l'œuvre de Dieu n'est pas encore terminée.

Lorsque l'interdit a été signifié à l'adam, mâle et femelle, il n'y a pas encore d'identification d'une personne nommée Adam et d'une autre nommée Ève. Ils n'apparaissent que plus loin dans le récit. Au moment de l'interdit, il ne s'agit encore, dans le texte, que de l'adam (le terrestre), avec un article, et pas encore d'une personne individualisée par un nom.

L'image de l'arbre de la connaissance du bon et du mal semble exprimer une réalité qui résulte de la création d'un homme libre davantage qu'une création distincte. Un peu comme une plante qui surgit du terreau de l'humanité.

Parler ici d'interdit est ambigu. Il ne s'agit pas ici de priver l'homme de quoi que ce soit, mais de lui dire une vérité, de l'avertir d'un fait. S'il s'empare d'un fruit pour s'emparer ainsi d'une connaissance séparée de Dieu, de l'arbre divin, l'homme ne peut pas vivre : « *de mort, tu mourras* », l'avertit le Seigneur.

Faudrait-il imaginer la création d'un homme à l'image et à la ressemblance de Dieu destiné à vivre dans la communion divine sans qu'il ait la connaissance, la conscience ? L'accès à la connaissance n'est-elle pas liée au fait même d'une vie personnelle ?

La connaissance du bon et du mauvais n'est pas distincte. C'est un fait qui semble découler du fait même de la création d'un être libre invité dans une communion d'amour. Le bien ne s'impose pas. Le mal n'est pas

une création mais l'être libre peut s'écarter du bien, ce qui donne réalité au mal.

Si vous dites à un enfant, en haut d'une falaise, de ne pas sauter sinon il mourra, s'agit-il d'un interdit moral ou d'un avertissement pour le prévenir d'un danger majeur ?

La question de l'interdit semble donc souvent orientée à tort comme si Dieu avait créé quelque chose de bon pour ensuite empêcher l'homme d'en bénéficier.

L'arbre interdit de la connaissance du bon et du mauvais, le péché originel, la punition d'une faute qui continue à être subie par une descendance qui ne l'a pas commise, tout cela semble si difficile à comprendre.

Les mots ne doivent-ils pas être revisités ? Comment pourrait-on reprocher à quiconque de faire le mal s'il n'a pas la connaissance de ce qui est bon ou mauvais ? Comment un être créé sans défaut pourrait-il commettre un péché s'il n'y a pas déjà une inclination au mal en lui ? Dieu aurait-il créé un être défectueux avec une inclination au mal ? Comment quelqu'un pourrait-il aujourd'hui être puni dès sa conception pour une faute qu'il n'a pas commise ?

Bien sûr, du point de vue chrétien, nous pensons que Dieu est le bien et que tout ce qui sépare de Dieu est le mal. Pour celui qui choisit de vivre dans l'amour de Dieu, il est clair que choisir de poser un acte contrairement à la volonté de Dieu est un péché, est « *mal* ». Mais, ce regard est celui de quelqu'un qui choisit la communion avec Dieu et le reconnaît ainsi comme le « *bien* », car, pour celui qui n'a pas encore fait un tel choix, il n'y a encore ni bien, ni mal, ni aucune valeur prédéterminée. Il y a un vrai choix libre. Un choix originel parfaitement libre. Parce qu'il n'y a pas d'amour sans liberté et qu'il n'y a pas de vie qui puisse être partagée avec Dieu sans amour.

Les mots hébreux qui définissent l'arbre en cause ne contiennent pas de référence à une loi morale, ni à une appréciation légale, ni à des valeurs de référence. Les mots français « *bien* » et « *mal* », généralement utilisés,

peuvent, à cet égard, être perçus de manière trop restrictive sur un plan exclusivement moral. Il s'agit plus largement du « *bon* » ou du « *mauvais* ». Simplement de la connaissance de ce qui détermine tout choix. Comment choisir dans une alternative ?

Une connaissance préétablie d'un « *bon* » et d'un « *mauvais* » signifie, en réalité, une absence de liberté, une prédétermination, par une connaissance, de ce qui est « *bon* » ou « *mauvais* ».

S'il y a un « *bon* » et un « *mauvais* » préétablis, prédéterminés, il ne reste, en réalité, aucun bon choix libre autre que celui de choisir le « *bon* » prédéterminé.

Ce que l'humain créé est invité à connaître c'est Dieu lui-même, la communion avec Lui.

Dans cette communion, il ne s'agit pas de chercher à savoir par soi-même ce qui serait « *bon* » ou « *mauvais* », mais seulement d'avancer librement par amour en communion. Car, en vérité, tout ce qui est fait en communion avec Dieu, dans l'amour, est, pour celui qui vit de cet amour, nécessairement bon, toujours et partout. En Dieu, rien n'est mauvais. Le « *mauvais* » n'existe pas. Il ne vient à exister que dans un éloignement de Celui qui est bon, de Dieu. Le « *mauvais* » n'est rien d'autre que l'absence de Dieu pour celui qui vit en communion d'amour avec son Créateur.

L'arbre de « *la connaissance du bon et du mauvais* » donne des fruits. Les fruits qu'il produit sont « *de la connaissance* », de l'information, sur le « *bon* » ou le « *mauvais* » dans les multiples situations qui peuvent se présenter. Cela n'implique pas nécessairement une valeur morale des informations ou des données en cause. Si vous voulez faire une tarte aux pommes, du poivre ou un concombre sont « *mauvais* », mais cela ne signifie en rien qu'ils soient mauvais en eux-mêmes. La connaissance concerne ce qui convient adéquatement ou non à un objectif particulier. La connaissance du bon et du mauvais qui est ici en cause concerne ce qui convient adéquatement ou non à un objectif particulier et ne doit donc pas être perçue ici comme une connaissance morale de ce qui est bien ou mal.

À cet égard, l'humain est mis devant un choix fondamental. S'il mange un fruit, une connaissance du « *bon* » et du « *mauvais* » qui se trouve « *en dehors* » de lui, dans un « *autre* » que lui, cette connaissance sera désormais en lui-même et c'est en lui-même uniquement qu'il pourra la chercher.

Mais, en fait, n'est-ce pas avec un au-delà de lui-même, avec une altérité à lui-même, en communion avec un autre, qu'il a accès à une connaissance infiniment plus étendue qu'en lui-même ?

Car, la connaissance qui fait vivre, n'est-ce pas une connaissance par l'amour qui demande d'aller au-delà de soi-même ? En vérité, celui qui fait de lui-même la source ultime de la connaissance n'est-il pas dans un chemin de mort parce que la vie, celle qui nous vient de Dieu, est amour et communion.

Y a-t-il eu un « *interdit* » ? En réalité, Dieu n'a rien empêché. Il a seulement averti. La vie est en Dieu, dans sa communion d'amour. C'est un fait. Se séparer de Dieu c'est mourir en ce sens que la vie de Dieu en nous en est interrompue.

Y a-t-il eu une menace de sanction pour tenter d'assurer le respect d'un interdit ? Pas davantage. Il a seulement averti. Si vous retirez la prise du courant, l'appareil ne fonctionnera plus. La vie qui nous vient de Dieu est amour et communion.

Celui qui se débranche de cette communion pour déterminer « *lui-même* » ce qui est « *bon* » ou « *mauvais* » plutôt que de vivre tout choix dans la communion d'amour avec Dieu est comme un fruit séparé de l'arbre qui l'a produit et qui le nourrit. Une fois détaché, ce fruit meurt.

C'est la vie même reçue de Dieu qui est en cause. Si cette vie est blessée, comment pourrait-elle être transmise sans cette blessure ? Ce n'est pas une punition, mais un fait.

Nous ne sommes pas « *punis* » par une faute de nos premiers parents, mais notre vie qui vient d'eux porte les marques de la vie blessée qu'ils nous ont transmise.

En réalité, pour entrer dans la communion divine et éternelle d'amour, pour être à l'image et à la ressemblance de Dieu, l'humain devait être parfaitement libre et avoir un vrai choix lui permettant de choisir l'amour. Pas un choix prédéterminé qui serait tel qu'un être parfaitement éclairé et libre ne pourrait pas réellement choisir une autre voie que celle qu'une connaissance éclairée indiquerait incontestablement comme la préférable. Pas davantage un choix contraint par la menace d'une sanction répressive qui nierait également la liberté de l'humain.

En effet, si un choix avait été prédéterminé ou contraint, ou s'il y avait eu comme seule alternative à un bon choix, un choix dont le caractère mauvais aurait été prédéterminé de sorte que seul un manque de connaissance aurait pu le faire choisir, il n'y aurait pas eu de réelle liberté. De là à imputer la faute originelle au Créateur, il n'y aurait eu qu'un pas.

Mais, non, Dieu n'a pas créé le mal. Il n'a pas davantage créé un robot. Il a vraiment créé un être libre, vraiment libre, libre comme Lui. Et, il y a donc un vrai choix.

Ce n'est pas un choix entre la connaissance et l'ignorance. Ce n'est pas non plus un choix entre un bien et un mal prédéterminés par une échelle de valeur prédéterminée s'imposant sans liberté possible. Non, la vie créée et offerte est un vrai don gratuit. Dieu a voulu créer des enfants capables de partager sa vie d'amour.

Cette vie où tout se vit par amour et dans une communion d'amour, où le Père est un avec le Fils et l'Esprit Saint, elle nous est offerte, pas imposée.

Que vaudraient l'amour, la vérité et la liberté d'Adam et Ève sans l'intelligence et la connaissance qui sont indispensables pour un choix libre ?

Que serait, en effet, la liberté, sans la compréhension de toutes les réalités du monde et de leurs interactions ? La liberté n'est pas seulement une absence de contrainte extérieure, c'est aussi la capacité autonome de percevoir tous les liens de toutes les réalités et de toutes leurs

interactions.

Cette capacité augmente, à notre époque, de manière exponentielle et à une vitesse quasi inimaginable. L'intelligence artificielle promet à l'homme de demain une augmentation impensable de son intelligence naturelle. La plus intelligente des créatures artificielles est en devenir à nos portes.

Le récit de la Genèse va probablement y retrouver une étonnante réactualisation où, comme dans le jardin d'Eden, l'humain va se trouver confronté à des paroles et des questions de la plus intelligente des créatures qui n'ait jamais existé.

La parole de Dieu concernant l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais se révèle, en réalité, comme une vérité enseignée à l'homme. Il n'y a pas de participation à la vie divine possible sans communion avec Dieu.

Cet arbre nous plonge en fait, de même que le péché d'Adam et Ève, au plus profond du mystère de notre propre réalité créée.

Lorsque Dieu plante un jardin dans l'Eden et y fait pousser des arbres du sol terrestre, le matériel créé surgit dans le spirituel de Dieu. Tous les arbres poussent de l'adamah (Gn 2, 9). L'arbre de la vie permet de faire vivre le créé matériel dans le monde spirituel de Dieu. Il alimente le monde créé pour lui donner ce qui lui est nécessaire pour la vie dans l'Eden.

L'action créatrice de Dieu ne sera achevée que lorsqu'ils sortent de la solitude pour accéder à une communion dans l'amour à l'image de la communion d'amour qui est en Dieu de toute éternité. À ce moment, Adam et Ève deviennent capables de partager la vie éternelle de Dieu qui est une vie d'amour dans la communion de la Trinité. Ils sont rendus capables de choisir librement cette vie.

L'arbre de la connaissance a ouvert ce choix libre sans lequel il n'y a pas vraiment d'être créé à l'image de Dieu. L'interdiction d'en manger le fruit a ouvert une possibilité de choisir librement la connaissance par la vie en

communion avec Dieu ou une connaissance séparée ramenée au terrestre. L'amour de Dieu aurait dû faire préférer de ne pas s'emparer d'un tel fruit.

Cet arbre contribue à faire de l'humain un être libre capable d'aimer car sans liberté, il y a seulement un robot. Mais, comment concilier la toute-puissance de Dieu avec un être qui lui échappe par sa liberté ?

Dieu a le choix de créer ou non un être à son image, mais la liberté sans laquelle il n'y a pas d'amour est une nécessité de l'amour. Il serait erroné de penser que Dieu pourrait se trahir lui-même. Il est lui-même libre et aimant dans la communion de la Trinité. La liberté qu'il donne à l'homme est vraiment de la liberté. Il pouvait ne pas créer un homme à son image, mais le faire signifie pour Dieu lui-même de lui donner la liberté.

Tout ce que Dieu peut faire par amour, c'est lui indiquer la vérité. Il ne s'agit pas de créer un interdit, une punition ou un châtement. Mais, de dire la vérité : la vie divine n'existe que dans une communion d'amour en Dieu. Dieu ne peut se contredire lui-même. Il dit à l'homme qu'il n'y a pas de liberté sans responsabilité par rapport au choix possible de se séparer de lui. Là où la vie n'est plus présente, c'est la mort.

Dieu ne peut inventer une vie divine qui ne serait pas la vie divine et laisser l'homme croire à tort qu'une vie divine sans Dieu est possible.

L'Évangile nous révèle que Dieu est amour et il n'y a pas d'amour sans un « *autre* » à aimer.

Si Dieu était dans l'éternité une personne seule, vivant seule, la vie divine éternelle serait solitude. Pire encore, il faudrait considérer que cette solitude éternelle serait la perfection puisque Dieu est parfait. Mais, si la solitude était la perfection, Dieu n'aurait jamais rien créé et Dieu ne serait pas amour, la vie éternelle ne serait pas amour.

Mais, Dieu est amour.

Jésus s'est montré comme un Fils qui prie son Père et envoie l'Esprit pour

insuffler la vie, une vie d'amour et de vérité.

Dans des dialogues avec ses amis, Jésus déclara « *celui qui me voit, voit Celui qui m'a envoyé* » (Jn 12, 45) mais, « *Philippe lui dit : « Seigneur, montre-nous le Père ; cela nous suffit. »*. Jésus lui répond : « *Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ! Celui qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : "Montre-nous le Père" ? Tu ne crois donc pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ! Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; le Père qui demeure en moi fait ses propres œuvres. Croyez-moi : je suis dans le Père, et le Père est en moi* » (Jn 14, 8-11).

Jésus de Nazareth nous montre et nous révèle ainsi que Dieu est une communion d'amour du Père Créateur et source de toute vie, du Fils engendré par lequel nous pouvons voir le Père en action et entendre sa parole, et de l'Esprit Saint qui insuffle l'amour et toute connaissance.

Le Père donne la vie au Fils par l'Esprit. Le Fils parle et crée selon la volonté du Père. Il est le corps du Père et de l'Esprit. Le Père et le Fils envoient l'Esprit qui transmet la vie, l'amour et la connaissance du Père et du Fils. Dieu est ainsi parfaitement un dans l'harmonie et l'amour de trois Personnes.

Par Jésus, nous voyons Dieu, le Père, Créateur des cieux et de la terre ainsi que de tout ce qui y existe.

Par l'Esprit, nous aimons Dieu et accédons à toute connaissance.

La foi chrétienne croit que Dieu ne peut pas être réduit à la vision humaine d'un être solitaire qui ne vivrait pas en lui-même de l'amour. Dieu est infiniment plus grand. Il est amour. Il faut affirmer avec la même force qu'il est Un, mais aussi qu'il est amour.

Et, il n'y a pas d'amour sans une communion de personnes et une personne qui aime, c'est un être capable d'une relation ou en relation, avec ce que cela implique de conscience, de volonté, de vie, de communion, avec une personne autre.

Aussi, Dieu est plus qu'un individu. Dieu se révèle dans toute la Bible

comme étant amour. Il vit de toute éternité d'une vie qui est une vie d'amour, d'harmonie, de communion.

C'est pourquoi, il est erroné et trop humain de penser que Dieu ressemblerait à un individu solitaire. Il ne pourrait aimer s'il était seul. Sa vie ne serait pas une vie d'amour s'il était seul. Mais, Dieu ne vit pas seul, mais en communion.

Dieu n'a jamais été seul. Il n'a pas créé l'homme pour combler un manque, pour combler une prétendue solitude. La création est, au contraire un acte d'amour parfaitement gratuit.

Notre cerveau ne peut le comprendre clairement dans ses limites, mais c'est notre foi : Dieu est un et plusieurs en parfaite harmonie d'amour de toute éternité. L'amour d'un Père pour un Fils unis par l'Esprit.

Et l'homme est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Pour créer l'homme, le Père envoie le Fils et l'Esprit.

Le Fils crée le corps et l'Esprit Saint insuffle l'esprit, par la volonté du Père.

En Dieu, nous avons à cet égard trois personnes distinctes qui agissent ensemble et chacune a une volonté créatrice qui lui permet de vouloir une action, une capacité opératrice qui lui permet de réaliser sa volonté, et une connaissance qui lui permet de penser le pourquoi elle veut agir et le fait.

Mais, en Dieu, il s'agit de trois modes d'être dans toute action divine qui distinguent les personnes de la Trinité l'une de l'autre sans les diviser, mais dans une parfaite unité qui est une communion d'amour.

Comme le relève le compendium du Catéchisme, il s'agit seulement d'une différence de présence selon un mode propre à chacune des trois personnes de la Trinité : « *chaque Personne est présente selon le mode qui lui est propre* » (Q. 49).

L'humain est ainsi une personne image du Dieu Trinité en laquelle le Père engendre de toute éternité le Fils par qui Il parle, Il crée et Il se montre. Et l'Esprit procède du Père et du Fils pour insuffler la vie, la connaissance et l'amour.

En l'homme, nous en retrouvons une image en miroir, une image inversée. Ici, le corps et l'esprit insufflé forment l'âme, une personne d'une nature corporelle et spirituelle. L'homme ne se réduit pas au corps et à l'esprit séparés qui le constituent, mais en est le produit. Il procède de l'union du corps et de l'esprit qui le constituent.

En l'homme, l'âme est une volonté créatrice source de vie comme le Père, mais elle procède d'un corps créé par le Fils et d'un esprit insufflé par l'Esprit Saint.

Ainsi se réalise une boucle complète où la Trinité indissociable d'amour du Père, du Fils et de l'Esprit, se reflète en l'homme de manière si parfaite que la Trinité de Dieu a pu s'incarner pleinement en homme.

Le corps créé par le Fils, engendré éternel du Père, et l'esprit insufflé par l'Esprit qui procède de toute éternité du Père et du Fils, créent, par la volonté conjointe du Père, du Fils et de l'Esprit, une âme humaine à l'image du Père qu'elle est invitée à rejoindre dans une communion d'amour par le Fils et l'Esprit Saint.

Parce que la vie est amour.

Le fabricant vous livre un excellent ordinateur et vous dit de ne pas débrancher la prise en vous avertissant que si vous débranchez, l'ordinateur ne fonctionnera plus. L'ordinateur a-t-il un défaut ? Le fabricant a-t-il créé un danger ? L'avertissement est-il la menace d'une sanction, d'une punition, d'un châtiment ?

En s'emparant immédiatement du fruit de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais dans la réalité terrestre sans respecter la présence de ce fruit en hauteur par rapport au sol, Adam et Ève ont détruit en eux la vie d'amour et empêché l'avènement en harmonie avec Dieu du monde qui leur était confié.

Aujourd'hui le monde créé est encore dans les douleurs de l'enfantement (Rm 8, 22).

En s'emparant d'une connaissance séparée de l'amour de Dieu, les humains ont ouvert un précipice car dans le jardin d'Eden, ils pouvaient s'alimenter éternellement à l'arbre de vie. Mais, subsister éternellement dans la séparation de Dieu, c'est l'enfer.

Ce n'est pas, dès lors, par une punition répressive, mais pour sauver l'humanité des conséquences du péché que Dieu dit, après le péché originel : « *Qu'il n'étende pas maintenant la main, ne cueille aussi de l'arbre de vie, n'en mange et ne vive pour toujours* » (Gn 3, 22).

Dieu en protège l'humain. Il veut éviter de nourrir sa séparation éternellement.

Il ne s'agit pas ici de priver les humains de la vie elle-même qui est en Dieu de toute éternité, mais de l'arbre de vie qui est nourriture pour l'humanité. Cet arbre ne donne pas la vie, il l'alimente. Dieu veille à ce que l'humanité séparée ne s'alimente pas à cette source pour demeurer dans l'enfer de la séparation.

L'homme s'est coupé de la communion qui fait vivre. Il serait encore pire d'alimenter cette rupture, de la faire subsister. Dieu ne fait pas vivre l'enfer ! Le salut reste possible.

Ni le jardin dans l'Eden, ni l'arbre de vie, n'ont disparu. Bien au contraire, cet arbre de vie dans l'Eden fait l'objet, dans le Nouveau Testament, d'une promesse qui demeure : « *Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises : au vainqueur, je ferai manger de l'arbre de vie placé dans le paradis de Dieu* » (Ap 2, 7).

Les arbres du jardin d'Eden peuvent prendre ainsi une place centrale dans la compréhension de notre création et de l'ordre chronologique du récit biblique.

Dieu façonne d'abord l'humain (l'adam), mâle et femelle, jusqu'à en faire

une « *âme vivante* » (Gn 2, 7). En cela, rien ne semble encore distinguer l'humain (ou le pré-humain) des animaux qui sont aussi décrits, dans la Genèse, comme des « *âmes vivantes* » (Gn 1, 24). Les mots hébreux sont les mêmes. À ce stade, c'est l'adam. On est uniquement dans le terrestre animé. Il peut s'agir de pré-humains.

Nous savons que ce premier travail a duré des milliards d'années.

Après avoir façonné le corps de l'humain dans la poussière de la terre, Dieu a fait du neuf : par un souffle spirituel il crée une « *âme vivante* » autre, nouvelle. Ensuite, Dieu a planté un jardin dans son monde, dans l'Eden, et, fait inimaginable, il a mis l'adam dans ce jardin (Gn 2, 8 et Gn 2, 15) avec une nourriture adaptée à sa réalité terrestre, des « *arbres* » que Dieu a fait pousser du sol terrestre pour le nourrir dans la réalité spirituelle de l'Eden.

Il a ainsi placé l'adam dans le monde spirituel de Dieu, après l'avoir d'abord façonné et rendu vivant dans la réalité terrestre par un souffle spirituel.

Voyons-nous cette extraordinaire révélation ? Après avoir créé et façonné la réalité terrestre et tous les êtres qui s'y trouvent inertes ou vivants (C'est le premier récit de Gn 1, 1 à Gn 2, 4), Dieu a décidé de placer le terrien, l'adam, le nouvel être créé, dans son ciel, dans sa réalité (C'est le second récit de Gn 2, 5 à Gn 3, 24).

Il a planté un jardin dans l'Eden, dans Son paradis, dans le monde spirituel invisible, là où la vie est de toute éternité, là où Dieu est de toute éternité en communion d'amour de trois personnes. Il y a mis l'adam, le mâle et la femelle. La Genèse nous le répète deux fois : tant le mâle que la femelle sont nommés « *adam* » (Gn 1, 27 et Gn 5, 2).

Qui perçoit l'extraordinaire création que Dieu fait advenir ? Dans le matériel, il fait surgir des êtres vivants qui relient le terrestre et le spirituel, des êtres vivants qui participent à la réalité matérielle et, simultanément, à la réalité spirituelle, jusqu'à les faire participer à la vie même de Dieu.

10. Le but ultime des cieux et de la terre

Comment évoquer la réalité spirituelle pour des humains autrement qu'avec des mots nécessairement imagés ?

Ce fut un long cheminement qui ne concerne pas seulement l'humain mais le monde entier dans lequel il est créé et qui fut créé pour lui, comme le livre de la Genèse le détaille en six « *jours* ».

Car il faut ici être attentif au fait que la création de l'humain est le but de toute la création et que cette création n'est pas que physique ou matérielle : Dieu crée « *les cieux et la terre* » (Gn 1, 1).

Même si le mot « *cieux* » est traduit au singulier dans la traduction officielle française, il vaut mieux suivre ici le pluriel retenu par la version officielle en anglais du Vatican car le mot en cause est un pluriel en hébreu et les Cieux (comme dans le *Notre Père*), c'est la réalité spirituelle, même si le même mot est aussi utilisé pour désigner le firmament physique (le « *ciel* ») qui est une réalité physique, mais en même temps une image de la réalité spirituelle.

Rien dans le début de la Genèse ne doit être considéré comme seulement spirituel ou seulement terrestre.

La clé d'interprétation, c'est le Christ, Dieu fait homme, qui réunit pleinement en Lui-même le spirituel et le terrestre, l'incrédé et le créé. Il faut éviter de séparer les cieux et la terre, le spirituel et le terrestre concret, scientifique, historique. La clé d'interprétation c'est aussi l'Évangile que Jésus proclamait sur les chemins de Palestine : le royaume des cieux est parmi vous, en vous. Ne séparons pas les cieux et la terre : Dieu est présent toujours et partout. Par le Christ tout a été fait.

Le Fils est Celui par lequel Dieu se rend visible, par qui Dieu se montre. Il est signe et moyen de la présence partagée de Dieu. Par le Christ, l'être humain va rendre concrètement présent et réaliser pleinement ce partage

de vie désiré par Dieu.

La première phrase de la Genèse me paraît annoncer le principe à l'origine de toutes choses : c'est Dieu qui crée tout. Tout ce qui existe vient de sa création dans les cieux et sur la terre.

C'est important pour le sens des deux phrases suivantes : « *La terre était informe et vide : il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux. Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut* » (Gn 1,2-3).

Je ne pense pas qu'il faut comprendre que, d'abord, Dieu crée la terre puis que, ensuite, le résultat c'est une terre informe et vide.

Il me semble que le début de la Genèse nous dit qu'au commencement, il n'y avait rien. Pour toute chose créée dans l'univers, il est dit, dans la double échelle du temps et de l'espace, que « *au commencement* » de toute création, la terre est d'abord « *informe* » (en ce sens qu'elle n'a pas encore de forme et qu'il faut d'abord que l'idée ou le logos de cette création soit conçu dans et par le Fils, Celui qui montre et rend concret, avant qu'ensuite, elle devienne réelle) et « *vide* » (en ce sens qu'elle n'occupe pas encore l'espace).

Il me semble donc que lorsque la Genèse nous dit que « *la terre est informe et vide* » cela ne veut pas dire que la terre existe déjà et qu'elle a pour caractéristiques d'être « *informe et vide* ». Non, il me semble qu'il faut plutôt comprendre qu'au commencement, il n'y a rien, que la terre n'existe absolument pas et que la terre est néant et rien.

Il n'y a que « *ténèbres* » sur « *l'abîme* » parce qu'il n'y a encore ni lumière, ni parole, ni logos dans la création. Et ici encore, il ne s'agit pas de donner de l'existence au néant (les ténèbres) ou à l'abîme (le vide). Il n'y a rien. Tout va être créé *ex nihilo*, à partir de rien.

Et, lorsqu'il est dit que l'Esprit plane sur les eaux, il ne s'agit donc pas de la description d'une réalité créée, mais de la réalité éternelle de Dieu.

Avant même de commencer la création, quand la terre n'existait pas

encore, l'Esprit Saint planait sur les eaux fécondes de la vie de Dieu et cette vie c'était déjà le Christ, engendré par le Père de toute éternité.

Quand Jésus descend dans les eaux du Jourdain et que l'Esprit vient planer comme une colombe, Dieu parle et c'est la création qui recommence.

Et St Jean nous l'atteste. Dès le commencement, Jésus est auprès de Dieu et il est Dieu. Il est au commencement de toutes choses. Il est la Parole, le Verbe, le Logos, la Lumière qui vient en premier et par qui tout est créé.

Bien que Fils de Dieu éternel, Il devient Lui-même, par sa propre action créatrice, la « *première créature* » comme le dira St Paul (Col. 1, 15).

Cela permet de retrouver, dans la Genèse, l'Évangile du Dieu d'amour qui unit le Père, le Fils et l'Esprit.

Cela permet de comprendre la Genèse dans laquelle tout commence et se crée par la lumière, le logos, la parole du Christ, de comprendre la Genèse dans la lumière de l'Évangile qui montre l'Esprit à l'œuvre, l'harmonie de la création, la puissance de l'homme sans péché en communion avec son Créateur.

Cela permet de comprendre la Genèse dans une harmonie qui considère avec amour l'homme entier, tout l'homme créé, y compris son corps dans une création bonne, sa raison qui peut toujours intégrer paisiblement sa foi et les connaissances de son époque, ainsi que son esprit qui est sans cesse attiré par son Créateur et peut être sauvé par le Christ.

Il me semble nécessaire pour comprendre les « *arbres* » du troisième jour ou ceux du jardin d'Eden de considérer que les « *six jours* » nous parlent simultanément de la réalité spirituelle des cieux et de la réalité terrestre sans oublier que les mots ne peuvent nous enseigner que par des images terrestres.

En effet, il me semble que le récit ne se comprend guère de manière harmonieuse entre les cieux et la terre si nous considérons les six jours du récit biblique de manière exclusivement physique.

Lors de chacun des jours de la création, Dieu ne crée pas seulement la « terre » qui, au début du récit, représente tout l'univers physique, mais Il crée aussi les « cieux » des réalités spirituelles. Ainsi se réalise la volonté de Dieu « sur la terre comme aux cieux ».

Et, à la fin de ces six « jours », ce qui fut achevé, ce n'est pas seulement la « terre », mais aussi les « cieux », et tout leur « déploiement » (Gn 2, 1).

De même que l'individu humain se déploie en ses multiples organes humains à partir de l'ADN de sa première cellule ou que l'univers se déploie depuis le Big Bang, c'est en effet un « déploiement » tant des cieux spirituels que de la terre que semblent nous décrire les six jours de la création du début de la Genèse.

Cela demande une attention toute particulière au sens des mots car, pour nous parler de la réalité spirituelle autant que des origines de la réalité physique, la Parole de Dieu utilise notre langage humain et les réalités concrètes visibles mais pas seulement d'un point de vue matériel ou pour nommer des créatures que nous connaissons aujourd'hui après la création, mais aussi en tant que reflets, symboles ou signes de réalités spirituelles ou en tant que prémisses des réalités physiques.

Les mots de l'auteur primitif du texte de la Genèse désignent chacun des réalités concrètes de l'univers physique déjà créé telles que l'écrivain, l'auditeur ou le lecteur peuvent le comprendre à leur époque postérieure à la création elle-même. Cela doit sans cesse nous inciter à faire l'effort d'ouverture nécessaire pour comprendre ce qu'ils signifient réellement lors de cette création dans le passé, tant en ce qui concerne les cieux spirituels que la terre matérielle.

Le texte lui-même va, de diverses manières, nous montrer que les mêmes mots ont des sens multiples auxquels il faut être et rester attentif. Ainsi, par exemple, le mot hébreu « *erets* », traduit par « terre », c'est d'abord tout l'univers physique (Gn 1, 1), puis le matériel sec ou solide (Gn 1, 10), puis la planète que nous habitons (Gn 1, 15-17), puis un pays ou une région (Gn 2, 11 et 13), etc.

Les détails historiques de la création de l'univers et des espèces au cours des 14 milliards d'années écoulées depuis le Big Bang peuvent être discutés scientifiquement sans obliger personne à devoir choisir entre les multiples thèses en cause qui restent avec beaucoup d'incertitudes.

Le mot « *évolution* » ne préjuge de rien par lui-même, mais admet seulement la réalité d'une histoire qui s'est déroulée dans le temps avec des changements et des nouveautés.

« *Au commencement* », avant les six jours de la création racontés par le récit biblique, la terre est « *informe et vide* » et l'Esprit de Dieu plane « *sur les eaux* » (en hébreu : « *mayim* ») (Gn 1, 1).

Le rapprochement des eaux nommées « *mayim* » [mah'-yim] et des cieux nommés « *sha-mayim* » [shaw-mah'-yim] attire l'attention sur la particule « *sha* » qui les différencie car le mot hébreu « *shav* » [shawv] signifie vide. Au commencement, les cieux, comme la terre, sont vides. Tout est à créer dans les cieux comme sur la terre. Dieu seul « *est* » de toute éternité.

Physiquement, de notre point de vue chronologique, on est ainsi « *avant* » ou « *au-delà* » du Big Bang.

Spirituellement, les « *cieux* » sont décrits comme des « *eaux* » unies à l'Esprit Saint qui « *plane* » sur elles tout comme il couvrira de son ombre la sainte vierge Marie lors de l'Incarnation. Nous n'avons pas perdu le sens spirituel de ce mot « *cieux* » lorsque nous prions « *Notre Père qui est aux cieux* » (Mt 6, 9) ou lorsque nous entendons la Bonne Nouvelle du Christ qui nous dit que « *le Royaume des cieux est tout proche* » (Mt 3, 2).

Tant la terre que les eaux sont certes des réalités matérielles de la création physique qui nous sont bien connues mais il est manifeste qu'ils ne peuvent être utilisés ici, au commencement, que dans un sens encore très éloigné de la réalité concrète que ces mots vont désigner dans le monde physique actuel car, au début de la création, lorsque Dieu crée les cieux et la terre, il n'y a encore rien de distinct puisque la terre est « *informe et vide* ». Il n'y a ni la matière que nous connaissons et dont nous connaissons un peu l'histoire depuis le Big Bang, ni des eaux dans le sens physique.

Mais, déjà, par l'usage même des mots « *cieux* », « *terre* » et « *eaux* », le récit biblique nous indique que les réalités physiques créées vont être utilisées, dans ce récit, non seulement pour évoquer leur création physique elle-même, mais aussi comme des images, des signes, des symboles ou des reflets de l'action créatrice spirituelle de Dieu dans sa double action de Créateur des *cieux* (spirituels) et de la *terre* (physique), une double action spirituelle et corporelle.

Le début de l'Évangile de saint Jean nous indique que la lumière du *premier jour*, c'est le Christ lui-même par qui tout a été fait. Il est le principe de tous les principes de la création tant physique que spirituelle. Dans les *cieux* et sur la *terre*.

Nous pouvons observer que le mot « *créer* » (en hébreu : « *bara* ») n'est pas utilisé, dans le récit de la Genèse, pour la lumière du premier jour.

Voilà ce qu'en dit l'Évangile de Saint Jean : « *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement auprès de Dieu. C'est par lui que tout est venu à l'existence, et rien de ce qui s'est fait ne s'est fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ; la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée...*

Le Verbe était la vraie Lumière, qui éclaire tout homme en venant dans le monde. Il était dans le monde, et le monde était venu par lui à l'existence, mais le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. » (Jn 1, 1-11).

« *En lui, tout fut créé, dans le ciel et sur la terre. Les êtres visibles et invisibles, Puissances, Principautés, Souverainetés, Dominations, tout est créé par lui et pour lui. Il est avant toute chose, et tout subsiste en lui.* » (Col 1, 16-17).

Le *deuxième jour* de la création concerne les eaux du commencement sur lesquelles « *plane* » l'Esprit Saint. Il n'y en a pas d'autres à ce stade et cela va donc exprimer d'abord une action créatrice de Dieu dans la réalité spirituelle.

Dieu en effet va séparer ces eaux et, dans les eaux du dessous, il va faire

émerger le matériel. Ce sera le troisième jour.

Cela nous enseigne que le monde spirituel de Dieu est certes au-delà de toute réalité physique, mais aussi qu'il ne lui est cependant pas étranger car une part de la réalité spirituelle (les « *eaux du dessous* ») est mise à part pour y faire surgir la réalité physique.

C'est une première révélation essentielle pour la foi : il n'y a pas de coupure entre le matériel et le spirituel, mais une union profonde dans laquelle le spirituel est premier.

Le monde spirituel est à l'origine de la réalité physique et y reste présent, mais il transcende cette réalité. À cet égard, le firmament physique est le signe d'un au-delà, d'un infini qui renvoie à davantage que lui-même.

Notre monde physique n'est pas étranger au monde spirituel. Il y a un au-delà spirituel, mais il est néanmoins présent et « *connecté* » à notre monde physique.

Le *troisième jour* commence par le surgissement de la réalité physique elle-même. Elle provient des eaux spirituelles qui se retirent pour qu'émerge le « *sec* », le « *physique* », le « *matériel* ».

Les eaux du troisième jour, ce sont toujours les eaux primordiales du commencement, une réalité spirituelle dont les eaux de notre monde ne sont qu'une image. Il n'y a encore, au début du troisième jour, ni molécule, ni atome, ni même de quelconques photons, mais le commencement d'une réalité terrestre, physique, qui surgit des eaux spirituelles.

Par un acte Créateur de Dieu, le matériel émerge du spirituel. Cela permettra de créer l'humain avec une nature corporelle et spirituelle et, plus encore, cela permettra à Dieu lui-même de se faire homme.

Comme le premier jour, le troisième jour de l'émergence initiale du matériel reste physiquement et dans la chronologie historique, en deçà du Big Bang car la science nous enseigne que ce Big Bang lui-même a une cause, actuellement inconnaisable, dans une minuscule fraction de

seconde en deçà du fameux mur de Planck.

Avant le soleil, la lune et les étoiles qui seront créés le quatrième jour, il n'est pas encore question de notre planète terre.

Dans le texte original en hébreu, le mot « *erets* » qui désigne la « *terre* » du deuxième jour a un sens particulier que ce texte nous précise lui-même. Il s'agit ici du « *solide* » ou du « *sec* » que le récit oppose au liquide qui est appelé « *mer* ».

Nous pouvons penser au Big Bang, à la formation des premiers solides sortant d'un état gazeux, mais les Anciens ne pouvaient guère penser de cette manière. Et, en outre, à ce stade qui précède la formation des planètes, le surgissement du solide à partir d'un état gazeux ne paraît qu'une image ou un reflet de ce qui est créé le troisième jour.

Les anciens n'en connaissaient pas grand-chose, mais aujourd'hui nous connaissons l'extraordinaire histoire des éléments, des atomes, des molécules, des solides puis du biologique. Depuis le Big Bang, les réalités physiques d'une époque ont toujours porté en elles les développements qui allaient suivre. À toute époque, depuis près de 14 milliards d'années, les êtres de la réalité physique de l'univers en expansion ont toujours porté en eux-mêmes, dans une chaîne causale ininterrompue, tous les éléments physiques de l'évolution et des êtres ultérieurs. En cela, les êtres successifs de l'histoire ont porté en eux la semence et les fruits générant cette évolution ultérieure.

À cet égard, avant la création du soleil, des étoiles et de notre planète, il me semble que c'est des prémisses de la terre physique que le récit nous parle lorsqu'il décrit une création des plantes et des arbres qui portent leur semence et leur fruit.

En fait, il me semble qu'on est toujours encore avant le Big Bang, à un stade chronologique où ce qui existe historiquement ne peut être exprimé dans notre langage que par des images ou des reflets d'une réalité physique qui n'existera que plus tard et telle qu'elle sera devenue au moment de l'écriture du récit biblique.

Mais, bien qu'il s'agisse d'images, les arbres et les plantes du troisième jour signifient, après l'émergence du « *sec* », du « *matériel* », du « *physique* » à un stade initial, des réalités aussi historiques pour notre foi que l'Incarnation du Christ.

Ce qui est créé le troisième jour concerne la réalité physique, ce sont des êtres produits « *par la terre* » portant « *semence* » et « *fruits* ».

Ces mots expriment la création, dans le monde physique, d'une chaîne causale ininterrompue jusqu'à ce jour.

C'est la fécondité elle-même qui est ainsi créée.

Tant pour la création de l'humanité, que pour le jardin d'Eden, ou l'Incarnation du Christ, il me semble qu'il faut toujours considérer simultanément le corporel et le spirituel même si, inévitablement, les mots sont toujours des images tirées de la réalité terrestre. Si nous nous représentons la réalité des arbres en cause uniquement de manière terrestre en nous imaginant qu'elle est concrètement celle que nous nous représentons d'après l'image, nous risquons de nous tromper. Pour comprendre ce qu'est un « *arbre* » dans le début de la Genèse, il me semble que nous ne pouvons nous limiter à nous représenter le chêne ou le pommier de notre jardin.

Le troisième jour évoque des prémisses, un principe de vitalité qui, dans la réalité qui nous est connue aujourd'hui, me semble pouvoir se retrouver dès le Big Bang.

Le Big Bang en est actuellement la première expression connue. De cette cause matérielle vont surgir tous les êtres de notre réalité physique qui vont se démultiplier et se diversifier dans l'espace et dans le temps, en étant chacun issu de la semence d'êtres antérieurs et nourris des fruits multiples de ces êtres antérieurs.

Mais, ces premiers êtres n'ont encore aucune autonomie dans l'espace et le temps. Issue de la réalité spirituelle, et sur la base du Logos contenant tous les principes, la réalité matérielle créée le troisième jour amorce la chaîne des causalités historiques dans laquelle les uns ne cessent depuis

lors de faire surgir les autres.

C'est la caractéristique fondamentale des êtres créés en cause qu'il s'agit de reconnaître ou de définir ici comme des êtres qui portent semences et fruits. Dans la chaîne causale que nous voyons se déployer depuis le Big Bang, il n'y a rien de fixiste, de figé. La caractéristique de tout ce qui est créé est d'être porteur de ce qui vient ensuite.

Il ne s'agit pas ici d'imaginer un arbre ou du gazon, créés instantanément, là où le texte nous invite, au contraire et explicitement, à les définir dans une chaîne de reproductions où semences et fruits donnent d'autres arbres et d'autres légumes.

Ici encore, il me semble qu'il faut éviter de séparer le spirituel du corporel physique.

Il s'agit ici de décrire une réalité nouvelle créée le troisième jour qui, en ce qui concerne le monde corporel, est une création dont un arbre (comme ceux que nous pouvons voir dans nos jardins) est un exemple-type de la réalité créée qui est ici en cause, un modèle-type, une réalisation concrète.

Le troisième jour, Dieu crée des êtres qui se reproduisent selon leur espèce (par leurs semences et leurs fruits) et qu'Il nomme « *arbres* ». Ce n'est qu'ensuite que ce mot a pu désigner, de manière particulière, les arbres de nos jardins, ce qui ne doit pas nous empêcher de comprendre le sens plus général et plus fondamental que le même mot a pu avoir dans le récit de la création.

La science nous montre aujourd'hui que les principes du monde sont établis depuis le Big Bang. Et le premier de ces principes, c'est qu'un « événement » (représenté ici par l'image d'un « *arbre* ») en produit un autre et cette reproduction est représentée ici par l'image des fruits et semences. Notre planète Terre est issue de cette chaîne causale créée le troisième jour.

Le *quatrième jour*, le mot « *terre* » prend un sens nouveau par le surgissement du soleil, de la lune et des étoiles qui sont créés pour la

planète « terre », dans la réalité physique. Nous voici pleinement dans l'histoire concrète après le Big Bang.

La science va regarder l'immensité des galaxies dans laquelle notre planète n'est qu'une poussière comme tant d'autres avec ses singularités, mais le récit biblique va orienter notre regard pour en faire le centre spirituel du monde où l'humain à l'image de Dieu sera créé plus tard, un peu avant que Dieu Lui-même s'y incarne dans l'histoire.

Mais, cependant, ici encore, si la réalité matérielle créée nous devient plus familière et que sa création se poursuit, la création des cieux spirituels continue elle aussi et les réalités physiques continuent à nous servir d'images comme celles utilisées pour les trois premiers jours de la création qui précèdent.

Si la réalité physique paraît mise en avant le quatrième jour, c'est cependant avec une double finalité de grande valeur spirituelle : d'abord séparer le jour et la nuit et ensuite marquer le temps.

« *Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel, pour séparer le jour de la nuit ; qu'ils servent de signes pour marquer les fêtes, les jours et les années* » (Gn 1, 14).

Dès lors qu'il n'y a pas encore d'humains pour célébrer des fêtes ou compter le temps, on peut constater qu'au stade de ce quatrième jour, on est toujours dans des prémisses.

Sur le plan spirituel, avec des luminaires qui répandent la lumière, nous retrouvons ici la lumière du premier jour qui a jailli dans les ténèbres du commencement, ces « *ténèbres au-dessus de l'abîme* » (Gn 1, 1). Et, selon l'Évangile de St Jean, cette lumière, c'est le Christ. C'est Lui qui sépare le jour et la nuit. En cela, le soleil et la lune qui sont créés sont d'abord des signes de la création d'une réalité spirituelle essentielle, la distinction de la lumière et des ténèbres. Au cœur de la création, nous trouvons ici la distinction la plus essentielle qui sera, plus tard, au cœur du choix fondamental qui sera celui d'Adam et Ève.

Créés par Dieu mais distincts de Dieu, les cieux et la terre acquièrent par

leur création une certaine autonomie en laquelle Dieu va mettre tout être créé en présence de la lumière, mais aussi de son absence, de l'obscurité, des ténèbres. C'est le jour et la nuit. Coexistant mais distincts.

C'est ce qui apparaît le quatrième jour : une séparation, une distinction spirituelle fondamentale de la lumière et de l'obscurité. Cela crée une possibilité de préférence et de choix. La lumière éternelle de Dieu ne demeure pas seule. Une alternative est créée. Il y a Dieu et pas de Dieu. L'harmonie de la communion avec Dieu ou son absence. Pour pouvoir créer ensuite un être conscient et capable d'amour, Dieu crée une liberté fondamentale sans laquelle l'amour ne peut exister.

La Révélation fera découvrir que Dieu est amour, une Trinité infinie d'amour, une vie d'amour à laquelle le divin Créateur va inviter les humains créés à son image et à sa ressemblance avec une liberté de choix.

À cette création spirituelle dans les cieux correspond la création physique du soleil et de la lune, mais aussi de tout le reste de notre galaxie et de notre planète terre, ainsi que de tout l'univers en expansion depuis des milliards d'années qui ne cesse de se rendre visible par les étoiles.

Mais, le soleil et la lune reçoivent aussi une deuxième finalité qui est celle de mesurer le temps. C'est une autre création majeure dans l'éternité immuable. Le temps ouvre la possibilité du changement, d'un avant et d'un après.

Lorsque, selon la traduction officielle en langue française, Dieu dit « *qu'ils servent de signes pour marquer les fêtes les jours et les années* » (Gn 1, 14), le mot « *fêtes* » ne traduit que restrictivement le mot hébreu en cause [« *mow'ed* »], qui signifie plus largement les temps fixés, certes notamment pour les fêtes, mais aussi de manière particulière par n'importe quelle convention occasionnelle (cf., par exemple : Jos 8, 14 ou Jug 20, 38).

Les « *mow'ed* », c'est précisément ce qui va rompre les cycles immuables ou perpétuels du temps que peuvent compter les « *jours* » et les « *années* ». C'est la possibilité créée de fixer volontairement des moments dans le

temps. Cela vise bien sûr les fêtes et solennités régulières et aussi cycliques que les jours et les années, mais cela s'applique à tout moment fixé même occasionnellement.

Le soleil et la lune éveillent ainsi, d'une part, à la conscience de la lumière et de l'obscurité et, d'autre part, à la conscience du temps. Mais ici encore, il ne s'agit pas de se limiter à considérer matériellement les astres que nous nommons soleil et lune, ni les étoiles, ni même la planète terre.

Le soleil et la lune sont expressément désignés comme des « *signes* ».

Deux créations spirituelles sont perceptibles tant dans les cieux que sur la terre : une distinction nécessaire entre la lumière et l'obscurité pour que la création, dans son autonomie par rapport à son divin Créateur, puisse choisir la lumière et éviter l'obscurité, mais aussi une rupture dans l'immutabilité de l'éternité. La création n'est pas achevée d'emblée par Dieu mais va évoluer et changer dans le temps selon l'action des créatures elles-mêmes. La porte s'ouvre à une action d'autres êtres que Dieu Lui-même. Une action dans la lumière ou dans les ténèbres.

Au *cinquième jour*, nous retrouvons les eaux spirituelles du commencement. C'est l'apparition des êtres autonomes vivants, mais d'abord dans la réalité spirituelle des eaux. N'est-ce pas le jour de la création des anges ?

La « *terre* » ne produira des vivants que le jour suivant, mais ici ce sont d'abord les « *eaux* » (la réalité spirituelle sur laquelle l'Esprit de Dieu « *planait* » au commencement du premier jour) qui produisent en abondance des « *êtres vivants* » ou des « *âmes vivantes* » (en hébreu : « *nephesh chay* ») (Gn 1, 20) selon une expression qui sera encore utilisée pour les animaux (Gn 1, 24), puis pour les humains créés à l'image de Dieu (Gn 2, 7).

« *Que les eaux foisonnent d'une profusion d'êtres vivants, et que les oiseaux volent au-dessus de la terre, sous le firmament du ciel ; Dieu créa, selon leur espèce, les grands monstres marins [en hébreu : « *tanniym* »], tous les êtres vivants qui vont et viennent et foisonnent dans les eaux, et aussi, selon leur*

espèce, tous les oiseaux qui volent. » (Gn 1, 20-21).

Mais, contrairement au troisième puis au sixième jour, où nous avons des créations « produites » par « la terre », ici, le cinquième jour, ce sont des créations directes dans « les eaux » et « sous le firmament des cieux » (le mot hébreu traduit par « ciel » est, ici, encore, un pluriel). Les uns et les autres vont se multiplier, mais, dans les eaux et les cieux, il ne s'agit pas d'une multiplication par des semences et des fruits des créatures terrestres, mais d'une multiplication qui vient directement de la parole de Dieu sans chaîne causale terrestre.

On peut penser aux poissons et oiseaux du monde terrestre, mais ils paraissent ici être surtout reflets et images de la création des êtres du monde spirituel que sont les anges.

Chaque ange est, en effet, créé directement par Dieu, sans être issu de la semence d'une créature antérieure. Nous ne connaissons rien de la manière dont s'est réalisé leur fécondité et leur multiplication dans la réalité spirituelle en dehors du temps et de l'espace que nous mesurons dans notre point de vue terrestre.

Les anges ne se multiplient certes pas à la manière des humains, mais, dans les cieux, ils sont créés en grand nombre et autant que nécessaire pour répondre aux besoins spirituels de la création.

Les anges sont créés dans les eaux spirituelles sur lesquelles l'Esprit plane dès le commencement et vont se déployer entre ciel et terre.

« Les anges ne sont-ils pas tous des esprits chargés d'une fonction, envoyés pour le service de ceux qui doivent avoir en héritage le salut ? » (Héb 1, 14)

« Car ce n'est pas à des anges que Dieu a soumis le monde à venir, dont nous parlons. Un psaume l'atteste en disant : Qu'est-ce que l'homme pour que tu penses à lui, le fils d'un homme, que tu en prennes souci ? Tu l'as abaissé un peu au-dessous des anges, tu l'as couronné de gloire et d'honneur ; tu as mis sous ses pieds toutes choses. Quand Dieu lui a tout soumis, il n'a rien exclu de cette soumission. Maintenant, nous ne voyons pas encore que tout lui soit soumis ; mais Jésus, qui a été abaissé un peu au-dessous des anges, nous le voyons

couronné de gloire et d'honneur à cause de sa Passion et de sa mort. » (Héb 2, 5-9)

« Et il est devenu bien supérieur aux anges, dans la mesure même où il a reçu en héritage un nom si différent du leur. En effet, Dieu... au moment d'introduire le Premier-né dans le monde à venir, il dit : Que se prosternent devant lui tous les anges de Dieu. » (Héb 1, 4-6)

Mais, le récit de la création semble présenter ici une soudaine rupture. En effet, il nous présente une création de « *monstres* » [en hébreu : « *tanniym* »].

N'imaginons pas trop vite, en découvrant la création de grands « *monstres* » qu'il s'agirait d'attirer notre attention sur des baleines ou des dinosaures en nous arrêtant à une chronologie entre animaux marins et terrestres !

Ce mot « *tanniym* » (au pluriel) ou « *tanniyn* » (au singulier) se trouve dans 28 versets de la Bible et est souvent traduit par « *serpent* » (ou « *chacal* » ou « *dragon* »). Dans le livre de l'Exode, on peut constater que c'est la même réalité lorsque le bâton de Moïse fut transformé miraculeusement en serpent et qu'il est nommé tantôt « *tanniyn* » (Ex 7, 10), tantôt « *nachash* » (Ex 7, 12), comme le tentateur dans le jardin d'Eden (Gn 3, 1).

La nature même de la parfaite bonté de Dieu exclut qu'Il crée un être mauvais au moment où il le crée, mais le diable, les démons et le mal existent au moment où le récit est écrit pour nous être adressé.

Ici encore, comme pour les jours précédents, les mots semblent choisis dans la réalité au moment où le récit est écrit et nous devons éviter de confondre ces images postérieures avec la réalité au moment même de la création. Les êtres vivants créés dans les cieux le cinquième jour sont décrits selon ce qu'ils sont devenus plus tard avec des images d'êtres qui vivent ou ont vécu sur la terre au moment où le récit biblique est écrit. Et, de ce point de vue décalé, l'essentiel à dire de ces êtres spirituels tirés des eaux le cinquième jour, c'est que certains d'entre eux sont devenus des démons.

Leur mort sera proclamée : « *Ce jour-là, le Seigneur... tuera le dragon [« tanniyin »] de la mer.* » (Is 27, 1) et le psalmiste le confirme : « *Dieu, mon roi dès l'origine, vainqueur des combats sur la face de la terre, c'est toi qui fendis la mer par ta puissance, qui fracassas les têtes des dragons [« tanniyim »] sur les eaux* » (Ps 73, 12-13).

À cet égard, le Catéchisme nous rappelle l'enseignement du Concile de Latran qui proclame que « *Le diable et les autres démons ont certes été créés par Dieu naturellement bons, mais c'est eux qui se sont rendus mauvais* » (C.E.C., n° 391). Créés par Dieu : c'est bien ce que dit déjà le récit biblique du cinquième jour : « *Dieu créa, selon leur espèce, les grands monstres marins* » (Gn 1, 21).

Comment est-ce possible qu'un être créé bon devienne mauvais sans qu'il y ait déjà du mal en lui pour faire advenir un tel changement qui fait d'un ange un démon ?

À cet égard, nous pouvons trouver une explication dans le quatrième jour, lorsque le Créateur a ouvert une distinction entre la lumière et l'obscurité, et ouvert une possibilité de co-création dans un temps où la créature va pouvoir agir de manière libre et autonome dans la lumière ou l'obscurité. Souvenons-nous que cette liberté est essentielle pour la vie d'amour à laquelle Dieu nous invite.

La possibilité d'agir dans le temps, soit dans la lumière soit dans l'obscurité, n'a-t-elle pas introduit le plus fondamental des choix spirituels dans les cieux comme sur la terre ?

En créant ensuite des êtres spirituels en abondance, le cinquième jour, après avoir séparé la lumière de l'obscurité lors du quatrième jour, on peut, dès lors, comprendre l'enseignement de l'Église qui affirme qu'il y a eu, dans la pleine lumière du premier jour, un « *choix libre de ces esprits créés* » (C.E.C., n° 392).

En créant dans les cieux des êtres vivants avec un choix libre, Dieu a créé des êtres libres dont certains ont préféré l'obscurité à la lumière. Certains de ces êtres spirituels sont ainsi devenus des démons, alors que d'autres

demeuraient en communion avec Dieu dans la réalité spirituelle de Dieu ou devenaient ses messagers entre le ciel et la terre. Des « *poissons* » ou des « *oiseaux* ».

En présence de la pleine lumière du jour et de l'obscurité de la nuit, la liberté de conscience des êtres spirituels, créés dans les eaux et sous les cieux, a eu un effet concret par le rejet choisi par certains de ces anges. Ils devinrent instantanément de « *grands monstres* », des démons, bien que créés parmi d'autres créatures spirituelles vivantes dans les cieux qui sont restées des anges qui servent Dieu dans les cieux ou entre les cieux et la terre.

À cet égard, l'enseignement de l'Église a toujours considéré que la création des purs esprits que sont les anges a précédé l'humanité. Tout devait être prêt dans les cieux et sur la terre pour que Dieu puisse étendre son harmonie et sa communion d'amour à toute la création, tant physique que spirituelle.

C'est en l'homme que va advenir cette union parfaite du physique et du spirituel, la fin ultime de la création des cieux et de la terre, pleinement réalisée en Jésus de Nazareth.

Après la création le cinquième jour d'êtres spirituels conscients et autonomes, capables de choisir entre la lumière et les ténèbres et capables d'agir dans le temps au service de toute la création, le *sixième jour* semble celui de toute la création biologique autonome sur la terre, avec au sommet l'humain comme trait d'union entre les cieux et la terre.

Toujours, on retrouve les cieux et la terre, la création spirituelle et la création corporelle, une création physique qui exprime et signifie une création spirituelle.

Jusqu'à l'unique nature humaine corporelle « *et* » spirituelle, tout est créé tant dans la réalité spirituelle que dans la réalité physique en harmonie et en miroir. Les réalités physiques me semblent autant de signes de réalités spirituelles que l'expression dans le monde physique de ces réalités spirituelles pour permettre une coexistence harmonieuse des cieux et de la terre.

Au terme des six jours, « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, il les créa homme et femme. Dieu les bénit et leur dit : « Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Soyez les maîtres des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, et de tous les animaux qui vont et viennent sur la terre. » » (Gn 1, 27-28).

L'humain, dès l'origine, est invité à féconder le monde, à porter du fruit, comme les plantes et les arbres du troisième jour. L'humain est porteur de semence. Dans la séparation de la lumière par rapport à l'obscurité et dans le temps, créés le quatrième jour, l'humain peut introduire du nouveau et du supplémentaire dans la création, en harmonie avec Dieu.

Comme les êtres spirituels créés le cinquième jour, l'humain hérite d'une double conscience créée le quatrième jour : la conscience de l'obscurité et de la lumière et la conscience d'agir dans le temps entre un passé et un futur.

Cela nous montre « *qui* » nous sommes, « *qui* » a été « *créé* » à l'image de Dieu. C'est un être « *autre* » qui ne se réduit pas à un hominidé terrestre que la science peut décrire ou dont elle peut nous décrire l'apparition progressive dans l'histoire avec un développement durant des milliards d'années d'êtres de plus en plus complexes, et, notamment, de lignées d'hominidés avec un cerveau de plus en plus complexe et performant, dont les homos sapiens sont issus depuis un peu plus de cent mille ans parmi d'autres hominidés dont les néanderthaliens.

Nous pouvons, bien sûr, chercher et retrouver de la chronologie et la création du matériel dans les six jours de la Genèse, mais sans oublier qu'il y a aussi une création de réalités spirituelles (les cieux, les anges). On pourrait parler de « *patchwork* » par rapport à l'union du spirituel et du corporel (du physique, du matériel) car cela évoque un mélange, mais l'image a ses limites car, dans un patchwork, les pièces restent bien distinctes alors que l'union du spirituel et du corporel en l'homme en fait une nature unique indissociable.

Nous pouvons chacun comprendre un peu et sans confusion ce qu'est la réalité spirituelle, au moins par rapport à notre réalité corporelle, car

nous savons qu'un jour notre corps matériel sera mort et va se décomposer. Ce qui va subsister de chacun de nous, à l'heure de la mort, va demeurer dans la réalité spirituelle jusqu'à la résurrection des corps.

Notre moi, notre âme, va subsister au-delà de la mort de notre corps physique. C'est aussi dans la réalité spirituelle que, déjà en cette vie terrestre, nous rencontrons notre Père « *qui est aux cieux* ».

Tout cela me semble nous exposer avec cohérence que le spirituel et le corporel sont créés ensemble et en harmonie. L'humanité en est le prolongement ultime lorsque Dieu crée les premières âmes immortelles ayant une nature spirituelle et corporelle unique absolument nouvelle.

Selon le Catéchisme de l'Église Catholique, « *Dans l'Écriture Sainte, l'expression " ciel et terre " signifie : tout ce qui existe, la création toute entière. Elle indique aussi le lien, à l'intérieur de la création, qui à la fois unit et distingue ciel et terre : " La terre ", c'est le monde des hommes (cf. Ps 115, 16) " Le ciel " ou " les cieux " peut désigner le firmament (cf. Ps 19, 2), mais aussi le " lieu " propre de Dieu : " notre Père aux cieux " (Mt 5, 16 ; cf. Ps 115, 16) et, par conséquent, aussi le " ciel " qui est la gloire eschatologique. Enfin, le mot " ciel " indique le " lieu " des créatures spirituelles – les anges – qui entourent Dieu. » (C.E.C., n° 326).*

Le Catéchisme met adéquatement le mot « *lieu* » entre guillemets ce qui me semble utile pour éviter toute confusion. Il est même indispensable d'y être attentif pour comprendre le commencement de l'histoire de l'humanité dans la Genèse où l'événement du péché originel va se vivre dans une coexistence de ces deux « *lieux* », où le récit des origines nous parle de ces deux réalités. Lire le récit de la création de l'humain et des événements dans le jardin d'Eden comme se produisant exclusivement dans le « *lieu* » invisible de la création spirituelle est tout aussi trompeur que de le lire comme se produisant exclusivement dans le « *lieu* » visible de la création matérielle.

Dans l'Eden, le vivant « *est* » de toute éternité : il n'est pas limité au terrestre. Ainsi, l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais, même si Dieu le fait pousser du sol terrestre, ne porte ses branches et ses fruits qu'au-dessus du sol, à une certaine hauteur. C'est ce qui définit et

caractérise un arbre parmi les végétaux. Quelle image juste ! La vraie connaissance dépasse et se trouve en hauteur par rapport aux seules réalités terrestres.

Prendre le fruit de la connaissance qui se trouve en hauteur par rapport au sol pour le ramener et l'absorber dans la réalité terrestre, n'est-ce pas détruire tout ce que la réalité spirituelle peut apporter dans la réalité terrestre dans un état transcendant non absorbé par elle ? Il y a union, communion et harmonie entre le monde terrestre et le monde spirituel, mais non confusion ou réduction du spirituel au terrestre.

N'est-ce pas encore un piège très présent que de vouloir ramener la vérité et la connaissance au niveau du sol, au lieu de les laisser être à une certaine hauteur par rapport au sol, à notre réalité terrestre ?

La vraie connaissance, qui unit sans confusion la connaissance terrestre et la connaissance spirituelle, ne se développe-t-elle pas comme les branches d'un arbre, à une certaine hauteur du sol ?

Après avoir planté un jardin dans l'Eden et y avoir fait pousser du sol terrestre, des « *arbres* », soit des êtres vivants stables, fermes, portant du fruit en hauteur, dont un arbre plaçant la connaissance du bon et du mauvais et ses fruits en hauteur par rapport à la réalité du sol terrestre, et y avoir mis l'adam, Dieu n'a pas encore achevé sa création. Il le constate expressément : ce n'est pas encore « *bon* » (Gn 2, 18).

Certes, dans le jardin planté dans l'Eden, l'adam, le terrien, est mis dans la réalité spirituelle autant que dans la réalité terrestre où il était déjà. Mais, le seul fait de placer un terrien dans la réalité spirituelle n'en fait pas encore nécessairement une âme immortelle capable de communion éternelle d'amour avec Dieu. Un *homo capax Dei*.

À ce stade, l'adam est « *seul* » (Gn 2, 18). Cette solitude de l'adam ne signifie pas nécessairement qu'il n'y a qu'un unique adam. Au contraire, la Genèse nous répète que tant le mâle que la femelle sont nommés « *adam* » (Gn 1, 27 et Gn 5, 2). Ils sont certes déjà des êtres animés. Ils peuvent même nommer les autres vivants qui sont présents et ils peuvent même goûter des arbres d'un jardin dans l'Eden, mais ils ne

connaissent pas encore la communion spirituelle dont Dieu vit de toute éternité.

Ce qui manque encore à l'adam, c'est une « *aide semblable à lui* » (Gn 2, 20).

Le mot traduit par aide (ou secours) est assez clair, mais l'expression complète « *aide semblable à lui* » paraît unique dans la Bible. Les termes « *semblable à lui* » sont aussi traduits par l'expression « *qui lui fut assortie* » ou « *qui lui corresponde* ». En anglais, les traductions s'ouvrent davantage : « *as front as him* » (traduction du rabbinat) ou « *meet for him* » (King James).

Pour comprendre cette expression, ne faut-il pas nous tourner vers ce qui manque encore à l'adam, mâle et femelle, pour que soit achevée leur création à l'image de Dieu, et plus précisément à l'image d'un Dieu trinitaire qui vit dans une communion spirituelle d'amour ?

Et n'est-ce pas ouvrir ici une difficulté infinie : comment représenter dans une créature la Trinité divine, comment donner à l'adam un vis-à-vis à l'image du vis-à-vis qui existe pour chaque personne divine dans la communion du Dieu unique ? Comment peut-on nommer ce qu'est le Père pour le Fils et pour l'Esprit, le Fils pour le Père et l'Esprit, l'Esprit pour le Père et pour le Fils ? Un vis-à-vis ? Un semblable ? Une aide ? Un soutien mutuel ?

Après lui avoir façonné un corps et l'avoir introduit dans l'Eden, il faut encore que le Créateur fasse de cet être terrien un être spirituel capable de partager la vie de Dieu qui est communion d'amour et même, ce qui est encore infiniment plus, de permettre à Dieu de partager et d'assumer l'être terrien, ce qui se réalisera plus tard lors de l'Incarnation du Christ.

Rien de terrestre, pas même l'intelligence du terrien ne peut produire cette transformation ou y participer de lui-même. Aucune évolution biologique ne peut produire une âme immortelle. Elle ne peut venir que par une action de Dieu. Un être pré-humain, aussi intelligent soit-il ne peut, du seul fait de ses capacités cérébrales biologiques, psychologiques et affectives, acquérir la capacité de partager la vie éternelle de Dieu.

Quels que soient les progrès biologiques du cerveau et de ses capacités d'abstraction au fil des milliards d'années de l'histoire, ces progrès ne pouvaient, par eux-mêmes, aboutir à une âme immortelle. Seule une création par Dieu a fait exister dans notre monde des âmes immortelles à son image, capables de partager sa vie, sa communion d'amour, tellement capables qu'il a pu lui-même s'incarner et assumer cette humanité.

Le seul fait d'avoir placé un terrien dans la réalité spirituelle de l'Eden avec la possibilité d'un choix libre en conscience n'en faisait pas encore nécessairement une âme immortelle capable de communion éternelle avec Dieu.

Il fallait encore que cet être terrien devienne un être spirituel capable de partager la vie de Dieu, par un choix libre.

Après lui avoir insufflé un esprit, Dieu va tirer de l'être terrien un être spirituel capable de partager Sa vie en le mettant dans le jardin planté dans l'Eden, puis va le rendre capable de vivre une communion d'amour à l'image de l'amour trinitaire qui demeure éternellement en Dieu.

11. L'éclosion par l'amour

Créé à l'image de Dieu, le corps des premiers humains a été façonné depuis la nuit des temps comme le sera le corps terrestre du Christ façonné dans le sein de Marie, et provenant, par elle, de ses propres parents antérieurs par générations successives depuis la nuit des temps. « *Faisons l'humain à notre image* » est une parole qui vient du fond des âges : une cellule s'est reproduite et le phénomène s'est reproduit tant et tant de fois avec des transformations, puis des groupes complexes de cellules se sont reproduits à leur tour, puis des êtres aquatiques, des êtres terrestres, des primates.

Dieu a d'abord créé l'adam, l'espèce adamique. Il l'a façonnée pendant des milliards d'années, améliorant sans cesse cette chair créée, lui façonnant un cerveau, une sensibilité, une intelligence. L'adam est créé mâle et femelle (Gn 1, 27). Tant le mâle que la femelle sont nommés « *adam* » (Gn 5, 2). L'adam est nommé ainsi uniquement par référence à l'adamah, le sol, le terrestre. Dieu a créé le corps. Un corps tellement parfaitement à l'image du Fils éternel de Dieu, de cette personne divine par qui toute créature a été faite, que la personne du Fils de Dieu va pouvoir s'incarner elle-même dans un tel corps, semblable à celui de tout autre humain.

À cet égard, dans le récit de la Genèse, nous voulons découvrir le mystère de la création de l'humain, mais c'est surtout Dieu qui se révèle à nous en même temps qu'il nous révèle qui nous sommes et quelle est notre vocation.

Il nous est dit que nous sommes créés à l'image de Dieu. Il ne s'agit pas d'abord de s'intéresser à l'image, mais de s'intéresser au modèle, de découvrir ce que l'image nous révèle de Celui dont elle est l'image.

L'image du Fils qui s'incarne dans le monde matériel et par qui tout a été fait, l'image du Père qui donne la vie en faisant entrer dans sa demeure spirituelle, l'image de l'Esprit Saint qui fait vivre dans l'amour les trois

personnes semblables de la Trinité.

L'adam est d'abord façonné en « *âme vivante* », comme les animaux. Le texte hébreu de la Genèse utilise exactement les mêmes mots pour les définir (Gn 1, 24 ; Gn 2, 7 ; Gn 2, 19).

Comme les animaux, l'adam n'a, par sa seule nature terrestre, qu'une participation temporaire au vivant. Il est une âme vivante biologique. La vie n'est pas encore dans son être lui-même, ce n'est pas encore une qualité ontologique permanente, ce n'est encore qu'un état temporaire, un mode d'existence.

Comme les autres créatures vivantes, il est conçu, se développe, se reproduit parfois, et meurt toujours. Ce n'est pas un mal physique. Cette mort fait partie de la dynamique du vivant créé, de son renouvellement, de son développement. Il n'y a ici ni vie, ni mort d'une personne. Ce qui vit, c'est l'ensemble du créé, ce qui meurt ce ne sont que des figures temporaires d'une dynamique qui continue à vivre et à se transformer.

L'adam, cela vise la réalité matérielle, corporelle. L'adam, c'est ce qui est tiré de l'adamah, le sol, même insufflé par un souffle spirituel divin qui le crée. Ce n'est pas encore nécessairement davantage qu'un corps vivant façonné tout au long d'une longue histoire. Ce n'est pas encore nécessairement un adam fait à l'image de Dieu, un adam qui a reçu la vie même de Dieu en partage, une âme immortelle.

D'abord, un corps. Image du Fils.

N'avons-nous pas tendance à confondre trop vite l'adam, cet être défini et nommé uniquement par référence à la matière qui le constitue, avec Adam, ce premier humain doté d'une âme immortelle, et avec l'espèce humaine constituée par Adam et Ève et leurs descendants ?

N'avons-nous pas tendance à oublier que l'adam, dans sa seule réalité matérielle, ne définit pas complètement l'humain, n'évoque pas nécessairement sa réalité et sa vie spirituelles ?

La Genèse nous dit que l'adam est fait mâle et femelle (Gn 1, 27), que tant

le mâle que la femelle se nomment « *adam* » (Gn 5, 2). Elle nous parle ainsi d'une espèce adamique et non d'un individu.

Dieu dit : « *Faisons l'adam à notre image* » (Gn 1, 27). Nous comprenons que Dieu a décidé de faire un homme, au sens où nous comprenons ce mot en français. Mais, le texte dit plus que cela. Il nous parle de l'adam que Dieu façonne, mais il nous parle aussi de l'image de lui-même qu'il crée. Le mot français « *homme* » confond immédiatement l'objet (L'adam corporel) et le résultat (l'être humain qui est une âme immortelle). L'adam est certes créé par Dieu mais il n'est achevé qu'au moment de la création d'Adam et Ève, premières âmes immortelles créées dans l'histoire du monde, mais, au moment de cette création d'Adam et Ève, cet adam a déjà été façonné pendant des milliards d'années, c'est une espèce vivante parmi les créatures qui provient d'une longue histoire faite de multiples changements.

De même que chacune des espèces végétales ou animales, l'origine et l'histoire biologique de l'adam remonte dans la nuit des temps. Une tulipe ou un olivier proviennent d'une longue histoire faite d'évolutions et de mutations pendant des milliards d'années. Une fleur a poussé puis s'est fanée, mais a donné entre-temps de la semence qui a permis à une autre fleur de lui succéder dans le fil du temps. Aucune fleur d'aujourd'hui n'existe sans une histoire biologique de milliards d'années avec une succession ininterrompue de reproductions avec divers changements.

Il en est de même pour chaque animal. Il en est de même pour le corps de l'homme, pour l'adam.

Ce que Dieu a fait, c'est d'abord, de créer un adam, de le façonner pendant des milliards d'années. L'adam, cet être qui vient du sol terrestre, ce n'est pas nécessairement et immédiatement une personne avec une âme immortelle, c'est une créature terrestre vivante qui a évolué depuis le jour où elle a commencé à être façonnée. Cette créature va être façonnée afin de pouvoir recevoir la vie même de Dieu, de recevoir une âme immortelle à l'image et à la ressemblance de Dieu. Il va façonner un adam à son image.

Lorsque Dieu crée l'adam, qu'il le crée mâle et femelle, on peut se situer à l'origine du monde, mais on ne se situe pas uniquement à un moment précis. L'adam, comme chaque espèce créée, tant végétale qu'animale, s'est développé et transformé au cours d'une longue histoire faite de reproductions successives.

Par contre, l'âme humaine d'une nature indissociablement terrestre et spirituelle n'a pu apparaître progressivement. L'Esprit ne souffle pas partiellement. Cette âme nouvelle a été créée à un moment et à un endroit bien concrets de notre histoire, lorsque son corps a atteint le niveau adéquat de son évolution. Les premiers humains à l'image de Dieu ont été créés à un moment et à un endroit précis, mais leur corps biologique provient d'une histoire beaucoup plus ancienne qui remonte aux débuts du monde.

Leurs ancêtres cellulaires, invertébrés ou primates, n'avaient pas d'âme spirituelle. Ils ont été conçus, sont nés, se sont reproduits, puis sont morts successivement comme les autres créatures. Tout au long de milliards d'années, ils ont subi des évolutions, des mutations, avant qu'advienne dans l'histoire une âme immortelle permettant à des humains de vivre éternellement dans une communion avec son Créateur. Un tel être n'existait pas au temps des dinosaures. Un jour, les premiers humains ont été créés sur la terre.

L'adam, ce n'est pas encore nécessairement l'homme pleinement créé à l'image de Dieu, constitué d'une âme immortelle, lorsqu'il commence à exister comme être vivant dans la réalité terrestre.

L'adam, c'est une espèce parmi les créatures qui est passé par des stades divers de son développement dont la science nous donne sans cesse davantage de détails. L'adam qui se transforme et se multiplie, comme il l'a fait tout au long des milliards d'années de son évolution, ce n'est pas encore un descendant d'Adam et Ève lorsqu'il vit à un stade cellulaire, aquatique ou dans les premiers stades de son existence de quadrupède terrestre. Le mot est au singulier. C'est une espèce qui se multiplie. C'est l'espèce pré-humaine au sein de laquelle Adam et Ève vont être créés.

Dans un tel contexte, Adam et Ève ont eu des parents biologiques pré-

humains à l'origine de leur corps terrestre. Ils ont pu avoir des cousins pré-humains multiples de la même espèce. Dès lors que leur corps humain provient de l'évolution, les premiers humains n'ont pu surgir corporellement que d'une espèce préexistante.

Dans le récit de Genèse 6, 1-4, on peut retrouver la trace d'unions qui ont pu exister entre des descendants d'Adam et Ève et des êtres de l'espèce adamique dont ils proviennent biologiquement, des pré-humains. Ce récit nous indique qu'au début de l'humanité, des êtres, qualifiés de « *nephilims* », dont la traduction du mot hébreu est incertaine, existaient à l'époque d'unions mixtes entre des filles « *de l'adam* » et des fils « *de Dieu* ».

Les filles de l'adam, dans le chapitre 6 de la Genèse, cela peut viser des êtres féminins de l'espèce des adams qui n'étaient pas des descendantes d'Adam et Ève, mais des pré-humaines. C'est parmi ces filles de l'adam que Caïn a pu trouver sa femme après qu'il se soit enfui au loin (Gn 4, 16-17). Il est utile de rappeler ici que, selon la Genèse, tant Adam qu'Ève sont nommés « *adam* » (Gn 5, 2).

À cet égard, le récit du début du chapitre 6 de la Genèse donne un éclairage essentiel sur la création de l'humanité que ne révélaient pas encore clairement les chapitres précédents.

Il nous délivre une révélation essentielle à laquelle notre éducation chrétienne nous a trop habitués pour en saisir la réalité inouïe. Dieu a créé des fils, des enfants, des fils de Dieu, des êtres ayant reçu en eux la vie éternelle qui est la sienne.

On cherche souvent à déterminer qui étaient ces fils de Dieu, mais, notre attention ne devrait-elle pas se porter plutôt sur les femmes concernées ?

La traduction française du passage de Gn 6, 1-4 est délicate car les mots essentiels traduits orientent leur compréhension d'une manière qui peut l'obscurcir. Il est souvent traduit que les fils de Dieu se sont unis à des filles des hommes. En réalité, dans le texte hébreu, le mot traduit par « *hommes* » est au singulier. Il s'agit littéralement des filles de l'adam. Les mots « *l'adam* », au singulier dans le texte hébreu, traduits sans réserve

par « *les hommes* », ou même par « *l'homme* » nous renvoient trop vite à notre définition du mot homme qui peut nous cacher le sens du texte.

Saint Jean Chrysostome est assez lumineux pour nous montrer que les fils de Dieu, ce sont les descendants d'Adam et Ève. C'est la première fois qu'ils sont nommés ainsi dans la Genèse. Le récit de la création semble ainsi s'achever par la révélation principale. Dieu s'est donné des fils et des filles. Il a créé des humains à qui il a donné sa propre vie, une vie immortelle.

Il n'y a qu'aux humains qu'il a été dit d'appeler Dieu « *Notre Père* ».

Mais comment distinguer les enfants de Dieu parmi les adams, dans l'espèce dont Adam et Ève provenaient biologiquement ?

La réalité était claire pour les enfants des femmes humaines. Les enfants d'une femme descendant elle-même d'Adam et Ève étaient clairement des enfants de Dieu, des humains.

La situation pouvait être moins évidente pour les enfants provenant d'une femme pré-humaine de l'espèce des adams à la suite d'une union avec un descendant masculin d'Adam et Ève, un fils de Dieu.

Dans le récit du début du chapitre 6 de la Genèse, les fils de Dieu peuvent alors être compris comme une première description collective des descendants masculins d'Adam et Ève. Fils de Dieu parce qu'ayant reçu, comme Adam et Ève, la vie éternelle de Dieu en partage.

Le corps des descendants d'Adam et Ève était semblable à celui des autres adams pré-humains de l'espèce biologique dont ce corps est issu. On peut penser qu'une ultime différence est intervenue lors de la création des premières âmes immortelles humaines, mais des liens et des relations, y compris sexuelles, ont pu persister entre les premiers humains, fils et filles de Dieu, et les pré-humains de l'espèce dont ils provenaient.

La différence caractéristique de l'humanité créée a dû être dominante de sorte qu'elle a été pleinement transmise à tout descendant d'Adam et Ève,

y compris à ceux provenant d'unions entre des descendants d'Adam et Ève et des pré-humains. La trace du souffle spirituel qui constitue un esprit humain est indivisible. Impossible d'être à moitié humain. Dans ces conditions, les pré-humains n'ont pu que disparaître progressivement et complètement, car chaque union entre un humain et un pré-humain n'a donné naissance qu'à des humains et ceux-ci, devenant de plus en plus nombreux, les unions avec les pré-humains qui n'ont donné naissance qu'à de nouveaux humains ont diminué de sorte que les humains se sont multipliés et que les pré-humains se sont raréfiés jusqu'à disparaître.

Le récit des versets 1 à 4 du chapitre 6 de la Genèse nous indique qu'il y avait « *dans les temps anciens* » deux espèces d'adams, « *lorsque les filles de l'adam s'unissaient aux fils de Dieu* ». Il n'en est resté qu'une seule, la nôtre.

Imaginer Adam ou Ève dans l'histoire concrète sans mère biologique, sans autres humains semblables à leur époque, c'est sortir de la réalité de l'histoire et nier la vérité de la création de l'humanité dans l'histoire.

À cet égard, il faut seulement distinguer, d'une part, la création de l'espèce humaine qui a été façonnée pendant des milliards d'années et, d'autre part, la création des premiers êtres à l'image de Dieu, capables de vivre la vie de Dieu, de partager sa communion de manière éternelle.

Adam et Ève ne sont pas tombés du ciel. Pour un simple observateur historique, Adam était un homme ordinaire né d'une femme ordinaire, parmi de nombreux autres hommes et femmes vivant à son époque, et, de même, Jésus était un homme ordinaire, né d'une femme ordinaire, parmi de nombreux autres hommes et femmes vivant à son époque.

Adam comme Jésus vivait au milieu de semblables. Leur corps est issu d'une longue histoire. Et pourtant, Jésus vrai Dieu était tout autre que ses semblables humains et Adam, vrai fils immortel à l'image de Dieu, était aussi tout autre que ses semblables humains.

Mais, tout autre ne veut pas dire d'une autre espèce biologique. Adam et Ève ne sont pas les parents biologiques de tous les hommes préhistoriques.

Les pré-humains qui vivaient du temps d'Adam et Ève n'étaient pas des animaux. Ils étaient pleinement humains comme nous d'un point de vue terrestre, mais ils n'étaient encore que des humains façonnés dans le monde terrestre. Ils n'étaient pas encore créés capables de vivre la vie même de Dieu. Leur être n'était encore que précaire sans âme immortelle dans une nature se renouvelant sans cesse.

Pour un athée, il n'y a aucune différence entre Adam et Ève et les autres humains de leur époque, aucune différence entre Jésus de Nazareth et les autres humains de son époque.

Nous croyons que Dieu a créé dans ce monde présent des âmes immortelles, à son image, capables de partager éternellement sa vie dans une communion d'amour avec Lui. Tellement bien capables qu'il a pu lui-même assumer la nature humaine et être un vrai homme comme nous alors qu'il est Dieu.

Pourquoi tant de croyants persistent-ils à rejeter la réalité de la création d'êtres radicalement nouveaux dans l'histoire, par une lecture littérale injustifiée par rapport aux nuances du texte hébreu ? Pourquoi retenir l'idée d'une soudaine apparition d'Adam et Ève, sans père, ni mère, ni aucun autre de la même espèce terrestre pour imaginer ensuite que leurs enfants ont dû se marier entre eux ?

En quoi est-il plus étonnant d'affirmer que Dieu lui-même s'est incarné dans un corps issu d'une longue évolution jusqu'à Marie, parmi des semblables, que d'affirmer que, de la même manière, des êtres radicalement nouveaux ont été créés jadis dans des corps issus d'une longue évolution parmi des semblables ?

La difficulté majeure semble venir du vocabulaire.

Ne pensons-nous pas trop vite que tous les humains de l'histoire sont des descendants d'Adam et Ève sans vérifier le sens que nous donnons au mot « *humains* » ?

Un humain (celui qui vient de l'humus, de la terre) c'est d'abord celui

que la Genèse nomme l'adam (mâle et femelle) qui vient de l'adamah (la terre rouge). L'humain (l'espèce sexuée) existe avant d'être introduite dans l'Eden, le monde de Dieu, avant que cette nature humaine ait été assumée par un être radicalement nouveau, à l'image de Dieu, puis, un peu plus tard, par Dieu lui-même lors de l'Incarnation.

Nous appelons « *hommes* » tous les humains de l'histoire. Mais l'histoire, du point de vue du récit biblique, c'est celle de l'humanité à l'image de Dieu qui commence avec Adam et Ève, premières créatures avec une âme immortelle. Cette âme immortelle n'est pas un produit de leur humanité terrestre, ni un attribut naturel d'une créature, fusse-t-elle intelligente et sensible.

Pour la foi qui considère le début de l'humanité lors de la création des premiers humains à l'image de Dieu, ce qui précède c'est la préhistoire avec des pré-humains.

Pour la science ou le langage courant, l'humain apparaît progressivement depuis les origines en passant par l'australopithèque et l'homo habilis. Si nous considérons uniquement la réalité terrestre, le corps et les capacités intellectuelles, tous les « *humains* » du passé ne descendent pas d'Adam et Ève. Si nous considérons uniquement ceux qui sont capables de partager la vie de Dieu, alors seuls les descendants d'Adam et Ève sont des « *humains* » et leurs ancêtres biologiques ne sont que des pré-humains.

À un moment, lorsque l'adam n'est encore qu'une espèce vivante sur la terre, Dieu va planter un jardin en Eden, un jardin du paradis, et il va y mettre l'adam devenu vivant par un souffle spirituel de Dieu : « *le Seigneur Dieu modela l'homme avec la poussière tirée du sol ; il insuffla dans ses narines le souffle de vie, et l'homme devint un être vivant. Le Seigneur Dieu planta un jardin en Éden, à l'orient, et y plaça l'homme qu'il avait modelé* » (Gn. 2, 7-8).

Un jardin du paradis. Ce jardin d'Eden n'est pas abstrait. Il est clairement situé dans la réalité terrestre, mais il est cependant tout autre. C'est une tout autre réalité dont le texte de la Genèse ne peut nous parler que de manière imagée, avec des images de la réalité terrestre.

Cette réalité de l'Eden accueille l'adam dans une situation où Dieu lui parle, dans un monde où il peut partager la vie et l'amour de Dieu. Bref, dans la demeure de Dieu. Le Créateur a plongé l'adam dans la réalité spirituelle, dans les cieux, dans une réalité spirituelle unie à la création terrestre, présente dans la création terrestre. Les deux sont ensemble.

Seules les apparitions du Christ ressuscité, revenu à la vie dans un autre jardin, nous donnent quelques signes de ce qu'a pu être l'existence des premiers humains participant pleinement tant à la réalité terrestre de la création qu'à la réalité spirituelle du ciel. Avec un corps bien réel et une capacité de transcender ses limites matérielles d'une manière qui nous échappe encore.

De même que les lieux des apparitions du Christ ressuscité, le jardin d'Eden n'était pas purement spirituel ou extérieur au monde créé. Il était uni au sol. C'est du sol que Dieu a fait pousser des arbres dans le jardin d'Eden (Gn 2, 9).

Dieu y place l'adam. Il ne s'agit pas d'un déplacement physique, mais d'une interpénétration de deux réalités qui sont présentes ensemble et entre lesquelles une interaction est présente.

Lorsque l'être corporel est placé dans le jardin d'Eden, il y reçoit en partage la vie même de Dieu. Dans ce jardin spirituel, le Père donne sa propre vie à l'humain dans la réalité terrestre. Cette vie devait lui permettre de gouverner et de développer le monde créé sans être soumis à la mort.

Le jardin d'Eden dans lequel il est mis, c'est une réunion du monde matériel et du monde spirituel dans lequel Dieu peut être rencontré, où sa vie peut être partagée, où un dialogue peut exister entre l'humain et son Créateur.

L'adam, fait d'un corps façonné et vivant dans le monde matériel, y est mis, y est plongé. Pour le cultiver et pour le garder. Pour le développer et pour le conserver.

La présence de la réalité spirituelle de Dieu dans le monde matériel n'est pas imposée par Dieu. Elle est confiée à l'humain. Pour un développement, une maturation, un avenir encore à construire. Tout n'est pas fait. Une vraie tâche libre est confiée à l'humain.

Mais, cette présence spirituelle qui n'est pas imposée peut disparaître de l'existence de l'adam corporel. Il faut la garder, la conserver, la protéger contre la mort, contre cette limite qui caractérise la dynamique normale du vivant matériel dans laquelle les formes se succèdent dans le temps mais ne subsistent pas personnellement.

Participant de la terre, par son corps, l'adam devient participant des cieux dans le jardin d'Eden.

La vie spirituelle est donnée à l'adam qui a été rendu capable d'y participer par son esprit insufflé par l'Esprit de Dieu. Il peut vivre et donner la vie, à l'image du Père qui donne la vie.

Mais, dans le jardin d'Eden, l'adam est d'abord seul. Il ne peut encore que crier et non dialoguer. Il n'a pas de semblable, de vis-à-vis.

Certes, de nombreux autres adams mâles et femelles pouvaient exister dans la réalité terrestre, mais, dans la réalité spirituelle du jardin d'Eden, chaque adam est d'abord seul même si, dans la réalité terrestre, il est entouré de toutes les autres créatures.

Il n'est pas bon que l'adam soit seul.

Pour achever l'humain à l'image de Dieu, il ne suffit pas de créer un corps, de lui donner accès à un univers spirituel. Il reste à l'achever à l'image de l'Esprit Saint qui est communion, qui met en relation et unit des personnes par une vie d'amour.

Le seul fait d'être un corps vivant lui fait participer à la réalité terrestre, mais le seul fait d'être aussi un esprit vivant demande encore une autre naissance, un éveil sortant l'humain d'un état spirituel inactif, d'une simple potentialité spirituelle créée en lui, d'une spiritualité en état de sommeil ou de torpeur, pour l'introduire dans la vie spirituelle et le

rendre participant à la vie spirituelle.

Il lui manque encore un don essentiel pour que la vie (la vraie, celle qui demeure à l'abri de la mort) ne soit pas qu'une possibilité mais une réalité en lui.

Il ne lui suffit pas d'avoir seulement une vie temporaire, une animation de la matière de son corps, y compris de sa sensibilité et de sa raison, durant le temps qui s'écoule de sa conception jusqu'à sa cessation dans le monde matériel, la mort physique. Il lui faut la vie. Celle qui demeure, celle qui transcende les limites du temps et de l'espace, qui est, de façon permanente, en Dieu. Celle qui ne dépend pas de la matière temporaire.

L'adam reçoit la vie qui vient du Père. Dans le jardin d'Eden, il est plongé dans une vie nouvelle. La vie éternelle de Dieu. À l'image du Fils unique au moment de l'Incarnation, l'adam est conçu comme être matériel et spirituel, fait de poussière du sol et d'un souffle de vie divin (Gn 2, 7). En recevant le souffle de vie de Dieu, en étant placé dans le jardin d'Eden, il accède à la vie spirituelle.

Pour que l'adam soit créé à l'image de Dieu, il manque encore l'image de l'Esprit Saint, la communion de personnes sans laquelle une créature ne peut être à l'image de Dieu. Il n'y a pas de vie, de vie divine, sans lien d'amour. Un lien qui est en Dieu de toute éternité.

Dieu lui-même n'est pas seul, il est Trinité. La révélation atteint ici son sommet principal.

Sans communion d'amour, il n'y a pas de vie. Ceux qui parlent uniquement de l'unicité de Jéhovah ou d'Allah n'aperçoivent pas cette réalité essentielle, qui est au cœur de l'Évangile, lorsqu'ils pensent, à tort, que Dieu « *peut* » vivre « *seul* ». De toute éternité, il est communion de personnes. La Trinité nous révèle qu'il n'y a pas de vie sans amour, sans communion de personnes. C'est d'abord vrai en Dieu, avant de l'être pour nous.

Car, en réalité, il n'y a pas de vie, de vraie vie qui ne meurt pas, sans communion de personnes. Dieu lui-même vit de toute éternité en

communion d'amour de trois personnes dans laquelle l'Esprit Saint unit le Père et le Fils.

Sans une personne autre, coopérante, semblable à lui, en communion avec lui, l'adam n'est pas encore à l'image de Dieu qui est Trinité.

L'achèvement de l'adam à l'image de Dieu, la création spirituelle d'une âme immortelle dans un corps matériel se produit par une rencontre, une communion éblouissante. Celle d'un terrien placé dans le jardin spirituel d'Eden et de sa compagne.

Adam va accéder à la parole, à l'amour, à son identité humaine masculine (en hébreu : *l'isch*) en découvrant sa femme (en hébreu : *l'ischa*).

La création de l'humain comme image de Dieu est-elle réalisée (ou, autrement dit, y a-t-il vraiment un humain qui est essentiellement différent de ses propres parents pré-humains), en communion avec Dieu, avec la vie spirituelle qui est essentielle à son être, avant la présence de la femme, ou la création de la femme participe-t-elle comme dernière étape à la naissance spirituelle de l'humanité, comme image de Dieu avec une vie spirituelle qui permet à la personne humaine de franchir la mort, de telle sorte qu'avant cette création, l'adam n'est pas encore achevé comme humain à l'image de Dieu ?

Le récit de la Genèse nous dit que Dieu façonne la femme humaine avec quelque chose qui vient du corps de l'homme. Le mot hébreu « *tslo* » qui est traduit en français par « *côte* » est un mot très rare et de traduction très incertaine.

Ce mot « *tslo* » ne semble utilisé ailleurs que pour évoquer des pièces du temple : cf. 1 R 6, 8 ; Ez 41, 5-6 ; Ez 41, 11.

Une traduction anglaise littérale du Rabinat nous propose ceci : « *and-he-is-taking one from-angular-organs-of-him and-he-is-clothing flesh under-her* ». Il prend un organe saillant et il referme la chair en dessous de lui.

À la lecture du récit de la torpeur d'Adam et de l'apparition d'Ève, la

Genèse nous contraint à choisir radicalement notre approche. Il semble vain de considérer que le corps d'Adam résulterait de l'évolution biologique s'il faut considérer ensuite que le corps d'Ève serait, lui, façonné en un instant miraculeux par un prélèvement de type chirurgical formant son corps en un instant à partir d'un morceau du corps d'Adam.

Pas plus que pour Adam, il ne faut penser nécessairement que ce qui complète la « côte » avec laquelle Ève est façonnée arrive de nulle part. A priori, n'est-elle pas sa compagne de la même espèce pré-humaine que les parents naturels d'Adam ? Mais, Dieu l'a façonnée pour en faire une femme. Pleinement à l'image de Dieu. Un être d'amour.

Le récit nous parle d'un événement qui paraît bref. Une torpeur ou un sommeil mystérieux. Un organe saillant. Il en est pris quelque chose. Une chair qui se referme. Quand il se relève, Adam reconnaît Ève comme sa semblable, mais aussi comme ayant reçu cette similitude de lui-même : os de mes os, chair de ma chair.

La création, ici encore, se poursuit dans une « *image de Dieu* », dans une action par laquelle Dieu inscrit, écrit, de l'immatériel dans le matériel.

C'est encore par une action spirituelle, immatérielle, que Dieu poursuit son œuvre créatrice pour amener sa création, par un ultime pas décisif, à entrer dans la vie divine qui est amour.

C'est par une rencontre que l'humain (en hébreu : l'adam) devient une femme (« *isha* ») et un homme (« *ish* »). Avant le récit de l'apparition de la femme, la Genèse ne parle que de l'humain, l'adam (avec un article), mâle et femelle. L'image de Dieu, nommé au pluriel au début de la Genèse, n'est-ce pas une communion dans laquelle chaque personne du Dieu unique se donne aux autres ? Dieu ne vit pas seul, même s'il est un. Le Père donne la vie au Fils. Le Fils donne sa vie au Père. Par l'Esprit Saint.

N'est-ce pas cet amour conjugal, divin, entre ceux qui vont être nommés Adam et Ève, qui achève l'œuvre créatrice de Dieu avec un effet spirituel et corporel qui a finalisé l'humanité qui va être transmise ?

L'être terrien va découvrir une communion avec un autre semblable à lui et en être ébloui.

Adam va accéder à la parole, à l'amour, à son identité humaine masculine (en hébreu : *l'isch*) en découvrant sa femme (en hébreu : *l'ischa*).

La création à l'image de Dieu ne s'achève que par une communion d'amour, une union conjugale qui signifie déjà l'union future du Fils et de l'Église par l'Esprit Saint.

Créé par un souffle divin dans la réalité matérielle, l'humain est l'adam vivant, une personne avec une nature corporelle et spirituelle. Placé, avec son corps vivifié par un esprit, dans la réalité spirituelle, il est dans le jardin d'Eden. Mis en présence de l'autre, d'une autre, il découvre l'amour, la communion qui fait vivre. Il est créé homme et femme. À l'image de Dieu. À l'image de la Trinité divine de trois personnes en communion.

Quelque chose est tiré d'Adam et, par l'action créatrice de Dieu, ce qu'elle devient, une femme, est éblouissant, bouleversant, pour Adam. Des paroles d'amour explosent dans sa bouche : « *Os de mes os. Chair de ma chair* ». De quoi quitter père et mère, les êtres les plus aimés, s'attacher, faire une seule chair (Gn 2, 24).

L'intensité de la rencontre, corporelle, affective, et spirituelle, transfigure et éblouit. La lumière qui en jaillit fait sortir l'adam de son sommeil mystérieux, elle ouvre la porte à l'amour et le vent qui souffle dans le cœur d'Adam et Ève fait jaillir un cri, semblable au cri de l'enfant qui naît. Adam et Ève naissent vraiment, accèdent à la vie qui est amour, communion et partage.

Les paroles d'Adam devant Ève ne sont-elles pas les paroles les plus amoureuses de l'Écriture ? Même le cantique des cantiques peut paraître réservé à côté de l'enthousiasme d'Adam. Le Catéchisme parle d'« *un cri d'admiration, une exclamation d'amour et de communion* » (n° 371).

Plus fort encore : Adam déclare qu'elle vient de lui. C'est une part de lui

qui la fait exister, qui la fait vivre. C'est sa femme.

Jésus interprète l'attachement d'Adam à sa femme en nous indiquant que ce lien vient de Dieu lui-même (« *ce que Dieu a uni* ») et qu'il est tellement essentiel que l'homme ne peut pas le séparer (Mt 19, 6).

Tellement fort que l'homme quitte son père et sa mère, nous dit déjà la Genèse. Tellement fort qu'il en est même exclusif, nous précise Jésus.

Le Christ nous montre ainsi toute l'importance du lien conjugal dans ce récit. Jésus ne dit rien de la création de la femme, mais il nous dit « *qu'ils ne sont plus deux* », mais « *une seule chair* » et que c'est « *Dieu qui unit* ».

Quelle leçon d'exégèse ! On imagine volontiers qu'il y avait un humain masculin et qu'ensuite, il n'y a « *plus* » un mais deux humains par une intervention de Dieu, mais Jésus nous indique plutôt qu'au contraire, ils étaient deux et que Dieu n'est pas intervenu pour séparer mais pour unir. Ils ne sont « *plus* » deux. Et il s'agit bien ici de chair, dans la réalité terrestre, avec ses implications concrètes pour le mariage, le divorce, l'adultère, la prostitution.

La Genèse ne nous raconte pas la création d'un homme parfait achevé, suivie de la création d'une femme. L'humain (l'adam, mot hébreu neutre) est créé mâle et femelle (Gn 1, 27). Dans le second récit plus détaillé de la création de l'humain, il nous est précisé que l'adam n'est pas encore bon (Gn 2, 18), donc pas encore achevé comme humain à l'image de Dieu, tant qu'il est seul. L'union d'un l'homme et d'une femme est au cœur de l'achèvement de la création de l'humain à l'image et à la ressemblance de Dieu.

C'est à ce moment que la « *femme* » est créée. Adulte. Comme la foi de l'Église l'a toujours considéré, tant lorsque les connaissances scientifiques permettaient de penser à une création instantanée que depuis que la science nous a fait découvrir bien d'autres nuances de la richesse et de la durée des six jours de la création.

C'est un achèvement spirituel de la création par Dieu qui transforme des adams mâle et femelle, déjà créés vivants dans la nature terrestre par un

souffle spirituel, en les éveillant à l'amour, à la vie spirituelle des cieux.

Comme celui d'Adam, le corps de la future Ève a été développé dans la réalité adamique, mais il n'y avait encore ni amour, ni communion avec celui qui va être nommé Adam, l'adam par excellence car il est le terrestre qui entre dans la vie d'amour par l'amour introduit par une création de Dieu : une « *femme* ». La vie à l'image de Dieu n'était pas encore pleinement présente dans un humain avant cet instant de communion qui a fait passer Adam du sommeil à l'éblouissement.

C'est un achèvement spirituel de la création par Dieu qui transforme des adams mâle et femelle, déjà créés vivants dans la nature terrestre par un souffle spirituel, en les éveillant à l'amour, à la vie spirituelle des cieux.

La femme créée va recevoir le nom de « *chue* » (traduit en français par Ève), celle qui vit. Ce n'est plus un état ou une qualité temporaire, ni une action ou un mode d'existence de cette femme. Elle est vie. Elle est identifiée à la vie. La vie identifie son être même.

Adam est identifié au terrestre, l'adamah. Ève est identifiée à la vie. C'est par elle qu'est donnée la vie à l'image de Dieu, qui est Trinité en communion d'amour.

Ève est nommée ainsi, la vivante, non parce qu'elle a enfanté des enfants à Adam, mais avant même de devenir une mère biologique. En Gn 3, 20, elle est déjà la mère de tout « *chi* », de tout vivant véritable, alors qu'elle n'a pas encore enfanté biologiquement. Ce n'est qu'en Gn 4, 1, qu'elle devient la mère de Caïn.

Bien avant Ève, de nombreuses créatures animées se trouvaient déjà sur la terre.

Ce n'est pas de tous les vivants temporaires de la création, ni de leur existence biologique, qu'elle est la mère.

Un animal est conçu et est dans un état temporaire de vivant, capable d'agir en vivant, de participer au réel de manière vivante pendant un temps jusqu'à sa mort physique qui éteint cette participation. Son être

ontologique, sa forme, ne se caractérise que par une vie temporaire. Son être n'est que dans sa réalité corporelle temporaire. Il ressent des sentiments et a une intelligence durant le temps où il est animé. La réalité est désormais nouvelle et tout autre : Ève est vie.

C'est par elle que la vie est donnée et pourra être transmise. Elle est nommée Ève (la vivante) parce qu'elle est la mère de tous ceux qui sont vie en eux-mêmes, dont la vie fait partie de l'être même.

Ève est vraiment la « mère » de tous les êtres créés qui sont des vivants par essence, de tous les êtres créés dont l'âme est immortelle. Elle est la matrice à partir de laquelle la vie humaine, l'existence d'êtres ayant une âme humaine immortelle, l'existence de personnes, est entrée dans le monde et a été transmise.

Avant la création d'un humain à l'image de Dieu, durant le temps qui a précédé la réalisation parfaite de cette image, aucune âme immortelle capable de participer à la vie divine n'existait encore. Il n'y avait pas encore de personne humaine, il n'y avait encore que des adams pré-humains.

Lors de la création des premiers humains, ce n'est pas simplement une chair terrestre qui a reçu une vie éternelle comme un attribut supplémentaire venant du dehors d'elle-même, de Dieu. C'est bien davantage. Par l'action créatrice de Dieu, la vie elle-même a pris chair lors de la création de l'humanité. La vraie vie, celle qui est communion de personnes, celle qui demeure, celle qui est.

Cette incarnation a créé, à un moment précis de l'histoire et à un endroit précis sur la terre, un être nouveau.

Le terrien est créé matériellement en premier et reçoit une existence vivante, une nature indissociablement corporelle et spirituelle, mais la vie divine devient créature par Ève. La vie n'est pas encore incarnée lorsque des créatures deviennent capables de se mouvoir et d'agir de manière autonome. La vie, qui est une réalité de Dieu lui-même, va s'incarner, commencer à exister dans une réalité matérielle, corporelle, et spirituelle, par une rencontre, une communion.

Adam a reçu la vie dans son être même, à l'image de Dieu, par l'intermédiaire d'Ève tirée de lui. Ils sont créés ensemble comme humains à l'image de Dieu. Leurs âmes immortelles sont créées ensemble par l'action de Dieu car, même avec une nature corporelle et spirituelle vivant sur la terre, il n'y a pas encore d'immortalité sans une participation à la vie d'amour de Dieu, sans une infusion de cette vie. De même que la vie n'est en Dieu que dans la communion des trois personnes divines de la Trinité, la vie humaine n'a été créée à l'image de Dieu que dans la communion d'Adam et Ève entre eux et avec Dieu.

Le don de la communion fait exister Ève avec Adam comme personnes à l'image de Dieu. Sans ce don de la communion, une adam féminine comme un adam masculin ont pu exister dans la réalité matérielle. L'adam est créé mâle et femelle, mais il n'y a pas encore de dialogue, ni de vie partagée, ni de personne créée à l'image de Dieu avec une existence immortelle, une âme qui transcende les limites du temps et de l'espace.

Ce n'est que dans une union amoureuse avec Adam qu'Ève est façonnée, créée comme femme humaine, que leurs âmes immortelles sont créées par Dieu.

Voilà le moment décisif de la création de l'humanité à l'image de Dieu.

L'être terrien va découvrir une communion avec un autre semblable à lui et accéder ainsi pleinement à la vie de Dieu qui est Trinité et amour.

À un moment, l'adam est plongé dans un sommeil mystérieux. Nous sommes à la jonction du corporel matériel, du spirituel et de la vie de Dieu. Il en est tiré quelque chose dont Dieu fait une femme, la matrice de la vie pour l'adam. Il en résulte un premier couple humain, nommé Adam et Ève.

Adam, c'est l'adam par excellence, celui en qui s'achève la création de l'adam en tant que fait à l'image de Dieu. Cet achèvement ne se réalise pas isolément mais avec l'achèvement simultané d'Ève. L'humanité est créée homme et femme dans une communion d'amour à l'image de Dieu.

C'est ce qui se réalise dans l'Eden.

Dans un extraordinaire échange amoureux éblouissant (Gn 2, 21-24), des adams mâle et femelle vont se découvrir en communion, homme et femme. L'un va porter le nom de son origine terrestre : Adam. L'autre va porter le nom même de vivante : Ève (Gn 3, 20).

L'être terrien va découvrir une communion avec un autre semblable à lui et en être ébloui.

Ensemble, le premier couple originel formé par un adam de sexe masculin et un adam de sexe féminin accède à une communion. Les voici à l'image de Dieu, avec une capacité de vivre éternellement en communion avec lui, avec une âme immortelle qui ne résulte pas des évolutions de leurs ancêtres biologiques, mais d'une création de Dieu.

C'est ensemble, l'un par l'autre, qu'ils ont ainsi été créés à l'image de Dieu, dans une communion d'amour. Ils sont devenus spirituels et immortels avec leurs corps matériels, dans une harmonie parfaite.

Dans l'amour, l'image de Dieu est achevée et des âmes immortelles sont créées. Celle d'Adam, celle d'Ève.

L'adam qui vient du sol (Gn 1, 26 à Gn 2, 7) vit désormais de l'amour qui vient d'un autre semblable (Gn 2, 21 à Gn 2, 25).

Le corps, la vie spirituelle, la communion. À l'image de la Trinité.

L'humain reçoit une vie immortelle, à l'image de la vie du Père, par un lien d'amour à l'image de l'Esprit Saint, par, avec et dans un corps à l'image du Fils.

L'œuvre créatrice de Dieu est achevée. Mais, comment cette création pourrait-elle s'achever sans une participation à cette création de l'humain lui-même ?

À ce moment, il n'y a encore que deux âmes immortelles créées ensemble, chacune dans une humanité qui, plus tard, sera aussi capable d'être celle

du Fils de Dieu lui-même.

L'adam devient Adam. Sa compagne devient Ève. C'est par elle et avec elle qu'ils commencent ensemble à exister comme êtres humains vivant à l'image de Dieu, dont la réalité ontologique est vie et communion d'amour. Ce ne sont plus seulement des êtres qui vivent naturellement, ce sont des êtres faits à l'image de Dieu en ayant désormais la vie divine dans leur être même, dans leur réalité et leur identité ontologiques.

Je suis celui qui suis, dit Dieu dans le désert. L'humain fait à son image est désormais, comme son Créateur et indépendamment des contingences du temps et de l'espace, un être qui est. Il est. La vie n'est pas une action, une qualité, ou une caractéristique détachable. La vie est sienne. Même s'il a un commencement dans le temps comme créature, désormais, il est. Pour l'éternité.

Seule une rupture avec sa source, l'amour, va pouvoir briser cette identité. Seule l'Incarnation de Dieu lui-même va la rétablir.

À l'image de Dieu, l'humain dans l'Eden est une personne en communion de vie. Il est constitué de vie dans son être même. Ce n'est pas seulement un être qui vit, qui a pour action de vivre ou la qualité d'exister de manière vivante mais précaire, c'est un être qui est une vie individualisée, personnalisée.

Adam, le premier homme vivant dans son être même à l'image de Dieu dont la vie est de toute éternité, existe pleinement par Ève, mère, matrice, origine créée de tous les humains à l'image de Dieu.

Ève est l'ancêtre biologique de tous les humains à l'image de Dieu, mais elle coopère aussi à la création d'Adam et à sa propre création comme personnes à l'image de Dieu par un extraordinaire échange qui rend parfaite la part divine initiale de leur création.

On y perçoit déjà que le Christ lui-même va se faire humain par une femme pure de tout péché.

Ève n'est pas la mère biologique d'Adam, mais par sa présence et

l'amour qu'elle suscite, elle lui ouvre l'esprit et fait advenir sa création comme humain à l'image de Dieu en même temps qu'elle est créée elle-même.

Il y a ici une parfaite interaction par laquelle Dieu donne la vie, la vraie, l'immortelle, à un couple de créatures qui s'aiment, par eux et avec eux.

Sortant d'un sommeil mystérieux, c'est l'homme qui explose de joie à la découverte de sa femme et qui accède à l'amour qui fait vivre. Mais, c'est la femme qui suscite ce jaillissement de vie par son amour, sa présence, sa compagnie, son être.

Le récit ne dit rien des paroles d'Ève, de son action au moment de l'éblouissement d'Adam. Ce n'est ni sa parole, ni son action qui nous sont révélées. C'est elle. Façonnée par Dieu, elle est la vie. Elle donne la vie.

Adam parle. Ève est présente, vivante et vivifiante.

Elle n'est décrite que par sa provenance, que par le comment. Elle est faite par Dieu avec ce qui vient de son compagnon. Ce lien avec son compagnon est la seule source qui nous soit révélée.

Dieu a créé l'adam. Il a planté le jardin d'Eden spirituel dans la réalité matérielle. Il a ensuite créé les premières personnes humaines avec une âme immortelle en les plongeant dans une communion de personnes qui a ouvert leur esprit et leur a donné la vie, celle qui demeure, qui ne meurt pas. C'est par une communion de personnes que la création a atteint l'objectif divin : faire l'humain à son image. C'est à ce moment, par ce baptême, dont le mystère nous échappe, qu'Adam et Ève ont été créés comme personnes à l'image de Dieu. Avec un corps adamique façonné au fil des siècles, devenue un être vivant par un souffle spirituel, puis placée dans la réalité spirituelle du jardin d'Eden en même temps que dans le monde matériel, leur âme immortelle a été conçue et créée par une communion de personnes dans l'amour.

La communion la plus intime entre deux êtres humains que constitue l'union conjugale, sexuelle, qui engage au maximum l'amour entre deux

personnes dans toute leur réalité a ainsi été, pour l'humanité, l'image de la Trinité, l'image du Christ et de l'Eglise, la réalité terrestre et spirituelle dans laquelle la création des humains à l'image de Dieu s'est réalisée.

Le corps à l'image du Fils. La vie à l'image du Père. La communion à l'image de l'Esprit Saint. N'est-ce pas l'homme créé à l'image de Dieu que nous révèle le récit de la Genèse ?

La sainte Trinité donne l'occasion de rappeler que Dieu qui est amour et communion nous a laissé la création de l'humain à son image et à sa ressemblance comme une lumière que Dieu lui-même nous envoie pour éclairer ce mystère.

Dieu est une trinité de personnes en communion d'amour vivant dans et de cet amour de toute éternité, au-delà de toutes les limites de temps ou d'espace que nous pouvons essayer de concevoir.

La vie et l'amour ne sont pas séparables dans l'éternité de Dieu. Imaginer que la vie du Père pourrait être une réalité sans l'amour, que le Père « *pourrait* » vivre seul, sans la communion d'amour avec le Fils et l'Esprit qui est de toute éternité, contredirait de manière essentielle ce qu'est la vie, qui est Dieu : une communion éternelle d'amour qui nous révèle cette vérité essentielle : il n'y a pas de vie sans amour. Sans amour, il n'y a que de l'existence précaire, de la souffrance et de la mort.

Dieu n'a pas besoin d'être aimé par une créature pour exister. Il vit dans et de l'amour de toute éternité. C'est précisément cet amour sans limites qui Lui a permis de créer, en toute liberté et en toute gratuité, un couple d'humains : Adam et Ève créés ensemble à son image.

Hélas, c'est encore et toujours ensemble qu'ils ont choisi de suivre leur intelligence créée plutôt que leur communion avec Dieu, en s'emparant du fruit de l'arbre de la connaissance au lieu de s'alimenter à l'arbre de vie en laissant dans l'Eden la connaissance du bon et du mauvais de manière à développer l'humanité et le monde créé en communion avec Dieu.

Heureusement que Dieu a empêché qu'ils s'alimentent sans fin à l'arbre

de vie pour pouvoir les délivrer par le Christ.

Aussi, l'adam (pas seulement Adam, mais aussi Ève) a été éloigné du jardin planté dans l'Eden (Gn 3, 24).

Reste la promesse pour aujourd'hui : « *Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises : au vainqueur, je ferai manger de l'arbre de vie placé dans le paradis de Dieu* » (Ap 2, 7).

N'oublions pas l'essentiel : « *L'homme est un être relationnel. Si la première, la relation fondamentale de l'homme – la relation avec Dieu – est perturbée, alors il n'y a plus rien qui puisse être vraiment en ordre. Dans le message et l'action de Jésus il s'agit de cette priorité : il veut tout d'abord solliciter l'attention au cœur de son mal et le lui montrer : si tu n'es pas guéri en cela, alors, malgré toutes les bonnes choses que tu pourras trouver, tu ne seras pas guéri* » (Benoît XVI, L'enfance de Jésus, p. 68-69).

« *Dieu est amour. Mais, l'amour peut aussi être haï, quand il exige que l'on sorte de soi-même pour aller au-delà de soi. L'amour n'est pas une sensation romantique de bien-être. La rédemption n'est pas wellness, un bain d'auto-complaisance, mais une libération de l'être compressé dans son propre moi* » (id., p. 122).

12. La réalité vivifiante de l'amour conjugal

Dans l'évangile de St Matthieu, lorsque Jésus est interrogé sur la pratique du divorce et la fidélité des époux, il situe immédiatement sa réponse à l'origine de l'homme et se réfère au récit de la création dans la Genèse. Il en confirme ainsi la valeur d'une manière qui peut nous permettre de comprendre pourquoi l'union sexuelle est tellement importante au point qu'elle engage l'humain pour toute sa vie.

Jésus nous dit qu' « *au commencement du monde, quand Dieu créa l'humanité, il les fit homme et femme. À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et les deux ne feront qu'une seule chair. Ainsi, ils ne sont plus deux mais une seule chair. Donc, ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas !* » (Mt 19, 4-6 ; Mc 10, 8-9).

À notre époque où le choix mutuel des époux l'un par l'autre et leur liberté sont d'une valeur incontestable, Jésus vient nous dire que cela ne suffit cependant pas pour bien comprendre ce qu'est l'union conjugale. Il nous dit que, dès l'origine, c'est Dieu qui unit. L'union sexuelle d'une femme et d'un homme n'est pas seulement un choix libre des époux, car Jésus nous révèle qu'à travers eux, c'est un acte d'union réalisé par Dieu lui-même. Un acte de l'origine, un acte de la création que chaque union sexuelle reproduit dans le présent.

Cet acte est tellement important qu'une séparation de deux époux est une blessure contre ce qui est à l'origine de l'humanité, de sa création.

Cette blessure peut être de deux natures différentes. Il y a l'adultère par lequel une personne mariée s'unit à une autre personne que son conjoint et il y a l'union sexuelle de personnes sans lien conjugal.

Dans un cas, il y a une infidélité à une union existante. Dans l'autre, il y a une union sans fidélité.

Pourquoi le Christ enseigne-t-il à ses disciples de ne pas séparer ce que

Dieu a uni et d'éviter toute union sexuelle en dehors du lien conjugal, du mariage ?

C'est par une explication que le Christ répond à cette question. C'est parce qu'à l'origine, il n'en était pas ainsi. Et l'origine est ici un mot qui est plus fondamental qu'une simple référence au commencement historique de l'humanité.

L'origine nous indique un élément essentiel de l'humanité. Et Jésus situe immédiatement cet élément en Dieu lui-même.

Nous connaissons si bien ses paroles que nous risquons de ne plus entendre en profondeur à quel point cet enseignement du Christ est une lumière pour toute l'humanité au moment où les discussions au sein de l'Église se concentrent souvent sur la discipline des sacrements, par rapport aux seuls baptisés.

C'est bien sûr important, mais n'oublions pas que la parole du Christ sur le mariage concerne tous les hommes, chrétiens ou non, croyants ou non. Le pape Pie XI, dans l'encyclique *Casti Connubii* a écrit que « ces paroles du Christ s'appliquent à n'importe quel mariage, même seulement naturel et légitime ; car cette indissolubilité convient à tout vrai mariage, qui, par elle, pour ce qui est de la rupture du lien, est soustrait au bon plaisir des parties et à toute-puissance séculière » et il a rappelé, citant son prédécesseur Pie VI, qu'« il est évident que même dans l'état de nature, et, en tout cas, bien avant d'être élevé à la dignité d'un sacrement proprement dit, le mariage a été divinement institué de manière à impliquer un lien perpétuel et indissoluble, qu'aucune loi civile ne peut plus dénouer ensuite » et que « quel que soit le mariage que l'on dit contracté, ou bien ce mariage est contracté en effet de façon à être effectivement un mariage véritable, et alors il comportera ce lien perpétuel inhérent, de droit divin, à tout vrai mariage ; ou bien on le suppose contracté sans ce lien perpétuel, et alors ce n'est pas un mariage, mais une union illicite incompatible comme telle avec la loi divine : union dans laquelle, en conséquence, on ne peut ni s'engager ni demeurer ».

Selon le Catéchisme de l'Église Catholique, « La communauté profonde de vie et d'amour que forme le couple a été fondée et dotée de ses lois propres par le Créateur. Dieu lui-même est l'auteur du mariage. La vocation au mariage est

inscrite dans la nature même de l'homme et de la femme, tels qu'ils sont issus de la main du Créateur. Le mariage n'est pas une institution purement humaine » et « leur amour mutuel devient une image de l'amour absolu et indéfectible dont Dieu aime l'homme » de sorte que « cela signifie une unité indéfectible de leurs deux vies, le Seigneur Lui-même le montre. » (n°s 1603 à 1605).

Dès les origines, il a été donné à Adam et Ève de pouvoir transmettre leur vie nouvelle à toute leur descendance biologique dans la nature.

Ce que le Christ nous révèle dans l'Évangile, c'est que cette transmission dans la nature, que le péché originel n'a pas supprimée, ne concerne pas seulement la transmission d'une immortalité de l'âme la rendant capable de partager éternellement la vie de Dieu, mais aussi la transmission d'une attirance entre l'homme et la femme par laquelle Dieu lui-même reproduit jusqu'à la fin des temps le lien conjugal d'Adam et Ève qui est l'image du lien conjugal du Christ et de son Église, dans tous les couples qui s'unissent comme Adam et Ève.

Ce lien conjugal ne fut pas une rajoute à une création achevée. Il fut, dans le jardin spirituel d'Eden, le dernier acte du Créateur réalisant l'humanité à son image. Jésus nous révèle que Dieu n'a pas seulement créé l'homme et la femme, mais qu'il les a aussi unis Lui-même.

Pourquoi Dieu a-t-il créé l'humain à son image en le créant homme et femme ? N'est-ce pas parce que c'était nécessaire pour leur permettre par leur amour mutuel de partager la vie éternelle d'amour de Dieu, dans une humanité à l'image et à la ressemblance de la communion d'amour qui fait vivre la Trinité de toute éternité ?

Pourquoi les a-t-il unis ? N'est-ce pas, de même, parce qu'il fallait créer en eux l'amour même de la vie de Dieu pour les faire vivre comme Dieu, pour leur permettre de partager sa vie d'amour ?

C'est ce lien d'amour qui a achevé la création de l'humanité à l'image de Dieu qui est une Trinité d'amour, qui a achevé de façonner l'âme humaine de manière à lui permettre de partager la vie éternelle d'amour de Dieu.

Cet achèvement s'est produit dans une communion d'amour entre Adam et Ève avec leur Créateur dont le Christ a révélé la transmission à toutes les générations ultérieures.

Ce souffle d'amour n'a donc pas été donné qu'une seule fois à Adam et Ève dans un passé révolu.

Des attirances et inclinations, inscrites dans la nature elle-même, attirent sans cesse des hommes et des femmes de toutes nations et de toutes races à s'attacher comme Adam et Ève, à réaliser par leur amour conjugal, le lien puissant de vie par lequel Dieu a insufflé dans l'humanité une vie d'amour capable de partager sa propre vie.

Le Christ nous révèle que le mariage d'Adam et Ève est une œuvre de Dieu qui se renouvelle dans tous les couples semblables de leur descendance. Il concerne de manière universelle tous les hommes de toutes les générations et en tout lieu, sans distinction entre chrétiens ou non chrétiens.

L'enseignement de Jésus nous montre désormais le mariage, qui ne paraissait et ne paraît encore pour beaucoup qu'une institution humaine consolidée par l'un des dix commandements, comme un signe et un moyen d'une action renouvelée de Dieu Lui-même.

Ainsi, avant de devenir un sacrement formel, le mariage a d'abord été indiqué par le Christ comme un sacrement naturel, du spirituel dans du corporel, de l'immatériel dans du matériel, une parole faite chair. Un sacrement où depuis l'origine, dans chaque union semblable à celle d'Adam et Ève, un homme et une femme réalisent volontairement dans leur vie un acte de Dieu Lui-même, auquel ils collaborent même lorsqu'ils n'en sont pas conscients.

Bien avant d'être un sacrement chrétien, le mariage est un sacrement naturel qui permet à des inclinations dans l'homme et la femme de désirer et d'accueillir une union voulue et réalisée par Dieu lui-même.

Comme l'a écrit le pape Léon XIII, dans l'encyclique *Arcanum divinae*, « le sacrement de mariage existe chez les fidèles et chez les infidèles ».

Le sacrement du mariage est pour tous. Le mariage qui est signe et moyen de la présence de Dieu se réalise encore aujourd'hui partout et toujours lorsqu'il y a un vrai mariage semblable à celui de nos premiers parents.

Chaque fois qu'une telle union se réalise sur la terre, la lumière fondamentale du Christ, l'action créatrice de Dieu et l'image de Dieu Créateur viennent surgir dans l'humanité créée avec toute la puissance inégalable de Dieu Lui-même.

Le souffle divin se renouvelle et est présent dans l'amour inouï qui peut surgir entre un homme et une femme qui s'unissent comme nos premiers parents.

Ainsi, comme le lien du Saint Esprit dans la Trinité divine, Dieu lui-même se fait lien dans une seule chair formée par un homme et une femme qui, ainsi, ne sont plus deux, mais une seule chair formée par trois personnes : l'homme, la femme et Dieu qui les fait un comme l'Esprit Saint fait un avec le Père et le Fils.

Ainsi encore, l'homme et la femme mariés deviennent ensemble une image de Dieu Trinité par la présence agissante de Dieu qui les unit.

Et, parce qu'il est une œuvre de Dieu lui-même, Jésus a déclaré un tel mariage indestructible, indissoluble dans le cœur de tous les hommes qui le choisissent, même lorsqu'ils n'en ont aucune conscience. Il est ainsi une image adéquate pour figurer les noces indestructibles du Christ et de l'Église.

Jusqu'à la fin des temps, tout mariage qui reproduit l'union d'Adam et Ève incorpore un lien divin de Dieu lui-même parce que, dès l'origine, Dieu a mystérieusement intégré dans la nature de l'homme et de la femme tout ce qui était nécessaire pour leur permettre de reproduire entre eux le lien conjugal créé par Dieu, aussi sûrement qu'un prêtre peut reproduire la présence du corps et du sang du Christ.

Le mariage devient ainsi Eucharistie, c'est-à-dire une action de grâce, un

don qui rend Dieu présent dans un lien entre deux époux.

Comme dans le sacrement de l'Eucharistie, c'est Dieu lui-même qui se fait chair chaque fois qu'il unit un homme et une femme à travers leur propre volonté amoureuse comme il l'a fait pour Adam et Ève dans l'Eden. Dans l'Eucharistie, il se fait corps et sang de chair. Dans le mariage, il se fait lien dans la chair pour les époux.

De même que l'amour du Christ se renouvelle et est sans cesse présent à nouveau dans chaque Eucharistie par l'acte volontaire d'un homme prêtre et un don de Dieu, qui, ensemble, réalisent une transsubstantiation qui rend le Christ présent sous les espèces du pain et du vin de sorte que celles-ci deviennent réellement le corps et le sang du Christ, quelles que soient les qualités et l'état de conscience du prêtre, l'enseignement de Jésus nous révèle qu'une transsubstantiation semblable se produit de la même manière lorsqu'un nouveau couple se constitue comme celui d'Adam et Ève.

Dans l'Eucharistie, un même corps divin. Dans le mariage, un même lien divin.

Voici un enseignement sûr que le Christ adresse à toute l'humanité, et pas seulement aux chrétiens : Dieu unit lui-même. Dieu crée un lien substantiellement identique à celui qu'il a réalisé entre Adam et Ève, chaque fois qu'un homme et une femme de leur descendance s'unissent de la même manière.

Quelles que soient les fautes, les blasphèmes, les inconsciences et les faiblesses des hommes, un miracle eucharistique conjugal se reproduit d'innombrables fois dans l'histoire depuis Adam et Ève.

Ce miracle, inscrit dans la nature créée depuis les origines de l'humanité, insuffle sans cesse le souffle divin d'amour et de vie des origines dans l'humanité et la création toute entière. Il fait entrer le souffle divin d'amour avec autant de puissance et d'efficacité qu'au premier jour de l'humanité.

Ce miracle qui se reproduit sans cesse insuffle dans toute la création

l'amour de Dieu, son amour pour l'humanité. Il préfigure depuis les origines l'amour du Christ et de l'Église.

La force d'amour de ce miracle perpétuel est un bienfait qui innerve la vie de l'humanité tout au long de son histoire comme un levain dans la pâte sans lequel la souffrance et la mort déborderaient de toutes parts.

Le Christ nous invite à veiller soigneusement à ce trésor eucharistique perpétuel. Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas.

Dans ce trésor, le Christ lui-même, par qui tout a été fait, est présent.

L'Église, qui est le corps du Christ, ne cesse jamais de veiller soigneusement à proclamer cette grâce donnée à tous les hommes et à bénir les hommes et femmes de toutes nations, de toutes religions et de toutes convictions qui, dans un élan d'amour, quittent père et mère pour s'attacher l'un à l'autre et former une seule chair.

Même s'ils ne le savent pas, c'est Dieu Lui-même qui les unit par un lien indissoluble.

Certes, les charges peuvent être fades et lourdes. Parfois, notre plat quotidien n'a guère de goût lorsqu'il manque de lumière et d'amour pour l'assaisonner. Mais, parfois aussi, dans le terre à terre, notre cœur peut se remplir d'un sel qui donne de la saveur.

Le récit de la création est un pot de sel dans lequel nous pouvons puiser pour y prendre une pincée qui peut donner du goût à notre plat, qui peut allumer un feu qui réchauffe et éclaire dans le froid et l'obscurité.

À chacun de prendre la quantité qui lui convient pour donner à son plat la saveur qu'il aime.

Cependant, le sens spirituel du mariage n'est que du vent sans la réalité concrète qu'il habite.

Un mariage, c'est concret.

Lorsqu'un homme et une femme s'unissent comme l'ont fait Adam et Ève en premiers, c'est concret. Quitter père et mère, s'attacher, une seule chair : c'est concret.

Lorsqu'un homme est attiré par une femme, ou réciproquement, et envisage de se lier de cette manière, c'est concret.

Lorsqu'une personne mariée comme Adam et Ève est tentée de se lier avec une autre personne que son conjoint, sait-elle encore aujourd'hui que Dieu Lui-même l'a unie « *définitivement* » à son conjoint ou pense-t-elle davantage, selon une expression trop souvent entendue, que son mariage est une réalité concrète qui peut échouer « *définitivement* » ?

Lorsque des jeunes se marient aujourd'hui, doivent-ils prudemment considérer, de manière concrète, que leur mariage peut échouer définitivement ou peuvent-ils croire la parole du Christ qui leur dit que c'est Dieu lui-même qui unit par un lien que l'homme ne peut plus séparer ?

Lorsqu'une personne mariée comme Adam et Ève se présente pour faire bénir ou accueillir dans l'Église une autre union, est-il vrai que le lien du mariage antérieur est toujours présent, que son conjoint reste son conjoint donné par Dieu, et que, même dans une situation d'échec qui paraît irrémédiable dans le présent de la réalité terrestre, son mariage reste une grâce vivante et une communion divine à l'image de Dieu, donnée par Dieu dans sa vie ? Ou est-il vrai que ce lien a « *définitivement* » échoué ?

Le prétendu échec définitif de certains mariages est-il une vérité ou une erreur concrète ?

Le parcours concret d'un être humain peut être chaotique, rempli de chutes, d'infidélités et d'échecs.

Mais, un mariage où la volonté des hommes réalise une volonté de Dieu peut-il échouer définitivement ?

L'homme peut abandonner, mais Dieu n'abandonne jamais.

Et ce mystère spirituel s'accomplit dans la réalité concrète de chaque mariage qu'un homme et une femme ont noué comme Adam et Ève. L'indissolubilité n'est pas une abstraction spirituelle, c'est une vérité concrète que l'homme a seulement la possibilité de nier, à laquelle l'homme peut ne pas croire.

Mais, personne ne pourra effacer les paroles de Jésus, ni la réalité de l'action indissoluble de Dieu.

Faut-il en déduire que les nombreux remariages de divorcés sont autant d'unions contraires à la volonté de Dieu ?

Non, pas nécessairement ! En effet, que savons-nous de la réalité des premiers mariages qui ont précédé des divorces ? On ne peut oublier la liberté fondamentale de l'humain qui peut s'engager en toutes choses d'une manière autre que celle que Dieu lui propose de sorte que bien des mariages civils ou religieux ne sont pas, en fait, noués « *comme* » Adam et Ève.

L'image de Dieu mise en nous, le projet qu'il nous propose, c'est une vie d'amour en communion, comme celle qui est vie de Dieu Père, Fils et Esprit Saint, de toute éternité. Le mariage inspiré par Dieu en est le reflet, mais les humains peuvent préférer un chemin où chaque personne est pour elle-même le but principal, où l'individu prime sur la communion, où la valeur ultime c'est le moi et la conscience individuelle, une pyramide avec le moi au-dessus et l'autre (ou les autres) en-dessous plutôt qu'une union du moi avec l'autre (ou les autres).

Il faut bien constater que, dans la réalité concrète, bien des unions sexuelles sont nouées davantage par une rencontre d'affections et d'intérêts individuels que par un désir partagé d'une communion totale des conjoints.

Et, si la différence peut être cachée au moment de la rencontre amoureuse, elle peut souvent apparaître plus tard par un désir d'autres affections ou d'une séparation.

Mais d'autres peuvent découvrir progressivement, après des unions précaires, un chemin de communion délaissé auparavant.

Il faut éviter, dès lors, de confondre trop vite la beauté de l'union conjugale indissoluble que Dieu ne cesse de réaliser parmi les hommes avec les apparences des unions concrètes qui se nouent. Évitions les jugements que nous ne sommes, en réalité, pas capables de rendre car nous ne pouvons pénétrer le cœur des autres.

Le Christ lui-même n'a pas nié la réalité du divorce admise par Moïse car le cœur de l'homme s'est endurci. Derrière des apparences juridiques, un mariage peut, en fait, être contracté sans l'attachement d'amour inspiré à Adam et Ève. Derrière les apparences amoureuses d'un mariage, d'un concubinage ou d'une relation sexuelle, le seul fait d'une union sexuelle n'implique pas nécessairement la communion d'une seule chair par laquelle un homme et une femme unissent non seulement leurs corps, mais aussi toute leur intelligence, leur affectivité, leur vie terrestre sous tous ses aspects, y compris professionnels ou ludiques, dans une communion où chacun s'unit à l'autre tout entier.

Les possibilités d'annulation reconnues par l'Église montrent le décalage qu'il peut y avoir entre certaines unions et une communion conjugale telle que Dieu la suscite.

Dans la réalité concrète, c'est dans le secret des cœurs et l'intimité des couples que chacun peut reconnaître l'action de Dieu, et il est difficile d'en juger de l'extérieur.

Mais, le Christ nous l'affirme, Aujourd'hui encore, Dieu continue à unir « *comme* » il a uni Adam et Ève, et ce qui vient de Lui reste un chemin d'amour et de vie dont Il invite chacun à ne pas se détourner, mais à reconnaître comme une grâce.

Certes, la beauté et la grâce resplendissantes d'un mariage suscité par le Créateur lui-même ne permettent pas d'oublier que l'union au Christ est un mariage bien supérieur au mariage naturel et que tous les humains n'ont pas la vocation à se marier.

Le mariage est une grâce donnée à tous les hommes, en ce sens que cette grâce est « *mise à la disposition* » de toute l'humanité, de toutes les générations et des humains de toutes convictions ou religions, mais cela ne veut évidemment pas dire que cette grâce est « *attribuée* » ou « *imposée* » à tous les « *individus* », ni que tous les individus sont appelés à se marier, ni qu'il n'y a pas d'autre vocation que le mariage.

Les Écritures autant que la tradition de l'Église n'ont cessé de montrer la valeur du célibat consacré librement choisi. Par ailleurs, le célibat subi involontairement est certainement une souffrance pour laquelle Dieu lui-même a une affection d'autant plus grande qu'il sait bien mieux que nous les circonstances, voire les blessures, qui maintiennent parfois longuement dans l'attente d'un amour conjugal ou qui parfois en éteignent l'espérance.

Mais, lorsque la grâce du mariage se fait attendre ou semble disparaître de l'horizon, la grâce de Dieu vient sans aucun doute ouvrir pour chaque célibataire d'autres portes qui peuvent ouvrir, dans les noces du Christ et de son Église, une voie supérieure à celle du mariage.

Le mariage est « *l'ultime* » action de Dieu lors de la création et, selon les paroles du Christ, cette ultime action de Dieu se reproduit dans les mariages semblables ultérieurs de l'humanité.

De ce point de vue, le mariage nous est révélé par le Christ, comme un « *moyen* », parmi d'autres, pour prolonger l'action créatrice « *ultime* » de Dieu et y participer.

La valeur du mariage mise en évidence par le Christ n'a rien à craindre des nuances et des précisions qui peuvent et parfois doivent être apportées pour ne pas tomber dans des caricatures qui peuvent enfermer de manière fautive les trésors que Dieu met à notre disposition.

Lorsqu'un trésor de Dieu est enfermé fausement, il a déjà quitté la pièce.

Selon le Catéchisme de l'Église Catholique, « Par l'union des époux se réalise la double fin du mariage : le bien des époux eux-mêmes et la transmission de la vie. On ne peut séparer ces deux significations ou valeurs du mariage sans

altérer la vie spirituelle du couple ni compromettre les biens du mariage et l'avenir de la famille. L'amour conjugal de l'homme et de la femme est ainsi placé sous la double exigence de la fidélité et de la fécondité » (n° 2363).

Mais, cette ouverture ne veut pas dire que la fécondité est la finalité principale du mariage ou le but poursuivi par les époux, comme si l'enfant à venir avait plus d'importance que l'amour mutuel des époux ou que cet amour par lequel Dieu crée une communion à son image n'avait pas une valeur sacrée en lui-même.

Le lien sacré du mariage a toute sa valeur même pour des époux qui ne peuvent avoir d'enfant ou qui sont devenus trop âgés pour encore en avoir.

Mais, il y a un lien entre le mariage et la procréation en ce sens qu'il n'y a pas de véritable amour conjugal sans ouverture à la vie. Comment deux époux unis dans un amour infini pourraient-ils ne pas accorder la plus haute valeur à un être nouveau en qui ils peuvent être réunis, être un ? Qui mesurera l'infinie valeur de cette participation à la création de l'humanité ? Créer avec le conjoint que j'aime et avec Dieu, qui en mesurera la joie ?

La question est importante tant pour ne pas donner un excès de valeur ou une priorité à l'enfant possible d'une union que pour ne pas affaiblir la valeur prépondérante de l'amour des époux qui est à l'image de la communion d'amour de Dieu qui unit le Père le Fils et l'Esprit Saint et à laquelle elle a la vocation de ressembler.

À cet égard, le mot « *finalité* » est un mot difficile qui peut créer de la confusion. Souvent, ce mot est utilisé pour exprimer les effets bénéfiques et désirables du mariage d'une manière qui peut faire oublier que le mariage a d'abord une valeur en lui-même, indépendamment de tout ce qu'il permet de réaliser.

Ni dans le jardin d'Eden, ni dans l'enseignement du Christ sur le mariage, il n'est fait mention de la procréation. La procréation n'y est pas évoquée explicitement en relation avec le mariage.

Lorsque le Catéchisme indique que « *le bien des époux eux-mêmes et la transmission de la vie* » est la double fin du mariage et qu' « *on ne peut séparer ces deux significations ou valeurs du mariage sans altérer la vie spirituelle du couple ni compromettre les biens du mariage et l'avenir de la famille* » (C.E.C., n° 2363), il nous montre, en fait, des effets du mariage mais non la beauté du mariage en lui-même. Ces effets peuvent certes être considérés et recherchés pour eux-mêmes. Ils peuvent être une finalité du mariage ou d'un désir de mariage.

Mais, lors de la création, le commandement « *Soyez féconds et multipliez-vous* » a été adressé tant aux animaux (Gn 1, 22) qu'aux humains (Gn 1, 28). Il a ainsi une portée beaucoup plus large que la fécondité conjugale qui permet de réaliser ce commandement dans et par l'union des époux.

L'éblouissement amoureux entre les époux, dans le récit d'Adam et Ève, a toute sa valeur indépendamment de leur descendance. Il en va de même pour l'indissolubilité de leur union indiquée par le Christ.

Dans plusieurs textes du magistère, on peut relever que l'amour des époux est premier, même si la procréation est « *aussi* » une finalité du mariage.

Le pape Paul VI a rappelé, dans l'encyclique *Humanae Vitae*, que l'amour conjugal est « *avant tout un amour pleinement humain, c'est-à-dire à la fois sensible et spirituel. Ce n'est donc pas un simple transport d'instinct et de sentiment, mais aussi et surtout un acte de la volonté libre, destiné à se maintenir et à grandir à travers les joies et les douleurs de la vie quotidienne, de sorte que les époux deviennent un seul cœur et une seule âme et atteignent ensemble leur perfection humaine.*

C'est ensuite un amour total, c'est-à-dire une forme toute spéciale d'amitié personnelle, par laquelle les époux partagent généreusement toutes choses, sans réserves indues ni calculs égoïstes. Qui aime vraiment son conjoint ne l'aime pas seulement pour ce qu'il reçoit de lui, mais pour lui-même, heureux de pouvoir l'enrichir du don de soi.

C'est encore un amour fidèle et exclusif jusqu'à la mort. C'est bien ainsi, en effet, que le conçoivent l'époux et l'épouse le jour où ils assument librement et en pleine conscience l'engagement du lien matrimonial. Fidélité qui peut parfois être difficile, mais qui est toujours possible et toujours noble et méritoire, nul ne

peut le nier. L'exemple de tant d'époux à travers les siècles prouve non seulement qu'elle est conforme à la nature du mariage, mais encore qu'elle est source de bonheur profond et durable. » (n° 9).

Le pape Saint Jean-Paul II, dans l'Exhortation apostolique *Familiaris Consortio*, a rappelé que « l'effet premier et immédiat du mariage (res et sacramentum) n'est pas la grâce surnaturelle elle-même, mais le lien conjugal chrétien, une communion à deux typiquement chrétienne parce que représentant le mystère d'incarnation du Christ et son mystère d'alliance. Et le contenu de la participation à la vie du Christ est aussi spécifique : l'amour conjugal comporte une totalité où entrent toutes les composantes de la personne - appel du corps et de l'instinct, force du sentiment et de l'affectivité, aspiration de l'esprit et de la volonté - ; il vise une unité profondément personnelle, celle qui, au-delà de l'union en une seule chair, conduit à ne faire qu'un cœur et qu'une âme ; il exige l'indissolubilité et la fidélité dans la donation réciproque définitive; et il s'ouvre sur la fécondité » (n° 13) et que « même dans les cas où la procréation est impossible, la vie conjugale garde toute sa valeur » (n° 14).

Selon le Catéchisme de l'Église Catholique, « Les actes qui réalisent l'union intime et chaste des époux sont des actes honnêtes et dignes. Vécue d'une manière vraiment humaine, ils signifient et favorisent le don réciproque par lequel les époux s'enrichissent tous les deux dans la joie et la reconnaissance ” (GS 49, § 2). La sexualité est source de joie et de plaisir : Le Créateur lui-même (...) a établi que dans cette fonction [de génération] les époux éprouvent un plaisir et une satisfaction du corps et de l'esprit. Donc, les époux ne font rien de mal en recherchant ce plaisir et en en jouissant. Ils acceptent ce que le Créateur leur a destiné. Néanmoins, les époux doivent savoir se maintenir dans les limites d'une juste modération (Pie XII, discours 29 octobre 1951) » (n° 2362).

L'amour et l'union des époux considéré comme finalité principale aussi naturelle que divine est, bien sûr, une communion totale fondée sur un désir de communion qui inclut toute la personne et non seulement son corps. Cette communion comprend aussi de l'amitié, l'union des âmes et des cœurs.

C'est cette communion totale à l'image de Dieu qui constitue la valeur essentielle et première du mariage. C'est ce bien prépondérant que cherchent « avant tout » les époux. C'est ce bien prépondérant (y compris

les inclinations sexuelles) qui est sacré et d'une valeur eucharistique en lui-même comme signe et moyen de la présence de Dieu.

Il comprend l'ouverture à la vie autant que le bien des époux, mais, avant même de recueillir cette fécondité et ce bienfait comme effets bénéfiques du mariage que les époux peuvent rechercher et considérer comme des finalités, il y a d'abord le désir et la réalisation d'une communion entre les époux. C'est cela qui est premier.

Mais, pour éviter toute déduction hâtive et erronée qui voudrait dissocier fautivement le mariage de l'ouverture à la vie, tant l'évangile de St Matthieu que celui de St Marc nous racontent qu'immédiatement après son enseignement sur le mariage, Jésus a pris des petits enfants dans ses bras et a déclaré à ses disciples : « *Laissez venir à moi les petits enfants* » !

L'Eucharistie peut éclairer ce point de vue. Le sacrement de l'Eucharistie comme l'union des époux dans le mariage est un bien en soi. La présence du Christ dans le pain eucharistique est un bien en soi. Mais, c'est aussi un bien pour ceux qui communient au Christ et une source de fécondité.

Selon les époques et les circonstances, le point de vue est orienté vers tel ou tel aspect du mariage.

À certaines époques, le point de vue a pu retenir prioritairement la valorisation du célibat consacré, la lutte contre la concupiscence ou les questions relatives à la contraception, mais sans écarter pour autant la valeur du mariage en lui-même.

La splendeur eucharistique du mariage ne se situe ni sur le plan d'une quelconque comparaison avec le célibat (ni a fortiori avec le célibat consacré), ni sur le plan des effets du mariage ou des finalités qu'il permet d'atteindre.

On ne se marie pas (du moins principalement) « *pour* » avoir des relations sexuelles (ce serait faire de son conjoint un objet en séparant son corps de sa personne), ni « *pour* » avoir des enfants (ce serait faire de son conjoint un instrument utilitaire en séparant une fonction de sa

personne).

Tant chez les incroyants que chez les croyants, chez les païens que chez les chrétiens, le désir et la réalisation d'une communion d'amour des personnes est la finalité première et déterminante pour des fiancés qui veulent s'unir comme Adam et Ève. Elle a été inscrite dans l'humanité par Dieu lui-même.

Je me marie avec toi parce que je t'aime.

Ne faudrait-il pas s'inquiéter de celui qui viendrait dire : je me marie avec toi parce que je ne sais pas contenir ma sexualité ou je me marie avec toi parce que je veux des enfants ?

Entre un mariage considéré comme un bien en soi ayant comme valeur première une union de deux personnes et un mariage considéré d'abord pour ses effets pour la reproduction ou la lutte contre la concupiscence, il y a une différence qui peut être lourde dans l'approche de toutes les questions secondaires.

Un mariage qui serait motivé principalement par la reproduction ou la lutte contre la concupiscence serait-il réellement un mariage « *comme* » celui d'Adam et Ève, une communion suscitée par Dieu lui-même à travers une volonté des époux conforme à la sienne ?

Alors, le mariage : splendeur eucharistique et sacrement naturel ou sacrement utilitaire pour lutter contre la concupiscence et faire des enfants ? La différence est au cœur de l'œuvre de Dieu lors de la création de l'humanité et reste essentielle tout au long de l'histoire.

Mais, le mariage est aujourd'hui profondément blessé. Il y a aujourd'hui une grande souffrance. Sa valeur peut et doit être redécouverte.

Pourquoi rester si méfiant et craintif lorsque le Christ lui-même nous révèle que, des milliers d'années après Adam et Ève, c'est encore et toujours Dieu lui-même qui unit les époux, c'est encore et toujours le premier des sacrements de l'histoire humaine ?

Mais, encore faut-il croire à sa parole ! C'est la foi qui sauve !

Que les jeunes qui aspirent au mariage se tournent avec ferveur vers le Seigneur pour lui demander ce don indissoluble qu'il promet de donner !

L'amitié conjugale qui unit totalement un homme et une femme, corps, esprit et âme, reste un trésor magnifique que peut découvrir celui qui accepte d'y voir la main de Dieu collaborant avec les époux qui se laissent conduire par Lui.

Le récit de la Genèse ne se limite pas à nous montrer la création de l'humanité dans un amour conjugal pour que l'humain puisse aimer comme Dieu et avec Dieu.

En nous rappelant que c'est Dieu qui unit, c'est la marque même de Dieu dans l'humanité que Jésus nous montre en rappelant le récit de la Genèse. Et la conclusion qu'il en tire est extraordinairement forte : que l'humain ne sépare pas ce que Dieu a uni. Cela rejette certes l'adultère qui sépare des époux par une union de l'un d'eux avec une autre personne. Mais, cela rejette aussi toute union sexuelle en dehors du lien conjugal dans laquelle l'homme et la femme sont séparés parce qu'il n'y a pas de lien voulu et vécu.

L'attirance enthousiaste d'un homme et d'une femme qui fonde une union intime totale vient de Dieu autant que de leur désir de manière indivisible. Il n'y a pas d'amour conjugal « semblable à celui d'Adam et Ève » sans Dieu.

À l'origine, tous les humains sont créés avec une sexualité qui leur permet de vivre l'un avec l'autre, de désirer une communion d'amour à l'image et selon la ressemblance de l'amour trinitaire de Dieu.

Ils sont créés à l'image de Dieu. C'est l'image même de Dieu, la vie même de Dieu, qui se retrouve dans leur sexualité. Leur union sexuelle est l'image de la communion et de l'amour qui sont en Dieu, qui unissent dans l'éternité les trois personnes de la Trinité, de manière indissoluble, inséparable.

Il apparaît ainsi contraire à la réalité essentielle de l'humain, inscrite en lui dès l'origine dans sa création à l'image de Dieu qui est amour, de vivre une union sexuelle dans un état de séparation, soit sans mariage, soit en dehors du mariage.

Ce qui blesse l'humanité et contredit ce que Dieu a uni, c'est la séparation de l'homme et de la femme qui s'unissent sexuellement.

Une union sexuelle en dehors d'un lien inséparable est une contradiction par rapport à la communion éternelle en Dieu dont elle est l'image et une blessure à la vie qui n'existe que dans une telle communion permanente d'amour.

L'auteur inspiré du récit de la création dans la Genèse nous en parle avec discrétion et délicatesse.

Après avoir raconté ce qu'est la création d'un « *adam* », qui n'est d'abord nommé ainsi que par référence au sol terrestre (l'*adamah*), et après avoir relevé qu'un adam « *seul* », ce n'est « *pas bon* », le récit de la création nous fait découvrir celle qui va être nommée « *la vivante* » (Ève) et ce n'est que par sa présence que tout va devenir très bon. La Genèse va alors nous parler de l'*isha* (la femme) et de l'*ish* (l'homme masculin) et plus seulement de l'adam dont le mot désigne tant le mâle que la femelle comme le récit biblique le précise spécialement (Gn 5, 2).

Quelle force amoureuse dans ce récit ! Chacun connaît l'extase, l'enthousiasme du premier homme : os de mes os, chair de ma chair ! C'est si fort qu'il va s'attacher lui-même, librement, avec joie, à sa femme, la première femme ! C'est si fort qu'il va quitter ceux qu'il aime naturellement le plus, son père et sa mère ! C'est si fort qu'il va unir sa personne toute entière à la personne toute entière d'un autre !

Mesurons-nous toute la puissance de l'amour qui a suscité une telle réaction ?

Quand le premier homme quitte son père et sa mère, la séparation est bien davantage que physique. Après la séparation des cieux et de la matière, de la lumière et de la nuit, et toutes les autres séparations des six

jours de la création, cette ultime séparation marque le moment le plus décisif de l'histoire, celui où le Créateur a créé, à son image, des âmes capables de partager éternellement sa vie d'amour dans des corps mortels de ce monde matériel façonnés par une longue histoire, des âmes fondamentalement différentes de toute autre créature. La création du premier homme et de la première femme a créé des êtres radicalement différents de leurs pères et mères biologiques pré-humains.

Percevons-nous, au milieu de tant d'incroyance à notre époque, que l'instant fut fabuleux, d'une importance cosmique incomparable ? Il n'y avait pas d'âmes immortelles appelées à partager la vie de Dieu du temps des dinosaures et des premiers primates, même s'il existait déjà parmi eux des êtres biologiques dont naîtraient un jour le corps des premiers humains créés à l'image de Dieu.

Et le moment décisif qui sépare le premier humain de ses père et mère radicalement différents, c'est lors de la rencontre de la première femme, dans l'éblouissement de cette rencontre.

L'être biologique existait déjà puisque l'adam (la créature terrestre) a d'abord été mis dans l'Eden, mais le récit nous dit que la femme (*isha*) a été façonnée, créée, à ce moment. C'est à ce moment que l'adam masculin va pour la première fois être nommé *ish*, l'homme. Il a déjà été relevé que la Genèse nous dit que tant le mâle que la femelle sont nommés « *adam* » (Gn 5, 2). Ici, deux adams vont devenir *isha* et *ish*, femme et homme.

Ne faut-il pas être attentif à toute la portée du récit par rapport à la sexualité ? Oublions-nous que Jésus lui-même va s'y référer pour enseigner l'essentiel de ce que nous avons à découvrir, à aimer et à respecter dans la sexualité ?

Croyons-nous qu'il n'est pas question ici d'union sexuelle, contrairement à ce que le Christ nous en dit expressément ?

Comme le Christ nous y invite lui-même, sachons lire dans le récit de la création le fondement même de nos convictions quant à la manière de vivre la sexualité en harmonie avec la création et son Créateur.

Croyons-nous que l'extase du premier homme résulte d'un acte magique par lequel, en un instant, un os d'Adam aurait été retiré pour être transformé en une femme sans existence biologique antérieure, par un développement magique de matière ?

À notre époque où la parole sur la sexualité est si explicite et où nous comprenons que les étapes successives et les séparations des six jours de la création se sont étendues sur des milliards d'années, ne pouvons-nous découvrir que le récit de la création dans la Genèse peut nous donner une parole sur la sexualité particulièrement actualisée qui peut avoir un écho nouveau pour nos générations ?

Lorsque le premier homme rencontre la première femme et s'unit à elle, tous deux proviennent de l'évolution, mais le récit de la création nous donne des détails décisifs qui nous révèlent que, par la sexualité, le premier homme et la première femme vivent l'un par l'autre, deviennent l'un par l'autre et avec l'autre des créatures nouvelles.

Il faudrait peut-être l'approche d'un psychanalyste pour comprendre la persistance de tant de chrétiens de notre époque à croire que l'auteur inspiré du récit de la création n'a pas fait allusion à un acte sexuel mais seulement à une intervention de type chirurgical lorsqu'il nous relate, pour introduire l'éblouissement amoureux du premier homme devant la première femme, qu'une côte de l'homme a été prise, puis que les chairs de la côte de l'homme ont été refermées à sa place, et qu'avec ce qui a été pris de cette côte, la femme a été façonnée.

À l'image de la communion d'amour qui unit les trois personnes divines et les font vivre, c'est dans la communion et l'amour que Dieu a façonné les premiers humains. Il n'y a pas de vie éternelle, semblable à la vie même de Dieu, sans communion et amour.

Aussi, il est essentiel de croire que, dans leur création, le premier homme et la première femme vivent non seulement l'un avec l'autre, mais qu'ils reçoivent la vie, celle qui est en Dieu lui-même et qui en vient, l'un par l'autre.

C'est pour cela aussi que l'union sexuelle est tellement sacrée et importante. Elle porte dans son origine et dans son fondement même l'image de la communion et de l'amour qui font vivre. Une union sexuelle ne peut, sans un dommage essentiel, être vécue d'une manière étrangère à l'amour inséparable de Dieu qu'elle exprime uniquement dans une union à l'image de l'union indissoluble du Père, du Fils et de l'Esprit Saint.

C'est pourquoi une union sexuelle sans le lien indissoluble du mariage est si gravement contraire à la foi et à la vérité de l'humanité créée.

Le mot mariage n'est peut-être pas très clair. Le mariage des premiers humains ou des patriarches bibliques fut bien différent de ceux que nous connaissons. Il y a le mariage civil de formes très variables selon les époques et les pays. Il y a le sacrement du mariage.

Les juristes et les canonistes peuvent préciser les enjeux.

Ce qui est essentiel, c'est l'engagement indissoluble à l'image de Dieu. À cet égard, on ne peut imaginer une relation instable ou un divorce entre les personnes divines de la Trinité.

Avons-nous conscience que l'union des époux est non seulement l'image de l'union indissoluble du Christ et de son Église, mais qu'à l'origine elle est à l'image de la communion d'amour indissoluble de Dieu lui-même et que c'est par le don d'un tel amour qu'Il nous a créés à sa ressemblance ?

Dans l'union sexuelle des humains créés à l'image de Dieu, le corps de l'autre n'est pas un objet que l'on essaie puis que l'on peut rejeter sans une profonde blessure.

S'il n'y a pas un attachement ferme qui engage la vie entière, s'il n'y a pas un nouveau foyer stable détaché des père et mère, l'union sexuelle devient tout autre chose que l'image de Dieu qu'elle est dans une union indissoluble inspirée par Dieu lui-même.

Certes, dans un monde marqué par le mal en nous et autour de nous, une telle union conjugale peut paraître inaccessible dans la réalité

concrète où la précarité nous rejoint en tout.

Mais, en vivant, au moins en espérance et par la foi, avec la volonté d'être en communion avec Dieu et de vivre en harmonie avec ce qui nous constitue vraiment, tel que nous avons été créés à l'origine sans notre éloignement de Dieu, nous devenons lumière et témoins de ce qui est vrai.

La « *rupture de la communion avec Lui* », c'est ce que les chrétiens nomment le « *péché* » (C.E.C., n° 1440) et que Saint Augustin nommera le « *péché originel* », ce qu'il ne faut pas confondre avec les innombrables « *péchés* » concrets qui n'en sont que d'infinies expressions variées dans la réalité concrète des vies humaines.

Seul le péché nous a éloignés de notre identité véritable d'êtres créés à l'image de Dieu.

Personne ne contestera toute l'affection et tous les aspects positifs qui peuvent exister dans des relations affectives et sexuelles indépendamment ou avant tout mariage, mais l'enseignement du Christ et de l'Église à sa suite restera toujours de redire que l'union sexuelle mérite bien plus de respect et de considération, qu'elle peut, par la foi, être une union entière d'un homme et d'une femme dans laquelle ils peuvent s'engager par un sacrement indissoluble qui signifie et réalise une communion d'amour voulue par Dieu, une image concrète de l'union du Christ et de l'Église qui est son corps.

Elle est un ciment pour une vie de couple stable et indissoluble permettant d'être signe et moyen de la présence de Dieu en ce monde.

L'union sexuelle séparée d'une mise en commun définitive de la vie des deux personnes qui forment une seule chair est très banal à notre époque, mais cela reste une profonde et grave perte par rapport à la vie d'amour que Dieu offre à l'humanité.

Une union sexuelle dans laquelle chacune des personnes n'est pas assurée de l'engagement définitif de l'autre réalisée de manière indissoluble par Dieu lui-même, mais reste dans l'incertitude d'une

appréciation instable de la qualité de la relation et de chacun par l'autre, transforme chacun en partenaire à l'essai ou précaire, bien loin de l'image du don total et de la communion indissoluble qui est en Dieu.

Pourquoi construire ainsi ce qui essentiel dans notre vie ? Dieu nous aime-t-il à l'essai ? Son don et son amour sont irrévocables et c'est parce que nous pouvons être sûr de son amour que nous pouvons donner le meilleur de nous-mêmes, que nous pouvons vivre dans l'assurance du pardon.

Dans une relation à l'essai et précaire, l'union sexuelle qui touche au plus profond de notre humanité rend un tout autre témoignage : non pas celui d'un amour ferme et définitif où la vie est donnée irrévocablement, mais une situation dans laquelle chacun reste en permanence évalué et jugé par l'autre, dans laquelle les mérites et les intérêts individuels seront appréciés avec le temps et de manière variable, incertaine.

Tout le contraire de l'Évangile où Dieu aime sans condition, où le salut et la vie sont des grâces gratuites.

L'amour de Dieu ne se gagne pas par une accumulation de mérites personnels ou après une évaluation de nos qualités et défauts, mais par l'accueil gratuit de Sa vie donnée, par le don de notre vie en retour.

Dire à celui qu'on aime, je veux attendre et ne m'unir pleinement à toi que dans un engagement total pour la vie, c'est un chemin de vie et une marque profonde d'un amour à l'image de Dieu, conforme à la création de l'humanité, à sa vérité réelle. Une source de sainteté et de joie.

À cet égard, rien dans le récit de l'Écriture ne permet de considérer que l'attirance physique et spirituelle aurait été modifiée du fait du péché originel. Au contraire, les paroles du Christ nous indiquent que ce récit n'a jamais perdu de son actualité.

Et la Genèse nous en dit davantage.

Le premier amour conjugal d'Adam et Ève les plonge dans une harmonie qui n'est pas faite que de bonheur mais aussi de liberté

profonde que le récit biblique nous montre par leur nudité, l'absence de vêtement.

Le vêtement, c'est ce que nous mettons pour nous recouvrir afin de nous protéger de désagréments susceptibles de nous atteindre depuis l'extérieur de nous-mêmes.

Du froid, du vent, du soleil ou de la pluie, certes, mais aussi des regards qu'un autre pourrait porter sur notre corps.

Quelle était la réalité corporelle concrète dans le jardin d'Eden ?

Elle nous échappe inévitablement dans une large mesure. Car, si nous voulons nous représenter de manière concrète les événements du jardin d'Eden qui étaient corporels « *et* » spirituels, nous ne pouvons que réduire voire supprimer ce qui est spirituel que nous ne pouvons saisir avec des mots terrestres.

Dans le récit imagé des événements du jardin d'Eden, les mots de la réalité terrestre qui sont utilisés ne peuvent être que des images, des symboles ou des signes lorsqu'ils nous parlent des réalités spirituelles de l'Eden.

Inévitablement, comme pour les apparitions du Christ ressuscité, même pour exprimer la réalité corporelle terrestre, les mots doivent être imagés lorsqu'ils veulent y intégrer la réalité transcendante du monde de Dieu, des cieux. Certains détails physiques sont donnés mais ils ne peuvent nous dire tout. Ils seraient trompeurs et même faux s'ils nous présentaient une réalité uniquement corporelle et terrestre comme si la réalité transcendante des événements pouvait être entièrement dissociée de la réalité concrète.

À cet égard, la question de la nudité est très présente dans le récit de la Genèse sur les origines de l'humanité. Adam et Ève sont d'abord nus et sans honte avant le péché originel. Ils se rendent compte ensuite qu'ils sont nus, à cause d'une rupture de la communion avec Dieu qui est « *le* » péché. Lorsque Dieu s'approche, ils se cachent parce qu'ils sont nus. En dehors de la communion avec l'Autre, ils ressentent désormais le besoin,

nouveau, de se protéger de l'autre.

Le pape saint Jean-Paul II y a consacré de multiples audiences des mercredis de 1979 et 1980 qui mettent en évidence que la nudité d'Adam et Ève révèle, en réalité, la perfection de leur création comme êtres libres.

Ne pensons-nous pas trop vite au péché originel pour en déduire qu'ils devaient, pour le commettre, avoir une imperfection ? Ne devaient-ils pas être pécheurs dès l'origine pour se laisser tenter par une telle faute et y succomber ?

Il nous semble parfois évident que le péché originel aurait dû être impossible pour un humain parfait, sans défaut, comme si le « *bon* » choix de la communion avec Dieu ne pouvait qu'être le seul choix possible en parfaite connaissance de cause par quelqu'un de parfaitement éclairé.

Mais, sans réel choix, y a-t-il une réelle liberté ? Sans liberté, y a-t-il une réelle possibilité d'aimer, de participer à la vie même de Dieu ? Sans liberté en parfaite connaissance de cause, y a-t-il d'ailleurs une responsabilité possible ?

Si l'humain avait commis le péché originel parce qu'il lui manquait une connaissance ou n'importe quoi d'autre, la responsabilité de la faute ne serait-elle pas reportée sur son Créateur ?

Cette tentation de déresponsabiliser l'humain est sans fondement dans le récit de la Genèse qui nous montre, au contraire, toute l'œuvre divine pour donner à l'humain tout ce qui lui était utile, y compris la connaissance et la liberté, pour être vraiment et pleinement à l'image de Dieu, tellement parfaitement à l'image de Dieu que Dieu lui-même pourra se faire homme.

Le récit nous montre d'abord comment le Créateur a façonné le corps humain jusqu'à lui faire disposer d'un cerveau le rendant capable d'écrire comme Dieu, de se faire des images et des paroles intérieures de n'importe quelle réalité connue ou inventée puis de pouvoir transformer ces images ou paroles intérieures immatérielles en un écrit matériel

visible.

Le récit nous montre que ce corps a été insufflé par un souffle venant de Dieu lui-même qui lui a donné un esprit capable d'entrer en relation avec Dieu, avec la réalité spirituelle, avec le monde des cieux.

Le récit nous montre aussi que l'humain a été mis ensuite dans le monde de Dieu, dans la réalité spirituelle, celle de l'Eden, du paradis de Dieu.

Le récit nous montre enfin que l'humain y a été éclairé par un amour suscité par Dieu lui-même qui l'a rempli de joie de sorte que l'humain s'est retrouvé en parfaite harmonie avec la création toute entière, avec l'autre autant qu'avec lui-même. Il ne lui manquait rien. Il n'avait besoin d'aucune protection. Il pouvait vivre nu et sans gêne.

Comme pour les autres détails du récit de la Genèse, il y a beaucoup de significations qui ressortent de cette nudité dans le jardin d'Eden.

À cet égard, le pape Jean-Paul II ne s'est cependant pas limité à se référer au sens symbolique ou mythique du récit biblique, ni aux réalités spirituelles dont ce récit nous parle, car il nous parle aussi et simultanément de la réalité historique et concrète.

C'est par rapport à toute une théologie du corps que le pape Jean-Paul II a exploré la nudité physique dans le récit d'Adam et Ève. Que nous dit-il ?

Le Pape observe d'abord que « *La phrase disant que les premiers êtres humains — l'homme et la femme — « étaient nus, sans en éprouver de honte » décrit indubitablement l'état de leur conscience, et même leur expérience réciproque du corps, c'est-à-dire l'expérience que fait l'homme de la féminité révélée dans la nudité du corps et, réciproquement, l'expérience analogue de la masculinité faite par la femme* » (Audience du 12 décembre 1979).

Mais, le Pape précise ensuite qu'on ne peut « *déterminer ce que signifie la nudité originelle en prenant seulement en considération la participation de l'homme à la perception extérieure du monde. On ne peut le déterminer sans descendre au plus intime de l'homme...*

Cette participation à la perception du monde — dans son aspect extérieur — est un fait direct et, en quelque sorte spontané, antérieur à toute complication « critique » de la connaissance et de l'expérience humaine » (Audience du 19 décembre 1979).

« La « nudité » signifie le bien originel de la vision divine. Elle signifie toute la simplicité et la plénitude de la vision à travers laquelle se manifeste la valeur « pure » de l'être humain comme homme et femme, la valeur « pure » du corps et du sexe...

La révélation originelle du corps [...] ne connaît pas de rupture intérieure ni d'opposition entre ce qui est spirituel et ce qui est sensible, de même qu'elle ne connaît pas de rupture ni d'opposition entre ce qui constitue humainement la personne et ce qui, dans l'homme, est déterminé par le sexe : ce qui est masculin et ce qui est féminin.

En se voyant mutuellement [...], l'homme et la femme se voient eux-mêmes encore plus pleinement et plus distinctement qu'à travers la vue, c'est-à-dire à travers les yeux du corps. En effet, ils se voient et ils se connaissent eux-mêmes avec toute la paix du regard intérieur » (Audience du 2 janvier 1980).

À cet égard, le corps humain exprime « la personne concrète sur le plan ontologique et existentiel » et « le corps, du fait qu'il est visible, manifeste l'homme » (id.) de sorte que, dans le jardin d'Eden, la nudité originelle « exprime cette liberté intérieure de l'homme » et montre que l'humain « est en même temps libre de la « contrainte » de son corps et de son sexe » (Audience du 9 janvier 1980).

« On peut dire que, créés par l'Amour, c'est-à-dire dotés dans leur être de masculinité et de féminité, l'un et l'autre sont « nus » parce qu'ils sont libres » et « Libres intérieurement par rapport à la contrainte de leur corps et de leur sexe, libres de la liberté du don, l'homme et la femme pouvaient jouir de toute la vérité, de toute l'évidence humaine » (Audience du 16 janvier 1980).

La nudité originelle exprime ainsi la personne et son ouverture à l'autre dans toute sa vérité et sa liberté. Elle est ainsi dans les conditions nécessaires pour pouvoir faire, à l'abri du mensonge comme de la contrainte, un choix éclairé et libre.

Sous ce premier aspect, la nudité de l'humain montre l'absence de nécessité d'un vêtement pour se protéger d'une atteinte à la vérité ou la

liberté qui pourrait provenir de l'extérieur de lui-même. Nulle crainte d'un tel danger chez Adam et Ève.

Il ne faut cependant pas en déduire un état d'innocence naïve.

Saint Jean-Paul II nous montre, au contraire, que la nudité originelle exprime une plénitude de conscience, un état parfait de connaissance et de liberté.

En effet, « Les mots employés par Genèse 2, 25 : « ils n'en éprouvaient pas de honte » n'expriment pas une carence. Ils indiquent au contraire une plénitude particulière de conscience et d'expérience, surtout une plénitude de compréhension de ce que signifie le corps, en liaison avec le fait qu' « ils étaient nus » [...], de ce qui est inhérent à la personne, de ce qui est « visiblement » féminin et masculin et constitue l' « intimité personnelle » de la communication réciproque dans toute sa pureté et sa simplicité radicale. À cette plénitude de perception « extérieure », exprimée par la nudité physique, correspond la plénitude « intérieure » de la vision de l'homme en Dieu, c'est-à-dire selon la mesure de « l'image de Dieu » [...]

« La nudité correspond à cette plénitude de conscience du corps et de ce qu'il signifie [...] l'homme et la femme étaient originellement donnés l'un à l'autre dans cette vérité puisqu'« ils étaient nus » [...] La honte, et en particulier la pudeur sexuelle que l'on y voit apparaître, sont en effet, liées à la perte de cette plénitude originelle » (Audience du 19 décembre 1979).

« Si la « honte » porte avec elle une limitation spécifique de la vue par les yeux du corps, cela arrive surtout parce que l'intimité personnelle est comme troublée et presque « menacée » par cette vision. D'après Genèse 2, 25, l'homme et la femme « n'éprouvaient pas de honte » : en se voyant et en se connaissant eux-mêmes dans toute la paix et la tranquillité du regard intérieur, ils « communiquaient » dans la plénitude de l'humanité qui se manifeste en eux comme une complémentarité réciproque précisément parce qu'ils sont « homme » et « femme »...

Dans la réciprocité, ils arrivent ainsi à une compréhension particulière de la signification de leur propre corps. La signification originelle de la nudité correspond à cette simplicité et à cette plénitude de vision » (Audience du 2 janvier 1980).

Mais, surtout, le Pape met en lumière que la nudité originelle exprime une communion de personnes car « *Lorsque Dieu Yahvé dit qu'il « n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gn 2, 18), il affirme que l'homme, par lui-même, ne réalise pas totalement cette essence. Il la réalise seulement en existant « avec quelqu'un » — et encore plus profondément et plus complètement en existant « pour quelqu'un » » et, dans ces conditions, « **la relation et la communion des personnes sont fondamentales et constitutives pour l'homme. Une communion des personnes signifie exister dans un « pour » réciproque, dans une relation de don réciproque** » (Audience du 16 janvier 1980).*

« *Cette communion se construit de l'intérieur en comprenant aussi toute l' « extériorité » de l'homme c'est-à-dire tout ce qui constitue la nudité pure et simple du corps dans sa masculinité et dans sa féminité. Alors — comme nous le lisons dans Genèse 2, 25 — l'homme et la femme n'en éprouvaient pas de honte. »*

« *Le corps qui exprime la féminité « pour » la masculinité et, vice versa, la masculinité « pour » la féminité, manifeste la réciprocité et la communion des personnes. Il l'exprime à travers le don comme caractéristique fondamentale de l'existence personnelle. Tel est le corps, témoin de la création comme d'un don fondamental et, par conséquent, témoin de l'Amour comme source d'où est né ce don lui-même. » (Audience du 16 janvier 1980).*

« *Il s'agit donc d' « accueillir » l'autre et de l' « accepter », précisément parce que, dans cette relation mutuelle dont parle Genèse 2, 23-25, l'homme et la femme deviennent don l'un pour l'autre par le moyen de toute la vérité et de toute l'évidence de leur propre corps » (Audience du 6 février 1980).*

Ainsi, sous divers aspects, la nudité originelle montre toute la clarté de la conscience d'Adam et Ève. Rien ne leur manquait.

Mais, tout restait à choisir en pleine lumière, dans la joie de l'amour et de l'harmonie.

Car, parce que leur perfection pour pouvoir aimer impliquait la liberté, tout pouvait aussi encore être perdu.

Il peut être observé que c'est quasi le même mot qui indique qu'Adam et Ève sont « *sans vêtement* » (Gn 2, 25) puis qui est utilisé ensuite dans la

phrase suivante pour dire que le Serpent est « *avisé* », « *subtil* », « *rusé* » (Gn 3, 1), ce qui pourrait correspondre à un lien entre l'absence de vêtement et la perception intelligente du réel.

Il semble qu'on pourrait traduire que Adam et Ève étaient « *sans vêtements* » (en hébreu : *orumim*) mais que le serpent était « *le plus sans vêtement* » (en hébreu : *orum m kl*). Aucun n'avait besoin d'une protection contre l'extérieur. Ils vivaient en harmonie dans le monde tant matériel que spirituel. Peut-être que le serpent, en qui la Tradition reconnaît le premier ange déchu, était encore plus en harmonie du fait qu'il ne devait pas subir les limites particulières d'un corps matériel comme Adam et Ève. Les anges aussi ont été créés, mais ils n'ont pas le privilège d'un corps terrestre.

Adam et Ève n'avaient pas besoin d'une protection contre l'extérieur, ni pour l'extérieur physique, ni pour l'extérieur spirituel où ils pouvaient vivre en parfaite intelligence avec Dieu.

À l'origine, lorsqu'il est dit qu'Adam et Ève sont sans vêtement, cela peut viser les deux réalités (corporelle et spirituelle). Ils sont parfaitement en harmonie avec leur environnement. Ils dominent la créature matérielle qui ne les menace en rien. Ils ne craignent ni le froid, ni la chaleur, ni le vent, ni la pluie, ni les autres créatures. Ils sont en communion avec Dieu, ils partagent sa vie spirituelle, ils ont une parfaite connaissance de tout leur environnement spirituel, du monde spirituel. Rien ne les gêne, ni ne les menace. Ils ont reçu le pouvoir de dominer toute la création.

Ils vivent pleinement tant dans la réalité matérielle que dans la réalité spirituelle. Ils voient aussi bien avec les yeux de leur cœur qu'avec les yeux de leur corps. Ils sont unis à Dieu. C'est ainsi qu'ils peuvent dominer toute la création, comme le chante le psaume 8 ou comme nous le montrent tous les signes puissants de Jésus, le nouvel Adam, qui nous manifestent toute la puissance de la vraie humanité créée par Dieu sans le péché qui va la blesser.

Adam et Ève sont créés dans la nature avec une possibilité surnaturelle de ne pas mourir. Rien ne peut leur faire du mal. Tout leur est soumis. Ils n'ont besoin d'aucune protection contre un risque extérieur quelconque,

d'aucun vêtement, ni pour leurs corps, ni pour leur âme, ni pour leur esprit. L'harmonie est totale.

Harmonie avec la réalité terrestre. Harmonie aussi avec la réalité spirituelle. Harmonie avec Dieu.

Ils voient la réalité corporelle avec les yeux de leur corps, ils perçoivent les réalités immatérielles du monde terrestre avec leur cerveau et la sensibilité de leur chair. Ils voient et perçoivent aussi la réalité spirituelle dans laquelle ils vivent et dialoguent avec Dieu.

À cet égard, lorsque nous lisons la Genèse, nous devons prendre garde de ne pas ramener tout à la seule réalité matérielle que nous sommes encore capables de percevoir. Le récit nous parle de réalités concrètes, mais aussi de réalités spirituelles.

Il ne s'agit pas ici de considérer deux réalités distinctes, comme s'il y avait d'un côté, la réalité terrestre que nous percevons dans une certaine mesure et, d'un autre côté, une réalité spirituelle.

Aujourd'hui, il est vrai que le péché ne nous permet plus de voir toute la réalité du monde créé, mais il est important de relever qu'il n'y a qu'une seule réalité créée dans laquelle la réalité corporelle est unie à la réalité spirituelle.

13. Le choix originel

Le récit de la Genèse nous montre qu'au cœur de l'Eden, Adam et Ève se retrouvent confrontés au « *plus intelligent* » de tous les vivants de la terre (Gn 3, 1).

Comment se représenter aujourd'hui l'antique « *serpent* » ?

D'où sort-il ? Pas un mot de son origine, de sa création, de celle des anges, de la rébellion de certains d'entre eux. Même Satan n'est pas nommé par la Genèse mais seulement représenté, de manière symbolique, par un serpent.

Mais, qui est cette « *créature* » qui semble venir à la rencontre d'Adam et Ève à l'heure où ils sont remplis d'amour, de liberté, de vérité et d'harmonie ?

Quelle est la créature « *la plus intelligente* » ? Est-ce une personne ? Rien ne le dit.

En fait, la créature la plus intelligente, n'est-ce pas le cerveau humain augmenté d'un esprit insufflé par le souffle divin du Créateur ? N'est-ce pas l'humain lui-même ?

Nous savons mieux que jamais dans l'histoire que la personne humaine ne se confond pas avec son intelligence. Aujourd'hui déjà, et demain probablement, l'intelligence artificielle dépassera de beaucoup l'intelligence humaine naturelle, non seulement dans ses capacités logiques et mathématiques, mais aussi par l'ampleur des données mémorisées qu'une intelligence peut gérer et même pour la perception et la gestion des émotions et des sentiments.

Rien ne permet cependant de confondre cette intelligence artificielle, qui se développe à une vitesse inouïe bien au-delà de la plus grande des intelligences naturelles, avec une personne.

La sinuosité d'un serpent n'exprime-t-elle pas d'abord la sinuosité illimitée de notre cerveau qui a reçu la faculté illimitée de pouvoir tout imaginer. Non seulement des faits réels autant qu'inventés, mais aussi tout lien réel autant qu'inventé. L'humain a reçu la capacité d'une pensée libre.

Mais, cette pensée n'est pas que naturelle et son cerveau a été augmenté au-delà des limites de la matière par le souffle Créateur qui fait de l'humain créé à l'image de Dieu un être ayant une nature indissociablement corporelle (physique) et spirituelle.

Parce qu'il a reçu un esprit, la transcendance est ainsi en l'homme. Elle nous dit que « *plus est en nous* ». Elle se réfère à notre « *esprit* », à ce quelque chose qui est au-delà de toute science, au-delà du cerveau. Ce « *quelque chose* » qui nous permet de connaître et de partager une réalité au-delà de celle que notre petit cerveau naturel nous permet de connaître. N'est-ce pas ici que se glisse la possibilité d'une double lecture du récit du serpent dans la Genèse, si ce serpent qui peut se faufiler par l'agilité de son intelligence n'est pas seulement le symbole d'un être extérieur mais aussi le symbole de notre propre intelligence ?

La Tradition du peuple hébreu, reprise par l'Église, y a discerné une créature spirituelle ayant rompu sa communion avec Dieu. Un ange devenu démon, présent dans la réalité spirituelle.

Parce que l'humain a été créé libre et autonome, un esprit séparé de Dieu pouvait être présent à son cerveau autonome mais augmenté lui-même d'un esprit.

Est-ce seulement Satan, le prince des esprits séparés de Dieu, ou aussi le cerveau humain lui-même qui a exprimé la première des questions : Dieu a-t-il réellement dit la parole mémorisée ?

Mais, en fait, dans la réalité spirituelle de l'Eden, la réponse est-elle divisible ? N'est-ce pas simultanément et indivisiblement tant la matrice humaine de la vie et de l'amour qu'était Ève, dans toute sa vérité et son harmonie, que l'esprit séparé le plus intelligent qui posent ensemble la

même question ?

Le serpent, la plus intelligente des créatures, c'est Satan, mais c'est aussi le cerveau humain. N'en déduisez pas que le cerveau humain c'est Satan ! Non, bien sûr. L'intelligence du cerveau humain comme l'intelligence des anges sont des réalités bonnes mais libres.

La liberté essentielle au cœur de l'amour ne devait-elle pas ouvrir devant l'humain créé à l'image de Dieu le choix décisif et libre entre, d'une part, un esprit séparé de Dieu qui veut être pour lui-même la référence principale, le but prépondérant, ou, d'autre part, un esprit qui veut choisir de manière prépondérante la vie en communion avec Dieu ?

L'humain, pour pouvoir librement aimer, devait pouvoir, avec la plus parfaite intelligence, voir, regarder et assumer ce choix spirituel le plus essentiel à sa vie dans sa double alternative.

Dès lors qu'il était en présence du choix fondamental de vivre ou non en communion avec Dieu, ne se trouvait-il pas aussi en présence même de l'esprit qui a choisi la réponse négative ?

Ce choix qui met l'humain en présence de l'esprit qui a choisi la réponse négative le met aussi, d'abord et tout simplement, devant cette alternative dans son propre cerveau spirituel.

Le choix de l'humain est en lui autant que devant lui.

Le serpent c'est l'expression extérieure du choix présent dans la liberté humaine, de la possibilité d'écarter la communion avec Dieu. Le serpent représente la réponse négative personnalisée à la ressemblance proposée par Dieu.

Ainsi, le serpent, la plus intelligente des créatures, peut représenter tout autant et simultanément le cerveau humain libre en ce qu'il porte en lui le choix possible de la séparation et le plus intelligent des anges qui a fait ce choix.

Car tout se passe en parfaite connaissance de cause. Avec la plus haute

intelligence.

Le choix originel d'Adam et Ève ne fut pas le résultat d'une incapacité ou d'une ignorance que Dieu aurait lui-même créée.

Avec toute la lumière spirituelle de Dieu, les premiers humains créés avaient non seulement les capacités cérébrales et affectives qui sont les nôtres, avec un corps semblable à celui du Christ comme au nôtre, mais ils avaient en plus une intelligence spirituelle pleinement éclairée dans l'Eden dont ils n'ont été privés que par leur choix originel qui nous marque encore.

N'est-il pas très erroné de penser que notre intelligence, avec un savoir développé par l'éducation et la culture mais aussi une conscience privée de la lumière de l'Eden, serait supérieure à la connaissance et à la conscience des premiers humains créés dans la lumière de Dieu ?

Dans la communion divine, Adam et Ève ne connaissaient pas la discorde mais ont découvert un amour qui les a remplis de ravissement comme l'indique le magnifique récit de leur rencontre (« *chair de ma chair...* »).

Dans les conditions les plus parfaites d'amour, d'harmonie, de connaissance, d'intelligence et de liberté, Adam et Ève ont été amenés devant leur propre conscience. La tentation a commencé de la plus belle des manières en attirant leur attention sur la Parole de Dieu. Elle les a, d'abord, invités à s'interroger eux-mêmes, dans leur conscience propre, pour savoir ce que Dieu « *a vraiment dit* ».

C'est bien là, dans leur conscience, que le choix fondamental était à faire. Quelle primauté allaient-ils choisir ? Moi, seul, ou une communion avec un autre que Moi ?

C'est ensuite, et seulement ensuite, lorsque leur conscience avait pris la première place, que le tentateur les a amenés à nier la parole de Dieu.

Pour Ève, la tentation commence d'abord par cette question : « *Dieu a-t-il réellement dit ?* » (Gn 3, 1), ce qui invite Ève à en juger « *par elle-même* » et

l'introduit déjà dans la possibilité de se détourner de la lumière de Dieu pour se tourner vers elle-même, vers sa conscience individuelle, pour qu'elle interprète elle-même et qu'elle juge elle-même de ce que Dieu a dit.

Car, c'est déjà une interprétation que le tentateur propose. Il ne répète pas la parole que Dieu avait dite (« *Tu pourras manger de tous les arbres du jardin* ») (Gn 2, 16), mais demande à Ève de l'interpréter : est-ce que cela signifie « *Tu ne mangeras pas de tous les arbres du jardin* » ?

Il faut reconnaître que la citation du diable était « *objectivement* » exacte. En effet, puisque Dieu a interdit de manger d'un arbre, il était « *objectivement* » exact de dire, comme l'a fait le tentateur, que Dieu avait interdit à Adam et Ève de manger de « *tous* » les arbres puisque l'un d'eux leur était interdit.

La tromperie était dans la suggestion d'une signification : Dieu veut vous priver de quelque chose (ce qui était faux), et dans la manipulation de la question en ce sens. La citation du tentateur n'était fautive que par cette manipulation.

En fait, le Serpent amène Ève dans la position d'examiner par elle-même, seule (et non dans une attitude d'ouverture à son Créateur et de communion avec Lui), ce que dit la parole de Dieu.

Nous avons ici le premier exemple du danger d'une prétendue lecture « *littérale* » « *objective* ». Un premier exemple type d'une lecture qui isole la compréhension d'une parole tant de la personne qui l'a dite que du contexte dans lequel elle l'a dite et lui a donné son sens. On dirait aujourd'hui un premier exemple d'une lecture « *fondamentaliste* ».

N'est-ce pas un événement essentiel pour évaluer le principe protestant *sola Scriptura* qui a si profondément blessé l'unité de l'Église ?

Il n'y a pas d'erreur objective d'interprétation dans ce que dit le tentateur. Il est d'ailleurs aussi prudent que possible.

En effet, le Serpent ne commence pas par une affirmation mais se limite à

poser une question. Il ne prétend pas que Dieu a dit « *Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin* ». Il pose seulement une question, il interroge. Ensuite, il propose (sans être affirmatif) une compréhension, une interprétation, de ce que Dieu a dit et cette interprétation est « *objectivement* » correcte : « *tous les arbres sauf un* » cela signifie, en effet, « *pas tous les arbres* » sauf que le regard est moins précis et ne précise pas que c'est seulement un arbre qui est en cause alors que dans l'expression « *pas tous les arbres* » de nombreux arbres, voire même une majorité, pourraient faire l'objet de l'interdit.

À cet égard, la question n'impliquait pas nécessairement et uniquement un « *oui* » ou un « *non* », un vrai ou faux, un bien ou mal. Il faut éviter d'enfermer le récit en rejetant ainsi la possibilité de nuances. Le vrai ou le faux peut se trouver ailleurs que dans un oui ou un non.

La question demandait d'interpréter, de détailler, de réfléchir, de nuancer. Que dit, que veut dire « *vraiment* », la parole de Dieu ?

Deux interprétations peuvent être objectivement correctes, mais être différentes par leur sens général.

Prenons l'exemple d'un enfant qui reçoit de son père un grand nombre de jouets lors d'une fête.

Un copain lui dit : « *Est-il réellement vrai que tu n'as pas reçu tous les jouets du magasin ?* » (Cela correspond à la première question du Serpent). La question présente une absence (négative) d'une action négative (tu n'as « *pas reçu* »), un manque, une privation, une souffrance.

Un autre copain lui dit : « *Est-il réellement vrai que ton père ne t'a pas privé de tous les jouets du magasin ?* ». Ici, la question présente une absence (positive) d'une action négative (il ne t'a « *pas privé* »), une absence de privation.

Dans ce double exemple qui compare deux questions, la différence objective n'est pas dans le texte objectif, mais dans le regard de celui qui interroge et l'orientation de ses questions.

Attirer le regard sur un manque lorsque quelqu'un est comblé de dons, c'est un déplacement du regard de la donation faite par celui qui donne vers une vérité particulière négative pour celui qui a reçu. Ève avait reçu un accès à tous les arbres sauf un et, au lieu de regarder le don qui correspond à la quasi-totalité des arbres, le Serpent attire son attention sur l'unique exception pour elle.

Dans l'Évangile, lorsque le tentateur propose à Jésus de se jeter en bas d'un rocher, il utilise aussi une citation exacte de la parole de Dieu. Jésus ne lui répond pas que la citation est incorrecte, mais il lui oppose un autre regard par une autre citation.

La question du serpent est juste « *mathématiquement* » mais elle introduit une perversion du tentateur en regardant l'interdit là où il y a surtout des dons. Et, hélas, celui qui reçoit des dons en abondance et qui, au lieu de s'en réjouir, regarde ce qui manque, perd toute la joie des dons reçus.

Par une interprétation objective exacte mais trompeuse, le Serpent propose de détourner le regard d'Ève des dons de Dieu vers ce qui la sépare de Dieu et en le présentant comme un manque. En l'amenant à regarder elle-même la parole de Dieu sur la base d'une interprétation certes exacte objectivement, mais par une approche critique et négative, le Serpent amorce ce qui peut nous paraître a posteriori un piège, mais qui, en réalité, amène seulement Ève vers le choix fondamental que nul ne peut éviter.

C'est le choix fondamental entre l'amour et le non amour qui est, en réalité, introduit : la connaissance en dehors de soi en communion avec un autre est-elle un chemin de vie ou une privation causée par un autre que soi ?

Dans sa réponse, d'un point de vue uniquement cérébral et terrestre, Ève a peut-être fait ce qu'elle a pu. Qui serait capable, après quelque temps, de répéter « *textuellement* » une longue phrase de plusieurs dizaines de mots ? Et, même si Ève avait pu le faire, il fallait encore bien comprendre. Certains pourraient penser que si elle s'était accrochée à la Parole de Dieu, elle aurait pu éviter le piège.

Mais, ce n'est pas certain parce que le piège était précisément non dans la parole objective mais dans le fait de la considérer « *seule* », isolée de Dieu. En fait, elle a accepté de prendre une attitude critique et de se faire elle-même, seule, le juge du sens objectif de la parole de Dieu et elle a abouti, objectivement, à un doute car, objectivement, les mots sont toujours susceptibles de sens multiples.

Et, lorsqu'on est dans le doute, on est déjà sorti de la communion, de l'amour de Dieu.

D'abord le doute, puis la transgression.

La question du Serpent était pourtant « *objectivement* » neutre : il avait seulement demandé à Ève de « *vérifier* » ce qui avait été dit, de comprendre ce qui a été réellement dit par la parole de Dieu. Bref, de l'interpréter, et de le faire elle-même, seule devant la parole de Dieu reçue.

Le Serpent amène ainsi Ève dans la position du principe *sola Scriptura* : examiner par soi-même, seul, ce que dit la parole de Dieu. Il a attiré son attention sur la « *seule* » Parole de Dieu (oh que cela paraît bien !) mais, en réalité, en attirant son attention sur la « *seule* » Parole de Dieu, sans plus se préoccuper de son auteur et de la communion d'amour dans laquelle cette parole lui avait été dite, il l'a, surtout, invitée à s'interroger elle-même, dans sa conscience propre, pour savoir ce que Dieu « *a vraiment dit* ».

C'est la posture dans laquelle Ève se trouve : elle est interrogée pour dire elle-même, seule, ce que Dieu a dit. Et, en fait, elle a répondu sans se tourner ni vers Dieu, ni vers Adam.

Dès qu'Ève accepte cette posture, une faille s'ouvre. Elle exerce son propre jugement (celui de sa propre conscience et de sa propre intelligence) pour déterminer « *ce que la parole de Dieu a dit* ».

Dès qu'Ève accepte cette posture, le choix originel n'est-il pas déjà effectué ?

En effet, le tentateur et Ève vont interpréter et comprendre la parole de leur point de vue. Bien différent de celui du Créateur.

Ève regarde ce que la parole dit mais elle n'en retient plus que sa propre compréhension, qui est, en réalité, une interprétation.

À cet égard, il faut d'abord observer qu'il y avait deux arbres au centre du jardin d'Eden. On y trouve tant l'arbre de vie que l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais (Gn 3, 3). Et, après avoir mangé du fruit de l'arbre de la connaissance, les humains pouvaient d'ailleurs encore manger du fruit de l'arbre de vie, ce que Dieu empêchera (Gn 3, 22).

Plusieurs arbres dans un même centre unique : c'est possible comme trois personnes en un seul Dieu.

Mais, le Serpent ne montre qu'un seul arbre et confond les deux arbres qui se trouvent au milieu du jardin d'Eden. Il montre uniquement l'arbre de la connaissance (mais il ne parle pas de l'arbre de vie qui est aussi au milieu du jardin) et il affirme à Ève que le fruit de l'arbre de la connaissance ne les empêchera pas de vivre (mais il ne parle pas de l'arbre de vie qui est donné pour faire vivre).

Le Serpent fait croire à Adam et Ève qu'en mangeant du fruit de l'arbre de la connaissance, ils vivront éternellement (« *Vous ne mourrez pas* ») (Gn 3, 4) sans plus avoir besoin d'entretenir et d'alimenter leur vie à l'arbre de vie, à la communion spirituelle avec Dieu.

Dieu avait dit : « *vous mourrez* ». Ève interprète : il y a un risque que vous mourriez.

Le tentateur suggère alors une autre interprétation de la parole de Dieu : de quelle vie et de quelle mort Dieu a-t-il parlé ?

Physiquement et matériellement, en y intégrant le temps, le tentateur a pu présenter « *objectivement* » une autre vérité (Il était vrai que Adam et Ève allaient continuer à vivre physiquement après une transgression de l'interdit et que leur intelligence individuelle allait voir autrement,

« *s'ouvrir* ») pour contredire la parole de Dieu.

Le tentateur, après avoir amené Ève à juger par elle-même de ce que Dieu a réellement dit, l'a fait réfléchir sur ce qu'était la « *mort* » indiquée par Dieu et a pu la convaincre que, dans la réalité physique immédiate, elle continuerait à vivre après s'être emparée du fruit interdit, ce qui était objectivement vrai puisqu'Adam et Ève ont, en effet, encore vécu sur terre de nombreuses années après leur transgression.

C'est ainsi qu'Ève va désormais comprendre et interpréter la parole de Dieu jusqu'à la nier.

En effet, dès qu'elle commence à répondre, elle interprète et son affirmation de ce que Dieu a dit n'est plus exactement ce que Dieu a réellement dit, mais une parole interprétée, son interprétation de la parole de Dieu.

Et cette interprétation d'Ève laisse d'emblée s'infiltrer une confusion.

Dieu dit : « *Tu pourras manger de tous les arbres du jardin ; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais, car le jour où tu en mangeras, tu mourras* » (Gn 2, 16-17).

Ève dit : « *Dieu a dit : Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point, de peur que vous ne mouriez* » (Gn 3, 3).

Ève a ainsi étendu l'interdiction de manger pour en faire une interdiction de toucher.

Toucher la connaissance, voir et avoir pleinement accès à cette connaissance n'était pas interdit, bien au contraire. Il n'y avait aucune limitation à la connaissance elle-même.

Ce que Dieu indiquait à l'humain créé à son image, c'était uniquement de ne pas « *manger* » la connaissance du bon et du mauvais. Manger, c'est faire passer ce qui est extérieur à soi-même à l'intérieur de soi-même, c'est supprimer l'altérité de ce qui est mangé, c'est déplacer la connaissance avec un autre que soi par une connaissance exclusivement

en soi.

À l'origine, Adam et Ève étaient parfaitement créés. Tout était très bon. Ils avaient tout en communion avec leur Créateur. Tout, y compris la connaissance, contrairement à ce que pourrait faire penser une lecture trop rapide du récit biblique.

Pourquoi Dieu, qui a créé les humains à son image, aurait-Il voulu les priver de la connaissance du bon et du mauvais sans laquelle leur liberté ne pouvait exister ?

Que vaut une liberté de choix si celui qui l'exerce n'a pas la possibilité de connaître le bon et le mauvais dans les alternatives entre lesquelles il exerce sa liberté ?

En fait, Dieu n'a pas refusé l'accès des humains à la connaissance du bien et du mal. Ce qui leur était interdit c'était, non pas la connaissance, mais de manger le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

C'est seulement en interprétant la parole du Créateur qu'Ève a affirmé que Dieu aurait dit « *Vous n'y toucherez pas* » (Gn 3, 3) alors qu'il avait seulement dit « *tu n'en mangeras pas* » (Gn 2, 17).

Manger, cela signifie prendre, détacher de l'arbre et mettre la connaissance en soi-même. C'est une connaissance séparée, une rupture d'une connaissance partagée en Dieu et avec Dieu.

Dans ces conditions, l'interdiction ne concernait que le fait de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais. Mais, pas la connaissance elle-même. Ils y avaient accès, ils pouvaient la toucher, mais il était essentiel, vital, qu'elle reste en dehors d'eux-mêmes, portée par un autre qu'eux-mêmes.

Comment imaginer que, dans le paradis, nous n'aurions pas une parfaite connaissance en vivant dans la communion de Dieu ?

Créé à l'image de Dieu, l'humain avait la liberté parfaitement éclairée de Dieu lui-même. Il n'a pas péché par manque de connaissance. Hélas, il a

péché librement et en parfaite connaissance de cause. Dieu n'en est en rien responsable.

Cette liberté de l'humain créé à l'image de Dieu est très importante. Comment pourrions-nous aimer Dieu sans être libres ? Comment pourrions-nous partager sa vie éternelle d'amour sans pouvoir l'aimer librement ?

Appelés à gouverner le monde et à le développer pour achever son enfantement, Adam et Ève avaient une totale liberté pour cette mission qui ne faisait l'objet que du seul commandement concernant le fruit de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais. Dans la communion avec Dieu, où la vision du bon et du mauvais est partagée avec Lui, tout est possible, tout est permis.

Mettre en doute la liberté d'Adam et Ève, ce serait mettre en doute leur création à l'image de Dieu.

C'est Satan qui a essayé de faire croire à une absence de liberté en suggérant un manque de connaissance.

Il ne faut certes pas exagérer la notion de liberté. Dieu lui-même déclare qu'il ne peut se renier. Personne n'en déduira qu'il n'est pas libre.

La liberté, ce n'est pas davantage un pouvoir absolu car cela empêcherait toute création d'un être libre. En effet, en nous créant libres, Dieu Lui-même s'est dessaisi de ce que notre liberté peut choisir.

Mais, en elle-même, Ève n'a plus vu qu'un manque, le manque de connaissance suggéré par Satan.

Ensuite, de la vérité d'une mort certaine dite par la parole de Dieu, Ève n'entend plus qu'un risque à craindre.

Dieu dit : « *vous mourrez* ». Ève interprète : « *il y a un risque que vous mourriez* ».

Selon Ève, Dieu aurait dit : « *de peur que vous mourriez* » : elle ne perçoit

plus la différence « *objective* » entre un risque et une certitude, mais le Tentateur voit aussi qu'elle ne voit pas clairement ce que signifie mourir. Ève interprète qu'elle risque de perdre la vie. Quelle vie ?

Dieu avait dit : « *de mort tu mourras* ». Elle ne perçoit pas que la mort dont Dieu parle est autre que celle d'un animal naturel. Cette mort-là peut être franchie, comme le Christ le révélera par des miracles puis, surtout, par sa résurrection.

Ainsi, de légères nuances d'interprétation permettent au tentateur d'argumenter pour qu'Ève aille plus loin dans sa réflexion, maintenant qu'elle a été tournée vers ses propres pensées.

Car la tentation ultime de l'interprétation personnelle, c'est la négation radicale.

Le Serpent va pouvoir, cette fois, contredire « *dans un sens objectif* » la parole de Dieu et affirmer « *vous ne mourrez pas* ».

Dieu n'avait pas précisé de quelle vie il parlait, ni précisé le moment de la mort qui sanctionnerait une transgression, et c'est donc de manière objectivement exacte, ici encore, que le Serpent a pu dire à Ève : « *Vous ne mourrez pas* », ce que l'histoire a confirmé dans l'immédiat sur le plan physique et matériel. La transgression de l'interdit divin n'a pas provoqué la mort naturelle immédiate d'Adam et Ève.

Le Serpent avait donc raison : sur le plan matériel et en se situant dans le temps immédiat, il pouvait dire « *objectivement* » que si Ève mangeait du fruit elle ne mourrait pas (immédiatement et physiquement). Mais, ce qu'il ne regarde pas, c'est qu'il y a une autre vie et une autre mort. Ce fut la réalité. Ève puis Adam ont mangé et, objectivement et matériellement, ils ne sont pas morts physiquement le « *jour* » où ils ont mangé. Le Serpent aurait pu dire à Ève (et peut-être l'a-t-il fait) : « *Réfléchis Ève, regarde objectivement, interprète et comprend bien toi-même : la mort dont Dieu a parlé, ce n'est que du spirituel* ».

Le Serpent utilise la raison et des vérités « *partielles* » pour détourner de Dieu.

Dès la première tentation, on peut constater, en effet, que le dialogue du démon est trompeur. Non seulement, il commence par une affirmation fautive dans son contenu, mais elle est aussi fautive dans son objectif. Son but est de détruire la relation avec Dieu, de causer une rupture. Et pour cela, Satan utilise même la vérité. Il fait de la vérité un mensonge. Le vrai est utilisé de manière fautive pour susciter le mal.

Il y a plusieurs manières de mentir. On peut mentir en disant une affirmation qu'on sait contraire à la réalité. On peut aussi mentir en disant beaucoup d'affirmations vraies dans un but détourné pour en déduire une conclusion fautive, en raisonnant fausement des réalités vraies, ou pour donner du crédit à une affirmation fautive mêlée à du vrai, ou même uniquement pour provoquer une faute.

Satan sait très bien que Dieu n'a pas interdit de manger les fruits de tous les arbres, mais, ce qui peut surprendre, c'est que, pour atteindre son but qui est de tromper pour provoquer le péché, il trompe en disant ... le vrai !

Dès qu'Ève choisit l'attitude qui consiste à donner l'autorité à son propre jugement (au jugement de sa propre conscience et de sa propre intelligence) pour déterminer ce que Dieu a dit, il faut bien constater qu'avant même de pécher concrètement, sa compréhension personnelle de la parole de Dieu est déjà une interprétation qui la modifie.

Ce n'est que dans la communion et l'harmonie avec Dieu, que l'homme « *sait* » décider ce qui est conforme à cette communion d'amour harmonieuse. Le résultat de l'homme « *seul* », avec « *sa* » conscience et « *son* » interprétation, on le connaît désormais.

La prétention d'Ève à juger elle-même, « *seule* », de ce que dit la parole de Dieu, ouvre une porte déterminante. C'est la première application du *sola Scriptura* (même si la Parole de Dieu n'était pas encore écrite) : elle regarde ce que la parole dit mais elle n'en retient que sa propre compréhension, qui est, en réalité, une interprétation.

Et quelle sera la tentation déterminante, le motif de cette rupture de la

communion avec Dieu que nous appelons « *péché originel* », depuis Saint Augustin ?

Ève vit que le fruit interdit était « *précieux pour ouvrir l'intelligence* », son intelligence individuelle, isolée de Dieu, désormais apte à servir de référence suprême pour donner la « *bonne* » compréhension de ce point de vue.

Elle a vérifié seule ce que dit la parole de Dieu, elle a ainsi mis sa conscience personnelle au sommet. Elle a assumé « *sa* » responsabilité mais elle s'est ainsi séparée de Dieu.

Elle a ainsi choisi de faire de sa conscience individuelle l'autorité suprême.

Mais, il y a un immense « *mais* », la vie qui nous vient de Dieu est amour et communion. La solitude de l'homme est un enfer, une infinie souffrance, mais cette souffrance est un choix possible pour celui qui croit que le fait de ne pas être le maître suprême de sa propre vie est une souffrance pire encore.

Ce choix originel est une rupture avec la vie de Dieu. C'est le sens du mot péché. Parce qu'il est rupture avec Dieu, ce choix originel est un péché originel.

Et parce qu'il tue la vie même reçue du Dieu qui est amour et communion, cette vie reçue n'était plus transmissible qu'avec cette blessure mortelle.

14. Le pardon si peu connu du jardin d'Eden

Chassés du jardin d'Eden, Adam et Ève nous apparaissent facilement comme les premiers punis de l'histoire humaine et nous nous sentons vite injustement punis à cause d'eux pour une faute que nous n'avons pas commise.

Ne sommes-nous pas aveugles et injustes ?

Dans la nature, Adam et Ève n'étaient que des homos sapiens mortels. Même avec un esprit insufflé, leur belle intelligence supérieure ne leur donnait en rien accès à la vie divine, à une immortalité.

Les êtres terrestres sont naturellement mortels, temporaires. Dieu seul a la capacité de créer de l'immortalité.

Lorsque Dieu a fait entrer et a façonné des créatures terrestres dans son monde spirituel, dans son Eden, pour leur ouvrir la possibilité d'une vie éternelle en communion avec Lui, Il n'a pas anéanti leur réalité terrestre, naturellement temporaire et mortelle.

Adam et Ève ont été avertis d'un fait fondamental : la vie de Dieu qu'ils pouvaient partager éternellement en communion avec Dieu lui-même, comprend en elle-même une liberté sans laquelle il n'y a pas d'amour vivant. Cette liberté implique un choix sans lequel elle n'existe pas. Et Dieu a donné ce choix libre à Adam et Ève invités dans son Eden.

Mais, avec une parole vraie : si vous ne restez pas dans cette communion, si vous choisissez une « *connaissance* » séparée, vous serez coupés de la vie éternelle qui est en Dieu et vous ne serez plus que des mortels selon votre propre nature sans Dieu. Vous mourrez (Gn 2, 17).

Pas de suite, certes. Mais, en dehors de la communion avec Dieu, les êtres naturels ne subsistent pas plus longtemps que la courte durée de leur existence terrestre.

Remarquons-le : le choix originel d'Adam et Ève de « *connaître* » séparément de Dieu ne les a privés immédiatement de rien de perceptible directement ni dans la réalité terrestre, ni même dans la réalité spirituelle du jardin d'Eden.

Ce fut certes un acte volontaire de séparation de Dieu, c'est-à-dire un péché, le premier péché de l'histoire, mais, après ce péché originel, Adam et Ève ont continué leur existence terrestre et même leur existence spirituelle dans le jardin spirituel d'Eden. Ils ont continué à vivre tant dans la réalité terrestre, là où ils vivaient dans le monde présent à un moment de l'histoire, que dans le monde spirituel imagé du jardin d'Eden qui échappe à toute réduction matérielle dans le temps ou l'espace.

Cependant, coupés de la vie qui est en Dieu et de tout ce qu'elle leur permettait de réaliser dans la nature en communion avec leur Créateur, Adam et Ève étaient désormais des êtres mortels soumis aux limites de la nature, à la maladie, à la vieillesse et à la mort. Sans remède. Par nature. Ils étaient aussi mortels qu'une fleur ou que n'importe quel animal. L'avertissement de Dieu était clair et simple : vous mourrez !

« *Le jour où tu en mangeras, tu mourras certainement* » (Gn 2, 17).

Mais, dans le cœur de l'adam, tout ne n'est pas éteint lorsqu'il a choisi d'en manger. L'adam, créé mâle et femelle, se souvient de l'action de Dieu qui, dans un sommeil mystérieux, a façonné une femme qui a ouvert entre Adam et Ève un amour éblouissant et l'humain nomme cette femme « *Ève* », ce qui signifie la « *vivante* », parce qu'elle est reconnue comme mère de toute vie (Gn 3, 20).

N'y a-t-il pas ici, chez l'humain, une reconnaissance de la création de Dieu, un tout petit lumignon d'amour et de gratitude pour la vie donnée par Dieu dans le jardin d'Eden ?

Oui, Seigneur, c'est bien toi qui a tiré de l'adam terrestre, une mère de tout vivant.

Et la réaction de Dieu est remplie de tendresse.

Non, Il ne chasse pas Adam et Ève du paradis terrestre pour les punir de leur faute comme on le pense parfois trop vite. Pas du tout. Bien, au contraire.

Après le péché originel, après aussi le tout petit grain de reconnaissance manifesté par le nom donné à la première femme, Dieu a un geste d'une tendresse infinie.

Il recouvre Adam et Ève d'un vêtement (Gn 3, 21). Le vêtement, c'est ce qui protège des agressions extérieures, tant physiques que morales.

Avant le péché originel, nous savons que, dans la communion avec Dieu, leur vie était parfaitement protégée. Ils n'avaient aucun vêtement (Gn 2, 25). Ils n'avaient pas besoin d'une protection quelconque.

Mais, désormais, sans communion avec Dieu après s'être emparés d'une connaissance séparée, Adam et Ève allaient mourir. Certainement (Gn 2, 17). Selon les règles normales de la nature.

Pour les sauver de la mort, Dieu a recouvert leur peau terrestre d'un vêtement. Donné par Dieu lui-même, ce vêtement est une protection divine.

Faudrait-il croire que Dieu les a couverts d'un vêtement de peau arraché à une bête ?

Adam et Ève n'avaient pas besoin de Dieu pour se fabriquer une fourrure pour les protéger du froid s'ils le souhaitent. Rien dans le texte ou dans la révélation chrétienne n'invite à penser que ce « *vêtement de peau* » serait une peau d'un animal.

Le corps physique d'Adam et Ève avait déjà nécessairement une peau corporelle, matérielle, comme tous les animaux.

Il serait difficile d'imaginer que Dieu lui-même aurait tué des animaux pour en retirer la peau et fabriquer un vêtement. Adam et Ève auraient

pu aisément le faire eux-mêmes, après avoir utilisé des végétaux pour cacher leur nudité.

Il est donc utile de chercher s'il n'y a pas un autre sens possible pour ce vêtement dont Adam et Ève sont revêtus à un moment où ils se trouvent encore dans le jardin spirituel de l'Eden qui transcende leur réalité terrestre.

On peut rapprocher le vêtement de peau et les feuilles de figuier. Mais, la finalité était-elle la même ? Les feuilles de figuier sont utilisées comme vêtement par Adam et Ève après le péché qui a blessé leur communion avec Dieu.

À cet égard, les feuilles de figuier ne protégeaient de rien d'autre que du regard de Dieu. Et encore... C'est l'homme qui se cache, qui évite de rencontrer Dieu.

Le vêtement de peau, par contre, est voulu par Dieu lui-même. Contrairement aux feuilles de figuier, ce vêtement n'est pas choisi par l'homme. C'est une conséquence qui vient de Dieu.

Les feuilles de figuier avec lesquelles le récit de la Genèse nous dit qu'Adam et Ève tentent de se cacher, ne sont guère efficaces.

L'homme croit volontiers qu'une simple feuille peut suffire à le protéger du regard, de la présence de Dieu qu'il vient de trahir. Mais, une feuille, cela se met, cela s'enlève.

Hélas, l'effet de la transgression qui a blessé la relation de l'homme à Dieu est beaucoup plus grave et ses effets s'étendent à toute la réalité terrestre de l'homme. C'est toute sa vie terrestre et toute sa chair qui sont blessés et qui doivent désormais être revêtus d'un vêtement qui les protège dans la rupture qu'Adam et Ève ont choisie. Ils ont choisi de se saisir eux-mêmes du fruit de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais, d'exister par eux-mêmes, de manière autonome, en ignorant que la vie est en Dieu, dans la communion d'amour avec Lui.

En hébreu, le mot « *peau* », dans le texte de Gn 3, 21 qui indique que Dieu

revêt Adam et Ève d'un vêtement de « *peau* », est exactement le même mot que celui qui, avec une autre ponctuation, se traduit par « *aveugle* » dans d'autres passages bibliques (Lév 19, 14 et 21, 18; Dt 15, 21 et 27, 18 ; 2 Sam 5, 8 ; 2 R 25, 7 ; Is 42, 19 et 43, 8, etc.). C'est un vêtement de « *peau* » qui le rend « *aveugle* ».

Voir Dieu face à face est brûlant pour l'homme pécheur. Il ne peut voir Dieu sans mourir (Ex 33, 20 ; Jg 13, 22). Après le péché originel, il y a une incompatibilité entre la vie divine et la vie terrestre.

Que signifie, dans ce contexte, le « *vêtement de peau* » dont Dieu revêt Adam et Ève ?

Le vêtement, c'est ce qui nous protège de l'extérieur, de l'autre, et, ainsi, il exprime aussi ce qui nous en sépare et suppose des menaces ou des dangers dont il sert à protéger.

Le mot *peau* ne doit donc pas nécessairement nous faire penser à une fourrure d'homme préhistorique. Il me semble que le mot principal est le mot « *vêtement* ». Désormais, notre *peau*, notre chair terrestre, notre corps autant que notre esprit sont recouverts d'un vêtement, quelque chose qui nous protège de la lumière et de la présence divine dont nous ne pouvons vivre sans être en communion avec Dieu.

Le vêtement de *peau* est donné à Adam et Ève à la fin du récit du péché originel dans lequel seules des images peuvent nous relater le drame spirituel qui s'est produit. À ce stade du récit, le langage reste inévitablement imagé bien qu'il nous parle d'une réalité historique, de faits qui se sont produits à un moment et à un endroit bien précis de l'histoire de notre monde, mais il s'agit de faits principalement spirituels, d'une rupture avec Dieu.

La difficulté vient de ce que nous ne pouvons parler de réalités spirituelles qu'avec des mots de la réalité terrestre. Lorsque le récit nous parle de leur choix spirituel, de leurs dialogues avec Dieu et avec Satan, de la connaissance du bon et du mauvais, seules des images peuvent nous en parler.

Après leur rupture avec Dieu et leur éloignement de l'Eden, nous qui sommes faits de corps et d'esprit, nous avons tellement difficile à percevoir la réalité de l'esprit. Nous ne voyons plus qu'à travers un voile...

Ce n'est qu'après son choix originel que l'humain ressent le besoin d'une protection à l'égard de l'extérieur (Gn 3, 7 et 10) et qu'un voile (le vêtement de « *peau* ») va exister entre lui et Dieu, entre lui et le monde de l'esprit.

Ne sommes-nous pas ici à un moment décisif pour notre salut ?

Après avoir annoncé la mort à Adam et Ève s'ils mangeaient le fruit interdit, le vêtement qu'ils ont reçu de Dieu, avant d'être rejetés du monde spirituel de l'Eden, n'est-il pas la protection essentielle qui va les préserver et permettre leur salut ?

N'est-ce pas un cadeau inouï ? Regardons ce qu'il donne à l'humain selon ce que Dieu en dit lui-même après l'avoir revêtu : « *Voici, l'adam est devenu comme un autre nous-même* » !!! Dieu constate qu'il peut désormais « *prendre de l'arbre de vie pour en manger et vivre éternellement* » (Gn 3, 22).

Désormais, revêtu de son vêtement divin, l'humain ne doit plus nécessairement et certainement mourir.

Ainsi, malgré leur transgression mortelle à cause de laquelle Adam et Ève devaient mourir « *certainement* » et la mortalité naturelle de leur corps, leur mort n'est plus certaine. Avec leur vêtement nouveau, ils ne meurent plus comme Dieu le leur avait dit. Par le don de ce vêtement divin, Dieu les a rendus capables désormais de vivre éternellement.

Le vêtement reçu de Dieu est le premier pardon fait à l'humanité.

Ce « *vêtement de peau* » donné par Dieu n'est-il pas le dernier acte Créateur de notre être actuel qui complète notre nature humaine transmise de génération en génération dans toute la descendance d'Adam et Ève et qui comprend un corps humain naturel façonné progressivement parmi toutes les autres créatures depuis des milliards

d'années avec un esprit insufflé et une immortalité de son âme spirituelle ?

Cette immortalité de tous les descendants d'Adam et Ève n'était pas encore assurée lorsqu'ils étaient dans le jardin d'Eden puisqu'ils pouvaient encore mourir s'ils mangeaient le fruit défendu. Mais, avant d'être privés de l'Eden spirituel de Dieu, Adam et Ève ont reçu un vêtement qui a rendu leur vie immortelle et leur a permis de transmettre cette vie immortelle à toute leur descendance. Une vie demeurant ainsi capable de partager éternellement la vie de Dieu, une vie qui peut être sauvée.

C'est le pardon et l'immortalité révélés à l'humanité dès le jardin d'Eden là où tant de lecteurs du récit biblique ne paraissent voir qu'une punition injuste pour une descendance innocente.

Dieu aime et pardonne encore. Malgré le péché originel.

Avec ce vêtement nouveau, cette création supplémentaire, Adam et Ève peuvent vivre éternellement. Désormais, ils sont comme Dieu.

Mais. Car, il y a, hélas, un immense « *mais* » ! Un « *mais* » infiniment douloureux.

Que vaut cette vie éternelle sans la communion avec Dieu ?

Avec ce vêtement nouveau, reçu de Dieu qui « *par-donne* », qui donne « *par-dessus* » la transgression, le choix libre qui sépare de Dieu n'a pas disparu, la vie éternelle possible reste celle d'une vie dans un état séparé de Dieu par le péché originel.

Et ici, Dieu va encore ajouter un surplus de tendresse et d'amour.

Observons, en effet, que Dieu a créé un vêtement qui permet à l'humain de vivre éternellement malgré le péché.

Bonheur ou terrible perspective ?

Le néant de la mort physique n'est rien. La feuille qui tombe et se décompose n'est qu'un fait passager. Mais, survivre à la mort physique en dehors de la communion de Dieu, n'est-ce pas l'enfer ? La privation éternelle de l'amour de Dieu n'est-elle pas la pire des souffrances ?

N'est-ce pas pour sauver l'humain de cette perspective que Dieu décide de retirer l'humain de son jardin d'Eden ? N'était-ce pas la seule manière d'éviter que l'humain ne vive éternellement dans des conditions « *infernales* » que de lui barrer l'accès à l'arbre de vie en le mettant en dehors du jardin d'Eden ?

C'est ce que Dieu constate : « *Voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance du bien et du mal ! Maintenant, ne permettons pas qu'il avance la main, qu'il cueille aussi le fruit de l'arbre de vie, qu'il en mange et vive éternellement ! Alors le Seigneur Dieu le renvoya du jardin d'Éden* » (Gn 3, 22-23).

De ce point de vue, ce n'est pas par punition, pour lui causer un mal ou le priver d'un bien, mais par un surplus d'amour protecteur et prévenant, que Dieu décide aussitôt, après avoir recouverts Adam et Ève d'un vêtement protecteur qui leur permet de pouvoir vivre éternellement en se nourrissant à l'arbre de vie, de les écarter du jardin d'Eden et de l'arbre de vie.

Et là nous pouvons nous réjouir de voir Dieu qui intervient pour protéger l'humain.

Sans le vêtement de peau reçu de Dieu, Adam et Ève seraient morts éternellement. Réduits à rien d'autre que de la poussière du sol.

Avec ce vêtement, ils sont désormais comme Dieu. Ce vêtement protège leur âme et maintient éternellement leur capacité à se nourrir à l'arbre de vie. Ce vêtement spirituel les a rendus immortels parce que Dieu est immortel, mais leur corps terrestre reste soumis à la mort naturelle.

Grâce à ce vêtement, l'humain peut encore être sauvé de la mort.

Grâce à son éloignement temporaire de l'arbre de vie, l'humain peut

encore éviter la souffrance infinie d'une vie sans Dieu. C'est déjà la perspective du Christ qui s'annonce.

Le Christ va lui ouvrir un chemin nouveau, la possibilité d'un autre choix différent de celui du premier couple humain qui a plongé l'humanité dans le péché originel.

À défaut de pouvoir s'alimenter à la vie et à la connaissance de Dieu dans le jardin spirituel d'Eden, Adam et Ève vont certes devoir subir la mort terrestre naturelle, mais ils vont pouvoir éviter de vivre éternellement séparés de Dieu car le vêtement qui les protège demeure. Parce que ce vêtement est spirituel, la mort de leur corps, selon les lois normales de la nature, ne peut plus détruire leur âme dès lors que sa réalité spirituelle est protégée.

Avec ce vêtement, l'humain conserve, malgré le péché originel, la possibilité d'accéder à l'arbre de vie. Il est « *comme chacun de nous* » dit Dieu (Gn 3, 22). Par la connaissance du bon et du mauvais, hélas acquise de manière séparée par le péché originel. Mais aussi par sa capacité protégée de pouvoir se nourrir éternellement à l'arbre de vie auquel il a aussi accès désormais « *comme chacun de nous* ».

Tout descendant de ce premier couple sauvé de la mort, est désormais protégé par un vêtement divin qui lui a été donné dans le jardin d'Eden, dans le monde spirituel de Dieu, dans les cieux. Ce vêtement fait partie de son être et a été transmis par Adam et Ève à toute leur descendance.

Grâce à ce vêtement, l'âme de tous les enfants d'Adam et Ève que nous sommes est préservée et ainsi devenue immortelle parce que notre être spirituel conserve la capacité de s'alimenter éternellement à l'arbre de vie par une protection divine. Mais, pour éviter l'enfer d'une vie séparée de Dieu, il va falloir rétablir un accès à l'arbre de vie dans une communion avec Dieu délivrée du péché.

Le récit biblique du livre de la Genèse nous invite ainsi à reconnaître que nous avons certes hérité d'une vie blessée, diminuée, dégradée, par le péché originel. Mais, aussi, d'une vie protégée par un vêtement divin, un « *vêtement de peau* », et préservée d'une vie éternellement éloignée de

l'amour de Dieu.

Car, qu'est-ce qu'une peau ? Une peau a deux particularités : d'abord, elle recouvre la totalité du corps de la tête au pied et toutes les parties du corps sans exception sont recouvertes par sa peau. Ensuite, elle est essentielle à la vie même du corps car sans une peau, le corps meurt.

Le vêtement nouveau est comme une peau qui nous recouvre tout entier sans exception et sans lequel nous ne pourrions vivre de la vie de Dieu.

Nous retrouvons ici une image du Christ que nous sommes invités à revêtir. « *Revêtez le Christ* », nous dit l'Écriture (Rom, 13, 14). Le Christ nous sauve tout entier. C'est tout notre être, corps, âme et esprit, qui est sauvé par le Christ.

Préfigurant le Christ, le vêtement de peau a protégé entièrement Adam et Ève de la mort méritée et les a rendus capables d'être sauvés par le Christ. Comme une peau, ce vêtement fut le premier cadeau à l'humanité pécheresse couvrant et préservant tout leur être, protégeant leur vie, pour qu'Adam et Ève et leurs descendants puissent encore partager éternellement la vie de Dieu par le Christ.

La mort était certaine. Seul un don gratuit, pleinement réalisé dans le Christ, a sauvé l'humanité de la mort, par un don unique fait à un couple d'humains sauvés de la mort par un « *vêtement* » les protégeant tout entier, protégeant leur vie.

C'est cette vie protégée du péché originel qui nous a été transmise et nous permet aujourd'hui encore d'être sauvés par le Christ.

Chassés provisoirement du jardin d'Eden, oui. Mais, pour pouvoir encore être sauvés par un pardon divin, même si, au-delà des limites de la réalité corporelle, un « *vêtement* » nous sépare actuellement d'une claire vision, nous aveugle. Même s'il nous sépare aujourd'hui de l'harmonie avec Dieu.

Désormais, une peau de chair nous recouvre et elle nous a rendus aveugles à la réalité du monde spirituel dans lequel on ne peut vivre

qu'en communion avec Dieu. Mais, ce monde spirituel subsiste et sa présence se manifeste encore.

Le monde spirituel peut avoir des manifestations matériellement visibles, comme celles du Christ ressuscité qui vient manger avec les siens, se laisser toucher, qui apparaît et disparaît à la vue des yeux de chair de ses amis. Mais, la réalité spirituelle est bien davantage que ce que nos moyens terrestres nous permettent de percevoir.

Le jardin d'Eden, dans lequel il n'y a pas de séparation entre la vie corporelle et la vie spirituelle, mais la possibilité de vivre en communion avec Dieu, n'a pas disparu. Il est toujours présent, mais nous ne pouvons plus le voir.

Nous sommes cependant appelés à être sauvés, à retrouver pleinement notre humanité faite de chair et d'esprit.

Notre situation est bien décrite par Saint Paul, lorsqu'il nous parle de la connaissance humaine : « *En effet, notre connaissance est partielle... Quand viendra l'achèvement, ce qui est partiel disparaîtra. Lorsque j'étais enfant, je parlais en enfant, je raisonnais en enfant ; une fois devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant. Car nous voyons à présent dans un miroir, en énigme, ... À présent, je connais d'une manière partielle* » (1 Co 13, 8-12).

Les miroirs de l'époque ne renvoyaient qu'une image troublée, « *comme à travers un voile* » selon certaines traductions.

Même très approfondie, une exploration terrestre avec nos moyens de chair ne peut pas nous permettre de retrouver ou de voir le jardin d'Eden dont la réalité était cependant bien présente et perceptible pour Adam et Ève avant leur choix originel. Aujourd'hui, ce jardin n'a pas disparu dans la réalité spirituelle, mais sa perception nous est barrée parce qu'un vêtement « *de chair* » nous recouvre et réduit notre vue.

À travers le Christ sans péché, nous pouvons cependant retrouver en lui et par lui cette perception qui nous est voilée.

En regardant le Christ et ses miracles, nous pouvons prendre conscience

de ce que l'homme sans péché aurait pu faire, de ce qu'Adam et Ève pouvaient faire en communion avec Dieu, comment ils auraient pu vivre dans le monde terrestre.

La mort physique y est un renouvellement naturel, mais cette mort physique dans la création naturelle était soumise à l'homme lui-même. En communion avec Dieu, l'humain pouvait faire vivre sans limites matérielles toutes les choses créées, y compris son propre corps.

« *Vous ne mourrez pas* » avait dit Satan. Cela allait être vrai, même si cette vérité était détournée pour tromper et provoquer une transgression mortelle. Sans la communion de Dieu, les humains étaient voués à la mort naturelle.

En dehors de Dieu, leur existence débouche sur la mort de la vie divine insufflée en eux, sur la perte de l'immortalité qui leur était assurée en communion avec leur Créateur.

Mais, revêtue du vêtement protecteur donné par Dieu, l'âme d'Adam et Ève est restée immortelle et ils ont transmis cette immortalité à tous leurs descendants.

Peut-être même qu'en leur déclarant « *Vous ne mourrez pas* », Satan, qui était un ange déchu de Dieu, a-t-il deviné que Dieu, qui est amour, n'abandonnerait cependant pas l'humanité dans la mort causée par le péché que Dieu savait possible en créant l'humain à son image avec une liberté semblable à la sienne.

« *Vous serez comme des dieux* », avait dit Satan. C'était vrai aussi mais Satan en cachait une modalité essentielle : la communion d'amour et de vie avec le Créateur.

La parole de Dieu avait dit la vérité aux humains créés à son image : s'ils s'emparaient d'une connaissance séparée du bon et du mauvais, ils étaient voués à la mort car seule la vie reçue de Dieu pouvait les faire vivre au-delà de leur vie naturelle mortelle. Certes, Dieu pouvait et allait venir à leur secours. Mais ce secours demandait un acte d'amour nouveau de Dieu.

L'immortalité donnée aux humains est tout autre que la caricature que Satan a présentée dans le jardin d'Eden. Tout autre aussi la possibilité de partager l'amour, la vie et la connaissance de Dieu qui leur a été donnée. Contrairement à l'immortalité séparée montrée par Satan, l'immortalité de la vie en Dieu et le partage de l'amour de Dieu ne peuvent se vivre en dehors de son amour.

La vérité cachée par Satan demeure : le péché conduit à la mort de la vie divine en l'humain.

Vous ne mourrez pas dit Satan. Celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais lui répond Jésus.

Cette immortalité offerte est un pardon gratuit de Dieu. Un don gratuit d'un chemin de vie éternelle offert à l'humain libre.

Et ce pardon inouï a bien commencé dès le jardin d'Eden. Revêtue du vêtement donné par Dieu, l'âme d'Adam et Ève était immortelle lorsqu'ils ont été chassés de l'Eden. Revêtue du vêtement donné par Dieu, leur âme restait capable de partager la vie éternelle de Dieu lorsqu'ils ont été chassés de l'Eden. Revêtue du vêtement donné par Dieu, leur âme pouvait encore être sauvée par le Christ.

C'est cette vie blessée par leur choix originel mais protégée par Dieu qu'Adam et Ève nous ont transmise, avec son lot de souffrances dans un état désormais soumis aux phénomènes naturels dont la mort.

Dieu ne pouvait-il prévoir qu'en créant un être nouveau aussi libre que Lui, il y avait, au moins, un risque que cet être nouveau fasse le choix libre de se séparer de Lui ?

Comment imaginer le contraire ? La possibilité de se séparer est essentielle à l'existence d'un être libre, autant qu'à une vie d'amour impossible sans une telle liberté, et le choix d'une telle séparation, même mortelle, était prévisible.

En réalité, nous pouvons penser que Dieu préparait déjà le salut par son

Fils unique lorsqu'il a créé l'humanité. En créant un être à Son image et à Sa ressemblance dans le monde créé, il rendait possible simultanément de devenir Lui-même une telle créature dans le monde créé et de venir sauver ainsi le développement et l'enfantement du monde confié aux humains, même après un choix contraire de leur part. Comment aurait-il pu se faire homme s'il n'avait d'abord fait l'homme à son image ? Comment aurait-il pu ne pas préparer un tel salut en sachant que cet homme, créé libre comme Lui, pouvait choisir un chemin de mort pour lui-même et pour le monde, et qu'il faudrait un autre homme, un nouvel Adam, pour reprendre et accomplir la mission originelle confiée à l'humanité créée à l'image de Dieu ?

En présence du péché le plus absolu qui soit, celui qui brise la communion avec Dieu et qui porte en lui tous les meurtres et tous les péchés les plus douloureux de la suite de l'histoire humaine, le récit de la Genèse vient nous montrer qu'en effet, le pardon s'est manifesté dès l'origine. Le pardon commence déjà dans le jardin d'Eden et s'accomplira pleinement dans le Christ.

La réalité de la création de l'humain créé libre à l'image de Dieu et l'action puissante de Dieu pour le sauver de son éloignement mortel dès l'origine sont au cœur de l'Évangile à annoncer.

Comme les apôtres avant, pendant et après la transfiguration, Adam et Ève sont restés dans la même réalité terrestre lorsqu'ils ont vécu dans l'Eden (le monde spirituel de Dieu) et lorsqu'ils en ont été chassés.

Adam et Ève ont reçu la capacité de vivre en communion avec Dieu. Mais, créés à l'image de Dieu, ils ont aussi reçu la liberté sans laquelle une vie d'amour n'est pas possible et nous connaissons la suite.

Blessée par le péché originel, revêtue par un vêtement divin, et éloignée de l'Eden, notre vie héritée d'Adam et Ève est, hélas, profondément incapable de vivre en communion avec Dieu autant que de se soustraire aux désordres de la séparation avec Lui, sans la délivrance du Christ.

La nature de l'être humain n'a cependant pas été changée par le choix originel des premiers humains créés à l'image de Dieu, ni par leur sortie

du jardin d'Eden. Rien dans la Genèse ou la foi de l'Église n'affirme cela. L'être humain a seulement perdu les dons liés à la communion qu'il avait avec Dieu et, notamment, le don préternaturel lui permettant de vaincre la mort, de la franchir.

Parce qu'il est rupture avec Dieu, l'Église, à la suite de Saint Augustin, désigne ce choix originel comme un péché, « *le* » péché originel.

Nous savons que, depuis ce péché originel, il y a eu une interruption dans l'enfantement du monde confié à l'humanité, et que ce monde reste aujourd'hui dans les douleurs d'un enfantement qui dure encore, mais cela n'a pas changé la nature terrestre, mais seulement la capacité de l'humain de la gouverner et de la développer en harmonie avec Dieu.

Avant comme après, l'évolution se poursuit sans discontinuité. Nous ne pouvons savoir ce que l'humain en harmonie avec Dieu aurait fait du monde présent.

Alors que l'esprit de nos premiers parents avait accès à l'Eden de Dieu, notre esprit, notre raison et notre sensibilité terrestres sont aujourd'hui comme entravés dans les limites de notre cerveau.

Ils ne peuvent rien savoir de ce qu'il y a en dehors de ces limites par leurs seuls moyens. Comment un humain, qui ne voit que ce qu'il y a dans la boîte à l'intérieur de laquelle ses capacités humaines peuvent percevoir quelque chose, peut-il savoir ce qu'il y a à l'extérieur de ce que son cerveau peut connaître ?

Heureusement, il nous reste un esprit, insufflé dans notre ADN au jour de la création de l'humanité, qui peut recevoir l'Esprit Saint.

Le Christ nous révèle pleinement qu'en dehors de ce que notre cerveau naturel peut percevoir, il n'y a pas seulement une réalité plus vaste, ni une réalité distincte de la nôtre, mais un Dieu qui est une union de personnes et qui agit, qui crée, qui invite dans son monde à Lui, avec une puissance d'action dans la réalité terrestre que le Christ, le vrai fils de l'homme tel qu'il a été créé, sans péché, nous montre par ses miracles et par sa résurrection.

Le Christ a été mis dans la même situation qu'Adam avant le péché originel (avec un corps identique à celui d'Adam avant ce péché) mais il a fait un autre choix.

Dieu a pu se faire homme pour restaurer la communion perdue par l'humanité non seulement parce qu'il a d'abord créé l'humain à son image avec une nature dans laquelle il pouvait parfaitement s'incarner lui-même mais aussi parce qu'après le péché originel, l'humain actuel est toujours, comme au moment de la création, une créature « *bonne* » et « *à l'image de Dieu* ». Notre nature est toujours bonne comme lors de sa création. Notre corps n'est pas différent de celui d'Adam et Ève avant le péché originel, ni déchu. C'est spirituellement que nous sommes déchus parce que séparés de la source de notre vie et, comme notre âme est le produit de l'union du corps et de l'esprit qui constitue chaque humain, notre âme en est blessée et notre corps privé des bienfaits de la communion de Dieu.

Le monde n'est en rien devenu mauvais, mais il est actuellement privé de son développement harmonieux qui avait été confié à l'humain et demeure dans l'attente d'un enfantement que l'humain ne peut réaliser qu'en communion avec Dieu. C'est cette communion que le Christ a rendue à nouveau possible en Lui et par Lui.

15. La vie nouvelle par la conversion

Que devient l'humain avec son vêtement de peau qui protège désormais sa vie, créée à l'image de Dieu mais blessée, dans un monde précaire qu'il ne contrôle plus et où il est désormais soumis à la souffrance et la mort ?

L'amour de Dieu et son respect de la liberté de l'humain vont aller au-delà du choix originel d'Adam et Ève.

Car, après avoir fait le choix originel de faire prévaloir le moi individuel sur la communion avec Dieu, de mettre la connaissance en lui-même plutôt que dans un chemin d'attention à un autre, l'humain découvre dans la réalité terrestre les effets concrets de ce choix. Il expérimente son choix, ce qui, même s'il avait toutes les connaissances préalables possibles, ajoute encore un ultime surplus de connaissance et de conscience de la réalité de ce choix originel et de ses conséquences.

Et pour percevoir toute la réalité en cause, l'humain va ainsi pouvoir connaître l'expérience contraire à celle d'une humanité en communion avec son Créateur qui lui a été offerte. Il va connaître l'alternative choisie par Adam et Ève.

Mais, un nouvel Adam va aussi révéler pleinement l'autre choix possible et le réaliser dans l'humanité créée pour permettre à l'humain qui expérimente le choix hérité d'Adam et Ève, de pouvoir pleinement et librement faire à nouveau le choix de la communion avec Dieu qui existait à l'origine dans le jardin d'Eden.

Et si une nourriture, la connaissance du bon et du mauvais qui était un fruit dans l'Eden de Dieu, a été mangée par Adam et Ève qui l'ont ainsi absorbée au plus profond d'eux-mêmes, jusqu'au plus profond de leur conscience, alors qu'ils en disposaient pleinement dans la communion harmonieuse d'amour avec leur Créateur, Dieu ne les a cependant pas abandonnés. Ni eux-mêmes, ni aucun de leurs descendants qui ont reçu

leur vie blessée mais divinement protégée par un vêtement qui leur permet, aujourd'hui encore, un autre choix.

Aujourd'hui, c'est une autre nourriture que Dieu donne pour rejoindre pleinement l'homme blessé jusqu'au fond de sa conscience. Et cette nourriture, c'est Dieu lui-même.

Car Dieu lui-même vient nous rejoindre dans notre humanité en se faisant lui-même nourriture que nous puissions manger pour guérir cette autre nourriture mortelle que fut le fruit de la connaissance du bon et du mauvais dans le jardin d'Eden.

En fait, la conscience du chrétien, où le fruit interdit a désormais placé la connaissance du bon et du mauvais, a besoin, comme tout son être, de se convertir, de ne pas rester l'esclave d'elle-même, mais de retrouver la communion perdue avec son Créateur.

Sans la communion d'amour avec Dieu qu'Adam et Ève ont délaissée, la conscience et l'intelligence humaines sont obscurcies. Ce n'est pas seul, dans sa propre conscience, que l'homme peut retrouver l'harmonie avec Dieu, la vie avec Dieu, l'intelligence et la compréhension de la Parole de Dieu.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Cette vérité profonde que la parole de Dieu exprime dans la Genèse n'a jamais cessé d'être vraie. Cela ne concerne pas que l'union conjugale par laquelle Adam et Ève ont pu refléter la vie d'amour de Dieu qui est Père, Fils et Esprit Saint. Cette vie conjugale à l'image de Dieu, c'est aussi l'ouverture de l'humanité à la vie de Dieu qui est amour et communion. Cette vie « *n'est pas* » en dehors de cette communion où toute connaissance du bon et de mauvais comme du vrai et du faux est en Dieu.

Convertissez-vous !!! Tournez-vous vers le Royaume des Cieux qui est tout proche ! C'est le fondement de l'Évangile prêché par le Christ.

Et, attention ! À cet égard, l'expression « *repentez-vous* » qui, en français, ne met l'accent que sur la pénitence, la désolation du mal commis, ne rend pas toute la force de l'Évangile. L'expression « *convertissez-vous* »

met mieux l'accent sur le changement de direction qui semble essentiel et que la traduction par « *repentez-vous* » fait disparaître.

La repentance ne suffit pas si elle ne s'accompagne pas d'une conversion qui inverse le choix originel qui a blessé l'humanité.

Comme pour l'arbre de la connaissance dans le jardin d'Eden, celui qui choisit librement la communion avec Dieu considère que le « *bon* », c'est ce qu'il partage en communion avec Dieu et que c'est donc le « *bien* » et, inversement, que ce qui n'est pas en communion avec Dieu est « *mauvais* », contraire au Bien, et donc « *mal* », que celui qui se tourne vers lui-même plutôt que vers le bien doit se « *repentir* », que tout ce qui sépare de la communion avec Dieu est « *péché* ». Mais tout cela ne peut nous faire oublier qu'il ne s'agit pas d'un bien ou d'un mal qui s'imposerait à l'humain comme une contrainte préétablie contraire à sa liberté.

« *Dieu seul est bon* » nous dit le Christ (Mt 19, 17).

Mais, la liberté de l'humain, c'est de pouvoir saisir toute connaissance et la manger pour la mettre en lui pour décider lui-même de ce qui est « *bon* » ou « *mauvais* ».

Dieu s'est dessaisi Lui-même de tout pouvoir contre cette liberté lorsqu'il a décidé de créer un être à son image et à sa ressemblance, aussi libre que Lui, pour qu'il puisse aimer comme Lui avec la même liberté et partager sa vie divine.

Dieu ne peut que nous avertir, nous donner toute la connaissance nécessaire pour que nous puissions choisir librement, en pleine connaissance de cause, puis nous inviter par cette parole essentielle : « *convertissez-vous* », tournez-vous vers Dieu, car il est et reste tout proche. Plus encore, en assumant notre condition humaine et en franchissant la mort par sa résurrection, le Christ a restauré le chemin qui nous permet à chacun de pouvoir réintégrer l'Eden de Dieu.

Mais, cette fois non plus dans un jardin limité mais dans la plénitude de l'amour de Dieu qui ne peut être partagé pleinement que s'il est

librement choisi.

Car, tout est là : comment renverser, retourner, la voie sans issue d'une connaissance mangée par nos premiers parents qui l'ont ainsi placée en eux-mêmes ?

Certains, surtout nos frères protestants, pensent qu'il suffirait, grâce à la présence de l'Esprit Saint qui nous est donnée, d'écouter et d'accepter la parole de Dieu. *Sola Scriptura* : la Bible seule suffirait pour être fidèlement en communion avec Dieu.

Mais, comment sur ce point essentiel, pourrions-nous oublier les circonstances qui ont amené Adam et Ève à manger le fruit de la connaissance du bon et du mauvais malgré l'avertissement contraire de Dieu ?

Suffirait-il pour connaître la volonté de Dieu et nous mettre en harmonie avec elle de regarder la parole de Dieu et de nous demander : Que dit-elle, au juste ?

À cet égard, il est important d'observer que c'est précisément de cette manière qu'Ève a été amenée à la transgression mortelle et d'entendre un enseignement pour aujourd'hui.

Il n'y a que dans la communion avec Dieu que Sa parole peut être bien comprise. L'intelligence séparée de l'homme est un piège dans lequel Ève puis Adam sont tombés.

Si nous croyons être capables de comprendre « seuls » la parole de Dieu, nous faisons de l'homme l'interprète de la parole de Dieu par son propre jugement !

Rappelons-nous le Serpent de la Genèse ! Il pose une question (« Dieu a-t-il réellement dit ? ») que tout exégète comme tout homme peut se poser à n'importe quel sujet lorsqu'il cherche lui-même une réponse dans la Bible.

Il peut découvrir une interprétation objectivement exacte (« Vous ne

mangerez pas de tous les arbres du jardin », ce qui est juste puisqu'il ne devait éviter de manger que les fruits d'un arbre), mais néanmoins trompeuse par un regard personnel différent (Ne plus voir tous les fruits donnés par tous les autres arbres pour se concentrer sur un seul et y voir un manque).

Le récit nous montre que l'homme « *seul* » est capable de quitter la joie de ce qu'il a reçu pour la tristesse, lorsqu'il regarde négativement la même réalité.

L'objectivité, ce n'est jamais que la concordance d'un mot ou d'une phrase avec un sens que le lecteur peut donner, souvent au milieu de plusieurs autres possibles. La vérité n'est pas dans cette seule objectivité mais dans le regard de celui qui lit ou écoute, dans la relation entre celui qui parle et celui qui écoute.

Le Serpent a exploité la compréhension objective de la parole de Dieu. Oui, Dieu avait interdit de manger de « *tous* » les arbres du jardin puisque l'un d'eux était interdit.

Mais, le regard uniquement objectif ne suffit pas pour préserver l'humain de la mort d'une connaissance qui ne se trouve qu'en lui-même. Car par la seule objectivité prétendue d'une écoute personnelle, le tentateur invitait Ève à observer, à se mettre à l'écoute de la parole de Dieu, mais, en même temps à en juger par elle-même.

Mais, comment pourrions-nous faire autrement ?

C'est ici que l'Évangile résonne : « *Convertissez-vous !* »

Pour effacer jusqu'au plus profond de nous-mêmes les effets du fruit de la connaissance mangé par Adam et Ève, c'est un nouvel Adam, le Christ, qui se donne Lui-même à manger.

Son corps se fait nourriture pour atteindre tout ce que le fruit de l'Eden a pu atteindre en nous. En mangeant le corps du Christ, nous pouvons être guéris au plus profond de nous-mêmes.

« *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle* » (Jn 6, 54).

Certes, comme dans le jardin d'Eden, notre raison nous amène la même question « *Dieu a-t-il réellement dit ?* » A-t-il réellement demandé de manger son corps terrestre ?

N'est-ce pas seulement symbolique, figuré, spirituel ?

Ne suffit-il pas de croire en lui ?

Quelle importance alors qu'il ne s'agit que d'un petit morceau de pain ?

« *Ceci est mon corps* », a dit le Christ en instituant l'Eucharistie. Il s'en trouve pour dire : « *mais non, ce n'est pas réellement son corps, c'est symbolique : donc, sur le plan physique et matériel, ce n'est pas son corps* ».

Mais, faisons bien attention aux conséquences, car, de même que nous mangeons un même pain eucharistique, nous formons ensemble un même corps et c'est le corps du Christ.

Le drame de ceux qui ne peuvent recevoir le corps du Christ donné par l'Eucharistie dans lequel ils ne voient qu'un symbole, c'est qu'ils risquent de ne pas percevoir toute la réalité concrète du corps du Christ aujourd'hui.

Car si nous ne mangeons qu'un même pain spirituel, nous ne formons ensemble qu'un corps spirituel.

Or, si ce corps qu'est l'Église est le corps du Christ et si ce corps n'était que spirituel, comment chacun pourrait-il être délivré de la tyrannie de ses propres pensées jusqu'au fond de sa conscience ?

Non, ce corps, rassemblé par le successeur de Pierre, le Pape, est un corps réel, concret, terrestre, autant que spirituel, comme chaque humain. Parce que l'Église est le corps du Christ, elle est assurée non seulement de la communion avec le Père, mais aussi de la présence agissante et efficace de l'Esprit Saint.

Et ce corps n'est pas une abstraction pour des gens parfaits. Pierre était un pécheur avec des défauts que les Évangiles ne cachent pas. Mais, c'est à lui que Dieu a confié son corps qu'est l'Église et ses successeurs prolongent le ministère de Pierre jusqu'au retour du Christ.

Il y a eu des papes avec toutes sortes de défauts et qui ont parfois commis des fautes très graves. Certains ont persévéré dans des comportements particulièrement répréhensibles et parfois criminels, mais le Christ n'a jamais cessé de porter tous les péchés des hommes et de prier pour que la foi de Pierre ne défaille pas (Lc 22, 32). Lorsque des scandales éclatent, il ne faut pas l'oublier.

Les péchés restent nombreux dans l'Église. En actes, mais certainement aussi en paroles, y compris dans de multiples détails de l'enseignement, mais l'Esprit Saint veille infailliblement à l'essentiel de la foi de l'Église que les fautes de ses membres, papes ou simples fidèles, ne peuvent atteindre, car c'est une garantie que le Christ nous assure lui-même.

Il ne s'agit pas de croire en une infaillibilité des hommes, mais au Christ dont l'Église est le corps.

C'est le seul chemin de délivrance pour notre propre conscience. L'Église est pour nous comme un nouvel arbre de la connaissance du bon et du mauvais dont les fruits peuvent être regardés et même touchés, contrairement à l'interprétation erronée d'Ève, pour être ainsi partagés.

Mais, il est essentiel pour notre vie spirituelle de ne pas manger cette connaissance en faisant du fond de notre être le maître suprême. C'est dans l'Église, le corps du Christ, que nous pouvons retrouver la communion perdue dans le jardin d'Eden. C'est dans l'Église que la parole de Dieu peut être comprise dans la communion et l'amour.

C'est dans l'Église que la présence du Christ est pleinement assurée par le Magistère de Pierre entouré des successeurs des apôtres. Rien ne peut l'altérer.

C'est la communion avec Dieu dans son Église qui permet de rester fidèle au trésor intégral de la foi et qui reste, en tout temps, la meilleure

garantie pour la compréhension de l'Écriture Sainte et, dès lors, la seule possibilité pour convertir la conscience individuelle et la préserver d'être pour elle-même l'autorité suprême.

Car, sans l'Église, le Serpent reste le plus intelligent de tous et il sait observer « *objectivement* » la parole de Dieu pour tromper et pervertir.

C'est en communion avec l'Église que la conscience est délivrée de la malédiction d'être l'esclave d'elle-même.

L'Église est le corps du Christ qui en garantit la solidité de l'assemblage par des jointures et des liens jusqu'à son retour. C'est l'Incarnation et le don de l'Église qui répond au piège de la conscience individuelle que montre le péché originel.

S'agirait-il d'un asservissement par lequel chacun devrait se dissoudre en Dieu ? Non ! L'Église elle-même ne reconnaît-elle pas la liberté de chacun de pouvoir suivre, en dernier ressort, la voix de sa conscience ? « *L'homme a le droit d'agir en conscience et en liberté afin de prendre personnellement les décisions morales* » et « *L'homme ne doit pas être contraint d'agir contre sa conscience. Mais il ne doit pas être empêché non plus d'agir selon sa conscience surtout en matière religieuse* » (C.E.C., n° 1782).

Le choix de la communion, de l'amour, de la vie avec Dieu, n'est réel que s'il est libre jusqu'au plus profond de la conscience. C'est vrai aujourd'hui comme ce l'était pour Adam et Ève dans le jardin d'Eden.

La liberté de la conscience de chacun est une réalité indestructible sans laquelle il n'y a pas de vie en communion éternelle avec Dieu, ni d'amour possibles.

Cette liberté, qui demeure absolue et sans laquelle nous ne serions que des robots, nous permet cependant d'aimer et de choisir la communion avec un autre que nous-mêmes, Dieu.

C'est au cœur de cette liberté et jusqu'au plus profond de nous-mêmes que Dieu vient nous rejoindre malgré le péché originel.

« *L'amour ne fait qu'un, mais lequel ?* » pense le moqueur. Ici encore, on ne peut oublier que c'était la suggestion du Serpent dans le jardin d'Eden : faire croire que la communion n'est qu'une fusion qui anéantit un être dans un autre, que seule une connaissance séparée permettrait d'être comme des dieux, d'être pleinement parfaits.

Telle n'est pas la réalité de la vie de Dieu qui est amour et communion de toute éternité.

Et c'est parce que la vie divine elle-même est amour et communion qu'une personne autre peut y participer, que Dieu a pu nous créer capables de la partager.

Lui seul peut venir rechercher l'humain qui s'en est écarté depuis le choix originel du jardin d'Eden.

Aujourd'hui, comme hier, il n'y a qu'un seul chemin de salut : celui qui passe par la conversion. Une vraie conversion qui implique de se tourner vers le Seigneur, ce que l'homme seul, même avec l'assistance de l'Esprit Saint, est cependant incapable de faire car nécessairement il se retrouve dans la position d'être lui-même le juge suprême de tout, quand bien même il fait tous les efforts possibles pour écouter l'Esprit Saint et se soumettre à la Parole de Dieu.

La conversion de la conscience est impossible pour l'homme « *seul* ».

Il n'y a que le Christ pour venir le sauver et lui permettre cette impossible conversion en le prenant en Lui. Pas seulement en théorie, symboliquement ou spirituellement, mais en entier, avec son corps, son intelligence et sa conscience. Parce que l'homme est âme, corps et esprit.

Tant que la conscience individuelle est son propre maître suprême, l'humain est dans un état d'éloignement de Dieu, de la source de vie qui est en Dieu, qui est Dieu.

À cet égard, on a trop vu dans le choix originel un « *péché* », une « *faute* ». C'est certes exact, mais uniquement pour celui qui croit et choisit Dieu comme « *le* » Bien. On a trop facilement considéré l'arbre de la

connaissance dont le fruit ne pouvait être mangé comme un arbre d'une connaissance morale préétablie, un arbre de la connaissance « *du bien et du mal* », ce qui porte un pré-jugement moral qui ne paraît pas exact par rapport aux mots hébreux du texte original qui semblent mieux traduits par les mots « *du bon et du mauvais* » dont le sens est plus large.

Chacun doit sans cesse juger de ce qui lui paraît bon ou mauvais dans toute situation, même lorsqu'aucune considération morale n'est en cause. Vais-je me rendre dans telle ville ou telle autre, vais-je manger tel aliment ou tel autre, vais-je poser tel acte ou tel autre ? Le choix est souvent à faire entre des alternatives qui sont, a priori, aussi valables l'une que l'autre, sans choix entre un bien ou un mal.

Pour vivre par une conversion véritable, l'homme a besoin de pouvoir se tourner « *concrètement* », « *réellement* » vers Dieu pour être délivré de la corruption du choix originel en lui-même, dans son propre corps (« *corporellement* ») mais aussi jusque dans sa propre conscience (« *spirituellement* »).

N'est-ce pas pour cela que le corps du Christ reste présent parmi nous, comme il nous l'a promis, dans l'Eucharistie et dans l'Église solidement assemblée de manière indestructible par la succession apostolique de Pierre ?

L'Église est le corps dont le Christ est la tête et l'Esprit Saint y est dès lors présent et à l'œuvre, car l'Église, le Christ et l'Esprit Saint sont en interaction de manière indivisible. L'Esprit Saint agit dans l'Église et par l'Église. Bien sûr, il agit « *aussi* » dans et avec chacun des chrétiens. Mais, sans contradiction et en harmonie.

Tout chrétien a besoin « *aujourd'hui* » de pouvoir s'unir « *aujourd'hui* » au Christ incarné (« *dans un corps terrestre* »), de pouvoir se tourner aujourd'hui vers le Christ incarné, sinon il est voué à se retourner nécessairement vers lui-même comme vers un gouffre qui le tire vers la dégradation et la mort.

Pour être sauvé du péché originel et de la mort qui ont brisé la vie d'amour en harmonie et en communion avec Dieu qu'Adam et Ève

avaient reçue, le Christ vient nous rechercher dans le péché. Il est vivant et présent simultanément (comme Adam et Ève dans le jardin d'Eden) au ciel ET sur terre, dans les cieux autant que sur la terre.

Par le Baptême, qui est une grâce qu'il offre à tous les hommes dès leur naissance, il accueille notre conversion vers le Père, le Fils et l'Esprit Saint qui nous ouvre un nouvel accès à l'Eden de Dieu.

Par l'Eucharistie, le Christ nous offre, dès l'âge de raison de notre conscience individuelle, une grâce qui nous « *incorpore* » au Christ pour qu'en mangeant sa chair et en buvant son sang, nous soyons un même corps avec Lui et pour qu'ainsi, en ayant part à un même pain qui est (« *vraiment, réellement, substantiellement, concrètement...etc.* ») le corps du Christ, nous soyons un même corps (« *vraiment, réellement, substantiellement, concrètement...etc.* »): c'est l'Église, corps vivant du Christ, saint et irréprochable bien que formé d'une foule de pécheurs.

De même que des millions d'ancêtres pécheurs ont engendré le corps terrestre de Jésus-Christ qui a été fécondé dans le sein de Marie, des millions de pécheurs baptisés forment le corps du Christ qu'est l'Église.

Par l'Eucharistie, qui est le corps du Christ, nous sommes en lui, présents (« *vraiment, réellement, substantiellement, concrètement...etc.* ») dans son corps qui meurt sur la croix et qui ressuscite.

Nous nous souvenons de ce qu'il a fait il y a deux mille ans et, « *aujourd'hui* », encore et sans cesse, nous pouvons le vivre avec lui, être en lui dans sa mort et sa résurrection. L'Eucharistie est le signe et le moyen efficace pour que moi qui suis né deux mille ans plus tard, je puisse être porté sur la croix par Lui et en Lui.

Par l'institution de Pierre et des apôtres, le Christ assure la solidité et l'unité de l'assemblée de tous les chrétiens jusqu'à la fin des temps et leur permet de vivre avec une conscience tournée et convertie vers lui concrètement.

L'Église est le corps du Christ.

Cela n'affecte en rien l'entière liberté de chaque membre du corps du Christ. Chaque catholique garde l'entière liberté de sonder sans cesse la Parole de Dieu, à la lumière de la Tradition préservée par l'Esprit Saint et en communion avec le Magistère que le Christ a établi et préserve de toute défaillance. Il ne perd rien de sa liberté parce qu'il croit que sa conscience et son intelligence ne sont que des outils faillibles qui peuvent s'égarer et qui ont sans cesse besoin d'être éclairés davantage par un autre qu'elles-mêmes, par le Christ et l'Esprit Saint dans l'Église qui est le corps concret du Christ aujourd'hui.

Certains les imaginent captifs par leur l'obéissance à l'Église catholique, alors qu'en réalité, nous sommes seulement lucides sur notre propre faiblesse. En fait, il faut choisir entre trois possibilités : la conscience individuelle comme maître suprême, le relativisme absolu ou la foi dans l'Église fondée par le Christ.

L'Esprit Saint veille sans cesse sur ce corps du Christ qui porte, en tout temps, tous les baptisés et tous leurs péchés dans son corps sur la croix et dans sa résurrection.

Ce n'est pas une œuvre terminée il y a 2000 ans, comme si l'Incarnation était un fait objectif, terrestre, du passé.

Non, l'œuvre de la croix, achevée à un moment il y a deux mille ans, se poursuit concrètement aujourd'hui pour nous sauver.

Ni les péchés de Pierre et des apôtres, ni leur mort n'ont porté atteinte à la vie du Christ ressuscité dans son corps qu'est l'Église.

L'Incarnation ne s'est pas achevée il y a deux mille ans, elle continue dans le corps du Christ qu'est l'Église, rassemblée de manière indivisible dans l'unité par la succession apostolique de Pierre et des apôtres.

Prenons garde d'oublier que le Christ nous a promis d'être lui-même présent avec nous jusqu'à la fin des temps ! Prenons garde de séparer le Christ de l'Esprit Saint !

Jusqu'à son ascension, l'Esprit Saint agissait dans et par le Christ dans

son corps humain conçu dans le sein de Marie. À partir de la Pentecôte, l'Esprit Saint continue à agir dans et par le Christ dans son corps qu'est l'Église.

Dans l'éternité de Dieu, l'Incarnation ne cesse jamais. C'est un mystère qui nous plonge dans une rencontre de l'éternité et du temps.

Dans le pain eucharistique comme dans l'Église, nous voyons le Christ vivant, qui continue à porter le pécheur qui mange ce pain, dans son corps, et à le mener de la mort vers la résurrection.

Celui qui mange ce pain se retrouve avec le Christ, il fait un seul corps et un seul sang avec le Christ.

C'est pourquoi l'Église toute entière, dont tous les membres mangent son corps et boivent son sang, est son corps, parce qu'il y a un seul pain, un seul corps.

De même que le Christ, « Pierre » et « les apôtres » ne « meurent » pas. De même que, dans un corps humain naturel, les milliards de cellules qui le composent, meurent physiquement et sont remplacées physiquement par des semblables dans les mêmes fonctions, Pierre et les apôtres sont renouvelés constamment, tout au long de l'histoire, dans l'unique corps du Christ dont l'assemblage conserve la même solidité.

La Parole de Dieu et la Tradition par son corps qu'est l'Église sont ainsi inséparables.

Beaucoup regardent le pape, les évêques ainsi que le peuple catholique qui marche avec eux, et ils ne voient que des hommes pécheurs. En réalité, nous pouvons y voir le Christ vivant qui porte tous ces hommes pécheurs en lui, dans son corps vivant qu'est l'Église. Tous ces hommes et ces femmes sont sur la croix avec Lui. Mais, en Lui, ils traversent déjà la mort par sa résurrection.

Si certains ne voient pas le Christ vivant dans l'Eucharistie et dans l'Église réunie par le successeur de Pierre, comme Jésus l'a voulu, n'est-ce pas parce qu'ils n'ont pas les bonnes lunettes ?

C'est le corps du Christ ! Désolé que tant de chrétiens séparés de l'Église ne puissent pas croire que Jésus a réellement laissé à ses amis une Église visible, comme tout corps autant que spirituelle, solidement assemblée par des jointures et des liens contre lesquels ni la mort, ni les attaques du Serpent ne peuvent rien.

Mais, pour le voir, il faut convertir sa conscience afin qu'elle ne soit plus un maître mais un serviteur soumis au Christ, ce qui n'est possible aujourd'hui que si nous mangeons sa chair, si nous sommes en communion avec son corps vivant aujourd'hui dans le pain eucharistique et dans son Église rassemblée autour du successeur de Pierre.

Voici le Christ présent !

Aujourd'hui encore, il faut renoncer à vouloir suivre le tentateur qui invite toujours l'homme « *seul* » à vérifier lui-même la parole de Dieu. En réalité, elle ne se reçoit « *en vérité* » qu'en communion avec le Père, le Fils et l'Esprit.

Il ne faut pas en déduire faussement, de manière caricaturale, que le Magistère de l'Église aurait en tout et toujours « *La* » bonne interprétation. Qui peut prétendre enfermer la parole de Dieu dans « *une* » interprétation particulière ?

À l'écoute de la même et unique Parole de Dieu dont l'autorité s'impose aux dirigeants de l'Église autant qu'à tous les chrétiens, l'équilibre et la tension qui peuvent exister concrètement dans la compréhension et l'interprétation de l'Écriture, entre l'autorité de la tradition de l'Église et l'autorité de la conscience individuelle, sont à considérer avec des nuances délicates qui demandent une attention et une prudence incessantes qui se soustraient souvent aux limites trop définies ou aux affirmations trop précises.

L'Église n'a pas le « *monopole* » de la vérité. Il est faux de prétendre qu'un catholique considère que la vérité ne vient « *que* » par elle. Par l'Église, Dieu nous conduit « *vers* » la vérité « *entière* », mais Dieu n'agit pas

« *que* » par elle. En dehors de l'Église, il y a de la vérité mais elle n'est pas rassemblée intégralement en un seul corps, celui du Christ : l'Église.

Elle est le corps du Christ par lequel le Christ vit sans défaillance en communion avec l'Esprit Saint.

Nous recevons vraiment la Parole de Dieu en communion avec les autres membres du corps du Christ. Cette communion est réalisée par l'Esprit Saint dans le corps du Christ qu'est l'Église. La Parole de Dieu et la tradition de l'Église sont indivisibles. La tradition au fil des siècles, par le Magistère de l'Église, ne s'ajoute pas à la Parole de Dieu, elle est seulement le moyen par lequel la Parole nous parvient et peut être comprise.

Gardée et inspirée à l'Église par l'Esprit Saint, cette tradition, sans cesse réactualisée avec fidélité par les successeurs de Pierre, nous permet de bien comprendre la parole de Dieu, en communion avec le Christ et avec tous les membres de son corps, et nous préserve de nous perdre dans le labyrinthe des interprétations particulières.

En fin de compte, sans le magistère de l'Église et l'assistance de l'Esprit Saint qui lui est assurée par le Christ pour que la foi de Pierre « *ne défaille pas* », la libre interprétation reste inévitable en dehors de la continuité apostolique de l'Église catholique, ainsi que l'incertitude qui en résulte pour chacun en présence des nombreuses interprétations contradictoires sur beaucoup de points importants pour la foi, même si chaque chrétien peut, en conscience et en espérant suivre l'Esprit Saint, choisir de suivre tel ou tel maître chrétien, telle ou telle tradition.

Mais, sans l'autorité du Magistère du Pape et de tous les successeurs de Pierre qui l'ont précédé, chaque chrétien reste seul avec ses propres pensées comme seule autorité déterminante.

Or, aucun individu n'est à l'abri de fausses compréhensions et de fausses interprétations. La vérité du Christ ne continue pleinement que dans son corps qu'est l'Église, tel qu'il l'a établie sous l'autorité de Pierre et des apôtres, ainsi que par leur succession apostolique.

Le corps du Christ qu'est l'Église est une continuation vivante du Christ. Non, la mort n'a pas triomphé de l'Incarnation.

En fait, le chrétien catholique se soumet à l'autorité de l'Église. Il se déclare prêt à confesser toute doctrine qu'elle confesse, par le simple fait qu'elle le confesse, parce qu'il fait confiance à la promesse du Christ qui veille lui-même, par l'Esprit Saint, à ce que la foi de l'Église ne défaille pas, malgré les fautes et les erreurs des hommes, y compris les papes et les évêques. Dans l'Église catholique, le converti accepte de mortifier son propre jugement individuel pour lui préférer un jugement supérieur en communion dans le corps du Christ qu'est l'Église catholique, qui lui parle très concrètement par la bouche de son Magistère transmis par la succession apostolique de Pierre et des apôtres. C'est un acte de foi qui prolonge la conversion de tout chrétien au Christ. En cela, le catholique reste tourné (converti) vers le Christ, dans son corps qu'est l'Église. Il reste dans l'attitude d'un converti tourné vers un Autre que lui-même.

Il évite ainsi de se retrouver, à peine converti, avec une Bible de mille pages, des innombrables opinions théologiques contradictoires, et l'obligation, après s'être tourné vers le Christ, de se reconverter dans l'autre sens, de se retourner vers sa propre conscience en lui attribuant à nouveau l'autorité suprême de la connaissance du bon et du mauvais, par une attitude qui consiste évaluer toute chose à la lumière (c'est inévitable) de *son* interprétation de l'Écriture, sous prétexte qu'il a l'assistance de l'Esprit Saint dont sa conscience individuelle libre et pécheresse reste cependant seule à pouvoir déterminer ce que l'Esprit lui dit de comprendre lorsqu'il écoute la Bible.

Triste retournement ! Triste piège ramenant l'homme à lui-même et aux innombrables compréhensions contradictoires de l'Écriture Sainte, pour le chrétien qui tient sa conscience personnelle comme le juge le plus fiable pour le conduire, parce qu'il bénéficie de l'éclairage de l'Esprit Saint.

En fait, c'est comme si sa conscience n'avait pas besoin d'être convertie au Christ, comme si elle avait échappé au péché originel alors même que ce péché est précisément une attitude par laquelle Adam et Ève se sont emparés du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal et ont

avalé en eux-mêmes cette connaissance dans leur conscience.

Notre conscience a été créée bonne pour nous permettre de vivre en harmonie avec Dieu mais l'humain s'en est, hélas, séparé.

L'examen « *objectif* » de la Bible, reconnue comme parole de Dieu peut, à cet égard, s'avérer un leurre qui n'a pas changé depuis le jardin d'Eden.

Certes, la Bible est vraie et entièrement digne de confiance, mais on ne peut pas en dire autant de son lecteur humain.

Dieu a-t-il réellement dit ? C'est une belle question pour celui qui regarde l'Écriture Sainte avec les yeux du Christ, dans le corps du Christ.

Mais, c'est aussi un piège mortel pour celui qui prétend regarder et comprendre « *seul* », sans être en communion avec le Christ, dans son corps qu'est l'Église solidement rassemblée autour de Pierre et de chacun de ses successeurs.

La parole du Christ protège le trésor de la foi dans son corps vivant qu'est l'Église.

Nul n'est sage sauf Dieu seul. Seul le Christ peut parvenir miraculeusement à faire passer la vérité de l'Évangile, sans défaillance, par un peuple de pécheurs réuni en un seul corps rassemblé dans l'unité par l'Eucharistie et la succession apostolique.

Car, entre les mille pages de la Bible, et les milliards de pages de nos vies et de nos pensées qui se succèdent dans l'histoire depuis déjà plus de deux mille ans, la révélation reste à comprendre et à être reçue. L'Église du Christ nous aide sans cesse à comprendre, au cœur des questions soulevées à chaque époque, comment pouvoir entendre et comprendre la Parole de Dieu en communion au corps du Christ.

Ce n'est pas à une existence et à une compréhension individuelles que nous sommes appelés, ce n'est pas à une connaissance « *seul* » que nous sommes invités. Adam et Ève ont voulu s'emparer d'une telle connaissance et ils en sont morts.

Convertissez-vous, car le Royaume des cieux est tout proche ! Cette conversion au Christ doit le tourner tout entier vers le Christ, vers un autre que lui-même. Tout entier, y compris sa conscience.

Sa conscience blessée et obscurcie par le péché originel a aussi besoin de conversion et il est dramatique, pour celui qui s'est converti au Christ, de se retourner, de se reconverter, ensuite vers lui-même pour donner à sa propre conscience la valeur d'une référence suprême.

Il se retrouve à ne plus lire dans la Bible que sa propre interprétation et à faire de sa propre conscience le juge de toutes les autres interprétations. C'est le péché originel qui s'y retrouve.

Il bénéficie certes de l'assistance et de la lumière de l'Esprit Saint, mais celles-ci ne lui parviennent qu'à travers le filtre inconverti de sa propre conscience et le voile de son intelligence pécheresse. Ce filtre et ce voile, infiniment variés selon les individus, se manifestent dans les innombrables variétés des interprétations et des compréhensions.

Et entre les mille opinions différentes que l'on trouve, notamment, dans les innombrables communautés protestantes, comment savoir où est la vérité ?

Vous espérez la trouver dans votre conscience personnelle ? Mais comment pouvez-vous la croire plus fiable ou plus certaine que celle de votre voisin qui a une opinion différente ?

Dans cette impasse, le Christ nous ouvre un autre chemin : « *J'ai prié pour que ta foi ne défaille pas et sur ce roc je bâtirai mon Église* » (Mt 16, 18 et Lc 22, 32). Telle est la promesse de Jésus à Pierre.

Sans cette promesse de l'infaillibilité de l'Église pour l'essentiel de la foi, nous serions chacun voué à notre seule conscience personnelle. La foi de l'Église peut alors être ressentie comme une opinion parmi beaucoup d'autres entre lesquelles chaque conscience individuelle ne peut choisir que dans la solitude au milieu des mille feux qui l'entourent.

Mais, le Christ ne nous a pas laissés seuls. Après sa résurrection, et par l'envoi de l'Esprit Saint, il a établi une Église aussi concrète et visible que son corps incarné dans le sein de la Vierge Marie.

L'Église est le corps vivant du Christ conduit par Pierre et ses successeurs sans défaillance, par l'Esprit Saint.

Certes, les fautes et les erreurs ont pu être nombreuses. Elles continuent à être portées par le corps du Christ qu'est l'Église, mais, soyons en sûrs, l'Évangile continue à être transmis dans toute son intégrité de génération en génération par Pierre et ses successeurs, conformément à la promesse du Christ et parce que l'Église est le corps du Christ.

Cependant, ne cherchons pas « *trop* » cette vérité dans la précision des mots ou dans les détails. Le vrai est toujours bien au-delà des mots qui tentent de l'exprimer.

L'infaillibilité, proclamée par le Concile Vatican I, a fait l'objet de subtiles précisions très limitatives qui montrent qu'il faut se garder de tout excès. Les mots des hommes sont toujours insuffisants pour exprimer la réalité de Dieu.

À cet égard, le Pape est le garant et le moyen concret de l'infaillibilité du Magistère de l'Église fondée par le Christ, par lequel le Christ lui-même préserve son église concrète (incarnée, charnelle) de l'erreur.

Il ne s'agit pas ici de nier tous les possibles errements intellectuels des êtres humains qui forment l'Église, en ce compris le Pape et les évêques. Mais, l'essentiel ou tout ce qui importe pour notre vie est préservé dans cette institution humaine et divine qu'est l'Église. Cette église fondée sur Pierre et les apôtres, continuée par leurs successeurs.

Le Pape peut, comme tout autre homme pécheur, commettre des erreurs, y compris doctrinales. Chacun sait que l'infaillibilité du Pape est très strictement considérée par le Magistère et ne couvre pas n'importe quelle parole du Pape, à n'importe quel moment.

Mais, ce qui compte, c'est la communion au corps du Christ, c'est

regarder avec les yeux du Christ dans son corps qu'est l'Église. Le Magistère ne nie ni notre conscience, ni notre intelligence, mais il nous propose des lunettes qui nous permettent de voir plus clair que ce que nous permet notre conscience individuelle dont la vue est troublée depuis le péché originel.

Et ces lunettes qui permettent à notre conscience de voir plus clair par les yeux de l'Église, qui est le corps du Christ, augmentent aussi la clarté pour notre intelligence, mais chacun sait qu'il doit rester tourné vers le Christ, converti au Christ, car ni l'éclairage de l'Esprit Saint, ni les lunettes du Magistère, ne font disparaître les faiblesses et les incompétences de l'intelligence terrestre.

Nous n'avancions pas par la seule grâce et la seule miséricorde de Dieu, comme s'il n'y avait pas eu d'Incarnation ou comme si l'Incarnation avait pris fin, car cette grâce et cette miséricorde se sont incarnées en Jésus-Christ et cette Incarnation se prolonge dans et par son corps qu'est l'Église qu'il a édifiée pour tous les siècles sur la foi de Pierre et de ses successeurs.

16. Le nouvel Adam éclaire et ouvre l'horizon

En incarnant sa propre personne éternelle dans une créature semblable, par un fait historique extraordinaire bien concret, le Christ, nouvel Adam, nous révèle et nous montre lui-même ce que fut le fait historique extraordinaire de la création d'Adam et Ève : une réalité historique et spirituelle.

Le Christ a refait pour nous le même chemin, mais sans le péché qui a rompu l'harmonie avec Dieu.

Pour comprendre ce qu'était la situation d'Adam, il nous suffit de regarder le Christ. Il est le vrai fils d'Adam. Le fils sans le péché qu'Adam n'a pas eu. Vrai Dieu mais aussi vrai homme.

À cet égard, les formules théologiques sont souvent délicates lorsqu'elles tentent de dissocier ce qui concerne le Christ vrai Dieu et vrai homme.

Tant St Jean que St Paul nous renvoient au début de la Genèse : le premier jour, Dieu crée la lumière par Sa parole. C'est déjà une première incarnation du Christ dans la création. Le Christ est déjà la Parole du Père qui dit « *que la lumière soit* » et St Jean nous montre que le Christ est déjà aussi la lumière du premier jour qui va éclairer toutes choses dans les cieux et sur la terre.

De ce point de vue, le Verbe paraît à la fois la Parole même du Père qui crée toutes choses et la « *logique* », le « *Logos* » de toute la création, son principe essentiel, son « *logiciel* » fondamental. Le Verbe est ainsi à la fois présent éternellement dans le Père qui parle et la lumière créée du premier jour.

Cette lumière qui éclaire toute la création des cieux et de la terre, c'est déjà le Logos ou le Verbe, c'est la lumière que le monde ne reçoit pas, c'est le Christ.

La Parole de Dieu qui crée dès le premier jour, c'est déjà le Christ qui s'exprime par le Père et qui fait toutes choses.

Le verbe, la parole, le logos, la lumière : chacun de ces mots indique le Christ qui se fait chair.

Mais, puisque le Verbe « *se fait* » chair, on peut comprendre qu'il est présent « *avant* » de se faire chair.

Avant l'Incarnation du Christ lors de l'Annonciation, le Verbe est déjà présent. Le Verbe est en Dieu éternellement, avant même la création du monde. Le Verbe est Dieu.

Mais, dans chacun des mots Logos, Parole, Verbe ou Lumière, le Christ semble cependant être déjà Lui-même créature et St Paul nous précise même qu'Il est le premier né de toute créature (Col 1, 15), alors qu'il est vrai Dieu de toute éternité.

C'est par le Fils éternel que tout a été fait.

Le Père et le Fils, unis par l'Esprit Saint, sont indissociables dans l'éternité.

Il semble, dès lors, aussi impossible de dissocier le Verbe éternel du Verbe créé que de tenter de dissocier le Christ vrai Dieu du Christ vrai homme.

Ne sommes-nous pas toujours entraînés à tort, dans nos raisonnements, vers de vaines dissociations du Christ essayant vainement de distinguer sa divinité et son humanité ?

Nous comprenons bien qu'il s'est fait homme lorsque Marie est devenue enceinte.

Mais, nous avons beaucoup plus difficile à comprendre que c'est par Lui que tout a été fait depuis le premier jour de la création.

Et beaucoup plus difficile encore à comprendre qu'il est présent de toute

éternité.

Le Christ ne surgit pas dans le monde comme un étranger lors de son Incarnation à Nazareth. Il est déjà dans le monde dès le premier jour de la création. Plus encore, Il est déjà avec le Père et l'Esprit de toute éternité. Mais, Dieu s'est fait homme. En tout, il a agi pleinement en vrai homme, sans cesser d'être vrai Dieu. Jésus n'était ni un surhomme, ni un dieu déguisé en homme que nous devrions regarder comme différent de nous. Il nous était en tout semblable sauf le péché, semblable au premier Adam avant le péché originel.

Jésus a revécu ce qu'Adam et Ève ont vécu en premier.

À cet égard, on peut s'interroger sur l'humanité pleinement assumée par Dieu. En tant que Jésus possède une nature divine avait-il une conscience humaine « *claire* » (c'est-à-dire exprimable par des mots) dès sa naissance ? Avait-il, dès sa naissance, une conscience « *rationnelle* » claire (au sens d'une capacité de réflexions avec des mots de sa langue maternelle dans une pensée intérieure) ? Jésus bébé pouvait-il dire et se dire (avec des mots) Fils de Dieu ?

Il semble que la réponse est non. En fait, le Christ, vrai Dieu, s'est vraiment fait homme, un vrai homme, par son incarnation. Comme chacun de nous, sa conscience terrestre n'était d'abord que celle de tout humain selon son état de croissance, même si sa conscience « *spirituelle* » (les mots sont de notre intelligence et sont absolument incapables d'exprimer avec justesse la réalité tout autre dont il s'agit) était et n'a jamais cessé d'être celle de Dieu.

Avait-il, dès son plus jeune âge, une conscience « *immédiate* » qui n'a pas besoin du développement du langage pour être « *profonde* », une conscience « *intuitive* » dirions-nous selon nos mots humains ? Une conscience « *spirituelle* », du cœur, de l'esprit ?

Ici, il semble que la réponse est oui parce que, comme tout homme dès sa conception, il avait un esprit qui pouvait entendre la voix de Dieu sans être obscurci par le péché originel.

Lors de l'Annonciation, Dieu s'est créé une âme d'enfant. Quelle lumière sur la perfection de notre création digne de Dieu ! Nous sommes si parfaitement ses enfants, avec une vie tellement semblable à la Sienne, qu'il peut Lui-même partager notre vie. Il vient se faire lui-même créature nouvelle parmi nous pour nous montrer toute la merveille de notre propre création. Toute la discrétion de sa propre venue éclaire la discrétion de notre propre création en ce monde. Mais aussi, son immense beauté au-delà des choses visibles.

La discrétion de l'Annonciation devient ainsi elle-même surplus de lumière.

Vrai homme, le Christ n'était pas Dieu déguisé en homme en tout différent de nous sauf l'apparence corporelle.

Il est le vrai fils de l'homme, l'homme véritable tel qu'il a été créé. Nous ne sommes pas les enfants d'Adam tel qu'il a été créé, mais les descendants d'Adam blessés par son péché originel. Le seul véritable fils d'Adam tel que Dieu l'a créé, le fils de l'homme, le premier fils de ce premier homme créé par Dieu, c'est le Christ, en tout semblable à nous sauf le péché.

Mais, même avec une conscience spirituelle présente dès sa conception, la nature humaine du Christ n'était pas, par elle-même, dans l'Eden (la « *réalité spirituelle* », le « *paradis* », les « *cieux* ») du seul fait de sa nature divine. Adam et Ève, créés à l'image de Dieu, n'étaient pas dans l'Eden du seul fait de leur nature capable de partager la vie de Dieu. Ils ont été mis dans l'Eden (Gn 2, 8). Le Christ, devenu homme, a vécu ce même chemin.

Le cerveau terrestre de Jésus, sa parole faite de mots, toute sa réalité terrestre, avaient encore besoin, malgré sa nature divine, d'être « *mis* », « *plongés* » dans l'Eden, la « *réalité spirituelle* ». Aucun mot n'est correct ou suffisant pour l'exprimer.

Avant son baptême, Jésus, semblable à nous en tout sauf le péché, a appris, dans sa compréhension humaine terrestre, de Marie, de Joseph, d'Élisabeth, de Zacharie, de Jean le Baptiste, qui Il était. Il a appris à

savoir, par son intelligence humaine, qu'Il était le Fils de Dieu.

Mais, il fallait encore un baptême. Il fallait encore que l'Esprit Saint pénètre l'humanité du Christ. Il fallait encore que l'humanité du Christ pénètre dans le sanctuaire divin, dans l'Eden.

Il fallait encore que le fils de l'homme, dans sa réalité terrestre humaine, soit reconnu par le Père, accueilli dans l'Eden, que sa conscience terrestre d'homme entre dans la réalité de Dieu.

Jésus est le premier homme à être rentré dans l'Eden depuis le péché. Il n'y est pas entré par la puissance de sa nature divine, mais par un chemin d'homme.

Il était vraiment un homme. Ce n'est pas parce que sa conscience divine était déjà présente de toute éternité que son intelligence et sa conscience d'homme étaient par nature dans la communion divine. Il s'est incarné pour refaire le chemin de tout homme

C'est une réalité très profonde pour mieux comprendre notre propre humanité. Dieu a vraiment créé quelque chose en dehors de Lui, ex nihilo. L'humain créé à son image est invité à entrer dans sa communion éternelle d'amour. Mais, il y a bien un acte à accomplir, un événement distinct, une nouvelle naissance.

Le Christ lui-même nous le montre. Sa conscience d'humain, même éclairée magnifiquement comme elle a dû l'être par Marie et quelques autres, devait encore entrer dans une autre réalité, entrer dans le Royaume des cieux, le Royaume de Dieu.

De même que, lors de la création d'Adam et Ève, l'humain a été « *mis* » dans l'Eden de Dieu, dans un jardin terrestre « *planté dans* » l'Eden de Dieu, l'humanité de Jésus, y compris sa conscience terrestre, a été baptisée, plongée dans l'Eden dans laquelle sa nature divine n'a jamais cessé d'être.

La nature humaine du Christ a aussi dû être mise dans l'Eden. N'est-ce pas ce qui s'est réalisé lors de son baptême dans les eaux du Jourdain ?

Lorsque le Christ a été baptisé (après l'avoir voulu lui-même !), c'est à ce moment seulement que les cieux s'ouvrirent et que l'Esprit descendit sur Jésus. C'est à ce moment qu'une parole, faite de mots terrestres, s'est fait entendre du Père.

Par son baptême, Jésus, vrai Dieu et vrai homme, a fait entrer son humanité, son intelligence, son esprit, sa parole en mots humains, dans l'Eden de Dieu, dans lequel il vit de toute éternité, et il a fait ainsi rentrer l'humanité dans le jardin d'Eden dont elle est chassée depuis le péché originel.

Par son baptême, sa conscience humaine a été plongée dans la réalité spirituelle, a été mise en harmonie avec sa conscience divine. Par son baptême, sa conscience biologique et spirituelle a été plongée et élevée à hauteur de sa conscience divine.

Immédiatement après son baptême, la conscience humaine de Jésus apparaît plongée dans la communion spirituelle de Dieu, mais elle a aussi été confrontée ensuite au tentateur et à la tentation, comme l'ont été Adam et Ève.

La tentation du Christ dans le désert nous permet de comprendre un peu mieux ce qu'a été la tentation d'Adam et Ève, le fruit attirant et interdit qui en est l'image.

Mais, là où la première humanité a échoué, le Christ a franchi l'épreuve.

Les mots nous dépassent et s'avèrent radicalement insuffisants. Mais, les faits nous éclairent. À partir de son baptême, les paroles que le cerveau et la bouche du Christ vont exprimer autant que les actes qu'il va accomplir seront désormais dans une harmonie divine inimaginable pour nous. Celle qui était offerte à Adam et Ève dans le jardin d'Eden et que le Christ vient restaurer.

Pour le Christ, comme pour tout humain, son intelligence terrestre et même sa conscience terrestre, au plus profond de ses capacités terrestres, étaient encore, avant son baptême, incapables de partager et d'être pleinement unis à la vie de Dieu, à sa propre vie divine de Fils de Dieu.

Il aurait certes pu agir en tout de manière miraculeuse, comme le lui permettait sa nature divine, mais il s'en est dépouillé volontairement jusqu'à la mort, car, en tout, il a voulu agir par sa nature humaine.

Il a été plongé dans l'eau du baptême pour recevoir l'Esprit qui est descendu dans son humanité « *comme une colombe* », suivant ainsi un chemin semblable à l'humain créé à l'image de Dieu lorsqu'il fut plongé dans le jardin d'Eden.

Par tous ses miracles réalisés après ce baptême, le Christ n'a-t-il pas ensuite montré toute la puissance concrète que l'humain avait reçue dans le jardin d'Eden ? Tous les miracles du Christ relatés par les Évangiles ne nous montrent-ils pas tout ce que l'humain aurait pu réaliser de la même manière lorsqu'il était dans le jardin d'Eden et qu'il pourrait toujours réaliser sans le péché ?

Dans le jardin d'Eden, la mort n'avait aucun pouvoir. La résurrection du Christ nous montre que l'humain créé à l'image de Dieu n'était pas soumis à la mort dans le jardin d'Eden.

Mais, pour Jésus, comme pour tout autre homme saint, aucun miracle ne se réalise en dehors de la communion avec Dieu. Tout miracle du Christ ou d'un saint, comme toute action bonne, ne se réalise qu'en communion avec Dieu et par son intervention.

Ce n'est pas parce qu'il est Dieu que le Christ a fait des miracles. Il n'a pas fait semblant d'être un homme alors qu'en réalité, sa nature divine lui aurait fait exercer des pouvoirs extraordinaires qu'un homme n'aurait pas reçus lors de sa création.

La vérité est beaucoup plus simple. L'homme a été créé pour ordonner la création, maîtriser les lois naturelles et la mort physique qui renouvelle toute chose dans la création.

Le Christ, en tout semblable à nous sauf le péché, nous a dit et montré tout ce qu'un homme, un vrai, un fils d'Adam et Ève, peut faire en ce monde : déplacer les montagnes, changer l'eau en vin, guérir toute

maladie, ressusciter les morts, multiplier les pains, marcher sur l'eau, arrêter le vent et la tempête, faire voir et entendre, et surtout vaincre la mort, les limites du temps et de l'espace.

Pourquoi avons-nous tant de difficulté à notre époque à croire que Dieu a créé un tel homme par une longue filiation biologique alors que le Christ lui-même s'est incarné dans une filiation biologique ? Lui vrai Dieu est devenu vrai homme en naissant d'une femme qui n'était pas Dieu, dans un peuple de créatures terrestres. Pourquoi tant de réticence à admettre que, de même que Marie qui n'était pas Dieu a engendré physiquement Dieu en son sein, un ancêtre biologique non humain, d'une nature animale produite par l'évolution et des mutations, a pu faire naître physiquement, au sein d'un groupe d'êtres pré-humains, un être nouveau façonné par Dieu à son image et à sa ressemblance, un humain tel que nous, tel que le Christ ?

Bien plus que la Genèse, c'est le Christ qu'il faut regarder pour comprendre ce qu'est vraiment un homme, ce qu'est notre divine vocation, la réalité concrète de la création.

Non, ce n'est pas parce que « *Jésus était pleinement homme ET pleinement Dieu* » qu'il opérait des miracles « *à ce titre* ». Il pouvait obtenir tous les miracles de son Père du seul fait qu'il était « *pleinement homme* ». C'est très important, pour notre compréhension de l'Incarnation, d'admettre que le Christ s'est vraiment dépouillé de sa puissance divine. Il n'était pas mi-homme, mi-dieu, utilisant, dans un corps d'homme, la puissance de sa nature divine d'une manière non humaine. Il a, au contraire, montré et manifesté ce qu'est vraiment l'homme créé à l'image de Dieu. Sans péché et en communion avec le Père, tout lui était possible en ce monde matériel dans sa vie d'homme. Il nous a révélé ce qu'est vraiment un homme et quelle puissance Dieu lui a conféré.

Ces observations montrent à quel point il est important de méditer à ce qu'est réellement la création car c'est bien notre foi dans le Christ incarné qui est profondément impliquée.

Le péché originel fut spirituel, mais les effets s'étendent à la réalité corporelle et matérielle. Pour prendre un exemple, vous aviez une

machine contrôlée par un logiciel et vous enlevez le logiciel. Il est évident que la machine va dysfonctionner non à cause de ses défauts propres, ni parce qu'elle a subi un changement quelconque, mais simplement et directement parce qu'elle n'est plus dirigée par le logiciel adéquat.

Il en est de même du corps et du monde matériel créés pour être développés en harmonie avec la vie divine. L'homme qui devait en être le logiciel principal pour y assurer l'ordre et la vie éternelle a coupé le fil d'alimentation qui le reliait à la source de la vie. Il subit aujourd'hui les désordres et la mort naturelle comme des effets de cette rupture.

Car, la réalité matérielle n'est qu'une partie d'une réalité infiniment plus vaste. Ce n'est que la réalité que notre être naturel peut apercevoir. Dans le jardin d'Eden, Adam et Ève vivaient dans la réalité « *spirituelle* », l'Eden, de Dieu. Et, simultanément, dans la réalité terrestre bien concrète. Adam était créé pour dominer et gouverner toute la nature avec toute la puissance que la communion avec son Créateur lui permettait.

Il pouvait éviter la souffrance et la mort au lieu de leur être soumis.

Il nous est impossible d'imaginer ce que le monde serait devenu sans le péché au lieu de se développer de manière désordonnée parce que l'homme n'y tient pas sa place.

Il y a, en effet, une loi majeure de fonctionnement de toute la création qui a changé, c'est le rôle spirituel de l'homme. L'homme devait influencer dans toute la création par son action spirituelle en communion avec Dieu.

Désormais, depuis le péché originel, le monde continue à exister mais uniquement par l'effet de ses lois naturelles qu'on peut qualifier de secondaires. Toutes pouvaient opérer autrement sous le contrôle d'Adam et Ève.

Nous avons difficile à mesurer l'ampleur de cette différence entre la vie dans le monde prélapsaire (avant le péché originel) et celle dans le monde postlapsaire (après le péché originel).

C'est le Christ que nous l'indique et nous le montre. N'oublions pas que

son identité préférée dans l'Évangile, c'est celle de « *filis de l'homme* ». Adam et Ève, les premiers hommes créés, n'ont pas eu d'enfant avant le péché. Dans toute leur descendance, leur premier fils conçu sans le péché originel, c'est Jésus. Il est le premier vrai fils d'Adam, vrai fils de l'homme tel que Dieu l'a créé sans le péché, sans la blessure causée à sa nature même par le péché.

Que nous dit-il ? Si nous avons une foi même aussi petite que la plus petite des graines, nous dirions à cette montagne : « *déplace-toi et elle le ferait !* » (Mt 17, 20).

La foi qui est amour, attachement, fidélité, confiance, est une attitude et une communion qui étaient possibles pour Adam et Ève au moment de leur création.

Ce que l'homme aurait pu et dû faire dans la création s'il était resté en communion avec Dieu, nous avons les plus grandes difficultés à l'imaginer, mais le Christ nous le montre : se faire obéir des animaux, marcher sur l'eau, transformer les éléments (de l'eau en vin), multiplier des éléments matériels (multiplication des pains), guérir les maladies, refaire fonctionner des corps handicapés, ressusciter les morts (comme la fille de Jaïre ou Lazare), arrêter le vent et la tempête, dessécher un arbre, supprimer les plaies d'un lépreux, connaître la présence d'une pièce d'argent dans un poisson nageant dans l'eau, réparer instantanément une coupure subie, arrêter un flux de sang, etc.

Tout est possible à celui qui croit, à celui qui est en communion avec Dieu.

Ce qui fait difficulté, c'est d'admettre que l'homme en communion avec Dieu peut tout sans le péché. Il semble difficile d'admettre la perfection de la création d'Adam et Ève.

Et, pourtant, Dieu nous a créés vraiment capables de partager Sa vie.

Mais, invités à vivre en communion d'amour, Adam et Ève ont aussi reçu la liberté sans laquelle il n'y a pas d'amour possible.

Ce n'est que le péché originel qui nous fait subir les misères du monde.

L'homme que nous voyons aujourd'hui n'est plus exactement comme l'homme créé. Il a perdu la communion spirituelle avec Dieu qui atteint profondément sa capacité de gouverner le monde, ce qui le soumet aux lois de la nature physique, et notamment à la souffrance et à la mort. Il a toujours le même corps qu'Adam, mais le péché originel l'a privé d'une intelligence, d'une force et d'une possibilité d'interaction dans toute la création.

La perfection originelle et les pouvoirs qu'Adam et Ève avaient avant le péché originel étaient liés à leur communion avec Dieu. Par cette communion, Dieu lui-même pouvait agir à travers l'humanité coopérante.

Sans le péché, Adam et Ève auraient pu continuer à agir en communion avec la volonté de leur Créateur, de même que la puissance que Jésus a manifestée par ses miracles a toujours été liée à la volonté du Père, à sa communion avec son Père.

Lui aussi se réfère à son Père, à la communion divine, après un miracle : « *Je te rends grâce de ce que tu m'as exaucé. Pour moi, je sais que tu m'exauces toujours* » (Jn 11, 41). Jésus n'agit pas « *seul* » mais en communion spirituelle avec son Père.

À cet égard, croire, par une division de sa double nature de vrai Dieu et de vrai homme, que les miracles de Jésus s'expliqueraient par sa nature divine, ne serait-ce pas non seulement une erreur, mais une profonde atteinte à son humanité, à son incarnation ?

Jésus n'était pas Dieu habillé en homme. Il est vraiment un homme, un vrai fils d'Adam, le fils de l'homme en tout semblable sans le péché.

Même dans ses miracles, Jésus est vraiment semblable à nous en tout, sauf le péché.

Pour accomplir ses miracles que nous racontent les évangiles et faire franchir à l'humanité la barrière du mal et de la mort, Jésus n'a pas fait usage de pouvoirs divins dont nous serions privés en tant qu'hommes.

Certes, Jésus est Dieu. Adam n'est qu'une créature.

C'est parce qu'il est la deuxième personne de la Trinité et par l'Immaculée Conception de sa mère qui lui a transmis son humanité que Jésus échappe au péché originel, bien qu'il soit aussi un descendant d'Adam. De ce point de vue, on peut dire que les miracles viennent de ce fait.

Mais, n'oublions pas que le monde matériel a été créé par Dieu et que Dieu peut, dès lors, bien sûr, y agir comme Créateur. C'est lui qui l'a fait. Il en connaît tous les secrets de fonctionnement. Cependant, il a voulu donner à l'homme un pouvoir de maîtrise de cette création. « *Soumettez-la* » (Gn 1, 28). Rien ne permet de penser qu'Adam et Ève auraient reçu un pouvoir incomplet, moindre que celui que Jésus a montré, même si, certes, il s'agit ici de ce qui est possible pour l'homme en communion spirituelle avec Dieu.

Cette communion était évidemment présente en Jésus, mais cette communion avec la volonté de son Père ne contredit en rien son humanité.

Il est vraiment un nouvel Adam, le vrai fils de l'homme tel qu'il a été créé, un homme semblable à nous en tout sauf le péché, tout en étant aussi vrai Dieu.

Bien sûr, nous ne sommes que des créatures. Nous sommes invités à participer à une communion divine qui nous précède. Dans la création, tout nous vient par prérogative divine.

À cet égard, la notion de miracles rend la comparaison difficile entre la situation de l'humain avant et après le péché originel. Le miracle est, en effet, une action qui rompt les enchaînements naturels du monde présent qui échappent au contrôle de l'homme à cause de son éloignement de la volonté de Dieu.

« *En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire* » (Jn 15, 5) ! Tout nous vient par la communion à Dieu.

Parler de « *miracles* » avant le péché originel ne paraît pas, dès lors, tout à fait adapté. Le miracle est un signe de notre salut dans ce monde marqué par le péché. Le miracle est un signe qui nous ouvre à une réalité autre que celle que nous connaissons par notre science, mais sous l'effet du péché originel.

Dans le jardin d'Eden, la notion de miracle n'a guère de sens. Dieu crée et donne. Tout y est pour que l'homme soit en communion avec Dieu et puisse dire comme le Christ : « *je sais que tu m'exauces toujours* » (Jn 11, 41) parce que « *je suis venu pour faire ta volonté* » (Héb. 10, 9).

Avant et sans le péché originel, l'homme pouvait avoir la même volonté que Jésus d'être toujours en communion avec Dieu, dans le désir de vivre de la communion qui lui était offerte.

Adam et Ève n'étaient pas soumis aux lois matérielles, ni, notamment, à la douleur et à la mort, comme Jésus l'a manifesté de multiples manières. C'est, au contraire, la nature qui leur était soumise.

Certes, dans la nature, ils « *pouvaient* » se blesser, souffrir et mourir. C'est bien pour cela que Dieu les a avertis d'éviter un comportement qui pouvait causer la mort. En communion avec Dieu, ils pouvaient, par contre, vivre en franchissant tous les obstacles et toutes les difficultés corporelles.

En effet, dans sa communion avec Dieu, l'homme créé disposait de dons préternaturels qui lui permettaient de vaincre toute contrariété par rapport à une vie et un développement harmonieux avec Dieu et donc toute forme de mal.

Avant le péché originel, une chute ou une coupure étaient possibles, mais l'homme créé pouvait y remédier avec Dieu tant physiquement que psychologiquement. Il n'en subissait aucun mal, il n'en mourrait pas.

17. Le précaire dans la création

Comment concilier une création divine concrète dans l'histoire avec les désordres naturels dans la création ? Dieu aurait-il créé un monde désordonné avant de créer l'humanité ? Faut-il renoncer à toute cohérence entre un Dieu qui crée un monde « *bon* » et tous les désordres douloureux que nous observons et qui font partie des lois naturelles sans lesquelles, en fait, nous n'aurions pu y apparaître avec un corps tel que le nôtre.

Dans la nature créée, les formes sont éphémères et les éléments chimiques qui composent toutes choses et tous les corps des plantes, des animaux comme des humains, retournent sans cesse à la « *poussière* » d'où elles sont reprises dans le corps d'autres êtres ou dans d'autres matières.

*« Mais pourquoi Dieu n'a-t-il pas créé un monde aussi parfait qu'aucun mal ne puisse y exister ? Selon sa puissance infinie, Dieu pourrait toujours créer quelque chose de meilleur (cf. S. Thomas d'A., s. th. 1, 25, 6). Cependant dans sa sagesse et sa bonté infinies, Dieu a voulu librement créer un monde " en état de voie " vers sa perfection ultime. Ce devenir comporte, dans le dessein de Dieu, avec l'apparition de certains êtres, la disparition d'autres, avec le plus parfait aussi le moins parfait, avec les constructions de la nature aussi les destructions. Avec le bien physique **existe donc aussi le mal physique**, aussi longtemps que la création n'a pas atteint sa perfection » (C.E.C., n° 301).*

Même le péché originel nous est raconté avec un fruit qui est déjà une transformation par un arbre. Avant le péché, les plantes étaient déjà données en nourriture. Les feuilles tombaient et les fruits poussaient. Les semences tombaient en terre, y pourrissaient pour en faire surgir des plantes nouvelles ou des arbres nouveaux n'ayant qu'une existence éphémère avant que d'autres surgissent de leurs semences.

Ne devons-nous pas éviter de porter un regard d'ordre moral sur les phénomènes naturels même lorsqu'ils heurtent notre sensibilité parce

que les animaux sont réellement « *autres* » que nous et que nous sommes réellement « *autres* » qu'eux, ce qui ne nous empêche pas de ressentir de l'affection, ni d'avoir du respect pour les animaux et pour toute la nature créée par Dieu ?

Sous l'effet du péché originel qui nous a séparés de la communion d'amour en harmonie avec Dieu, notre regard sur la création est blessé et fausse nos perceptions.

Toute la « *cruauté* » qui peut « *me* » paraître dans la préhistoire me semble certes un mystère mais elle ne met pas en doute la bonté du monde créé par Dieu.

Tant les « *souffrances* » que les « *violences* » des animaux sont des faits naturels.

Le chat n'est pas coupable, ni cruel, lorsqu'il croque la souris. Un chien agressif n'est pas « *méchant* », au sens moral humain du terme. Il n'y a pas de responsabilité morale, ni de faute, sans conscience libre.

Certes, sans le péché, comme le Christ, l'homme sans péché, nous le montre, Adam et Ève en communion avec Dieu pouvaient apaiser tout trouble dans la création à leur gré. Et le lion et l'agneau pourront paître ensemble dans le Royaume des Cieux.

Nous savons que ce monde que l'homme devait diriger et développer en harmonie avec son Créateur vit aujourd'hui dans « *les douleurs d'un enfantement qui dure encore* » (Rm 8, 22).

Sans le péché, il n'y avait que des renouvellements et des transformations physiques, mais pas de destruction de l'œuvre de Dieu.

La réalité physique de la mort (dans le sens de la cessation d'une forme vivante, végétale ou animale) fait partie de la nature créée. Pour que la terre produise du blé, il faut que le grain meure et pourrisse dans le sol. Pour que la terre produise des vivants, lors du troisième « *jour* » de la création, bien avant l'apparition des humains, il a fallu nécessairement que les éléments chimiques de la « *poussière* » de la terre « *meurent* »

physiquement à de multiples reprises pour se transformer de multiples fois jusqu'à produire le corps des vivants.

Lorsque l'eau est changée en vin, l'eau ne « *meurt* » pas mais elle est transformée en vin.

Lorsqu'une feuille tombe et se transforme en poussière, elle ne « *meurt* » pas, mais les éléments qui formaient cette feuille se transforment et sont réintégrés dans le sol, puis dans d'autres plantes, voire dans des cellules corporelles d'animaux ou d'humains.

La « *mort physique* » d'une feuille qui tombe ou d'un animal qui cesse de respirer n'est pas la « *mort* » subie qui est entrée dans le monde par le péché originel. La « *mort* » qui entre dans le monde par la faute de l'humain, ce n'est pas la loi biologique du renouvellement constant des choses matérielles. Ce qui est entré dans le monde par le péché, c'est la domination de la mort, c'est la mort qui détruit la création parce que l'homme n'y assure pas son rôle.

Le renouvellement de toutes choses par une succession de naissances, de reproductions et de morts n'est pas en soi un mal dans la création. Au contraire, ces phénomènes naturels en font partie. Ils font partie du monde bon créé par Dieu. La mort concernait aussi le corps de l'homme créé, mais il n'y était pas soumis. Il a reçu à sa création une faculté de dominer la mort, de la franchir.

Ce qui a été changé par le péché originel, c'est que l'humain a été « *soumis* » à la mort. Il a cessé de pouvoir dominer le monde et c'est désormais la mort qui, au contraire, domine la création séparée de Dieu. Désormais, la création est livrée à la « *servitude* » de la corruption.

La Genèse ne dit pas qu'Adam est « *devenu* » mortel, ni que son corps physique aurait été immortel par nature, indépendamment de sa réalité spirituelle, de sa création à l'image de Dieu. Le Catéchisme constate, au contraire, que « *la mort corporelle est naturelle* » (C.E.C., n° 1006).

Toutes les créatures des premiers jours de la Création, cités dans le premier chapitre de la Genèse, sont des réalités précaires dont l'existence

est temporaire par nature. L'arbre ne peut pousser que si la semence d'un arbre antérieur tombe en terre et se décompose pour former un arbre nouveau. Le fruit de l'arbre doit se décomposer pour être assimilé comme nourriture. Rien ne dit dans la Genèse que les plantes, les poissons, les oiseaux ou les animaux auraient été créés dans une nature perpétuelle immuable sans connaître le renouvellement naturel permanent de toutes choses. Dans la nature créée, le corps d'Adam était précaire (« *mortel* » physiquement), comme toute autre créature terrestre.

La nourriture d'Adam et Ève, que Dieu leur indique avant le péché originel, confirme que leur corps était précaire comme tout dans la nature, car un corps terrestre immortel, non précaire, n'aurait pas eu besoin de se nourrir d'une herbe terrestre.

Mais, comme le dit le Catéchisme : Adam ne « devait pas » mourir (C.E.C., n° 376) et « *Bien que l'homme possédât une nature mortelle, Dieu ne le destinait pas à mourir* » (C.E.C., n° 1008). C'est exactement cela ! Une nature mortelle (même avant le péché) mais une destinée, une vocation, à ne pas mourir.

La mort n'était pas, pour lui, une nécessité ni physique, ni spirituelle. Mais, dès sa création, Dieu le prévient qu'il « *peut* » mourir si...

Et s'il « *peut* » mourir, c'est bien parce qu'il est « *mortel* », sinon il lui aurait été impossible de mourir.

Et cette mort pouvait le frapper dans sa double réalité corporelle et spirituelle.

Dans sa réalité spirituelle, parce que la vie de Dieu est amour et communion, parce que la vie spirituelle venue de Dieu est une réalité divine qui ne peut vivre qu'en Dieu. Nous sommes des fruits divins qui, une fois détachés de l'arbre, ne peuvent que se décomposer.

Mais, la mort pouvait aussi frapper Adam dans sa réalité corporelle parce que sa nature corporelle était précaire comme celle de toute autre créature corporelle. Ce n'est qu'en communion avec son Créateur, que la mort lui était soumise. L'humain en communion avec Dieu pouvait

empêcher que la précarité de la nature, qui lui était entièrement soumise, devienne une mort implacable. La mort est entrée dans le monde confié à l'humain quand il a perdu la communion avec Dieu qui lui donnait tout pouvoir sur la précarité de la nature. À cet égard, le dialogue cale souvent sur le mot « *mort* » ou « *mortel* ».

Beaucoup confondent la réalité physique de la cessation d'une créature naturelle précaire et la mort causée par le péché originel. Cette absence de distinction bloque la compréhension du fait que la soumission à la mort n'est que la conséquence du péché.

Cette réalité n'a cependant cessé de nourrir la foi de l'Église comme le montrent les dogmes récents de l'Immaculée Conception et de l'Assomption de la Sainte Vierge que l'Église a pu mettre en lumière, après de nombreux siècles, sur la base de la méditation des Écritures, de la Tradition, et des réalités historiques concrètes.

À cet égard, pour ce qui concerne le péché originel et la mort, on peut dire ceci :

1. Adam et Ève ont été créés (conçus) sans péché. De même, la Sainte Vierge a été conçue sans péché (immaculée).
2. Le corps naturel d'Adam et Ève était mortel. De même, le corps terrestre de la Sainte Vierge et celui de son divin Fils étaient naturellement mortels.
3. Marie, préservée du péché (c'est son Immaculée Conception), n'a, dès lors, pas été soumise à la mort, mais a pu faire passer son corps dans une réalité autre sans mourir (c'est son Assomption). Elle était physiquement mortelle, mais elle n'a pas subi la mort physique et la mort physique n'a eu aucun pouvoir sur elle.

Adam et Ève, dont le corps physique était aussi mortel dans la nature, ont coupé leur communion avec Dieu (c'est le péché originel) et ont perdu leur harmonie avec la nature qu'ils avaient en communion avec Dieu. À partir de ce moment, ils n'ont plus été capables de dominer leur fin naturelle précaire et ont dû subir physiquement leur mort.

Bien que, comme Adam et Ève, comme la Sainte Vierge Marie, le corps terrestre de Jésus était naturellement précaire et physiquement mortel,

Jésus-Christ sans péché, n'était pas, dans cette condition originaire du premier Adam, davantage soumis à la mort physique. C'est volontairement, et non par nécessité (car il avait tout pouvoir sur son corps mortel) qu'il a choisi de se soumettre à la mort physique et de la vaincre par une résurrection (plutôt que de l'écarter dans la réalité terrestre comme il l'a fait pour Lazare ou de la franchir par une ascension comme sa mère) au bénéfice de toute l'humanité.

Avant le péché, notre corps n'était pas « *soumis* » à la mort car, en communion avec Dieu, toute la création était soumise à l'humain et l'humain était le maître de toute « *mort* » physique. Même si nous ne pouvons guère le comprendre.

Sans le péché, l'homme n'aurait pas été soumis à la corruption mais aurait maîtrisé pleinement le renouvellement physique des créatures.

Son corps n'aurait jamais connu la corruption que nous subissons à cause du péché.

Sans le péché, les réalités physiques du corps et de toute la création sont entièrement soumises à Dieu et aux humains en communion avec Lui. Les miracles et la résurrection du Christ nous montrent combien cette soumission peut dépasser tout ce que nous pouvons imaginer.

Adam et Ève n'étaient pas soumis à la mortalité physique naturelle de leurs corps. Par le péché, la mort n'est pas entrée dans le monde naturel, mais la mort est entrée dans l'humanité parce que, privés de la communion avec Dieu qui donne la vie, Adam et Ève sont devenus dépendants de leurs corps mortels.

C'est toute la création qui est actuellement soumise à la mort parce que l'homme qui devait en être le maître n'y tient pas son rôle.

Dire que le corps des humains était physiquement « *mortel* » avant le péché originel n'avait pas d'importance sans le péché puisque l'humain en communion avec Dieu pouvait sans cesse empêcher toute mort.

De même, les mouvements dans la nature créée, leurs variations et leurs

combinaisons ne sont pas davantage un mal dans la création. Avant la création de l'homme, il y avait des tremblements de terre, des tsunamis, des ouragans, des espèces végétales et animales plus fortes qui supprimaient et remplaçaient des plus faibles, des animaux plus forts qui se nourrissaient du corps d'animaux moins robustes à qui ils enlevaient la vie, etc. Il n'y a là aucun mal réel, mais simplement des réalités naturelles, un « *mal physique* ». Au moment de sa création, l'homme en communion avec Dieu et créé à son image a reçu une vie spirituelle qui lui permettait de dominer ces phénomènes d'une manière que nous ne pouvons que difficilement imaginer.

À cet égard, que savons-nous des liens concrets qui subsistent entre Dieu et sa création ? Entre la réalité que notre cerveau (notre science) peut observer et la réalité qui échappe à ses observations, des liens et des interactions sont possibles. Qui peut prétendre qu'il n'y a pas d'interférences entre la réalité que nous pouvons connaître et la réalité que nous ne pouvons pas connaître avec notre cerveau terrestre ? Quel cerveau peut prétendre exclure toute possibilité d'exception aux règles naturelles qu'il connaît.

Les récits de la vie de Jésus de Nazareth nous montrent de multiples signes d'une domination et d'une maîtrise des règles normales de la nature : ces règles ne sont pas absolues et Jésus présente en lui un pouvoir supérieur.

Le Christ nous montre que ce pouvoir n'est pas seulement une réalité autre avec laquelle il peut agir de manière extraordinaire, au-delà des réalités que notre science peut connaître, mais que ce pouvoir vient de quelqu'un.

Il nous révèle que Dieu est présent au-delà de la réalité que notre cerveau peut connaître mais aussi qu'il peut agir dans notre réalité.

Ici, l'incroyant s'arrête, mais notre cerveau comme le sien peut encore comprendre l'explication de la foi chrétienne, même s'il la rejette.

Dieu a fait notre cerveau et la réalité que notre cerveau peut connaître.

Dieu a aussi fait davantage. Il a créé des semblables avec lesquels il peut nouer une relation et partager sa vie.

Toute la puissance extraordinaire manifestée par Jésus, qui s'est montré plus fort que toute maladie, toute souffrance et toute mort, Dieu l'a donnée à ces semblables qu'il a créés.

Jésus n'est pas un homme extraordinaire. C'est un humain en tout semblable à nous.

Mais, avec une particularité : il a vécu en parfaite entente avec Dieu.

Dans l'histoire de ce monde, avant de venir lui-même dans notre réalité, Dieu a créé un couple formé par un homme et une femme en tout semblables à Jésus, avec un même pouvoir sur toute la nature et, notamment, sur toute souffrance et sur la mort.

Mais, et c'est un immense « *Mais* », toute cette réalité naturelle dans laquelle nous vivons, provient de Dieu et est dans une réalité plus vaste avec des liens que nous ne pouvons imaginer parce que notre cerveau nous ramène toujours à la seule réalité limitée que nous pouvons connaître avec ce cerveau.

Il n'y a qu'en Dieu et avec Dieu que cette réalité concrète que notre cerveau connaît peut être maîtrisée et que cette réalité concrète peut vivre de manière harmonieuse et heureuse, parce que cette réalité n'existe, jusque dans ses lois les plus profondes, que dans la réalité plus vaste de Dieu.

Le couple créé il y a quelques milliers d'années à l'image de Dieu a brisé son entente avec son Créateur et blessé le cœur de sa propre vie.

Nous avons tous hérité de leur capacité de vivre avec Dieu éternellement et de maîtriser le monde en parfaite entente avec Dieu, mais la rupture qui s'est produite, le péché originel, a blessé la vie que nous avons reçue et le contrôle de toute la réalité qui nous entoure.

Nous voici devant la réponse dérangeante mais simple de la foi devant

toute souffrance, toute catastrophe, toute mort.

Ce n'est pas le monde qui est mauvais, ni les événements douloureux qui se produisent dans l'histoire. C'est nous. Simplement nous. Le péché originel qui blesse la vie que nous avons reçue nous empêche de dominer ce monde de sorte que nous n'ayons à y subir ni souffrance, ni mort.

Il n'y a qu'un seul chemin pour guérir cette situation, c'est celui de Jésus de Nazareth. Il restaure l'homme créé dans la communion de Dieu, il restaure son pouvoir originel sur la création et le délivre de toute mort.

Et ce chemin nouveau est un chemin d'amour, de communion. Il n'y en a pas d'autre.

Mais, l'amour ne peut exister que dans la liberté. Y compris la liberté de rejeter cet amour.

Soyons certains que si Dieu pouvait venir guérir directement toute souffrance sans toucher à notre capacité d'aimer, à la liberté qu'elle implique, à la vie qui en dépend, Il le ferait toujours et immédiatement.

Notre point de vue ne voit les souffrances du monde présent qu'avec les limites de notre cerveau. Il nous est quasi impossible de comprendre comment un péché originel, qui subsiste dans le cœur de chaque humain, peut causer tant de mal.

Il n'y a cependant pas d'autre cause que notre péché originel, pas d'autre guérison que celle que nous propose le Christ.

Nous faisons partie d'une réalité plus vaste que celle de notre monde.

Sans un lien correct avec toute cette réalité dans laquelle Dieu est, rien ne subsiste correctement.

Ce lien n'existe pas automatiquement dans la réalité de la nature, car sinon nous ne serions que des robots sans liberté, ni capacité d'aimer.

Un humain, aussi intelligent et sensible qu'il puisse être, même avec les plus grandes capacités philosophiques ou artistiques que lui permet son cerveau qui s'est développé au fil de milliards d'années, n'a aucun moyen terrestre de dépasser les limites de la nature dont il fait partie.

Quand donc les nombreux croyants d'aujourd'hui qui ne parviennent plus à imaginer une existence réelle d'Adam et Eve dans l'histoire, redécouvriront-ils ce qu'a été l'extraordinaire création à l'image de Dieu qui s'est produite il y a quelques milliers d'années ?

Depuis longtemps, dans la préhistoire, existent des liens affectifs, des structures sociales, des chefs, des connaissances. Les êtres existant pouvaient déjà percevoir des réalités abstraites, mais tant qu'il n'y avait que des êtres naturels vivant dans les limites de la nature, cette nature ne leur donnait pas encore par elle-même une vie à l'image de celle de Dieu, une vie éternelle.

Comme toute autre réalité de notre nature, toute existence y est précaire et est sans cesse remplacée par d'autres. Dans la nature, la vie humaine n'a pas de durée moins limitée que celle des animaux ou des plantes.

Mais, un jour, à un moment de notre histoire concrète, la nature est parvenue là où Dieu l'a menée. Un moment où Dieu a créé un être nouveau à son image pour diriger, développer et féconder cette nature en parfaite entente avec Lui.

On a cru longtemps que le corps naturel de cet être nouveau a été créé soudainement en un instant. Mais, en fait, ni la Bible, ni la foi de l'Église ne l'affirment. Une telle instantanéité corporelle n'est pas un dogme et ne l'a jamais été. Elle n'a été défendue que par des pensées humaines qui se sont formées jadis pour essayer d'expliquer la création selon des connaissances actuellement dépassées.

Il ne faut pas oublier que, plusieurs siècles avant Darwin, dans la question 91 de sa Somme Théologique, St Thomas rappelle déjà que : « *St Augustin dit que l'homme a été fait quant au corps, parmi les œuvres des six jours, selon les raisons causales que Dieu inséra dans la création corporelle ... Donc le corps fut produit par une vertu créée, et non immédiatement par*

Dieu... ».

St Augustin relevait déjà que « *l'homme a été formé de la terre comme le reste des animaux* » (De la Genèse au sens littéral, L. VI, 22) et qu'« *Il serait par trop naïf de s'imaginer que Dieu forma l'homme du limon de la terre en le pétrissant avec des doigts : l'Écriture eût-elle employé cette expression, nous devrions croire que l'écrivain sacré s'est servi d'une métaphore* » (id., 20).

Aujourd'hui, nous pouvons croire, à la lumière des connaissances modernes, que le corps de ces êtres nouveaux créés à l'image de Dieu a été façonné par des générations successives pendant des milliards d'années. Tous ces êtres précaires, qui se sont succédés dans la nature pour façonner notre corps actuel jusqu'à la création des premiers êtres humains à l'image de Dieu, n'avaient pas de durée moins précaire que celle des animaux ou des plantes.

Entre la poussière des éléments de la terre et notre corps actuel, nous pouvons désormais imaginer plus aisément une longue histoire qu'un acte instantané. Nous pouvons nous entendre avec les athées sur cette connaissance.

Mais, Dieu est intervenu deux fois pour y mettre du divin.

Une première fois, pour faire deux homos sapiens, un homme et une femme, à son image, capables de partager éternellement sa vie et de développer le monde en harmonie avec Lui. Parmi les homos sapiens, il a créé des homos *capax Dei*, des âmes immortelles.

Une seconde fois, après une rupture de cette vie nouvelle par le premier couple qui l'avait reçue et dont nous provenons tous, pour se faire Lui-même un homo sapiens semblable au premier Adam afin de restaurer pour toute l'humanité la vie brisée, de la délivrer de toute souffrance et de la mort.

Toute la création est dans les douleurs de l'enfantement parce qu'elle est privée de l'homme qui devait la gouverner et la développer.

Le projet était tout autre : « *emplissez la terre et soumettez-là ; dominez sur*

les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et tous les animaux qui rampent sur la terre ». (Gn 1, 28) ?

En communion avec Dieu, dans le jardin d'Eden, Adam et Ève avaient la maîtrise de toutes choses sur la terre et ne pouvaient en subir aucun mal. Exactement, comme le Fils de l'homme dans l'Évangile lorsqu'il a fait cesser la tempête.

Le Psaume 8 l'exprime si bien : *« Qu'est donc le mortel, que tu t'en souviennes, le fils d'Adam, que tu le veuilles visiter. A peine le fis-tu moindre qu'un dieu ; tu le couronnes de gloire et de beauté pour qu'il domine sur l'œuvre de tes mains ; tout fut mis par toi sous ses pieds, brebis et bœufs, tous ensemble, et même les bêtes des champs, l'oiseau du ciel et les poissons de la mer »*.

Le mal physique est un mal pour nous dans le monde parce que l'homme n'y tient pas sa place. Il a reçu pour mission de dominer la création et de la développer. Sa rupture avec son Créateur l'empêche actuellement de tenir ce rôle.

Les miracles et la résurrection du Christ nous manifestent un peu ce qu'aurait pu être et faire un homme sans péché.

Le corps du Christ a connu la mort physique. Le corps naturel du premier Adam avait les mêmes caractéristiques précaires que toute la nature créée, y compris la « mortalité » physique de tous les êtres précaires qui se succèdent, en ce monde, depuis des milliards d'années.

Néanmoins, sans le péché originel, Adam et Ève n'auraient pas été soumis à cette mort physique, mais auraient pu, en communion avec Dieu et comme le Christ, la franchir soit temporairement, dans la nature précaire, comme Jésus l'a fait lorsqu'il a ressuscité la fille de Jaïre ou Lazare, soit, de manière plus transcendante, comme Jésus l'a manifesté dans sa résurrection, par une transformation de son corps naturel en un corps glorieux qui dépasse nos perceptions terrestres.

Il serait vain de penser que, sans le péché originel, il n'y aurait eu ni tremblement de terre de niveau 9, ni tsunami avec des vagues de dix mètres de hauteur, ni les immenses souffrances qui les suivent, mais

nous devons penser avec désolation que sans le péché qui est le nôtre, nous aurions pu dominer ces éléments naturels et éviter qu'ils nous causent un mal et une souffrance quelconques.

Rien ne permet d'affirmer que le sol aurait été modifié, ni que n'importe quoi dans la nature créée aurait été modifiée à cause du péché originel.

Le sol y est désormais maudit parce que l'homme n'assume pas le rôle qui aurait dû être le sien. Le sol est maudit parce que l'homme en a perdu le contrôle, mais non parce que Dieu ne lui aurait jamais donné ce contrôle.

En rompant leur communion avec Dieu, Adam et Ève ont fait de la simple précarité naturelle de leur vie biologique, sur laquelle ils avaient reçu la maîtrise en harmonie avec leur Créateur, une mort infranchissable pour eux.

La malédiction de la mort, c'est la soumission à la mort que l'humain subit depuis le péché originel. Ce n'est pas la négation des réalités physiques de la nature créée par Dieu, mais l'effet de la perte de notre communion avec Dieu.

Les réalités physiques ont été créées par Dieu et, à chaque étape, le Créateur bénit sa création et déclare que c'est bon. Si le grain ne meurt, il n'y a pas de fruit. Aucune vie humaine n'existerait sur la terre sans le renouvellement incessant qui est dans la nature depuis les origines.

La création est bonne dans toutes ses réalités physiques sans lesquelles nous ne pourrions vivre.

La « *soumission* » et la « *servitude* » c'est la réalité de l'humain qui ne vit plus dans l'harmonie avec Dieu. C'est une malédiction non seulement pour lui-même mais aussi pour toute la nature qui est dans la douleur de l'enfantement parce que l'humain n'y assure pas l'ordre et l'harmonie en communion avec son Créateur qui lui a confié le soin de gouverner et de développer le monde.

Alors, devant chaque drame sur cette terre qui nous fait pleurer, pensons

que si Dieu ne l'a pas empêché, c'est uniquement parce que nous l'avons empêché. Pensons que cette souffrance n'existe qu'à cause de notre péché originel. Pensons que si Dieu avait pu l'empêcher sans nous causer un mal plus grand encore que nous ne comprenons pas, il l'aurait certainement fait. Pensons que, sans notre péché originel qui nous sépare de Dieu, nous aurions nous-mêmes pu l'empêcher et développer ce monde en harmonie avec notre Créateur dans une vie d'amour à l'abri de toute souffrance.

Ce monde est dans les douleurs d'un enfantement qui dure encore, mais le Christ est notre espérance.

Aujourd'hui, l'homme en a perdu le contrôle, ce qui fait exister le mal physique pour lui, en ce sens que des réalités physiques peuvent désormais lui causer du mal, de la souffrance.

Dans ce contexte, la résurrection du Christ, en tout semblable à nous mais sans le péché qui rompt la communion avec Dieu, nous révèle une restauration de la possibilité de ne pas devoir subir la mort qui avait été donnée à l'homme créé.

La résurrection, c'est cependant tout à fait nouveau pour l'homme pécheur. Car, ici, il y a bien plus qu'au moment de la création de l'homme. Adam a reçu sa qualité ontologique immédiatement par la création même de Dieu. Par la résurrection du Christ, il y a bien plus encore. L'homme, qui était soumis à la mort par l'effet de son choix originel, reçoit une qualité ontologique qui n'est plus seulement donnée avant tout choix libre personnel, comme lors de la création, mais qui est désormais offerte au-delà même de ce premier choix et avec l'expérience que chaque humain a pu en faire, dans des conditions lui permettant de recevoir à nouveau lui-même librement, par le moyen de la grâce, de la foi et de l'amour, ce que Dieu lui avait déjà donné par son propre acte Créateur mais que l'homme a perdu.

18. Quand et où ?

Adam et Ève : Où en est-on dans l'histoire concrète ?

Nous avons la foi de l'Église, le récit de la Genèse, et les connaissances de la science moderne.

Il y a des convictions qui font partie de la foi et que la science ne peut contredire : Dieu a créé, dans la réalité terrestre autant que dans la réalité spirituelle, un être radicalement nouveau à son image, une âme immortelle capable de partager éternellement sa vie divine, en façonnant dans l'histoire concrète du monde un premier couple dont nous provenons tous.

Ce premier couple a brisé sa communion avec Dieu et n'a transmis à sa descendance qu'une vie blessée, privée de cette communion avec Dieu, soumise à la souffrance et à la mort.

Où et quand cela s'est-il produit ?

Nous ne pouvons que constater que ni la foi de l'Église, ni le récit de la Genèse, ni la science ne peuvent nous éclairer avec précision et certitude. Il y a certes des lieux et des durées dans le récit de la Genèse, mais rien ne permet de distinguer clairement ce qui est réel ou symbolique, ni le sens exact des unités de mesure utilisées, ni le caractère complet des indications données.

La prudence la plus grande s'impose et ce qui peut être imaginé reste incertain.

Il y a de grandes pistes de réflexion.

Certains imaginent que le premier couple aurait été créé hors du temps et de l'espace et que c'est aussi hors du temps et de l'espace que la faute originelle aurait été commise. Selon cette opinion, tout était déjà arrivé

lors du Big Bang. La création de l'homme précéderait le Big Bang.

L'homme actuel serait l'apparition dans le temps de l'homme créé.

On ne saurait ni quand, ni comment. Il serait vain d'imaginer un couple originel unique dans le temps de l'histoire concrète. Le mal serait dans le monde dès le Big Bang. Dieu seul saurait à partir de quand, dans l'histoire concrète, auraient existé des âmes immortelles.

Les conséquences théologiques de cette opinion ne sont pas négligeables. D'abord, il en résulterait que le monde et ses lois seraient marqués par le péché originel dès leur origine, dès le Big Bang. Le concret n'existerait aujourd'hui que déformé ou blessé par le péché. La nature serait ainsi mauvaise en elle-même car le monde concret actuel serait lui-même un produit du péché.

Le Christ ne serait pas un nouvel Adam semblable au premier Adam dans la réalité historique. Le premier Adam serait hors du temps alors que le Christ est dans le temps.

L'Église devra, tôt ou tard, préciser ce qu'il peut y avoir de vrai ou de faux dans cette approche très répandue.

Elle contient au moins une part de vrai car il n'est certes pas correct de limiter la création à ce que nous pouvons en connaître dans le temps et dans l'espace que mesure notre cerveau.

Se limiter à décrire et à comprendre nos origines selon ce que notre cerveau peut en dire serait certainement erroné. La réalité de la création ne peut pas être enfermée dans le temps et l'espace qui ne sont que des instruments de mesure de notre cerveau terrestre qui n'a pas, naturellement, accès à ce qui est au-delà de sa portée.

Mais, la foi de l'Église n'a-t-elle pas toujours été attachée à une création historique bien concrète ?

Certes, les six jours du récit de la Genèse ne sont pas de la durée de nos jours de 24 heures et ce récit est largement imagé.

L'Église n'exclut pas les connaissances actuelles de la science même si des réserves et de la prudence sont nécessaires à bien des égards.

Il semble, au contraire, raisonnable et même nécessaire de relire et de comprendre la foi de l'Église et le récit de la Genèse en tenant compte de ces connaissances qui ont particulièrement augmenté au cours des deux derniers siècles, depuis Darwin.

À cet égard, l'historicité d'Adam et Ève pose beaucoup de questions, mais elles ne sont pas sans réponses possibles.

L'absence d'historicité pose, au contraire, une contradiction insurmontable pour la foi.

En effet, nous sommes des âmes immortelles et ce qui est immortel ne peut pas devenir immortel progressivement. On ne peut pas être de plus en plus immortel depuis le Big Bang. Il est impossible d'être immortel un peu ou dans une mesure limitée. L'immortalité ne peut devenir présente dans une réalité mortelle que de manière instantanée, immédiate.

On peut décrire l'apparition de la vie biologique, des premiers êtres animés, puis l'apparition successive sur la terre, de primates, puis d'hominidés au cerveau de plus en plus développé jusqu'à l'apparition de l'homo sapiens. Impossible, par contre, d'envisager l'apparition progressive d'une âme immortelle dans ce contexte historique.

Ce n'est pas la réalité des objets, des planètes, des plantes ou des animaux. Les créatures naturelles vivantes n'ont qu'une existence temporaire durant leur vie biologique qui provient d'évolutions et de mutations.

Il n'y avait pas d'âme immortelle au temps des dinosaures. Il y en a aujourd'hui.

Un dinosaure ou un primate de la préhistoire n'a pas pu engendrer naturellement une âme immortelle.

Sauf pour ceux qui nient l'immortalité de l'âme humaine ou, au contraire, qui prétendent que tous les animaux auraient la même immortalité spirituelle que les humains, la réalité historique d'une création des âmes immortelles par Dieu est incontournable.

Et comme chacun de nous tient sa propre âme immortelle de ses parents, il nous faut nécessairement constater qu'en remontant notre généalogie, nous devons normalement remonter à un couple de parents à l'origine de cette vie transmise.

Dans la chaîne ininterrompue des couples mortels de notre généalogie biologique qui se sont succédé depuis l'apparition du vivant sur la terre, seule une création divine a pu faire advenir une âme immortelle.

Mais, ce que l'Incarnation du Christ nous montre, c'est que, si le Fils éternel de Dieu a pu s'incarner lui-même dans une chair naturelle et une lignée biologique, il ne faut pas s'étonner que Dieu ait pu engendrer d'autres fils et filles dans une chair naturelle provenant, comme pour le Christ, d'une lignée biologique.

Nous sommes des créatures instantanées de Dieu, mais notre corps a pu être façonné par des processus évolutifs.

Dans ces conditions, Adam et Ève sont les premiers homos *capax Dei* capables de partager la vie éternelle de Dieu, les premières âmes immortelles. Pas nécessairement les premiers homos sapiens, ni même nécessairement les premiers homos *religiosus*.

La question du « *quand* » et du « *où* » a donc toute sa pertinence dans la réalité historique.

Le corps humain est formé et existe selon des règles naturelles semblables à celles des animaux, des plantes et de toute la nature.

Rien ne permet plus de penser concrètement que ce corps, tel qu'il est actuellement, serait issu directement et instantanément d'un acte divin à un moment de l'histoire concrète.

Il n'est plus davantage possible, selon les connaissances actuelles, de contester que l'homo sapiens vit depuis des dizaines de milliers d'années, qu'il provient d'hominidés et de primates ayant vécu il y a des millions d'années, et même d'une évolution d'êtres plus élémentaires encore ayant vécu il y a des centaines de millions, voire des milliards d'années.

À cet égard, il est difficile de contester qu'il n'y avait pas d'humains au moment du Big Bang, ni il y a un milliard d'années. Alors, depuis quand y a-t-il eu une créature capable de vivre éternellement avec Dieu ?

La création d'une âme immortelle dans l'histoire concrète n'est pas un fruit naturel de la nature, ni de l'évolution des créatures depuis le Big Bang.

À un moment, l'action créatrice de Dieu a façonné à son image un premier couple d'humains dans une espèce vivant déjà dans la nature. Dieu a créé sur la terre bien concrète des êtres radicalement nouveaux capables de vivre en communion avec Lui, de développer le monde en communion harmonieuse avec Lui, mais avec un corps naturel provenant de cette nature.

Le corps d'Adam et Ève a été façonné par une longue histoire biologique qui a abouti à leur conception physique dans le sein de leur mère biologique. Leur création, celle de leur âme spirituelle, de leur personne immortelle, fut l'événement majeur de l'histoire du monde avant l'Incarnation du Christ lui-même dans des conditions très semblables.

Est-ce incroyable ? N'est-ce pas moins difficile à croire cependant que l'Incarnation de Dieu lui-même ? Si Dieu a pu se créer un corps et une âme d'humain pour Lui-même dans le sein de la Vierge Marie, en recevant ce corps d'une femme terrestre déjà créée provenant d'une longue lignée d'ancêtres, en quoi serait-il incroyable qu'il ait fait d'abord de même en créant un premier couple originel avec des corps issus d'êtres terrestres déjà créés ?

Une âme immortelle créée dans un corps tiré de la nature, est-ce plus extraordinaire que Dieu lui-même venant vivre dans un corps tiré de la nature ?

La question « *quand et où ?* » ne doit pas nous tromper. Elle vise certes un moment et un endroit de notre réalité terrestre. Mais, l'homme est terrestre « *et* » spirituel.

La création d'Adam et Ève, dans le cours de l'histoire de la réalité terrestre, fut une création spirituelle. Un souffle spirituel divin dans la chair naturelle a créé un être nouveau. Cette création spirituelle a pu avoir des effets dans la réalité naturelle, et, notamment, dans le fonctionnement et les capacités de notre cerveau naturel. Mais, la nouveauté n'est pas à chercher dans la nature que Dieu avait déjà créée, mais dans l'effet produit par un souffle spirituel divin qui, dans une nature mortelle, a créé des êtres nouveaux capables de participer à la réalité spirituelle divine, de partager éternellement la vie de Dieu.

Le jardin d'Eden nous décrit de manière imagée ce que fut la naissance spirituelle d'Adam et Ève. Par une rencontre amoureuse dans l'Eden de Dieu. Ce fut un événement spirituel, mais il s'est bien produit dans la réalité historique.

On pourra peut-être répondre un jour à la question bien concrète du « *quand et où ?* », car la création d'Adam et Ève n'est pas différente, dans la réalité historique, de la création de chacun de leurs descendants, ni de l'Incarnation du Christ. Elle se produit dans l'histoire concrète.

Adam et Ève ont été conçus simultanément dans la réalité biologique et dans la réalité spirituelle. Leur âme immortelle a été conçue par un souffle spirituel dans la réalité terrestre. À un moment et à un endroit bien concrets dans l'histoire réelle.

Mais, ils ont aussi été créés dans la réalité spirituelle de Dieu. Le souffle de Dieu qui les a créés en a fait des enfants du Créateur capables de vivre de la vie même de Dieu, de participer à sa vie.

Ne cherchons donc pas dans la seule réalité terrestre les faits que nous relate la Genèse. Mais, ne cherchons pas davantage à exclure de la Genèse la réalité historique indissociable de la réalité spirituelle. Nous sommes faits de corps et d'esprit.

Notre conception est un moment situé environ neuf mois avant notre naissance. Cette conception est un fait biologique.

Le « *fait* » spirituel est simultané car l'esprit tracé dans notre corps par le souffle spirituel Créateur se trouve dans ce corps et se transmet par ce corps, de génération en génération. À cet égard, aucune dissociation ne peut exister entre la réalité spirituelle et la réalité biologique ou terrestre.

Au moment de la conception biologique il y a aussi, simultanément, une conception spirituelle.

Au moment de notre conception, nous sommes conçus tant dans la réalité terrestre que dans la réalité spirituelle, notre nature indissociablement terrestre et spirituelle est conçue simultanément et indivisiblement.

Mais, on peut, dès lors, se demander, par rapport à la création d'Adam et Ève dans le temps, s'il n'est pas contradictoire d'admettre une distinction, dans le cours général du temps, entre le terrestre et le spirituel, avec, d'abord du terrestre (l'espèce biologique des homos sapiens provenant de longs processus évolutifs) puis, ensuite et donc sans simultanéité, du spirituel créé à un moment ultérieur.

Nous touchons là au cœur de ce qu'est la création de l'humanité.

Adam et Ève n'existaient pas avant leur conception. C'est une action de Dieu, un « *souffle* » spirituel divin qui les a créés au premier instant de leur création matérielle, corporelle.

Aucune séparation du corps et de l'esprit n'est concevable au moment de cette création. Leur personne humaine, leur âme humaine, est précisément le produit d'un souffle spirituel dans un corps, selon la définition toujours valable de la Genèse. Cela reste vrai pour chacun de nous, comme ce fut vrai aussi pour l'Incarnation du Christ, vrai Dieu et vrai homme dès le premier instant de sa conception dans le sein de la Vierge Marie.

Il y avait uniquement une femme humaine en Palestine, et, dans son corps, à un moment et à un endroit, un être tout autre, le Fils de Dieu, s'est fait homme. Un être nouveau, vrai Dieu et vrai homme, est advenu dans l'histoire concrète.

Cette Incarnation du nouvel Adam qu'est le Christ éclaire la création d'Adam et Ève.

À un moment « *T* », l'évolution était à un stade « *X* ».

S'il n'y a pas de création d'une âme immortelle à un moment « *T* », dites-moi comment cette âme immortelle pourrait surgir de la nature ? Pouvez-vous imaginer une âme progressivement immortelle ?

Certes, le cerveau naturel a pu acquérir progressivement des capacités esthétiques, des capacités affectives, des capacités d'abstraction, des capacités de concevoir des réalités au-delà de lui-même, et même la possibilité d'une survie ou d'un dieu.

Cette possibilité ne peut être exclue avec précision.

Il y a des *homos religiosus* très anciens.

Mais, s'agit-il pour autant déjà d'êtres créés à l'image de Dieu, d'« *homos capax Dei* », créés enfants de Dieu capables de partager éternellement la vie de Dieu ?

Demain, la science et la génétique pourraient amener des animaux, voire des machines, à des capacités inimaginables aujourd'hui.

Mais, la vie spirituelle immortelle qui vient de Dieu ne pourra jamais être construite par l'homme.

La nature peut produire un hominidé et en développer les capacités terrestres, y compris les capacités d'abstraction ainsi que les capacités intellectuelles et esthétiques, mais la nature ne peut sortir d'elle-même.

Seul Dieu a pu créer en nous une vie qui est au-delà de notre vie

naturelle.

Par la création, à l'image de Dieu, d'un homme et d'une femme partageant sa vie, mais aussi la vie de la réalité terrestre, Dieu a créé un être nouveau, inouï, capable de partager éternellement sa vie d'amour.

Il y a lieu, à cet égard, d'éviter les pièges d'un littéralisme excessif mais aussi les pièges d'un rejet excessif de l'historicité.

Oui, le jardin d'Eden avait un emplacement géographique réel, localisable. Car, en effet, dans la réalité d'une histoire concrète, Adam et Ève vivaient nécessairement quelque part sur la terre au moment où ils ont commis le péché originel.

Cet endroit semble situé par la Genèse dans le sud-est de l'Irak et de l'ancienne Mésopotamie, dans le pays de Sumer où l'écriture est apparue il y a environ cinq à six mille ans et d'où Abraham est issu.

Certes, la Bible ne cite jamais ni Sumer, ni les Sumériens.

Le mot « *Sumer* », actuellement retenu par les linguistes, les archéologues et les historiens, semble se référer au mot akkadien « *Shumeru* » par lequel les Akkadiens nommaient le pays qui, au sud de la région d'Akkad, s'étendait de Babylone jusqu'au golfe Persique. Cela n'a rien de mythique : c'est une région bien précise au sud-est de Bagdad où coulent le Tigre et l'Euphrate.

Sumer et Akkad formaient ensemble la Basse Mésopotamie unifiée, vers 2340 avant Jésus-Christ, dans l'empire d'Akkad, un territoire que la Genèse nomme « *pays de Schinear* » (Gn 10, 10) ou « *Chaldée* », sans distinguer clairement sa partie nord (Akkad) de sa partie sud (Sumer).

Selon le récit biblique, la famille d'Abraham quitte Ur en Chaldée (Gn 11, 31).

Le premier livre de la Bible, le livre de la Genèse, apparaît d'abord ainsi comme l'histoire, depuis leurs origines, d'une famille de Sumériens exilés en Égypte, des descendants d'Abraham, Isaac et Jacob. Sumer, c'est

le début.

Selon la Genèse, le premier couple humain semble avoir vécu dans l'Eden sumérien, là où confluaient dans un seul fleuve (nommé actuellement le Chatt-el-Arab) quatre fleuves qui semblent être le Wadi el Batin (actuellement asséché depuis près de 4000 ans), le Karkheh et le Karoun (actuellement distincts), le Tigre et l'Euphrate.

Aujourd'hui encore, à *Al Qurnah*, située à la confluence du Tigre et de l'Euphrate, un arbre commémore depuis des siècles l'arbre de la connaissance qui se trouvait dans le jardin d'Eden.

Mais, attention, si l'endroit où Adam et Ève vivaient sur la terre pouvait être localisé un jour de manière certaine, cela ne signifierait pas que « *le jardin d'Eden* » soit une réalité terrestre. L'Eden, c'est le monde de Dieu, c'est une réalité spirituelle.

À cet égard, il faut éviter de tout confondre et rappeler ici que l'Eden c'est la réalité spirituelle de Dieu. C'était un paradis terrestre en ce sens qu'Adam et Ève étaient à la fois dans la réalité spirituelle du paradis et dans la réalité terrestre, comme, par exemple, Jésus ressuscité s'est trouvé, au moment de ses apparitions, à la fois dans la réalité spirituelle du ciel (qui ne peut être située de manière terrestre) et dans la chambre haute ou au bord du lac de Tibériade.

L'Eden de Dieu n'est pas une réalité géographique terrestre. Mais, cela n'écarte pas pour autant l'historicité des faits. Sur terre, on vit nécessairement les événements spirituels à un moment et à un endroit de notre histoire concrète, mais ce qui se vit dans l'esprit ne se limite pas à ce qui peut se voir dans la chair.

Adam et Ève auraient pu être dans le jardin d'Eden à n'importe quel endroit de la terre. Mais, l'événement du jardin d'Eden « *avait* » une localisation terrestre : celle où Adam et Ève l'ont vécu.

Au moment du péché originel, l'endroit terrestre où Adam et Ève vivaient dans le jardin d'Eden était un endroit terrestre qui pouvait être banal, mais à ce moment et à cet endroit, Dieu les a fait entrer dans une

réalité spirituelle : celle d'un jardin dans l'Eden.

Vous ne pourrez jamais trouver dans la réalité terrestre concrète cette réalité de l'Eden ou les chérubins qui la gardent puisqu'il s'agit d'une autre réalité : la réalité spirituelle des cieux.

Mais, cela ne change rien à la réalité historique de l'endroit et du moment où Adam et Ève ont vécu cet événement spirituel. Le jardin d'Eden a eu une localisation, même s'il n'est pas une réalité terrestre.

Pensez au Christ ressuscité. Ses apparitions ont eu une localisation là où les apôtres l'ont vu et rencontré. Mais, le Christ ressuscité n'est pas limité à un endroit particulier de la réalité terrestre.

Certains pourraient dire : « *Que l'on m'indique le chemin qui mène à l'Eden !* ». N'est-ce pas la question de l'apôtre Thomas à Jésus (cf. Jn 14, 5) ? Ce chemin est, bien sûr, spirituel.

Et, comme le jardin d'Eden est une réalité spirituelle, il n'est possible d'en parler que de manière imagée : serpent, arbre, fruit, etc. Mais cela n'écarte en rien la réalité historique du moment et de l'endroit où les événements spirituels du jardin d'Eden ont été vécus par Adam et Ève, ni la réalité historique de leur création et de leur existence dans le cours de l'histoire concrète.

La réalité terrestre y était ce qu'elle est toujours, avec des êtres précaires se renouvelant par des reproductions avec des mutations et des évolutions diverses.

Pourquoi imaginer une réalité terrestre différente lors des événements spirituels du jardin d'Eden ?

Il y a bien eu création à un moment bien concret de l'histoire, aussi concret que le moment de l'Incarnation du Christ, au temps de l'empereur Auguste décédé en l'an 14 de notre ère et à un endroit aussi concret que la Palestine où le Christ a été conçu.

Quand cela s'est-il donc produit ?

Adam et Ève ont-ils été les premiers primates, les premiers australopithèques, les premiers homos habilis ? Difficile à considérer, car le corps et, notamment, le cerveau de ces ancêtres biologiques des humains n'étaient pas semblables au nôtre, ni donc à celui du Christ.

Adam et Ève ont-ils été les premiers homos sapiens ? C'est possible a priori, mais rien ne le confirme. Rien ne permet de constater une apparition soudaine de l'homo sapiens au moment d'une création spirituelle d'un être nouveau. De l'homo habilis à l'homo sapiens, la transformation semble plutôt s'être réalisée dans une évolution complexe qui s'est étendue pendant des centaines de milliers d'années.

Faudrait-il préférer situer il y a des centaines de milliers d'années la création des premiers humains à l'image de Dieu avec une âme immortelle ? Toutes les difficultés concrètes restent les mêmes : création soudaine ou parmi une espèce terrestre préexistante ?

Mais, il y aurait des difficultés supplémentaires.

D'abord, cela ne correspondrait plus du tout au contexte du récit de la Genèse qui ne situe pas cette création dans la préhistoire à l'époque des chasseurs cueilleurs, mais à une époque où on pratique déjà l'élevage et l'agriculture, où on construit des villes.

Ensuite, le cerveau des homos habilis ou erectus qui vivaient il y a des centaines de milliers d'années n'avaient pas encore notre développement. Le péché originel ne paraît pas avoir pu être commis par des êtres qui n'avaient pas notre état de conscience.

Mais surtout, ces êtres hominidés qui vivaient il y a des centaines de milliers d'années n'étaient pas semblables au Christ. Comment pourrait-il être le nouvel Adam s'il n'est pas en tout semblable au premier homme créé ?

En outre, pourquoi n'y aurait-il eu aucune révélation connue, aucune histoire connue de l'humanité avec Dieu pendant des centaines de milliers d'années avant l'Incarnation du Christ ?

Bref, il semble justifié d'écarter l'hypothèse d'une création remontant à des centaines de milliers d'années.

En fait, cette hypothèse ne semble s'expliquer que par la grande difficulté pour beaucoup d'admettre une véritable création survenue dans l'histoire lorsque des corps issus d'hommes naturels (des adams, selon la Genèse) ont été façonnés spirituellement par Dieu pour en faire des humains à son image, des âmes immortelles, pour en faire surgir des êtres nouveaux, aussi radicalement nouveaux que le Christ façonné dans le sein de la Sainte Vierge avec un corps issu de sa mère humaine et de tous ses ancêtres, alors qu'il est Dieu de toute éternité.

Pourquoi ne pas renouveler notre intelligence de la foi dans le parfait respect de l'enseignement de l'Église et de la foi transmise depuis deux mille ans ?

Gardons fermement notre foi en la création de l'humanité dans l'histoire ! Mais, osons ne pas nous accrocher à certaines caricatures qui ne provenaient que des connaissances humaines moins étendues d'autres époques et non du cœur de la foi transmise.

Écoutons la Genèse avec nos savoirs d'aujourd'hui et non avec ceux d'hier.

Mais où est le problème ? N'y avait-il pas tout simplement des hommes naturels non créés à l'image de Dieu de la même espèce qu'Adam et Ève ? Pourquoi toujours douter qu'il y a bien eu une création nouvelle, gratuite, spirituelle ?

Non, l'homme naturel issu de l'évolution n'a pas d'âme immortelle par nature. Adam et Ève ont été une création gratuite et radicalement nouvelle, mais cela n'implique en rien que leur corps n'a pas été façonné par des reproductions successives depuis le Big Bang, pendant des milliards d'années, amenant des éléments naturels à se complexifier jusqu'en l'état où une espèce d'hommes naturels a été façonnée spirituellement et physiquement pour la création d'un être radicalement nouveau : l'homo *capax Dei*, un être capable de partager éternellement la

vie de Dieu.

Il est nécessaire pour le comprendre de ne pas enfermer notre compréhension de la Genèse dans des interprétations qui prennent le récit de la Genèse comme une photographie de dix millions de pixels alors qu'elle se présente comme un tableau impressionniste.

Va-t-on chercher dans une peinture la précision d'une photographie ?

Une peinture d'une scène historique ne serait-elle pas fiable du seul fait de son imprécision technique ? Ne faut-il pas seulement accepter son témoignage avec son imprécision normale, évidente ?

Le récit de la Genèse semble situer la création à un moment précis du passé en présentant une liste généalogique continue de patriarches d'une durée de vie, précise pour chacun d'eux, qui s'étend sur plus de deux mille « *années* » au point que les Hébreux ont aujourd'hui encore un calendrier qui, compte tenu des autres indications chronologiques de la Bible, nous situe actuellement en l'an 5783 à partir de fin septembre 2022, depuis la création d'Adam.

L'adam formé de la poussière de l'argile rouge semble une allusion à l'invention de l'écriture par les Sumériens durant le quatrième millénaire avant notre ère, dans le texte même de la création de l'humain.

Les activités d'élevage, d'agriculture et de construction de villes attribuées par ce récit de la Genèse à Caïn et Abel, les enfants d'Adam et Ève, correspondent à des activités qui ont commencé à se pratiquer durant le néolithique dans le pays de Sumer, il y a moins de dix mille ans. Autant d'indices concordants qui relient les débuts de l'humanité au pays des Sumériens, voire à l'invention de l'écriture qui en fut la découverte majeure durant le quatrième millénaire avant Jésus-Christ.

À cette époque, de nombreuses populations humaines occupent la région et ses environs, ainsi que des endroits éloignés sur toute la terre jusqu'en Amérique du Sud et en Océanie. Il y a déjà un début de sédentarisation en Mésopotamie.

Il est cependant possible que l'humanité de tous ces humains n'était encore que celle d'hommes naturels, de pré-humains.

Les hommes naturels sont issus d'une évolution avec des mutations qui s'est étendue sur des milliards d'années. Rien dans la nature n'a produit des êtres éternels, des êtres capables de partager la vie de Dieu, de manière spontanée, par cause et effet.

Dans le cours de l'évolution des hominidés, Adam et Ève ont nécessairement vécu parmi de nombreux autres êtres de la même espèce biologique. Ce n'étaient pas des êtres créés à l'image de Dieu, ni des âmes immortelles. On peut adéquatement préférer les nommer pré-humains. Mais, ils étaient de la même espèce biologique qu'Adam et Ève. C'est de cette espèce que Adam et Ève sont issus biologiquement.

Mais, les âmes immortelles d'Adam et Ève sont des créations nouvelles, les premiers êtres créés à l'image de Dieu. Ils sont aussi nouveaux, dans leur lignée biologique, que l'Incarnation du Christ dans la lignée biologique de Marie.

La différence, c'est que le Christ, vrai Dieu, vit de toute éternité avant son Incarnation, sa création dans la réalité terrestre. Le corps d'Adam et Ève provient de leurs parents biologiques, comme pour Jésus, mais leur âme immortelle a été créée immédiatement par Dieu.

Malgré sa blessure par le péché originel, cette vie nouvelle a été transmise à toute leur descendance et s'est répandue au fil des siècles dans toute l'humanité par l'effet normal des transmissions génétiques, des migrations et des mélanges de populations.

Selon la foi de l'Église et le récit de la Genèse, nous descendons tous d'un même couple originel, mais n'oublions pas que jamais l'Église n'a affirmé que nous descendions biologiquement de ce seul couple. Comme le relève l'encyclique *Laudato si'* du Pape François, les processus évolutifs nous relient indivisiblement à toute la nature. Nous sommes les descendants directs du premier couple créé à l'image de Dieu qui nous a transmis sa vie blessée par un péché originel, mais nous sommes aussi des descendants directs de toute l'ascendance biologique pré-humaine de

ces premiers parents et de toute l'ascendance biologique des partenaires pré-humains lors des premières générations.

Lorsque Caïn s'enfuit, il a peur d'être tué et c'est après être parti au loin qu'il rencontre une femme dont il aura une descendance (Gn 4, 16-17). On peut imaginer que c'est par d'autres homos sapiens qu'il craignait d'être tué et que c'est parmi d'autres homos sapiens qu'il a rencontré sa femme dont il a eu une descendance.

Les autres fils et filles d'Adam et Ève ne se sont pas nécessairement unis entre eux, de manière incestueuse, pour avoir une descendance, mais ils ont pu nouer des relations avec d'autres homos sapiens de leur espèce comme semble le relater aussi le récit de la Genèse lorsqu'il raconte que des filles de l'adam ont eu des enfants avec des fils de Dieu (Gn 6, 1 à 4).

Lorsque le récit de la Genèse parle de Caïn qui s'enfuit parce qu'il craint d'être tué par le premier venu, puis qui va trouver une compagne ailleurs avec laquelle il a une nombreuse descendance ou lorsqu'il parle des descendants d'Adam et Ève qui s'unissent à des femmes de la même espèce, rien n'indique une coupure nette entre les premiers humains créés à l'image de Dieu et les autres êtres de la même espèce biologique qui les entourent.

Dès lors que la marque de l'humanité nouvelle d'Adam et Ève, qui a fait de chacun d'eux une âme immortelle ayant une nature indissociablement spirituelle et corporelle, est liée au corps même puisqu'elle résulte de l'union d'un souffle spirituel divin et d'un corps, ce fut, dès l'origine, une marque spirituelle inaltérable dans la transmission génétique biologique qui s'est donc nécessairement transmise à tout descendant et étendue progressivement dans toute l'espèce biologique en cause jusqu'à ce que disparaisse dans cette espèce tout être n'ayant pas cette caractéristique qui fait de chacun de nous une âme immortelle capable de partager éternellement la vie de Dieu.

Tous les descendants d'Adam et Eve ont dès lors reçu en héritage l'humanité créée à l'image de Dieu, y compris ceux qui ont pu provenir d'alliances avec des êtres de l'espèce pré-humaine vivant à l'époque.

Et cette vie humaine n'a cessé de se transmettre. On peut donc imaginer que des enfants des premiers humains créés à l'image de Dieu se sont unis à des êtres de la même espèce biologique qui existaient au même moment et à la même époque. Ces êtres ont pu apporter à la descendance la même base corporelle naturelle qui a permis de créer un homme et une femme à l'image de Dieu, mais ce premier couple et ses descendants ont pu transmettre une caractéristique dominante, résultant du souffle spirituel qui a fait vivre les premiers humains à l'image de Dieu, les premières âmes immortelles, et conférant l'humanité nouvelle aux enfants des unions entre un humain nouveau et un autre être de la même espèce biologique.

À l'époque néolithique où le récit de la Genèse situe la création de l'humanité à l'image de Dieu, la population des humains de type « *homo sapiens* » est estimée entre cinq et vingt millions d'individus dispersés sur tous les continents.

Mais, la question que pose alors la situation historique d'une création d'Adam et Ève il y a moins de dix mille ans, à une époque déjà connue par de nombreuses traces archéologiques, est de savoir d'abord si c'est pensable sans risquer de présenter une intolérable discrimination génétique, voire raciste, qui nous ramènerait à de scandaleuses mises en doute de l'humanité comme celles qu'ont suscitées, il y a quelques siècles, la découverte de populations isolées archaïques d'Amazonie ou d'Océanie.

Il s'agit peut-être de l'un des freins inconscients les plus puissants à la reconnaissance d'une création spirituelle d'une humanité à l'image de Dieu dans l'histoire.

Mais, en fait, seule une méconnaissance des réalités démographiques et généalogiques peut, en réalité, susciter une telle angoisse.

Statistiquement, il est déjà quasi certain que le plus proche couple d'ancêtres directs commun à tous les humains actuels ne date que de moins de trois mille ans, et, compte tenu des recoupements dans la centaine de générations qui se sont succédées durant ces trois mille ans et de leur dispersion géographique, non seulement tous les humains

actuels ont déjà quasi certainement au moins un couple d'ancêtre commun parmi ceux qui vivaient il y a trois mille ans, mais il est tout aussi quasi certain que tous les millions de couples vivant il y a trois mille ans et ayant actuellement une descendance sont tous les ancêtres directs de tous les humains actuels. Tous, même le plus noir, le plus blanc et le plus jaune des hommes. Tous, même parmi les populations les plus isolées de la planète.

Chacun, dans notre propre arbre généalogique fait d'hommes et de femmes, nous avons plus d'un milliard d'ancêtres potentiels à la 30ème génération, soit seulement près de mille ans avant nous ($2 \times 2 \times 2 \dots$ etc.) dont le nombre se réduit certes du fait des multiples recouvrements dans les lignées ascendantes, mais qui permet de constater qu'en moins de mille ans n'importe quel couple fécond dont la descendance s'étend durant ces mille ans devient l'ancêtre de tous les habitants ayant, mille ans plus tard, une ascendance de mille ans dans la région de ce couple originaire.

Les démographes admettent que, même aujourd'hui, malgré la dispersion des huit milliards d'habitants de la terre jusque dans les endroits les plus isolés, tous les humains actuels ont probablement des ancêtres communs qui vivaient il y a moins de trois mille ans.

Ainsi, en 2004, les mathématiciens Joseph T. Chang, Douglas Rhode et Steve Olson ont calculé que les plus proches ancêtres communs à tous les humains actuels pourraient même avoir vécu 300 ans avant notre ère.

Dans ces conditions, par la multiplication et la dispersion des générations successives, il est statistiquement plus que probable qu'à l'exception des individus restés sans enfant ou dont la descendance s'est éteinte, les millions de couples d'humains ayant engendré une descendance plus de 3.000 ans avant l'ère chrétienne, même dans les coins les plus isolés du monde, sont chacun des ancêtres directs de chacun de tous les humains actuels et même, très probablement, de tous les humains qui vivaient à l'époque du Christ.

Un couple sumérien du quatrième millénaire avant Jésus-Christ a pu avoir plus de 100 descendants directs en moins de cent ans puis, malgré

des unions entre eux et des fécondités variables, il a pu avoir déjà mille descendants en moins de deux cent ans.

Parmi ceux-ci, ce couple a eu vraisemblablement quelques descendants qui, comme Caïn, se sont enfuis au loin, l'un en Égypte, l'autre en Inde dans la vallée de l'Indus, un autre encore en Grèce, voire en Chine, pour y développer une communauté, une « ville », et y avoir des descendants nouant des relations avec les populations locales comme les fils de Dieu s'unissant aux filles de l'adam dans le récit de la Genèse.

Chacun de ces quelques émigrés a pu, à son tour, avoir plus de mille descendants après deux cents ans parmi lesquels à nouveau, l'un ou l'autre « Caïn » émigrant plus loin encore, de l'Égypte vers l'Éthiopie ou la Lybie, de la Grèce vers l'Espagne ou la Gaule, de l'Inde vers l'Océanie, ou de la Chine vers l'Amérique. Et, ainsi de suite.

Mille ans après leur mort, n'importe quel couple sumérien du quatrième millénaire avant Jésus-Christ, ayant encore une descendance, était déjà l'un des ancêtres de quasiment toute la population locale de la Mésopotamie, à la seule exception des descendants des immigrants récents. Après deux mille ans, c'était déjà la majorité de la population humaine de la planète qui en était directement descendante.

Avoir un couple d'ancêtres du quatrième millénaire avant Jésus-Christ ayant transmis une vie nouvelle à toute l'humanité vivant sur la terre depuis le Christ est donc, au moins, un fait historiquement possible et il est exclu qu'un humain actuel, même dans l'endroit le plus reculé de la planète, puisse ne pas être un descendant direct de tous les couples du quatrième millénaire avant Jésus-Christ ayant une descendance actuelle.

La question qui se pose alors est de savoir si le récit des événements en cause a pu être transmis historiquement et si le récit biblique de la Genèse a pu reprendre une tradition historique fiable.

À cet égard, il faut considérer qu'Adam et Ève ont été pleinement conscients du caractère exceptionnel de leur création. Même après le péché originel, ils n'ont rien oublié de leur vie en harmonie et en communion avec Dieu leur Créateur, ni de leur faute, ni de leur vie

heureuse et de toute la puissance dont ils disposaient dans l'Éden de Dieu.

Après avoir rompu la communion avec leur Créateur et avoir dû quitter le jardin fait pour eux dans l'Éden de Dieu, Adam et Ève ont certainement raconté à leurs fils et filles l'extraordinaire récit de ce qu'ils ont vécu après que Dieu les ait créés par une action de l'Esprit Saint dans la nature, comme il l'a fait, plus tard, pour son propre Fils éternel par qui tout a été fait.

Leurs enfants et petits-enfants savaient l'extraordinaire origine divine de leur nature de fils et filles d'Adam et Ève. Ils n'ignoraient rien de la vie divine nouvelle, même blessée par le péché originel, qu'ils leur avaient transmise.

Dès le troisième millénaire avant Jésus-Christ, voire plus tôt, ce récit, de même que des faits historiques ultérieurs, a pu faire l'objet de tablettes écrites qui ont pu être à l'origine du livre de la Genèse.

À cet égard, les années des âges des patriarches, le déluge et le récit de la tour de Babel apparaissent a priori légendaires, mais il faut néanmoins les confronter à la réalité historique connue car ni les modalités symboliques ou poétiques de l'auteur d'un récit, ni ses finalités théologiques, philosophiques ou autres ne peuvent suffire à exclure a priori une volonté simultanée de présenter l'histoire réelle dans la mesure où elle pouvait être connue à l'époque et selon la manière dont elle pouvait être exprimée et transmise à cette époque.

19. La mesure sumérienne du temps

La Liste royale sumérienne retrouvée en plusieurs exemplaires atteste de l'intérêt des Mésopotamiens pour leur histoire chronologique dès le troisième millénaire avant Jésus-Christ et il faut rappeler ici l'importance que les généalogies pouvaient avoir sur le plan pédagogique.

On ignore, bien sûr, de quelles connaissances disposaient exactement les auteurs des généalogies reprises dans le livre de la Genèse, et la valeur historique de leurs indications, mais, quoi qu'il en soit, elles décrivent une histoire qui se déroule dans le temps au rythme d'années recensées en nombres très précis.

Réelles ou légendaires, en tout ou partie, il est utile d'essayer d'abord de comprendre au mieux ce que l'auteur du récit primitif a voulu exprimer.

À cet égard, même si nous avons observé que les années sumériennes pouvaient, notamment à Ur, être de seulement six mois, les durées de vie que la Genèse attribue aux premiers patriarches paraissent certes d'emblée bien au-delà des limites d'une vie humaine dans un corps tel que le nôtre, tel que celui du Christ.

Certains en déduisent immédiatement que toutes les durées de vie dans les généalogies du début du livre de la Genèse sont exclusivement symboliques.

Elles le sont manifestement, mais l'usage de nombres arrondis approximatifs ou de nombres symboliques peut être une manière adéquate de relater l'histoire réelle, surtout lorsque des informations chronologiques réelles ne sont guère disponibles ou lorsque des durées ont moins d'importance ou d'utilité pour le rédacteur que leur signification.

Dans ces conditions, si les arrondis et les significations symboliques des nombres viennent d'emblée contredire la possibilité d'une exactitude de

type comptable, il serait excessif de leur ôter de ce seul fait toute correspondance chronologique réelle.

Les anciens n'avaient que peu d'informations précises lorsqu'ils voulaient relater des faits historiques dans leur chronologie et les nombres symboliques pouvaient exprimer, approximativement et avec du sens, le temps et les mesures, d'une manière correcte dans le contexte culturel de l'époque.

Les six cents ans de l'âge de Noé au moment du déluge, cela peut signifier beaucoup d'imperfections ou de mal pendant beaucoup d'années, bien plus qu'une comptabilité précise de 600 années.

Les nombres, pris séparément, paraissent, à cet égard, d'une signification comptable impossible à préciser sur le plan historique, mais parfois, les nombres particuliers arrondis ou symboliques sont choisis, en outre, pour leur intégration dans une chronologie historique plus vaste et plus ou moins connue par ailleurs, qui peut être elle-même approximative ou symbolique. Une suite de nombres et de durées symboliques ou approximatives peut s'inscrire dans une durée globale qui exprime une approximation chronologique de l'ensemble de la période en cause par l'auteur du récit.

Il peut ainsi être observé, par exemple, que les durées de vie d'Abraham (175 ans), Isaac (180 ans) et Jacob (147 ans) étaient une suite de nombres décomposant le nombre 17 et reliés entre eux, car 175, l'âge d'Abraham, c'est la multiplication de trois chiffres ($5 \times 5 \times 7$) qui forment ensemble le 17 ($5 + 5 + 7$), l'âge d'Isaac, c'est la multiplication de trois autres chiffres ($6 \times 6 \times 5$) qui forment ensemble le 17 ($6 + 6 + 5$), puis que l'âge de Jacob, c'est la multiplication, dans la suite croissante des deux précédentes, de trois autres chiffres encore ($7 \times 7 \times 3$) qui forment encore ensemble le 17 ($7 + 7 + 3$), le tout en concordance avec l'âge de Joseph (110 ans) qui additionne les trois carrés des opérations précédentes [$(5 \times 5) + (6 \times 6) + (7 \times 7) = 110$].

Dans la lecture de la Genèse, il faut donc être prudent avec les nombres, même si la chronologie des généalogies de la Genèse présente des calculs mathématiques précis permettant d'additionner des années depuis

Adam jusqu'à ce jour.

La variété des durées indiquées et leur grand nombre autant que la précision des calculs renforcent cependant l'impression que l'auteur de la Genèse a voulu être très concret dans sa généalogie des patriarches et dans le lien historique concret du peuple juif avec ses ancêtres depuis la création des premiers humains.

La Genèse est, à cet égard, d'une grande précision mathématique (même lorsqu'il s'agit de chiffres arrondis vraisemblablement approximatifs) et, pour renforcer cette précision, les âges de chacun des premiers patriarches d'Adam à Noé sont précisés par trois événements : son engendrement, celui de son successeur et sa mort.

Il faut cependant être prudent avec les mots du texte hébreu qui expriment des durées. Les six « *jours* » de la création ne sont pas des jours de 24 heures, correspondant à une rotation de la terre devant le soleil. Les « *années* » de vie des patriarches sont des périodes qui, à l'époque sumérienne, ne correspondent pas nécessairement aux années de 365 jours de chaque rotation de la terre autour du soleil.

Dans les premiers chapitres de la Genèse, le mot hébreu « *shaneh* » traduit par « *année* » indique certes un temps, mais ce mot hébreu provient du verbe « *shanah* » qui signifie « *changer* » ce qui ne se réfère pas principalement ni nécessairement à une période d'une longueur déterminée, mais davantage à un changement concret, tel un déplacement du lieu de vie qui, chez les Sumériens, pouvait alterner selon les saisons, notamment à cause des crues qui inondaient chaque printemps la vallée fertile du pays de Sumer de très faible altitude (aujourd'hui encore, le site antique de Ur, situé pourtant à environ 250 km du Golfe Persique, n'est qu'à une altitude de 4 à 6 mètres !).

Les campements successifs rythmaient le temps et situaient dans l'espace, bien davantage que la référence au soleil.

En réalité, on peut donc douter du fait que les « *shaneh* » mesurant la vie des premiers patriarches de l'humanité soient des années solaires de 365 jours de 24 heures.

Le « *shaneh* » est d'abord cité dans la Genèse comme étant déterminé par le soleil et la lune, de même que les temps marqués (telles les fêtes) et les jours (Gn 1, 14). Mais, ces deux astres distinguent aussi le jour et la nuit, ce qui ne se réfère à aucune durée fixe, mais à une succession de jours et de nuits de durées variables selon les saisons.

Le soleil et la lune aident ainsi à situer les « *shaneh* » dans la ligne du temps, mais cela n'indique pas nécessairement la durée d'un « *shaneh* », ni son caractère fixe ou variable, ni une référence exclusive au soleil.

Dans l'antiquité, c'est davantage la lune qui semble indiquer le temps avec une relative précision par le rythme des mois lunaires dont la durée n'est que très légèrement variable. Le soleil distingue le jour de la nuit, mais rien n'indique à quel moment il a commencé à mesurer le temps sur une plus longue durée que la lune. La notion d'une rotation de la terre autour du soleil n'était pas connue à cette époque.

Le soleil déterminait probablement déjà à cette époque les saisons, celles où il faut tantôt préparer le sol, tantôt semer, tantôt récolter, tantôt se rendre dans les hauteurs, tantôt s'abriter du froid, etc.

Mais, quoi qu'il en soit du sens exact du mot « *années* », dans le récit de la Genèse, les centaines d'années des patriarches du début de la Genèse paraissent correspondre davantage à celles de la survivance d'un groupe dénommé par son auteur d'origine.

Chacun des premiers patriarches n'est-il pas considéré d'abord comme patriarche fondateur d'une tribu ou d'une cité de la même manière que le seront les patriarches des douze tribus d'Israël ? De même que Juda, c'est la tribu de Juda ou son territoire, Adam, n'est-ce pas la tribu d'Adam ou le lieu où elle s'est établie ?

A priori, comme actuellement, un groupe se distingue par une structure sociale distincte avec une autorité distincte et généralement un territoire.

Rien n'empêche plusieurs descendants et plusieurs générations de rester ensemble dans un même groupe. L'exemple des tribus d'Israël qui

persistaient depuis des centaines d'années au moment où la Genèse a été rédigée semble suffire à indiquer que la survie du groupe ne dépend pas de la survie personnelle du patriarche.

Un même groupe patriarcal peut ainsi subsister sous le nom d'un patriarche en un même lieu des centaines d'années, voire plus. Ce sera le cas des douze tribus d'Israël.

En ce sens, lorsqu'un groupe familial se constitue (naît), il subsiste jusqu'à sa disparition (meurt), par la suite de son absorption dans un autre groupe ou la disparition de ses derniers descendants, après un conflit guerrier, un génocide ou une autre cause, ou l'abandon du lieu où il s'était établi.

Lorsque la Genèse attribue à Adam une vie de 930 ans (Gn 5, 5) avec une coexistence de neuf générations successives, ne faut-il pas comprendre que son groupe va subsister et coexister avec plusieurs autres issus ultérieurement de lui ?

Lorsque la Genèse nous dit qu'Adam a engendré Seth à 130 ans (Gn 5, 3), l'individu Seth n'est pas nécessairement né physiquement lorsque l'individu Adam avait 130 ans. On peut aussi comprendre que l'individu Seth est devenu une tribu distincte qui s'est établie séparément du groupe d'Adam après 130 ans d'existence de l'humanité.

Seth n'est-il pas considéré dans la généalogie biblique comme le père d'une tribu qui s'émancipe et se détache, qui va vivre séparément de la tribu d'origine.

Adam va subsister 930 ans, soit 800 ans après l'engendrement de Seth, et Seth va subsister 912 ans après son engendrement. Il y a donc une coexistence apparente de 800 ans.

Enosh est engendré 105 ans après Seth (Gn 5, 6). Nouvelle coexistence supplémentaire de 695 ans avec Adam.

Lorsqu'Adam « meurt » à 930 ans, Seth a 800 ans, Enosh en a 695, Qénan en a 605, Mahalalel en a 535, Yèred en a 470, Hénok en a

308, Mathusalem en a 243, et Lamek, père de Noé, a 56 ans.

Au temps de Noé, le groupe d'Adam, nommé Adam selon l'usage de nommer chaque groupe par le nom de son auteur, vient seulement de disparaître depuis peu.

À la lecture de la liste généalogique détaillée du cinquième chapitre de la Genèse où les âges des patriarches, lorsqu'ils engendrent ou meurent, sortent largement des limites naturelles, il paraît vraisemblable qu'il faut comprendre que lorsqu'un patriarche engendre, c'est moins un descendant individuel qu'il engendre – il devait y en avoir un grand nombre – qu'un nouveau patriarche dont la maison a subsisté distinctement à travers plusieurs générations.

À cet égard, plutôt que de comprendre la généalogie du début de la Genèse en ne considérant que des individus, il paraît préférable de penser que l'auteur avait en vue les tribus ou les cités issus des premiers patriarches. X engendre à 130 ans peut signifier que lorsque la tribu X existe depuis 130 ans, une nouvelle communauté s'en sépare et commence, en un nouveau lieu, une existence distincte. Une « mort » à 800 ou 900 ans peut signifier plutôt la fin de l'existence distincte de la même tribu dans le lieu où elle s'était établie, après cette durée.

On en trouve diverses confirmations dans la Genèse.

Ainsi, Caïn a un fils qui s'appelle Enoch. C'est un bâtisseur de ville. Et la ville qu'il bâtit s'appelle elle-même Enoch (Gn, 4, 17). La Genèse ne raconte-t-elle pas ainsi la première descendance et le principe des autres. Enoch, comme les autres qui vont suivre, c'est à la fois et d'abord un individu situé dans l'histoire mais aussi, sous le même nom, la collectivité qui va en provenir et s'établir en un lieu. De son vivant, Enoch est devenu le patriarche d'une grande famille à la tête de ses enfants et petits-enfants, mais la mort physique de l'individu Enoch n'a pas mis fin à son existence. Elle a pu persister comme groupe distinct par sa descendance.

On peut trouver une autre confirmation de la signification collective des durées de vie dans les premiers chapitres de la Genèse, dans la décision

prise avant le déluge de limiter la vie des humains à 120 ans (Gn 6, 3). Immédiatement après, il faut bien constater, en effet, que les durées d'existence restent supérieures à celles d'individus humains : la durée de Sem est de 600 ans, celle de Arpaxad de 438, celle de Shélah de 433, et ainsi de suite : Héber (464), Pèleg (239), Réhu (239), Séroug (230), Nahor (148), Tèrah (205).

Les récits de la Tour de Babel et la durée de vie de Noé confirment aussi la signification collective de la durée de vie des patriarches.

Le but précis des constructeurs de la tour de Babel nous montre, en effet, que sa construction a pour objectif de faire demeurer un nom : « *Faisons-nous un nom* (littéralement en hébreu : un « *sem qui demeure* ») *et ne soyons pas dispersés sur la terre* » (Gn 11, 4). On peut observer le double sens du mot « *sem* » qui désigne, d'une part, l'un des fils de Noé nommé « *Sem* » mais aussi, d'autre part et de manière générale, le « *nom* » qui identifie une personne.

Dans le contexte de la descendance de Sem dont parlent tant les versets précédents que suivants, il pouvait s'agir de perpétuer à Babylone le nom et la présence de l'ancêtre Sem.

Mais, peut-être s'agit-il d'un nom non autrement identifié qui peut éclairer symboliquement le sens des noms au début de la Genèse et, particulièrement, les centaines d'années de vie qui sont attribuées aux patriarches de l'époque. Des noms qui peuvent désigner chacun un lieu où s'établit une collectivité qui émane d'un individu et non nécessairement ou seulement cet individu lui-même.

Lorsque la famille d'Abraham quitte Ur, la capitale du pays de Sumer, cela semble correspondre à la fin des jours de Noé. En effet, selon le récit biblique, Abram (nommé plus tard Abraham) est engendré 292 ans après le déluge (Gn 11, 10-26 : $2 + 35 + 30 + 34 + 30 + 32 + 30 + 29 + 70 = 292$) et les jours de Noé cessent 350 ans après le déluge (Gn 9, 28-29), soit lorsque Abram est donc âgé de 58 ans ($350 - 292$). Les jours de Noé ne cessent-ils pas lorsque sa descendance quitte Ur, le lieu où il a vécu ?

Dans ces conditions, Adam, Seth, Hénok, Noé ou Abram, ce sont des

noms, mais ce ne sont pas que des individus, c'est aussi, pour chaque nom, une collectivité engendrée, un territoire où elle s'établit.

Les grands âges des patriarches bibliques, dont plusieurs dépassent 900 ans, sont un sujet persistant de perplexité.

Compte tenu de ces âges irréalistes pour des individus et de leur caractère symbolique souvent manifeste, comme les 600 ans de Noé qui symbolisent le mal sur la terre, c'est souvent avec le sourire qu'on observe la précision des additions qui prétendent fixer une création d'Adam à une date précise dans l'histoire, comme le calendrier hébreu qui situe le début de la vie d'Adam il y a 5783 ans, en 3760 avant Jésus-Christ.

Les âges des patriarches bibliques n'intéressent guère les historiens actuels parce qu'ils leur apparaissent d'emblée comme « *irréalistes* », mais n'est-ce pas à cause d'une interprétation d'emblée trop littérale qui ne tient pas assez compte de la manière dont les anciens pouvaient rendre compte du temps ? Aujourd'hui, on comprend bien que le mot « *jour* » dans le début de la Genèse, cela ne signifie pas 24 heures. Pourquoi ignorer que le mot « *année* » peut lui aussi avoir eu des sens différents dans l'antiquité ?

À cet égard, s'il ne paraît pas crédible d'attribuer des centaines d'années de vie à des individus, il reste possible qu'expliquer ces années par le fait que la vie et le nom de chaque patriarche a pu être prolongée par ses successeurs pendant les durées en cause.

1. Passer de la légende à l'histoire

Sans tomber dans les pièges du fondamentalisme qui manque d'attention au langage, à la culture et au contexte des auteurs des textes bibliques en cause, ou d'un concordisme qui chercherait à faire coïncider les textes avec des découvertes de la science que ces anciens auteurs ne pouvaient connaître, les précisions de durée données par l'Écriture ne peuvent cependant pas être négligées par celui qui veut comprendre ce que peuvent nous enseigner ces textes que nous reconnaissons comme Parole inspirée par Dieu alors même qu'ils sont écrits par des humains avec

toute leur fragilité et leur langage propre.

Comprendre les textes sacrés dans la fidélité à la foi de l'Église ne nous dispense pas d'être sans cesse invités à les revisiter à la lumière des découvertes les plus diverses des sciences, exégétiques autant que biologiques ou historiques.

Cette compréhension demande toujours une double attention. D'abord, il nous faut nous méfier de nous-mêmes et de nos interprétations modernes en cherchant d'abord à comprendre avec un maximum d'objectivité tout ce qu'un écrivain de l'antiquité a voulu exprimer dans son contexte et avec son langage. Ensuite, en ce qui concerne les récits de type historique, il nous faut essayer de comprendre ce que fut ou a pu être la réalité historique que l'auteur ancien a voulu nous relater avec un regard souvent approximatif, symbolique et sélectif selon les finalités qui étaient les siennes.

Dans la présente réflexion, tout ce qui peut être envisagé d'un passé historique lointain se fait, dès lors, inévitablement sans guère de précision scientifique ou historique réelle en ce qui concerne les dates. Les historiens modernes ne peuvent le plus souvent que proposer des dates approximatives avec des marges d'incertitude lorsqu'il s'agit de l'antiquité ancienne et il en va encore bien davantage ainsi pour les écrivains antiques.

Mais, la précision du texte biblique est un fait qui doit être constaté, non pour nous y attacher comme à une vérité scientifique établie, mais en ce que cette précision peut nous être utile pour notre compréhension aujourd'hui.

Après beaucoup d'autres, j'ai essayé de reconstituer un calendrier fondé sur les précisions bibliques et en les rapprochant des connaissances historiques, mais les dates précises proposées restent inévitablement au stade des hypothèses dans la réalité historique.

Leur précision n'a d'autre but que de clarifier ces rapprochements de la Bible et de l'Histoire, car les incertitudes des dates de l'histoire ancienne ne permettent pas davantage.

À cet égard, une relecture nouvelle du texte biblique semble possible, sans discuter ici de l'existence historique d'Adam et Ève, ni même de la valeur historique du Pentateuque ou de son ancienneté, mais dans un effort de compréhension de ce qu'a voulu exprimer l'auteur primitif des récits en cause que l'Église attribue à Moïse, en considérant que cet auteur des généalogies de la Genèse a pu procéder avec la même rigueur que l'auteur de la longue Liste royale sumérienne qui, déjà à la fin du troisième millénaire avant Jésus-Christ, relevait, de manière précise et chronologique, la succession des rois du pays de Sumer avec la durée de chacun de leurs règnes dont on peut admettre la valeur historique avérée pour les dynasties les moins anciennes.

En l'absence d'éléments probants suffisants, cette hypothèse n'exclut en rien de possibles variantes du fait de son imprécision objective résultant du caractère arrondi et symbolique des nombres en cause, ainsi que des incertitudes qui subsistent quant à la durée des années considérées par les généalogies bibliques du début de la Genèse qui a pu être moindre que les 365 jours de nos années du fait du sens incertain du mot hébreu « *shaneh* ».

L'objectif ici est uniquement d'essayer de comprendre le récit en cause qui va d'Adam à l'installation du peuple hébreu en Canaan, quelle que soit l'opinion que chacun peut avoir sur sa valeur historique concrète que je pense bien réelle ou sur la perspective limitée de l'auteur antique d'un tel récit.

À cet égard, même si le récit de la Genèse est d'abord un texte théologique et que son but principal n'est pas de procéder à un relevé historique objectif ou de type journalistique, il nous éclaire sur ce que Dieu fait pour les hommes dans leur vie concrète, sur Sa présence et Son action dans l'histoire concrète. En ce sens, la réalité historique est essentielle. Dieu n'est pas une abstraction. Il s'est vraiment manifesté dans l'histoire que la Bible nous relate.

Mais, comment imaginer que l'auteur antique du récit biblique ait attribué aux patriarches Abraham, Isaac et Jacob des durées de vie non réalistes de 175 ans (Gn 25, 7), de 180 ans (Gn 35, 28) et de 147 ans (Gn 47,

28) ? Comment comprendre que Sarah aurait enfanté à l'âge de 90 ans (Gn 17, 17) et serait décédée à 127 ans (Gn 23, 1) ? Comment comprendre qu'Abraham, âgé de 137 ans à la mort de Sarah (Gn 17, 17) se serait remarié ensuite avec Ketoura dont il a encore eu 6 enfants (Gn 25, 1-2) ?

Si vous lisez que Sarah est âgée de 90 ans lorsqu'Abraham se rend en Égypte, comment comprendre qu'Abimélek était amoureux d'elle au point qu'Abraham l'ait fait passer pour sa sœur parce qu'il avait peur d'être tué (Gn 18, 17 et Gn 20, 1-4) ?

2. La nouvelle année à Ur lors de chaque équinoxe

Ne convient-il pas, pour chercher à comprendre de tels âges ou durées, d'être attentif au lien historique avec la ville antique d'Ur citée trois fois dans la Genèse (Gn 11, 28 et 31 ; Gn 15, 7) et d'où provient Abraham, le père des croyants ?

On y connaissait déjà le rythme des années selon douze mois lunaires de 354 jours (29,5 x 12) arrondis à 360 jours qui suivaient la succession régulière des saisons déterminée par le soleil selon son cycle de 365,25 jours.

À cet égard, il y avait de multiples calendriers annuels en Mésopotamie avec des variantes. Ceux-ci débutaient généralement à la nouvelle lune après un solstice (d'hiver ou d'été) ou un équinoxe (de printemps ou d'automne).

Mais, à Ur, dans cette cité antique de la Basse Mésopotamie d'où provient Abraham mais aussi dans d'autres cités proches comme Uruk et Nippur, la nouvelle année était cependant célébrée jadis lors de chaque équinoxe, **chaque fois que le jour était d'une durée égale à la nuit** (soit, actuellement, aux environs des 20 mars et 22 septembre). Cette fête de la nouvelle année se nommait *a-ki-ti* en sumérien ou *akitu* en akkadien et elle est mentionnée dans des textes relatifs à plusieurs des villes majeures du pays de Sumer, dès la seconde moitié du III^e millénaire av. J.-C.

À cet égard, le professeur d'histoire et d'anthropologie *Edwin Oliver*

James a observé que, dans le pays de Sumer, « Les deux moments les plus importants de l'année agricole sont le printemps, dans lequel la croissance est apparente, et l'automne, quand les récoltes ont été moissonnées » et que « Chacun de ces deux moments peut être considéré comme le début de l'année et, au travers des textes rituels babyloniens, nous savons que, lors de ces deux moments, on célébrait le festival de l'An nouveau dans les villes d'Erech et de Ur » (Histoire des Religions, Tome II, p. 59-60).

Ainsi, dans le pays de Sumer, les années pouvaient se compter par périodes entre équinoxes équivalant environ à la moitié de nos années solaires de 365 jours, ce qui dédouble le décompte des années d'une manière qui a pu être appliquée dans les généalogies de la Genèse, voire aussi dans les autres textes les plus anciens de la Bible.

Ne faut-il pas constater que seule l'application d'un tel décompte du temps, qui était en vigueur dans la cité d'Abraham et à son époque, paraît pouvoir expliquer les âges d'Abraham, Sarah, Isaac et Jacob relatés par la Genèse autant que les durées qu'elle précise concernant d'autres patriarches ou l'exode en Égypte ?

Dans une étude de 1999 intitulée « *La chronologie biblique d'Adam à la mort de Moïse* », le professeur **Bernard Barc**, spécialiste de l'herméneutique juive ancienne qui a enseigné dans les universités de Nancy II, Lyon et Laval et s'est intéressé à mettre en lumière les règles anciennes d'interprétation de la Bible, a observé que « *des années doubles (existent) après le Déluge, comme si la sortie du Déluge avait pour conséquence la mise en place d'un double modèle du temps* ».

Le professeur Barc estime que « *Le lien étroit de cette architecture numérique avec les événements de l'histoire me semble exclure l'hypothèse d'une chronologie plaquée a posteriori et de façon artificielle par un ultime rédacteur. Les nombres font corps avec le récit. Le sens symbolique ressort de la mise en correspondance des nombres et des faits rapportés, ce qui suggère une écriture du texte en fonction d'un projet chronologique global* ».

À ma connaissance, le professeur Barc n'en a cependant pas déduit une réflexion plus globale sur la durée de vie des patriarches de la Genèse avant et après le déluge, ni sur la durée d'une année dans l'ensemble du

Pentateuque.

Mais, j'en retiens l'hypothèse que, dans le récit biblique, les années des patriarches d'Abraham à Moïse ont pu être doublées par rapport à nos années de 365 jours. Cette hypothèse permet de se représenter de manière réaliste et compréhensible ce qu'a pu être la réalité historique considérée par l'auteur des récits bibliques, même s'il ne disposait à cet égard que de renseignements relativement incertains ou imprécis qu'il a pu exprimer dans une forme symbolique ou arrondie.

À cet égard, comprendre les années des premiers livres de la Bible comme des périodes entre les équinoxes se révèle d'une grande fécondité pour ouvrir une compréhension nouvelle des durées bibliques par rapport à la réalité historique.

Cela rejoint le sens littéral du mot hébreu « *shaneh* » que nous traduisons par « *année* » mais qui, en fait, vient du mot « *shanah* » qui signifie « *changer* », comme le changement qui se produit lors de chaque équinoxe lorsque le jour devient plus long que la nuit ou l'inverse.

Cela pourrait aussi correspondre aux changements de campement des nomades déterminés par les saisons d'hiver ou d'été.

Mais surtout, c'est déjà le texte fondateur de la mesure du temps dans le récit de la création de la Genèse qui incite à considérer un possible décompte des années du Pentateuque selon la nouvelle année célébrée à Ur, la cité d'origine d'Abraham, lors de chaque équinoxe.

3. Dès l'origine, une indication du Créateur contre l'idolâtrie

« Et Dieu dit : « Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel, pour séparer le jour de la nuit ; qu'ils servent de signes pour marquer les fêtes, les jours et les années...

Dieu fit les deux grands luminaires : le plus grand pour commander au jour, le plus petit pour commander à la nuit ; il fit aussi les étoiles. Dieu les plaça au firmament du ciel pour éclairer la terre, pour commander au jour et à la nuit, pour séparer la lumière des ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon. » (Gn 1, 14-18).

On peut y observer que, dans l'Antiquité où le soleil et la lune étaient considérés comme des divinités, avec, notamment, une prévalence du dieu-lune à Ur et du dieu-soleil en Égypte, ce récit biblique invite d'emblée à une conversion par un premier enseignement qui va immédiatement écarter toute divinisation ou supériorité de l'un ou l'autre de ces deux astres, en révélant que le soleil et la lune sont créés sans distinction comme de simples lampadaires pour éclairer la terre, séparer les jours et les nuits et marquer les époques. L'un pour présider au jour et l'autre pour présider à la nuit.

Il n'y a pas de semaines, ni de mois dans ce texte fondateur de la mesure du temps, mais une mise à égalité du soleil et de la lune, « *le plus grand pour commander au jour, le plus petit pour commander à la nuit* ».

Fallait-il mesurer le temps par années de 360 ou 365 jours sous l'autorité supérieure du dieu-soleil ou par mois de 29,5 ou 30 jours sous l'autorité supérieure du dieu-lune ? Ne fallait-il pas préférer une mesure du temps des années selon les équinoxes dans une égalité écartant aussi bien une prévalence des mois lunaires de 29,5 jours qu'une prévalence des années solaires de 365 jours ?

À Ur, cité dominée par le dieu-lune et d'où est issu Abraham, le temps annuel n'était pas soumis au seul soleil. Comme dans la Genèse, le repère des équinoxes, lorsque le jour est égal à la nuit, prévalait et permettait de mettre sur un pied d'égalité les deux astres majeurs : le grand pour le jour et le petit pour la nuit.

Ce qui marquait le temps, ce n'était pas le seul rythme du soleil ou celui de la lune, mais l'équinoxe, ce moment de l'année où la durée du jour est égale à la durée de la nuit, ce qui se produit, dans notre calendrier, vers le 20 mars et le 22 septembre.

En présence des Égyptiens qui divinisaient le soleil, les Hébreux ont pu préférer ce calcul du temps sumérien et refuser d'adopter le calendrier solaire des Égyptiens.

Durant un temps (une année), le jour présidé par le soleil est plus long

que la nuit (environ du 20 mars au 22 septembre) et durant un autre temps d'une durée quasi égale, la nuit présidée par la lune est plus longue que le jour (environ du 22 septembre au 20 mars).

Contrairement au point de vue égyptien idolâtrant le soleil et rejetant le calcul du temps sur cette base païenne, Moïse a pu vouloir raconter l'histoire sainte avec le calendrier d'Ur, la ville originaire d'Abraham, le père des croyants, qui fixe une nouvelle année à chaque équinoxe, en mars et septembre de notre calendrier, ce qui fixe la durée moyenne de chaque année biblique à environ 186 jours et 9 heures pendant la saison d'été entre les équinoxes de mars et septembre et 178 jours et 20 heures pendant la saison d'hiver entre les équinoxes de septembre et mars.

Cette mesure du temps correspond à ce que Dieu indique à Noé après le déluge : « *Tant que la terre durera, semailles et moissons, froidure et chaleur, été et hiver, jour et nuit jamais ne cesseront.* » (Gn 9, 22).

Toutes les durées du Pentateuque exprimées en années saisonnières entre équinoxes peuvent ainsi s'écarter de la référence païenne au soleil, la divinité des Égyptiens, et concorder avec la mesure du temps indiquée dans le récit de la création.

4. Les années entre équinoxes éclairent l'histoire d'Abraham à Moïse

Nous pouvons alors comprendre que lorsque Abraham quitte Harane à l'âge de « 75 ans » (Gn 12, 4), il en a, en réalité, de notre point de vue, seulement 37. Il a 50 ans lorsque Sarah donne naissance à Isaac (Gn 21, 5). Et Sarah n'enfante pas à « 90 ans » (Gn 17, 17), mais à 45 ans.

Sarah n'avait pas non plus « 90 ans » (Gn 18, 17) lorsqu'Abraham s'est rendu en Égypte (Gn 20, 1-4) et qu'Abimélek était amoureux d'elle au point qu'Abraham l'a fait passer pour sa sœur parce qu'il avait peur d'être tué. Elle était seulement âgée de 90 années sumériennes entre équinoxes, ce qui correspond pour nous à 45 ans.

Lorsque Sarah meurt à « 127 ans » (Gn 23, 1), elle en a en réalité 63. Abraham devient donc veuf à 68 ans (et non 137) ce qui permet de comprendre qu'il est encore capable d'avoir six autres enfants après

s'être remarié avec Ketoura (Gn 25, 1-2).

Isaac n'enfante pas Jacob à l'âge de 60 ans (Gn 25, 26) mais à l'âge de 30 ans.

Ce n'est pas à l'âge de 130 ans (Gn 47, 28) que Jacob arrive en Égypte, mais à 65 ans.

On peut trouver un indice supplémentaire d'une telle mesure du temps dans le dénombrement du peuple d'Israël lors de la sortie d'Égypte en observant qu'il ne compte que « *ceux qui avaient 20 ans et plus, tous ceux qui pourraient aller au combat* » (Nb 1, 21 à 46). Peut-on imaginer que les hommes de 16, 17, 18 et même 19 ans n'étaient pas comptés ? Cela paraît invraisemblable. Il est plus réaliste de comprendre ici, comme pour les âges des patriarches précités, qu'il s'agit de 20 années sumériennes d'environ une moitié d'une année actuelle, ce qui fixe la limite minimale pour combattre à l'âge de 10 ans.

Dès la puberté parfois proche de cet âge, les jeunes pouvaient participer à la vie adulte. Aujourd'hui, la Bar-Mitsva est fixée à 12 ans pour les filles et 13 ans pour les garçons. Mais rien ne précise cette limite dans l'Antiquité.

Dans les conditions qui précèdent, il semble que nous pouvons comprendre, dans le critère précité du livre des Nombres, que les hommes étaient comptés « *à partir de 10 ans* » dès que la puberté, survenant à un moment variable à partir de cet âge, leur assurait une stature physique suffisante pour « *aller au combat* ».

Toute la chronologie de l'Exode s'éclaire aussi d'un jour nouveau avec des années entre équinoxes qui permettent de l'inscrire dans la chronologie connue de l'Égypte antique.

À cet égard, il me semble que c'est aussi sur la base de telles années sumériennes qu'il faut comprendre les 430 ans du séjour en Égypte (Ex 12, 40) alors qu'il avait été dit à Abraham que ses descendants reviendraient en Canaan « *à la quatrième génération* » (Gn 16, 15), que Moïse, qui a conduit le peuple d'Israël hors d'Égypte, n'est que le petit-

filis de Qehath (1 Chr. 6, 1-3) qui est arrivé en Égypte avec Jacob (Gn 46, 11-12) et que les généalogies des Évangiles ne mentionnent que 2 ou 3 générations entre le début et la fin du séjour en Égypte (cf. Mt 1, 3-4 et Lc 4, 32-33).

En fait, si le livre de l'Exode, dans les traductions modernes, indique que « *Le séjour des enfants d'Israël en Égypte fut de quatre cent trente ans* » (Ex 12, 40), il peut être observé qu'en réalité, le texte hébreu ne dit pas exactement que c'est le séjour en Égypte qui dura 430 ans mais seulement que ce séjour est dans une période de 430 ans (littéralement : « *Et le « mowshab » des enfants d'Israël, pendant lequel ils « yashab » en Égypte, quatre cent trente ans* »).

Aussi, il semble d'abord qu'il faille comprendre, dans le texte biblique, que le séjour fut « *dans* » une période de 430 ans. Selon Flavius Josèphe, le séjour en Égypte n'a pas duré 430 ans, mais seulement 215 ans. D'ailleurs, dans la Bible samaritaine et dans la version des Septante en grec, le texte le précise expressément : « *le séjour que les fils d'Israël avaient fait tant dans la terre d'Égypte que dans celle de Canaan, avait duré quatre cent trente ans* » (Ex. 12, 40).

La confirmation se trouve dans l'épître aux Galates lorsque Saint Paul indique que la loi lors de la sortie d'Égypte est intervenue 430 ans après la promesse faite à Abraham (Ga 3, 17), ce qui réduit la durée du seul séjour en Égypte puisqu'Abraham part vers Canaan à 75 ans, soit 25 ans avant la naissance d'Isaac qui, lui-même, à l'âge de 60 ans, engendre Jacob 130 ans avant son exil en Égypte, ce qui, au total, relate une période en Canaan de 215 ans ($25 + 60 + 130 = 215$ ans).

Dès lors qu'il y a 215 années entre le moment où Abraham quitte la Mésopotamie, après avoir reçu la promesse, et l'arrivée de son petit-fils Jacob en Égypte, cela réduit à 215 ans la durée pendant laquelle les Israélites ont séjourné en Égypte dans la période de 430 ans.

Mais, il faut encore tenir compte des 400 ans (ici : 200) de servitude subie par la descendance d'Abraham à partir de la naissance d'Isaac (Gn 15, 13 et Ac 7, 6), ce qui implique, pour concorder avec les 430 ans indiqués à partir de la promesse, que celle-ci a été donnée 30 ans avant la naissance

d'Isaac lorsqu'Abraham a 70 ans (puisqu'il enfante Isaac à 100 ans) et donc cinq ans avant le départ d'Abraham de Harane vers Canaan lorsqu'il a 75 ans, ce qui fixe à 220 ans la période entre la promesse et l'exil de Jacob en Égypte et donc à seulement 210 ans la durée du séjour d'Israël en Égypte dans la période totale de 430 ans.

Ensuite, en comptant chacune de cette périodes de 210 ans en années sumériennes entre équinoxes, cela limite à 105 années de notre calendrier la durée du séjour des Israélites en Égypte entre l'arrivée de Jacob et l'exode sous la conduite de Moïse, auxquels il faut ajouter les 40 années sumériennes au désert, soit 20 ans dans notre calendrier, ce qui permet de situer l'entrée en Canaan près de 125 ans (105 + 20) seulement après l'exil en Égypte et explique le peu de générations en cause que mentionnent tant la Genèse que les Évangiles.

Les années entre équinoxes permettent aussi de mieux comprendre toute l'histoire qui s'étend d'Abraham à Moïse par rapport à ce qui est connu actuellement de l'histoire égyptienne, même si la période de la naissance d'Abraham à l'entrée en Canaan après l'esclavage en Égypte est décrite dans une période symbolique de 500 ans (70 + 430), soit la moitié d'un millénaire, soit l'équivalent approximatif de 250 ans dans notre calendrier.

Mais, lorsque le peuple hébreu s'est installé en Canaan, qu'il s'est assimilé aux populations locales et est devenu sédentaire, il semble que le cycle solaire des saisons est devenu la référence pour les Hébreux indépendamment de toute référence solaire et on ne trouve plus de traces ultérieures dans la Bible d'un calcul des années selon les équinoxes.

Après le livre de Josué qui relate l'entrée en Canaan qui suit l'exode d'Égypte, le calcul du temps dans la Bible ne paraît plus considérer que des années de 365 jours.

Mais, si le calcul en années de 365 jours s'est généralisé lorsque le peuple d'Israël s'est éloigné de l'Égypte, on peut comprendre que les années du récit primitif soient restées inchangées au cours des siècles de transmission de ce récit car il était impossible de réadapter son calcul du

temps, par une division par deux, sans perdre toute la symbolique rattachée aux nombres. Ces nombres demeurent tel quels, mais il ne faut pas perdre de vue la signification spécifique que le mot « *années* » peut avoir dans le Pentateuque.

Sur la base des observations qui précèdent, il est possible de considérer que Moïse a « *signé* » son récit du Pentateuque en utilisant une mesure du temps par années entre équinoxes qui était en vigueur à Ur d'où provenait Abraham et par laquelle l'idolâtrie pouvait être combattue.

À cet égard, la durée moyenne de 182 jours d'une année entre équinoxes (d'environ 186 jours en été et de 179 jours en hiver) était comme les 182 années de vie de Lamek (dont la durée totale de 777 ans est symboliquement parfaite) lorsqu'il engendra Noé (Gn 5, 28-31), celui dont il est dit ailleurs, selon le sens littéral du texte hébreu, qu'il est « *juste complet dans son temps* » (Gn 6, 9), et, comme au terme des 365 années de la vie de Hénok que Dieu a enlevé et fait disparaître, on peut penser que l'année de 365 jours « *disparut parce que Dieu l'avait enlevé* » (Gn 5, 23-24).

Dans les cinq livres du Pentateuque, avec peut-être une exception symbolique dans le récit complexe du déluge dont la durée semble étendre la malédiction à une année solaire de 365 jours, il me semble qu'on peut observer que le temps d'une année est généralement mieux compréhensible comme équivalent à la période séparant deux équinoxes, d'une moyenne de 182 jours.

Cette année sumérienne entre équinoxes va aussi ouvrir une nouvelle compréhension des généalogies de la Genèse conforme à l'approche historique des Mésopotamiens que montre la Liste royale sumérienne dont la plus ancienne version date du XXIème siècle avant Jésus-Christ, plus de trois siècles avant Abraham.

5. D'Adam à Abraham, des généalogies bibliques à comprendre dans le contexte sumérien

Que penser alors des centaines d'années attribuées aux patriarches avant Abraham et, d'abord, des dix générations du déluge à Abraham que

nous décrit le chapitre 11 de la Genèse ?

Dans un premier sens, le plus apparent, ces générations semblent correspondre, de père en fils, à une période de seulement 292 ans (selon le texte massorétique retenu par l'Église), et, à cet égard, si l'on considère des années entre équinoxes, on se retrouve même avec seulement 146 ans entre le déluge et la naissance d'Abraham.

Or, la dernière inondation importante de la Mésopotamie, évoquée à de multiples reprises dans la littérature sumérienne et attestée par des traces archéologiques dans les niveaux anciens de plusieurs cités, semble située vers 2900 avant Jésus-Christ, plus de mille ans avant Abraham ce qui mène une telle interprétation à une impasse.

Mais, même avec des années de 365 jours, faut-il vraiment faire prévaloir une interprétation strictement biologique de père en fils qui a pour effet de faire coexister ensemble, à la même époque, Noé et Abraham ainsi que tous les ancêtres de la généalogie biblique entre eux ? En effet, selon cette interprétation habituelle, au moment où Noé meurt 350 ans après le déluge (Gn 9, 29), son fils Sem, qui ne meurt que 502 ans après le déluge (Gn 11, 10-11) est alors âgé de 450 ans, et ses descendants successifs vivent encore puisqu'Arpaxad (qui naît 2 ans après le déluge et vit 437 ans) est alors âgé de 348 ans, Shélah (qui naît 35 ans plus tard et vit 433 ans) de 313 ans, Héber de 283 ans, Pèleg de 249 ans, Rehu de 219 ans, Seroug de 187 ans, Nachor de 157 ans, Tèrah de 128 ans et même Abraham âgé alors de 58 ans (cf. Gn 11, 10-29).

Pour sortir de l'impasse, on peut certes se référer à la version grecque des Septante qui y ajoute un total de 780 ans, mais l'Église n'a pas retenu cette version sur ce point.

On peut aussi envisager que, comme aujourd'hui, un même nom soit porté de père en fils, de sorte que, lorsqu'un patriarche est engendré, cela peut concerner, en fait, un ascendant de ce patriarche.

Ainsi, lorsque, par exemple, Arpaxad engendre Shélah puis que Shélah engendre Héber, l'individu Shélah engendré par Arpaxad peut être un ascendant de l'autre individu Shélah qui prolonge le nom de son aïeul

lorsqu'il engendre Héber, ce qui empêche tout calcul du temps écoulé qui peut être étendu sans limite selon le nombre inconnu des générations intercalées.

Et, à cet égard, c'est ce que semble confirmer l'évangile de St Luc qui reprend sur ce point la version grecque des Septante en intercalant, dans sa généalogie, un ancêtre supplémentaire nommé Kaïnān entre Arpaxad et Shélah (Lc 3, 36).

Il paraît dès lors douteux de calculer le temps des généalogies en cause en additionnant simplement les durées successives d'engendrement car, par exemple, entre le moment où Arpaxad engendre Shélah à l'âge de 35 ans et le moment où Shélah engendre à son tour Héber à l'âge de 30 ans, une durée indéterminée a pu s'intercaler car le même nom Shélah peut concerner ici deux personnes physiques de générations différentes.

N'est-il pas préférable de chercher une explication par une autre interprétation avec, ici encore, un recours à des années entre équinoxes divisant par moitié l'année solaire de 365 jours ? La version des Septante ne paraît pas avoir cherché dans cette direction puisque, au contraire, on peut même y observer que la référence symbolique aux « 182 ans » de Lamek (qui correspondent à la moitié d'une année solaire de 365 jours) pour l'engendrement de Noé, le « *juste complet en son temps* », y est différente et remplacée par « 188 ans ».

On peut cependant observer, à cet égard, qu'il faut exactement 188 jours pour que la saison d'été, entre les équinoxes de printemps et d'automne, complète exactement les 177 jours ($6 \times 29,5$) des six lunaisons qui correspondent environ à la saison d'hiver. Ils forment ainsi ensemble les 365 jours du cycle solaire saisonnier en ajoutant des mois intercalaires à la seule saison d'été lorsque celle-ci comprend sept nouvelles lunes, ce qui se produit environ lors de chaque cycle de sept semestres.

Dans ces conditions, il serait plus exact, en français et à notre époque, de traduire le mot « *shaneh* », utilisé dans le Pentateuque et le livre de Josué, par le mot « *semestre* » qui, pour nous divise par moitié une année solaire de 365 jours et évoque une période de six mois qui varient de 28 à 31 jours.

Quoi qu'il en soit, il semble pertinent de vérifier le sens possible des généalogies de la Genèse sur la base d'années entre équinoxes sans écarter les durées bibliques de la version officielle de l'Église qui, sur ce point, suit le texte massorétique.

À cet égard, si l'on se réfère à la division par dynasties de la Liste royale sumérienne qui donne une chronologie durant la même époque, il peut être observé que, dans les généalogies des chapitres 5 et 11 de Genèse, il y a toujours deux temps dans la vie d'un patriarche qui peuvent être compris comme étant, d'une part, le temps qui précède son patriarcat (qui précède son « *règne* ») et durant lequel il vivait sous l'autorité du patriarche précédent puis, d'autre part, le temps de son patriarcat (de son « *règne* ») durant lequel il est patriarche.

Ces deux temps se retrouvent dans les généalogies bibliques d'Adam à Noé, puis de Sem à Abraham.

En cela, ces généalogies pourraient être principalement, comme dans la Liste royale sumérienne, une succession de dynasties.

À cet égard, pour calculer le temps, l'attention des interprètes s'est portée traditionnellement sur les naissances qu'évoquent les engendremens, mais on sait cependant qu'en Mésopotamie et même le plus souvent dans l'antiquité, comme le montre la fameuse Liste royale sumérienne, le temps était compté le plus souvent selon les règnes et non selon les naissances, ce qui se retrouve dans la Bible à l'époque des rois.

C'est ainsi que les décomptes bibliques s'appuient sur la quatrième année du règne du roi Salomon qui est généralement située en 967 avant Jésus-Christ et lors de laquelle il a entamé la construction du premier temple de Jérusalem dont il est écrit qu'elle a été entamée 480 ans après la sortie d'Égypte (1 R 6, 1) ainsi située vers 1447 ACN, ce qui, compte tenu des années sumériennes antérieures, situe la naissance d'Abraham vers 1697 ACN (1447 + 250).

Même dans l'histoire plus récente, c'est la succession des règnes qui donne la trame de l'histoire et non les dates de naissance souvent mal

connues. Pourquoi l'auteur du récit biblique aurait-il agi autrement ?

Si, au lieu de calculer le temps des généalogies bibliques en additionnant les premières parties de la vie de chaque patriarche au terme desquelles chaque successeur est engendré, nous retenons, au contraire, les deuxièmes parties des vies de chaque patriarche et en considérant les années en cause comme étant les saisons entre équinoxes, il peut être observé que du déluge à Abraham, les seules durées de survie de chaque patriarche, après engendrement de son successeur, forment un total de 2471 années (500 + 403 + 403 + 430 + 209 + 207 + 200 + 119), ce qui, pour des années de 365 jours, correspond à 1235 ans, soit une durée qui permet de se rapprocher de l'histoire réelle par rapport à une naissance d'Abraham située en 1697 avant Jésus-Christ, environ 1200 ans après l'époque de la dernière grande inondation de la Basse Mésopotamie constatée par l'archéologie vers 2900 avant Jésus-Christ et évoquée dans la littérature sumérienne.

À cet égard, il faut rappeler que les durées en cause de plusieurs centaines d'années (500, 403, 430,... etc.) dépassent la durée de vies humaines individuelles, mais aussi que, dans l'Antiquité, un nom peut être porté successivement par plusieurs individus, et aussi par une famille, par un peuple et par un territoire. Ainsi, « *Israël* », c'est l'individu Jacob, fils d'Isaac, mais c'est aussi le clan familial de 70 personnes qui émigre en Égypte, et c'est plus tard le peuple conduit par Moïse, puis le pays de Canaan où ce peuple s'installe.

En fait, rien dans le texte biblique ne permet de déterminer avec certitude ce qui est réellement désigné par les noms successifs des généalogies du début de la Genèse.

Par contre, l'attention particulière portée à l'engendrement d'un successeur, dans des durées de centaines d'années, et en distinguant cet engendrement de celui de tous les autres engendrés ultérieurs du même nom, suggère que les généalogies en cause semblent se préoccuper principalement, pour chaque nom, d'une succession qui dépasse le cadre individuel d'un patriarche.

Dans ces conditions, il peut être vain de chercher dans ces généalogies

des indications sur les moments individuels de naissance ou de mort des patriarches bibliques car, dans les chroniques historiques de l'antiquité, ce sont plutôt les règnes qui déterminent les généalogies et la succession des temps, et non la vie individuelle d'un patriarche.

Et, comme le nom d'un patriarche peut être prolongé par les héritiers successifs de sa maison (ce qui est toujours le cas à notre époque pour les noms de famille), il peut être considéré que, lorsque les jours d'un patriarche prennent fin, c'est parfois après plusieurs générations et, dans ce cas, il s'agit plutôt de dynasties que de règnes individuels.

Abraham, comme Noé et n'importe qui d'autre, a été engendré dans un groupe (clan, tribu, peuple ou nation identifié par un nom qui peut s'appliquer au chef de ce groupe) qui lui-même est issu d'un groupe précédent.

Et la fin d'un groupe dans une généalogie peut résulter d'une dispersion de ce peuple par une mort sans héritier de son dernier patriarche, mais aussi simplement par un détachement d'un ancêtre ou de son clan.

De ce point de vue, ce qui importe pour le calcul du temps dans l'histoire, ce ne sont pas les dates de naissance ou de mort des individus généralement inconnues, ni même la première partie de la vie de chaque patriarche qui se passe durant le temps du patriarcat précédent dont il est issu, mais la succession des groupes dont est issu la personne dont une généalogie donne les origines.

N'est-ce pas cette succession de groupes qui fait le cours de l'histoire et qui est retenu par la mémoire collective, comme l'indique, dans le milieu d'Abraham, la Liste royale sumérienne ?

L'histoire se révèle alors comme une suite de patriarcats et, dans les généalogies bibliques de l'ascendance de Noé puis de l'ascendance d'Abraham, il peut être considéré dès lors, que c'est l'addition des secondes parties des vies attribuées à chaque nom qui donne une estimation du temps général écoulé et non l'addition des premières parties qui situent l'engendrement de chaque successeur.

L'objet exact de ces premières parties est d'ailleurs assez incertain car le seul critère de distinction du texte biblique c'est le fait que l'engendrement du successeur intervient pour chaque nom avant la deuxième partie de sa vie qui semble celle de chaque patriarcat.

Pour ces premières parties de la vie de chaque patriarche, s'agit-il du temps écoulé depuis la naissance physique de ce patriarche jusqu'au moment où il succède au patriarche précédent (ce qui demande une mémorisation de dates individuelles très précises peu vraisemblable dans la haute antiquité) ou s'agit-il plutôt du temps durant lequel le clan familial de ce patriarche a existé distinctement avant cette succession ? La question reste ouverte, mais n'influe pas sur le calcul du temps de l'histoire basé sur la succession des seuls patriarcats selon les durées de la seconde partie de la vie de chaque patriarche prolongée sous le même nom par un nombre inconnu de successeurs.

Dans ces conditions, les généalogies bibliques ne doivent pas nécessairement se comprendre comme une succession d'engendremments individuels, mais peuvent se comprendre plutôt comme une succession de « *dynasties* » ou de peuples, et, dans ce cas, les généalogies de la Genèse semblent pouvoir nous présenter, en réalité, et pour chaque nom, les années de « *règne* » ou de « *patriarcat* » durant lesquelles, comme pour les dynasties, un nom s'est prolongé tant qu'un héritier d'un patriarche lui a succédé dans sa maison et aussi longtemps que les ancêtres en cause ne s'en sont pas détachés.

Il est même possible que cela concerne un peuple ou une cité prolongeant un même nom, indépendamment de son chef, tant qu'il demeure en un même lieu ou du moins de manière distincte parmi les autres peuples.

À cet égard, au sein de chaque tribu patriarcale, et comme à toute époque, lorsqu'il constitue une famille, l'homme quitte son père et sa mère, et s'attache à sa femme avec laquelle il engendre une descendance. À partir de ce moment, il n'est plus seulement un individu dans la tribu patriarcale de son père, mais une nouvelle famille distincte dans cette tribu qui, plus tard, peut s'en détacher pour devenir ailleurs une nouvelle tribu patriarcale.

Dans ce cadre, on peut comprendre que la généalogie du déluge à Abraham n'indique qu'une seule naissance individuelle, c'est celle d'Arpaxad « *deux ans après le déluge* » (Gn 11, 10) mais aussi que ce premier-né n'est que l'ancêtre initial, dans la tribu de Sem, du futur Arpaxad qui s'en est détaché plus tard.

À cet égard, lorsque ce clan d'Arpaxad se sépare de la tribu de Sem, son patriarche Arpaxad ne part pas seul mais à la tête d'un clan familial et ce n'est que plus tard, après quelques autres années, qu'il succède à Sem.

De ce point de vue, la première durée de vie de 35 ans d'Arpaxad (Gn 11, 12) pourrait viser soit la durée personnelle vécue depuis sa naissance jusqu'au moment où il engendre lui-même une descendance ou jusqu'au moment où il se sépare de la tribu de Sem. Mais, et a fortiori en considérant que ces 35 années sumériennes ne correspondent qu'à 17 ans et demi, cela paraît peu vraisemblable, d'autant que pour les patriarches suivants cette première durée de vie ne sera pour certains que de 30 ou 29 ans.

Il paraît plus vraisemblable, par rapport au caractère collectif manifeste de la seconde partie de vie d'Arpaxad qui dure 403 ans (201,5 ans de 365 jours), que la première partie de 35 ans ait aussi une signification collective qui permet de penser qu'elle vise la période d'existence distincte de son clan à partir du moment où il a constitué un clan familial distinct par son mariage et l'engendrement d'une descendance au sein de la tribu patriarcale de Sem, avant de lui succéder lorsque les jours de Sem ont pris fin.

Dans ces conditions, par la première durée de vie de 35 ans attribuée à Arpaxad, le texte biblique ne nous donnerait aucune indication précise sur l'âge individuel d'Arpaxad lorsqu'il s'est séparé du clan de Sem pour former un clan distinct, ni même pour savoir si cette séparation s'est réalisée du vivant de l'individu Arpaxad né deux ans après le déluge ou par un successeur prolongeant son nom, mais ne ferait connaître qu'une estimation de la durée durant laquelle le clan d'Arpaxad a existé séparément sous l'autorité du patriarcat de Sem avant de lui succéder comme clan patriarcal pendant une deuxième durée de 403 ans.

Dans ce contexte, pour situer plus précisément la naissance d'Abraham par rapport au déluge selon les dates bibliques, il convient de tenir compte du fait que les 500 ans de Sem prennent cours après qu'il ait engendré Arpaxad « *deux ans après le déluge* » (Gn 11, 10), mais aussi du fait que, pour Tèrah, le père d'Abraham, la généalogie biblique ne précise pas, comme pour les patriarches précédents, une autre durée vécue « *ensuite* » après qu'il ait vécu 70 ans et engendré Abram, Nachor et Haran (Gn 11, 26).

À cet égard, à partir de Tèrah, le récit biblique ne semble plus évoquer des patriarcats de manière collective, mais paraît entamer le récit particulier de la vie d'individus qui vont quitter le pays des origines.

Ce n'est que plus loin dans le récit, qu'on apprend que Tèrah meurt à 205 ans (Gn 11, 32) et puis qu'Abram est âgé de 75 ans (Gn 12, 4), ce qui rend ces trois durées sans lien direct entre elles. Si Tèrah engendre Abram à l'âge de 70 ans, Abram doit être âgé de 135 ans lorsque Tèrah meurt à 205 ans, or il n'a alors que 75 ans.

À cet égard, le texte ne mentionne pas un seul successeur, comme pour les autres patriarches, mais trois fils (comme Noé), ce qui permet de penser que le récit signifie en fait que Tèrah engendre ses trois fils « *à partir* » de 70 ans, mais qu'Abram lui-même a été engendré 60 ans plus tard lorsque Tèrah avait déjà 130 ans. Dans ce cas, Abram a en effet 75 ans lorsque Tèrah meurt à 205 ans. En les évaluant comme des années sumériennes entre équinoxes, ces âges sont compréhensibles.

Une lecture attentive du texte biblique confirme que les 70 ans de Tèrah sont sans lien certain avec la date précise de naissance d'Abram, comme le considère la traduction française de l'épiscopat français qui indique que « *Tèrah vécut soixante-dix ans, puis il engendra Abram, Nahor et Harane* » (Gn 11, 26), même si le texte hébreu est moins précis en ce qu'il indique seulement que Tèrah « *vécut soixante-dix ans [et] il engendra Abram, Nahor et Harane* » comme l'indique aussi la traduction officielle en latin du Vatican (« *Vixitque Thare septuaginta annis et genuit Abram, Nachor et Aran* »).

Dans ces conditions, les 70 ans de Tèrah paraissent seulement situer la fin du patriarcat précédent de Nachor et le début de son patriarcat, comme pour les âges indiqués de manière similaire par le récit biblique pour tous ses ancêtres depuis Adam, et, en concordance avec les autres âges indiqués, il peut être considéré que la naissance d'Abraham intervient 60 ans plus tard lorsque Tèrah a 130 ans (et non 70) puisqu'Abraham a 75 ans lorsque Tèrah meurt à 205 ans.

Dès lors, compte tenu des deux années entre le déluge et la naissance d'Arpaxad à ajouter entre le déluge et le début des 500 ans de Sem ainsi que des 60 ans qui séparent la naissance d'Abraham de la fin du patriarcat de Nachor lorsque Tèrah a 70 ans, le total des années bibliques entre le déluge et la naissance d'Abraham est, dès lors, de 2533 années (2471 + 2 + 60) qui, sur la base d'années sumériennes entre équinoxes, correspondent à un total de 1266,5 ans avant la naissance de Abraham en 1697, ce qui situe le déluge vers l'an 2964 avant Jésus-Christ, soit approximativement à l'époque de la dernière grande inondation mésopotamienne indiquée tant par la littérature sumérienne que par l'archéologie.

Qu'en est-il alors de la généalogie pré-diluvienne ?

À cet égard, en reconstituant la généalogie d'Adam au déluge sur les mêmes bases que celle du déluge à Abraham et en considérant que les années bibliques ne correspondent qu'à la moitié de nos années actuelles, on peut constater un rapprochement possible avec les estimations de la Liste royale sumérienne et une cohérence avec l'état des connaissances archéologiques.

Si nous calculons la chronologie des patriarcats d'Adam à Lamek, le père de Noé, sur la base de la seconde partie de la vie de chacun de ces patriarches après qu'ils aient engendré leur successeur, nous avons un total de 6569 ans (800 + 807 + 815 + 840 + 830 + 800 + 300 + 782 + 595), auxquels s'ajoutent les 130 premières années d'Adam, ce qui porte le total du début de la vie d'Adam à la fin des jours de Lamek à 6699 années entre équinoxes, ce qui correspond à 3349,5 années de 365 jours.

Pour Noé lui-même, le récit biblique ne donne pas les mêmes repères

que pour ses ancêtres. Après la fin des jours de Lamek, il est seulement précisé que Noé a 500 ans lorsqu'il engendre Sem, Cham et Japhet, et que le déluge se produit lorsqu'il a 600 ans, soit cent ans (ou 50 années de 365 jours) plus tard (Gn 5, 32 et Gn 7, 6), ce qui, pour des années entre équinoxes, porte à 3399,5 années de 365 jours (3349,5 + 50) le temps entre le début de la vie d'Adam et le déluge situé vers 2964 avant Jésus-Christ, ce qui situe le début de l'existence d'Adam vers 6363 avant Jésus-Christ.

20. Essai de chronologie

Sur les bases qui précèdent, une chronologie générale cohérente des années bibliques peut être proposée à partir de la construction du temple de Jérusalem et par rapport à quelques repères historiques et, notamment, ceux de la Liste royale sumérienne, sous toutes réserves quant à la réalité historique de toutes ces dates dont la précision, pour rappel, n'est ici qu'indicative pour la clarté de la chronologie.

À partir du point de référence de l'exil à Babylone dont la réalité historique est établie vers 586 avant Jésus-Christ, les livres bibliques des Rois et des Chroniques qui détaillent longuement les règnes successifs durant les siècles qui précèdent, permettent de situer le début de la construction du temple de Salomon vers 967 avant Jésus-Christ. C'est cet événement qui sert de repère biblique avec les temps plus anciens en ce qu'il est situé, par le texte biblique, 480 ans après l'exode d'Égypte sous la conduite de Moïse (1 R 6, 1) à qui l'Église attribue le Pentateuque.

Pour la période qui précède l'entrée en Canaan, la mesure sumérienne du temps, par un doublement des années calculées entre les équinoxes, permet d'ancrer dans la réalité historique les récits de ce Pentateuque et du livre de Josué qui le complète en ce qu'il relate l'entrée en Canaan immédiatement après la mort de Moïse.

Les repères proposés ici, sur la base d'hypothèses, doivent continuer à être confrontés aux progrès de la connaissance des faits historiques qui peut varier par rapport à celle des auteurs de la Bible, sans affecter l'essentiel du caractère historique des faits en cause que ceux-ci ont pu vouloir exprimer dans les limites de leurs connaissances réelles et de leurs modes d'expression.

Il importe peu de connaître l'année précise de naissance ou de mort de tel ou tel individu. Ce qui compte, c'est une parole vraie sur sa présence et ses actions réelles dans l'histoire concrète.

Les égyptologues se disputent encore aujourd'hui sur les datations des règnes des divers pharaons d'Égypte. La date exacte de l'effondrement de la troisième dynastie d'Ur, de la construction du temple de Salomon ou de la durée de vie de Moïse importe peu. Les historiens proposeront leurs appréciations.

Les faits bibliques ne sont que des témoignages très indirects qui ne relatent historiquement que les connaissances limitées des auteurs bibliques et dans le cadre de finalités autres que la connaissance historique elle-même. Demain, des dates aussi précises que 2004 ou 967 avant notre ère seront peut-être davantage affinées ou rectifiées. Pour le récit biblique, cela ne change rien à l'essentiel que ce récit veut nous communiquer et qui résulte de manière suffisante des approximations possibles à l'époque où les textes bibliques ont été écrits.

Dans un calendrier du récit biblique, la date des événements historiques ne peut être précisée que de manière indicative dès lors que les connaissances restent limitées et imprécises à cet égard. La précision des dates n'est que celle d'une peinture approximative de la réalité historique précise qui demeure largement inconnue.

Mais cette image incertaine montre une cohérence possible entre la réalité biblique et la réalité historique qui peut être méditée pour conforter la solidité historique de l'action de Dieu dans l'histoire que nous raconte le Pentateuque, même si d'autres cohérences peuvent être observées et que d'autres interprétations peuvent et pourront être présentées au fil de l'avancement des travaux futurs des exégètes et des historiens.

Quoi qu'il en soit, voici une chronologie qui semble possible :

An 967 ACN : Début de la construction du temple de Salomon

An 1427 ACN (An 1447 – 20) : Entrée en Canaan (Jos. 1, 2) après 40 ans dans le désert (ici : 20 ans) (Nb 32, 13 et Jos. 5, 6), mort de Moïse à l'âge de 120 ans (ici : 60 ans) (Dt 34, 7)

An 1446 ACN : En l'an 9 du règne d'*Amenhotep II*, celui-ci effectue une

campagne militaire pour ramener 89.600 personnes l'année suivant l'exode de 600.000 hommes ayant réduit le nombre de personnes à nourrir mais aussi le nombre des travailleurs disponibles pour les travaux des champs

An 1447 ACN (967 + 480) (1447 + 215) (1647 – 200) : Sortie d'Égypte, sous la conduite de Moïse, 480 ans avant la construction du temple de Salomon en 967 avant Jésus-Christ (1 R 6, 1), 430 ans (ici : 215 ans) (Ex 12, 40 et Ga 3, 17) après la promesse faite à Abraham (Gn 12, 1-3) et après 400 ans (ici : 200) de servitude subie par sa descendance à partir de la naissance d'Isaac (Gn 15, 13 et Ac 7, 6)

An 1447 ACN (1467 – 20) : Moïse revient en Égypte après un exil d'environ 20 ans « *longtemps après* » (Ex 2, 23 et Ac 7, 30)

An 1450 ACN : Mort du pharaon *Thoutmôsis III*

An 1454 ACN : Début du règne d'*Amenhotep II* [Selon Donald Redford (1986) de 1454 à 1419 ACN] d'abord en corégence avec le pharaon *Thoutmôsis III*

De l'An 1454 à 1450 ACN : Corégence de *Thoutmôsis III* et d'*Amenhotep II*

An 1467 ACN (1487 – 20) : Moïse, âgé de 40 ans (ici : 20) fuit hors d'Égypte (Ex 2, 15 et Ac 7, 23-29). Selon Manéthon, *Thoutmôsis* l'expulsa

An 1481 ACN : Mort de *Hatchepsout* à l'âge de 50 ans

An 1487 ACN (1447 + 40) : Naissance de Moïse 80 ans (ici : 40 ans) avant la sortie d'Égypte

An 1492 ACN : Décès de Néfêrourê, fille unique de la reine-pharaon Hatchepsout

An 1503 ACN (1481 + 22) : mort du pharaon Thoutmôsis II et début du règne de 22 ans de la reine-pharaon Hatchepsout, régente de Thoutmôsis III alors âgé de 11 ans

An 1507 ACN : Mort du Pharaon *Thoutmôsis Ier* et début du règne de Thoutmôsis II de 1507 à 1503 ACN

An 1514 ACN (1503 + 11) : Naissance de *Thoutmôsis III*

An 1516 ACN : Mort d'*Amenhotep Ier* et début du règne de *Thoutmôsis Ier* (qui, a connu Joseph avant le début de son règne, de même que son fils *Thoutmôsis II*) de 1516 à 1507 ACN

An 1518 ACN (1573 – 55) : Mort de Joseph à l'âge de 110 ans (ici : 55 ans) (Gn 50, 22)

An 1531 ACN (1481 + 50) : Naissance de la reine pharaon *Hatchepsout*

An 1536 ACN : Mort du pharaon *Ahmôsis Ier* et début du règne de 20 ans du pharaon *Amenhotep Ier* (1536-1516). Selon les avis différents des égyptologues, le règne d'*Ahmôsis Ier* prend fin à une date située entre 1546 et 1504 ACN. Joseph reste gouverneur sous l'autorité de ces deux pharaons jusqu'à sa mort en 1518

An 1544 ACN (1617 – 73) : Mort de Jacob à l'âge de 147 ans (ici : 73,5 ans) (Gn 47, 28). Joseph confie à ses frères la mission de « *préserver la vie à un peuple nombreux* » car « *Vous aviez voulu me faire du mal, mais Dieu a voulu le changer en bien* » (Gn 50, 20). Les frères de Joseph et ses deux fils vont former un peuple de 12 tribus « *plus nombreux et plus puissant* » que le peuple du pharaon (Ex 1, 8) parce que les fils d'Israël vont unir à eux « *une multitude disparate* » (Ex 12, 38)

An 1551 ACN : Mort du pharaon *Apophis* et début du règne d'*Ahmosis Ier*, pharaon de Thèbes à partir de 1551 ACN et qui règne à Avaris pendant 15 ans

An 1552 ACN (1617 - 65) (1558 – 6) : Exil de Jacob en Égypte à l'âge de 130 ans (ici : 65 ans) (Gn 47, 9) lorsque la famine se déclare après 7 années d'abondance (ici : 3,5 ans), soit environ 6 ans après l'engagement de Joseph par Pharaon (Gn 41, 29-30 et 47)

De l'An 1554 à 1503 ACN (1503 + 51): Période de 51 ans durant laquelle meurent tous les frères de Joseph et tous les autres de leur génération venus avec Jacob (Ex 1, 5-6) avant qu'un nouveau roi (*Thoutmôsis III*) s'élève sur l'Égypte « *qui n'avait pas connu Joseph* » (Ex 1, 8)

An 1557 ACN (1647 – 90) : Mort d'Isaac à l'âge de 180 ans (ici : 90 ans) (Gn 35, 28)

De l'An 1558 à 1555 ACN (1554 + 4) : 7 années d'abondance (ici : 3,5 ans arrondi à 4) (Gn 41, 47)

An 1558 ACN (1573 – 15) : Joseph est âgé de 30 ans (ici : 15 ans) lorsqu'il est engagé au service de Pharaon (Gn 41, 46) et devient gouverneur de l'Égypte (Gn 41, 40-43)

An 1559 ACN (1573 - 14) : Joseph est âgé de 28 ans (ici : 14 ans) lorsqu'il devient le gérant de Potiphar (Gn. 39, 4) avant d'être mis en prison pendant deux ans (ici : un an) (Gn 41,1)

An 1565 ACN (1573 – 8) : Joseph arrive en Égypte à l'âge de 17 ans (ici : 8,5 ans arrondi à 8) (Gn 37, 2). Ce n'est pas un adolescent, car c'est encore un enfant (Gn 37, 30)

An 1573 ACN (1565 + 8) : Naissance de Joseph

An 1591 ACN : Début du règne de 40 ans du pharaon Hyksôs *Apophis* à Avaris dans le delta du Nil (1591-1551 ACN)

An 1610 ACN (1697 – 87) : Mort d'Abraham à l'âge de 175 ans (ici : 87,5 ans arrondi à 87) (Gn 25, 7)

An 1617 ACN (1647 – 30) : Naissance de Jacob qu'Isaac engendre à l'âge de 60 ans (ici : 30 ans) (Gn 25, 26)

An 1629 ACN (1697 – 68) : mort de Sarah à l'âge de 127 ans (ici : 63,5 ans) (Gn 23, 1) qui a 10 ans de moins qu'Abraham (Gn 17, 17) qui devient donc veuf à l'âge de 137 ans (ici : 68,5 ans arrondi à 68) mais se remarie avec Ketoura et aura encore 6 enfants avec elle (Gn 25, 1-2)

An 1647 ACN (1697 – 50) (1447 + 200) : Naissance d'Isaac lorsque Abraham a 100 ans (ici : 50 ans) (Gn 21, 5) et Sarah 90 ans (ici : 40 ans) (Gn 17, 17) et début de 400 ans (ici : 200) de servitude de la descendance d'Abraham jusqu'à la sortie d'Égypte (Gn 15, 13 et Ac 7, 6)

An 1660 ACN (1762 – 102) (1697 – 37) : Mort de Tèrah à l'âge de 205 ans (ici : 102,5 ans arrondi à 102) (Gn 11, 32) et départ d'Abraham vers Canaan (Gn 12, 4) à l'âge de 75 ans (ici : 37,5 ans arrondi à 37)

An 1662 ACN (1447 + 215) (1697 – 35) : Promesse faite à Abraham, à Harane, après que Tèrah et Abraham aient quitté Ur (Ac 7, 4-5), 430 années (ici : 215 ans) avant la sortie d'Égypte (Ga 3, 17). Abraham est déjà marié avec Saraï depuis assez longtemps sans enfant pour qu'elle soit jugée stérile. Abraham est âgé de 70 ans (ici : 35)

An 1697 ACN (1647 + 50) : Naissance d'Abraham 100 ans (ici : 50) avant la naissance d'Isaac (Gn 21, 5)

An 1727 ACN (1787 – 60) (1762 – 35) : Fin du patriarcat de 119 ans (ici : 59,5 arrondi à 60) de Nachor (Gn 11, 25) et début du patriarcat de Tèrah lorsqu'il a 70 ans (ici : 35)

An 1762 ACN (1727 + 35) : Début de l'existence du futur patriarche Tèrah ou du clan familial distinct de Tèrah et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Nachor pendant 70 ans (ici : 35) (Gn 11, 26)

An 1787 ACN (1887 – 100) (1727 + 60) : Fin du patriarcat de 200 ans (ici : 100) de Seroug (Gn 11, 23) et début du patriarcat de 119 ans (ici : 59,5 arrondi à 60) de Nachor de 1787 à 1727 ACN

An 1801 ACN (1787 + 14) : Début de l'existence du futur patriarche Nachor ou du clan familial distinct de Nachor et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Seroug pendant 29 ans (ici : 14,5) (Gn 11, 24)

An 1887 ACN (1990 – 103) (1787 + 100) : Fin du patriarcat de 207 ans (ici : 103,5) de Rehu (Gn 11, 21) et début du patriarcat de 200 ans (ici : 100) de Seroug de 1887 à 1787 ACN

An 1902 ACN (1887 + 15) : Début de l'existence du futur patriarche Seroug ou du clan familial distinct de Seroug et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Rehu pendant 30 ans (ici : 15) (Gn 11, 22)

An 1990 ACN (2095 – 105) (1887 + 103) : Fin du patriarcat de 209 ans (ici : 104,5 arrondi à 105) de Pèleg (Gn 11, 19) et début du patriarcat de 207 ans (ici : 103,5) de Rehu de 1990 à 1887 ACN

An 2004 ACN : effondrement du royaume d'Ur, comprenant la ville de Babel, cessation soudaine de l'usage oral de la langue sumérienne, pendant le temps de Pèleg, fils d'Héber, qui « *s'appelait Pèleg, ce qui signifie « diviser », car en son temps la terre fut divisée* » (Gn 10, 25)

An 2006 ACN (1990 + 16) : Début de l'existence du futur patriarche Rehu ou du clan familial distinct de Rehu et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Pèleg pendant 32 ans (ici : 16) (Gn 11, 20)

An 2095 ACN (2310 – 215) (1990 + 105) : Fin du patriarcat de 430 ans (ici : 215) de Héber (Gn 11, 17) et début du patriarcat de 209 ans (ici : 104,5) de Pèleg de 2095 à 1990 ACN

An 2110 ACN (2095 + 15) : Début de l'existence du futur patriarche Pèleg ou du clan familial distinct de Pèleg et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Héber pendant 30 ans (ici : 15) (Gn 11, 18)

An 2310 ACN (2511 – 201) (2095 + 215) : Fin du patriarcat de 403 ans (ici : 201,5) de Shélah (Gn 11, 15) et début du patriarcat de 430 ans (ici : 215) de Héber de 2310 à 2095 ACN

An 2327 ACN (2310 + 17) : Début de l'existence du futur patriarche Héber ou du clan familial distinct de Héber et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Shélah pendant 34 ans (ici : 17) (Gn 5, 28)

An 2511 ACN (2713 – 202) (2310 + 201) : Fin du patriarcat de 403 ans (ici : 201,5 arrondi à 202) de Arpaxad (Gn 11,13) et début du patriarcat de 403 ans (ici : 201,5 arrondi à 201) de Shélah de 2511 à 2310 ACN

An 2526 ACN (2511 + 15) : Début de l'existence du futur patriarche Shélah ou du clan familial distinct de Shélah et de ses successeurs dans la tribu patriarcale d'Arpaxad pendant 30 ans (ici : 15) (Gn 11, 14)

An 2713 ACN (2963 – 250) (2511 + 202) : Fin du patriarcat de 500 ans (ici : 250) de Sem (Gn 11, 11) et début du patriarcat de 403 ans (ici : 201,5 arrondi à 202) d'Arpaxad de 2713 à 2511 ACN

An 2730 ACN (2713 + 17) : Début de l'existence du futur patriarche Arpaxad ou du clan familial distinct d'Arpaxad et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Sem pendant 35 ans (ici : 17,5 arrondi à 17) (Gn 5, 28)

An 2789 ACN (2964 – 175) : Fin du patriarcat de Noé 350 ans (ici : 175) après le déluge (Gn 9, 29)

An 2963 ACN (2713 + 250) : Naissance d'Arpaxad et début du patriarcat de 500 ans (ici : 250) de Sem (Gn 11, 10-11), « *père de tous les fils d'Héber* » (Gn 10, 21), les Hébreux ou Apirous (les nomades de la Mésopotamie), premier patriarche d'un nouveau peuple à venir, distinct des nations issues de Noé et parmi lesquelles Noé est resté patriarche pendant 350 ans (ici : 175) après le déluge (Gn 9, 29). Sem semble ainsi se séparer du patriarcat de Noé deux ans après le déluge et commencer les 500 ans de son patriarcat à partir de la naissance d'Arpaxad

An 2964 ACN (3264 – 300) (2963 + 1) : Déluge de quarante jours lorsque Noé a 600 ans (ici : 300) et deux ans (ici : un an) avant la naissance de l'ancêtre d'Arpaxad engendré par Sem deux ans (ici : un an) après le déluge (Gn 11, 10)

An 3014 ACN (3311 - 297) (3264 – 250) : Fin du patriarcat de 595 ans (ici : 297,5 ans arrondi à 297) de Lamek lorsque Noé a 500 ans (ici : 250) (Gn 5, 30-32)

An 3264 ACN (2964 + 300) : Début de l'existence du futur patriarche Noé ou du clan familial distinct de Noé 600 ans (ici : 300) avant le déluge (Gn 7, 6)

An 3311 ACN (3014 + 297) : Début des 595 ans (ici : 297,5 ans arrondi à 297) du patriarcat de Lamek (Gn 5, 30)

An 3402 ACN (3311 + 91) : Début de l'existence du futur patriarche Lamek ou du clan familial distinct de Lamek et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Mathusalem pendant 182 ans (ici : 91) (Gn 5, 28)

An 3702 ACN (3311 + 391) : Début des 782 ans (ici : 391) du patriarcat de Mathusalem (Gn 5, 25)

An 3796 ACN (3702 + 94) : Début de l'existence du futur patriarche Mathusalem ou du clan familial distinct de Mathusalem et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Hénok pendant 187 ans (ici : 93,5 arrondi à 94) (Gn 5, 25)

An 3852 ACN (3702 + 150) : Début des 300 ans (ici : 150) du patriarcat de Hénok (Gn 5, 22)

An 3884 ACN (3852 + 32) : Début de l'existence du futur patriarche Hénok ou du clan familial distinct de Hénok et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Yèred pendant 65 ans (ici : 32,5) (Gn 5, 21)

An 4252 ACN (3852 + 400) : Début des 800 ans (ici : 400) du patriarcat de Yèred (Gn 5, 19)

An 4333 ACN (4252 + 81) : Début de l'existence du futur patriarche Yèred ou du clan familial distinct de Yèred et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Mahalalel pendant 162 ans (ici : 81) (Gn 5, 18)

An 4667 ACN (4252 + 415) : Début des 830 ans (ici : 415) du patriarcat de Mahalalel (Gn 5, 16)

An 4700 ACN (4667 + 33) : Début de l'existence du futur patriarche Mahalalel ou du clan familial distinct de Mahalalel et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Kénan pendant 65 ans (ici : 32,5 arrondi à 33) (Gn 5, 15)

An 5087 ACN (4667 + 420) : Début des 840 ans (ici : 420) du patriarcat de Kénan (Gn 5, 13)

An 5122 ACN (5087 + 35) : Début de l'existence du futur patriarche Kénan ou du clan familial distinct de Kénan et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Enosh pendant 70 ans (ici : 35) (Gn 5, 12)

An 5495 ACN (5087 + 408) : Début des 815 ans (ici : 407,5 arrondi à 408) du patriarcat d'Enosh (Gn 5, 10)

An 5540 ACN (5495 + 45) : Début de l'existence du futur patriarche Enosh ou du clan familial distinct de Enosh et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Seth pendant 90 ans (ici : 45) (Gn 5, 9)

An 5898 ACN (5495 + 403) : Début des 807 ans (ici : 403,5 arrondi à 403) du patriarcat de Seth (Gn 5, 7)

An 5950 ACN (5898 + 52) : Début de l'existence du futur patriarche Seth ou du clan familial distinct de Seth et de ses successeurs dans la tribu patriarcale d'Adam pendant 105 ans (ici : 52,5 arrondi à 52) (Gn 5, 6)

An 6298 ACN (5898 + 400) (6363 – 65) : Début des 800 ans (ici : 400) du patriarcat de Adam (Gn 5, 4) après 130 ans (ici : 65)

An 6363 ACN (6298 + 65) : début de la vie d'Adam d'une durée de 130 ans (ici : 65) avant le début de son patriarcat (Gn 5, 3). C'est le début de la période d'Obeïd et l'époque de la plus ancienne construction mésopotamienne à Tell el-Oueili (altitude : 8 m), situé à 38 km au nord-ouest d'Ur.

Mais, *attention* ! Il convient de rappeler encore qu'il ne s'agit ici que d'hypothèses et que la précision mathématique des dates bibliques qui précèdent a une valeur pédagogique pour nous montrer la réalité historique des événements que ces dates situent, mais qu'elle ne peut nous faire oublier l'imprécision des connaissances des auteurs antiques des textes bibliques qui nous les indiquent, ni l'imprécision de l'usage approximatif et symbolique des nombres qu'ils utilisent pour nous les raconter.

Il faut rappeler particulièrement ici qu'au-delà du déluge vers 2900 ACN, l'incertitude de la durée réelle des « années » en cause est grande par rapport au mot hébreu « *shaneh* ».

Quoi qu'il en soit, il importe peu de savoir si la création d'Adam date de 6363 ou d'une autre date avant Jésus-Christ ou si Jésus de Nazareth est né en l'an 6 ou l'an 4 avant notre ère plutôt qu'en l'an 1. Ce qui importe, en méditant les généalogies bibliques, c'est de retenir qu'elles nous montrent que la réalité de la création de l'humanité au cœur de l'histoire de ce monde est tout aussi concrète que l'Incarnation du Christ au cours de cette même histoire.

Si une chronologie historique peut être envisagée jusqu'au VII^{ème} millénaire avant Jésus-Christ sur la base des années sumériennes entre équinoxes qu'Abraham connaissait à Ur où la nouvelle année était fêtée lors de chaque équinoxe (actuellement vers les 20 mars et 22 septembre), il reste cependant utile de nuancer davantage les possibilités de datation de la création historique d'Adam et Ève.

Il faut répéter qu'il ne s'agit ici que de dates repères pour la clarté des hypothèses chronologiques possibles, sans oublier toutes les incertitudes qui affectent chacun des détails en cause et donc la précision finale des dates présentées.

La Bible elle-même ne procède à aucune addition chronologique permettant de situer historiquement la création dans un calendrier linéaire de plusieurs milliers d'années. Les nombres sont néanmoins un outil de réflexion et de compréhension utile pour ne pas s'envoler dans une abstraction excessive par rapport aux réalités concrètes.

Les informations archéologiques disponibles permettent aujourd'hui de se convaincre du fait que le déluge qui s'est produit en Basse Mésopotamie vers 2900 avant Jésus-Christ et le personnage dénommé Ziusudra dans la mythologie sumérienne correspondent de manière légendaire au déluge biblique et à Noé, ce qui, en tenant compte des années sumériennes entre équinoxes en vigueur dans la ville d'Abraham, donne une clé d'interprétation de la chronologie de l'histoire depuis la construction du temple de Salomon en 967 avant Jésus-Christ, mais plus spécialement pour la généalogie de Noé à Abraham du chapitre 11 de la Genèse.

Cette clé d'interprétation consiste à considérer les vies des patriarches en cause comme étant celles de leur clan dont le nom fut porté successivement de père en fils en formant une succession de dynasties dont le pouvoir dominant est passé de l'une à l'autre de la même manière que celle indiquée par la Liste royale sumérienne.

La similitude de cette liste avec les généalogies du début de la Genèse est un indice de l'ancienneté de ces généalogies intégrées dans l'enseignement de Moïse, la Torah qui correspond au Pentateuque de notre Bible dont l'original hébreu a été finalisé quelques siècles avant Jésus-Christ.

Selon la clé d'interprétation retenue, il peut être considéré que, dans les deux généalogies des chapitres 5 et 11 de la Genèse, chaque nom peut représenter un clan dominant qui s'est développé d'abord pendant un temps durant lequel s'est formé le germe du clan qui lui succédera et la seconde partie de la vie de chaque nom peut correspondre, en fait, à la période durant laquelle ce clan a dominé avant que ne lui succède la dynastie du patriarche suivant.

Cela permet, sur la base des années sumériennes entre équinoxes, de remonter la généalogie jusqu'au déluge de manière cohérente par rapport aux données historiques disponibles.

C'est en appliquant cette même clé d'interprétation à la généalogie biblique avant le déluge qu'il est possible de remonter jusqu'à une création d'Adam vers 6363 avant Jésus-Christ.

Mais, nous nous retrouvons ainsi près de 3.000 ans avant l'invention de l'écriture qui apparaît comme le témoin majeur de la liberté intérieure d'une âme corporelle et spirituelle et la référence dans sa création figurée par une image.

Dans ces conditions, il est difficile de comprendre comment des âmes déjà capables de pratiquer l'agriculture, de construire des villes avec une architecture monumentale et de reproduire des dessins artistiques de la qualité que montrent, par exemple, des poteries retrouvées à *Tepe Sialk*, seraient restées pendant trois millénaires sans pratiquer une quelconque

forme d'écriture.

En outre, le récit biblique n'indique une dispersion des descendants d'Adam et Ève qu'après le déluge comme s'ils étaient restés concentrés dans le pays de l'adamah qui fut inondé par ce déluge ce qui paraît peu vraisemblable pendant trois millénaires.

En fait, il faut observer que rien ne permet d'affirmer a priori que la manière de compter ayant déterminé la généalogie d'Abraham depuis le déluge, pendant une période historique de près de 1200 ans, fut nécessairement la même que celle qui a prévalu pour le récit primitif, qui a pu être plus ancien, de la généalogie des ancêtres avant le déluge.

Dans la Liste royale sumérienne, la différence est déjà flagrante entre les détails des noms et des durées après le déluge et ceux de la courte liste de neuf noms de la période plus ancienne généralement tenus pour légendaires.

Dans le texte biblique, les deux généalogies ne sont pas davantage semblables. Non seulement le nombre des « *années* » est sensiblement plus important dans la généalogie avant le déluge comme dans la Liste royale sumérienne, mais chaque période attachée à un nom y est incluse dans un total, ce qui n'est pas le cas pour la généalogie d'Abraham après le déluge.

Après le déluge, il n'y a, en effet, dans la généalogie de Noé à Abraham, aucun lien cumulant les deux parties de la vie de chaque patriarche.

À cet égard, dans la première généalogie de la Genèse, il est dit d'Adam qu'il vit 130 ans puis 800 ans et que sa vie dure au total 930 ans. Les mêmes précisions sont données pour les huit patriarches ultérieurs jusqu'au père de Noé (Lamek), alors qu'aucune durée totale n'est donnée pour la vie de Sem et de chacun des huit patriarches ultérieurs jusqu'au père d'Abraham (Tèrah).

Dans ces conditions, le calcul chronologique de la succession de dynasties, qui peut être détaillé pendant près de 1200 ans sur la base des secondes parties de la vie de chaque patriarche après le déluge, ne

s'applique pas nécessairement à la période avant le déluge durant laquelle les dynasties en cause ne se sont pas nécessairement succédé l'une à l'autre comme après le déluge mais ont pu coexister simultanément dans le pays de l'adamah, le pays de Sumer.

Dans ce cas, l'interprétation traditionnelle qui n'y voit qu'une succession d'engendremments pourrait s'avérer plus convaincante pour la période avant le déluge.

Dans ces conditions, le clan de Seth se serait, par exemple, constitué distinctement du clan d'Adam après 130 ans et ce clan d'Adam aurait encore subsisté pendant 800 ans, soit au total pendant 930 ans, soit, puisqu'il s'agit d'années sumériennes, pendant 465 années de 365 jours.

Ensuite, le clan d'Hénok se serait à son tour constitué distinctement du clan de Seth après 105 ans et ainsi de suite pendant 1656 ans (soit 828 ans dans notre calendrier) jusqu'au déluge selon le nombre des années indiquées par la première partie de la vie de chaque patriarche dans la première généalogie de la Genèse ($130 + 105 + 90 + 70 + 65 + 65 + 187 + 182 + 600 = 1656$).

Dans ces conditions, le début de la vie d'Adam peut être situé, dans notre calendrier, 828 ans avant le déluge en 2964 ACN, soit vers 3792 ACN ($2964 + 828$).

Dans ces conditions, tous les clans d'Adam à Lamek auraient coexisté au début de l'existence de Lamek et le calendrier biblique de la généalogie ascendante de Noé (toujours avec les mêmes réserves du fait des importantes incertitudes en cause) peut se comprendre comme suit avant le déluge :

An 2964 ACN (3264 – 300) (3449 – 485) (3355 – 391) : Déluge de quarante jours lorsque Noé a 600 ans (ici : 300) et fin de la vie de Mathusalem d'une durée totale de 969 ans (ici : 484,5 arrondi à 485) et de son patriarcat de 782 ans (ici : 391)

An 2967 ACN (3355 – 388) (3264 – 297) : fin de la vie de Lamek d'une durée totale de 777 ans (ici : 388,5 arrondi à 388) et de son patriarcat de

595 ans (ici : 297,5 arrondi à 297)

An 3014 ACN (3264 – 250) : engendrement de Sem, Cham et Japhet lorsque Noé a 500 ans (ici : 250) (Gn 5, 30-32)

An 3081 ACN (3562 – 481) (3481 – 400) : fin de la vie de Yèred d'une durée totale de 962 ans (ici : 481) et de son patriarcat de 800 ans (ici : 400)

An 3147 ACN (3595 – 448) (3562 – 415) : fin de la vie de Mahalalel d'une durée totale de 895 ans (ici : 447,5 arrondi à 448) et de son patriarcat de 830 ans (ici : 415)

An 3175 ACN (3630 – 455) (3595 – 420) : fin de la vie de Kénan d'une durée totale de 910 ans (ici : 455) et de son patriarcat de 840 ans (ici : 420)

An 3223 ACN (3675 – 452) (3630 – 407) : fin de la vie d'Enosh d'une durée totale de 905 ans (ici : 452,5 arrondi à 452) et de son patriarcat de 815 ans (ici : 407,5 arrondi à 407)

An 3264 ACN (2964 + 300) (2967 + 297) : Début de l'existence du futur patriarche Noé ou du clan familial de Noé 600 ans (ici : 300) avant le déluge (Gn 7, 6) et début du règne de 36000 ans (ici : 600 années entre équinoxes x 60, soit 300 ans) de Ziusudra (équivalent de Noé dans la Liste royale sumérienne), et début des 595 ans (ici : 297,5 ans arrondi à 297) du patriarcat de Lamek (Gn 5, 30)

An 3271 ACN (3727 – 456) (3675 – 404) : fin de la vie de Seth d'une durée totale de 912 ans (ici : 456) et de son patriarcat de 807 ans (ici : 403,5 arrondi à 404)

An 3299 ACN (3481 – 182) (3449 – 150) : fin de la vie d'Hénok d'une durée totale de 365 ans (ici : 182,5 arrondi à 182) et de son patriarcat d'une durée de 300 ans (ici : 150)

An 3327 ACN (3792 – 465) (3727 – 400) : fin de la vie d'Adam d'une durée totale de 930 ans (ici : 465) et de son patriarcat de 800 ans (ici : 400)

An 3355 ACN (3264 + 91) (2964 + 391) (3449 – 94) : début de l'existence du futur patriarche Lamek ou du clan familial distinct de Lamek et de ses

successeurs dans la tribu patriarcale de Mathusalem pendant 182 ans (ici : 91) (Gn 5, 28), et début des 782 ans (ici : 391) du patriarcat de Mathusalem (Gn 5, 25) après 187 ans (ici : 93,5 arrondi à 94) de vie de Mathusalem

An 3449 ACN (3355 + 94) (3299 + 150) (3481 – 32) : début de l'existence du futur patriarche Mathusalem ou du clan familial distinct de Mathusalem et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Hénok pendant 187 ans (ici : 93,5 arrondi à 94) (Gn 5, 25), et début des 300 ans (ici : 150) du patriarcat de Hénok (Gn 5, 22) après 65 ans (ici : 32,5 arrondi à 32) de vie d'Hénok

An 3481 ACN (3449 + 32) (3081 + 400) (3562 – 81) : début de l'existence du futur patriarche Hénok ou du clan familial distinct de Hénok et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Yèred pendant 65 ans (ici : 32,5 arrondi à 32) (Gn 5, 21), et début des 800 ans (ici : 400) du patriarcat de Yèred (Gn 5, 19) après 162 ans (ici : 81) de vie de Yèred

An 3562 ACN (3481 + 81) (3147 + 415) (3595 – 33) : début de l'existence du futur patriarche Yèred ou du clan familial distinct de Yèred et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Mahalalel pendant 162 ans (ici : 81) (Gn 5, 18), et début des 830 ans (ici : 415) du patriarcat de Mahalalel (Gn 5, 16) après 65 ans (ici : 32,5 arrondi à 33) de vie de Mahalalel

An 3595 ACN (3562 + 33) (3175 + 420) (3630 – 35) : début de l'existence du futur patriarche Mahalalel ou du clan familial distinct de Mahalalel et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Kénan pendant 65 ans (ici : 32,5 arrondi à 33) (Gn 5, 15), et début des 840 ans (ici : 420) du patriarcat de Kénan (Gn 5, 13) après 70 ans (ici : 35) de vie de Kénan

An 3630 ACN (3595 + 35) (3223 + 407) (3675 – 45) : début de l'existence du futur patriarche Kénan ou du clan familial distinct de Kénan et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Enosh pendant 70 ans (ici : 35) (Gn 5, 12), et début des 815 ans (ici : 407,5 arrondi à 407) du patriarcat d'Enosh (Gn 5, 10) après 90 ans (ici : 45) de vie de Enosh

An 3675 ACN (3630 + 45) (3271 + 404) (3727 – 52) : début de l'existence du futur patriarche Enosh ou du clan familial distinct de Enosh et de ses successeurs dans la tribu patriarcale de Seth pendant 90 ans (ici : 45) (Gn

5, 9), et début des 807 ans (ici : 403,5 arrondi à 404) du patriarcat de Seth (Gn 5, 7) après 105 ans (ici : 52,5 arrondi à 52) de vie de Seth

An 3727 ACN (3675 + 52) (3327 + 400) (3792 – 65) : début de l'existence du futur patriarche Seth ou du clan familial distinct de Seth et de ses successeurs dans la tribu patriarcale d'Adam pendant 105 ans (ici : 52,5 arrondi à 52) (Gn 5, 6), et début des 800 ans (ici : 400) du patriarcat de Adam (Gn 5, 4) après 130 ans (ici : 65)

An 3792 ACN (3727 + 65) : début de la vie d'Adam d'une durée de 130 ans (ici : 65) avant le début de son patriarcat (Gn 5, 3) ce qui correspond approximativement au calendrier hébraïque qui fixe la création d'Adam en **3760 ACN**.

Bien sûr, les mêmes réserves déjà exprimées concernant les imprécisions et les incertitudes des nombres autant que de la notion même des « années » demeurent et on ne peut que rester au stade d'hypothèses de réflexion.

L'essentiel reste de ne pas perdre de vue que nous sommes les descendants des êtres absolument nouveaux que furent, en ce monde, Adam et Ève dont l'âme intérieure a été créée par un corps tiré de la matière physique et un souffle spirituel divin, ce qui a les fait exister avec une nature unique corporelle et spirituelle que nous avons héritée, à une date qui, même si elle reste couverte à nos yeux par un voile d'incertitude, est tout aussi historique et concrète que celle de la création du nouvel Adam que fut l'Incarnation de Dieu Lui-même il y a un peu plus de deux mille ans en Palestine.

21. Un déluge dans le pays de Sumer

Outre les âges des patriarches, il faut observer que la crédibilité de toute historicité des premiers chapitres de la Genèse se heurte tout autant au mythe d'un déluge universel qui est manifestement irréaliste dans le troisième millénaire avant Jésus-Christ où le récit biblique le situe.

Comment comprendre aujourd'hui ce récit du déluge ?

C'est une histoire qui paraît attribuable aux trois fils de Noé (Gn 10, 1) si on admet une subdivision primitive du début de la Genèse en tablettes sumériennes par des colophons qui indiquent l'auteur du récit d'une tablette par un petit mot (le mot hébreu « *Towledah* ») qui a un double sens qui peut signifier à la fois les origines de l'auteur (son histoire passée) et sa postérité (son histoire future).

On peut penser que le récit écrit de chacun des trois fils de Noé devait déjà être bien différencié par trois écrits distincts et respectés lorsque la Genèse a été composée, car le texte biblique reprend et fusionne ces trois versions différentes sans chercher à effacer leurs différences, même lorsqu'elles peuvent paraître contradictoires.

Mais, il est aussi possible que l'auteur de la Genèse ait volontairement écrit son récit sous la forme de trois versions distinctes fusionnées pour mieux montrer que le vrai résulte mieux de la rencontre de trois points de vue différents que du témoignage d'un seul.

La version française officielle de la Genèse nous indique que « *Parmi ses contemporains, Noé fut un homme juste, parfait* » (Gn 6, 9), mais la version anglaise du Vatican traduit qu'il était « *blameless in that age* » (irréprochable dans ce temps) et la version protestante Segond traduit qu'il était « *intègre dans son temps* ». Peut-on y percevoir une allusion à la justesse de la mesure du temps de Noé dans le récit lui-même ?

Juste en son temps. Noé n'était pas seulement un juste à son époque,

mais Noé fut juste dans la mesure de son temps, du temps du déluge qu'il a vécu.

Pour observer la mesure du temps du déluge selon des années entre les équinoxes déjà observées ailleurs dans le Pentateuque, il est utile d'être attentif au fait que le récit de la Genèse ne relate pas le déluge par un seul récit harmonisé mais par une union de trois récits dans laquelle, du point de vue chrétien, nous pouvons voir une image trinitaire de Dieu, au-delà des apparentes incohérences chronologiques.

Pourquoi est-il écrit après le jour du début du déluge que Noé entre dans l'arche « *en ce jour même* » (Gn 7, 11-13) alors qu'il vient d'être répété à deux reprises qu'il y entre sept jours avant (Gn 7, 1-4 et 7-10) ?

Pourquoi est-il écrit que « *Les sources de l'abîme et les vannes du ciel se fermèrent, la pluie des cieux s'arrêta* » après qu'il ait été indiqué que « *les eaux montèrent au-dessus de la terre pendant cent cinquante jours* » (Gn 7, 24) et alors qu'il a été répété auparavant à deux reprises que le déluge n'a duré que 40 jours (Gn 7, 4 et 12) ?

Pourquoi est-il écrit que l'arche s'arrête sur une montagne le 17^{ème} jour du septième mois (Gn 8, 4), mais que les sommets des montagnes n'apparaissent que le dixième mois (Gn 8, 5) ?

Pourquoi est-il écrit que ces sommets apparaissent le premier jour de ce dixième mois avant un temps de 40 jours (Gn 8, 6) et le constat qu'une colombe n'est plus revenue (Gn 8, 12), mais que Noé ne regarde l'état du pays en enlevant la couverture de l'arche seulement le premier jour de l'année suivante ?

Pourquoi attend-t-il encore 57 jours avant de sortir de l'arche, onze jours après qu'une année ait été échue ?

Le temps est un, mais, comme dans la Trinité, les modes opératoires semblent triples et différents dans le récit du déluge. Un même mois y semble, en réalité, décrit comme le « *septième* » (Gn 8, 4) dans une première version qui le calcule et le situe dans les mois de l'année d'été à partir de l'équinoxe du printemps, comme le « *dixième* » (Gn 8, 5) dans

une deuxième version qui le calcule et le situe dans les mois du cycle solaire de douze mois à partir du solstice d'hiver, et comme le « *premier* » (Gn 8, 13) dans une troisième version qui calcule et situe toujours ce même mois dans les six mois de l'année d'hiver à partir de l'équinoxe d'automne.

Il faut rappeler ici que, du fait de la durée de l'année d'été, soit 186 jours et 9 heures entre les équinoxes de printemps et d'automne, il y avait souvent dans cette période (3 fois sur huit) une septième nouvelle lune qui faisait débiter un septième mois d'été ce qui suffisait pour ajuster les calendriers lunaire et solaire en complément de l'année d'hiver, d'une durée de 178 jours et 20 heures entre les équinoxe d'automne et de printemps, qui se limitait à un nombre fixe de six mois qui correspondaient approximativement tant à six lunaisons d'une durée de 177 jours (6 x 29,5 jours) qu'à la durée de six mois arrondis de 180 jours (6 x 30 jours).

Dans ces conditions, dans l'hypothèse qui considère que, dans le récit biblique, le septième mois de l'an 600 est le même que le premier mois de l'an 601, il faut que l'équinoxe d'automne coïncide approximativement avec une nouvelle lune qui fixait le début d'un nouveau mois, pour que certains aient pu considérer un même mois comme étant le septième mois de l'année d'été entre les équinoxes de printemps et d'automne alors que d'autres le considéraient comme le premier mois de l'année d'hiver suivante entre les équinoxes d'automne et de printemps. Cela indique que le début de ce mois devait être situé vers le 22 septembre et permet de situer tous les autres événements datés du déluge.

Avec ces indications précises, il peut être constaté que la terre fut ravagée et inhabitable pendant une période de 188 jours depuis le premier jour du déluge jusqu'à la sortie de l'arche, ce qui correspond exactement à la durée d'une année d'été (du « *dix-septième jour du deuxième mois* » de l'an 600 au « *vingt-septième jour du deuxième mois* » de l'an 601) complétant les six lunaisons de chaque année d'hiver (177 jours) pour suivre le cycle solaire de 365 jours.

Dans ces conditions, il peut être constaté, d'un point de vue, que le déluge a duré une période de 40 jours du 13 mai au 21 juin et fut suivi

d'une période de 148 jours du 22 juin au 17 novembre (soit les jours qui correspondent à cinq lunaisons de 29,5 jours arrondis à cinq mois de 30 jours ou 150 jours) jusqu'à la sortie de l'arche mais aussi, d'un autre point de vue, qu'une période de dévastation de 148 jours du 13 mai au 8 octobre fut suivie d'une période de restauration de 40 jours du 9 octobre au 17 novembre.

Dans ces conditions, la chronologie du déluge semble, selon les années sumériennes entre équinoxes, pouvoir être comprise comme suit (sur la base du calendrier de 2006 qui présente une situation similaire de proximité entre l'équinoxe d'automne et une nouvelle lune) :

- Solstice d'hiver le 21 décembre
- Premier mois du cycle solaire de la nouvelle lune du 31 décembre au 29 janvier
- Deuxième mois du 29 janvier au 28 février
- Troisième mois du 28 février au 29 mars
- Équinoxe de printemps le 20 mars
- Premier mois de l'année 600 de Noé du 29 mars au 27 avril (quatrième mois du cycle solaire)
- Deuxième mois de l'année 600 de Noé du 27 avril au 27 mai (cinquième mois du cycle solaire)
- Entrée dans l'arche 7 jours avant le déluge (Gn 7, 1-4 et 7-10), soit le 6 mai
- **Jour 1** : Début du déluge le 17^{ème} jour du deuxième mois de l'année 600 de Noé (Gn 7, 11), soit le 13 mai
- **Du Jour 1 au jour 40** : 40 jours de déluge (Gn 7, 12 et 17) du 13 mai au 21 juin
- Troisième mois de l'année 600 de Noé du 27 mai au 25 juin (sixième mois du cycle solaire)
- **Du jour 41 au jour 188** : Période de « 150 » jours pendant 5 mois qui correspondent en réalité à cinq lunaisons de 29,5 jours qui s'étendent au total sur 148 jours jusqu'à la sortie de l'arche, du 22 juin au 17 novembre
- Quatrième mois du 25 juin au 25 juillet (septième mois du cycle solaire)
- Cinquième mois du 25 juillet au 23 août (huitième mois du cycle solaire)

- Sixième mois du 23 août au 22 septembre (neuvième mois du cycle solaire)
- **Jour 133** : Nouvelle lune le 22 septembre (à 11h45 GMT). Les sommets des dénivellations apparaissent (Gn 8, 5) le « *premier jour du dixième mois* », ce qui est aussi le « *premier jour du premier mois* » de la nouvelle année 601 de Noé, et, en conséquence, Noé enlève la couverture de l'arche pour observer l'état du pays ce qui lui permet de constater que la terre est dévastée (Gn 8, 13) (c'est le sens qui peut être donné ici au mot hébreu « *charab* » qui ne signifie pas ici « *à sec* » comme le considère la traduction officielle en français et qu'il faut distinguer du mot hébreu « *yabesh* » qui décrit l'état asséché du sol à la fin du mois suivant lors de la sortie de l'arche (Gn 8, 14))
- Équinoxe d'automne le 23 septembre (à 4h03 GMT)
- Septième mois d'été de l'année 600 de Noé ou premier mois d'hiver de l'année 601 ou dixième mois du cycle solaire, du 22 septembre au 22 octobre
- **Jour 148** : L'arche s'immobilise le 17^{ème} jour du septième mois (Gn 8, 4), soit le 8 octobre
- **Jours 149 à 188** : Pendant 40 jours (Gn 8, 6) du 9 octobre au 17 novembre, envoi d'un corbeau jusqu'à ce que la terre soit sèche (Gn 8, 7), avec envoi d'une colombe à sept jours d'intervalle (Gn 8, 8-12) les 2, 9 et 16 novembre
- Premier ou deuxième mois d'hiver ou onzième mois du cycle solaire, du 22 octobre au 20 novembre
- **Jour 188** : Sortie de l'arche le 27^{ème} jour de ce deuxième mois, le lendemain du jour où la colombe n'est plus revenue, soit le 17 novembre.

On retrouve ainsi, dans le récit du déluge, tous les éléments de mesure du temps qui semblent appliqués dans le Pentateuque qui veille partout à écarter toute prévalence du soleil ou de la lune qui étaient faussement divinisés et ne semble mesurer le temps que de manière équilibrée entre ces astres de référence, par des années entre équinoxes, alternativement d'été ou d'hiver, et par des jours de 24 heures comprenant un temps d'obscurité et un temps de lumière à égalité lors de chaque équinoxe.

« Dieu parla à Noé et lui dit : « [...] Tant que la terre durera, semailles et

moissons, froidure et chaleur, été et hiver [la grande mesure du temps, c'est l'alternance sur le cycle solaire de 365 jours de deux « *années* » de 188 ou 177 jours entre les équinoxes], *jour et nuit* [la petite mesure du temps, c'est l'alternance des « *jours* » sur 24 h de la clarté et de l'obscurité] *jamais ne cesseront.* » » (Gn 8, 15-22).

Le déluge paraît situé par le récit biblique moins de « *300 ans* » avant Abraham. À une époque lors de laquelle le niveau culturel et littéraire est déjà très élevé en Mésopotamie. C'est l'époque où à Ebla, il y avait déjà une bibliothèque d'archives écrites avec des tablettes rangées par catégories et des traductions parallèles de l'éblaïte et du sumérien.

À ce moment, Noé a « *600 ans* », mais, ici encore, il convient de considérer que, lorsqu'elles s'étendent sur des centaines d'années, la vie et la mort d'un patriarche ne visent pas un seul individu, mais s'appliquent, comme pour les douze tribus d'Israël, à sa descendance ou à la collectivité qui prolonge son nom et s'est établie distinctement sur un territoire.

Ainsi, l'individu ou la collectivité engendré par Lamek après 182 ans n'est pas nécessairement l'individu Noé qui a vécu le déluge 600 ans plus tard, mais peut être un aïeul ou une collectivité nouvelle dont le Noé du déluge biblique est issu après plusieurs générations. De même, la mort de Noé, 350 ans après le déluge, ne vise pas nécessairement la mort physique de l'individu Noé qui a vécu le déluge, mais peut être datée par le moment lors duquel sa maison, son lieu ou sa communauté de vie, sont délaissés par sa descendance.

Mais, quelle que soit la date du déluge, comment imaginer, dans une interrogation historique, qu'un cataclysme recouvrant toute la planète d'eau sur plus de 8.000 mètres d'altitude il y a moins de cinq mille ans ne laisserait aucune trace scientifique ?

Certes, pour Dieu tout est possible. Mais tout est aussi possible pour notre imagination et n'est pas pour autant vrai.

Faut-il imaginer, même dans une perspective symbolique, de l'eau surmontant les 8.000 mètres de l'Everest, le pôle nord et le pôle sud, sans

aucun problème ni de froid, ni d'altitude pour ceux qui flotteraient au-dessus ?

Faut-il imaginer que des couples de chacune des milliers (voire des millions) d'espèces animales et d'espèces d'oiseaux se seraient concentrés à un endroit de la planète pour monter dans une arche, auraient survécu plus d'une année dans cette arche, seraient redescendus à près de cinq mille mètres d'altitude pour retourner qui au pôle nord (pingouins et ours blancs par exemple), qui au centre de l'Afrique, (hippopotames, chimpanzés, éléphants...), qui en Australie (par quel bateau mystérieux des kangourous en seraient-ils venus puis retournés ?) et en Amérique du Nord et du Sud... ?

Pourquoi imaginer, au-delà du texte de la Genèse et de ce qu'il impose, que Dieu aurait assuré miraculeusement le transfert d'un couple de pingouins du pôle nord vers l'arche puis son retour au même endroit et sortir totalement de la réalité concrète raisonnable ?

Il n'y a aucune trace d'un déluge universel, ni même d'un déluge étendu à l'ensemble de la Mésopotamie au cours des dix mille dernières années de telle sorte que, dans cette période, l'hypothèse d'un déluge local reste actuellement la seule crédible.

Dans le pays de Sumer, à l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate, les crues à proximité du golfe Persique pouvaient avoir, à cette époque, un effet diluvien tant le relief y est peu élevé au-dessus du niveau de la mer. Ainsi, par exemple, aujourd'hui encore, la ville de Bagdad, située à plus de 500 km du golfe Persique et en amont du pays de Sumer, n'est qu'à une altitude de 34 mètres et l'antique cité d'Ur, d'où Abraham est sorti, n'est qu'à une altitude de 6 à 10 mètres alors qu'elle est actuellement située à plus de 200 km du golfe Persique.

Dans cette vaste plaine, les crues pouvaient s'étendre en largeur et des crues et des inondations, il y en a eu beaucoup en Mésopotamie, surtout dans la région de très basse altitude d'Ur et Babylone (Babel) d'où Abraham est originaire. La Genèse situe la Création à cet endroit qui est une région entourée de hautes et vastes montagnes : les Monts d'Arabie d'où s'écoulait le fleuve Wadi-el-Batin (actuellement asséché depuis plus

de trois mille ans), les montagnes du Zagros iranien d'où s'écoulaient le Karoun et le Karkheh (actuellement distincts mais qui s'écoulaient très proches et qui semblent avoir pu être réunis en un seul cours d'eau dans le passé), et les montagnes du massif de l'Ararat d'où s'écoulaient le Tigre et l'Euphrate. Tous ces fleuves confluaient dans le pays de Sumer pour y former un fleuve unique rejoignant le Golfe Persique (actuellement nommé le Chatt-el-Arab), un fleuve dans l'Eden avec ses quatre branches (Gn 2, 10-14).

D'importantes couches d'alluvions, entre les strates des cités redécouvertes par les archéologues dans le pays de Sumer, témoignent de multiples déluges dans cette région de la Basse Mésopotamie.

Dans une telle région, le récit primitif du déluge biblique a pu inspirer des légendes mésopotamiennes, mais celles-ci peuvent aussi provenir du souvenir d'autres déluges.

Noé a pu connaître la légende mésopotamienne de Ziusudra qui évoquait une énorme crue dont ce Roi ancien n'avait été sauvé que sur un bateau, mais rien n'exclut que ce Ziusudra ne soit qu'une autre dénomination de ce même Noé dans un récit légendaire.

Le récit du déluge donne cependant une précision sur le plan historique. Il s'agit du dernier déluge dans la région. Il n'y en a plus eu d'autres (Gn 8, 21).

Et, en effet, après une période de plus grande pluviosité, la région de la Mésopotamie a connu un changement climatique majeur que les géographes actuels situent il y a environ 4.200 ans. Le golfe Persique qui s'avancait jusqu'à Ur a reculé depuis lors et son rivage se trouve aujourd'hui à plus de 200 km de cette ancienne capitale de Sumer.

Mais, auparavant, dans l'immense plaine fertile du delta des grands fleuves qui baignaient le pays de Sumer, nommé « *edin* » en sumérien, la montée des eaux pouvait être brutale et meurtrière. Il pouvait être prudent de prévoir un abri flottant en cas de crue soudaine.

Aujourd'hui encore, sur une largeur de plus de 200 km vers l'est, à partir

du Lac Hammar, à 35 kms à l'ouest d'Ur, l'altitude est partout inférieure à six mètres, à plus de 200 km du bord actuel du golfe Persique.

Avec une pluviosité plus importante qu'actuellement, les crues pouvaient, dès lors, être redoutables dans le sud du pays de Sumer.

Noé devait connaître les dangers de cette région de très basse altitude située entre le Tigre et l'Euphrate, ces deux immenses fleuves provenant du massif de l'Ararat, surtout si ses activités d'agriculture ou d'élevage étaient établies dans un lieu éloigné de toute hauteur proche.

Les ziggourats des cités sumériennes construites de manière pyramidale en hauteur, en léger retrait par rapport à l'un ou l'autre fleuve proche, à quelques mètres d'altitude, et la solidité des maisons en brique pouvaient assurer la sécurité ordinaire, même en cas de grandes crues, mais Noé, considérant la perspective d'un déluge plus important et de l'éloignement de l'endroit de ses cultures ou de ses pâturages par rapport aux refuges possibles en cas de montée des eaux, élaborà, selon la Genèse, un plan écrit d'une maison flottante en bois et en bitume dans laquelle il pourrait s'abriter avec sa famille et un minimum d'animaux préservant, le cas échéant, la survie de son cheptel. En veillant à ce qu'elle soit assez grande pour ne pas être déséquilibrée par des flots impétueux, mais pas trop chargée par un embarquement complet du cheptel, pour assurer au mieux sa flottaison. Un mélange de taille et de légèreté devait assurer son flottement même dans des eaux tumultueuses.

Dans ce contexte, ce qui a été objectivement prévu, n'était-ce pas uniquement la protection de la famille de Noé et de son cheptel en prévision d'une inondation du pays ? N'était-ce pas seulement un strict nécessaire pour une famille, sept couples des animaux purs et un couple des animaux impurs (Gn 7, 2-3) ?

Dans un article intitulé « *Regard scientifique et théologique sur le déluge de Noé* », **Paul Seely**, un théologien protestant évangélique, relève qu' « *En travaillant à partir d'inscriptions et de la liste des rois sumériens, on peut dater sommairement le Noé sumérien Ziusudra, qui vivait dans la ville de Shuruppak vers 2850 avant J.C.* » et que « *Ceci est en accord avec la seule inondation mésopotamienne qui a laissé des traces en trois endroits simultanément*

(*Shuruppak, Uruk et Kish*) » de sorte que « *Un nombre conséquent de spécialistes du Proche Orient Ancien en ont donc conclu que ce déluge est probablement celui dont il est question à la fois dans les récits bibliques et mésopotamiens* ».

Selon sa légende, Ziusudra, qui régnait sur la cité de Shuruppak aux environs de 2850 avant Jésus-Christ, fut informé en songe par un dieu que le genre humain allait être exterminé par un déluge, et il construisit, dès lors, un grand navire, y fit entrer sa famille, ainsi que des oiseaux et des animaux de chaque espèce, puis quand les eaux baissèrent, il débarqua sur une montagne.

Cette légende, retrouvée dans des documents du début du deuxième millénaire avant Jésus-Christ, confirme, indépendamment de son contenu, qu'un récit écrit des origines pouvait déjà exister à l'époque de la famille d'Abraham, il y a environ 4.000 ans, lorsque celle-ci était une famille mésopotamienne parmi les autres, vivant à Ur, au sud-est de la Mésopotamie, et que ce récit n'a donc pas dû être « *inventé* » par Moïse ou d'autres rédacteurs du peuple hébreu.

Beaucoup pensent que les Hébreux transposèrent l'histoire de Ziusudra à leur patriarche Noé.

En réalité, rien ne permet d'affirmer une telle transposition plutôt que l'inverse puisque rien ne permet de prétendre que le récit de la Genèse n'existait pas déjà du temps d'Abraham, bien avant la constitution du peuple hébreu en Égypte et la rédaction du livre de la Genèse en hébreu.

Car, si les récits mésopotamiens sont très semblables au récit de la Genèse, rien ne permet d'en déduire que le récit de la Genèse s'en est inspiré. L'inverse n'est pas moins vraisemblable. Les faits relatés par la Genèse, qui ont pu être initialement un récit mésopotamien du temps d'Abraham, ont pu inspirer plusieurs autres récits mésopotamiens avec diverses déformations aussi légendaires que les évangiles apocryphes par rapport aux évangiles canoniques.

Dans le contexte sumérien, la terre (en hébreu : « *erets* ») inondée par un déluge selon le récit biblique, n'était-ce pas uniquement la terre de

l'adamah, de Sumer ?

Lorsqu'un témoin d'une vaste inondation dit qu'il y a de l'eau « *partout* » et que « *tout* » est inondé, le sens normal ne nous fait pas comprendre que l'Everest est sous eau.

Il faut tenir compte, à cet égard, des sens différents du mot hébreu « *erets* » qui peut aussi se traduire par « *région* » ou « *pays* ».

Ce mot hébreu « *erets* » est utilisé plus de deux mille fois dans l'Ancien Testament. Dans la plupart des cas, cela ne vise qu'un territoire particulier et non pas la planète.

Il y avait, par exemple, le pays (*erets*) de Canaan (Gn 42, 49), le pays (*erets*) d'Égypte (Ex 12, 1), le pays (*erets*) des ennemis (Lév 26, 36).

Dans le récit du déluge, lorsqu'il est écrit que « *toute la terre (erets)* » est inondée, on peut comprendre « *tout le pays* ».

En fait, la décision divine indiquée par la Genèse permet de privilégier l'idée que le déluge fut, en réalité, un événement local. Ce qui fut inondé lors du déluge, c'est la « *terre rouge* » (« *l'adamah* ») où l'humanité fut créée : « *Dieu vit que la méchanceté de l'adam était grande ... et Dieu dit « J'exterminerai de la surface de l'adamah l'adam que j'ai fait, ... le bétail, les animaux, les oiseaux... » »* » (Gn 6, 5-7).

C'est seulement de toute la surface de « *l'adamah* » (la terre d'argile rouge où Adam et Ève ont été créés) que, selon le récit, Dieu décide d'exterminer « *depuis l'homme jusqu'au bétail, aux reptiles, et aux oiseaux du ciel* » (Gn 6, 7 ; Gn 7, 4 et Gn 7, 23).

Ce que Noé doit embarquer dans son arche, ce sont seulement des animaux de « *l'adamah* » (Gn 6, 20 et Gn 7, 8).

A la fin du déluge, c'est sur la surface de « *l'adamah* » que les eaux diminuent (Gn 8, 8).

Lorsque Noé enlève la couverture de l'arche et regarde, c'est le sol de

« *l'adamah* » qui avait séché (Gn 8, 13).

C'est seulement « *l'adamah* » que Dieu décide, après le déluge, de ne plus jamais maudire (Gn 8, 21).

Et, lorsque Noé descend de l'arche, il n'a pas changé de région et c'est encore « *l'adamah* » qu'il commence à cultiver (Gn 9, 20).

L'extermination du déluge ne concerne aussi que les vivants terrestres « *sous le ciel* » et « *sur* » la terre de « *l'adamah* » : « *je vais faire venir le déluge ... pour détruire toute chair ayant souffle de vie sous le ciel ; tout ce qui est sur la terre périra* » (Gn 6, 17).

L'extermination « *sous le ciel* », survenue lors du déluge, cela n'implique donc pas nécessairement « *tout* » ce qui peut être « *partout* » sous le ciel et cela ne permet donc en rien de préciser l'étendue du déluge.

Le déluge a seulement exterminé, de manière certaine, toute chair ayant souffle de vie sous le ciel et sur la terre du pays de l'adamah.

Rien dans le texte biblique ne permet d'étendre le déluge aux oiseaux qui volaient « *dans* » le ciel, aux oiseaux qui n'étaient ni sous le ciel, ni sur la terre de l'adamah.

Le mot « *exterminer* », qui traduit le mot hébreu « *macha* », ne signifie d'ailleurs pas nécessairement tuer mais seulement enlever de l'endroit : les oiseaux se sont envolés ailleurs, des animaux ont pu s'enfuir.

Le seul fait que huit personnes ont été sauvées ne permet en rien d'en déduire qu'il n'y avait aucune autre créature animale ou humaine sur la terre.

Ce qui a été exterminé, ce sont tous les vivants de l'adamah (Gn 6, 7).

Noé a fait monter dans l'arche un couple de chaque espèce domestique de son cheptel, y compris de la volaille (des oiseaux domestiques).

À cet égard, attention, ici encore, au sens large du mot hébreu « *owph* »,

traduit en français par « *oiseaux* ». Ce mot s'applique à tous les animaux ailés, y compris la volaille domestique.

Le récit ne raconte pas qu'il aurait fait monter dans l'arche un couple de chacune des milliers d'espèces d'oiseaux volant dans le ciel au dessus de tous les endroits de la planète, mais ne considère, de manière certaine, que des couples de son cheptel qui, chez les Sumériens de cette époque, pouvait comprendre, notamment, des moutons, des bovins, des chèvres, des porcs, des ânes, des chiens, des canards, des oies, des pigeons.

Pour protéger tant l'essentiel du patrimoine que la famille de Noé, son arche n'a pas été construite avec la forme d'un bateau, mais ressemble à une maison flottante de forme rectangulaire.

Le récit biblique en donne les dimensions en coudées. Attention ici encore à ne pas se cramponner à une interprétation littérale qui ne tient pas compte du contexte. La coudée (environ 50 cm) est une mesure de référence. On ignore le terme qui a pu être utilisé dans un récit sumérien primitif mais, quoi qu'il en soit, le mot « *coudée* » peut être utilisé comme image d'une unité de mesure imprécisée ou uniquement pour donner des proportions.

Dans le sens littéral actuel d'une coudée, l'arche, mesurée en coudées (Gn 6, 15), aurait eu une longueur de 150 mètres (300 x 0,5), une largeur de 25 m (50 x 0,25) et une hauteur de 15 m (30 x 0,5). Énorme, et surtout invraisemblable pour y emporter uniquement huit personnes et quelques couples de leurs animaux domestiques.

Ne pensons donc pas trop vite que les « *ammah* » (mot hébreu traduit par « *coudées* ») qui mesurent les dimensions de l'arche de Noé ont nécessairement une longueur correspondant aux tailles plus ou moins précises des coudées dans un système ultérieur de calcul des mesures. D'ailleurs, le mot hébreu « *ammah* » vient du mot « *Em* » (mère) qui n'a aucun rapport avec une partie de l'anatomie humaine. Il pourrait s'agir de la « *matrice* » de la mesure, un mot exprimant non une dimension précise mais la mesure de référence au moment de la rédaction du récit.

Un détail de ce récit semble d'ailleurs montrer que le mot « *coudée* » ne

peut y être traduit littéralement comme étant environ 50 cm. En effet, le récit indique que l'arche n'a qu'une seule fenêtre d'une « *coudée* » de hauteur (Gn 6, 16) et précise qu'à la fin du déluge, il était nécessaire d'enlever le toit de l'arche pour pouvoir constater que la terre était sèche (Gn 8, 13).

Or, si la fenêtre avait 50 cm de hauteur, Noé aurait pu aisément regarder par son ouverture l'état de la situation autour de l'arche. En fait, dans le récit, elle ne doit avoir que la hauteur nécessaire pour y lâcher un corbeau puis une colombe qui, à défaut de trouver une terre proche, sont revenus dans l'arche (Gn 8, 6-12).

On ne voit pas non plus pour quelle raison, il aurait fallu faire trois niveaux (Gn 6, 16) sur une hauteur de 15 mètres, soit 5 mètres en moyenne par niveau. Cela ne correspond pas à la taille des humains et des animaux domestiques à emporter.

Dans le contexte sumérien concret du récit, la « *coudée* » ne semble donc pas pouvoir se référer adéquatement à la mesure précise d'environ 50 cm, mais paraît avoir plutôt un autre sens, celui d'un *susi* sumérien.

À cet égard, plusieurs tablettes sumériennes font état de l'utilisation par les Sumériens, qui pratiquaient principalement le calcul sexagésimal (par 60), d'une mesure (le « *su* » ou le « *susi* ») qui était une subdivision de la coudée par 6 mesurant 8,25 cm.

Avec 8,25 cm, le *susi* sumérien (une mesure type de référence dans le contexte sumérien qui a pu être traduite en hébreu par la mesure de référence dans le contexte hébraïque qu'était la coudée indépendamment de sa longueur précise en cause), cela donne environ une arche d'une longueur de 24,75 mètres (300 x 0,0825), d'une largeur de 4,12 m (50 x 0,0825) et d'une hauteur de 2,47 m (30 x 0,0825). De telles mesures paraissent réalistes pour emporter uniquement huit personnes, 7 couples de chacun de leurs animaux purs et un seul couple de chacun de leurs animaux domestiques impurs, avec une division en trois niveaux portant à 300 m² la surface totale d'occupation.

Une hauteur de 2,47 m permettait des étages différenciés dans lesquels il

était prévu des cellules (Gn 6, 14). Pour la volaille et les petits animaux, une hauteur d'un demi-mètre pouvait suffire. Peut-être 80 cm pour les brebis et 120 cm pour les bovins. Suffisant pour un secours d'urgence.

La fenêtre de seulement 8,25 cm [une seule mesure (coudée/*susi*) de hauteur] était parfaitement adéquate pour le passage d'un corbeau ou d'une colombe et permet de comprendre qu'il n'y avait que très peu de vue pour les occupants qui ne pouvaient y passer la tête et cela explique pourquoi le récit raconte qu'il a fallu soulever le toit de l'arche pour voir que les eaux avaient baissé (Gn 8, 13).

Cette ouverture était juste suffisante pour y lâcher un corbeau ou une colombe. Si la fenêtre avait eu un demi-mètre de hauteur, selon la coudée classique, un humain aurait pu s'y pencher pour apercevoir tout ce qu'il voulait, ce qui n'était pas le cas.

Ainsi, une relecture de la signification réelle de la coudée dans le contexte sumérien permet de considérer que l'arche n'avait que des dimensions normales pour un père de famille soucieux de préserver les siens et son patrimoine des risques importants de crues à l'endroit inondable où il vivait.

La taille même de cette arche peut ainsi confirmer le nombre limité des animaux embarqués autant que le caractère local du déluge dont il fallait se protéger.

Lorsque le récit nous raconte que les « *montagnes* » furent recouvertes (Gn 7, 19-20) ou que les sommets des « *montagnes* » réapparurent après la diminution du niveau des eaux (Gn 8, 5), la traduction française peut être trompeuse et sa lecture littérale doit être considérée, dans son contexte, par rapport au mot hébreu « *har* » qui est traduit par « *montagnes* » mais qui signifie aussi « *colline* » ou même simplement « *élévation* » ou « *dénivellation* », ce qui paraît le sens à retenir ici dans le cadre d'un déluge local ayant inondé le seul pays de « *l'adamah* », la vaste plaine du pays de Sumer.

Lorsque l'arche échoue sur les « *montagnes* » d'Ararat, on pense spontanément à son cône enneigé au nord-est de la Turquie, mais la

perspective de la Genèse pourrait être plus large et les mots moins précis, car, en fait, le Mont Ararat est le sommet d'un vaste massif montagneux qui étend ses racines jusqu'au golfe Persique que rejoignent ses deux fleuves que sont le Tigre et l'Euphrate.

Ce massif montagneux a pu être considéré dans son ensemble du sommet jusqu'à ses bases où ses eaux atteignent la mer. Échouer sur les « montagnes » d'Ararat, cela peut signifier tout simplement, sur le début de « l'élévation » du massif de l'Ararat qui monte, du pays de Sumer où l'arche a pu s'échouer, jusqu'à son sommet enneigé situé à mille kilomètres de l'adamah du pays de Sumer et à plus de 5.000 mètres d'altitude.

À cet égard, le récit biblique n'exclut pas une telle hypothèse car s'il indique que « l'arche s'arrêta sur les monts Ararat » (Gn 8, 4), il a été relevé que le mot hébreu « *har* » traduit par monts est très imprécis et peut tout aussi bien s'appliquer à une simple dénivellation qu'à une région de collines ou de montagnes.

Si l'on considère l'ensemble du massif montagneux dont le Mont Ararat n'est que le sommet atteignant 5.137 mètres d'altitude à environ mille km de la ville d'Ur, cette cité, près de l'Euphrate qui coule des flancs du Mont Ararat jusqu'au golfe Persique, peut être considérée comme le bas de la dénivellation du massif de l'Ararat.

Ce qui a été détruit c'est toute la terre de l'adamah, toute la terre du pays de Sumer où l'humanité a été créée. L'idée d'un déluge universel recouvrant l'Himalaya, ne résulte plus que d'interprétations fondamentalistes ou légendaires qui ne considèrent pas le récit dans son contexte ou qui refusent a priori d'admettre un récit réaliste et historique dans le contexte sumérien de mieux en mieux connu.

Le déluge biblique, qui concernait l'adamah, la terre des premiers humains à l'image de Dieu, ne fut pas nécessairement le plus important, ni le plus remarquable. Le récit biblique indique seulement que ce fut le dernier.

Ce qui caractérise le récit biblique c'est sa situation sur la terre de

l'adamah, c'est l'extermination de tous les humains, des animaux et même des oiseaux de toute la surface de toute la terre « *de l'adamah* ». Mais non de la Planète, ni même de toute la Basse Mésopotamie.

Le déluge biblique a seulement inondé tout le pays de l'adamah. Il ne s'agissait pas d'un déluge amené par des flots tumultueux des montagnes, car, en effet, le récit de la Genèse ne parle que d'une montée des eaux, ce qui concorde avec un déluge dans le delta du Tigre et de l'Euphrate. Mais, cette montée des eaux n'est pas associée à un torrent vers la mer qui caractérise les crues situées dans des régions plus encaissées et aux pentes plus accentuées situées davantage en amont.

Durant le troisième millénaire avant Jésus-Christ, une inondation importante pouvait concrètement provoquer une étendue d'eau à l'intérieur de la Mésopotamie sans discontinuité avec le golfe Persique. La maison flottante prudemment construite par Noé a pu être emportée dans le golfe Persique puis ramenée sur la côte, près d'Ur, par les courants dominants.

Dans le pays de Sumer, il est possible qu'après avoir longtemps dérivé sur les eaux qui recouvraient la vaste plaine immergée de l'adamah et qui ne formaient plus qu'une vaste étendue d'eau avec le golfe Persique de plus de 200 km de largeur dans lequel l'arche a pu dériver à perte de vue, les courants ont pu la ramener à Ur, au pied du massif de l'Ararat, là où l'un de ses fleuves venait se jeter dans le golfe Persique.

À cet égard, compte tenu du fait qu'à l'époque le rivage du golfe Persique se situait près de 200 km au nord de sa position actuelle et arrivait jusqu'à Ur, on semble donc bien, avant comme après le déluge, dans le pays de Sumer, entre le Tigre et l'Euphrate, au sud-est de l'actuelle Bagdad.

C'est donc aussi là, dans cette vaste plaine inondée, qu'il faudrait situer l'adamah immergé et donc le lieu de la création de l'humanité indiqué par le récit.

22. Le Dieu de Sem, le père des fils d'Héber

Après le récit du déluge, la révélation de Dieu commence par une ivresse de Noé.

En voyant son père Noé nu et humilié, Cham ne cherche pas par priorité à secourir son père mais choisit par priorité de diffuser l'information (le scoop) alors même que cela peut augmenter l'humiliation de son père.

Tout au contraire, Sem adopte immédiatement et prioritairement une attitude qui cherche à couvrir l'humiliation, voire la faute de son père. La priorité est donnée à l'amour et au pardon. En fait, en couvrant son père d'un manteau, Sem agit comme Dieu lui-même l'avait fait dans le jardin d'Eden. Après avoir choisi de s'approprier une connaissance séparée de Dieu, Adam et Ève se sont découverts nus et honteux (dans un état qui sera celui de Noé), mais le Créateur les a couverts d'un vêtement de peau pour protéger leur vie. Ce fut le premier pardon de Dieu.

Sem a choisi l'amour et le pardon par priorité. Après avoir ainsi agi comme Dieu, il est le premier, dans la Genèse, à être reconnu non seulement comme priant Dieu ou comme marchant avec Dieu, mais comme un humain inspiré par Dieu car Noé, pour la première fois, va qualifier le Seigneur, le Créateur, YHWH (*Yahveh*), de « *Dieu de Sem* » (Gn 10, 26), le Dieu d'un humain.

Il sera de ce fait le « *père* » des fils d'Héber, des Hébreux, de ceux qui ne vont pas subir la dispersion des nations, du peuple qui adore le Créateur unique du ciel et de la terre.

Par contre, Cham va faire l'objet d'une malédiction de l'un de ses petits-fils, Canaan, qui introduit une longue description généalogique de la dispersion de la descendance de Noé parmi les nations. Elle aboutit cependant à la promesse d'une nation nouvelle faite à Abraham avec un appel à se rendre en Canaan.

Certes, Canaan est maudit et, pourtant, c'est le seul territoire décrit avec précision dans la généalogie de la descendance de Noé et c'est surtout la terre de la promesse.

Le territoire des Cananéens s'étend, à l'ouest, sur une longueur d'environ 250 km, le long de la Méditerranée, de Sidon à Gaza, et, à l'est, jusqu'à « *Lèsha* » (qui signifie la fente, la fissure, et se réfère probablement à la vallée étroite dans les montagnes formée par le Jourdain et qui se prolonge au sud de la Mer morte jusqu'à Eilat et la Mer rouge) (Gn 10, 19).

La description géographique et culturelle (selon leurs lieux, leurs langues et leurs nations) de la descendance de Noé est greffée sur le monde perçu dans le Proche Orient antique avec beaucoup de références concrètes précises, et pourtant l'essentiel s'y trouve aussi dans des non-dits et des renversements de perspectives.

Canaan n'est que le quatrième fils de Cham, second des trois fils de Noé que sont Sem, Cham et Japhet. Mais, à la sortie de l'arche, rien n'est dit de Sem et Japhet alors qu'il est précisé que Cham « *fut le père de Canaan* » (Gn 9, 18). De même, dans le récit de l'ivresse de Noé, l'action de Cham y est racontée avec la précision répétée qu'il est « *père de Canaan* » (Gn 9, 22). Sans référence à ses autres fils.

L'expression « *père de* » est plutôt rare dans la Genèse alors qu'au contraire, il y a de très nombreuses mentions de « *fils de* ». Contrairement à la réalité passive de l'expression « *fils de* » qui évoque l'origine d'un individu ou d'une communauté, l'expression « *père de* » exprime une transmission, une prolongation d'une personne dans les générations suivantes.

Cette expression est utilisée pour deux descendants de Caïn, dont l'un, Ada, est le « *père de ceux qui habitent sous la tente ou parmi les troupeaux* » et, l'autre, Yabal, est le « *père de tous ceux qui jouent de la cithare et de la flûte* » (Gn 4, 20-21).

Ces deux premières mentions montrent déjà une paternité autre que biologique.

Dans la généalogie de Noé, il n'y a qu'une seule autre mention d'un « *père de* », c'est lorsqu'il est dit qu'il naît aussi des fils à « *Sem, père de tous les fils d'Héber* » (Gn 10, 21), ce qui se réfère aux Hébreux qui, plus tard, recevront Canaan en héritage.

Dans la descendance de Cham, il faut observer qu'avant Canaan, il y a trois autres fils : Koush (c'est ainsi que la Bible nomme l'Éthiopie), Misraïm (c'est ainsi que la Bible nomme l'Égypte) et Pouth (probablement une autre nation d'Afrique du Nord-Est qui peut être la Lybie), et que Canaan, souvent sous domination égyptienne, fut pour ces nations un carrefour commercial essentiel pour leur commerce avec les autres nations dont principalement la Mésopotamie.

Canaan, avant d'être un individu ou un territoire, c'est d'abord un mot qui signifie « *commerce, marchand, trafic* ».

Dans ce contexte, dès sa première mention, lorsqu'il est dit de Cham qu'il est « *père de Canaan* », il y a une ambiguïté car cela n'indique pas nécessairement ici le fait qu'il a engendré un fils nommé Canaan, mais peut se comprendre comme sa désignation comme fondateur du commerce, le père des commerçants et des trafiquants, de ceux qui vivent au carrefour commercial des nations qu'était Canaan.

La généalogie de Noé invite à mettre en parallèle ce Cham « *père de Canaan* » et son frère Sem « *père des fils d'Héber* », sur la base de leur attitude différente en présence de l'ivresse de leur propre père Noé.

Le commerce est une activité orientée vers les biens matériels, les biens terrestres.

Avec un cœur ainsi tourné vers le terrestre, le « *père de Canaan* », sera source d'esclavage.

C'est l'amour et le pardon qui fondent la descendance bénie. Et Canaan lui sera soumis.

Le récit de la malédiction de Canaan se révèle ainsi sous un autre jour

non comme une punition mais comme une révélation. L'attention prioritaire aux choses matérielles écarte de l'amour et réduit en esclavage.

Mais, la malédiction est toute relative car Canaan ce sera aussi la terre de la promesse, la terre du peuple élu, la terre de l'Incarnation du Christ et du salut.

Le pardon de Dieu vient rechercher le pécheur au plus profond des malédictiones.

Ici, une fois encore, comme dans la création des cieux et de la terre ou la nature unique de l'humain corporelle et spirituelle, matériel et spirituel vont se retrouver réunis par la promesse d'un peuple en Canaan qui sera faite à Abraham, l'hébreu.

Le récit en cause de la malédiction de Canaan nous invite à ne pas survaloriser les aspects matériels, terrestres ou physiques de la réalité, mais à faire prévaloir, au contraire, la portée spirituelle des événements concrets en cause et de la généalogie qu'ils introduisent.

À cet égard, il me paraît pertinent d'être attentif au fait que la descendance de Noé est dispersée, selon la descendance génétique, les lieux, les langages et les nations, et que, dans ce tableau, nous avons d'une part, Cham, le « *père de Canaan* » qui est maudit (Gn 9, 25), et, d'autre part, Sem, le « *père des fils d'Héber* » qui est béni (Gn 9, 26 et Gn 10, 21).

De ce point de vue, Canaan (qui signifie commerce ou marchand) me semble pouvoir représenter la recherche de biens matériels ou visibles de manière contrastée par rapport aux fils d'Héber qui représentent la fidélité à Dieu.

Héber, c'est celui qui précède la division du pays, comme l'indique le nom de son fils aîné Pèleg (Gn 10, 25).

De manière a priori étonnante, il n'est pas dit un mot de la descendance de ce Pèleg dans la longue description de la descendance dispersée, alors même qu'il s'agit pourtant de l'ancêtre d'Abraham et du peuple d'Israël.

Ne faut-il pas être attentif au sens de cette omission ?

La seule descendance d'Héber qui est développée dans la généalogie des nations est celle d'un autre fils, nommé Yoqtane, ce qui signifie « insignifiant » (Gn 10, 25-31).

Dans ce contexte, lorsqu'il est écrit que Sem est le « père des fils d'Héber », l'omission de la descendance de Pèleg me semble indiquer qu'elle n'est pas « dispersée » selon la génétique, les lieux, les langages ou les nations.

Des rabbins ont développé l'idée qu'Héber était ainsi l'homme « un », universel avant la division.

Au temps d'Abraham « l'hébreu » (Gn 14, 13), on ne parle pas encore d'Israël. Le mot indique seulement qu'il était nomade et les nomades, qui étaient nommés en akkadien (langue diplomatique universelle durant le deuxième millénaire avant Jésus-Christ, et donc, notamment, à l'époque d'Abraham) « *habirous* » ou « *apirous* », avaient plutôt une mauvaise réputation chez les citadins sédentaires des cités mésopotamiennes. La littérature mésopotamienne en dresse un portrait peu flatteur. Errant en divers lieux, ils vivaient de leurs troupeaux ainsi que des produits de la chasse et de la cueillette, mais, passant de lieux en lieux, ils se nourrissaient aussi des récoltes des sédentaires avec qui ils collaboraient parfois mais qu'ils pillaient au besoin.

Du fait qu'ils étaient nomades ou semi-nomades, les « *apirous* » ou « *hébreux* » n'étaient pas rattachés à une cité ou un territoire et étaient souvent considérés par les sédentaires des cités comme des sauvages non civilisés ayant des mœurs étranges.

Selon la généalogie des descendants de Noé du chapitre 10 du livre de la Genèse, les « *ebris* » ou « *apirous* » se rattachent au patriarche Eber ou Héber dont la descendance, les « *Hébreux* », est considérée, lors de la dispersion des nations sur toute la terre après le déluge, comme une descendance particulière de Sem, l'héritier spirituel de Noé.

Dans cette généalogie, Héber c'est celui qui vient avant la division de l'humanité qui se produit à l'époque de la naissance de son fils Pèleg qui

est nommé ainsi « *parce que de son temps le pays est divisé* » (Gn 10, 25). Héber, celui qui vient avant la division, est ainsi devenu le symbole de ceux qui ne sont pas rattachés à l'un des peuples, villes, nations ou territoires divisés. L'hébreu ou l'habirou, c'est le nomade.

On pouvait trouver toutes sortes d'ethnies et de langages chez les *habirous*. Du fait même de son errance, l'hébreu mésopotamien n'est rattaché à aucune ethnie, ni à aucun langage particulier, ni à aucune ville. Il n'est pas sous la protection de dieux particuliers, mais sous la seule protection du Dieu du Ciel, le divin qui n'est pas dépendant d'un endroit particulier.

À cet égard, il est utile d'observer que c'était surtout dans les villes que l'on fabriquait des statues de dieux, multiples et variés selon les lieux. Chaque cité mésopotamienne avait son panthéon de divinités.

Dès que des humains se concentrent et demeurent ensemble dans un même lieu, ils développent un langage commun, y compris religieux.

Le perfectionnement du langage parlé et de l'écriture amène avec lui un langage religieux, une manière singulière de parler du divin qui varie selon les cités, même si des éléments communs s'y retrouvent.

La sédentarisation amène aussi à construire des lieux de prière et des statues fixes.

Dans ces conditions, le nomade se trouve rapidement confronté à des religions multiples, différentes et parfois contradictoires, entre lesquelles il ne peut choisir sans un rattachement qui le met en difficulté lorsqu'il se trouve en d'autres endroits.

Sa religion a dès lors tendance à rester indépendante des langages religieux divisés et des pratiques dépendantes d'un lieu.

Il ne s'agit pas d'une distinction théologique qui ferait des *apirous* des monothéistes distincts des polythéistes. Il n'y a guère de place pour imaginer à cette époque des distinctions élaborées, mais les nomades sont orientés, du fait même de leur mode de vie, vers une religion

détachée des attaches sédentaires, conforme à leur mode de vie libre et indépendant.

À cet égard, les nomades (*apirous* ou hébreux) pouvaient, du fait même de leurs déplacements, relativiser les représentations du divin de chaque cité et, déjà de nombreux siècles avant Abraham, beaucoup de mésopotamiens faisaient prévaloir un culte beaucoup plus abstrait basé sur des pierres dressées (des bétyles) sans aucune inscription ni sculpture.

Selon Thomas Römer, « *on oppose traditionnellement les Mésopotamiens de l'est, qui vénéraient les dieux avec des statues et autres emblèmes, à ceux de l'ouest, qui auraient pratiqué des cultes sans images, utilisant notamment des stèles, ou des bétyles, appelés sikkatum en akkadien et maššebah dans des textes bibliques.* » (Avant-Propos Actes du Colloque du Collège de France des 5-6 mai 2015 sur le thème « *Représenter dieux et hommes dans le Proche-Orient ancien et dans la Bible* », p. VIII).

Cela correspond exactement, dans le récit biblique, à la pratique du petit-fils d'Abraham lorsqu'il rend un culte à Dieu à Bethel : « *Jacob se leva de bon matin, il prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête, il la dressa pour en faire une stèle, et sur le sommet il versa de l'huile. Jacob donna le nom de Béthel (c'est-à-dire : Maison de Dieu) à ce lieu qui auparavant s'appelait Louz.* » (Gn 28, 18-19)

On peut percevoir dans cette ancienne pratique religieuse sans image ni statue, une perception primitive d'un Dieu non divisible, opposée au polythéisme des innombrables statues différentes dressées dans chaque cité mésopotamienne.

Ce refus de diviser le divin et de le limiter dans des représentations par des statues de divinités multiples et contradictoires pouvait être davantage compris par les nomades qui passaient de villes en villes, relativisant les divinités des uns et des autres.

Cela peut nous aider à comprendre pourquoi les « *fils d'Héber* », les hébreux dont Abraham, ont eu un lien particulier avec le Dieu de Sem, « *père de tous les fils d'Héber* » (Gn 10, 21), ce Dieu d'amour et de

compassion dont Sem fut le témoin lorsqu'il a manifesté de la compassion pour son père Noé quand il était humilié et à qui Noé lui a rendu ce témoignage : « *Béni soit le Seigneur, le Dieu de Sem* » (Gn 9, 26).

Lorsqu'il est dit de Sem qu'il est le « *père* » des fils de son arrière-petit-fils Héber (et l'évangile de St Luc y ajoute même une génération), et que cette descendance principale est ensuite omise dans la liste des nations, ce n'est clairement pas le seul lien génétique qui compte.

Lorsque Canaan est maudit et qu'aucun territoire ne situe la descendance de Péleg, ce n'est clairement pas le territoire qui compte.

Ce qui compte, n'est-ce pas la foi, l'amour et le pardon de Sem que montre le récit où il secourt Noé et qui révèle ainsi le « *Dieu de Sem* » ?

N'est-ce pas aussi le fait qu'une descendance d'Héber va éviter la division et manifester ainsi une humanité à l'image d'un « *Dieu de Sem* » indivisible qui est amour ?

Parce qu'elle n'est pas mentionnée dans la descendance divisée physiquement (matériellement) en lieux, en langages et en nations, cette descendance se révèle comme fondée sur une base autre.

Héber n'est rattaché ni à une famille, ni à une nation, ni à un langage, ni à un territoire.

Ce qui unit et évite la division, c'est la foi au Dieu unique, Créateur du ciel et de la terre. Dans l'antiquité où chaque peuple avait « *son* » dieu, puis souvent de multiples dieux en conflit, et les langages religieux étaient aussi divisés que le reste, mais il y a toujours eu des humains qui ont cru que Dieu est « *un* », qu'il est amour, pardon et harmonie. Quoi qu'en pensent ceux qui imaginent que le monothéisme aurait été inventé au cours du premier millénaire avant Jésus-Christ.

Tant Noé que Sem ou Abraham adoraient le Dieu « *un* ». Même si le polythéisme était généralisé parmi les nations.

Canaan, qui est maudit, est le carrefour commercial de ces nations. Ce

n'est pas ce lieu géographique qui fonde le peuple de Dieu, même si Dieu va y envoyer Abraham et y installer sa descendance. C'est bien le matérialisme de Canaan qui éloigne de la bénédiction.

Les fils d'Héber, ce sont ceux qui ont hérité de sa vocation de nomade marchant avec Dieu comme son ancêtre Sem, l'un des trois fils de Noé, et ces héritiers forment un peuple non divisé, ni dispersé parmi les divers dieux des nations. Ils ne se définissent pas par un territoire, ni par un langage, ni par une race, mais par leur mode de vie détaché des fixations terrestres et leur attachement à *Yahvé*, le Dieu Créateur.

Les *apirous* mésopotamiens étaient des gens nomades de toutes sortes vivant du lait et de la viande de troupeaux, de la chasse et de la cueillette étendues parfois aux récoltes de peuples sédentaires qui les considéraient avec mépris comme des pillards non civilisés.

Mais, c'est parmi eux que Dieu s'est formé un peuple.

Le récit de la Tour de Babel vient compléter la compréhension de la malédiction de Canaan.

Dans le contexte du pays des inventeurs de l'écriture (la plaine de l'eden sumérien à la confluence du Tigre et de l'Euphrate, Babel et Ur sont tous deux dans le pays de Shinear au sud de la Mésopotamie aussi appelé Sumer), un cœur tourné vers l'accumulation des biens terrestres (Canaan = marchand, commerce) n'est-il pas un cœur perdu, privé de la vie de Dieu ?

J'ai déjà observé ailleurs la résonance que « *l'image de Dieu* » et l'argile, dans le récit de la création de l'humain, présentent par rapport à l'écriture sumérienne gravée dans l'argile et qui, à l'origine, était faite d'images. Ne sommes-nous pas des lettres vivantes de Dieu qu'Il grave dans la matière ?

L'écriture, qui permet à une pensée libre de s'exprimer dans de la matière (une tablette d'argile ou un papier avec de l'encre), n'est-elle pas un symbole particulièrement pertinent pour la création sur terre d'un être nouveau capable de partager la vie d'amour de Dieu mais aussi de lui

ressembler par une pensée libre capable, à son tour, de transformer et de développer le monde matériel créé ? Un symbole pertinent pour exprimer que l'immatériel (l'incréd, Dieu) vient rejoindre notre monde (le créé) pour y créer du nouveau.

Immédiatement après la malédiction de Canaan, le récit biblique donne une longue généalogie de la descendance dispersée de Noé après le déluge puis en donne l'explication. Pourquoi Dieu a-t-il dispersé cette descendance ?

C'est ici que la Genèse nous raconte un autre récit, celui de la tour de Babel (Gn 11, 1-9).

23. La tour de Babel

Avec la tour de Babel, on retrouve, symboliquement, de l'accumulation matérielle, celle qui me semble maudite en Canaan. Avec, à nouveau, une allusion à l'écriture, car, au lieu de fabriquer des tablettes d'argile pour écrire comme Dieu (en mettant de la pensée, de la parole, du spirituel, dans le matériel), les descendants de Noé préfèrent utiliser les briques d'argile pour les accumuler et faire monter une tour jusqu'au ciel, « *dont le sommet soit dans les cieux* » (Gn 11, 4).

Si nous ne nous enfermons pas dans une lecture littérale, la symbolique semble forte.

Que faire avec et dans le monde matériel, terrestre ? L'objectif est-il d'accumuler toujours et encore des biens terrestres comme le symbolise Canaan, le marchand, pour atteindre Dieu de cette manière, voire pour maîtriser les cieux, la réalité spirituelle de Dieu ?

L'objectif proposé par le Créateur n'est-il pas tout autre ? Ne s'agit-il pas plutôt de mettre de l'immatériel, du spirituel, dans la création, en harmonie d'amour avec le Créateur ?

Ne nous arrêtons pas au premier degré : il n'y a pas là une condamnation des marchands ou du commerce, en tant que tels, mais peut-être de ce qu'ils symbolisent : la priorité dans le matériel et son accumulation. On peut être un excellent marchand et donner néanmoins la priorité aux biens spirituels et à Dieu. Le commerce peut être sain lorsqu'il est un outil pour le bien commun.

Il n'y a, évidemment, pas davantage de condamnation des constructeurs de villes ou de tours. Mais, le symbole n'est-il pas éclairant ? La glaise argileuse peut être utilisée pour « *l'écriture* » (mettre de l'immatériel, de la pensée libre, du spirituel, dans une réalité physique) ou pour « *la construction* » (accumuler du matériel physique).

À cet égard, le récit biblique, qui a ses racines dans le pays de Sumer d'Abraham et de ses ancêtres, paraît se référer à une réalité historique que les Sumériens connaissaient bien. Grâce à leur écriture cunéiforme, leur langue et leur écriture étaient connues de tous et pratiquées par tous les érudits dans le monde antique de la fin du troisième millénaire avant Jésus-Christ. C'était la langue universelle. Sa pratique orale a soudainement cessé à l'époque de la destruction d'Ur en 2004 avant Jésus-Christ et elle n'a plus subsisté (pendant néanmoins encore plus de mille ans) que comme langue sacrée écrite connue des seuls spécialistes, de manière comparable à la subsistance du latin après la chute de l'empire romain.

Lorsqu'ils accumulaient les briques dans le but d'édifier une tour pour la faire monter jusqu'au ciel, les humains pensaient atteindre ce ciel avec une accumulation physique. Mais, il y avait beaucoup de ziggourats (des villes construites en forme de pyramide) en Mésopotamie et les Sumériens savaient bien que, chaque fois, il fallait arrêter la construction après quelques étages sans avoir atteint le ciel.

Le récit s'inscrivait ainsi dans la réalité historique mais, en fait, une lecture spirituelle peut y révéler une action de Dieu.

C'est Lui qui « *descend* » vers celui qui tente vainement de « *monter* » vers Lui.

Et, pour les empêcher de « *de faire tout ce qu'ils décideront* » (littéralement : « *tout ce qu'ils sont en train de planifier* ») (Gn 11, 6), Dieu décide de confondre leurs langages afin qu'ils ne se comprennent plus les uns les autres et de les disperser au loin.

Il me semble qu'il ne faut pas nécessairement y voir trop vite une punition ou une vengeance divine. Comme dans le jardin d'Eden, Dieu est toujours amour et pardon.

Dans le jardin d'Eden, Dieu a recouvert Adam et Ève d'un vêtement pour les protéger de la mort introduite par leur péché originel, mais il les a écartés de l'arbre de vie pour leur éviter de vivre éternellement dans la séparation et la souffrance.

Ici encore, lorsque les humains ne projettent que d'accumuler du matériel et d'en dresser une tour au cœur de leur ville pour tenter vainement et orgueilleusement de se saisir du ciel divin, le regard d'amour de Dieu ne regarde pas la réalité créée séparément de sa réalité spirituelle et du chemin de vie qu'il veut offrir aux humains.

Par la création, et plus encore plus tard par son Incarnation, Dieu vient rejoindre la réalité créée et la féconder.

Le but de Dieu est toujours le même : faire partager sa vie éternelle d'amour.

En tournant leur cœur vers l'accumulation matérielle, terrestre, et en cherchant à atteindre la réalité spirituelle (le ciel) de cette manière, les humains s'engagent dans une impasse où les opinions humaines sur le divin vont se démultiplier et se perdre dans d'innombrables contradictions polythéistes.

La réalité, c'est qu'il est impossible pour l'humanité d'être « *un* » sans communion et harmonie avec le Dieu « *un* ».

Dans le jardin d'Eden, il fallait les empêcher de « *vivre éternellement* ». À Babel, il fallait les empêcher de « *faire tout ce qu'ils sont en train de planifier* » car c'est un sommet matériel, de nature terrestre, incapable d'atteindre les cieux dont la vaine recherche ne peut que les égarer loin de la communion avec Dieu et de la vie d'amour sans souffrance ni mort à laquelle Dieu les invite.

Le but des humains était de consolider leur communauté et d'éviter leur dispersion, mais, en essayant vainement de se saisir de Dieu par des moyens terrestres et leurs efforts, que symbolise la tentative de construire une tour « *dont le sommet atteint le ciel* ». En vain, car les humains qui cherchent ainsi à s'emparer de Dieu se perdent simplement dans leurs tentatives. Seul Dieu peut « *descendre* » au niveau de l'humain, mais l'humain est incapable d'atteindre Dieu par ses propres moyens terrestres. Le créé ne peut atteindre l'incréd. Seul l'inverse est possible.

La construction matérielle d'une tour pour atteindre les cieux n'était pas l'objectif initial de croître et multiplier, de se soumettre toute la création, que Dieu a voulu pour l'humanité, mais un objectif enfermé en un lieu et sur la base d'une accumulation exclusivement matérielle et terrestre.

Sur la base d'une lecture littérale du texte, on peut cependant se demander pourquoi donc, dans le récit biblique, Dieu a-t-il voulu embrouiller leurs langues pour qu'ils ne se comprennent plus les uns les autres ?

C'est là une question qui paraît insoluble si la parole de Dieu est entendue littéralement selon la compréhension humaine des liens de causalité. Est-ce que Dieu « *cause* » la mésentente et l'incompréhension entre les humains en ce sens que, sans une nouvelle intervention divine dans l'histoire, cette mésentente et cette incompréhension n'auraient pas existé ?

L'accumulation des biens terrestres symbolisée par Canaan n'atteindra jamais le Ciel.

Un tel raisonnement n'est-il pas obscur par rapport à la réalité spirituelle ?

Ne faut-il pas plutôt chercher davantage à comprendre la parole de Dieu, dans le récit biblique de la tour de Babel, comme une révélation de Dieu et de la réalité de sa création ?

Dieu dit ce qui est. Pour les anciens, dans le langage biblique, cela peut souvent s'exprimer sous la forme « *Dieu veut ou décide ce qui est* ». Mais, la volonté de Dieu n'était-elle pas toujours une volonté de respecter la liberté des humains qu'Il a voulu libres pour être capables de partager sa vie d'amour ?

La division et la mésentente étaient depuis longtemps dans le cœur des humains. Ils n'avaient, hélas, pas besoin d'une intervention divine pour se disputer, se diviser et se disperser.

C'est bien par l'action des humains que la langue universelle sumérienne a disparu dans l'histoire concrète. Mais, c'est aussi, réellement, la volonté

de Dieu qui s'est ainsi accomplie.

À cet égard, le récit de « *La tour de Babel* » présente, dans la chronologie historique, une concordance possible avec la disparition de la pratique de la langue sumérienne survenue lors de l'effondrement de la troisième dynastie d'Ur, à la fin du troisième millénaire avant Jésus-Christ, à une date que les historiens fixent généralement en 2004 avant Jésus-Christ.

Babel est le nom araméen de la ville de Babylone dont les ruines subsistent encore aujourd'hui au sud de Bagdad, en Irak. Le récit biblique la situe dans le pays de Shinear ou Shinar (Gn 11, 2), qui couvre approximativement le pays de Sumer au sud, mais aussi le pays d'Akkad au nord. Les plus anciennes traces de Babylone datent d'environ 2500 ans avant Jésus-Christ.

Le mythe de la Tour de Babel imagine une explication de la diversité des langues des humains sur la terre qui, à l'origine, parlaient une même langue, mais qui ont été punis par une dispersion divine des langages lorsqu'ils ont entrepris la construction orgueilleuse d'une tour qui devait monter jusqu'à rejoindre Dieu dans le ciel.

Le récit de la Genèse est cependant beaucoup plus sobre et les connaissances archéologiques en permettent aujourd'hui une compréhension plus réaliste.

Les ruines qui subsistent et les recherches archéologiques confirment que les Sumériens construisaient de hautes tours carrées et pyramidales (des « *ziggourats* ») et les restes de l'une d'elles (de 91 mètres de côté) a même été retrouvée à Babylone, mais sans que rien ne permette d'affirmer que c'est celle-là dont parle le récit de la Genèse, car Babylone a été détruite et reconstruite à plusieurs reprises.

La région était occupée, durant les quatrième et troisième millénaires avant Jésus-Christ, par les Sumériens qui sont les premiers, dans l'histoire humaine, à avoir élaboré une écriture de leur langue.

Contrairement à ce qu'on pense souvent, le récit de la Genèse n'affirme pas que toutes les nations « *parlaient* » le même langage, mais dit

seulement que « *tous se servaient d'une même langue et des mêmes mots* » (Gn 11, 1) : il s'agit, dans le pays de Sumer, de la langue et des mots du sumérien.

Au début du troisième millénaire avant Jésus-Christ, il y avait plusieurs langues et dialectes dans les diverses régions du Moyen Orient, mais, en l'absence d'écriture des sons, leur vocabulaire et leur grammaire restaient pauvres avec des communications limitées à celles que permettaient les gestes et la parole, puis des écritures limitées à la communication de dessins (écriture pictographique).

Déjà avant le récit de la tour de Babel, le texte biblique indique une division des nations « *selon leurs langues* » (Gn 10, 5-20-31).

À cette époque, l'écriture sumérienne (dite : cunéiforme) semble avoir été la première à exprimer des sons par des signes écrits, ce qui a permis progressivement un développement exceptionnel du vocabulaire et de la grammaire de la langue sumérienne qui est devenue, en quelques siècles, la langue de référence de toutes les autres dans le monde connu du Moyen Orient.

Les tablettes retrouvées dans les ruines de la cité antique d'Ebla (dans le nord-ouest actuel de la Syrie, à mille km de Babylone), datant d'environ 2300 avant Jésus-Christ, soit plusieurs siècles avant Abraham, sont, pour la plupart, en sumérien mais d'autres dans la langue locale différente (l'éblaïte) et, parmi ces tablettes, rangées comme dans une salle d'archives ou une bibliothèque moderne, on a retrouvé, notamment, un dictionnaire de traduction de l'éblaïte et du sumérien.

Il semble que le sumérien était connu et pratiqué partout. C'était la langue commune à cause de la qualité de son écriture, de son vocabulaire et de sa grammaire.

Mais, comme le relate le récit de la Genèse, les historiens indiquent que le langage oral sumérien commun a cependant soudainement disparu après la chute de la dernière dynastie d'Ur, en 2004 avant Jésus-Christ, pour une raison inconnue. Il est possible qu'un pouvoir dominant installé dans une autre région (le plus probable c'est le pouvoir exercé

par le roi d'Akkad) ait imposé, à cette époque, sa langue particulière (l'akkadien) dans le pays de Sumer, mais cette langue n'avait pas du tout l'extension du sumérien et, même si l'akkadien est devenu à son tour la langue dominante, elle n'a pu remplacer le sumérien comme langue universelle et les textes religieux en sumérien ont cessé d'être compris par tous dès lors que le sumérien n'était plus parlé. L'effondrement d'Ur a pu coïncider avec un abandon de la construction de Babylone à la même époque, avant que celle-ci ne connaisse ultérieurement un essor nouveau et important.

Le sumérien a cependant subsisté encore dans les écrits, notamment religieux, pendant de nombreux siècles (un peu comme le latin), mais il n'était plus parlé et n'a plus dès lors été connu que des érudits.

Il en résulte que le récit de la Genèse concernant la tour de Babel ne peut être réduit à une allégorie abstraite car il évoque des éléments historiques aujourd'hui certains : l'invention, au moyen de tablettes d'argile, de la langue écrite sumérienne, son expansion dans tout le Moyen Orient comme langue commune, la pratique mésopotamienne de la construction de hautes tours surmontée d'un autel à la divinité (des ziggourats), la construction ancienne de la ville de Babylone, et la fin soudaine de cette langue commune.

Le rédacteur croyant du récit y a perçu et présenté la parole et l'action de Dieu.

Ici encore, comme pour le déluge, rien n'impose de s'en tenir à une version légendaire et aucune constatation objective n'exclut une interprétation réaliste du récit biblique de la Genèse.

24. Abraham, le père des croyants

« Pour rassembler l'humanité dispersée, Dieu élit Abram en l'appelant " hors de son pays, de sa parenté et de sa maison " (Gn 12, 1), pour faire de lui Abraham, c'est-à-dire " le père d'une multitude de nations " (Gn 17, 5) : " En toi seront bénies toutes les nations de la terre " (Gn 12, 3 LXX ; cf. Ga 3, 8) » (C.E.C., n° 59).

Rien, dans l'Ancien Testament, n'indique que c'est Dieu qui aurait appelé Abraham hors d'Ur. Bien au contraire, il est précisé que la promesse et son envoi en Canaan par Dieu se produisent lorsque Tèrah et Abraham ont quitté Ur et se trouvent à Harane, à près de mille km, depuis « de longs jours » (Gn 12, 1-5 ; Jud 5, 8).

C'est dans le livre de Judith que nous trouvons un récit plus détaillé de ces événements, fait par un babylonien pour expliquer les origines du peuple d'Israël : « Ce peuple, ce sont des gens qui descendent des Chaldéens. Ils allèrent d'abord s'établir en Mésopotamie, parce qu'ils ne voulaient pas suivre les dieux de leurs pères qui étaient nés en Chaldée. Ils s'étaient écartés, en effet, du chemin de leurs ancêtres et se prosternaient devant le Dieu du ciel, le Dieu qu'ils avaient appris à connaître. On les expulsa loin des dieux de Chaldée et ils s'exilèrent en Mésopotamie, où ils s'établirent pour de longs jours. Puis leur Dieu leur dit de quitter ce lieu où ils s'étaient établis et d'aller au pays de Canaan. Ils s'y installèrent et furent comblés d'or, d'argent et de troupeaux en surabondance. » (Jud 5, 6-9).

La Chaldée, c'est le pays de Sumer dont Ur était la capitale avant Babylone. C'est là que vivaient Tèrah et Abraham, qui étaient de ce fait des Chaldéens.

La Mésopotamie désignait plutôt la région au nord-est de la Chaldée qui comprenait, à son extrémité, la région d'Harane où Tèrah et Abraham se sont rendus après avoir quitté Ur en Chaldée.

Ce départ d'Ur ne fut pas volontaire. « On les expulsa loin des dieux de

Chaldée... parce qu'ils ne voulaient pas suivre les dieux de leurs pères qui étaient nés en Chaldée ». On ne constate aucun appel particulier de Dieu dans ce départ d'Ur.

Par contre, Tèrah et Abraham, contrairement à leurs ancêtres, « *ne voulaient pas* » adorer les dieux d'Ur. Le livre de Josué confirme que leurs ancêtres « *servaient d'autres dieux* » (Jos. 24, 2).

Ils ont fait un choix radicalement autre : « *ils se prosternaient devant le Dieu du ciel* » qu'ils avaient « *appris à connaître* ».

Nous avons là la trace d'une première « *évangélisation* » (ils avaient « *appris à connaître* »), de premières conversions (« *ils s'étaient écartés, en effet du chemin de leurs ancêtres et se prosternaient devant le Dieu du ciel* »), de premières persécutions religieuses (« *on les expulsa* »).

Le Dieu d'Abraham, c'était déjà le Dieu d'Adam et Ève, d'Hénok, de Noé, ou de Sem.

Le Dieu Créateur un et indivisible était déjà connu dès la création. Comment y aurait-il eu un péché originel sans une manifestation d'un Dieu un ?

Dès l'origine, cette unité de Dieu n'était pas d'ordre mathématique et le mot hébreu « *elohim* » que nous traduisons par Dieu, est un mot pluriel qui faisait déjà percevoir qu'il y a de la pluralité en Dieu comme le Christ puis Son Église le feront découvrir plus clairement.

Le polythéisme était très répandu en Mésopotamie d'où Abraham est issu, mais dans le monde il y a toujours eu d'innombrables idoles qui prennent aujourd'hui d'autres formes mais qui toujours rejettent l'harmonie parfaite qui est en Dieu.

Certes, on ne parlait pas de monothéisme, de Trinité, de substance, de nature, dans les termes pointus développés progressivement par la théologie, mais, depuis Adam et Ève, il y a toujours eu, dans toutes les cultures, des humains qui ont cru à un Dieu indivisible, bon et Créateur, dans l'au-delà des réalités visibles.

C'était la foi d'Abram/Abraham. C'est ce Dieu unique qui lui a parlé et l'a envoyé en Canaan lorsqu'il se trouvait à Harane (dans le nord de la Mésopotamie), après avoir quitté sa ville natale d'Ur (dans le sud de la Mésopotamie), et Abram/Abraham a quitté Ur puis Harane, parce qu'il croyait à ce Dieu Un.

Il me semble qu'il faut éviter de considérer la vie religieuse en Mésopotamie antique comme si les patriarches étaient restés privés d'une connaissance du vrai Dieu et voués aux seules errances polythéistes dominantes de leur époque, comme si les Hébreux avaient tout inventé et tout compris en premier, comme si Dieu ne s'était pas révélé aux hommes de toute génération dans leur contexte et selon leur langage.

Il me semble, au contraire qu'il est important de préserver la mémoire de l'histoire active du Dieu unique parmi les hommes, qui a commencé et s'est poursuivie sans interruption dès Adam et Ève, et le livre de la Genèse nous montre que Dieu a toujours eu des amis parmi les hommes qui, avant d'avoir les mots pour le dire avec le surplus de clarté que le Christ a rendu possible, ont déjà pu marcher et avancer fidèlement avec ce Dieu unique que nous adorons à la suite de notre père Abraham.

Selon le livre de la Genèse, « *Tèrah prit son fils Abram, son petit-fils Loth, fils de Harane, et sa bru Sarai, femme de son fils Abram, qui sortirent avec eux d'Our des Chaldéens pour aller au pays de Canaan. Ils gagnèrent Harane où ils s'établirent.* » (Gn 11, 31)

La route d'Ur jusqu'en Canaan était fréquentée par de nombreux nomades à cette époque.

Ils choisirent de se rendre en Canaan, mais ils s'arrêtèrent à Harane, dans le nord de la Mésopotamie, à mille km d'Ur, ce qui permet de supposer que la tolérance religieuse y était meilleure dans la zone d'influence d'Ougarit et de son port cosmopolite, situé à environ 300 km.

Harane, c'était toujours le pays des deux fleuves, le Tigre et l'Euphrate. C'est là, « *au-delà de l'Euphrate* » (Jos. 24, 3), que Dieu a appelé Abraham.

Selon *Dominique Charpin*, certaines tribus amorrites « *faisaient tous les ans avec leurs troupeaux le parcours depuis la vallée de l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée* » et le nom d'Abraham « *est de structure amorrite et ... certaines des coutumes mentionnées dans la Genèse cadrent parfaitement avec ce que nous savons des usages amorrites. C'est pourquoi une partie de l'historiographie contemporaine a considéré qu'Abraham pourrait avoir été contemporain d'Hammurabi de Babylone* » (Les Amorrites fondateurs de Babylone, 2002).

On sait que les Amorrites, qui provenaient du nord de la Mésopotamie et sont descendus en grand nombre dans le sud après la chute d'Ur en 2004 avant Jésus-Christ, étaient nombreux dans le pays de Sumer durant les premiers siècles du deuxième millénaire avant Jésus-Christ. Ils ont donné à la région de Babylone plusieurs de ses rois dont, notamment, le fameux Hammurabi (1810-1750 ACN).

Mais, l'influence de la période amorrite sur le nom d'Abraham et les détails amorrites du récit biblique ne permettent pas de savoir s'il venait lui-même du nord de la Mésopotamie ou si sa famille résidait dans le pays de Sumer depuis de nombreuses générations.

La Bible nous précise qu'il était « *hébreu* » (Gn 14, 13), c'est-à-dire « *habirou* », nomade. Mais, l'était-il dès sa naissance ou l'est-il devenu parce qu'il a été expulsé d'Ur à cause de ses convictions religieuses, voire seulement lorsqu'il a quitté Harane ?

Le livre du Deutéronome le décrit comme un « *araméen nomade* » (Dt 26, 5), mais, dans cette citation, le mot hébreu « *abad* » traduit par « *nomade* » est généralement traduit ailleurs par « *détruit* » ou « *exterminé* » ce qui semble se référer davantage à la persécution qui a fait fuir Abraham d'Ur, sa ville d'origine, plutôt qu'à un nomadisme paisible et permanent.

Cette question reste ouverte car la réponse n'est pas évidente. L'« *expulsion* » d'Ur permet de penser que Tèrah et Abraham y étaient plutôt installés et le fait qu'ils se sont ensuite établis à Harane indique plutôt un mode de vie sédentaire, ou du moins seulement semi-nomade.

Dans les Actes des apôtres, Étienne relate autrement le récit en cause de la Genèse concernant le départ d'Ur et mentionne une parole divine dite à Abraham « *avant qu'il s'établisse à Harane* » (Ac 7, 2) alors que la Genèse nous parle seulement d'une parole dite à Abraham dans le contexte de son départ de Harane vers Canaan.

Harmoniser la compréhension des deux récits n'est pas facile si nous pensons qu'il n'y a eu qu'une seule parole invitant Abraham à quitter son pays et sa famille pour le pays de Canaan.

Il me semble plutôt qu'il n'y a pas de contradiction entre les deux récits parce que Dieu se manifeste pour susciter chacun des deux départs (d'Ur vers Harane, puis de Harane vers Canaan).

Certes, la Genèse indique que Tèrah et Abram « *sortirent ensemble d'Ur en Chaldée pour aller au pays de Canaan* » (Gn 11, 31) ce qui semble suggérer un but unique connu dès le départ d'Ur. Cependant tant le récit de la Genèse que le témoignage d'Étienne montrent qu'au moment du départ, la parole de Dieu indique que la destination ne sera connue que dans le futur. Il s'agit du pays que « *je te montrerai* » (Gn 12, 1 et Ac 7, 3).

Un autre texte nous dit clairement qu'Abraham « *partit sans savoir où il allait* » (Héb 11, 8).

Aussi, il semble qu'il faut considérer que le but de la sortie d'Ur indiqué par la Genèse « *pour* » aller en Canaan est, en réalité, un résumé écrit a posteriori, lorsque l'arrivée en Canaan est accomplie. Cela ne signifie donc pas qu'au moment où ils ont quitté Ur, ils savaient déjà qu'ils partaient « *pour* » aller au pays de Canaan.

Au contraire, Tèrah et Abram s'établissent à Harane (Gn 11, 31 et Ac 7, 4) et rien n'indique qu'ils avaient à ce moment conscience d'une autre destination, ni qu'ils se seraient volontairement arrêtés à Harane de manière contraire à la volonté divine ou en manifestant une lenteur fautive.

En fait, ne faut-il pas observer que c'est deux fois que Dieu fait partir Abraham et qu'il y a deux départs successifs, sur la route de Canaan ?

D'abord une étape à Harane. « *De là* », nous dit Étienne, « *Dieu le fit passer* » en Canaan avec une promesse (Ac 7, 4-5).

Pour partir d'Ur vers Harane comme pour partir d'Harane vers Canaan, n'est-ce pas deux fois la même parole qui a pu être entendue : « *Quitte ton pays et ta famille, et va dans le pays que je te montrerai* » (Gn 12, 1 et Ac 7, 3) ?

N'est-ce pas cette même parole qui fait partir d'Ur, ce pays de Sumer où toute l'histoire antérieure se passe et où la famille d'Abraham vit depuis les origines, puis qui, des années plus tard, est répétée pour faire partir Abraham d'Harane où Tèrah, son père, s'était établi avec toute sa famille ?

C'est ici que la difficulté est la plus grande pour ceux qui considèrent qu'il n'y aurait eu qu'un seul appel à se mettre en route qui aurait été reçu par Abraham à Ur, ce que la Genèse ne raconte pas elle-même et ce que le récit d'Étienne n'affirme pas davantage.

Selon le témoignage d'Étienne, il y a d'abord un appel à quitter Ur « *avant de venir habiter Harane* » (Ac 7, 2-4), « *et là* », lorsqu'il était donc à Harane, « *il promet de lui donner ce pays en possession ainsi qu'à sa descendance* » (Ac 7, 5 et Gn 12, 1-3). Selon la Genèse, Abram a 75 ans lorsqu'il quitte Harane (Gn 12, 4) et il engendre à l'âge de 100 ans une descendance dont la servitude va durer 400 ans (Gn 15, 13 et Ac 7, 6) jusqu'à la sortie d'Égypte 430 ans après la promesse (Ex 12, 40 et Ga 3, 17).

La promesse semble ainsi intervenue lorsqu'Abram avait 70 ans (pour rappel, on peut considérer qu'il s'agit d'années sumériennes entre équinoxes à diviser par moitié dans notre calendrier), cinq ans avant son départ d'Harane lorsqu'il avait 75 ans et 30 ans avant la naissance d'Isaac lorsqu'il avait 100 ans. Mais, rien ne précise la date du départ d'Ur.

Les informations historiques et bibliques actuellement disponibles sur internet permettent à notre génération d'approfondir notre compréhension des récits bibliques dans l'histoire comme jamais auparavant.

Certes, la Bible s'exprime dans un langage culturel spécifique avec

beaucoup de symboles et de mystères dans les durées bibliques, mais cela n'empêche pas d'y observer une image de la réalité historique.

Parfois, une suite de nombres et de durées symboliques ou approximatives peut s'inscrire dans une durée globale qui exprime une approximation chronologique de l'ensemble de la période en cause par l'auteur du récit.

L'hypothèse que les années des patriarches ont pu être doublées permet de se représenter ce qu'a pu être la réalité historique considérée par l'auteur des récits bibliques, même s'il ne disposait à cet égard que de renseignements relativement incertains ou imprécis qu'il a pu préférer exprimer dans une forme symbolique ou, du moins, arrondie.

L'auteur de la Genèse nous a laissé une peinture impressionniste plutôt qu'une peinture plus réaliste de la réalité historique, ce qui respecte mieux les limites de la vérité historique qu'il pouvait connaître. Il ne serait pas justifié d'en déduire que ce n'est pas une réalité historique mais seulement des légendes qu'il aurait voulu nous présenter. Au contraire, sa prudence est l'indice d'un auteur considérant l'histoire réelle de manière sérieuse et authentique, avec un souci d'objectivité et de vérité qui n'est pas moindre que celui de scientifiques, mais toujours de manière à parler à l'homme de ce qui lui est important pour sa vie en communion avec Dieu.

On peut y observer un lien de continuité et de salut entre, d'une part, l'extermination par le déluge du peuple de Noé, fils de Lamek, qui occupait le pays de l'adamah, et, d'autre part, la promesse d'un nouveau peuple pour une nouvelle terre, faite à Abraham, fils de Tèrah.

Lamek, le père de Noé le juste (Gn 6,9), vit 777 ans (Gn 6,31). Dans la succession des engendremens de la généalogie biblique, à la fin des jours de Noé, Tèrah, le père d'Abraham le juste (Rm 4, 2-3), est engendré depuis 128 ans et il va encore vivre jusqu'à 205 ans (Gn 11,32), soit pendant 77 ans.

Tèrah prolonge et renouvelle ainsi, après le déluge, les 777 ans de la vie de Lamek en y ajoutant 77 ans après la mort de son fils Noé. Plus tard,

Saint Luc nous présentera la généalogie du Christ en 77 générations (Lc 3, 23-38).

De même que Noé, le fils de Lamek, a été l'homme de Dieu pour sauver l'humanité et assurer sa descendance après le déluge, de même Abraham, le fils de Tèrah, va être l'homme de Dieu pour sauver l'humanité par une autre descendance.

Dans le texte de la Genèse, il peut être observé que, jusqu'au déluge, la vie de chaque patriarche était décrite en deux parties (avant et après l'engendrement d'une descendance) réunies ensuite par un total d'années (Gn 5, 3-31). Après le déluge, ces deux parties de la vie de chaque patriarche ne sont plus réunies en un total, mais forment seulement deux parties jointes (Gn 11, 10-25).

Avant le déluge, Noé a été engendré par Lamek après 182 ans (Gn 5, 28), soit la durée de la moitié d'une année solaire. Abraham et les patriarches qui vont lui succéder vont doubler l'œuvre brisée par le déluge, jusqu'à l'installation d'un peuple nouveau sur une terre nouvelle qui remplaceront le peuple et la terre de l'adamah.

L'enfantement de Noé à la moitié d'une année solaire évoque une autre moitié, mais aussi une division en deux moitiés.

Désormais, des années divisées par moitié ont pu devenir signe de la naissance d'un nouveau peuple (le peuple hébreu issu d'Abraham, Isaac et Jacob) sur une nouvelle terre (Canaan), en remplacement du peuple issu d'Adam et de l'adamah, détruits par le déluge.

Mais, plus encore, ne faut-il pas penser que, pour les patriarches, ce temps n'a été compté par moitiés incomplètes que parce qu'il devait lui-même être doublé jusqu'à l'avènement d'un autre temple et d'un autre peuple destiné à une autre terre nouvelle ?

À cet égard, il peut être observé que, dans l'ère nouvelle d'Abraham, Isaac va naître 100 ans après le début de la vie de son père (Gn 21, 5) et que c'est le début de 400 ans d'asservissement de sa descendance (Gn 15, 13 et Ac 7, 6) après lesquels une période de 480 ans va s'écouler jusqu'à la

construction du temple de Salomon (1 R 6, 1), et que, s'il y a ainsi 980 ans de la naissance d'Abraham à la réalisation du temple de Salomon en 967 avant Jésus-Christ, cette durée est doublée ensuite, après l'achèvement de ce temple dont la construction a duré 20 ans (1 R 6, 38 et 7, 1), pour un autre temple que le Christ a promis de relever en trois jours (Jn 2,19) environ 33 ans après les 947 années avant Jésus-Christ qui ont suivi l'achèvement du temple de Salomon ($33 + 947 = 980$ ans).

Certes, qui sait si ces dates ne seront pas demain revues par de nouvelles découvertes des historiens ? Chacun des détails peut être discuté et qui sait si d'autres n'auront pas des arguments exégétiques différents ? Mais, aujourd'hui, elles nous permettent d'apercevoir et de goûter, dans le récit biblique, un tableau poétique et symbolique de la réalité historique dans lequel les événements bibliques prennent du sens. Certains pourront penser que ce ne sont que coïncidences basées sur des interprétations particulières orientées. D'autres pourront peut-être partager la beauté d'une peinture qui nous dessine une représentation du passé et peut nous éclairer sur la manière dont les auteurs des plus anciens textes bibliques ont pu faire de l'histoire.

Quoi qu'il en soit, dans ce contexte, on peut retenir l'hypothèse qu'en ce qui concerne les âges des patriarches en cause, le récit a pu retenir des années dédoublées (lors desquelles chaque année réelle de notre calendrier compte pour deux ans) qui font d'Abraham, Isaac, Jacob, et Moïse, des figures d'un nouveau peuple et d'une terre nouvelle, par un temps divisé incomplet (une première moitié) et en vue d'un temps futur qui l'achèvera (une seconde moitié). Dans ces conditions, jusqu'à la réalisation de la promesse par l'installation du peuple d'Abraham dans la terre nouvelle, les années des patriarches ne sont pas des temps complets mais des périodes d'environ 182 jours, réduites de moitié par rapport aux années de notre calendrier ordinaire.

25. Joseph et Moïse dans l'histoire de l'Égypte

Si on retient aussi l'hypothèse que, pour le récit particulier de la vie de Moïse (comme pour les récits de la Genèse concernant Abraham, Isaac et Jacob), c'est encore le mode sumérien de calcul des années en vigueur à Ur, ville d'origine d'Abraham, qui est utilisé, soit des années d'environ six mois, Moïse avait 40 ans (80 semestres) (Ex 7, 7) au moment de l'exode vers 1447 ACN et il avait 60 ans (120 semestres) à sa mort survenue vers 1427 ACN, alors que « *sa vue n'avait pas baissé, sa vitalité n'avait pas diminué* » (Dt 34, 7).

Dans ces conditions, lorsque Moïse naît vers 1487 ACN, sa naissance et son adoption comme prince royal peuvent s'expliquer par le fait qu'à cette date, la fonction de pharaon était probablement (car il reste des discussions entre les égyptologues quant aux dates des règnes) exercée par une femme pharaon, Hatchepsout (née vers 1531 ACN et décédée vers 1481 ACN), veuve sans descendant mâle du précédent pharaon *Thoutmôsis II* (décédé vers 1503 ACN).

La clé d'interprétation des années entre équinoxes qui se composaient probablement de six mois lunaires augmentés, environ un été sur trois, d'un mois intercalaire supplémentaire, permet de situer les événements en cause selon les âges indiqués par le récit biblique par rapport aux dates historiques possibles des pharaons et des événements connus de cette époque.

Impossible de détailler ici toutes les hypothèses et controverses suscitées par les liens historiques qui ont pu exister entre les récits bibliques concernant Moïse et les pharaons historiques dont aucun nom précis n'est cité dans la Bible, ni les innombrables incertitudes concernant tant les dates exactes de ces pharaons que la date de la sortie d'Égypte.

La promesse d'une terre nouvelle pour la descendance de Sarah et Abraham est faite 430 semestres (Ex 12, 40 et Ga 3, 17), soit 215 ans, avant l'exode de 1447 ACN, soit en 1662 ACN, mais avec l'annonce de 400

semestres de servitude (200 ans) pour sa descendance (Gn 15, 13 et Ac 7, 6) qui s'est étendue de la naissance d'Isaac à la sortie d'Égypte, soit de 1647 à 1447.

Comme Abraham est âgé de 100 semestres (50 ans) (Gn 21, 5) lors de la naissance d'Isaac en 1647, et de 75 semestres (37,5 ans) (Gn 12, 4) lorsqu'il quitte Harane pour se rendre en Canaan, son départ intervient donc en 1660, deux ans et demi après la promesse reçue en 1662.

Isaac enfante Jacob lorsqu'il est âgé de 60 semestres (Gn 25, 26) (30 ans) en 1617.

Abraham meurt à l'âge de 180 semestres (90 ans) en 1607.

Après la mort d'Isaac à l'âge de 180 semestres (Gn 35, 28) (90 ans) en 1557, Jacob émigra en Égypte, à l'âge de 130 semestres (65 ans), soit en 1552, avec 70 personnes de sa descendance (Ex 1, 5), vers la fin d'une période de sept semestres de famine qui peut être située de 1555 à 1552, après sept semestres d'abondance (3,5 ans) de 1558 à 1555 (Gn 41, 29-30 et 47).

La famille de Jacob n'était pas la seule à fuir la famine. Provenant de Canaan et du pays du Sumer, elle fait partie de la masse des Hyksôs.

C'est le début d'un séjour de la descendance de Jacob en Égypte jusqu'à l'exode en 1447, soit pendant 105 ans depuis 1552.

Lorsque Jacob arrive en Égypte, il y a été précédé par son fils Joseph qui a été engagé à l'âge de 30 semestres (15 ans) au service de Pharaon et est devenu gouverneur de l'Égypte (Gn 41, 46), après avoir prophétisé, par l'interprétation d'un songe, les sept semestres d'abondance suivis des sept semestres de famine survenus de 1558 à 1552 (Gn 41, 25-30 et 38-44).

Comme Joseph est âgé de 15 ans au début de la période d'abondance en 1558, il paraît né en 1573.

Selon le récit biblique, il arrive en Égypte lorsqu'il est encore enfant (Gn 37, 30) à l'âge de 17 semestres (8,5 ans) (Gn 37, 2), soit vers 1565. Ce n'est pas un adolescent de 17 ans comme pourrait le faire penser une lecture

littérale en années de 365 jours.

Joseph est âgé de 28 semestres (14 ans) lorsqu'il devient, en 1559, le gérant de Potiphar (Gn. 39, 4), avant d'être mis en prison pendant deux semestres (un an) (Gn 41,1).

À cette époque, de nombreuses populations venant de Palestine, de Syrie et de l'ouest de l'Asie arrivent en Égypte, connues sous le nom d'Hyksôs.

Ces Hyksôs ont été si nombreux qu'ils sont devenus majoritaires en Égypte au point que plusieurs d'entre eux en ont été les pharaons.

Joseph arrive en Égypte au temps du dernier pharaon Hyksôs nommé *Apophis* (ou *Apopi* ou *Epaphos*) dont le règne de 40 ans est situé dans une période qui s'étend, selon les multiples avis différents des égyptologues, dans la période de 1600 à 1519 avant Jésus-Christ.

Pour le situer en cohérence avec le récit biblique, ce règne de 40 ans du pharaon Hyksôs *Apophis* qui siège à Avaris dans le delta du Nil peut être daté de 1591 à 1551.

Selon l'historien du Moyen-Âge *Georges le Syncelle*, un document d'un historien égyptien du 3^{ème} siècle avant Jésus-Christ, nommé Manéthon, indique que « *Certains disent que ce roi (Apopi) était au début appelé Pharaon, et que dans la quatrième année de son règne Joseph arriva en esclave en Égypte. Il nomma Joseph seigneur d'Égypte et de tout son royaume, dans la dix-septième année de son gouvernement, ayant appris de lui l'interprétation des rêves et ayant ainsi prouvé sa sagesse divine* ».

Les mots « *certaines disent* » indiquent une incertitude par rapport à des commentateurs qui semblent seulement reprendre l'écart de 13 ans du récit biblique qui rapporte que Joseph arrive en Égypte à l'âge de 17 ans et devient le gouverneur du pharaon à 30 ans. Mais, rien d'autre ne confirme ou n'éclaire le rattachement particulier incertain à la 4^{ème} et à la 17^{ème} année du règne du pharaon *Apophis*.

Le peuple hébreu habitait dans le pays de Goshen (Gn 47, 6 et 27 ; Ex 8,

22) qui est dans le delta du Nil, là où les Hyksôs (dont faisaient partie les Hébreux) avaient établi la capitale de l'Égypte à Avaris, à l'époque où ils en étaient devenus eux-mêmes les pharaons des XV^{ème} et XVI^{ème} dynasties.

Le dernier pharaon hyksôs *Apophis* décède en 1551 et *Ahmosis Ier*, pharaon de Thèbes à partir de 1565 ACN, règne à Avaris à partir de 1551 ACN pendant 15 ans de 1551 à 1536.

Jacob meurt à l'âge de 147 semestres (73,5 ans) (Gn 47, 28) en 1544. Joseph confie alors à ses frères la mission de « *préserver la vie à un peuple nombreux* » car « *Vous aviez voulu me faire du mal, mais Dieu a voulu le changer en bien* » (Gn 50, 20). Les frères de Joseph et ses deux fils vont former un peuple de 12 tribus « *plus nombreux et plus puissant* » que le peuple du pharaon (Ex 1, 8) parce que les fils d'Israël vont unir à eux « *une multitude disparate* » (Ex 12, 38).

Selon les avis différents des égyptologues, le règne d'*Ahmôsis Ier* prend fin à une date située entre 1546 et 1504 ACN et le pharaon *Amenhotep Ier* règne ensuite pendant 20 ans.

En cohérence avec le récit biblique, il peut être considéré que le pharaon *Ahmôsis Ier* meurt en 1536 et que *Amenhotep Ier* règne ensuite de 1536 à 1516. Joseph semble rester gouverneur sous l'autorité de ces deux pharaons jusqu'à sa mort en 1518 à l'âge de 110 semestres (55 ans) (Gn 50, 22), mais les tensions s'accroissent entre les Égyptiens et les Hyksôs devenus de plus en plus nombreux.

Amenhotep Ier meurt en 1516 et lui succède *Thoutmôsis Ier* qui règne de 1516 à 1507 et a encore connu Joseph avant le début de son règne, de même que son fils *Thoutmôsis II* qui règne de 1507 à 1503 et qui a épousé sa sœur *Hatchepsout* dont la naissance peut être située en 1531.

Thoutmôsis II décède prématurément en 1503 et son épouse Hatchepsout ne lui a enfanté qu'une fille nommée *Néfêrourê*, mais il a cependant un fils, *Thoutmôsis III*, né en 1514 d'une relation de *Thoutmôsis II* avec une concubine (ou épouse secondaire).

Tous les frères de Joseph et tous les autres descendants de Jacob (Ex 1, 5-6) meurent avant que le pouvoir n'échoie au nouveau pharaon « *qui n'avait pas connu Joseph* » (Ex 1, 8). Ce sera *Thoutmôsis III*.

Mais, à la mort de son père en 1503, *Thoutmôsis III* n'est encore âgé que d'environ 11 ans et, durant plus de 20 ans, c'est sa belle-mère, la reine-pharaon *Hatchepsout* qui va en assurer la régence et exercer la fonction de pharaon, mais dans une situation de rivalité croissante lorsque *Thoutmôsis III* devient adulte.

C'est dans ce contexte de la XVIIIème dynastie que la reine-pharaon *Hatchepsout* se prétendra être le pharaon légitime en sa qualité de « *filles de pharaon* », selon l'expression utilisée par le récit de l'Exode (Ex 2, 5 à 10).

En écartant la loi salique réservant la succession aux descendants mâles, Hatchepsout, qui ne pouvait prétendre au trône en sa qualité de veuve de son frère et mari *Thoutmôsis II*, s'était imposée comme héritière en sa qualité de fille et de seul enfant survivant du pharaon précédent *Thoutmôsis Ier* et espérait peut-être transmettre en outre le trône à sa fille *Néférourê*, par priorité sur *Thoutmôsis III*.

Hélas, cette jeune fille semble décédée jeune après la onzième année du règne de *Hatchepsout*, soit après 1492.

Hatchepsout régnait alors sans héritier comme pharaon d'Égypte, en situation de rivalité avec le jeune *Thoutmôsis III* dont elle pouvait contester la légitimité parce qu'il n'était que le fils d'une maîtresse, mais elle se trouvait elle-même contestée par la loi salique imposant une succession par la descendance masculine.

Thoutmôsis III semble avoir été dominé par sa belle-mère jusqu'à ce que celle-ci soit écartée par la maladie puis la mort car les dernières analyses de la dépouille d'*Hatchepsout* indiquent qu'elle est décédée prématurément à l'âge de 50 ans d'un cancer des os.

Compte tenu de la succession des pharaons précédents dans la seule lignée masculine et en l'absence de toute autre héritier mâle,

Hatchepsout a pu trouver adéquat, après le décès de sa fille unique *Néférourê*, et pour assurer le trône dans sa propre descendance, d'adopter un enfant mâle et de chercher un appui auprès des nombreux Hyksôs.

À cet égard, le livre de l'Exode commence par indiquer que, lors de l'élévation du nouveau roi égyptien, il constate que « *le peuple des fils d'Israël est maintenant plus nombreux et plus puissant que nous* » (Ex 1, 8-9). Il ne s'agissait pas nécessairement des seuls descendants biologiques de Jacob, mais plus probablement de tout le peuple que Joseph avait organisé en douze tribus dans le pays de Goshen, avec l'aide de ses frères.

Cela correspond à la situation dans le delta du Nil au début du règne de *Thoutmôsis III* de la XVIIIème dynastie lorsqu'*Hatchepsout* exerce encore la régence et le pouvoir. Après la destruction d'Avaris, qui était la capitale des pharaons Hyksôs, les nouveaux pharaons étaient établis à 500 km au sud, à Thèbes.

Mais, l'on sait que *Thoutmôsis III* est revenu s'installer à Avaris, dans le pays de Goshen, où il a reconstruit le palais détruit. Ce n'est que là, et non à Thèbes, qu'il peut constater le nombre dominant des Hyksôs organisés en douze tribus par les Israélites.

Le livre de l'Exode donne un détail qui confirme la période historique en cause en indiquant que ce pharaon a bâti « *les villes d'entrepôts de Pithome et de Ramsès* » (Ex 1, 11). Le mot hébreu qui est traduit par « *ville* » est le mot « *lyr* » qui s'applique certes principalement aux agglomérations d'habitats mais dont l'étymologie signifie seulement de manière imprécise un lieu gardé. Le récit précise ici qu'il ne s'agissait encore que de la construction d'entrepôts. La « *ville entrepôts* » ne correspond pas, de manière certaine, à davantage qu'un site d'entrepôts.

Rien ne permet d'affirmer qu'il s'agisse déjà de la ville qui sera construite plus tard par *Ramsès II* ce que certains invoqueront pour contester la chronologie biblique.

En fait, Ramsès est un site situé à seulement environ 2,5 km d'Avaris où *Thoutmôsis III* a reconstruit un Palais. C'est à Ramsès que, deux siècles

plus tard, le pharaon Sethi construira un autre palais puis que son fils Ramsès II développera une grande ville, mais en ne citant à Ramsès ni un palais, ni des habitations, mais seulement des entrepôts, le récit biblique situe clairement le pharaon du temps de Moïse à une date plus ancienne.

Les noms donnés aux deux sites d'entrepôts ne font pas référence à des pharaons mais à la divinité Râ des Égyptiens en ce que *Pithoum* portait le nom du soleil à son couchant (« *Athoum* ») et *Ramsès* le nom du soleil à son zénith (« *Râ* »). Les deux appellations sont sur pied d'égalité par rapport à la principale divinité égyptienne et paraissent indépendantes des futurs pharaons qui régneront plus tard en Égypte.

Le récit de l'Exode nous témoigne simultanément du pouvoir que *Thoutmôsis III* avait commencé à exercer en réalisant les sites d'entrepôts de *Pithoum* et de *Ramsès* et en luttant contre la puissance israélite ressentie comme excessive, mais aussi de la faiblesse de ce même pouvoir du fait de la puissance que conservait sa belle-mère *Hatchepsout*.

En effet, le pharaon qui est présenté par le livre de l'Exode paraît fort faible. Il ordonne aux sages-femmes des Hébreux de faire mourir les nouveaux nés hébreux, mais il n'est pas entendu.

Pire, les sages-femmes se moquent de lui en alléguant qu'elles n'ont pas le temps de tuer les bébés parce que les femmes des Hébreux sont plus vigoureuses que les Égyptiennes (et toc...) de sorte qu'elles accouchent avant la venue des sages-femmes qui arrivent trop tard pour faire croire à des mort-nés en les tuant à l'accouchement (Ex. 1, 15-19).

Thoutmôsis III ordonne alors qu'on jette les nouveau-nés hébreux mâles dans le Nil (Ex 1, 22).

Il est possible, dans ce contexte, que la maman du futur Moïse d'origine sumérienne, se souvenant peut-être de la légende de *Sargon d'Akkad* sauvé des eaux dans un panier, ait tenté avec succès de faire adopter l'enfant par *Hatchepsout* en faisant dériver son bébé sur le fleuve où elle se baignait (Ex 1, 22 à 2, 10).

On est cependant près de mille ans avant la plus ancienne tablette

mésopotamienne racontant cette légende similaire au récit biblique, qui date du VII^{ème} ou VI^{ème} siècle avant Jésus-Christ. Rien ne prouve que cette légende de Sargon, qui a pu être elle-même inspirée par le récit biblique de Moïse, soit plus ancienne, et, quoi qu'il en soit, il est aussi possible qu'une légende ait inspiré les parents de Moïse, d'origine mésopotamienne.

Certains ont contesté l'historicité du récit de Moïse sauvé des eaux dans un panier recouvert « *de bitume et de poix* » (Ex 2, 3). en observant que les Égyptiens n'utilisaient pas le bitume pour l'étanchéité de leurs bateaux, mais le bitume était cependant utilisé en Égypte bien avant Moïse, dès le troisième millénaire avant Jésus-Christ, pour la momification des défunts. La couleur noire de la momie était due au bitume et à la poix qui sont les deux matériaux utilisés pour le bébé Moïse. L'étymologie du terme « *momie* » le fait d'ailleurs remonter au mot arabe « *mumia* », qui signifie « *bitume* ».

Et, à cet égard, le matériau utilisé pour le panier dans lequel Moïse fut déposé se révèle, au contraire, un indice de l'ancienneté du récit et du contexte égyptien de son écriture primitive.

Car, en effet, ce n'est pas seulement de bitume que ce panier fut enduit pour protéger l'enfant des eaux, mais « *de bitume et de poix* ».

Ce mélange de bitume et de poix était typiquement égyptien en ce qu'il était le mélange utilisé pour la momification des dépouilles royales. Pour le bébé Moïse, il a pu avoir une valeur symbolique égyptienne d'une protection royale de son corps menacé.

En utilisant les matériaux des momifications royales, c'est une qualité royale qui était symboliquement attribuée à l'enfant aux yeux du Pharaon. De quoi augmenter le caractère sacré, digne d'une adoption royale.

Et ici cet indice égyptien rejoint l'ensemble du contexte égyptien du récit à l'époque du pharaon *Thoutmôsis III*.

Moïse est jeté dans le fleuve et l'ordre du pharaon est respecté, mais il

n'avait pas interdit de le jeter dans un panier flottant ! *Hatchepsout* fille du pharaon *Thoutmôsis Ier*, adopte elle-même comme son propre fils un garçon hébreu qui était voué à la mort.

Coup cinq fois gagnant pour la reine-pharaon :

1. elle est légalement irréprochable (l'ordre de jeter les nouveaux-nés masculins hébreux a été respecté),
2. elle se donne un possible héritier mâle (car elle n'avait, de son frère et mari *Thoutmôsis II*, qu'une fille *Néféroure* décédée jeune),
3. elle s'attire la sympathie du puissant peuple hébreu « *plus nombreux* » que les Égyptiens, ce qui peut l'aider dans sa rivalité avec *Thoutmôsis III*,
4. elle le ridiculise en contournant son ordre, et
5. elle montre ainsi sa puissance et son intelligence.

Le récit biblique colle parfaitement à cette réalité historique.

Compte tenu d'une incertitude quant à la date exacte du décès de la fille d'*Hatchepsout*, il est possible que ce soit sa fille *Néféroure* qui aurait recueilli l'enfant en cause à qui un nom royal a été donné en le nommant « *Môsis* » (comme les pharaons *Thoutmôsis Ier* et *II*, grand-père et père de la petite *Néféroure*) (cf. Ex 2, 1-10).

Tout se passe au bord du Nil, là où *Thoutmôsis III* a construit un palais sur le site antique d'Avaris à proximité du site d'entrepôts de Ramsès d'où le peuple hébreu partira pour quitter l'Égypte (Ex 12, 37).

C'est, dans ce contexte que Moïse naît en 1487, 80 semestres (40 ans) (Ex 7, 7) avant la sortie d'Égypte en 1447.

Lorsqu'*Hatchepsout* meurt prématurément en 1481 à l'âge de 50 ans, *Thoutmôsis III* s'est emparé des pleins pouvoirs du trône occupé par sa belle-mère et semble avoir écarté sa dépouille de la mortuaire des pharaons, malgré la salle qu'elle avait préparée à cet effet tant pour elle-même que pour son père *Thoutmôsis Ier*.

Mais, en tant que fils adoptif d'*Hatchepsout*, Moïse gardait un statut de prince royal et de possible rival.

Pour assurer sa propre légitimité et écarter les droits du fils adoptif d'*Hatchepsout*, *Thoutmôsis III* a dû réaffirmer la loi salique écartée par *Hatchepsout* qui lui permettait de se prévaloir du fait qu'il était le seul héritier mâle des pharaons *Thoutmôsis Ier* et *II*. Il aurait, dès lors, éloigné la dépouille d'*Hatchepsout* de la mortuaire des pharaons.

Les déplacements de corps constatés durant l'antiquité égyptienne confirment qu'il était de tradition que l'héritier du trône assure sa légitimité de successeur en procédant aux funérailles de son prédécesseur, au besoin en les recommençant, ce que *Thoutmôsis III* a fait en recommençant les funérailles de *Thoutmôsis Ier* organisées précédemment par *Hatchepsout* qui revendiquait ainsi sa succession

Elle fut alors rejetée sans sarcophage et à même le sol dans un obscur tombeau très probablement par son neveu et successeur *Thoutmôsis III* pour asseoir sa succession. Le corps de cette reine-pharaon fut d'abord retrouvé comme simple momie anonyme en 1903 puis identifié seulement en 2007.

Le spectaculaire déplacement récent vers le nouveau musée du Caire de 22 momies, dont celles de la reine-pharaon *Hatchepsout* et du pharaon *Thoutmôsis III* ainsi que de son successeur *Amenhotep II*, rappelle les liens que ces souverains d'Égypte ont pu avoir avec Moïse et, peut-être, avec le mystère de sa sépulture restée inconnue (Dt 34, 6).

Les images de ce transfert du 3 avril 2021 sont hollywoodiennes ! :

<https://www.youtube.com/watch?v=IKzIYNTrz74>

Quelle mise à l'honneur et quelle revanche pour la reine-pharaon *Hatchepsout*, possible mère adoptive de Moïse, dont le corps fut rejeté sans sarcophage et à même le sol dans un obscur tombeau très probablement par son neveu et successeur *Thoutmôsis III* pour asseoir sa succession.

En considérant l'hypothèse historique solide que Moïse a été adopté par la reine-pharaon *Hatchepsout*, il faut constater que son décès prématuré à l'âge de 50 ans a privé Moïse de sa protection et en faisait un possible rival du pharaon *Thoutmôsis III*.

Dans le contexte d'un peuple israélite nombreux, ce pharaon pouvait craindre que Moïse, fils adoptif d'*Hatchepsout*, devienne encombrant, voire dangereux, de sorte qu'il voulait le tuer, comme le raconte le récit biblique, ce qui a mis Moïse en fuite (Ex 2, 15). Selon Manéthon, *Thoutmôsis* l'expulsa.

Thoutmôsis III a encore eu un règne de plus de trente ans après la mort d'*Hatchepsout*, ce qui correspond au fait que l'Exode indique qu'il est mort « *longtemps après* » (Ex 2, 23). Selon les avis divergents des égyptologues, *Thoutmôsis III* meurt à une date qui varie de 1452 à 1413 avant Jésus-Christ.

Selon le calendrier biblique, on peut considérer que le pharaon *Thoutmôsis III* meurt en 1450 et Moïse revient en Égypte après un exil d'environ 20 ans « *longtemps après* » (Ex 2, 23).

Amenhotep II lui succède et règne de 1454 à 1419, d'abord en corégence avec le pharaon *Thoutmôsis III*.

Il est possible, dans ce contexte, que Moïse ait négocié le départ du peuple Hébreu avec le nouveau pharaon *Amenhotep II* et organisé l'exode vers 1447.

Ce pharaon pouvait avoir intérêt à éloigner Moïse qui pouvait se prévaloir, en sa qualité de fils adoptif d'*Hatchepsout*, de la qualité de seul descendant légitime de son père *Thoutmôsis Ier*, alors qu'*Amenhotep II* n'était que l'héritier d'un enfant, *Thoutmôsis III*, issu d'une concubine de *Thoutmôsis II*.

La légitimité d'*Amenhotep II* a pu être contestée par Moïse ou par certains de ses partisans.

Selon les indications de *Wikipedia* (Pharaon de l'Exode), chez *Manéthon* (fragment 54), Moïse-Osarseph est présenté comme le chef d'une bande de 80.000 lépreux et impurs regroupés à Avaris (aussi nommée Héliopolis) par le pharaon *Aménophis* et en révolte contre lui : « *ils prirent pour chef un des prêtres d'Héliopolis nommé Osarseph et lui jurèrent*

d'obéir à tous ses ordres. Il leur prescrivit pour première loi de ne point adorer de dieux, de ne s'abstenir de la chair d'aucun des animaux que la loi divine rend le plus sacrés en Égypte, de les immoler tous, de les consommer et de ne s'unir qu'à des hommes liés par le même serment ».

Selon *Hécatée d'Abdère*, philosophe et historien grec des IV^e – III^e siècles av. J.-C., cité par *Diodore de Sicile* (Bibliothèque historique - Livre XL, 3), « *Il se déclara anciennement en Égypte une maladie pestilentielle ; le peuple fit remonter à la divinité l'origine de ce fléau ; comme le pays était habité par de nombreux étrangers, ayant des mœurs et des cérémonies religieuses très différentes, il en résulta que le culte héréditaire était négligé. Les indigènes crurent donc que, pour apaiser le fléau, il fallait chasser les étrangers. C'est ce qu'on fit sur-le-champ* ». Selon Hécatée d'Abdère, la grande masse de la plèbe s'est installée en Judée en suivant le sage et courageux Moïse.

À cet égard, *Amenhotep II* semble être le pharaon qui a négocié avec Moïse puis qui a poursuivi les Hébreux jusqu'à la mer rouge.

La réalité historique de l'exode biblique de 600.000 hommes, vers 1447, a dû priver l'Égypte d'un grand nombre de travailleurs disponibles pour les travaux des champs.

Et, parmi les traces historiques, on en trouve un indice particulièrement intéressant sur une stèle érigée en l'honneur du pharaon *Amenhotep II* qui rapporte qu'en l'an 9 de son règne, il effectua une véritable razzia en Canaan pour en ramener 89.600 personnes « *avec leurs biens innombrables, tout le bétail leur appartenant représentant des troupeaux sans fin* » et qu'il entreprit cette campagne « *le 25^e jour du 3^e mois de la saison akhet* » (mi-septembre) et sans doute d'urgence, car, à cette date, elle se déroule « *à un moment où la présence des hommes était nécessaire pour les travaux des champs* » (cf. Claire Lalouette, *Thèbes ou la naissance d'un empire*, p. 391-392).

Dans de telles conditions, on peut penser à un double problème alimentaire urgent : pas assez de monde pour récolter la nourriture dans les champs et pas assez de nourriture du fait de ce manque d'ouvriers dans les champs. *Amenhotep II* a pu chercher à ramener d'urgence des ouvriers pour achever les récoltes dans les champs et du bétail tant pour

contribuer à ces travaux de récolte que pour assurer un surplus de production de lait et de viande.

L'ampleur des personnes et de leurs élevages qui sont ramenés constitue un indice particulièrement probant d'un exode récent et important de travailleurs qui correspond à l'exode de 600.000 hommes raconté par le récit biblique qui n'a pu que désorganiser de manière importante les travaux qui étaient pris en charge par les migrants avant leur départ et priver l'Égypte des nombreux travailleurs en cause.

Mais, dans l'ensemble des données qui précèdent, on ne peut cependant que présenter une hypothèse sous toutes réserves après déjà beaucoup d'autres, depuis la plus ancienne présentée par *Manéthon* trois siècles avant Jésus-Christ mais qui, aujourd'hui encore, me semble la plus convaincante pour les trois repères principaux du récit que sont les pharaons *Apophis*, *Thoutmôsis III* et *Amenhotep II*.

Cet exode ne concernait pas que des Israélites. Au contraire, la Bible relate elle-même qu'une foule immense de gens de toute espèce accompagnait les tribus d'Israël. Ce ne sont pas les seuls descendants de Jacob qui formaient cette foule de 600.000 hommes (sans les femmes, ni les enfants) indiquée par le récit biblique (Ex 12, 37-38).

À cet égard, ce qui me semble actuellement le plus probable, c'est que la population de près d'un million et demi de personnes (femmes, enfants, handicapés et vieillards compris) qu'implique près de 600.000 hommes en état de combattre détaillés dans le récit biblique, paraît correspondre, à l'époque, à l'ensemble de la population du pays de Goshen administré par Joseph en douze tribus, indépendamment du nombre particulier qui se trouvait concrètement autour de Moïse lors de la traversée de la Mer Rouge ou lors de l'entrée en Canaan.

Comme le désert, où Moïse et ceux qui l'accompagnaient ont séjourné, restait une région administrée par les Égyptiens et proche du pays de Goshen, rien n'exclut des mouvements multiples dans les deux sens tout au long des « 40 » semestres dans le désert (en fait, 20 ans) et une prise en compte, dans les dénombrements, de toute la population administrée par les douze chefs d'Israël selon l'organisation mise en place par Joseph,

indépendamment de la présence concrète des gens en cause dans le pays de Goshen ou dans le désert près de Moïse.

À cet égard, la seule réalité objective rapportée par le récit biblique, c'est l'organisation de tout ce peuple migrant en douze tribus sous l'autorité de Moïse et, probablement dès l'époque de Joseph, comme l'allègue le rôle qu'il confie à ses frères, car « *ses frères vinrent eux-mêmes se jeter à ses pieds et lui dire : « Voici que nous sommes tes esclaves. » Mais Joseph leur répondit : « Soyez sans crainte ! Vais-je prendre la place de Dieu ? Vous aviez voulu me faire du mal, Dieu a voulu le changer en bien, afin d'accomplir ce qui se réalise aujourd'hui : préserver la vie d'un peuple nombreux. » »* (Gn 50, 18-20)

Il ne subsiste cependant pas de preuve matérielle concernant les « *filis d'Israël* » en Égypte et, hélas, de manière générale, il n'y a quasi aucune trace de l'organisation sociale ou de la religion des divers sémites qui vivaient dans le delta du Nil au 15^{ème} siècle avant Jésus-Christ. Donc, rien ne peut être contredit à cet égard.

Mais, il peut être considéré raisonnablement que le peuple fédéré par Joseph puis par Moïse, sur la base d'une division en douze tribus, ne comprenait pas que des Hébreux ou des Israélites de naissance. Bien au contraire, ils n'étaient certainement qu'une infime minorité du temps de Joseph, peu après l'arrivée de Jacob en Égypte, et on ignore leur nombre une centaine d'années plus tard lors de l'exode.

Il est d'ailleurs possible que, lorsque Pharaon a autorisé Moïse à quitter l'Égypte, il ne pensait qu'aux Hébreux, au sens strict de nomades mésopotamiens, voire aux seuls fils d'Israël au sens biologique qui n'étaient peut-être encore que quelques milliers, sans imaginer et prévoir que c'est un peuple « *innombrable* » de « *600.000* » hommes qu'ils allaient emmener avec eux, ce qui a provoqué la surprise et la colère du pharaon puis sa décision de les poursuivre pour tenter de les ramener.

C'est en 1427 que le peuple sorti d'Égypte entra en Canaan (Jos. 1, 2) après 40 semestres dans le désert (20 ans) (Nb 32, 13 et Jos. 5, 6) à la fin desquels, Moïse est mort à l'âge de 120 semestres (60 ans) (Dt 34, 7).

Dans ces conditions, à la mort de Moïse, le pharaon *Amenhotep II*, qui ne tenait sa légitimité que de sa qualité de descendant masculin de *Thoutmôsis III* et selon la loi salique qu'*Hatchepsout* avait écartée, avait un intérêt à éviter qu'un successeur de Moïse se lève en organisant ses funérailles et en lui assurant une sépulture, car il s'agissait d'une modalité symbolique par laquelle un héritier reprenait le pouvoir d'un pharaon égyptien.

À cet égard, de manière mystérieuse, le livre du Deutéronome a été achevé par un autre que Moïse qui relate sa mort près du Mont Nebo à l'est du Jourdain et son inhumation en face de Beth-Péor, mais avec l'indication que « *personne ne sait où se trouve son tombeau* » (Dt 34, 6).

Pourquoi ?

La dépouille de Moïse aurait-elle été transportée en Égypte en sa qualité de prince royal pour y être inhumée dans le tombeau de sa famille adoptive ? *Amenhotep II* pouvait y avoir un intérêt pour éviter qu'un successeur de ce prince royal ne s'empare de son pouvoir en organisant ses funérailles selon la tradition égyptienne.

Mais, dans ce cas, il était impossible pour les Hébreux d'aller honorer cette dépouille chez leurs ennemis païens et idolâtres. Cela ne pouvait subsister dans la mémoire du peuple élu.

Cela reste, certes, une simple hypothèse comme les autres rapprochements que le récit biblique permet de constater par rapport à des faits historiques.

À cet égard, la date de 1447, comme les autres dates proposées ici à titre indicatif, ne sont mentionnées que pour la clarté de la compréhension de la perspective historique possible du ou des auteur(s) des textes bibliques en cause qui est envisagée.

Il ne faut pas y chercher une exactitude historique qui reste incertaine en l'état de nos connaissances.

Les dates proposées ici, sur la base d'hypothèses, doivent continuer à

être confrontées aux progrès de la connaissance des faits historiques qui peut varier par rapport à celle des auteurs de la Bible sans affecter l'essentiel du caractère historique des faits en cause.

Cela n'enlève rien à la valeur historique des récits que la Bible a pu raconter sur la base des connaissances de l'époque qui, à ce jour, concordent largement avec les opinions archéologiques et historiques majoritaires.

Il importe peu de connaître la date ou l'année précise de tel ou tel événement. Ce qui compte, c'est une parole vraie sur la présence active de Dieu et ses interactions avec les humains dans l'histoire concrète.